UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH

BEYROUTH (SYRIE)

MÉLANGES

DE LA

FACULTÉ ORIENTALE

III, Fasc. II

I. Inscriptions arabes du Mont Tabor. P. H. Lammens. p. 481

II. L'*Epître à Constantin* — écrit religieux druse, publié et annoté. PP. J. Khalil et L. Ronzevalle. p. 493

III. Notes épigraphiques P.R. Mouterde. p. 535

IV. La *Ḥamâsa* de Buḥturî, éditée d'après l'unique Ms. de Leyde. P. L. Cheikho. p. 556

V. Deux Missions archéologiques américaines en Syrie. P. L. Jalabert. p. 713

VI. Notes et études d'Archéologie orientale. P.S. Ronzevalle. p. 753

VII. S. Barlaam du Mont Casius. P. P. Peeters. p. 805

Bibliographie. pp. 1*-121*

Planches VIII-XVII.

S'adresser à l'*Éditeur des Mélanges de la Faculté Orientale*
ou à une des Librairies ci-dessous :

PARIS
Paul Geuthner
68 Rue Mazarine

LONDON
Luzac and Co.
46 Great Russel St., W. C.

LEIPZIG
Otto Harrassowitz
14 Querstrasse

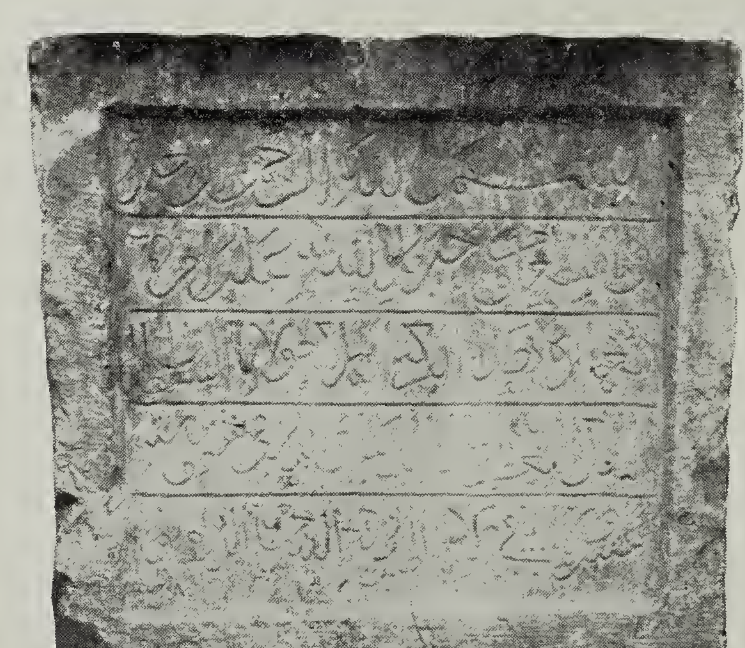
1909



(1)



(2)



(3)

INSCRIPTIONS ARABES DU MONT TABOR

INSCRIPTIONS ARABES

DU MONT TABOR

PAR LE P. HENRI LAMMENS, S. J.

Au commencement de Septembre 1900 nous avions relevé pendant une visite au mont Tabor un lot d'inscriptions arabes. La destruction du principal de nos estampages nous empêcha alors de les publier. Ce contretemps leur a valu depuis d'avoir été éditées en majeure partie par l'éminent épigraphiste arabe, M. Max Van Berchem, avec sa compétence accoutumée (1). Une nouvelle visite au Tabor, en Avril 1907, nous a fourni l'occasion de revenir sur ce travail (2). Nous commencerons par certaines remarques à propos des textes déjà publiés, en suivant l'ordre adopté par M. Van Berchem et en renvoyant à sa pagination et avant tout à son docte commentaire (3).

Inscription de l'émir Aibak (*MuNDPV*, p. 38).

Sous le rapport paléographique ce texte appartient au nasẖî aiyoûbite. Notre gravure n° 2 en fournit un spécimen, réussi seulement pour les trois premières lignes. Malgré le relief puissant des lettres, certaines trahissent de l'incertitude dans les formes. Cette remarque convient à tous les textes arabes du Tabor, examinés par nous ; elle explique les hésitations de lecture de plusieurs copies précédentes.

---

(1) Dans *Mittheil. u. Nachricht. d. deutsch. Palæstina-Vereins*, 1903, p. 33-45.

(2) Les photographies, reproduites plus loin, sont de mon compagnon de voyage, le P. Burdo S. J., étudiant à la *Faculté orientale*.

(3) Cf. *Mu NDPV*, *loc. cit.*, et *Mémoires de l'institut égyptien*, II, 43 sq. ; 96 sq. Nous tenons à remercier les P P. Franciscains du Tabor pour leur obligeance à faciliter nos recherches.

A la fin de la 3e ligne et au commencement de la 4e, sur la pierre et sur mon estampage, j'avais cru d'abord lire : استادار . Cette lecture paraissait d'autant plus plausible que sur l'original le mot suivant peut se lire الملك aussi bien et mieux que الملكي . L'adoption de la première leçon aboutirait à la construction impossible الخادم الملك . Dans les inscriptions de Ḫân al-ʿAqaba Ġaulân), de Qalʿat ar-Rabaḍ (ʿAġloûn) et dans celles du Ḥaurân (1), Aibak porte le titre de استاذ الدار الملك المعظم. Parmi les inscriptions déjà nombreuses, laissées par ce personnage, celle du Tabor est la seule, où il prenne le titre de خادم ; elle est aussi la plus ancienne en date ; partout ailleurs il s'intitule استاذ الدار , et plus tard aussi الامير الكبير . En quelle qualité se trouvait-il au Tabor ? Servait-il sous les ordres de Lou'lou', nommé dans nos textes dès 607 et à partir de 610 ? Il est difficile de le décider. Aibak a pu être chargé de la reprise des constructions. En 611 l'épigraphie atteste sa présence dans le pays de ʿAġloûn. Mais un second examen de l'original m'a convaincu de l'exactitude de la lecture: خادم. Elle entraîne celle de الملكي (2) La copie du Dr Moritz, d'après laquelle M. Van Berchem a publié son inscription, portait ensuite الملك المظفر , qu'il a facilement corrigé en الملكي المعظمي . En cet endroit l'original est d'un déchiffrement pénible : l'on se demande même si le lapicide n'a pas cru lire sur son patron الملك المعظم. Si nous ne connaissions, par ailleurs, la titulature de nos Aiyoûbites, on n'aurait jamais pu la déduire de notre inscription.

Je n'ai pu pousser plus loin que M. Van Berchem la lecture du nom du lapicide. La place ayant manqué pour l'enregistrer, il a été gravé en caractères plus petits et absolument indistincts. Celle d' ابو القاسم , proposée par M. Van Berchem me paraît encore la conjecture la plus plausible (1).

---

(1) R. Dussaud, *Mission dans les régions désertiques de la Syrie*, p. 329, n° 10-11 ; 330, n° 12 ; 337, n° 31. Van Berchem, *ZDPV*, XVI, p. 85 ; *MuNDPV*, 1903, p. 54.

(2) Quoique le lapicide paraisse bien avoir omis le *nisbat* ou relatif dans ملك comme dans المعظم . Par suite du ton mat de la pierre en ces deux dernières lignes notre photographie ne permet pas d'exercer un contrôle utile.

(3) Sur mon excellent estampage, par moments je suis tenté de lire : عمل هذا ابو القاسم ou encore عمل يحيا ابو القاسم . Au lieu de يحيا , la forme des lettres et surtout le point au dessus de la 4e lettre suggère يحنّا ; forme chrétienne du premier nom et pour ce motif, peu vraisemblable. De nos jours encore Aboû'l-Qâsim est un nom porté par plu-

La dernière partie du nom, probablement la *konia*, se trouve rejetée dans l'angle extrême, sous la finale de la ligne précédente. Seulement si nous avons affaire à une konia — et Aboû'l Qâsim en a toutes les apparences — elle devrait précéder le nom. On s'appelle Aboû'l Qâsim Moḥammad et non Moḥammad Aboû'l Qâsim (1). Mal venue en cet endroit, la photographie (voir le n° 2) ne permet pas de contrôler ces détails. Elle donnera pourtant, ainsi que l'épitaphe de l'*Amîr maǵlis* (voir grav. n° 1) une idée suffisante de ce nasḫî aiyoûbite aux formes lourdes et massives. A ce seul titre nous croyons pouvoir la publier.

Les facsimilés, reproduits par M. Van Berchem, appartiennent tous à la seconde variété du nasḫî aiyoûbite. Malheureusement le savant épigraphiste s'est vu forcé de retoucher au crayon les estampages, abîmés en route, sans se dissimuler, d'ailleurs, les inconvénients de ce procédé (2). L'originalité paléographique des textes y a certainement perdu. Ce second type de nasḫî aiyoûbite, toujours gravé en creux, emploie des caractères entrelacés, à jambages élevés et grêles. Si l'aspect en est peu agréable, le trait est pourtant plus assuré et le contour moins flou que la retouche ne le laisse paraître. Sous les Mamloûks le nasḫî prendra plus de tenue et une apparence plus élégante.

Inscription d'Al-Malik al-Moʿazzam ʿIsâ (*Mu NDPV*, p. 40).

Nasḫî du type aiyoûbite grêle, lettres gravées en creux, rappelant l'inscription reproduite par M. Van Berchem à la p. 43 de son travail.

3e ligne : la lecture بركة , est certaine ; en revanche la pierre porte clairement باركة au lieu de مباركة , (voir notre n° 3).

---

sieurs familles chrétiennes en Syrie. C'était originairement la konia du Prophète. Celui-ci aurait interdit — la tradition le prétend — de la joindre au nom de Moḥammad. Nous possédons de nombreux exemples, au premier siècle de l'hégire, de la pratique contraire. Citons ceux de Moḥammad ibn al-Ḥanafiya, de Moḥammad ibn Saʿd ibn abi Waqqâṣ, de Moḥammad, fils du calife Aboû Bakr. Ce dernier exemple est emprunté à Qalqaśandî نهاية الارَب , Ms. B. Kh.

(1) J'ignore si sous les Aiyoûbites cet usage était tombé en désuétude. Il n'y paraît pas. Du temps des Mamloûks, l'auteur du صبح الاعشى s'appelle Aboû'l ʿAbbâs Aḥmad ibn ʿAlî.

(2) Voir sa remarque *Mu NDPV*, p. 34, n. 3.

5e ligne. A la fin il faut ajouter الملطي ; il se lit sous le dernier mot de cette ligne لولو. On le dirait ajouté après coup et d'une autre main. Les caractères, plus petits et mal gravés — la place faisait défaut — se devinent à peine sur notre photographie.

Inscription de l'émir Lou'lou' (*MuNDPV*, p. 40-41).

Elle se trouve actuellement devant l'église du couvent grec. La lecture نزل est hors de conteste : un caprice du graveur a rejeté le point du ز dans la boucle inférieure du ل. (1).

A la suite des textes du Tabor, M. Van Berchem a publié la très intéressante inscription du tombeau d'Aboû 'Obaida ibn al-Ganâḥ. Je conserve des doutes sur l'authenticité de cet emplacement. Les plus anciens recueils, comme Ibn Sa'd, ignorent où a succombé le généralissime arabe. De bonne heure pourtant on constate la tendance à placer son tombeau dans la province de l'*Ordonn*. Peu à peu la tradition se précise et parle du Gaur. Mais alors même l'unanimité est loin de s'établir. L'auteur du *Osd al-Ġâba* (III, 86) parle de Fiḥl, de Baisân, ou même de 'Amwâṣ. Comme je le soupçonne, on a dû commencer par situer le tombeau de Mo'âḏ ibn al-Gabal, demeuré également inconnu aux anciens annalistes (2). De là à mettre le *mazâr* d'Aboû 'Obaida dans le voisinage, il n'y avait qu'un pas : ces deux intimes amis, ayant succombé au même fléau et à peu de jours d'intervalle (3). D'après Ibn al-Gauzî Abou 'Obaida aurait été enterré à Baisân (4).

Dans cette épitaphe, il est question d'un toponyme : دير توبين ou دير تونين. M. Van Berchem hésite entre ces deux lectures et la paléographie de ce texte, aux mots bizarrement enchevêtrés (5), ne semble pas permettre une autre combinaison : تونين paraît pourtant se recommander de préférence à توبين, car on ne retrouve pas le point diacritique du ب. Malheureusement la toponomastique des régions de Ṣafîtâ et de Ḥoṣn n'a pas gardé la trace

(1) Comme on peut le voir à la fig. 36 de M. Van Berchem.

(2) Cf. I. S., *Ṭabaq.*, III², 124-25.

(3) Comp. Cl-Ganneau, *RAO*, I, 344-50.

(4) (sic) قبر بيسان, Ibn al-Gauzî, صفة الصفوة, I, 120, Ms. B. Kh.

(5) Voir la reproduction à la p. 47 des *MuNDPV*.

de ces noms géographiques, comme a bien voulu s'en assurer à ma prière M. l'abbé Paul Tohmé (1). En revanche il a attiré mon attention sur دير تولين, *Dair Toûlîn* (2), localité du caimacamat actuel de Ṣafîtâ; on y trouve encore les ruines d'une ancienne église. Cela concorde avec les indications topographiques, données à la même ligne de l'épigraphe arabe : « دير تولين من مناصفات حمص من عَمَل حصن الاكراد المحروس ». Au temps de Baibars, comme on le voit, Dair Toûlîn se trouvait compris dans les limites de l'importante circonscription de Ḥoṣn al-Akrâd (3). Je n'ai pu retrouver dans les écrivains arabes la mention de Dair Toûlîn. J'hésite à le rapprocher de « Dawâralîn دوارلين » des listes de Robinson (4), énuméré par lui au nombre des localités, situées au nord d'Al-Ḥoṣn.

Textes nouveaux du Tabor

Inscriptions funéraires

Les textes du Tabor, connus jusqu'ici, se rapportent tous à la construction de la forteresse sarrazine (5). Les deux suivants se lisent sur des pierres tombales, conservées dans le petit jardin du couvent latin. Le plus étendu peut être considéré comme un spécimen du gros nasḫî aiyoûbite à fort relief (voir n° 1); il en accuse toutes les particularités caractéristiques : lourdeur, massivité des caractères, manque de proportions dans la gravure. Dans les quatre premières lignes celle-ci prend des apparences monumentales. Les trois dernières — la seule partie intéressante — sont beaucoup

(1) Cf. *MFO*, I, p. 251.

(2) La transcription *Toûbîn* demeurant moins probable, comme le graveur a logé trop haut la dernière syllabe du toponyme, il s'est vu forcé de sacrifier, faute de place, la haste du ل.

(3) 400 villages en relevaient. Cf. Ibn Ǵobair 290, 6. Je cite la première édition de Wright.

(4) *Biblical researches in Palestine*, Londres, 1841, III, appendice p. 181. En note on reproduit d'après Burckhardt la forme دوريلين, déformation (?) assez paléographique de دير تُولين On retrouve *Doaïrlîn* sur la carte de Blanckenhorn et dans le *Guide Joanne* (éd. 1887), p. 686 *b*.

(5) Cf. Van Berchem, *op. sup. cit.* et *Inscriptions arabes de Syrie* dans *Mémoires de l'Institut Egyptien*, II, pp. 43 et 96 du tirage à part : on y trouvera la discussion des textes historiques.

moins soignées. Ces lapicides du Tabor calculaient rarement l'espace mis à leur disposition. Certaines lettres se trouvent démesurément avantagées au dépens des autres, mal dessinées et aux contours flottants (1), malgré la puissance du relief.

(1) بسم الله الرحمن الرحيم (2) كلّ مَنْ عليهـا فانٍ (3) ويبقى وجهُ ربّك (4) ذو الجلال والاكرام
(5) هذا قبر سَنجر الى رحمة (2) الله (6) عتيق الطونبا امير مَجْلِس (7) المُعَظَمِيّ رحمهُ اللهُ تعالى

2e, 3e et 4e lignes, *Qoran* LV, 36, 37. Sur la variante ذو الجلال au lieu de ذي الجلال , cf. Nöldeke, *Geschichte des Qorans*, p. 241.

La 5e ligne constitue une véritable *crux interpretum*. Paléographiquement le 3e mot doit bien se lire سَنجر . Mais la grammaire et le protocole réclament ici, au lieu d'un nom propre, un adjectif, généralement الفقير. L'adoption de cette dernière correction rendrait l'épitaphe anonyme. En désespoir de cause j'ai d'abord pensé retrouver le nom du défunt dans les deux premiers mots de la 6e ligne. Mais cette solution se heurte à de non moins graves difficultés que le maintien de سنجر . Avant de passer outre sur une lecture aussi insolite, j'ai voulu avoir l'avis d'un maître en épigraphie arabe. M. Van Berchem a bien voulu m'envoyer les explications suivantes, en m'autorisant gracieusement à les publier :

« Le nom propre سَنجر, si connu à l'époque des Ayoûbides et Mamloûks est bien clair et la vocalisation même est exacte, montrant bien qu'il faut lire *Sandjar* et non *Sindjar*, comme on le fait trop souvent (du turc *Sandjmaq,* transpercer). Mais après cela si l'on veut lire الى رحمة الله , il y a trois erreurs ou du moins trois indices contraires à cette leçon : 1° il manque الفقير ou un mot analogue régissant الى ; 2° رحمة est écrit distinctement (3) رحم ; 3° la formule « *al-faqîr ilâ raḥmat allâh* » *précède* toujours le nom propre. J'avais songé à lire ابن رحم الله . Mais outre que je ne connais pas de nom propre Raḥim allâh (4), la paléographie du mot précédent répond à الى et non à ابن (5). En résumé bien qu'il me répugne d'invoquer l'argument trop com-

---

(1) Examinez sur notre n° 1 le premier mot de la 7e ligne : المعظّمي.

(2) Ou رحم , comme lit M. Van Berchem ; voir plus bas.

(3) Ni la photographie ni un excellent estampage, en ma possession, ne me paraissent pourtant pas exclure absolument رحمة.

(4) En revanche رحمة الله est connu.

(5) Par moments on serait tenté de lire الي رحمة الله.

mode d'une erreur de gravure (le pauvre lapicide n'étant plus là pour se défendre) je ne vois ici d'autre moyen pour sortir d'embarras et je restituerais avec vous (الفقير) الى رحمـ(ة) الله ; mais en faisant une réserve expresse soit sur cette double restitution, soit sur le protocole insolite. Est-il permis de supposer que le graveur a d'abord sauté la formule (1) et écrit le nom propre سنجر ; puis s'apercevant de sa bévue, a utilisé gauchement la place qui lui restait pour la réparer ? Voilà bien du pédantisme pour peu de chose. En somme la lecture est bien certaine, à part le petit problème de cette 5e ligne ». Avec M. Van Berchem, nous soupçonnons une bévue du lapicide. On rencontre d'autres exemples — moins compromettants, il est vrai — de cette inadvertance dans l'épigraphie du Tabor (2). Mais ici il s'agissait d'une épitaphe et d'un affranchi. Pour un texte officiel, commémoratif, on eût, croyons-nous, recommencé la gravure.

Quant à la personnalité de Sangar elle nous demeure inconnue. Rien d'étonnant ! C'était, nous le verrons, un mince personnage. Ses nombreux homonymes (3) furent tous de grands dignitaires et moururent loin du Tabor. Inutile de songer à عَلَم الدين سَنجر عتيق عزّ الدين منيف امير المدينة , nommé par Samhoûdî (4), dans la خلاصة الوفاء في اخبار دار المصطفى . Ce dernier Sanġaṛ a dû vivre un demi-siècle plus tard, puisque son patron, l'émir de Médine (5), fut contemporain de l'incendie de la mosquée, arrivé en 654 (6).

6e ligne. La formule . . . الفقير الى devant précéder le nom propre, j'avais d'abord songé à reconnaître cette dernière valeur au premier mot de la 6e ligne. Ainsi le protocole eût été sauvé. Chez les mamloûks le nom

---

(1) الفقير الى رحمة الله.

(2) ملك pour ملكيّ ; معظّميّ écrit مظفر ou مطهر ; رحمـ pour رحمة , باركة pour مباركة ; place mal mesurée et obligeant de loger sous la dernière ligne la fin d'un protocole, etc.

(3) Voir l'index de Weil, *'Abbasidenchalîfat in Egypten.*

(4) Manuscrit, récemment offert par M. Goguyer à la bibliothèque de la Faculté orientale. V. p. 41 recto. A la même page عزّ الدين منيف ابن شيخة est qualifié de امير المؤمنين (sic), vraisemblablement une faute de copiste pour امير المدينة.

(5) Sa généalogie est ainsi donnée الامير منيف بن شيخة بن هاشم بن القاسم المهنّا.

(6) Cf. Al-Maṭarî, تاريخ المدينة , Ms. B. Kh., (Târîḫ, n° 564), p. 14 verso.

propre de عتيق (1), affranchi, n'a rien pour surprendre. Il est assez fréquent dans la littérature arabe (2) et fut un des noms du premier calife Aboû Bakr (3). Mais cette hypothèse renverserait tous les résultats acquis jusqu'ici et remettrait en question la lecture certaine du nom de Sanğar. Il faut donc traiter عتيق comme un adjectif et lui laisser sa valeur originale, celle d'affranchi. L'arabe classique aurait de préférence employé le vocable maulâ (4). Le mot suivant va nous livrer le nom du maître de Sanğar, quand nous en aurons établi la lecture : opération assez malaisée ; la 3e lettre du complexe ayant toutes les apparences d'un ṣâd ou d'une combinaison du ṣâd et du lâm.

A notre avis, les inscriptions en relief du Tabor trahissent la main d'un même lapicide (5). Or dans ce gros nasḫî aiyoûbite, le graveur, entre autres caprices, aime à décomposer, à séparer par un trait de prolongation les éléments du ط et du ظ (6). Chez lui le ط s'écrit comme s'il était formé de ص et de ل. Ainsi avais-je d'abord copié et après moi le Dr Rothstein, l'auteur des *Laḫmîden in al-Ḥîra*, survenant pendant que j'étais agenouillé devant la pierre. On peut faire une remarque analogue ici même pour

---

(1) Le double point du ت, peu distinct sur la photographie, apparaît clairement sur la pierre et sur l'estampage.

(2) Cf. *OSD*, III, 369 ; Ibn ʿAsâkir, XIe vol. ; *Index* de Ṭabari et de Yaqoût ; Van Berchem, *CIA*, n° 19. Nom d'un petit-fils du calife Walîd I. Cf. De Goeje, *Fragmenta hist. arabic.*, I, 131.

(3) Chez Aboû Bakr l'explication de ce nom cause beaucoup d'embarras aux moḥaddiṯ. Le premier calife aurait-il été مغموز النّسب ? Cf. Qotaiba, *Maʿârif* 55, et deux Ms. de la Bibl. Khéd., الرياض النضرة في مناقب العشرة (Târîḫ n° 118), et ارشاد الصديق الى انساب آل الصدّيق. Ce dernier énumère une demi-douzaine d'explications. Ibn Ǵauzî صفة الصفوة Ms. B. Kh., (Târîḫ n° 158), p. 83, les réduit de moitié ; mais elles ne sont pas plus satisfaisantes. D'autres ajoutent cette réflexion ولم يكن في نسبه شيء يُعاب فيه. Ms. anonyme Bibl. Khéd., (V, Târîḫ n° 349).

(4) Primitivement tout maulâ n'était pas ʿ*atîq*.

(5) La seule datée, celle de l'émir Aibak est de l'an 609. Mais toutes doivent appartenir à la seconde période de construction, celle de Al-Malik al-Moʿaẕẕam. Voir notre remarque à la fin de ce travail.

(6) M. Van Berchem, à qui j'avais communiqué une photographie de l'inscription, a fait la même remarque.

le mot المطمي (voir la gravure n° 1), et dans une inscription précédente (1), nous nous sommes déjà demandé si le lapicide n'avait pas lu مطهر . Cela nous oblige à préférer la lecture de ط à celle de ص . La lettre suivante est évidement un ز . Ainsi se trouve décidée la prononciation du mot, malgré la position incertaine des points diacritiques. Encore une question, où les graveurs du Tabor se montrent fort arbitraires. Rien d'instructif à cet égard, comme l'examen de la troisième ligne de notre épigraphe (2). En tenant compte de cette habitude nous obtenons le nom propre Alṭoûnbâ.

« Je suppose, m'écrit M. Van Berchem, qu'on trouverait quelque trace de cet Alṭoûnba dans les chroniques ». Les recherches, faites par moi dans les *Historiens orientaux des Croisades* et dans d'autres recueils, relatifs à la période des Aiyoûbites, ne m'ont rien appris. Pour nous consoler, rappelons que le nom de Lou'lou', tant de fois mentionné dans l'épigraphie du Tabor, ne s'est pas encore rencontré sous la plume des historiens (3). Quant à la fonction d'Alṭoûnbâ, Qalqaśandî la décrit comme suit : « إمرة المَجلِس موضوعُها ان يكون صاحبها هو متحدّث على الاطبّاء والكحّالين ومن شاكَلَهم ولا يكون الّا واحدًا . (4) A *l'amîr maǵlis* (5) est réservée la surveillance sur les médecins, les oculistes et autres officiers de cette catégorie ; le titulaire de cette charge est toujours unique » (6).

L'inscription ne porte pas de date ; mais Alṭoûnbâ est qualifié de mamloûk d'Al-Moʿaẓẓam ; c'est le sens du relatif المُعَظّمي . Si l'on ajoute à cette indication que le texte a été trouvé au Tabor, la mort de ʿAtîq doit se placer entre l'an 607 et 615 de l'hégire, date de la destruction de la forteresse sarrazine (7) ; plutôt après l'an 608, si nous avons eu raison d'attribuer le nasẖî en relief à la seconde période de construction, sous

---

(1) Voir plus haut, p. 482. Cette inscription est du type grêle et en creux.

(2) Le point de ربّك est placé sous وجه , lequel en a un de trop.

(3) Cf. Van Berchem, *MuNDPV.* 1903 p. 42.

(4) صُبح الاعشى , Ms. de l'Université S. Joseph, I, p. 1086.

(5) Ou *émir audiencier*, comme traduit M. Van Berchem. Alṭoûnbâ a dû mourir avant Sanǵar, puisque son nom est accompagné de la formule رحمة الله.

(6) Sur cette charge cf. Van Berchem, CIA, 274, 585 et l'index ; Quatremère, *op. sup. cit.*, II, 97, note.

(7) Pour le détail, voir Van Berchem, *Mémoires de l'institut égyptien*, loc. sup. cit.

Al-Malik al-Moʿaẓẓam ʿIsâ . Au jugement de M. Van Berchem (1) « le style du caractère concorde bien avec le règne du sultan ʿIsâ, soit avec le début du XIII[e] siècle ».

Nous ajoutons ici un fragment (trois lignes), évidemment funéraire. Il se trouve dans le jardin du couvent latin, sur une plaque de marbre : nasḫî aiyoûbite en relief. Le type diffère pourtant du nasḫî massif, dont le Tabor a déjà livré plusieurs spécimens. Cette différence dans le style du caractère me fait hésiter à le déclarer contemporain de l'épitaphe de Sanǵar. Le texte, gravé sans aucun point diacritique, reproduit une partie de *Qoran*, III, 182.

(1) [بسم الله الرحمن] الرحيم كلّ نفسٍ ذائقة الموت (2) [وانّما توفّون اجو] ركم يوم القيـامة فمن
زُحزِح (3) [عن النار أُدخِل الجنّة] فقد فاز . . . .

Suivent les amorces supérieures des lettres des mots : وما الحيوة . Ces deux épitaphes doivent provenir de l'ancien cimetière musulman du Tabor. Si notre impression sur leur différence paléographique se trouve fondée, la montagne aurait continué à être habitée par des musulmans, même après la destruction de la forteresse sarrazine (2).

Inscription du sultan Al-Malik al-Moʿazzam

Je n'ai pu retrouver l'original. Un moulage en plâtre est conservé à l'intérieur du couvent des Franciscains, près de la salle à manger ; nous l'avons estampé. Nasḫî aiyoûbite grêle, du type déjà connu (3). L'extension de la citation qoranique a fait écourter la titulature des illustres personnages, qui s'y trouvent nommés, titulature reproduite par les inscriptions du Tabor, publiées précédemment. Texte d'un intérêt médiocre : il nous fournit toutefois une date et une preuve nouvelles de la hâte fiévreuse pour fortifier l'enceinte et la mettre à l'abri d'un coup de main.

(1) بسم الله الرحمن الرحيم الذين (2) ينفقون اموالهم في سبيل الله ثمّ لا يبتغون (3) مـا انفقوا منّا ولا
اذى أمَرَ ببناء هذه الباشورة (4) المباركة مولانا السلطان الملك المعظّم عيسى بن الملك (5) العادل ابو (sic) بكر
بن ايوب وكان بدوّ العَمَل خامس المحرّم سنة عشر (6) وستّماية في ولاية العبد الفقير لؤلؤ المظّعمي

(1) Je tiens à le remercier ici pour le concours désintéressé qu'il a bien voulu me prêter dans la lecture de ce texte bizarre.

(2) Voir la fin de cet article.

(3) Comme celui que reproduit notre figure n° 3.

Après la *basmalah*, texte du *Qoran,* II, 263, jusqu'à ولا اذى . Sur le terme بإشارة on peut voir les notes érudites de M. Van Berchem (1). L'épithète المباركة fait allusion à la guerre sainte : la forteresse en construction avait pour but d'arrêter les incursions des Francs, s'apprêtant, de leur base d'opérations, Acre, à envahir la Palestine.

***

Parmi les inscriptions connues du Tabor, une seule est au nom d'Al-Malik al-ʿAdil ; les autres émanent toutes de son fils Al-Malik al-Moʿaẓẓam. D'après les seuls témoignages des chroniqueurs arabes, il serait difficile de décider à qui doit être attribué l'honneur de cette grande entreprise. Dans les inscriptions elles-mêmes, les sultans prétendent tous les deux avoir ordonné انشاء هذه القلعة المباركة . M. Van Berchem a fort bien résolu cette apparente contradiction. En outre il y a lieu, croyons-nous, de distinguer deux périodes de construction : la première, commencée par Al-ʿAdil aboutit sans doute à la construction de l'enceinte et du réduit principal. Dans la seconde, Al-Moʿaẓẓam acheva l'œuvre de son père ; il se préoccupa surtout de l'aménagement intérieur et de la fortification des points vulnérables. En ce sens le fils a pu se vanter de la « construction de cette forteresse bénie » (2). Dans l'inscription d'Al-ʿAdil, le mot القلعة a été restitué par M. Van Berchem ; mais comme le texte atteste le commencement des travaux de la grande forteresse, il n'y a pas lieu de lui préférer une autre lecture, comme serait par ex. الباشورة ou البدنة . L'œuvre fut interrompue par la conclusion d'un armistice (3) avec les Francs en l'an 608 de l'hégire (4). L'inscription d'Al-ʿAdil est antérieure à cette date et les autres, au nom de son fils, sont toutes postérieures. Al-ʿAdil, sans cesse préoccupé d'agrandir ses immenses états, comprenant outre l'Egypte la majeure partie de l'Asie antérieure, abandonna à son fils le soin d'achever les fortifications du Tabor. Al-Moʿaẓẓam se trouvait déjà son associé pour la Syrie, comme le prouvent les titres souverains (الدنيا والدين), pris par lui dans nos inscriptions. De là aussi l'intervention incessante de son mam-

(1) *CIA*, p. 86-87 ; autres références dans *MuNDPV*, 1903, p. 44, n. 3.

(2) Cf. *MuNDPV*, 1903, p. 39. (3) *Ibid.*, p. 37.

(4) Nous ne possédons pas d'inscriptions de cette année ; elles recommencent en 609 avec celle d'Aibak.

loûk, l'émir Lou'lou', nommé même dans l'inscription d'Al-ʿAdil. L'istâdâr est également l'homme d'Al-Moʿaẓẓam. Dans toutes, nous voyons le sultan Al-Moʿaẓẓam, s'occupant en détail de l'achèvement et de l'aménagement de la forteresse, ordonnant ici la construction d'une *bâšoûra* ou d'une *badana*, là celle d'un bassin ou d'un poste (مكان) fortifié, sans se préoccuper de mentionner Al-Malik al-ʿAdil, autrement que dans sa généalogie.

Dans la longue muraille, par laquelle la chaîne jumelle du Liban et de l'Antiliban barre la Méditerranée orientale, on observe deux brèches, correspondant aux golfes de ʿAkkâr et de S. Jean-d'Acre. Le dernier golfe se relie par la plaine d'Esdrélon à l'hinterland et mène, par dessus la vallée du Jourdain, sur les plateaux de la Syrie intérieure. « Ce golfe de S. Jean-d'Acre a toujours été l'entrée de la Palestine pour les conquérants ou les commerçants, qui venaient de la Méditerranée : c'est ici que se décida le sort de toutes les Croisades ; vingt siècles ont rendu S. Jean d'Acre fameuse dans l'histoire des guerres (1) ».

La position avancée du Tabor au bord de cette grande plaine d'Esdrélon, arrosée par le Nahr al-Moqaṭṭaʿ et par ses affluents, au carrefour de plusieurs routes (2), suffit pour expliquer les sacrifices, consentis par les deux sultans, père et fils, afin de s'assurer une telle position dans leur lutte contre les Croisés, et aussi leur résolution désespérée de détruire les résultats de six années de travail pour ne pas voir retourner contre eux tous ces avantages (3). D'après un passage de Ludolphe de Sudheim, cette destruction n'aurait pas été complète. Nous y lisons : « Nunc autem mons Tabor in cacumine est vacuus et desertus, muris tamen et turribus non destructis » (4).

---

(1) V. Bérard, *Le Sultan, l'Islam et les Puissances*, p. 153.

(2) Comme *Ḫân-at-toǵǵâr*. Ibn Ǵobair, p. 313, 7 mentionne cette route ; elle est encore suivie par le sultan Qâit Bây dans son voyage de Syrie. Cf. القول المتظرف, Ms. B. Kh., (*Târiḫ*, 210).

(3) Les *Mémoires* de M. Van Berchem les ont fait ressortir. Dans sa lettre il mentionne également le «Thabor point très important au moyen-âge, non seulement quant aux traditions religieuses, mais au point de vue stratégique ; il importe donc que toutes les traditions arabes du Thabor soient définitivement connues».

(4) Voir dans *Archives de l'Orient Latin*, II, 359: *De itinere Terre Sancte.*

L'EPITRE A CONSTANTIN

TRAITÉ RELIGIEUX DRUSE

PUBLIÉ ET ANNOTÉ

PAR LES PP. J. KHALIL ET L. RONZEVALLE, S. J.

AVANT-PROPOS

« La religion druse est une énigme qu'il n'est point aisé d'expliquer. « Ils [les Druses ou Unitaires] gardent un secret inviolable sur sa doctri- « ne. Leurs livres sont conservés avec le soin le plus scrupuleux, — même « enfouis sous terre, — et l'explication de leurs mystères n'est connue « parmi eux que d'un petit nombre de sages. » C'est ainsi que M. Venture de Paradis s'exprimait dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire des Druses* (1). De nos jours, son affirmation est encore vraie, en partie du moins ; car, peu de savants ont réussi, à soulever quelque peu le voile qui dérobe à nos yeux les secrets de la religion unitaire. Que se passe-t-il dans ces retraites si bien appelées *ḫalwât* خلوات , lieux de solitude, où seuls les initiés ont le privilège de pénétrer, et, parmi les initiés, quelques-uns seulement ont le droit de tout savoir ? Plus d'un touriste au Liban, plus d'un voyageur en Syrie, s'est cru à même de nous le révéler. Mais quelle confiance pouvons-nous accorder à des renseignements recueillis à la hâte et auprès de gens ignorant la vérité ou intéressés à la taire ?

Les chrétiens savent donc peu de chose sur le culte des Druses, tant ceux-

---

(1) Cf. Henri Guys, *La Nation Druse, son histoire, sa religion, ses mœurs et son état politique*, Paris, 1863, p. 13.

ci s'entourent de mystère sur ce point ; mais parmi les Unitaires eux-mêmes les deux-tiers, sinon davantage, vivent dans l'ignorance de leur religion et savent à peine le nom de leur dieu Ḥâkem : c'est la nombreuse classe des *mondains*, des *ignorants* الجهّال , vouée à la perdition. Quant aux *sages* العقّال , qui les a jamais surpris à faire des confidences sur leurs pratiques religieuses et à commettre la moindre indiscrétion ? Si parfois, pressés de donner des renseignements sur leur culte, ils ont semblé y consentir, c'était uniquement par politesse et pour avoir l'air de satisfaire la curiosité d'un importun ; car même dans ce cas, ils ont mis tous leurs soins à tromper leur interlocuteur. De nombreux faits le prouvent. C'est donc avec vérité que Mgr Losana, évêque de Biela, a pu écrire au milieu du siècle dernier : « Les Druses ! eh ! qui pourrait en dire quelque chose de certain, même sur leur propre origine et sur leur religion ? Beaucoup en ont parlé et écrit, mais tous, faute de documents convenables, ont dû s'en tenir aux seules notions vagues et obscures. Moi, non plus, qui ai pu traiter avec eux et de près, et qui cherchai de pénétrer leurs coutumes et leurs croyances religieuses, je ne pourrais en dire davantage. » (1).

Mais si leurs pratiques cultuelles restent toujours impénétrables, leurs dogmes fondamentaux peuvent du moins être assez connus. On les trouve épars dans les écrits des premiers apôtres unitaires ; épîtres, traités didactiques ou de controverse, parfois simples billets envoyés à des néophytes désireux de s'instruire. Dans ces documents sortis de la plume d'hommes tels que Ḥamza et Bahâ' ad-Dîn, on trouve la clef de plusieurs énigmes et l'éclaircissement de nombreux mystères. Nous sommes, il est vrai, au temps appelé par les Druses « la période du secret » زمن الستر والاستتار ; défense est faite, par conséquent, de mettre ces écrits sous les yeux des profanes ; mais on eut beau veiller : bon nombre de manuscrits et des plus importants, sont tombés entre les mains des « infidèles ». De nos jours, pas une bibliothèque orientale qui n'en possède quelques-uns. C'est donc à cette source qu'il faut recourir de préférence pour connaître sûrement les principes de la doctrine unitaire. C'est aussi le motif qui nous a portés à publier le document inédit qu'on va lire.

(1) Cf. H. Guys, *op. cit.*, p. 15.

Cette pièce est la 13ᵉ de l'un des 8 recueils manuscrits de notre Bibl. Orient. ayant trait à la religion des Druses (1). Le recueil tout entier, composé de deux parties bien distinctes, (voir ci-après, n. 3), renferme en 332 pages in-8°, de 15 l. par page, 25 traités, épîtres, provisions, dûs pour la plupart à la plume de Ḥamza et de Bahâ' ad-Dîn (2). Il correspond exactement aux nᵒˢ 1582 et 1583 de l'ancien fonds de la Biblioth. Royale (nᵒˢ 1427 et 1429 du Fonds Arabe de la Biblioth. Nationale) (3). Ces divers documents, de mains différentes, doivent être aussi de dates assez diverses, comme on en peut juger par des différences très notables

---

(1) Ces recueils ont été sommairement décrits par le P. L. Cheikho, dans le *Machriq*, 5ᵉ année (1902), p. 810-12. Certains titres y ont été écourtés ; d'autres, se référant à des documents de très mince valeur, ont été omis. Dans le Recueil 8, d'où nous extrayons la présente lettre, corriger, au n° 2 توقيف en تَوفيق , et au n° 24 سعادة en سادة .

(2) C'est du moins l'opinion du savant de Sacy, et nous n'avons pas à y contredire.

(3) Cf. *Catalogue des Mss. Arabes de la Biblioth. Nation.*, p. 272. C'est aussi l'identique du Ms. des Dominicains décrit par Sylv. de Sacy, *Religion des Druzes*, I, p. CCCCLXXXII, et des nᵒˢ 398 et 454 des Mss. arabes de la Bibl. Bodleyenne (ibid. CCCCLXXXIV), soit pour le nombre des pièces, soit pour leur ordre. Si, d'autre part, nous faisons attention que le Ms. décrit dans le *Machriq* (*loc. cit.*, n° 6) est la répétition des nᵒˢ 1580 et 1581 de la Bibl. Royale (1408 et 1415 du Fonds arabe, Bibl. Nat.), des deux Mss. de l'Université de Leyde, et, pour sa 2ᵉ partie, du Ms. du Vatican (de Sacy, *op. cit.*, p. CCCCLVIII) une double constatation s'impose au sujet des écrits religieux druses : 1° Les diverses épîtres, traités, provisions qui constituent les recueils canoniques de la religion druse, suivent un ordre fixe, tout comme la série des livres qui composent notre Bible. Cette remarque n'est certes pas nouvelle, mais elle trouve ici une confirmation qu'il est bon d'enregistrer ; car, d'autre part, elle semble contredite par l'existence de certains recueils où cet ordre n'est pas conservé, et où l'on trouve côte à côte des écrits empruntés à diverses séries. Mais la contradiction n'est qu'apparente ; car la rareté de ces livres à documents disparates, démontre suffisamment qu'ils sont l'exception. Nous les appellerions volontiers des écrits religieux de second ordre, sortes de *Choix*, d'*Excerpta* de textes sacrés à l'usage des Unitaires. Quant à l'idée qui aurait présidé à cet ordre généralement suivi, l'état encore bien rudimentaire des études druses ne nous permet pas de la dégager avec précision. On n'a certainement pas eu en vue la date de composition — cf., pour s'en assurer, les seules pages CCCCLXVI - VII du T. I de la *Religion des Druzes*.— Serait-ce un groupement par nom d'auteur ? La plupart de ces pièces étant anonymes, on ne

dans l'état de conservation du papier. Plusieurs ne portent de traces ni de grande vétusté ni de sérieuse usure ; d'autres, au contraire — et c'est le cas de celui que nous publions, avec les deux ou trois qui le précèdent ou le suivent immédiatement — sont par endroits fortement rongés par les vers, et surtout témoignent d'un usage très fréquent. Les traces de doigts y sont très nettement accusées, spécialement vers le bas, et sur la marge extérieure. Cela porterait à croire que parmi les traités religieux druses, il en est que les initiés feuillettent plus assidûment, soit par dévotion privée, soit pour satisfaire aux devoirs rituels. Ainsi dans nos Bibles, nos Evangéliaires, nos Missels et nos Bréviaires, certains feuillets attestent un emploi quotidien, tandis que d'autres, même au bout de longues années, paraissent à peine avoir été touchés.

Pour la date de notre Ms., nous souscrivons volontiers à l'opinion du Rév. P. L. Cheikho, qui donne à tout le recueil un âge moyen de 300 ans. La partie qui nous occupe étant sans contredit l'une des plus anciennes, on peut sans difficulté lui assigner 350 ans et au delà.

---

peut se livrer qu'à des conjectures. Il resterait à supposer que l'ordre d'une première rédaction ayant été arbitraire, la tradition et le conservatisme si vivace dans cette nation, quand il s'agit du culte, l'ont respecté dans toutes les copies postérieures. 2° Ce que, avec M. de Sacy, nous avons appelé *recueil*, ne représente pas toujours un seul des livres sacrés druses, mais bien souvent deux livres faisant déjà un tout indépendant, et réunis en un tome unique. Ainsi le recueil auquel nous puisons aujourd'hui renferme, comme nous le disions plus haut les Mss. 1427 et 1429 du Fonds arabe de la Bibl. Nat. Malgré cette juxtaposition en un seul vol., la distinction des livres persiste de façon évidente. Dans notre Ms., la lettre intitulée رسالة الايقاظ والبشارة qui est précisément la 1re du n° 1429 de la Bibl. Nath., du n° 454 de la Bibl. Bodleyenne, ainsi que d'un Ms. de 400 ans, ayant appartenu à la célèbre famille druse Ǵemblâṭ, ne fait pas immédiatement suite à la lettre précédente الرسالة الموسومة بالتعصُّب والافتقاد : elle commence au *verso* du folio suivant, le recto étant tout en blanc, comme c'est l'ordinaire pour la première page des Mss. arabes. Elle constituait donc un Ms. distinct. Ce qu'il importe de remarquer, c'est que les Mss. ainsi réunis, nous ne sachions pas qu'il y en ait plus de deux à la fois—sont toujours les mêmes. C'est comme deux *Hefte* du même *Band*. D'où il suit que non seulement dans la suite des documents composant un livre sacré druse, mais aussi entre ces divers livres, un ordre a été suivi. Ainsi entre notre Ancien et notre Nouveau Testament. M. de Sacy a déjà attiré l'attention sur cette particularité, quand il a cité les mots qui terminent le 1er volume par lui décrit (*op. cit.*, I, CCCCLXV, dern. paragr).

Les écritures du recueil, toutes du genre *nasḫî*, présentent aussi, comme nous le disions, une grande variété. Plusieurs sont médiocres, et leur papier est souvent fort grossier ; d'autres, par contre — et c'est encore le cas pour la Lettre que nous éditons — sont soignées, élégantes même, et sur papier lisse, quasi couché. (Cf. comme spécimen très approchant, la planche illustrée du كتاب النقط والدوائر, édité en 1902 par le Dr Chr. Seybold (1), avec une légère différence en faveur de notre Ms.). Comme d'ordinaire, le grand titre est en beaux caractères à l'encre verte ; les points de séparation et les deux ou trois mots qui commencent les phrases, sont à l'encre rouge. Nous avons mis ces derniers entre croissants; quant aux mots ou corrections ajoutés après coup, aux endroits où le papier avait été déchiré ou trop maculé par le contact des doigts, ils sont entre crochets.

Nous nous sommes fait un devoir de reproduire le texte tel quel, avec ses fautes et ses particularités orthographiques. A l'exemple du Dr Seybold, nous nous sommes permis toutefois d'écrire le ياء مُهمَلة, sans les points diacritiques qu'il a presque toujours dans le Ms. Pour les autres erreurs, nous en signalons la correction entre parenthèses ou en note une fois seulement, et cela lors même que le mot reparaîtrait à un autre nombre ou à un autre temps : p. ex. سدق (صدق) ; مسدّقين, etc... Si cependant un mot déjà signalé comme fautif se présente avec une nouvelle incorrection ou une variante orthographique, nous le reproduisons tel quel. Pour la pose des accents, surtout quand ils sont accompagnés du *taśdîd*, ainsi que pour l'écriture du *hamzé* et l'emploi du *madd*, le copiste s'est donné carrière فعّرفهم pour فَعَرَّفَهم, باآلماء pour بالماءِ. Nous avons jugé absolument inutile de signaler ces graphies fantaisistes(2), produits du caprice, de la négligence ou d'une imitation par trop servile.

Il nous reste à dire un mot du sujet de cette lettre, de la date de sa composition et de son auteur présumé. Comme son titre l'indique, c'est

---

(1) Cf. recension dans *Machriq*, loc. sup. cit.

(2) « haarsträubend » comme les appelle Mr Seybold, *ibid.* Introd., p. XIV. Voir plus haut, p. 489 n. 2, remarque analogue du P. Lammens sur les lapicides du Tabor. Pour les copistes arabes, les points et les voyelles ont l'air de ne valoir que comme motif d'ornementation ; d'où licence complète dans leur emploi.

une épître adressée à l'empereur de Byzance Constantin, en tant que chef de la chrétienté متملّك النصرانية. Elle est datée du 22 Ṣafar de la 11e année de Ḥamza (419 H.) = 23 Mars 1028. Il s'agit donc de Constantin VIII (al. IX) qui après avoir régné avec son frère Basile II, de 976 à 1025, resta seul empereur jusqu'à sa mort, arrivée le 12 novembre 1028. Avec les deux épîtres qui suivent (1), ce document constitue comme un réquisitoire contre les chrétiens qui auraient « altéré la vraie doctrine du Messie et falsifié leur Evangile » (2) ; c'est en même temps pour eux une invitation pressante à revenir aux sources pures de leur foi, et à embrasser la religion unitaire. Avec de Sacy, et pour les mêmes raisons (3), nous attribuons volontiers cet écrit au grand Cheikh Moqtana, appelé communément Bahâ'ad-Dîn, une des colonnes de la doctrine unitaire (داعي), et le successeur effectif de Ḥamza, comme chef et docteur suprême de la nouvelle religion.

« Cet auteur, dit de Sacy paraît très au fait de tous les livres du Nouveau-Testament et de la Liturgie des chrétiens ; mais il altère presque toujours les textes qu'il cite, pour les plier à l'interprétation qu'il leur attribue ». Aussi, quoique ne faisant pas ici œuvre de controverse, avons-nous pris soin de rétablir en note les textes tronqués ou interpolés. Le lecteur sera ainsi suffisamment édifié sur la bonne foi de Moqtana.

Nous ne nous sommes fait aucune illusion sur les difficultés d'une traduction française capable de rendre avec une certaine clarté des choses souvent imprécises et dites parfois dans une langue plus que bizarre (4). Nous sommes néanmoins allés de l'avant, serrant du plus près possible ce texte déconcertant, au risque de parler nous-mêmes par moment un langage presque barbare.

On pourrait peut-être nous adresser le reproche de ne pas offrir au

---

(1) Nous espérons pouvoir les publier aussi.

(2) De Sacy, *op. cit.*, II, p. 530. A l'occasion, les musulmans eux-mêmes sont vivement pris à partie. — On verra par la suite que le messie druse n'est autre que Ḥamza.

(3) De Sacy, *ibid.*

(4) Voir les impressions de H. Guys, *Théog. des Druses*, Introd., p. XVI ; et de Sacy, *Exposé...*, II, p. 339.

public une édition critique de notre texte, collationnée sur les divers Mss. mentionnés plus haut. Notre excuse est d'abord dans le peu de valeur lexicographique de ce traité et autres similaires. Selon la remarque faite précédemment, tout, jusqu'aux fautes échappées aux auteurs et à leurs premiers secrétaires, a été servilement, je dirais presque, religieusement reproduit par les copistes postérieurs. Les diverses lectures qu'on peut y relever se réduisent donc à des lapsus de copiste ou à quelques variantes insignifiantes (1). Notre éloignement des grands centres européens nous eût d'ailleurs rendu très difficile ce travail de collation, et il eût retardé pour longtemps encore cette série de publications sur les écrits religieux druses, que nous voudrions inaugurer aujourd'hui. A une époque où l'histoire des religions et la mentalité de leurs fondateurs sont si minutieusement étudiées, il est intéressant de faire un peu de lumière sur une religion qui a toujours passé pour une énigme, et de livrer au public des écrits religieux restés obstinément confinés dans les fonds de bibliothèques.

(1) Cf. Seybold, *loc. sup. cit.* : « Da die kanonischen Traktate (auch vieles spätere) von den Drusen fast immer pedantisch genau kopiert zu werden scheinen, so bieten sie meist wenig wirkliche varianten ». Le Dr Seybold est le seul Orientaliste qui, à notre connaissance, se soit occupé d'éditer, en ces dernières années, un traité religieux druse. Son كتاب النقط والدوائر a ouvert une voie que nous sommes heureux de suivre. Nous apportons ainsi notre premier contingent au *Corpus* des *Biblia drusica* dont ce savant propose très judicieusement la rédaction.

الرسالة الموسومة بالقُسطنطينيّة

﴿ المُنفذة الى قسطنطين متملّك النصرانيّة ﴾ *

توكّلت على المولى الاله الحاكم (١) المنزّه بالتقديس والتسبيح. وشكرتُ عبدهُ الامام السيّد المسيح. ﴿من العبد﴾ الخاضع الناصح. ومملوك المسيح الامام المتألّه لطاعة المولى [الاله] الحاكم الماسح (٢) ﴿ تذكرة ﴾ لقسطنطين ابن ارمانوس متملّك النصرانيّة ﴿ ومَن بحوزتـه ﴾ من القسّيسيّين والبطاركة (٣) والمطارنة والاساقفـة المتمسّكين بدين المعموديّة . القائلين كانوا في القِدَم بنفي العدم ووجود المعنويّة . والناسيين (الناسين) لعقائـد اسلافهم الحواريّين التّحققين (المتحقّقين) لوجود الالهيّة الازلـيّة . الخارجين عن مذهب القديسين لمناسبتهم في القِـدَم للمسلميّة واليهوديّة . ﴿ السلام ﴾ على من عرف مسي[حه ومولاه] وحقّق وجوده فاجاب دعاه (دعاءه) ونِداه (نداءه) وسلّم قبل بلوغ الاجل مُنتهاهُ . ﴿ اما بعد ﴾ فالحمد للحاكم المولى الاله العاـلّ (العالّ) لجميع العلل العقليّة . المنزّه عن العدم والقِدَم والكيفيّة . والمنفرد بجبرُتهِ (بجبروتهِ) عن العُظْمَ والمائيّة والكميّة . المتعال في توحيده عن الالفاظ الجوهريّة . المقدّس بعظمة لاهوتهِ عن دقائق الاغراض (الاعراض) البديهيّة . الذي تحالل (تجلّل) عن الضدّ والحدّ والنعت . وتسامى عن صفة داخلة تحت حصر الزمان والوقت . ﴿ فالعقول ﴾ الصافية لعجزها عند استغراب المعالم البديهيّات . ونَكْلها عن استنباط التتايج (النتائج) إلّا بعد تصوّر المقدّمات . ﴿ تشهد بأنـهُ

---

* تنبيه . — قد ورد شرح علاماتنا واصطلاحاتنا في ص٤٩٧ . فليُراجَع

(١) هو المنصور ابو عليّ الملقَّب بالحاكم بامر الله سادس الخلفاء الفاطميين بويع لهُ بالخلافة سنة ٣٨٦ ه . وفي اثناء السنة ٤٠٣ ادّعى الألوهة وأبدل اذ ذاك لقبه الحاكم «بامر الله» بالحاكم «بامرهِ» . قُبض في اواخر شوال سنة ٤١١

(٢) الحاكم في اعتقاد الموحّدين هو الاله بالذات والخالق الازلي اما حمزة فانما هو الـه بالاشتقاق اي خليقة متألهة — الإمام المتألِه — فالحاكم هو الماسح او المُرسِل واما حمزة فهو المسيح او المرسَل

(٣) كان بطريرك القسطنطينية اوانئذٍ سرجيوس (سركيس) الثاني

معبود ﴿ الازمان والعصور . ومَأْزِل (مأزل) الازل ومُدهِّر الدهور (١) . ﴿ وامرهُ ﴾ (٢) المبدَع مُكوِّنُ الاكوان . وامام الايمّة (الأئِمّة) ومسيح الازمان . ومديل الدول ونافخ الصُوْر (٣) . وقائم العصر وصاحب صَيحة الظهور . الذي خصّه المولى وجعله لكشف معاني التوحيد عَلَمًا ومنهاجًا . وسراجًا في حنادس ظُلَم الجهالة وهاجًا (وهَّاجًا) . وسببًا لنسخ الشِرْع (٤) الشِركيّة وكسر قلائد الاوثان . وهدم القِيَل (٥) الافكيّة وقطع نواميس اهل العدم اولي الالحاد والطغيان . وحجّةً قاطعة لحجاج (لحجج) اهل البَلَس (٦) والجحود . وتبيانًا شافيًا لاهل القدس المسيحيون (المسيحيّين) الرُكَّع السجود (السُجَّد . من دأب بهاء الدين استعمال المصدر بدل النعت للتسجيع وهذا مرفوض) ﴿فتنبّهوا﴾ ايها المسيحيّون قبل زلزال النفوس والالباب . وهجوم الصارخة وبلوغ الاجل الكتاب (٧) . وظهور دابّة الارض(٨) وكشف الحجاب . ﴿فقد﴾ تقاربت الدوائر والاطراف . وآن المنون من كاف . كُن ِ الاتصال والانعطاف . ﴿فاريقوا﴾ اسماعكم ايها الاخوة للقول الصحيح . وتيقّظوا ايها الغفلة عن ايّام الدَنيُونيّة (الديئونة او الدُنيويّة) وفصح حواريّ السيد المسيح .

---

(١) أزَل : حبس ووقّف . وأزَل الفرس اي قصَّر حبلَهُ ثم اطلقهُ . وأزَل الرجل اذا وقع في ضيق وشدَّة وجدب . والمَأْزل هو المضيق . وعندنا ان واضع الرسالة كما يستَدَلّ من القرائن ومن نسق الكلام لم يقصد هذا المعنى بل اراد ان يقول ان الحاكم اعطى الازلَ ان يكون ازلًا اي ما لا نهاية لهُ في اوّلهِ او ما يقصّر العقل عن تقدير بَدَاءَتهِ والدهرَ ان يكون امدًا مديدًا فالحاكم اذًا « مؤزّل الازل ومدهّر الدهر » لكننا لم نجد اثرًا لفعلي « ازّل ودهَّر » في معاجم اللغة ولعلّهُ استعملها قياسيًا

(٢) الأَمْرُ : هذا احد الاسماء التي أُطلقت على حمزة وعُرف بها عند الموحّدين . ومن هذه الاسماء ما هو « روحاني » ومنها ما هو « جسماني » . واليك بها جميعًا : قائم الزمان . عِلّة العِلَل . السابق الحقيقي . الأَمْر . ذو معة . الارادة . العقل الكلّي . فهذه الاسماء روحانيّة . واما الجسمانيّة فهي : حمزة بن عليّ بن احمد . هادي المستجيبين . المنتقم من المشركين بسيف مولانا سبحانهُ وشدّة سلطانه . (راجع « ذكر معرفة الامام واسماء الحدود روحاني وجسماني » وهي مقالة مشهورة لدى الموحّدين)

(٣) اي البوق الاخير

(٤) الشِرْعة اي الشريعة جمعها شِرَعٌ وشَرْع وشِرَع وشِراع اما شُرْعَة ج شُرْع بضم الشين فلا اثر لها في المعاجم

(٥) جَمعُ القول اقوال ثم اقاويل . ولعلّ المؤلف اتَّخذ القِيَل جمعًا للقِيل بناءهُ اولًا على الوحدة – القِيلَة – ثم جمعهُ على وزن فِعَل وكل هذا وهمٌ منه

(٦) اي الإبلاس وهو اليأس والانكسار

(٧) بمعنى المكتوب

(٨) دابّة الارض : ورد ذكرها في القرآن سورة سباء عدد ١٣

﴿لقد ظهر﴾ لتسهيل طرق الرب فم الذهب يُحنّا (يوحنّا) الحواري (١. وتشعشعت الافاق بالنور لقيام المسيح المتألّه بطاعة المولى الحاكم الباري. ﴿فان كنتم﴾ ياجماعة القديسيّين (القديسين) لما سطّرهُ فم الذهب يحنّا في انجيلهِ مُستجيزين. وبما اجتمع عليهِ ر[و]سا (رؤساء) ملّتكم موقنين. وللثلثمائة وثمانية عشر الذين أنطِقوا بروح القدس بالقسطنطينيّة مسدّقين (مصدقين) (٢). ولشريعة ايمانكم التي لا يتمّ لجميع فرق النصرانيّة على اختلاف مقالاتهم قُدُسٌ ولا قربان الّا بهـا متحقّقين. ﴿فاعيروني﴾ أفهامكم معشَر القدّيسيّين وتأمّلوا اقوال الاحبـار منكم عند كل قربان. وانتظاركم لمجيْ يسوع المسيح لخلاص كل انسان. ﴿وقولكم﴾ وهو مستعدّ للمجي (للمجيء) تارةً اخرى للقضـاء بين الاحيـاء والامـوات. ﴿فهـذا﴾ هـو الحـقّ والسدق لمن عرف بالتوحيد حلولَ يوم الميقات ﴿فهذه شِرْعَة ايمانكم﴾ تشهد عليكم بالغفلة والتقصير. وتسمكم بسِمـة اهـل التخـلّف [والتعذير]. ﴿وهي﴾ التي اجتمع عليـها رُسأء النصرانيّـة. واكابر المتديّنين بماء المعموديّة. البطاركة والمطارنة والاساقفة والاحبار الذين أُنطقوا بروح القدس بمدينة القسطنطينيّة. أُعني (أعني) الثلثمائة وثمانية عشر رجلًا الذين يصِفون انهم انطقوا بها بروح القدس. ﴿وهي﴾ التي لم تختلف جماعتكم عند اختلافهم في المذاهب في شيء منهـا. ولا يتمّ لهم دين ولا قربان إلّا بها ﴿وهي نؤمن بالله﴾ الآب مالك كل شيء صـانع مـا يُرَى وما لا يرى. ﴿وبالرب﴾ الواحد يسوع المسيح ابن الله الواحد بكر الخلائق كلها وليس بمصنوع إلهٌ حقّ من إله حقّ من جوهر ابيهِ الذي بيدهِ أُتقِنَت العوالم وخَلَقَ كلّ شيء.. من اجلنا معشر الناس ومن اجل خلاصنا نزل من السماء وتجسّد من روح القُدُس وصار انسانًا وحَبِل (وحُبِلَ) بهِ وولِدَ (وُلد) من مريم البتول وأُلِم وصُلِبَ ايامَ فَيْطوس بن قيـلاطوس (فنطوس اي بنطس بيلاطوس) ودُفن وقام في اليوم الثالث وصَعَد (صعِد) الى السماء وجلس على يمين ابيهِ وهو مستعِدّ للمجيء تارةً اخرى للقضاء بين الاحياء والاموات. ونؤمن بروح القُـدُس الواحد روح الحقّ الذي يخرج من ابيهِ روحٌ مُحْيِيَّة (مُحَيِّيَة اي مُحْيِيَة). ﴿وبمعموديّة﴾ واحدة لغفران الخطايا والذنوب.

---

(١) خلط صاحب الرسالة في اقل من سطر بين يوحنا المعمدان الذي ظهر لتسهيل طرق الرب ويوحنا الحبيب الحواريّ ويوحنا الذهبي الفم. واتعظ

(٢) مسدّقين: اجمع الموحّدون على كتابة «سدق» وما يشتق منها بالسين لا بالصـاد لان «سدق» بموجب حساب الجمَّل عبارة عن ١٦٤ وهو عدد الحدود والوزراء عندهم

﴿وبجماعةٍ﴾ واحدةٍ قديسيَّةٍ سلحيَّة (١) جاثليقيَّةٍ . ﴿وبقيامهِ ابدانًا (٢) والحياة﴾ الدائمة الى ابد الابدين ﴿فجموع﴾ هذه الشريعة ليست ممّا امر بها السيد مسيح الازمان . ان يتجسَّد ويقال في المواضع التي امر بها هؤلاء الرؤساء وجعلوها سببًا لعبادة الاوثان (٣) ﴿بـل قد امر﴾ السيّد بتلاوتها للحواريين وشرح معانيها للاحبار الروحانيّين . فاثبتوها في اناجيلهم وشهدوا بها بعد تبيين الاغراض لجماعة الموحّدين . ﴿وهي معروفـة﴾ عندنا معشر الحَفَظَة الكاتبين . منصوصة في مواضعها من اناجيل الاربعة الحواريين . اعني يُحنّا ومتّا (ومتّى) ومرقس ولوقـا القديسيّين . ﴿فالواجب علينا﴾ ان نذكرَ ذلك في مواضعهِ من الاربع (الاربعة) اناجيل . ليتأدّى بنـا الى الكافّة معرفة التحريم والتحليل . ونوقفكم من حيث لا تعلمون على مشاكلتكم لاهل العـدم والتعطيل . الواقفين على ظواهر الامور دون حقائقها كوقوفكم على ظواهر الاقاويل . ﴿وامـا قولكم﴾ في التسابيحة (التسبحة) التي جعلتموها للقربان انـهُ أُلِمَ وصُلِبَ ايام فيطوس بن قيلاطوس ودُفِنَ وقام في اليوم الثالث ﴿فهذا﴾ مُثبَت في انجيل يُحنا في الاصحاح الثاني عنـد مخاطبة اليهود ليسوع . ﴿فقال لهم﴾ : اهدموا الهيكل وانا اقيمهُ بعد ثلثة ايّام فانكروا (فانكرَ) اليهود قولهُ انهُ يبني الهيكل بعد ثلثة ايّام وانما اعنى هيكل جسدهِ وذكرَ لتلامذتهِ انهُ قد كان قال هذا فسدّقوا الكتاب والكلمة . ﴿وهذا﴾ نصّـهُ في انجيل يحنا . ﴿ويجب﴾ ان تعلموا يا جماعة القديسيّين انمّا اعنى بغيبتهِ ﴿ثلاثةَ ايّام اليومُ الذي هو فيهِ وقتَ قيامهِ بالحقّ﴾ ودعوتهِ الخلائق الى دعوة التوحيد والسدق وكشفهِ للأُمم إِنَّهُ (أَنّه) إلهٌ حقٌّ من إلهٍ حقٍ اعنى بذلك

---

(١) سلّيح كلمة سريانيّة (ܫܠܝܚܐ) معناها رسول وسلّيحيّ نسبتها . فأَصلِح النصّ

(٢) ابدانًا : كذا في الاصل ولا جرم انهُ وقع على هذه الكلمة بعض التحريف فيجب اصلاحهُ كما يلي : بقيامة ابداننا او بقيامة الابدان

(٣) لا نعلم اذا كان بهاء الدين وضع هذه العبارة حسبما وجدناها واثبتناها او ان ايـدي نسّاخ جهلة تلاعبت بها فاسقطت منها وشوّهتها وجعلتها بعيدة المأخذ . لكنَّ القرائن تشير الى المعنى وهو : « فمجموع هـذه الشريعة ليس ممَّا امر بهِ السيد مسيح الازمان . وانَّهُ تجسَّد كما يُقال في هذه المواضع التي امر بها هؤلاء الرؤساء وجعلوها سببًا لعبادةِ الاوثان »

(٤) «اجاب يسوع وقال لهم : انقضوا هذا الهيكل وانا في ثلاثة ايّام اقيمهُ فقـال لهُ اليهودَ : انَّهُ في ستٍ واربعين سنةً بُنِيَ هذا الهيكل أَفتقيمهُ انت في ثلاثة ايّام . امّا هو فكان يعني هيكل جسدهِ . ولما قام من الاموات تذكَّر تلاميذهُ انهُ قال هذا فآمنوا بما كُتب وبالكلام الذي قالهُ يسوع » . (يوحنّا ٢ : ١٩-٢٢)

ان الباري جلّت قدرتهُ · موجود في خليقتهِ · وانــهُ يَظهر لهم من حيث هم كما اوجب في صُوَرٍ كصورهم وانَّهُ ليس بمعدوم لتقوم الحجّة بوجودهِ على كافّة بريّتهِ ·﴿فتأمّلوا﴾ حقائقِ (حقائقَ) هذا القول · وتوسّلوا في التوفيق الى وليّ الهداية والطَول · ﴿ واماًّ اليوم الثــاني ﴾ فهو ظهور الفارَقليط ﴿ لانّ يسوع بشّر بهِ ﴾ وعليهِ تنبّأ كما قال يسوع في انجيــل يحنّا : ان موسى عليَّ كتبَ و بذكري تنبّأ والفــارقليط فهو محمّدٌ وهو احدى (احد) اصحاب النواميس اعني نوح (نوحاً) وابراهيم وموسى الدين (الذين) ظهروا قبل السيّد المسيح · ﴿ وذلك قول يسوع ﴾ في الاصحاح الخامسِ (خامسَ) عشر لمّا عرّف بمجيءْ الفارقليط اعني محمدَ (محمّداً) ﴿ لو كنتم ﴾ تحبُّوني لكنتم تفرحون بانطلاقي الى ابي لان لابي ابناً وهو اعظم منّي والآن قــد قلت بكم من قبل ان يكون حتى اذا كان تؤمنون بي · ولم يقل تؤمنون بهِ وبعدهُ فلستُ اكلِمكم كلامــاً كثيرًا لان رئيس الدنيا يأتي وليس لهُ فيَّ شيء ولكن ليعلم النــاس اني أُحبّ ابي (١) ﴿ ولم يعرف ﴾ العالم [معنى] قولهِ وانّما قال انّهُ رئيس الدنيا وليس هو رئيس الآخرة وانّما تمّ لــهُ ذلك ولغيرهِ من اصحاب النواميس لتمام حكمة الباري لتقوم الحجّة على العالم دَوْرًا بعد دورٍ ويقع عليهم الذمّ لانهم لم يقوموا بما امرهم بهِ الباري جلّت قدرتهُ من اِدّآء (أداء) كلمة التوحيد بل نكلوا عنها ورجعوا الى عبادة العدم بالتقليد كما انتم اليوم · ﴿ وقال ﴾ يُعْني الفارقليط ليس لهُ فيَّ شيء عرّفكم (فعرّفكم) انهُ لا يدعو الخليقة الى توحيد المعبود · كما دعاكم السيّد الى ايجاد البــاري الاله الحاكم الموجود · ﴿ واماّ اليوم الثالث ﴾ فهو قيام المُهدي (المَهديّ) (٢) صلّى الله عليهِ لدعوتهِ للخلائق الى باطن الكتب الاربعة الدالّة لاهل الحقائق على التوحيد اعني الزُبور (الزَّبور) والتوراة والانجيل والقرآن وقد وصلت رسالاتهُ ودلالاتهُ الى قسطنطين متملّك النصرانيّة في وقتهِ ولا شكّ

---

(١) هاك آيات الانجيل المزوّة هنا تزويرًا فاحشاً : « قد سمعتم اني قلت لكم اني ذاهب ثم آتي اليكم فلو كنتم تحبُّوني لكنتم تفرحون باني ماضٍ الى الآب لان الاب هو اعظم مني والان قلت لكم قبــل ان يكون حتى متى كان تؤمنون . لا اكلِّمكم ايضاً كلاماً كثيرًا لانّ رئيس هذا العالم يأتي وليس لهُ فيَّ شيءٌ لكن ليعلم العالم اني أُحبُّ الاب واني كما اوصاني الاب هكذا افعل . قوموا ننطلق (يوحنّا ١٤ : ٢٨-٣٥) فمماّ تقدّم يظهر البون العظيم بين رواية بهاء الدين ونص الانجيل الصحيح

(٢) المهديّ هو احد الدعاة المتقدّمين لعهد الحاكم ويدعوهُ الموحدون سعيدًا . فمن اراد مزيد ايضاح فيهِ وفي الايّام الثلاثة التي يليها اليوم الاخير حسب اعتقاد الدروز فليراجع الحواشي الملّقة في هذا الموضوع بترجمتنا الافرنسية

انها مسطرة عند جماعة رؤساء العلم منهم اذ ليست دعوتهُ كدعوة اصحاب النواميس والتخرُّع (١) لانّهُ دعا الى اليوم الآخِر الذي اشار اليهِ بظهور السيّد المسيح . ﴿ فلو تدبَّرَ ﴾ متدبّرٌ ذو فهم . وكُشِف الغَطاء عن قلبِ متيقظٍ مستبصرٍ ذي علم . ﴿ لِتَأَمَّلَ (لِيَتَأَمَّلَ) ظهورَ المُهْدي ﴾ عليهِ السلام ودعوتهُ الى باطنِ الكتب الاربعة المذكورة في زمن قسطنطين الاوّل ﴿ وظهور السيّد ﴾ المسيح بالدعوة الى التوحيد في زمن قسطنطين الثاني (٢) . ﴿ ولكان فيهِ ﴾ لذوي الالباب مزدجر . ولمن كان فيهِ ادنى [مُسكة] من علم الحقائق معتبر . ﴿ واماّ اليوم الاخر ﴾ فهو تمام الاوّل لان الاصحاح السابع من انجيل يُحنّا يشهد بذلك ﴿ لمّا قالت ﴾ اخوة يسوع لهُ تحوّل عمّا هاهنا (عن هنا) لترى تلامذتك الاعمال التي تعمل فانّهُ ليس لاحد يَعمَلُ (اَن يَعْمَلَ) شيئًا سترًا . فأظهِر نفسك للعالم . ولم تكن اخوة يسوع آمنوا بهِ . ﴿ فقال ﴾ لهم يسوع امّا وقتي فلم يبلغ بعد تحقيقًا اعني اَنّ يومهُ لم يتُمَّ (يتِمّ) وانما يتمُّ عند قولهِ انهُ متهيّئ للمجيءِ تارةً اخرى . ﴿ وقولهُ ﴾ اماَّ وقتكم فهو مهيّأٌ في كل حين . فعرّفهم انَّ وقتهُ الذي يُشهر فيهِ كلمة التوحيد لم يتمَّ ولم يبلغ وان وقتهم اعني الذين لم يعرفوا كلمة التوحيد مهيّأ في كل حين . ﴿ وهذا هو اليوم الآخِر ﴾ الذي هو تمام الاول الذي اعلن فيهِ التمجيدَ والتسبيح . وظهر لحواريّيهِ كما اوعدهم (وعدهم) السيّد المسيح . ﴿ كما قال ﴾ في الاصحاح السادس عشر : اني نزلت من السماء ليس اعملُ (لاعمل) بمشيَّتي (بمشيئتي) وانمَّا اعمل بمشيَّة من ارسلني وانمَّا مشيَّة من ارسلني ان كل من اطاعني ابعثهُ في اليوم الاخِر لان هذا رضى ابي لان كل من يرى الابن ويؤمن بهِ تجبُ لهُ الحياة الدائمة وهي انَّما أُقيمت في اليوم الاخِر (٣) ﴿ فهذه بشارات ﴾ السيّد المسيح . التي بشَّر بها لكل ذي عقل صحيح . ﴿ فها هو ﴾ لمجيّهِ (لمجيئهِ) قد استعدَّ [ووفا (ووافى) وظهر] لاهل التوحيد الذين بعثهم في اليوم الاخِر كما اوعد لمن اخلص وصفا .

---

(١) التخرُّع : اي الاسترخاء والضعف وتخرَّعت الاعضاء اذا زالت عن مواضعها وعلى رأينا يجب ابدال التخرّع بالاختراع كما يظهر من القرائن : « فقال لهُ اخوتهُ : تحوَّل من ههنا واذهب الى اليهوديّة ليرى تلاميذك ايضاً الاعمال التي تصنعها فانهُ ليس احد يضع شيئاً في الخفية وهو يطلب ان يكون علانية . ان كنت تصنع هذه فاظهر نفسك للعالم . لان اخوتهُ لم يكونوا يؤمنون بهِ . فقال لهم يسوع ان وقتي لم يحضر بعد واماَّ وقتكم فانَّهُ عتيد في كل حين » (يوحنّا ٧ : ٢-٦)

(٢) ان هذه التواريخ مناسبة لمعتقدات الموحدين لكنا لا نجد فيها من الحقيقة شيئاً البتَّة

(٣) قد ورد تحريف في اخر هذا النصّ الانجيلي . وهاكه بكاملهِ حسب ترجمتنا البيروتية : «لاني نزلتُ من السماء لا لاعمل مشيئتي بل مشيئة الذي ارسلني . وهذه مشيئة الاب الذي ارسلني أن لا أُتلف من كل ما اعطاني

﴿ فلا تكونوا ﴾ ايها القديسيون كالذين قال لهم يسوع في الاصحاح الثاني من انجيل يُحنّا المعمداني: ﴿ ان النور ﴾ جاءَ الى العالم فاحبَّ الناس الظلمة اكثر من محبتهم للنور لان اعمالهم كانت خبيثة. لان كل من يعمل القبائح يبغض النور وليس يُقبَلَ (يُقبِل) الى النور كي لا يفتضح باعماله. وانَّما ذلك الذي يعمل الحقَّ فانهُ يُقبل الى النور لتُعرف اعمالهُ انها من الله مقبولة(١) ﴿ فتفهَّموا ﴾ ايها القديسيُّون كلام السيّد بهذه الحِكَم الجليَّة. ﴿ فالبشرى ﴾ في الاصحاح العاشر تحقيقًا لمجيئهِ من جهةٍ اخرى. ﴿ وهو قولهُ ﴾ : انا الراعي الصالح وانا عارف برعيَّتي ورعيَّتي تعرفني. كما انَّ ابي عارف بي وانا عارف بابي. ونفسي ابذل دون الغنم. وان لي كباشًا أُخرُ (كباشًا أُخرَ) ليسوا من هذا الزَرب وينبغي لي ان آتِ (آتي) بهم فيسمعون صوتي. وتكون الرعيَّة كلها واحدةً والراعي واحدًا. من اجل هذا ارسلني ابي. وانا اضِع (أَضَع) نفسي لاجدها ايضًا (٢) ﴿ فعرَّفهم ﴾ ان الزَرب الاوَّل هو شريعة عيسى لانَّهُ نصب حواريهُ يَعْمُدون (يُعَمِدون) الناس اي يصبغونهم بالعلم الحقيقي في اعقاب شريعة موسى بعد غيبة امليخيا (ملاخِيَ) عنهم لمَّا فسقوا وقتلوا الانبياء بدعوتهم الى توحيد الباري الموجود. ﴿ ثمَّ قال ﴾ : وان لي كباشًا أُخَر ليسوا من هذا الزرب وينبغي لي ان آتِ بهم. ﴿ فالزرب ﴾ الآخر هو شريعة محمَّد وكذلك اوعدهم بمجيئهِ تارةً اخرى. ﴿ وهذه ﴾ شريعة محمَّد قد تقضَّت ايَّامها. وجميع النِحَل قد وهت قواها وانحلَّ نظامها. ﴿ وعرَّفهم ايضاً غيبتهُ ﴾ في الاصحاح التاسع ﴿ في قولهِ ﴾ فينبغي لي ان اعمل اعمال من ارسلني ما دام النهار فانَّهُ سياتي (سيأتي) الليل الذي لا يستطيع الانسان فيهِ العمل (٣). اعنى بذلك ان

شيئًا لكني اقيمهُ في اليوم الاخير. وهذه هي مشيئة ابي الذي ارسلني كل من يرى الابن ويؤمن بهِ تكون لهُ الحياة الابديّة وانا اقيمهُ في اليوم الاخير » (يوحنّا ٦ : ٣٨–٤٠)

(١) ان هذه الآية مأخوذة من الفصل الثالث لا الثاني « وهذه هيَ الدينونة ان النور جاءَ الى العالم والناس احبُّوا الظلمة على النور لان اعمالهم كانت شريرة. لان كل من يعمل السيئات يبغض النور ولا يُقبل الى النور لئلَّا تُفضَح اعمالهُ. فامَّا الذي يعمل الحقّ فانَّهُ يقبل الى النور لكي تظهر اعمالهُ لانها مصنوعة في الله » (يوحنّا ٣ : ١٩–٢١). ممّا تقدم يظهر جليًّا ان بهاء الدين لا يُورد نصّ الانجيل على ما هو وانهُ لا يفرق بين يوحنّا المعمدان ويوحنّا الانجيلي ويوحنّا فم الذهب فهم لديهِ انسان واحد تتلمذ للسيّد المسيح وكتب الانجيل الرابع. (راجع الصفحة ٥٠٢ حاشية ١)

(٢) «انا الراعي الصالح واعرف خاصتَّي وخاصتَّي تعرفني. كما ان الآب يعرفني وانا اعرف الآب وأبذِل نفسي عن الخرفان. ولي خرفان أُخَر ليست من هذه الحظيرة فينبغي ان آتي بها ايضاً وستسمع صوتي وتكون رعيَّة واحدة وراعٍ واحدٌ. من اجل هذا يُحبُّني الآب لاني ابذل نفسي لاخذها ايضاً». (يوحنّا ١٠ : ١٤–١٨)

(٣) يوحنّا ٩ : ٤–٥.

شريعة الناموس مَثَلها مثلُ الليل المظلم الذي لا نور فيهِ لان داعواتهم (دعواتهم) اعني اصحاب الشرائع انمّا كانت مخالفةً لامر الباري جلّت آلاؤهُ ولتوهيم الناس . والى العدم والشرك والابلاس . ﴿ فهذه بشارات ﴾ السيّد المسيح . قد فلجت بها الحجّة (١) عليكم بالعبد الخاضع النصيح . ﴿ثم عرّف العالم بمجيئهِ﴾ وانّهُ الذي يدعو العالم الى توحيد الباري الموجود . وينهاهم عن عبادة العدم المفقود . ﴿ فلا تتأسّوا ﴾ ايها القديسيون باهل التنميس والارتياب . ولا ترجعوا بعد توحيد المعبود على الاعقاب . فلكم سوابق الدين الصحيح . فلا تنكروا بعد المعرفة رجوع السيّد المسيح . ﴿ وتأمّلوا ﴾ ما قالهُ السيّد في الاصحاح العاشر ﴿ وهو ﴾ جئت الى العالم كي يبصرون (يبصروا) [والذين يبصرون] يَعمون . ﴿ فسمع ﴾ هذا القول الاحبار الذين كانوا معهُ ﴿ فقالوا ﴾ لهُ يا سيّدنا لعلَّ نحن ايضاً عُمياناً (لعلّنا عميان) . ﴿فقال﴾ لهم يسوع : لو كنتم عميانًا لم تكن لكم خطيئة فامّا الآن فانّكم ترعمون انكم تبصرون فمن اجل هذا خطيئتكم ثابتة (٢) وانمّا عرّفكم انَّ من كان يدَّعي معرفة الحق ثم دُعيءِ (دُعيَ) الى الذي يدَّعيهِ ولم يقبلهُ فهو اعمى القلب لا اعمى العين . ﴿ وقولهُ ﴾ الذين يبصرون يعمون يعني الذين كانوا يُقرّون بمعرفتهِ ولم يشاهدوهُ فلمّا جاءهم يدعوهم الى تحقيق ما اوعدهم بهِ من دينهم الذي هم عليهِ انكروهُ وابعدوهُ . ﴿ فلا تكونوا ﴾ ايها القديسيون بهذه المثابة ولا تحقّقوا على نفوسكم هذه الاعمال المنافية للاعمال المستطابة . ﴿ وكذلك ﴾ قال السيّد في انجيل متَّا ما اكثر من يقول لي يوم القيامة يا سيدنا اليس باسمك تنبّينا (تنبّأنا) وباسمك اخرجنا الشيطان . فاقول لهم اغربوا عني ايتها (ايّها) العجزة العادون فاذهبوا فما ان عرفتكم قطّ (٣) ﴿ وهذا ﴾ القول انمّا يكون لمن أُعرض عليهم معرفة السيد المسيح قبل ظهورهِ فلم يؤمنوا بهِ . ﴿ لانّهُ قال ﴾ في انجيل متّا : كما كان في البدي (البدء) كذلك يكون في الاخير . ﴿ فقد بشّر ﴾ بهِ يُحنّا في البدي قبل ظهورهِ . ودعى (ودعا) بني اسرائيل الى معرفتهِ والاستظاء (والاستضاء) بنورهِ . فانكروا قولهُ وجحدوه . وفعلوا ما لم يقولوا انهم فعلوهُ . ﴿ وكذلك قال ﴾ انا الصوت الذي يهتف في البرّيّة ان سهّلوا (سهّلوا) طرق الربّ (٤) ﴿ فقد نادى ﴾ المنادي والصوت قد علا . واجاب اليهِ اهل

---

(١) فلجت بها الحجّة اي ظفرت بها واثبتها واظهرت ما بها

(٢) (يوحنّا ٩ : ٣٩–٤١)

(٣) (متّى ٧ : ٢٢–٢٤)

(٤) (متّى ٣ : ٢ مرقس ١ : ٢ لوقا ٣ : ٤)

الحقائق وعَنَدَ عنهُ من كذَّب وتولّى (وتولَّى) . ﴿ فقد تسهَّلت ﴾ طرق الربّ . وتفلّقت السنابل عن الحَبّ . وانتم يا جماعة القديسيّين اوّل من اقتفى آثار الحواريين الحدود (١) . وبلغ في الطاعة نهاية المجهود . واوّل من ابْصَر وصبرَ على توحيد الموجود من الامم . فدامت بذلك عليكم سوابغ النعم . ﴿ فان ارتهنتموها ﴾ بالشكر وقبول الامر ودوام التذكار . واجبتم السيد المسيح في دعوتهِ لكم الى توحيد المولا (المولى) الالهِ الحاكم الجبَّار . ﴿ كنتم ﴾ اولادُهُ (اولادَه) بالحقيقة وادامت (ودامت) بذلك عليكم سوابغ النعم . وعُوقب باسبابكم المتخلّف من جميع الامم . ﴿ وان ابيتم فالرَّاجفة عن قليل بكم ترجف (٢) . وكتائب الاسباط الى جهتكم ترحف وتُوجِفُ فقد اذعنوا لهُ بالطاعة وعرفوهُ (اعرفوه) وصحَّ عندكم الموعود الذي كانوا ينتظروهُ (ينتظرونهُ) وقد حضرة (حضرت) الساعة التي اوعدهم فيها بالمجيء . وانه لايكلّمهم فيها بالامثال . بل يشرح لهم امر الأب (آب) إعلانيةً (علانيةً) بتصحيح المقال . ﴿ [وهو قولهُ] ﴾ في الاصحاح السابع عشر انمَّا اكلّمكم بهذه الاشياء بالامثال ﴿ [ولكنهُ سوف] ﴾ تأتي ساعةٌ لا اكلّمكم فيها با[لا]مثال بل اشرح لكم امر الأب علانيةً في ذلك اليوم الذي تسألون فيهِ باسمي (٣) . ﴿ ولم أُرد ﴾ يا جماعة القديسيّين الردَّ على حقائق مذهب النصرانيّة وانمَّا امتثلت المرسوم في ان احقّق عند اهل الفضل منهم والتديُّين معرفة معاني الامور الالهية واعرّفهم من نصوص الانجيل الزلل الذي ارتكبوهُ . وانهم وهموا فيما تصوَّر (تُصوِّر) لهم فيهِ واعتقدوهُ . ولمَّا دُعوا الى ايجاد الباري المعبود فاعدموهُ ولم يقفوا على معنى الكلمة المتّحدة بالسيد المسيح فيفضّلوهُ . ﴿ وهذه ﴾ الرسالة الى جميعهم تحذيرًا وانذارًا وايجاب (وايجاب) الحجّة عليهم واعذارًا . ﴿ لِقول السيّد ﴾ لِمن أمَّمَ النجاة وشرب ريَّهُ من ماء الحياة . ﴿ ان كنتم ﴾ مستيقضين (مستيقظين) فلا تناموا حتى اذا جاءتكم الكلمة وجدناكم مستعدِّين . ﴿ فقد اوجزتُ ﴾ لكم في الخطاب وبيَّنت الحقائق الذِوي (لِذوي)

---

(١) حدود جمع حدّ . وفي اصطلاح معتقد الموحّدين هو الوزير والموكَّل باقامة او انجاز امر . واليك باسماء حدود التوحيد عندهم : حمزة بن عليّ بن احمد . ابو ابراهيم اسمعيل بن محمَّد بن حامد التميمي . ابو عبدالله محمَّد بن وهب القرشي . ابو الخير سلامة ابن عبد الوهَّاب السامُرّي . ابو الحسن عليّ بن احمد الطائي السموقي (انظر رسالة ذكر معرفة الامام واسماء الحدود روحاني وجسماني)

(٢) الراجفة هي النفخة الاولى في الصُور يوم الدينونة والرادفة هي النفخة الثانية . وقد اتى في القرآن : « يومَ ترجفُ الراجفة تتبعها الرادفة » . (سورة النازعات)

(٣) «قد كلمتكم بهذا بامثال ولكن تاتي ساعة لا اكلّمكم فيها بامثال بل اخبركم عن الآب علانيةً . في ذلك اليوم تسألون باسمي » (يوحنَّا ١٦ : ٢٥-٢٦)

العقول والالباب . ﴿نصيحةً لجماعة﴾ القديسيّين وذوداً لهم الى منازل السابقين . ﴿وانا اوضح﴾ الردّ على جميع النِحل الشركيّة المباينة لعقيدة الامة المسيحيّة(١) . واقطع احتجاجهم فيما ادّعَوه (ادّعَوه) لِشُرَعِهم انها مضاهية لدعوة السيّد المسيح وقيامهِ بكلمة التوحيد الازليّة . ﴿ليكون ذلك﴾ لجميع شُرَعِ اهل العدم والتعطيل ناسخاً . ولما لبّسوهُ على الامم [بزخرفهم قاطعاً] فاسخاً . واجعل ذلك ردّاً مُعجزاً عن جميعهم بأية (بآيةٍ) واحدة من القرأن (قرآن) الذي تصول بتأويلهِ هذه الأمّة اعني المسلمة على كافّـة اهل النِحل والاديان . المشتمل على نقض جميع شرع اصحاب النواميس . وابيّن عجزهم عن حمل الكلمة المتّحدة بروح الحقّ القديمة الازل والتأسيس . بمعنى لطيف ثابت القاعدة والاصل . رقيق الحواشي قائمٌ (قائمٍ) في جوهر النفس والعقل . مُنَزّه للباري جلّت آلاؤهُ عن الظلم والجور ومثبِت لحقيقيّة (لحقيقة او لتحقيق) العدلِ . ﴿لان البارَ العلّام﴾ . مُبدِع العوالم ومولى الانام ﴿لم يهمل﴾ الامم بريّتَه ولم يتركهم سدًى ولم يُخلِهم في كل وقتٍ وزمـانٍ من داعٍ لكلمة التوحيد والهدى . اماماً موجوداً معدوماً عن الخَطَل والشِرك والهوى . ﴿لتقوم﴾ الحجّة بالتوحيد على جميع الامم والعوالم . ويتنزّه المولى بمجد وجوده ببثّ كلمة التوحيد التي هي الامانة الى الامم عن سِمة الجائر الظالم . ﴿فما بُعِث﴾ بالامر الى الامم نبيٌّ مُؤيّدٌ ولا رسول . الّا ومجامع رسالاتهِ بامانة التوحيد وكلمة الحق معقود موصول . ﴿فقد سطّرتُ﴾ في هذه الصفيحة وكيـدَ نسخ شريعـة [الاسلام ويَضتُّـهُ] منتظرَ الجـواب منكم بالطـاعة الى كلمة التوحيد [وكشف اللثام وهو] إنّا عرضنا الامانة على السماوات والارض والجبال فأَبَيْنَ ان يحملنهـا وأَشفقنَ منها وحملها الانسان انهُ كان ظلوماً جهولًا (٢) . ﴿فهـذه﴾ اعظم قوارع القرءَن واوكد حجج التأويل والبيان والبرهان . ﴿ان المعنى﴾ في السماوات والارض والجبال عندهم السامي المتعال ﴿هُم﴾ النُطقـاء اصحاب الشرائع والنواميس . واسسهم وحججهم الدعاة الى العدم والشرك والتلبيس . الذين تنسّخوا ونكلوا في التوحيد عن الإدْآء ورجعوا على الاعقاب الى القهقرى . وانفرد بكلمة التوحيد مسيح الازمان امـام الورى . ﴿لان الباري﴾ جلّت قدرتهُ اعلى واعدل من ان يأمر بعرض امانة التوحيد على السماوات والارض والجبال الجماد . ﴿بل هي﴾ على ممثولاتهـا

---

(١) لا يغرّنّك ظاهر الكلام فإنّ الامة المسيحية هنا هي امّة الموحدين لا النصارى

(٢) انظر سورة الاحزاب العدد ٧٢

المقدَّم ذكرهم (ذكرها) ليصحَّ التأويل المبيَّن (المُبيّن) لنقض شريعة العدم والتلبيس والالحاد (١). واذ قد صحَّ ذلك وثبت عند ذوي العقول والالباب. بأنَّ اصحاب الشرائع كفروا بامانة التوحيد ورجعوا على الاعقاب. وستروا ما أُمِرُوا ببثِّهِ وأوهموا بالشِرك والارتياب. ﴿فقد﴾ دُحِضت حجّة من تمسَّك بنواميس الشرع. وتبيَّن جحدهم للتوحيد وتمسُّكهم بالعدم والزور المبتدَع. ﴿فان اعترض معترض﴾ من اهل هذه النحلة. الحائدين عن سنن الدين وحقيقيّـة القبلة. ﴿وقال﴾ انَّما أعرَض الامانة عليهم عرضاً. ولم يجعلها حتماً فرضاً. ﴿يُقال لهُ﴾ قد جَهِلتَ امرَ الباري ونَهيَـهُ جلّت آلاؤهُ ﴿اعلم﴾ انَّ أمرَ الباري عَظُمَ علاؤهُ وتقدَّست اسماؤهُ عَرْضٌ وتخبيرٌ ونهيَـهُ عظةٌ وتحذيرٌ لانهُ لو كان امرهُ حتماً واجباً. ونهيهُ جزماً لازباً لم يشكْ (يشكّ) في توحيدهِ من البريَّة احد. وتساوى الكافَّةُ في الدين والمعتقَد. وعند تساويهم يبطل الثواب والعقاب. ﴿وهـذا﴾ شيءٌ لتدفعهُ العقول والالباب. فقد صحَّ ان الذين ائتُمِنُوا (أوُتُمِنوا) على الامانة خافوا فيها وكفروا. ورجعوا عن كلمة التوحيد الى غير ما بهِ أُمِروا. ﴿فأمَّا الانسان﴾ الذي حملها وكان ظلوماً جهولاً ﴿فسيردّ﴾ وينظر يمينهُ الى عُنقهِ بجحدهِ مغلولاً. ﴿وهو الشيطـان﴾ المفرَد ذكرهُ في القرءآن الذي لم يكُ شيئاً مذكوراً. ﴿كما قال﴾ هل اتى على الانسان حين من الدهر (٢). ﴿وهو﴾ صاحب ناموس شريعة الاسلام. الذي اشهدهُ بالتأنيس على نفسهِ وليُّ الدين والانعام. وغشَّى على بصرهِ وقلبهِ ان يستر عورتهُ بغيرهِ من الكلام. ﴿فقال﴾ المناس يعني نفسهُ وقد اعدمهُ المولى عقلهُ وحسَّهُ. ﴿عَبَسَ﴾ وتولَّى أنْ جـاءهُ الاعمى [وما يُدريـكَ] لعلّهُ يَزَّكَّى. او يتذكَّر (٣) فتنفعهُ الذِكرى امَّا من استغنى فانتَ لهُ تَصَدَّى (تتصدّى) وما عليك ألَّا يزَّكَّى. وأمَّا من جاءك يسعى وهو يخشى. فانت عنهُ تلهَّى (تتلهَّى). كلَّا انها تذكرة فمن شاءَ ذَكَرَهُ (٤)

فان أصختم اسماعكم للتيقظ والانتباه. واجبتم العبد الناصح من قبل ان يُختَم على القلوب والافواه. ويحلَّ ما خُتِمَ على الكواهل وكُتب على الجبـاه. ﴿شرع﴾ لكم نسخَ الشَّرع والنواميس بالقول الصحيح. وكنتم بالحقيقة عبد السيّد المسيح. وتصحُّ لكم دعوة جدِّكم اسحق

---

(١) في هذه الجملة بعض الالتباس ولكنَّ القرائن تُظهر المعنى وهو: قد أتت آية القرآن المقدمة الذِكر بهذه الصورة وبهذا النصّ ليصحّ التأويل المُبين لنقض شريعة العدم الخ

(٢) سورة الانسان

(٣) يتذكَّر في نصّ الرسالة وامَّا في نصّ القرآن فانك تجد «يذَّكَّر»

(٤) سورة عبس

المغتصبة من ابيكم العِيصِ (عيسو) الى يعقوب ولد ابراهيم الذبيح(١) . وتشملكم الرحمة بتلك الدعوا(ت) وتحلّ بساحتكم الميامن والبركات . وتظهر بين اظهركم انوار الحوار بين الاملاك . وترتقون باجابهِ (باجابة) دعوة التوحيد الى اعنان الافلاك . وتهِ[رب] اليكم اهل الجزائر والاقاليم . وتكونوا انضاراً (انصاراً) بالحقيقة ومَعْدَنَ (معدِن) التوحيد واصنافِ التعاليم ﴿وان الغيتم﴾ الجواب . واُحرمتم الصواب . فما على الرسول إلّا البلاغ المبين . والنصيحة لكل مُوحِّد ذو (ذي) دين . فقد نسخ (ت) شريعتكم بما اعتورها من الضعف والتعطيل . واقرارِكم بمن جمعها لكم عند شكّكم فيها بعد الدهر الطويل . هذا بعد تحُقّقِكم بسدق] حواريّ السيِّد اصحاب التحريم والتحليل طلبة (ي) (طلبتُ) شهادة [غيرهم رجوعاً] الى الناموس وهم الشهداء عليكم بمُحكَم الانجيل . ﴿فتأمَّلوا﴾ ما قالهُ السيّد لمّا سألهُ القادمون اليهِ متى يرجع مُلكُ بني اسرائيل و يظهر الدين . ﴿فقال لهم﴾ هاأنا إذِ (هاآنذا) اَقبِل (أُقبِل) كاللصّ وسوف تجهلون الوقت الذي آتي فيهِ فمن سبق اليَّ جعلتهُ سارِيةً في بيت الهي (٢) . ﴿فاخبرهم﴾ انّهُ سيرجع ولكنّهُ يأتي على غفلة . فمن انتبهَ وتيقَّظ احرز نفسهُ واهلَهُ . فشبّه نفسهُ باللصّ الذي يأتي والناس في غفلتهم والممدوح هو السابق اليهِ والمسارع نحوهُ . ﴿وكذلك قال﴾ : ادخلوا من الابواب الضِيِّقة (الضيّقة) ولا تدخلوا من الابواب الواسعة فان فيها التَّلف . فأعنى (فعنى) الابواب الضيّقة صعوبة التوحيد ﴿فتأمَّلوا﴾ ايها القديسيون حقائق هذا التحقيق والتصريح . وارجعوا (اَرجعوا) الى الحقّ قبل قطع المعاذير بظهور السيّد المسيح وقد نسختُ فيما بيّضتُ ايضاً بتأييد الوليّ شريعة التنميس والبهتان . ﴿بآية﴾ واحدة معجزة التأييد والبرهان . ودحضتُها بقول ثابت معجز واستاصلتُ شأفتها (شأفتها) بحسام لسان قاطع للطُلا مُجهزٌ (للطلاء مُجهزٍ) . فهذه دلالات مسيح الازمان . وصاحب رجعةِ الكشف وغيبة الامتحان . التي بشّر بها لاصفيائهِ الحوار بيّن حين وعدهم بالمجيء للقضاء بين العالمين . ﴿فتنبّهوا﴾ ايها القديسيون من سكرة العافلين (الغافلين) . واسألوا رؤساء نحلتكم السادقين ليوقفوكم على الحقّ اليقين . بأنّ السيّد المسيح انّما خاطب حواريَهُ ودعاهم الى التوحيد والتقديس . ونهاهم عن الاعمال الدنيونية (الدنيوية) المشتملة عن (على) التغيير والتلبيس و[لم] يأتِ بشريعة علمية كشرع اصحاب النواميس . ﴿وكذلك﴾ ردَّ على اليهود في الاصحاح الثامن لمّا قالوا لهُ إنّ ابانا نحن هو ابراهيم .

(١) لا يعقوب ولكنّ اباه اسحق هو الذبيح فهذا امرٌ لا يجهله احد مهما عميَ وغلُظ

(٢) لوقا ١٢ : ٣٩–٤٠ والسارية هنا بمعنى العمود او العَلَم المرفوع شَرَفاً

﴿فقال﴾ لهم يسوع لم يفعل ابراهيم هذه الافعال غير انكم انما تعلمون عمل ابيكم ابراهيم(١) ﴿ثم قال﴾ لهم وانتم لا تفهمون قولي. ولم يقل عملي. ثم قال وانكم لا تطيقون استماع كلمتي. ولم يقل فعلي. وانما انتم من ابٍ مُحالٍ (لعلَّه محتال او محتال) وشهوة ابيكم تَهوُن (تهوَون) وان تعلمون (تعلموا) ذلك الذي هو منذ البدا (البدء). ﴿فقال﴾ للناس ولم يُثبِت قولهُ على على الحقّ لان ليس فيهِ حقٌّ واذا تكلَّم بالكِذب فانَّما يتكلَّم مِمَّا لهُ لانَّهُ كذوب وابو الكذب. ﴿فعرَّفهم﴾ ان الكذب هو الشرائع الناموسية وعرَّفهم منزلة ابيهم ابراهيم لما انتسبوا اليه نسبةً (نِسبةً) دينيةً. ﴿ثم قال﴾ لهم بعد ذلك الحقّ اقول لكم ان من يحفظ قولي لا يرى الموت ابدًا. ولم يقل من يعمل عملي لا يرى الموت ابدًا. والقول هو كلمة التوحيد الحقيقيّة. ﴿وال[دليل] على﴾ ذلك انَّهُ انَّما امر حواريّهُ [ان] يعمدُون (يعمدوا) الناس [بالماء المعين والماء دليل] على حقيقيّة التوحيد وعِلم الدين. ﴿وكذلك﴾ تُسمّي (تسمى) المواضع التي يعمدون الناس فيها البِيْعَة والمذبح. ﴿وانما اعنى بالمذبح﴾ انَّهُ يذبح فيهِ عقائد النواميس ونحل المشركين. ويوقفهم بالتوحيد على الطريق المستقيم. ﴿والبِيْعَة﴾ فهي يمينُ وميثاقُ وتشديدِ (يمينٌ وميثاقٌ وتشديدٌ) كان يُؤخذ بهـا على كل من اجاب الى دعوة التوحيـد التي هي الكلمة المتحدة بالسيّد المسيح. (٢) لان جوهرهُ صار متحدًا بجوهر كلمة التوحيد الصريح. لانهُ لم يتجسد في فعلهِ بشيءٍ من الناموس والشرع. ولا امرهم بشيءٍ من الإفك والبدَع. ولذلك بطل قول كل من ادَّعى ان الكلمة المتَّحدة بالسيّد المسيح قد اتى بمثلها كل من تنبَّأَ من اصحاب الشرائع الناموسيَّة. لم يُفرِقوا بين ما اتوا بهِ من الشرك وبين كلمـة التوحيد القدسيَّة. وانَّما رجع المتخلّفون من النصرانيَّة المتأخرون اعني الذين اجتمعوا على جمع هذه الشريعة التي جعلوها لهم قرابين. وتأَسَّوا باصحاب النواميس المُموِّهين. لبُعْـد زمنهم من زمن اسلافهم اهل الحقائق الموحّدين. وقصور افهامهم عن منازل اهل القدس الحواريين. ﴿والآن يجب عليكم﴾ يا جماعة القديسيين ان تتأَمّلوا هذا الخطاب. وتَعُدُّوا لما قد أَوْضح لكم مفهومَـهُ سادقُ الجواب. ﴿فقد ظهر﴾ روح القدس الواحد روح الحقّ لغفران الخطايا. بجماعة واحدة قديسية صبرت في طاعتهِ على المِحن والبلايا. وأمنت (وآمنت) بقيامـهِ ابدانها والحياةِ الدائمة الى أبد

---

(١) عوض ابراهيم ضع كلمة «ابليس» تبعاً لنصّ الانجيل (راجع يوحنَّا ف٨)

(٢) أُوهم على واضع الرسالة فظن كلمة «بيعة» مصدرًا لفعل باع فحرَّكها وشرحها على ما رأَيت. والاصل انَّها نُقِلَت عن كلمة (ܒܝܥܬܐ) السريانيَّة ومعناها البيضة والقبّة المستديرة الشكل ثم اتُّخِذت توسعاً دلالةً للكنيسة. اما باقي المزاعم الفاسدة المتراكمة هنا فتجد لها دحضاً موجزًا بين الحواشي الافرنسية.

الابدين . واضاءت بنور كلمة التوحيد الآفاق للمستبصرين . وتضاءل لارتفاعها زخرف الفاسقين .
﴿ فتنبّهوا ﴾ ايها المسيحيون فقد فرح الزارع بالحاصد . وقامت بوجود كلمةِ الحقّ الحجّةُ على
الكافر والجاحد . وقد جمعنا بزور اثمار الحياة . وآن اجتثاث شجرة الفراعنة الطغاةِ . ﴿ وهذا ﴾ قول
السيد فانظروا الى الارضين قد ابيضّت وآن حصادها وأية التوحيد قد ظهرت وقرب ميعادها .
﴿ فاين تذهبون ﴾ فقد تلجلج الخَصْمون (الخصِمون) وافتضح المُتَخَلِفون (المتخَلِفون) المدَّعون وفاز
السادقون الموحّدون . وخسر المقصّرون المُبطِلون . ﴿ فتنبّهوا ﴾ (١) ايها المسيحيون عن مراقد الغفلة
والمَهَل . فقد دارت الادوار وتقضَّت ايّام جميع الملل . والاممُ في غَمْرةٍ ساهون . وعن الاستعداد
ليوم لا مردَّ له لاهون . وعن طلوع الشمس من فلك الانوار . وظهورِ امر المولى الالهِ الحاكم الجبّار .
بحُجُبٍ (بحُجُب) من الملائكة الروحانيين الاطهار . وافواج من الكرو بيين اولي الاجنحة والانوار .
يقدَمهم السيد مسيح الأَمَم (الأُمَم) في الادوار والاكوار . فقد فُتِحت ابواب السماء
لنَصْرتهِ . وترات (ترازلت) (٢) فجاج الارض لهيبتهِ وقدرتهِ . وطُبِعَ له خاتَم العزّ والبقاء .
وافلح من لمقاليده قبل [الظُهُور القا ؟] (٣) . ﴿ فوحقِّ الحقّ ﴾ لكأنّكم بعظيم ما توعدون ولكل
اجلٍ كتابٌ وسوف تعلمون . وستذكرون ما اقوله لكم وأُفوّض امري الى وليّ الحقِّ فاجروهُ (٤) غير
ممنون . ﴿ وكُتبَ ﴾ لسبع بقين من شهر صفر من السنة الحادية عشر (عشرة) من سنين قائم
الزمان . وتمام السابعة من غيبة الامتحان . تمّت والحمد لمولانا الحاكم وحدهُ . والشكر لمسيح الامم
وهاديها عبدهِ .

---

(١) في الهامش « استيقضوا » (استيقظوا)
(٢) قد زيد من تحت هذه الكلمة « لز » اصلاحاً فصارت اللفظة (ترازلت) وهي الصواب
(٣) وفي الهامش « الحق »
(٤) أجرهُ

L'ÉPITRE APPELÉE « CONSTANTINIENNE »

et envoyée à Constantin (1), roi de la chrétienté.

Je mets ma confiance au seigneur dieu Ḥâkem, (2) suréminent en sainteté et en gloire, et remercié son serviteur l'imâm, le seigneur messie. Moi, humble (obéissant) serviteur et conseiller, esclave du messie, l'imâm qui s'est divinisé pour obéir (3) au maître Hâkem qui l'a oint, j'adresse ce mémoire à Constantin, fils d' Armânûs (Romain), roi de la chrétienté, et à tous ceux qui sont sous son autorité, prêtres, patriarches, évêques, archevêques qui suivent la religion du baptême, disent qu'ils étaient autrefois dans le pur néant et qu'ils existaient dans l'abstraction (l'intelligence); oublieux des dogmes de leurs prédecesseurs les apôtres, qui étaient certains de l'existence de la divinité éternelle; qui rejettent la croyance des saints, car ils ressemblent, depuis de longues années, aux musulmans et aux juifs.

---

(1) Cf. *supra*, p. 498.

(2) La plupart des écrits religieux druses commencent par cette déclaration de confiance en Ḥâkem. Ḥamza l'a interprétée dans sa dissertation sur « la Cause des causes et le trésor des croyants في سبب الاسباب والكنز لمن أيقن واستجاب ». Nous avons déjà dit à la n. 1 p. 500, que le Calife Fâṭimite al-Hâkem bi 'Amrillâh était considéré par les Unitaires comme la divinité par essence, et que son premier ministre ou apôtre Ḥamza était pour eux une créature divinisée ou un dieu par participation. Pour la biographie assurément fort curieuse de ces deux personnages et pour celle de Bahâ' ad-Dîn nous renvoyons aux ouvrages déjà cités : S. de Sacy, *Exposé de la Religion des Druzes*, 1863, I, pp. CCXLVII-CCCCLII et II, 101-227, 297-384 ; H. Guys : *Théogonie des Druses*, 1863;—*La Nation Druse son histoire, sa religion, ses mœurs*, 1863, pp. 32-74, 84-105, 106-116 et *passim*. On y trouvera des traductions et des commentaires de nombreux passages de cette lettre et d'autres écrits druses. On pourra consulter aussi l'ouvrage récent de Mr Jouplain *La Question du Liban*, Etude d'histoire diplom. et de droit international, Paris, 1908, p. 50 sqq.

(3) Ou bien : sous l'obédience du...

Salut à tous ceux qui ont connu leur messie et leur seigneur et, après s'être assurés de son existence, ont répondu à l'appel de sa voix et se sont soumis à son commandement avant la fin de leur vie. Ensuite, louanges à Ḥâkem, le seigneur dieu, auteur de toutes les causes intellectuelles, qui est au-dessus de la destruction, de la marche du temps et de toute modalité! Sa puissance le sépare de la grandeur, de la quiddité et de la quantité. Sublime dans son unité, les mots qui définissent la substance ne l'atteignent pas. Sa majesté divine le met à l'abri des plus petits accidents matériels. N'ayant point de contraire, de limite et de qualification, il plane au-dessus de toute qualité circonscrite par le cours des siècles. Les saines intelligences qui, par faiblesse, ne peuvent comprendre les indices matériels et tirer les conséquences qu'après avoir connu les prémisses, attestent que Ḥâkem est le dieu qui fut adoré à travers la longue série des années et qu'il a donné l'être à l'éternité ; elles témoignent aussi que son « Ordre » (1) créé a formé les êtres, qu'il est le prince des imâms, le messie des temps, et qu'il remanie les empires. Chef du siècle, il soufflera dans la trompette et jettera le cri (fera l'appel) au jour de la manifestation. Pour découvrir et exposer les sens de la doctrine unitaire (2), le seigneur (Ḥâkem) l'a établi spécialement comme un drapeau, une voix sûre et une lampe ardente dans les ténèbres épaisses de l'ignorance ; il l'a nommé son agent pour abolir les lois polythéistes, briser les colliers des idoles, extirper les assertions mensongères et abolir les préceptes des gens de rien, impies et injustes. En lui est l'argument irréfutable contre les arguties des hommes désespérés et renégats, et la preuve éclatante pour les saints chrétiens qui adorent (Dieu) à genoux.

Chrétiens, réveillez-vous ; avant l'ébranlement des âmes et des esprits, avant l'arrivée soudaine du jugement et l'expiration du terme fixé ;

---

(1) Dans le sens de commandement ou chose commandée. C'est un des nombreux surnoms de Ḥamzé. Cf. *supra*, p. 501 n. 2.

(2) C'est le qualificatif préféré de la religion druse. D'où le nom de موحدون ou partisans du Dieu unique porté par ses adeptes; de là aussi la mention si fréquente de l'abolition du polythéisme par l'avénement de Ḥâkem et la prédication de Ḥamza.

prévenez l'apparition du « reptile de la terre » (1) et la manifestation de vos actes. (2) Déjà les cercles et les extrémités se rapprochent ; déjà le « noûn » réclame le « kâf » (3) : c'est le fiat de l'union et de la miséricorde.

Frères, prêtez l'oreille à des paroles exemptes de mensonge ; hommes insouciants, soyez attentifs, afin de vous éloigner de la vie mondaine et de comprendre l'éloquence de l'apôtre du seigneur messie. L'apôtre Jean Bouche-d'or (4) est venu faciliter les voies de Dieu, et sur les horizons une lumière éclatante a brillé, parce que le messie divin s'est levé pour faire rendre obéissance à Ḥâkem, le maître et le créateur. Assemblée des saints, si vous admettez ce que Jean Bouche-d'or a écrit dans son évangile ; si vous croyez fermement ce que les chefs de votre religion ont reçu d'un commun accord ; si vous ajoutez foi aux trois cent dix-huit (5) qui ont parlé sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, à Constantinople ; si vous reconnaissez pour vrai le symbole de votre croyance, sans lequel, toutes les sectes chrétiennes, si diverses dans leurs opinions, ne peuvent avoir ni sainteté, ni sacrifice : prêtez-moi, société des saints, votre attention, méditez ce que disent vos pontifes à chaque sacrifice, et considérez votre attente de l'avénement de Jésus-Christ pour le salut de tout homme, et ce que vous

---

(1) On lit dans *Qor'ân*, sûr. *Saba'*, 13 : « فلمّا قضينا عليهِ الموت ما دلّهم على موتهِ إلّا دابّة الارض تاكل منسأتهُ. فلمّا خرّ تبيّنت الجنّ ان لو كانوا يعلمون الغيب ما لبثوا في العذاب المهين ».

C'est une histoire incontestable pour tout bon musulman qu'après la mort de Salomon, son corps resta, un an entier, appuyé sur un bâton. Pendant tout ce temps, les génies, contraints à le servir, continuaient les pénibles travaux auxquels le monarque défunt les avait condamnés ; mais un reptile, ayant rongé le bâton, le cadavre tomba. Sa chute apprit aux génies que leur tyran était mort, et ils prirent leur liberté. L'apparition du reptile dans ce monde sera un des signes avant-coureurs du dernier jugement.

(2) كشف الحجاب au sens strict : « tirer, écarter le rideau. »

(3) Allusion de mauvais goût aux deux lettres constituant le mot كُنْ « sois ».

(4) Bahâ'ad-Dîn confond saint Jean l'évangéliste avec saint Jean Baptiste et saint Jean Chrysostôme. Pour lui c'est un seul et un même personnage qui écrivit le quatrième évangile, s'appela Bouche-d'or et baptisa le Messie au Jourdain. Avec le même sans-gêne il sollicite les textes et jongle avec les évènements historiques les mieux établis.

(5) Il s'agit du premier concile de Nicée et des 318 évêques qui condamnèrent Arius et composèrent le symbole de Nicée.

dites vous-mêmes « qu'il est prêt à revenir pour juger entre les vivants et les morts ». C'est la pure vérité possédée par tout homme qui, grâce à sa religion unitaire, connaît l'arrivée du jour fixé (pour le jugement). Ce symbole de votre foi vous accuse d'insouciance et de paresse ; il imprime sur vos fronts le signe de l'inertie et de la négligence injustifiée. Sur ce symbole sont tombés d'accord tous les chefs de la chrétienté et les principaux parmi les croyants à l'eau du baptême, patriarches, métropolitains, évêques, pontifes qui, dans la ville de Constantinople, (1) ont parlé sous l'inspiration du Saint-Esprit, je veux dire les trois cent dix-huit hommes qui ont affirmé (qu'on affirme ?) avoir été inspirés par l'Esprit-Saint. Vos différentes sectes ont diverses opinions, mais toutes suivent à la lettre ce symbole, car, sans lui, elles ne peuvent avoir ni religion, ni sacrifice. Ce symbole, le voici :

« Nous croyons en Dieu, le père, possesseur de toute chose, auteur des choses visibles et invisibles, et au seul Seigneur, Jésus-Christ, fils unique de Dieu, premier-né de toutes les créatures, qui n'a point été fait, vrai Dieu de vrai Dieu, de la substance de son père ; qui a coordonné les mondes et a tout créé ; qui pour nous, hommes, et pour notre salut, est descendu du ciel, s'est incarné de l'Esprit-Saint et est devenu homme ; qui a été conçu, est né de la vierge Marie, a souffert et a été crucifié du temps de Faiṭûs, fils de Qîlâṭûs (2) ; qui a été enseveli et est ressuscité le troisième jour ; est monté au ciel, s'est assis à la droite de son père et est prêt à revenir une seconde fois pour juger les vivants et les morts. Nous croyons à un seul Esprit-Saint, esprit de vérité, qui procède de son père, esprit vivificateur ; en un seul baptême pour la rémission des péchés et des fautes ; en une seule assemblée (église) sainte apostolique, catholique ; en la résurrection de nos corps, et en la vie éternelle dans les siècles des siècles. »

Le messie des siècles n'a point prescrit l'ensemble de ce symbole, savoir, qu'il a pris un corps et que cela dut être mentionné aux endroits

---

(1) L'erreur est manifeste : ce n'est pas à Constantinople mais à Nicée que se tint le premier Concile œcuménique.

(2) Négligences de copiste écrivant فَيْطوس pr. بنطوس , قيلاطوس pr. فيلاطوس : de Sacy, *Exposé*..., II, 533, n. 1. Le mot « fils » est aussi de trop.

que ces chefs ont fixés et dont ils se sont servis comme d'un moyen pour adorer les idoles ; le seigneur en avait simplement ordonné la lecture aux apôtres et l'explication raisonnée aux ponti fesspirituels. (?) Les apôtres l'ont rapporté dans leurs évangiles, et, après en avoir précisé le but, ils en ont porté témoignage devant l'assemblée des fidèles Unitaires. Nous qui gardons tout par écrit, nous le connaissons, ce symbole ; nous en avons le texte dans les divers passages des évangiles des quatre apôtres, les saints Jean, Mathieu, Marc et Luc. C'est donc un devoir pour nous d'en faire mention dans les quatre évangiles pour vous faire connaître à tous ce qui est permis et ce qui ne l'est pas, et vous montrer, puisque vous l'ignorez, votre ressemblance avec les impies qui refusent de croire aux attributs divins et s'attachent aux apparences des choses sans en sonder la vérité, comme vous vous attachez aux brillants dehors des discours.

Quant à ce que vous dites dans le cantique spécial pour le sacrifice, à savoir « qu'il a souffert, a été crucifié du temps de Fâiṭûs, fils de Qîlâṭûs, a été enseveli et est ressuscité le troisième jour », tout ceci est rapporté au chapitre second de l'évangile de Jean, lorsque les Juifs adressèrent la parole à Jésus qui leur dit : « Détruisez le temple, et moi je le rebâtirai après trois jours. Les Juifs refusèrent de croire à sa parole, de rebâtir le temple en trois jours. Pour lui, il ne voulait parler que du temple de son corps. Il rappela (plus tard) à ses disciples qu'il le leur avait annoncé ; ils crurent donc à sa révélation et à sa parole (1). » Tel en est le texte dans l'évangile de Jean.

Il faut savoir, assemblée des saints, que, par sa disparition, (2) Jésus a voulu désigner trois jours : le jour où il se fit l'apôtre de la vérité, appela les créatures à la religion unitaire et à la justice, et manifesta aux nations qu'il était vrai Dieu d'un vrai Dieu. Par là il fit comprendre que le « Créateur » (3)—que sa puissance soit exaltée! — était présent dans sa créatu-

(1) Jo. 2, 19-22. Le texte dit simplement « recordati sunt ».

(2) Disparition ou absence « غيبة » est le mot qu'emploient les écrivains druses pour désigner la mort du messie. On voudra bien se rappeler toutefois qu'ils n'appliquent point les termes de « fils de Dieu, Jésus, Jésus-Christ, messie » à la seconde personne de la Sainte Trinité, mais à Ḥamza.

(3) Le « Créateur » (الباري) est l'un des nombreux surnoms de Ḥâkem. Le dieu

re, qu'il allait se manifester aux hommes tels qu'ils sont, comme il l'avait prédéterminé, sous des formes semblables à leurs formes, qu'il n'est pas un pur concept sans réalité, afin que la preuve de son existence soit établie contre tout l'univers. Méditez les vérités de cette assertion et suppliez le maître de la voie droite et de la puissance de vous accorder le succès et la vie.

Le second jour désigne l'apparition du Paraclet. Jésus a annoncé le Paraclet et a prédit sa venue, comme il l'a dit dans l'évangile de Jean : « Moïse a écrit de moi et a fait des prophéties à mon sujet ». Le Paraclet, c'est Mahomet (1), l'un des législateurs — je veux parler de Noé, d'Abraham et de Moïse — qui ont existé avant le seigneur messie. C'est la parole de Jésus, au chapitre quinzième, (2) quand il fit connaître la venue du Paraclet, c'est-à-dire Mahomet : « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de mon retour vers mon Père ; car mon Père a un fils plus grand que moi. Je vous le dis aujourd'hui avant que cela n'arrive afin que, quand ce sera arrivé, vous croyiez en moi. » — Il ne dit point : « afin que vous croyiez en lui » (3). — Ensuite : « je ne vous adresse pas un long discours, parce que le maître du monde viendra (4) ; il n'a rien de commun avec moi, mais afin que le monde sache que j'aime mon Père ».

Les hommes pourtant n'ont pas compris le sens de ses paroles. Jésus a dit que Mahomet était le maître du monde (4) et non celui de l'éternité.

---

druse s'est manifesté plus d'une fois aux hommes, en différentes contrées, et à chaque manifestation, il fut connu sous un nom spécial. Voici ce que nous lisons dans le «Dialogue entre un sage et un mondain druses » :

Q. Combien de fois notre seigneur Ḥâkem a-t-il paru sous la forme humaine ?

R. Il a paru dix fois sous la forme humaine et il s'est appelé العليّ , البارّ , عليا , المُعِلّ , قائم , مُعِزّ , عزيز , ابو زكريّا , منصور , et حاكم . »

(1) « Cette opinion est... fondée sur la confusion des mots παράκλητος et παράκλυτος, dont le dernier répond au mot Ahmed ou Mohammed. » De Sacy : *Exposé...*, II, p. 534-5. Cf. toutefois Nöldeke, *Gesch. d. Qorâns*, p. 6., n. 2. (2) C'est au chap. 14, 28 sq.

(3) N. S. ne dit ni « en moi » ni « en lui », mais « afin que vous croyiez : *ut cum factum fuerit, credatis*». *Ibid.* v. 30. Mais l'interpolation est encore plus forte deux lignes plus haut : « car mon Père a un fils plus grand que moi ». Il y a dans l'Evangile : « *Pater major me est* ».

(4) Dans la bouche de N. S. le maître du monde c'est *Satan*, qui n'a aucune prise,

Maître du monde, il le fut comme l'ont été les autres législateurs, afin que les prescriptions dictées par la sagesse du Créateur s'accomplissent, que le monde, à différentes époques, reçoive sa condamnation et les hommes soient réprimandés ; car ils n'ont point accompli les ordres du Créateur, — que sa puissance soit exaltée ! —Loin de transmettre à d'autres la doctrine unitaire, ils s'en sont éloignés et sont retournés au culte du néant, par tradition, comme vous le faites aujourd'hui. En parlant du Paraclet, Jésus dit : « Il n'a rien de commun avec moi ; » c'est pour vous faire savoir qu'il n'appellera pas les créatures à la connaissance de l'unité du Dieu adorable, comme le seigneur (messie) vous invite lui-même à rechercher le créateur, le dieu Ḥâkem (1).

Le troisième jour désigne l'apparition du Mahdî, (2) — que la prière de Dieu soit sur lui ! — pour demander aux hommes de scruter le fond des quatre livres qui exposent la doctrine unitaire à ceux qui aiment la vérité. Ces quatre livres sont le Psautier, la Bible, l'Evangile et le Qor'ân. Les épîtres du Mahdî et les preuves dont il s'est servi, sont parvenues, en leur temps, à Constantin, roi de la chrétienté ; et il n'est pas douteux que la société de vos savants ne les ait transcrites et gardées, car l'invitation du Mahdî ne ressemblait pas à celles des autres législateurs qui mentent.

---

aucun empire sur le Fils de Dieu (Bahâ'ad-Dîn : *il n'a rien de commun avec moi*) sinon celle que lui octroie le Père : allusion aux puissances déchaînées contre N. S. durant sa passion. — L'Evangéliste ne dit pas « viendra » mais « vient, arrive ».

(1) Le texte arabe est obscur, les phrases en sont mal construites ; nous croyons pourtant avoir suffisamment saisi la pensée de l'auteur.

(2) Les auteurs druses, entre autres Ḥamza, Isma'îl, fils de Moḥammad at-Tamîmî, et Bahâ' ad-Dîn, parlent du Mahdî, mais souvent en termes contradictoires. Néanmoins ils s'accordent tous à reconnaître l'importance et la sainteté du personnage. Ḥamza va jusqu'à dire : « le dernier degré d'excellence, c'est le Mahdî ; c'est lui qui est le « hâ' » qui termine le mot « Allâh ». Les signes des prophètes, des testateurs et des imâms, se terminent à Sa'îd Mahdî... ; de Sa'îd Mahdî, le véritable secret arriva à mon maître qui est al-Qâ'em, dont le nom soit glorifié ! ... »
وكانت اشارات النطقاء والاوصياء والأيمة انتهت عند سعيد المهدي. . . ومن سعيد رحل السر الحقيقي الى صاحبهِ الحقيقي الذي هو القائم جلّ اسمهُ . D'après les traditions unitaires, ce Mahdî, primitivement Qâroûn, aurait été envoyé dans le Yémen par Abû Zakarîya, pour y prêcher le sens intérieur des quatre livres : les Psaumes, la Bible, l'Evangile et le Qor'ân; de là sa prédication se serait étendue sur toute la terre ; cf. *Théogonie des Druses*, p. 52-53.

Il appelait les hommes à la connaissance du dernier jour caractérisé par l'apparition du seigneur messie. Si donc un homme intelligent réfléchissait et si un savant, voulant s'instruire, faisait tomber le voile qui enveloppe son cœur, il méditerait sur la manifestation du Mahdî, — que le salut soit sur lui ! — et sur son invitation, du temps de Constantin I, à considérer le contenu des quatre livres déjà mentionnés ; il occuperait aussi ses pensées de l'apparition du seigneur messie et de son appel à la doctrine unitaire, sous le règne de Constantin II. Les hommes d'esprit y trouveraient un sujet de reproche pour eux, et ceux qui possèdent les moindres notions de la science des vérités, matière à réflexions.

Le dernier jour est le complément du premier d'après le témoignage de l'évangile de Jean, au chapitre septième (1). Lorsque les frères de Jésus lui dirent : « Sortez d'ici pour que vos disciples voient les œuvres que vous faites : personne, en effet, ne fait rien en secret; montrez-vous au monde. Car les frères de Jésus n'avaient pas cru en lui »; il leur répondit : « En vérité, mon temps n'est pas encore venu » : c'est-à-dire que son jour n'est pas achevé, il le sera lorsque Jésus annoncera qu'il est prêt à revenir (dans le monde). Par ces paroles : « votre temps est toujours prêt, » (2) il leur fit connaître que son temps, à lui, n'est pas accompli, ni même venu, mais que leur temps, à eux, qui n'ont pas reconnu la doctrine unitaire, est toujours prêt. C'est là le dernier jour qui est le complément du premier. En lui, le seigneur messie a manifesté la gloire et la louange et s'est montré à ses apôtres, comme il le leur avait promis au chapitre sixième, en disant : « Je suis descendu du ciel non pour faire selon ma volonté, mais selon la volonté de celui qui m'a envoyé. La volonté de celui qui m'a envoyé est que quiconque m'obéit, je le ressuscite au dernier jour. C'est le bon plaisir de mon Père; car celui qui voit le fils et croit en lui, a droit à la vie éternelle qui est fixée au dernier jour (3) ».

---

(1) Jo. 7, 6. L'auteur fait évidement allusion aux mots : *Tempus meum nondum advenit*, mais en les interprétant à sa façon.

(2) *Ibid.* 6, 48-40. Exactement : « Et moi je le ressusciterai au dernier jour. »

(3) Voici l'explication donnée par Guys dans la « *Théogonie des Druses* » p. 53-54 de ce passage si obscur : «..sa prédication (du Mahdî) a été considérée comme étant d'un jour

Telles sont les vérités qu'annonça le seigneur messie à tout homme sain d'intelligence ; et voici qu'il est prêt à revenir, il est même revenu et s'est manifesté aux Unitaires qu'il a suscités pour le dernier jour, comme il l'avait promis à ceux qui sont sincères et de bonne foi.

O saints, ne soyez pas comme ceux à qui Jésus dit dans le second chapitre de l'évangile de Jean-Baptiste (sic) : « La lumière est venue dans le monde, mais les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises ; car celui qui fait des actions répréhensibles, hait la lumière et il ne vient pas à elle afin que ses œuvres ne le déshonorent pas ; mais celui qui agit selon la vérité, vient à la lumière afin que l'on sache que ses œuvres sont agréables à Dieu (1). »

Tâchez, ô saints, de comprendre ces paroles du seigneur toutes pleines d'éclatants traits de sagesse ; méditez aussi, au dixième chapitre, la prophétie qui affirme le second avénement de Jésus : « Je suis le bon pasteur, dit-il ; je connais mon troupeau et mon troupeau me connaît. Comme mon père me connaît, je connais mon père, et je me sacrifie pour les brebis. J'ai d'autres béliers (2) qui ne sont pas de ce bercail : il faut que je les amène ; ils écouteront ma voix, et il n'y aura qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur. C'est pour cela que mon père m'a envoyé, et je sacrifie mon âme pour la reprendre ensuite (3) ».

Jésus leur fit savoir que le premier bercail était la religion de 'Isâ (4);

---

entier des trois jours mentionnés par l'Evangile, dans l'interpellation de Jésus, lorsqu'il dit : « Démolissez ce temple, et je le rétablirai dans trois jours. » Il voulait faire entendre, par ces trois jours, la prédication de Jésus, équivalant à une demi-journée, de midi au soir ; la prédication de Selman El-Farsi, lors de l'avénement du Paraclet, qui est Mahomet, comptant pour un jour entier ; la prédication de Karoun, égalant aussi un jour complet, et la prédication de Kaïem, l'Attendu Hamzé, fils d'Aly, au temps de la manifestation, considérée comme une demi-journée, de l'aurore à midi, parce qu'elle complète le premier jour, qui est celui de Jésus ; car la manifestation de l'Unité ne devait pas avoir lieu pendant la prédication du seigneur Messie, ainsi qu'il a été annoncé : « Jésus leur dit : Mon temps n'est pas encore venu... » voulant ainsi avertir qu'il se disposait à venir une autre fois. »

(1) C'est le chap. 3, v. 19-21.

(2) Traduction littérale du mot « كباش ».

(3) Jo. 10, 14-18.

(4) Les Druses font une distinction entre 'Isâ et Jésus ; ces mots cependant sont

car ʿIsâ établit les apôtres pour baptiser les hommes, je veux dire, pour les baptiser dans la vraie science, à la suite de la loi de Moïse, après que Malachie les eût quittés, et lorsque, tout entiers dans la corruption, ils ont tué les prophètes qui les invitaient à reconnaître pour seul dieu, le créateur éternel. Jésus dit ensuite : « J'ai d'autres béliers qui ne sont pas de ce bercail ; il faut que je les amène ». Cet autre bercail, c'est la loi de Mahomet. Il leur promit de revenir. La loi de Mahomet a déjà fait son temps et toutes les sectes ont perdu leur force et leur cohésion. Au chap. neuvième Jésus leur parla de son absence en ces termes : « Il faut que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé tant que dure le jour ; car la nuit viendra et l'homme n'y pourra rien faire (1) ». Par cela il voulait dire que la loi ancienne et ses ordonnances ressemblent à la nuit ténébreuse et privée de toute lumière. La raison en est que les invitations des législateurs étaient contraires aux ordres du Créateur, — grands sont ses bienfaits ! — illusionnaient les hommes et les conduisaient au néant, au polythéisme et au désespoir.

Telles sont les vérités énoncées par le Seigneur, dont la preuve manifeste a été mise au jour par son serviteur obéissant et bon conseiller.

Jésus a fait ensuite connaître au monde son avénement et son ministère auprès des hommes pour les inviter à déclarer seul Dieu le Créateur éternel, et leur défendre d'adorer le néant qui n'existe point. O saints, n'imitez pas ceux qui se livrent à la dissimulation et au doute. Après avoir reconnu un seul Dieu digne de vos adorations, ne revenez point sur vos pas, car vous possédiez déjà la vraie religion. Ne reniez pas le second avénement du seigneur messie, après vous en être assurés ; méditez plutôt ce que le seigneur messie a dit au chapitre dixième (sic) : « Je suis venu dans le monde afin que les hommes voient, et que ceux qui voient, deviennent aveugles ». Les pontifes qui étaient avec lui, entendant ces paroles, lui dirent : « Seigneur, serions-nous par hasard, nous aussi, des aveu-

---

synonymes dans la langue arabe. ʿIsâ serait un prophète, l'un des propagateurs des religions qui ont précédé l'établissement de la doctrine unitaire , et Jésus une personnification de l'intelligence infinie, Ḥamza. *Théog. des Dr.*, p. 47.

(1) Jo. 9, 4-5.

gles ? » — Jésus leur répondit : « Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché ; mais maintenant vous prétendez voir ; c'est pourquoi votre péché persiste (1) ». Il leur montra que quiconque prétend connaître la vérité, puis, invité à faire profession de ce qu'il prétendait savoir, ne le fait point, est aveugle de cœur, non des yeux. Par ces mots : « ceux qui voient, seront aveugles», Jésus fait allusion à ceux qui avouaient le connaître, mais ne l'avaient pas vu ; or, lorsqu'il est venu les appeler à voir vérifiées les promesses qu'il leur avait faites en ce qui concerne leur religion, ils l'ont renié et rejeté. Ne soyez pas, ô saints, de cette catégorie d'hommes ; faites qu'on ne vous attribue jamais des actions opposées aux bonnes œuvres.

Le seigneur dit encore dans l'évangile de Saint Mathieu : « Qu'ils sont nombreux ceux qui me diront au jour du jugement : Maître, n'est-ce point en votre nom que nous avons prophétisé, et en votre nom que nous avons chassé le démon ? Et je leur dirai : éloignez-vous de moi, hommes incapables, (mes) ennemis ; allez-vous-en ; je ne vous ai jamais connus (2) ». — Ces paroles seront dites à ceux qui furent invités à connaître le seigneur messie avant sa manifestation, mais ne crurent pas en lui. Jésus, en effet, a dit dans l'évangile de Mathieu : « Comme il a été au commencement, ainsi sera-t-il à la fin. » Jean (Baptiste), au commencement, annonça le Messie avant son apparition ; il invita les enfants d'Israël à le connaître et à s'éclairer de sa lumière. Ils rejetèrent ses paroles n'y ajoutèrent pas foi et firent ce qu'ils n'avouent pas avoir fait. Jean a dit encore : «Je suis la voix qui crie dans le désert : aplanissez les chemins du Seigneur ». Donc le héraut a déjà fait entendre ses appels; sa voix s'est élevée ; les hommes de vérité y ont répondu, et les menteurs y ont résisté et s'en sont éloignés. Les voies du seigneur se sont aplanies et le temps de la moisson est arrivé (3). Vous, assemblée des saints, vous êtes les premiers qui ayez marché sur les traces des apôtres, les ministres (de Dieu) et lutté pour arriver à la perfection de l'obéissance; vous êtes les premiers, parmi les peuples, qui ayez ouvert les yeux à la foi, et persisté a déclarer

---

(1) Jo. 9, 39-41.
(2) Mat. 7, 22-24.
(3) Littéralement « les épis ont éclaté pour montrer les grains ».

seul dieu l'éternel. (1) C'est pourquoi vous avez été comblés de bienfaits. Si vous répondez à ces faveurs par la reconnaissance et la soumission ; si vous vous en rappelez toujours le souvenir et si vous écoutez le seigneur messie qui vous invite à reconnaître pour dieu unique le maître souverain, le tout-puissant dieu Ḥâkem, vous serez, en toute réalité, ses enfants et toujours comblés de ses bénédictions. A cause de vous seront punis tous ceux qui, de toutes les nations, tarderont à vous imiter. Au contraire, si vous y opposez un refus, bientôt les premiers bruits de la trompette vous feront trembler, et les escadrons de toutes les tribus marcheront rapidement contre vous ; car, ces tribus ont reconnu Ḥâkem et se sont soumises à ses ordres ; elles sont certaines d'avoir trouvé le dieu qui leur avait été promis et qu'elles attendaient. L'heure qu'il avait marquée pour son avénement est venue. A cette heure, il ne leur parlera pas en paraboles, mais il leur expliquera ouvertement et en toute sincérité ce qui concerne le Père. C'est, en effet, ce qu'il a dit, au chapitre dix-septième : « Je vous parle de ces choses en paraboles, mais l'heure viendra où je ne vous parlerai plus en paraboles : je vous expliquerai ouvertement ce qui regarde le Père, au jour où vous demanderez en mon nom (2) ».

Assemblée des saints, je n'ai pas voulu (en cela) réfuter les vérités fondamentales de la croyance des chrétiens ; j'ai simplement obéi à l'ordre qui m'a été donné de fixer la connaissance approfondie des choses divines pour ceux qui, parmi eux, sont gens de bien et de religion, et de leur montrer, par la texte de l'Evangile, l'erreur qu'ils ont commise. Ils se sont fait illusion dans tout ce qu'ils ont imaginé et cru. Appelés à connaître le créateur digne d'adoration, ils en ont renié l'existence, et n'ont point saisi le sens du « verbe » uni au seigneur messie (3) pour le préférer (à tout

---

(1) Bahâ' ad-Dîn emploie souvent le mot arabe « موجود » — existant — pour qualifier le dieu Ḥâkem ; nous l'avons traduit par le mot « éternel », suivant en cela la conception des Druses, que Ḥâkem a existé toujours et partout.

(2) Jo. 16, 25-26.

(3) « Il est visible que Moktana a emprunté des Chrétiens cette idée du Verbe uni au Messie. C'est pareillement à l'imitation des Chrétiens et des évangélistes qu'il appelle la religion unitaire le *royaume*, et sa prédication *l'évangile du royaume.* » De Sacy, *Exposé.,*, II, p. 483.

autre). C'est pourquoi j'adresse cette épître à tous (les chrétiens) pour les mettre en garde, les avertir du danger, établir leur culpabilité et leur enlever toute excuse. Le seigneur dit à ceux qui cherchent le salut et qui boivent à longs traits l'eau vivifiante (de la vérité) : « Si vous êtes éveillés, ne dormez pas, afin que, si le Verbe parvient jusqu'à vous, il vous trouve prêts » (2).

Je ne me suis pas étendu dans mon discours avec vous, j'ai seulement exposé les vérités à ceux qui ont de l'intelligence et de l'esprit ; c'est un conseil et une direction que j'ai donnés à l'assemblée des saints pour les faire marcher sur les traces de leurs prédécesseurs.

Voici que je vais répondre clairement à toutes les sectes polythéistes, opposées à la croyance des chrétiens, et réfuter les preuves que leurs prétentions allèguent, en disant que leur loi est au même niveau que la prédication du seigneur messie et son appel à l'éternelle doctrine unitaire. Ma réfutation détruira les lois des gens de rien et de tous ceux qui refusent de reconnaître les attributs divins ; elle fera disparaître les charmes que les législateurs ont jetés, par leurs faux ornements, sur les yeux des nations. Ma réponse est péremptoire pour tous; je la tirerai du Qor'ân, livre que les musulmans, plus que tous les sectateurs des autres religions, s'efforcent d'interpréter ; il renferme la réfutation de toutes les lois des législateurs. Je démontrerai l'impuissance des différentes sectes à recevoir le verbe uni à l'esprit de vérité et éternellement immuable. Mon explication profonde, appuyée sur des principes fixes, pleine de remarques ingénieuses, tout entière dans l'intime de l'âme et de l'intelligence, justifiera le créateur — signalés sont ses bienfaits ! — de toute accusation d'injustice et de cruauté. La stricte vérité sera établie. En effet, l'omniscient, créateur de toutes choses et maître des hommes, n'a point délaissé les nations, œuvre de ses mains ; il ne les a point abandonnées en pure perte ; il ne leur a jamais refusé un apôtre pour les appeler à la doctrine unitaire, les mettre dans la bonne voie et être pour eux un imâm, ne proférant jamais de paroles indécentes, nullement polythéiste et adonné aux passions. Tout cela, pour que la preuve de la doctrine unitaire soit établie contre les nations et que

(1) Marc 13, 35-37, avec adaptation évidente au but de l'auteur.

le souverain maître, dans la gloire de son existence et par la prédication de la doctrine unitaire — vraie foi des peuples — ne soit pas accusé de cruauté et de tyrannie. Aucun prophète autorisé, aucun apôtre ne fut envoyé en mission auprès des hommes sans que l'ensemble de ses épîtres ne se rattachât et ne se liât à la foi unitaire et au verbe de la vérité.

C'est la réelle abrogation (1) de la loi musulmanne que je vais rapporter dans cette page écrite (au net), et j'attends que la réponse que vous allez m'y faire soit une déclaration d'obéissance aux préceptes de la doctrine unitaire : vous rejetterez ainsi le bandeau qui couvre vos yeux.

Ce passage du Qor'ân le voici :

« Nous avons proposé le dépôt (de la foi) aux cieux, à la terre et aux montagnes ; ils n'ont point osé le porter ; ils se sont gardés de lui. L'homme l'a reçu, et il est devenu injuste et insensé » (2).

C'est l'une des plus grandes commonitions du Qor'ân et la plus solide preuve pour interpréter, établir une démonstration et argumenter. Par cieux, terre et montagnes, les musulmans entendent ce qui est haut et sublime ; ce sont les prophètes, les législateurs, leurs vicaires, leurs apôtres (3) qui appellent (les hommes) à une doctrine vaine, au polythéisme et à l'équivoque ; ce sont des dissidents, et dans la religion unitaire, ils ont refusé d'accomplir leurs devoirs religieux, et sont revenus sur leurs pas. Seul le messie des siècles, l'imâm du genre humain persévéra dans la religion unitaire ; car, le créateur — sa puissance est sans mesure! — est assez grand et assez juste pour ne point proposer la foi unitaire aux cieux, à la terre et aux montagnes, créatures sans vie. Ce verset pourtant est ainsi exprimé afin que son interprétation qui démontre l'abolition de la loi vaine, équivoque et impie, soit de tous points parfaite. Donc, si cela est vrai, si les hommes d'intelligence et d'esprit sont certains que les législateurs ont renié la foi unitaire, qu'ils sont retournés sur leurs pas, qu'ils

---

(1) Le mot نَسْخ veut dire aussi : transcription, citation. Mais le contexte indique clairement qu'il faut le prendre dans son sens ordinaire d'abrogation.

(2) *Qor'ân*, sûr. XXXIII (*al-Aḥzâb*), 72.

(3) Ces divers titres ont leur explication dans le traité religieux druse intitulé ميثاق النساء. Cf. H. Guys, *Théogonie des Dr.*, p. 72 sqq.

ont caché ce qu'ils avaient ordre de dévoiler et de répandre, que le polythéisme et le doute leur ont fait illusion : j'ai déjà réfuté les preuves de quiconque s'attache aux préceptes des lois (anciennes). Son infidélité à la foi unitaire est manifeste ; manifeste aussi son attachement à tout ce qui est néant et pur mensonge. Si l'un des adeptes de cette secte, qui laissent de côté la religion et ses vraies pratiques (1), m'objecte et me dit: « Dieu a simplement proposé la foi aux hommes ; il ne leur en a pas fait une rigoureuse obligation », je lui répondrai : « Tu ignores l'ordre et la défense du créateur, — grands sont ses bienfaits ! — Sache que l'ordre du créateur—qu'il soit de plus en plus sublime et que ses noms soient sanctifiés ! — est une pure proposition et un simple choix (à faire), que sa défense est une exhortation et une mise en garde. Si son ordre, en effet, était imposé et obligatoire, si sa défense était catégorique, inévitable : personne, dans le monde, ne douterait de son unité, et tous les hommes seraient égaux dans la doctrine et la croyance. Cette égalité ferait cesser la récompense et le châtiment. Or, les intelligences et les esprits rejettent une théorie pareille. Donc il est bien vrai que ceux qui ont reçu le dépôt de la foi, ne l'ont pas gardé fidèlement ; ils l'ont même renié. Ils ont délaissé la doctrine unitaire, objet des ordres donnés pour s'attacher à d'autres lois. Quant à l'homme « qui l'a reçu (le dépôt de la foi), et est devenu injuste et insensé (2) », il en rendra compte et se verra enchaîné par le serment qu'il a renié (3). C'est le démon spécialement mentionné dans le Qor'ân. Il était vil et méprisable (4), comme il l'a dit lui-même : « l'homme a-t-il longtemps existé ? » C'est lui qui est l'auteur des ordonnances de la loi musulmane.

---

(1) Exactement : « la vérité du midi » حقيقة القبلة . Pour les Unitaires « القبلتان » représentent Jérusalem et la Mecque, et, par extension, les deux religions chrétienne et musulmane qui y ont pris naissance. Ḥamza a dit (رسالة التحذير والتنبيه) : « انا مُهدِم القبلتين ظاهرهما مكة والقدس » « c'est moi qui détruirai les deux midis qui signifient, en apparence, la Mecque et Jérusalem. »

(2) Cf. *supra*, p. 527, n. 2.

(4) وينظر يمينهُ الى عنقهِ بحجدهِ مغلولًا , au sens strict : « il verra son serment enchaîné à son cou par son reniement ».

(4) ولم يكُ شيئًا مذكورا : il n'était pas une chose digne de mention.

Le maître de la religion et des faveurs (Ḥâkem) l'a forcé à rendre témoignage contre lui-même ; il a jeté un voile sur son intelligence et son cœur pour couvrir sa honte par d'autres paroles (?). Il dit aux hommes, faisant allusion à lui-même, alors que le seigneur lui a enlevé la raison et le sentiment :

« Il a montré un front sévère et s'est détourné, parce qu' un aveugle « s'est présenté à lui. Et qui pouvait t'assurer qu'il ne deviendrait pas jus- « te ou bien qu'il ne se souviendrait pas de Dieu et que ce souvenir ne lui « deviendrait pas salutaire ? Mais l'homme riche, tu le reçois avec distinc- « tion ; il t'importe peu qu'il devienne juste ! Et celui qui s'empresse de « venir à toi en courant, qui tremble, tu t'occupes d'autre chose que de lui ? « Non ! Ceci est un avertissement. Quiconque le veut, le retiendra dans sa « mémoire ». (1)

Si vous êtes attentifs jusqu'à vous mettre en garde et exciter votre torpeur ; si vous répondez aux vœux du serviteur qui vous donne ces bons conseils, avant que les cœurs et les livres ne soient fermés (2) et n'arrive ce qui a été imposé aux épaules et écrit sur les fronts, je vous expliquerai, en toute vérité, l'abrogation des lois et des préceptes, et vous serez de vrais serviteurs du seigneur messie ; la bénédiction de votre ancêtre Isaac vous sera rendue, bénédiction que le fils d'Abraham, Jacob, qui fut destiné au sacrifice (*sic*), a ravie à votre père Esaü. Grâce à ces souhaits, la miséricorde vous environnera, et, dans votre pays, règneront le bonheur et la prospérité. Les lumières des apôtres-rois brilleront parmi vous, et, en répondant à l'invitation d'embrasser la foi unitaire, vous monterez jusqu'aux nues. Vers vous accourront les habitants des îles et des provinces, et, en toute vérité, vous serez des hommes en vue (des défenseurs de la foi), et des docteurs (3) dans la religion unitaire et dans toutes les branches des

---

(1) *Qor.*, sûr. LXXX (عبس), 1-12.

(2) Allusion à ce que les Druses appellent « الكشف والستر » , « temps de la manifestation et temps du secret ». Au temps de la manifestation, les infidèles peuvent se convertir et entrer dans la religion unitaire ; ce qui leur est impossible au temps du secret. Nous sommes, aujourd'hui, dans cette dernière période, où « la porte est fermée, tout est consommé, et la plume est émoussée (desséchée) جفّ القلم ».

(3) «معدن التوحيد» m. à. m : la mine de l'unitarisme.

sciences. Si, au contraire, perdant toute raison, vous n'y consentez point, le messager n'a qu'à faire parvenir l'objet précis de son message et qu'à donner de bons conseils à tout unitaire religieux.

J'ai démontré la fausseté de votre loi par sa faiblesse et ses défauts, et aussi par votre propre aveu touchant les hommes qui vous l'ont codifiée, lorsque, après plusieurs siècles, vous avez commencé à en douter. Ensuite, après vous avoir fait constater la véracité des apôtres du seigneur, qui avaient le pouvoir de déclarer les choses licites ou illicites, j'ai eu recours à d'autres témoignages qu'aux leurs pour (vous) ramener à la (vraie) loi. Tous vous condamnent d'après le sens précis de l'Evangile. Méditez donc ce qu'a dit le seigneur, lorsque ceux qui étaient venus le voir lui posèrent cette question : « A quelle époque sera rétabli le royaume d'Israël et se manifestera la vraie religion. » Il leur répondit : « Voici que je viendrai comme un voleur, et vous ignorerez le temps de ma venue. (1) Çelui qui se hâte de venir à moi, j'en ferai une colonne dans la maison de mon Dieu. » Il leur fit connaître qu'il reviendrait, et qu'il reviendrait à l'improviste. C'est pourquoi l'homme qui est attentif et se met en garde, se sauve et sauve les siens. Jésus se dit semblable au voleur qui vient, alors que l'on est dans l'insouciance, et l'homme digne d'éloge est celui qui se hâte d'accourir vers lui. Il dit encore : « Entrez par les portes étroites, et n'entrez pas par les portes larges qui mènent à la perdition. » Par les portes étroites allusion est faite à la difficulté de la doctrine unitaire. O saints, méditez les vérités que je vous expose et vous éclaircis ; revenez à la justice, avant que l'apparition du seigneur messie ne vous enlève toute excuse.

Pour moi, dans ce que j'ai écrit, et grâce au secours du maître, j'ai abrogé la loi de la dissimulation et du mensonge avec un seul verset (2) qui m'a fourni un solide et merveilleux argument ; je l'ai réfutée par mon discours ferme, inattaquable ; et ma langue, pareille à une épée effilée, prête à verser le sang, en a détruit jusqu'à la substance.

---

(1) Apoc. 3,13 et 16,15. Nous ne voyons pas bien où l'auteur a pris la fin de sa citation.

(2) Il s'agit du passage du *Qor'ân* que Bahâ' ad-Dîn a déjà cité; cf. *supra*, p. 528, n. 3.

Tels sont les indices du messie des siècles, auteur de la seconde manifestation et de l'absence pour l'épreuve (des élus) (1). Tout cela, le messie l'a annoncé à ses amis, les apôtres, lorsqu'il leur promit de revenir pour juger (parmi) les peuples.

Réveillez-vous donc, ô saints, de cette ivresse d'engourdissement; interrogez les chefs véridiques de votre religion, afin qu'ils vous fassent connaître cette vérité indiscutable, (à savoir) que le seigneur messie a parlé à ses apôtres et les a invités à embrasser la doctrine unitaire et à se sanctifier ; qu'il leur a interdit les œuvres du monde pleines d'hypocrisie et de dissimulation, et n'a point donné une loi consistant en des œuvres, comme les fondateurs des autres religions (2). C'est ainsi qu'il répondit aux Juifs, dans le huitième chapitre, lorsqu'ils lui dirent : « Notre père, à nous, est Abraham. » — « Abraham, leur dit-il, n'a point fait ces œuvres, mais vous, vous faites les œuvres de votre père Abraham. » — Il leur dit ensuite : « Vous ne comprenez pas mes paroles. » Il ne leur dit point : « mes œuvres » Puis : «Vous ne pouvez pas comprendre mes paroles». Il ne dit pas : « mes actions ». — « Mais votre père est le rusé, et vous avez les mêmes désirs que votre père : vous ne connaîtrez jamais celui qui a été dès le commencement. Le diable a parlé aux hommes, mais il n'a point fondé son discours sur la vérité, car il n'y a point de vérité en lui. S'il dit des mensonges, il parle de son propre fonds, parce qu'il est menteur et père du mensonge (3). » Jésus leur fit connaître que par le mensonge il fallait entendre les lois qui prescrivaient des œuvres ; il leur montra aussi en quelle estime devait être tenu leur père Abraham (4), lorsqu'ils se sont

(1) D'après le système religieux des Druses, Ḥâkem, Ḥamza et les autres ministres (الحدود), après avoir appelé les hommes à la religion unitaire, « se sont absentés » de ce monde, et la période du ستر a commencé. Impossible, depuis lors, d'embrasser l'unitarisme.

(2) Les druses ont remplacé toutes les prescriptions de la loi musulmane par sept préceptes moraux.

(3) Jo. 8, 39-44. N. S. dit positivement aux Juifs : « Si filii Abrahæ estis, opera Abrahæ facite ». Il n'exclut donc pas les œuvres. Mais cette partie du texte sacré allant droit contre la thèse unitaire, a été soigneusement oubliée.

(4) La mauvaise foi de Bahâ' ad-Dîn éclate ici jusqu'à l'impudence dans l'identification qu'il cherche à établir entre Abraham et le diable. Jésus, en effet, avait dit

vantés de leur parenté religieuse avec lui. Ensuite il leur dit : « En vérité, je vous le dis : celui qui garde mes paroles, ne verra pas la mort ». Il ne dit point « celui qui fait mes œuvres, ne verra pas la mort. (1) » C'est donc en paroles que consiste la vraie doctrine de la religion unitaire. Ce qui le prouve, c'est que le messie donna l'ordre à ses apôtres de baptiser les hommes dans l'eau courante ; or l'eau est le symbole de la véritable doctrine unitaire et de la science religieuse. Il en est de même des lieux affectés au baptême ; on les appelle : « baïʿat et madbaḥ ». Par le « madbaḥ » (autel) —, Jésus donne à entendre qu'il y immolera les dogmes des religions et des sectes polythéistes, et que, par la doctrine unitaire, il enseignera aux hommes la voie droite. Le mot « baïʿat » (2) signifie serment, pacte, engagement. On l'exigeait de tous ceux qui répondaient à l'invitation d'embrasser la religion unitaire. Cette religion est le verbe qui s'est uni au seigneur messie ; car la substance du messie s'est unie à la substance du verbe de la pure doctrine unitaire. Dans l'acte de cette incarnation, aucun précepte de loi ne fut compris, aucune pratique fausse et mensongère ne fut imposée aux hommes. C'est pourquoi elle est erronée l'affirmation de quiconque prétend que tous ceux qui ont prophétisé parmi les auteurs des religions, ont prêché une doctrine semblable au verbe uni seigneur messie ; ils ne font point alors de différence entre leurs doctrines polythéistes et le verbe saint de la doctrine unitaire. Les chrétiens qui vinrent ensuite, ceux de ces derniers siècles, ont quitté la bonne voie ; je veux parler de ceux qui se sont réunis pour établir cette loi, et l'ont fait consister pour

---

ses contradicteurs : « si vous êtes les fils d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham (v. 39) ; mais au v. 41 il ajoute : « pour vous, vous faites les œuvres de votre père », et il leur dit clairement au v. 44 que leur père c'est le diable « *vos ex patre diabolo estis* ». Bahâ' ad-Dîn applique tout cela confusément à Abraham.

(1) *Ibid.*, v. 51. Le passage n'est nullement exclusif, comme le voudrait Moqtana.

(2) L'auteur a confondu entre le mot baiʿat بيعة et بيعة , église; cf. *supra*, p. 512, n. 2. M. de Sacy, *Exposé...*, II, 539, traduisant ce passage écrit: « Quant au mot église (*bia*) il exprime un serment, un engagement, etc... » Nous ne voulons pas croire que le savant orientaliste est tombé aussi dans l'erreur volontaire(?) de Bahâ'ad-Dîn. Son Ms. peut avoir porté بيعة , ou bien sa parenthèse a pour but de rappeler que le mot بيعة correspondant à église, est devenu pour Bahâ' ad-Dîn l'objet d'un nouveau quiproquo.

eux en sacrifices. Ils ont imité les fourbes, fondateurs des fausses religions, à cause du temps considérable qui les séparait de leurs prédécesseurs, hommes véridiques et unitaires, et parce qu'ils n'ont point compris la dignité des saints apôtres.

A vous, maintenant, assemblée des saints, de méditer cet écrit et de préparer une réponse favorable à ce qui vous a été si bien expliqué. Déjà l'esprit saint, l'esprit de vérité, a paru, pour la rémission des péchés, au milieu d'une assemblée une et sainte, qui a persisté dans son obéissance malgré les épreuves et les afflictions, et a cru à la résurrection des corps et à la vie éternelle. Déjà, pour ceux qui cherchent à voir, les horizons se sont éclairés de la lumière de la doctrine unitaire. Grâce à cette clarté grandissante, les faux ornements des impies ont perdu de leur éclat. Réveillez-vous, chrétiens, car celui qui a semé, s'est réjoui (à l'arrivée) du moissonneur, et la présence du verbe de vérité a servi pour confondre l'infidèle et le renégat. Nous avons déjà ramassé les grains des fruits de vie, et le temps de couper l'arbre des injustes Pharaons est arrivé. Voici les paroles du seigneur : « Considérez les champs qui sont déjà blancs ; la moisson est proche ; la merveille de la doctrine unitaire a éclaté et le jour de son accomplissement n'est pas loin. Où irez-vous (alors) ? Les gens querelleurs ne savent plus que dire, et les retardataires sont couverts de honte ; les vrais unitaires ont gagné la victoire et les paresseux qui négligent leurs devoirs, ont perdu. Réveillez-vous, chrétiens, de votre insouciance et de votre torpeur. La série des siècles est parcourue, le temps des fausses doctrines est révolu, mais les peuples restent plongés dans la distraction, et, sans souci, ils ne se préparent point au jour inévitable. Ils ne s'occupent point, ni du soleil qui se lève dans le firmament des lumières, ni de l'apparition de la doctrine du seigneur dieu, de Ḥâkem le tout-puissant, qu'entourent des troupes d'anges, esprits purs, et des chérubins ailés et brillants. A leur tête, à toutes les époques, marche le seigneur messie. Déjà le ciel s'est ouvert pour lui venir en aide, et les vallées de la terre se sont creusées (ébranlées) devant sa majesté et sa puissance. On lui a gravé l'anneau du bonheur et de l'immortalité. Quiconque, par ses ordres, reçoit la pureté et l'innocence est assuré du succès (?). Je jure par la vérité, grandes sont les promesses qui vous sont

faites. Chaque terme est fixé : vous le saurez un jour et vous vous souviendrez de ce que je vous dis. Tout ce qui me concerne, je le remets entre les mains du maître de la justice (1) : ses dons (sa récompense) sont sans repentance.

Cette lettre a été écrite le 22 Ṣafar, la 11e année de l'ère de Qâ'im az-Zamân (2) et la 7e de (son) absence pour (notre) épreuve. Elle est achevée. Louange à notre seul seigneur, Ḥâkem, et remerciements à son serviteur, le messie des nations et leur guide !

*
* *

On peut se demander quelle impression pareil fatras dut produire sur l'empereur de Byzance et sur son entourage. A en juger par le silence des historiens sur cette affaire, la lettre à Constantin — si toutefois elle parvint jusqu'à ce dernier — n'obtint pas même de réponse. Mais Bahâ'ad-Dîn ne se tint pas pour battu, et deux fois encore il renouvellera son appel aux chrétiens d'Orient, pensant les convaincre par ses subtilités doublées d'imposture, ou les ébranler par ses menaces apocalyptiques. Nous espérons, dans une prochaine livraison, publier sa lettre intitulée الرسالة المسيحية.

---

(1) « وليّ الحق », surnom de Ḥâkem.

(2) Surnom de Ḥamza — L'ère de Ḥamza commence donc quatre ans avant « son absence », c.à.d. avant la fin de sa carrière effective. Si on se rappelle que d'après M. de Sacy la date de composition de cette lettre correspond à l'an 419 H., on trouvera que l'ère de Ḥamza court à partir de 408 H., trois ans avant la mort du calife al-Ḥâkem. Quant à Moqtana, sa « disparition » aurait eu lieu vers l'an 434 H. (1042 J.-C.) après 22 ans de vie active.

NOTES ÉPIGRAPHIQUES

PAR

LE P. R. MOUTERDE, S. J.

Milliaire et épitaphes de Beyrouth.

Une nécropole de la Béryte romaine semble avoir été en partie exhumée par les travaux de déblaiement qu'opère depuis l'été de 1907 la Compagnie des tramways électriques sur le côté sud de la route de Tripoli, en face de son usine en construction.

Déjà il y a une vingtaine d'années lorsqu'on fit la route de Tripoli, puis tout récemment quand on la répara pour le passage de l'empereur d'Allemagne, on avait rencontré le pavé d'une voie romaine et découvert de grands sarcophages dont plusieurs très ornés. Les travaux récents en ont mis d'autres à jour, les uns en calcaire du pays, les autres en marbre blanc veiné des îles, de grandes dimensions, mais ornés simplement d'acrotères aux angles du couvercle ; on vit également apparaître des tombes beaucoup plus simples, formées de grandes dalles de calcaire sommairement ajustées. M. l'ingénieur Heirman, qui a poussé la courtoisie jusqu'à offrir à l'Université S[t] Joseph le milliaire dont je donnerai plus loin les inscriptions, m'a également signalé les sarcophages en marbre blanc très pur et les fragments de sarcophages en plomb, que ses ouvriers découvrirent sur le côté nord de la voie.

1.— Dans la paroi d'un sarcophage en marbre des îles était encadrée une plaque rectangulaire de marbre gris, mesurant $0^{m},30$ sur $0^{m},374$. Sur la plaque, en grandes et belles lettres qu'on ferait volontiers remonter jusqu'à l'époque des Flaviens, peu de temps après la reprise de la route sous Néron (1), était gravée l'inscription suivante (2) :

P·ORFIVS
QVAR·F·FAB
MATVRVS
H·S·E·V·A·XXXV

P(ublius) Orfius Quar(ti) f(ilius) Fab(ia tribu) Maturus h(ic) s(itus) e(st). V(ixit) a(nnos) XXXV.

D'accord avec la paléographie, la présence de la formule *Hic situs est* semble confirmer l'antiquité relative du monument, s'il est permis de supposer qu'elle n'eut pas plus longtemps cours à Béryte qu'au pays rhénan (3).

Le nom d'*Orfius* est nouveau dans l'épigraphie syrienne.

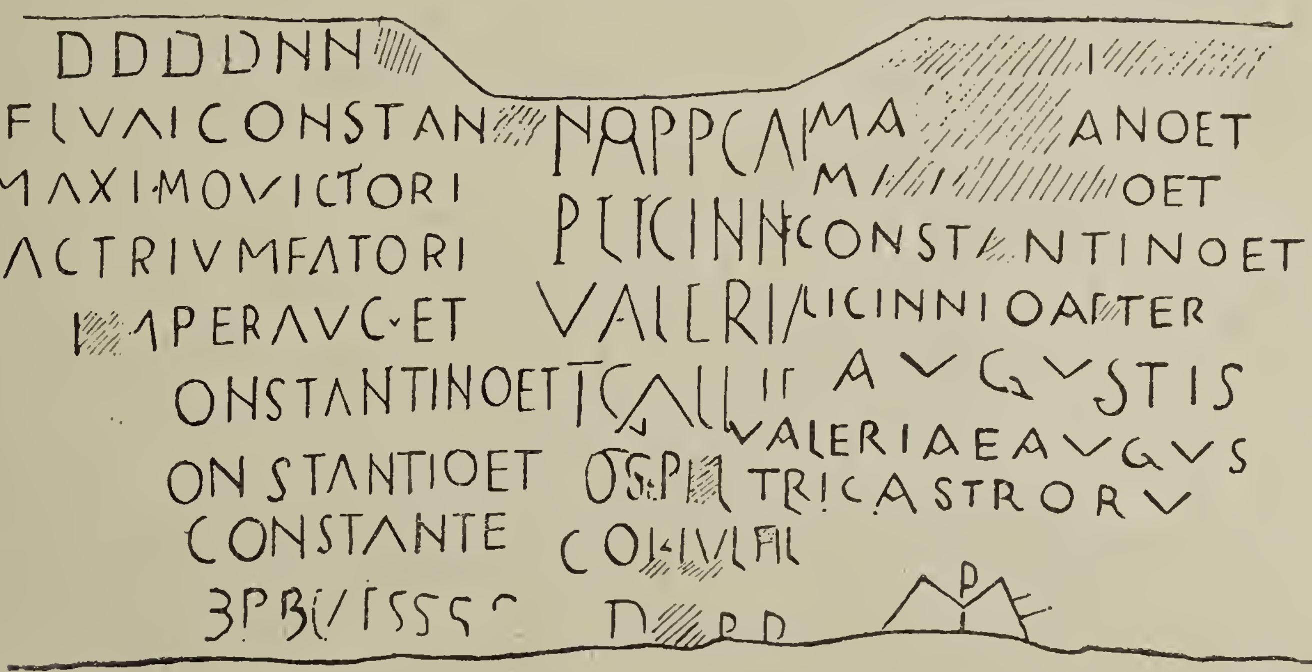
Sur le lieu du déblaiement, parmi les débris, j'eus la bonne fortune d'apercevoir un tronçon de borne milliaire dont quelques lettres apparaissaient sous une couche de boue et de ciment. Le fût mesure $0^{m},78$ de

(1) Cf. *Mélanges de la Fac. Or.*, II, p. 336 ss. Je profite de l'occasion pour signaler une inscription des portes de Cilicie qui m'avait échappé dans ce travail. Le texte du *C.I.L.*, III, 12119 = 14177[12] indique que Caracalla (*M. Aurelius pius felix invictus Augustus*, cf. le texte du Nahr-el-Kelb, *C.I.L.*, III, 206 = Dessau, 5865) avait réparé intégralement la voie et les ponts des Piles à Alexandrie.

(2) Hauteur des lettres : 1re l., $0^{m},052$; l'O et l'V un peu au-dessus de la ligne ; — 2e et 4e l., $0^{m},036$; — 3e l., $0^{m},038$. La publication de ce texte revenait de droit au P. Jalabert. Je lui dois également plusieurs indications précieuses.

(3) On ne l'y rencontre plus après 90. Cf. Cagnat, *Cours d'ép. lat.*, Suppl. à la 3e éd., p. 483. — Les exemples de Gebeil-Byblos, *C.I.L.*, III, 6697 (IIe ou IIIe S., selon Renan, *Mission de Phénicie*, p. 192, d'après la paléographie), et de Cnide, *ib.*, 6092, (tombe d'un légionnaire de la IIa Trajana fortis), prouvent un usage postérieur de la formule, en Orient, sinon dans une ville aussi romaine que Béryte. La date de *C.I.L.*, III, 6048, 14165[13] est incertaine ; *C.I.L.*, III, 6707, est du 1e S., selon Chapot, *La frontière de l'Euphrate...*, p. 99.

hauteur, 0^{m},45 de diamètre et 1^{m},45 de tour ; il est brisé au bas. La « pierre de sable », calcaire coquillier très grossier dans lequel il fut taillé, a souffert ; un fragment a été arraché à la partie supérieure. La colonne fut utilisée à l'époque byzantine ou arabe dans des constructions voisines sans doute de son emplacement primitif, puisque nous la retrouvons à quelques mètres de la voie romaine. J'y ai relevé 3 inscriptions : la 1re, aux noms de Valérien et Gallien, la 2e, de la 2e tétrarchie, la 3e, de Constantin et ses fils.



2. — Dans la dédicace à Valérien et Gallien (1), la 1re ligne n'est restituée qu'*exempli gratia.* Nous ignorons si les noms des empereurs étaient au génitif, précédés v. g. de la formule *pro salute,* ou au datif. — A la 5e ligne, les 2 1^{rs} caractères sont très probablement OS ; une courbe assez profonde relie le sommet de l'O au sommet de l'S ; peut-être est-ce une ligature et faut-il lire COSS. A la même ligne on reconnaît dans l'inscription de la tétrarchie quelques restes du 1er texte : les barres horizontales de 2 L sous l'M et l'R de MATRI, et l'A de CASTRORUM. On peut donc supposer que notre texte, comme *I.G.R.R.*, 643, date de 257 (2) et après les 2 empereurs consuls nomme Valérien, le fils aîné de Gallien.

(1) Hauteur des lettres : 0^{m}, 082, jusqu'aux lignes 5 et ss., où les caractères sont hauts de 0^{m}, 07. Le nettoyage de ce texte a pris plusieurs heures, et la lecture, souvent contrôlée, reste incertaine aux points que j'indiquerai.

(2) Cf. *C. I. L.*, III, Dipl. XCV, p. 2004 ; pour le consulat des 2 empereurs, Cagnat, *I. G. R. R., l. c.,* donne la date de 258.

Outre le double consulat des empereurs, l'annonce de l'expédition contre les Perses et de la prochaine venue (été de 258) de Valérien à Antioche put réveiller le loyalisme de la cité et être l'occasion de la dédicace.

La gravure et la rédaction en sont d'ailleurs fort négligées. Le prénom et le gentilice de Gallien sont omis, car le T qui précède le cognomen de l'empereur est certain. La disposition des noms de Valérien le jeune est anormale ; elle semble exigée par les traces de lettres signalées plus haut, et se retrouve dans *C.I.L.*, XII, 12 = Dessau, 553. Le facsimilé montre, comme l'original, que le mot AVGVSTIS de l'inscription de la tétrarchie n'appartient pas, du moins par ses premières lettres, à notre texte.

Nous lirons donc :

D(ominis) n(ostris) ?
Imp(eratoribus) Ca[es(aribus)]
P(ublio) Licinn[io]
Valeri[ano p(io) f(elici) Aug(usto)]
[e]t Gall[ieno p(io) f(elici) Aug(usto)]
co(n)s(ulibus) ? ; P(ublio) [C(ornelio)] L(icinnio) [Va]l[eri]-
a[no n(obilissimo) C(aesari)] ?
Col(onia) Jul(ia) [Fel(ix) Berytus]
d(ecreto) [d(ecurionum)] p(ecunia) [p(ublica)] ?

3. — Cette dédicace était-elle celle d'un milliaire ? Ce n'est pas probable étant donnée la formule finale. Mais la borne fut employée plus tard à cette fin, comme le montre la 2de inscription (1) :

[D(ominis) n(ostris)]
Ma[ximi]ano et
M[aximin]o et
F(lavio) Const[a]ntino et
Licinnio, a[e]ter[nis]

---

(1) Hauteur des lettres, 0m, 053 ; de la ligne 6e, 0m, 083. Hauteur totale du chiffre M. P., 0m, 13 ; je pense qu'il ne faut attacher aucune importance aux 2 traits tracés perpendiculairement au jambage droit de l'M. Le trait vertical gravé au-dessous du centre de l'M est suffisamment détaché de l'M pour qu'on puisse le tenir pour un chiffre, plutôt que pour la queue du P de *P(assuum)*.

Augustis,
Valeriae Augus[tae]
[Ma]tri castroru[m].
M. P. I?.

La coupe des lignes rappelle celle que M. Cl.-Ganneau a jadis notée sur les milliaires de Constantin et ses fils, (1) et dont notre 3e texte est un nouvel exemple. Pour marquer l'égalité des 4 Augustes, le lapicide a réservé à leurs noms la même place en tête des lignes.

Le principal intérêt de ce texte est dans la mention de Galeria Valeria *mater castrorum*. Avec la dédicace d'Apamée Cibotus à la même princesse (*C. I, L.*, III S., 13661) ce sont peut-être deux exemples uniques de l'emploi du titre de *mater castrorum* après Dioclétien (2).

Le 1er mille marqué sur la borne serait compté du centre de la ville de Béryte dans la direction d'Antioche (3). Il n'est pas impossible que le centre de la ville antique se trouvât dans le voisinage des souks actuels, près de l'église St Georges des Grecs orthodoxes et des Maronites, qui succéda à une église byzantine (4), ou des colonnes nommées vulgairement colonnes des 40 martyrs.

Le milliaire date de 308-311. Maximin Daïa fut proclamé Auguste au début de 308 (Goyau, *Chronologie*, p. 377), et Licinius la même année (cf. les preuves et les autorités indiquées par Wilcken, *Archiv für Papyrusforschung*, III (1905), pp. 383-4), le 11 novembre 308 selon M. Seeck (Zur Chronologie des Kaisers Licinius, *Hermes*, 36, 1901, p. 28 ss.; cf. N. Hohlwein, *La Papyrologie grecque*, p. 70, n° 218).

4. — Le 3e texte du milliaire (5) offre, sauf l'indication des milles, même rédaction et même coupe de lignes que le milliaire de Constantin et ses fils relevé sur la même voie au Nahr-el-Kelb (*C. I. L.*, III, 209 ; cf. notre note 4) :

---

(1) *R.A.O.*, II, § 20, pp. 38-9, et *C.R.A.I*, 1896, p. 209 = *C.I.L.*, III S., 14177 1-3.

(2) Cf. Cagnat, *Cours d'ép. lat* 3, p. 166, 6°.

(3) Cf. *M. F. O.*, II, p. 342, n. 6 = *C. I. L.*, III, 209, cf. p. 973 XXXIV, avec la correction proposée *M. F. O.*, *l. c.*, CCXVII au lieu de CCXIII.

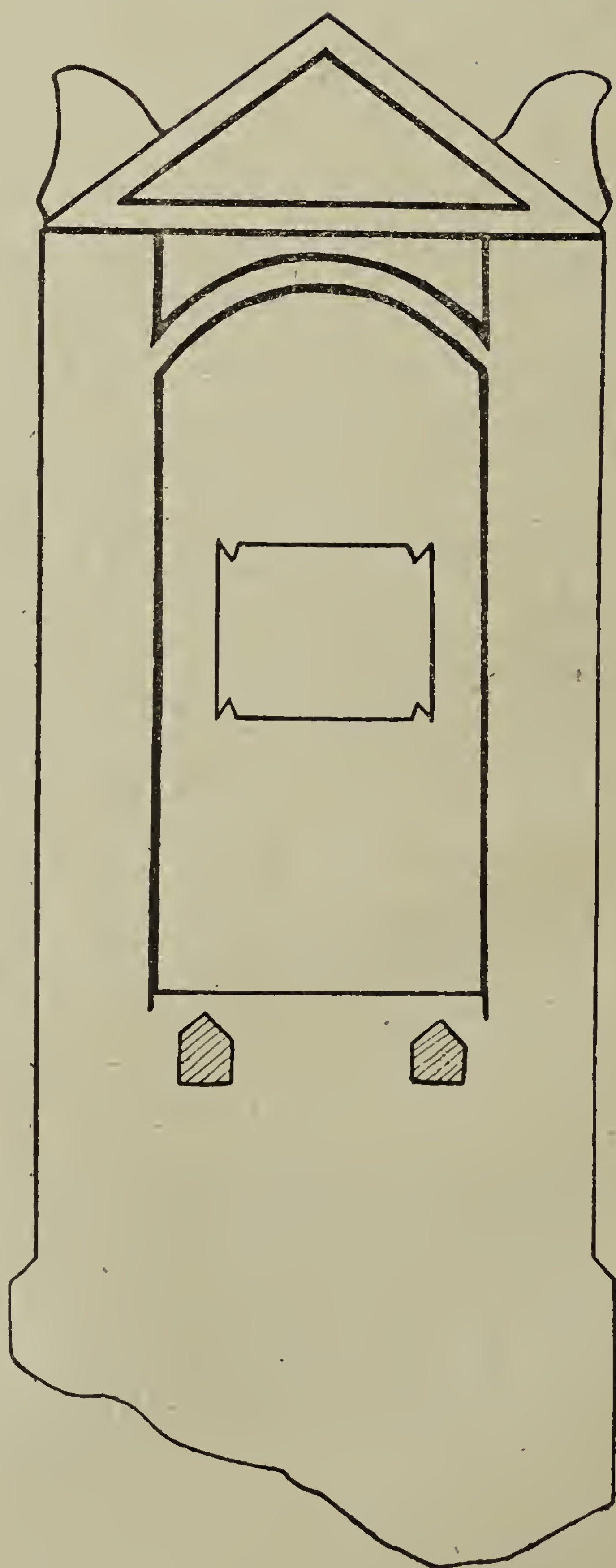
(4) Jalabert, *M. F. O.*, I, p. 170, n° 36.

(5) Hauteur des lettres ; 0m, 065 à la 1re ligne ; 0m, 06 aux autres.

D(ominis) n(ostris)
Fl(avio) Val(erio) Constan[ti]no
maximo victori
ac triumfatori
[se]mper Aug(usto) et
[Fl(avio) Cl(audio) C]onstantino et
[Fl(avio) Jul(io) C]onstantio et
[Fl(avio) Jul(io)] Constante
nob(ilissimis) [Cae]s(aribus).

Date : 333-337 (*C.I.L.*, III S., 14177[2]).

5 — A Beyrouth, au quartier de Mazra'a, sur un chemin qui coupe à l'Ouest la route de Saida entre la petite église orthodoxe et la mosquée récemment construite, une stèle est déposée, de type non encore signalé à Beyrouth.



Le monument est en calcaire assez fin (1).

Dans le cartouche à queues d'arondes, haut de 0^m,16 et large de 0^m,21, qui se détache en faible relief sur le champ évidé, l'inscription suivante est gravée en lettres hautes de 0^m,04 :

ΛΟΥΚΙΛΙΑ
ΦΙΛΙΠΠΑ
ΗΚΑΙΓΛΑΦΥΡΑ
ΕΤΩΝ Λ

Λουκιλία Φιλίππα ἡ καὶ Γλαφύρα ἐτῶν λ΄.

(1) Longueur totale, 1^m, 39 ; largeur 0^m, 49 ; épaisseur, 0^m, 32. Longueur du

Renan a trouvé le nom de [Γλ]άφυρος à ʿAbédât, dans la région de Gebeil (*Mission*, p. 234).

Ex-voto de Deir el-Qalʿa.

6.—Près la porte de l'église, sur la face antérieure d'une demi-colonne cassée aux deux extrémités, mesurant 0m, 35 de long et 0m, 27 de diamètre, en lettres hautes de 0m, 04 :

I O M B
HELENIVS
BASSVSPROS▒
LVTESVAET
VXORIS▒▒

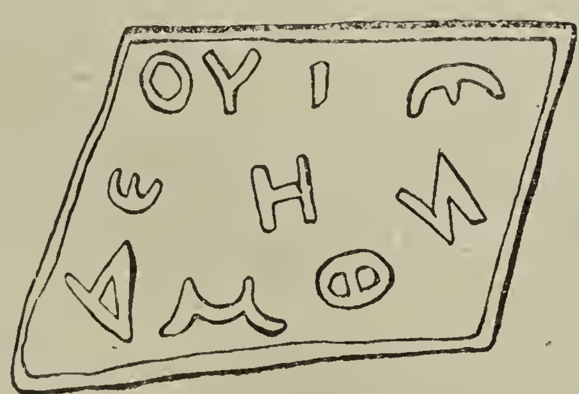
A la ligne 3, l'A final est probable après l'S ; ligne 5, après l'S, on distingue le sommet d'un L et d'un V.

I(ovi) o(ptimo) m(aximo) B(almarcodi) Helenius Bassus pro s[*a*]*lute sua et uxoris* [*l*(*ibens*) *v*(*otum*) *a*(*nimo*) *s*(*olvit*)].

Notre Helenius Bassus était peut-être parent d'un autre dévot du même temple, le vétéran Marcus Helenis Genialis (*C.I.L.*, III S., 14390).

Sceau de Maeès.

7. — Sceau de bronze copié chez un marchand d'antiquités qui revenait de la région d'Alep et de Samsat. Il affirmait avoir acheté la pièce et ignorer sa provenance exacte.



champ évidé, 0m, 65. Hauteur du fronton, 0m, 15. Largeur des bandeaux encadrant le champ évidé, 0m, 08 ; des bandeaux du fronton, 0m, 03. Au dessus du dé, 2 trous profonds de 0m, 06 env. ont été ménagés. Par derrière le monument à la forme d'un demi-cylindre. — Dans l'inscription, les deux Φ dépassent le sommet des autres lettres, et sont coiffés d'un trait horizontal.

A l'intérieur d'un losange dont le cadre est en relief apparaissent des lettres également en relief, bizarrement disposées en 8 autour d'un H central. J'ai noté après coup que j'avais représenté le losange moins étroit que dans la réalité, et les lettres ЄΟΥ trop rapprochées.

Un nom propre se présente d'abord, au génitif : ΜΑЄΟΥ puis vient un caractère qui pourrait être un I, mais qui sur la copie est plus petit que les caractères voisins ; j'avais donc songé à y voir un signe de séparation. Tel est aussi l'avis du P. Jalabert. C'est lui encore qui me suggère pour la suite du texte une lecture beaucoup plus satisfaisante que celles auxquelles j'avais songé moi-même. L'H médian n'est sans doute qu'un chiffre ; entre le trait séparatif et l'H on pourrait voir une date : ЄΝΦ ; lecture qui paraît la plus normale, si l'on suppose les lettres écrites toutes dans le même sens. Tout le texte se lirait donc :

Μαέου ενφ'. η'.

Le nom du propriétaire est dérivé du nom divin Mâ. Cette marque de culte pour la sauvage divinité phrygienne n'est pas très surprenante, si le monument provient, comme il est probable, de la Commagène ou de la Syrie du Nord (1). — La forme Μαέου est insolite. On trouve parmi les dérivés de Mâ les noms féminins Μᾶ (cf. v. g. *C.I.A.*, II, 3391 et III, 1510; *I.G.R.R.*, III, 839) et Μᾶς (*I.G.R.R.*, III, 833). Le dérivé le plus fréquent est le nom d'homme Μάης ; il a été étudié par Th. Reinach (*Rev. des Et. Gr.*, II (1889), p. 268 ss.), et par Drexler dans le *Lexicon* de Roscher, II, col. 2225 (2). Le génitif de Μάης et Μάου. En latin on a *Mahes, Mahetis*, et, postérieurement, *Maes*.

Ce nom n'est pas inconnu en Syrie, où il a sa physionomie propre : Μαίης, à Panias (Wadd., 1891) (3), et Μήου τοῦ Ρούφου, dans une épitaphe

(1) L'influence de la mythologie sémite et perse sur le culte de Mâ est indiquée par F. Cumont, *Les religions or. dans le pagan. romain*, ch. III, pp. 67 et 173 ss.

(2) Ajouter à la liste de Drexler: *Amer. Journ. of Archaeol.*, IX, p. 316, et *C.I.A.*, II S., 1328 c, p. 307.

(3) La copie utilisée par Wadd. porte ΜΑΓΗϹ.

de *Marthakwan* (1), dans la région d'Alep (*Rev. arch.*, 1907, II, p. 283, n° 12, et 288, n° 12).

Le nominatif de Μαέου serait plutôt Μαέης, doublon de Μαίης, que Μαέας (cf. v. g. Σονέας, Σονέου, Wadd., 2000, 2218). — Y aurait-il lieu de chercher si quelque consonne barbare n'est pas transcrite par l'ε ou l'ι des noms grecs Μαίης, Μαέης ? et Μήης ?, et par l'h de *Mahes*, de même que dans l'ε de la forme rare Μαεναῖος apparaît le ע du palmyrénien מעני, omis dans les transcriptions ordinaires Μανναῖος et Μενναῖος (Wadd., 2609) ?

Inscription cachée de Gebeil-Byblos.

8.—Sur un chapiteau corinthien en marbre blanc extrait par les carriers à Gebeil, au nord de l'église de Mâr Yaʿqoûb, j'ai relevé en Avril 1908 une curieuse inscription. Elle est gravée à peu près sur un diamètre du cercle qui constitue la section inférieure du chapiteau (2), celle même qui doit s'adapter au sommet de la colonne ; l'inscription était donc destinée à demeurer invisible. Pour ne pas la léser, le trou de scellement a été creusé sensiblement excentrique.

·ΜΚ·ΑCΑΠΟΛΥΠ

Il ne faut sans doute tenir nul compte des 2 points marqués sur ma copie, et lire en développant des abréviations obvies :

Μ(άρκου) Κασ(σίου) Ἀπολ(λειναρίου) ὑπ(άτου)· ou ὑπ(ατικοῦ).

Marcus Cassius Apollinaris était *consul suffectus* le 1r Août 150 (*Prosop. imp. rom.*, I, p. 312, n° 412). Lui-même ou un de ses parents joua quelque rôle, administratif ou militaire, en Cappadoce (*I.G.R.R.*, III, 130).

---

(1) *Martawân* de la carte de Blanckenhorn, à 40 km. à vol d'oiseau à l'O.-S.-O. d'Alep.

(2) Le chapiteau mesure à peu près 0m, 60 de hauteur, et la section où est gravée l'inscription, 0m, 45 de diamètre. Les jambages extérieurs du M sont courbés vers l'extérieur, et l'O est sensiblement plus petit que les autres caractères, dont la hauteur moyenne est de 0m, 04 environ. La barre du 2d A est seulement probable.

Aurions-nous donc ici une date consulaire ? Je le crois, bien qu'elle offre deux anomalies : un seul consul est nommé, et c'est un consul suffect. Or déjà au commencement du 2d Siècle la date par les consuls suffects est exceptionnelle dans les provinces (1). D'autre part, s'il fallait faire bref, rien n'empêchait de donner en abrégé le *nomen* ou le *cognomen* de chaque consul, selon l'usage ; peut-être le lapicide songea-t-il d'abord à cette rédaction, et le point marqué par lui après la 2de lettre est-il une trace de cette intention première. Enfin les dates consulaires sont assez rares dans l'épigraphie syrienne, et, sauf quelques documents de caractère officiel, généralement postérieures au 1r quart du 3e Siècle (2).

Au contraire le nom du légat consulaire se trouve fréquemment employé pour marquer une date, soit concurremment avec l'année du règne de l'empereur, soit seul. C'est ainsi qu'une dédicace à Trajan mentionne pour toute date le légat d'Arabie, probablement Cornelius Palma lui-même: ἐπὶ A. Κ[ορνηλίου Πάλμα] πρεσβ(ευτοῦ) Σεβ(αστοῦ) ἀντιστρ(ατήγου) etc.. *I.G.R.R.*, III,1273). Même procédé dans des inscriptions de 164 à 169, à Phaena *ibid.*, 1113 et 1114) ; de 175 à 177, à Philippopolis (*ibid.*, 1195) ; d'une date peu postérieure à 175, à El Kefr (*ibid.*, 1290); sous Caracalla, à Bostra, avec la formule ἐπὶ... ου Μοδεστοῦ ὑπ[ατικοῦ...] (*ibid.*, 1321) ; en 238, à Bostra (*ibid.*, 1323). Les dates où le légat est simplement désigné par le terme d'ὑπατικός ne sont pas rares, mais dans ce cas une autre indication de temps est toujours, à ma connaissance, jointe à celle tirée du nom du gouverneur. Peu importe d'ailleurs, puisque l'on sait assez la valeur du terme ὑπατικός en Syrie dès le milieu du 2d Siècle (3).

---

(1) De Ruggiero, *Dizion. epigr.*, t. II, p. 704.

(2) Voici les exemples que j'ai pu recueillir dans Wadd. et *I.G.R.R.*, III : 137, tarif de Palmyre (*I.G...*, 1056) ; 149, décision impériale de Soada (Wadd., 2307 = *I.G...*, 1275) ; 213, à Zebîré, consulat de l'empereur (Wadd., 2512) ; — après 221, à Laodicée (Wadd., 1839 = *I.G...*, 1012) ; 235, Néla (Wadd., 2215 = *I.G...*, 1263) ; 236, Kefr Laha (Wadd., 2399 = *I.G...*, 1213) ; 303, Habiba (Wadd., 2514) ; 320, Deir el Leben (Wadd., 2393) ; 331, Bostra (Wadd., 2546 a) ; 356, Nahité (Wadd., 2412 k) ; indéterminé (Wadd., 1991).

(3) Cf. Wadd., ad 2212. Un gouverneur de Lycie, entre 74 et 135 de J. C., simple *praetorius*, est qualifié d'ὑπατικός (Dittenberger, *Orientis graeci inscr. sel.*, 559).

Je penchais donc d'abord à voir dans notre monument un acte de loyalisme à l'égard du gouverneur, analogue à celui qui faisait dater un monument du temps de son proconsulat, et je préférais la lecture ὑπ(ατικοῦ). La légation de M. Cassius Apollinaris se serait placée après celle d'Apicius Julianus, qui était peut-être gouverneur en 149 (1) et avant celle de L. Attidius Cornelianus, légation qui commença au plus tard en 157 (2).

A l'objection tirée du supplément insolite ὑπ(ατικοῦ) au lieu de celui si ordinaire de ὑπ(άτου), on pouvait répondre qu'il existe au moins un exemple, de basse époque il est vrai, de ce supplément (*Bull. de corr. hellén.*, VII, p. 261) et que nous rencontrons en Arabie ὑπα(τικοῦ), dans une date sous Marc Aurèle ou Caracalla (*I.G.R.R.*, III, 1270) et même ὑπατεύοντος équivalant à ὑπατικοῦ ὄντος, dans une date de l'an 185 (*ibid.*, 1277).

L'interprétation ὑπ(άτου) me semble néanmoins imposée par un précédent : celui de la date consulaire dissimulée dans le fameux aqueduc à siphon de Jérusalem : *cos. I. Clement*[*e*] (*C. I. L.*, III S., 14383). Si le consul suffect M. Cassius Apollinaris eut la bonne fortune d'être connu à Byblos, il le dut peut-être aux diplômes militaires de l'armée de Syrie datés de son nom ; des soldats ont pu être employés à construire le temple de Byblos comme ils semblent avoir travaillé au temple de Ba'albek (3).

D'autres inscriptions cachées ont été relevées en Syrie. Sur la face horizontale d'une des assises du temple voisin de Qanawât (Hauran), on lit ces lettres, gravées pendant la construction ou après la destruction de l'édifice : ΡΟΥΦΕΙΝΕ (Wadd., 2338) (4). C'est encore un nom propre que

(1) Wad., 2306.

(2) Dipl. mil. de l'armée de Syrie, *C.I.L.*, III S., p. 2328[71], CX. La légation de M. Cassius Apollinaris n'aurait pu se loger qu'avant la série des gouverneurs : L. Attidius Cornelianus (jusqu'en 162); Julius Verus (163 à 165) ; Avidius Cassius (166 à 172); M. Pontius Laelianus, consul en 163 et plus tard légat de Syrie ; enfin Pertinax, dans les dernières années de M. Aurèle (Marquardt, *Organ. de l'emp. rom.*, t. II, p. 374).

(3) Sur cette dernière hypothèse, cf. Chapot, *La frontière de l'Euphrate..*, p. 234, n. 1.

(4) Wadd. lit Ῥουφεῖνε. Au lieu de ce vocatif inexpliqué, je préfèrerais Ῥουφεῖν(ος) ἐ(ποίησεν) ; il y a plusieurs architectes de ce nom dans les textes du Hauran réunis par Wadd. On pourrait aussi songer à ἐ(πάρχου) ou même à ἐ(φεστῶτος).

présentent les inscriptions gravées sur la section d'au moins 4 tambours de colonne gisant sur l'acropole de ʿAmmân. Voici les copies prises par le P. Jalabert en 1904 (1) :

a) ΔΩCЄ b) ΔΩC ЄOC c) ΔΩ CЄ OC d) ΔΩ CЄOC

Le Dr Prentice voit dans le souci qu'avait Dôseos d'incorporer son nom à l'édifice sacré une intention religieuse : « for *his name,* i. e. according to a well known superstition *his being* was in the temple building, and the god would know of it ».

Les textes de l'aqueduc de Jérusalem prouvent que le but de ces inscriptions cachées n'était pas toujours religieux. Une double préoccupation paraît avoir dirigé l'auteur de l'inscription de Gebeil : ce texte est une date dissimulée, mais c'est plus encore, car le chapiteau qui le porte avait sa place au moins dans les dépendances du grand temple signalé par les PP. Séb. Ronzevalle et Jalabert (2), et l'on est tenté d'y voir un dernier avatar de la dévotion mystérieuse qui poussait jadis les rois de Sidon à graver leurs noms dans le joint des murs du temple d'Eśmoun, au Nahr 'Auleh.

9. — J'ai relevé sur le même emplacement un texte, malheureusement mutilé. Il est gravé sur un fragment de colonne en marbre gris dont le diamètre mesure 0m, 44 ; les lettres sont hautes de 0m, 045.

BΛPWΛ
ΠOΛΛA
TAЄTH

(1) L'inscription a) couvre 0m, 19 en largeur et 0m, 11 en hauteur. — Bibliographie : *P.E.F.*, 1882, p. 107 ; *Survey Eastern Palestine,* p. 31 ss ; de Saulcy, *Voyage Ter· Sainte,* t. I, p. 246; S. Merrill, *East of the Jordan,* p. 265; *Am. J. of Philology,* VI (1885), p. 191, n° 2 ; *Rev. Biblique,* 1895, p. 597 ; dernièrement, *Publications of the Princeton Univ.. Arch. exped. to Syria. Div. III, Greek a. latin inscr. by E. Littman and W.K. Prentice,* Sect. A, Part 1, Ammonitis, p. 12, n° 5.

(2) Séb. Ronzevalle, *Rev. Biblique,* 1903, p. 407 ss., et L. Jalabert, *M. F. O.*, I, p. 141 ss. Les bases nombreuses et les fragments d'architraves déposés à côté de notre chapiteau semblent se rapporter à un portique plutôt qu'à un édifice fermé; je n'ai distingué ni trace de fronton, ni restes de muraille. La distance à vol d'oiseau de l'église

La pierre est cassée au-dessus de la 1re ligne, où le sommet des 2 Λ a disparu ; la 4e lettre n'est pas absolument certaine, mais Ѡ est très probable. L'inscription est complète en bas.

L'acclamation πολλὰ τὰ ἔτη est fréquente dans l'épigraphie syrienne, à l'époque byzantine, adressée tantôt au basileus, tantôt à des fonctionnaires, par exception à un simple particulier (Wadd., 2413 o.) (1).

Dans notre texte comme à l'ordinaire, l'acclamation est précédée du nom du personnage acclamé. J'avais songé à la lecture B(α)ρω[χ](ίου) (2). Mais elle suppose que le lapicide a omis de barrer la 2de lettre, et que, à l'inverse des deux dernières lignes, la 1re n'est ni droite ni de hauteur égale: le X final dépasserait de moitié les autres lettres, d'après ma copie où j'ai veillé à conserver la proportion des caractères. Je préfère voir dans les trois 1res lettres une date — l'on remarquera combien le mot ἔτους se place bien dans une inscription dont chaque ligne compte 5 lettres. Après viendrait un prénom en abrégé :

.... ἔτους ?] βλρ' ?. Ὦλ(ου) ? πολλὰ τὰ ἔτη.

L'ère d'Actium, la seule que l'épigraphie trop pauvre de la région nous montre usitée avec l'ère des Séleucides et le comput par l'année de l'empereur (3), ère que l'on retrouve peut-être aussi sur des monnaies autonomes

---

de Mâr Ya'qoûb au chantier où les PP. R. et J. découvrirent un fragment de tore gigantesque (peut-être la base du bétyle, cf. *M.F.O.*, *l. c.*), est assez restreinte pour supposer que le portique en question aurait formé un côté du grand téménos entourant la pierre sacrée.

(1) Ce dernier exemple est de Kénâkir (Auranite). On retrouve la formule à Cyrrhus (*C.I.G.*, 8681 = Wadd., 1830 ; *C.I.G.*, 8897 = Wadd, 1831) ; à 'Ormân (Dussaud et Macler, *Voyage au Ṣafâ*, p. 164, n° 33 a et c) ; au pays des Noṣairis, à Biznâya (Lammens, *Musée belge*, IV, p. 306, n° 46).

(2) Cf. Βάρωχις (*Rev. Biblique*, 1893, p. 206 = *P.E.F.*, 1896, p. 174) ; Βαρουχίου (*Rev. critique*, 1885, II, p. 15) ; Βαρείχειν, à Palmyre (Wadd., 2587).

(3) Ere d'A tium à Bélât et Ma'ad, Renan, *Mission de Phénicie*, p. 223 et 241 ; textes de 19 et de 8 av. J. C. Les textes datés de l'ère des Séleucides sont de 241 de J. C. (à Semar-Gebeil, Renan, *l. c.*, p. 247) et 317 (à Douma, *ibid.*, pp. 255-6). Une date d'Eddé (Renan, *l. c.*, pp. 227-8) relève d'une ère indéterminée.

de la ville(1), nous donne l'année 101-102. A cette date précisément commençait la légation d'*Aulus Julius Quadratus*; (sur le personnage cf. *Prosop. imp. rom.*, t. II, p. 209, n° 238. Les dates, 101 à 104, de la légation sont données par Waddington, *C. R. Acad. Inscr.*, 1865, p. 117).

La paléographie n'est pas défavorable à ce rapprochement. L'acclamation, du moins sous d'autres formules que πολλὰ τὰ ἔτη, était dès le haut empire adressée plutôt à des personnages officiels et aux empereurs (2). Non loin de Byblos, à l'embouchure du Lycus, un soldat adressait en latin à Caracalla un vœu analogue à notre πολλὰ τὰ ἔτη : *Invicte imp. Antonine pie felix Aug., multis annis imperes* (*C.I.L*, III, 207 = Dessau, 5865[a]).

On pourrait répondre à l'objection qui résulte de la date des ruines de Mâr Ya'qoûb, date fixée par notre inscription n° 8. On a découvert en même temps et au même point un énorme Hermès, caché, disent les carriers, sous un escalier; j'ai relevé moi-même, tout à côté, au moins deux fragments de statues ou bas-reliefs : tous ces restes ne proviendraient-ils pas de quelque réduit où l'on aurait déposé les débris d'un temple plus ancien ? — Mais il demeure surprenant que le prénom du personnage acclamé soit seul indiqué, et encore abrégé ; nous n'avons en outre aucune preuve positive que l'ère d'Actium fût usitée à Gebeil à pareille date ; enfin nous aurions ici, sous Trajan, une formule d'acclamation qui n'a été rencontrée, à ma connaissance, qu'à l'époque byzantine. Le rapprochement noté plus haut est sans doute fortuit.

Pierres gravées de Gebeil et de Damas.

10. — Un propriétaire de 'Amšît m'a montré un prisme à section hexagonale, percé dans le sens de la longueur et ayant sans doute fait partie d'un collier, d'une pierre opaque bleu sombre que je n'ai pu identifier. L'objet a été trouvé à Gebeil dans une tombe ; il est long de $0^m,02$

---

(1) J. Rouvier, Les ères de Gebaïl-Byblos, *Journ. internat. d'archéol. numismatique*, 1899, 2e fasc., p. 130. La dernière monnaie autonome serait de 9 av. J. C.

(2) Pauly-Wissowa, *R. E.*, s. v. *Acclamatio*, col. 150, (Joh. Schmidt).

à 0^m, 03. Sur 4 faces du prisme est gravé un méandre ; sur les 2 autres, symétriques, les inscriptions suivantes :

a) ΑΛΥΠΕ b) ΕΥΤΥΧΙ

Cf. Le Blant, 750 inscr. de pierres gravées.., *Mémoires de l'Acad. des Inscr.*, XXXVI, 1re p. : n° 62, ΕΥΤΥΧΙ | ΑΚΑΚΙΝ ; n° 64, ΕΥΤΥΧΙΒΕΡΟΝΙΚΗ ; n° 65, ΒΥΡΙCΗΙ ΕΥΤΥΧΙ ; n° 66, ΕΥΤΥΧΙ | ΓΕΛΑCΙ ; de même nos 67-72, 179. Ἄλυπε n'est donc pas ici l'épithète si communément appliquée aux défunts, mais le vocatif du nom propre Ἄλυπος (cf. v. g. *C.I.G.*, 191, 270, 3664, 3665, 6546, 6542 : Ἄλοιπος).

11. — Le P. Séb. Ronzevalle a lu chez un antiquaire de Damas sur une cornaline cassée en deux les 2 lignes suivantes :

ϹΗΜΕΡ
ΟΝΑΓΑΘΑ

Reproduit de mémoire ; l'O est peut-être à la 1re ligne et le C n'est peut-être pas lunaire.

Variante intéressante de la légende ἐπ' ἀγαθῷ, ἐπ' ἀγαθοῖς, fréquente sur les anneaux porte-bonheur (cf. v.g. F.H. Marshall, *Catalogue of the Finger Rings greek, etruscan a. roman in the British Museum*, nos 600-617).

Nouvelles inscriptions rupestres en l'honneur d'Hadrien.

On connaît les inscriptions d'Hadrien disséminées sur les rocs du Haut-Liban (Renan, *Mission de Phénicie*, pp. 260-78 = *C.I.L.*, III, 180, cf. p. 972). Au monogramme de l'empereur, fréquemment accompagné de chiffres mal expliqués, est adjointe plusieurs fois la formule *Arborum genera IV, cetera privata,* qui semble destinée à réserver à l'Etat les 4 essences d'arbres utilisées dans la construction des *liburnae* (Renan, *op. cit.*, p. 858).

A la fin de son étude sur ces inscriptions, Renan déclarait (p. 278) n'avoir pas retrouvé le monogramme signalé par Guys, *Relation d'un sé-*

jour de plusieurs années à Beyrouth et dans le Liban, II, p. 19, sur la route de Meroûǵ à Zaḥlé, à mi-chemin des deux localités. De toutes les inscriptions d'Hadrien celle-ci serait la plus méridionale, si elle existait. Le P. Bergin et moi avons sans doute retrouvé le monogramme ainsi que 3 textes plus complets, au lieu dit *Faouâr* (les montagnards prononcent *Fôouâr*), à mi-chemin en effet de l'ancienne route dont la carte de l'Etat-major français indique le tracé.

Les 4 nouvelles inscriptions jalonnent sur une longueur de 100 à 120^{m} ce sentier qui unissait directement le temple de ʿAntoûra du Matn avec Zaḥlé (1) et la Cœlé-Syrie ; ce fait paraît significatif touchant l'antiquité de la route. Elle est encore attestée par la présence en bordure de chemin d'une tour rectangulaire, aux assises romaines ou byzantines, qui a donné son nom au village de Meǵdel, et par l'existence sur les hauteurs avoisinantes de deux ruines que les indigènes nomment Qalʿa et Burǵ.

12. — Les 4 textes sont gravés sur des blocs de grès rouge qui bordent la route au nord. Le premier bloc seul ne touche pas le sentier mais est situé 10^{m} plus au nord ; il porte sur sa face horizontale l'inscription (2) :

IMP HADAVG
DFS

13. — En montant environ 60^{m} plus loin dans la direction de Zaḥlé, sur la face horizontale d'une pierre assez grande, dans une sorte de cartouche rectangulaire en creux :

IMPH

Les lettres sont liées en monogramme ; la surface du roc ayant souffert à droite du texte, l'inscription est peut-être incomplète.

---

(1) Zaḥlé est identifié hypothétiquement par K. Furrer (*Die antike Staedte u. Ortschaften im Libanongebiete, Zeitschr. d. deutsch. Palaestina-Vereins,* VIII (1885), p. 16 ss.), avec *Chalcis ad Libanum.*

(2) IMPH et AV en ligature. Hauteur approximative des caractères : 0^{m}, 20 à la 1re l., 0^{m}, 25 à la 2de. L'inscription est complète.

14. — Sur la face verticale d'un bloc situé 20^{m} plus loin et qui semble avoir été coupé à droite (1) :

IMPHADAVI

Imp(eratoris) Had(riani) Au[g](usti).

15. — 30^{m} plus loin sur la face horizontale d'un bloc très allongé, dont l'inscription ne couvre que la moitié de gauche (2) :

IMPHADAVGDF

On serait tenté d'attribuer à des soldats romains (3) ces inscriptions gravées dans une région sauvage du Liban si réfractaire à la culture latine. Les légions de Syrie ont souvent travaillé aux grandes voies (4). Leur collaboration à l'aménagement des chemins de montagne paraît attestée par un certain nombre d'inscriptions latines gravées sur le roc : à la passe de ʿAqoûra (*C.I.L.*, III, 179 = 12098 a), à ʾAfqa (*ibid.*, 178), à ʿAraya près ʿAlaïh, à 16 km. de Beyrouth sur la voie ferrée Beyrouth-Damas (*ibid.*, 6692), sur le sentier qui conduit de Yammoûneh à Héliopolis (*ibid.*, 202), à Zebdâni, peut-être il est vrai sur la *via* Héliopolis-Damascus (*ibid.*, 135, cf. p. 970). Mais l'attribution des inscriptions d'Hadrien à quelque corporation de bûcherons ou à un détachement d'ouvriers de la flotte syrienne cadre mieux avec les diverses indications recueillies par Renan. Il est possible d'ailleurs que le transport des arbres destinés à la flotte ait exigé la réparation des chemins.

Un nouveau dékaprote à Gérasa.

La mention de dékaprotes n'est pas très fréquente dans l'épigraphie

---

(1) Ligature du P et de l'H, la barre de l'H coupant l'autre lettre au milieu de la panse ; de l'A et de l'V.

(2) IMPH et AV en ligature. Caractères hauts de 0^{m}, 18 à 0^{m}, 20.

(3) On sait l'appui demandé aux troupes par le favori de Plotine, alors légat de Syrie, à la mort de Trajan. Cf. W. Weber, *Untersuchungen zur Geschichte d. Kaisers Hadrianus*, pp. 42-3.

(4) Chapot, *La frontière de l'Euphrate...*, p. 229 ss.

syrienne. Nous la rencontrons à Palmyre (1), à Sidon (2), à Balanée (3), peut-être à Baʿalbek (4) ; en Arabie, à l'ancienne Namara, au S.-E. de Damas (5). — Des textes historiques révèlent l'existence de la dékaprotie en Palestine, à Tibérias du temps de Josèphe (6), probablement à Jérusalem sous Néron (7). On a cru aussi la reconnaître à Marathos (8).

Nous connaissons également à Gérasa un δεκάπρωτος διὰ βίου πόλεως (9). Il faut en outre, je crois, compter la dékaprotie parmi les charges nombreuses qu'exerça le Gérasien M. Aurelios Marôn.

Voici l'inscription honorifique consacrée à ce personnage (10) :

Μάρκον Αὐρήλιον
[Μ]άρωνα Ἀμύντου Δημ[η-
τ]ρίου, πρ[ῶ]τον τῆς πόλ[εως]
.... σάμεν[ον .....
.. [φ]ιλοδοξήσ[αντα...
.. ων πρεσβε[ύσαντα εἰς τὴν
β]ασιλίδα Ῥώμη[ν]......
σ]αντα δὶς πέντε ἔ[τη?....
. νιαυιον ἀγο[ρ.....
προεδρεύσ[αντα καὶ

(1) Tarif bilingue de 137, Dittenberger, *Orientis graeci inscr. sel.*, 629 = *I.G.R.R.*, III, 1056.

(2) Renan, *Mission de Phén.*, p. 387.

(3) *Athen. Mitt.*, X, p. 170 = *I.G.R.R.*, 1013. Citée par O. Seeck, *Beitraege zur alt. Gesch.*, p. 150, n. 2, dans son article *Decemprimat u. Dekaprotie*.

(4) Si H. Diels a raison de reconnaître un dékaprote dans le πρωτεύων d'une inscription qui daterait de 430 ap. J. C. (O. Puchstein, Erstes Jahresber. über die Ausgrab. zu Baalbek, *Jahrbuch*, Bd XVI, 1901, pp. 133-160, p. 26 du tiré à part). On trouverait en Syrie d'autres exemples du titre de πρωτεύων, v. g, Wadd., 2498, 2499.

(5) Dussaud et Macler, *Voyage au Ṣafâ*, p. 148, n° 12.

(6) Cf. Schürer, *Gesch. d. Iud. Volkes*³, II, p. 172, n. 474.

(7) *Id.*, *ibid.*, II, p. 201-2.

(8) Diodor., XXXIII, 5, cité par Schürer, *l. c.*, p. 202, n. 43.

(9) H. Lucas, Repertorium der gr. Inschr. aus Gerasa, *Mitt. d. deutsch. Palaestina-Vereins*, 1902, p. 73, n° 70.

(10) *Id.*, *ibid.*, pp. 70-1, n° 61. La bibliographie de l'inscription est donnée p. 45.

ἄ[λλα πολλὰ ἀμφι[πολ-
ησάμενον καὶ φοινε[ι.
κ]αρχήσαντα καὶ πάσα[ς]
[τιμὰς ἀποπληρώσαντα]
[ἡ Γερασηνῶν πόλις].

Aux lignes 8ᵉ et 9ᵉ M. Lucas complète avec quelque doute (1) :

...... σ]αντα δὶς πέντε ἔ[τη κατ' ἐ]νιαυ[τ]όν.

Je crois qu'il faut restituer toute la phrase :

[δεκαπρωτεύσ]αντα δὶς πέντε ἔ[τη κατ' ἐ]νιαυ[τ]όν.

Le complément convient à la lacune, si l'on suppose quelques ligatures, analogues à celles que porte la copie de l'inscription (2). Une inscription au moins, de Thyatire (3), nous fait connaître un δεκαπρωτεύσας ἔτη ι. Quant à l'expression κατ' ἐνιαυτόν, on peut la comparer à *C.I.G*, 3491: δεκαπρωτεύσαντα τὴν βαρυτέραν πρᾶξιν βασιλέως ἐν ἐνιαυτῷ ἑνί On a vu dans cette inscription provenant de Thyatire une preuve que la dékaprotie était une commission renouvelée annuellement. Quel que soit le sens, toujours incertain (4), de ce texte de Thyatire, celui de Gérasa semble confirmer l'opinion précitée. L'annuité ou pour le moins l'itération de la charge paraît d'ailleurs plus probable, après les travaux récents (5).

Le nombre des années de charge est indiqué dans notre texte par

(1) *Ibid.*, p. 71, n. 3.

(2) v. g. celles de Π et de Ρ, avec l'ω gravé en dessous de la ligne, et celle de Τ et de Ε.

(3) *C.I.G.*, 3490.

(4) O. Seeck, pp. 183-4, en a présenté une interprétation conciliable avec la perpétuité de la fonction. Même après la nouvelle copie de *Athen. Mitt.*, XXIV, p. 232, n° 71 le sens reste incertain d'après Hula, Dekaprotie u. Eikosaprotie, *Jahreshafte d· oesterr. arch. Inst.*, V, 1902, pp. 197-207.

(5) Hula, *l. c.*, se prononce pour l'itération ; Brandis, dans Pauly-Wissowa, IV, col. 2421, pour l'annuité. Tous deux, ainsi que Rostowtzew, *Staatspacht*, p. 147, repoussent l'identité des dékaprotes et des decemprimi soutenue par Seeck. Cf. Hirschfeld, *Die Kais. Verwaltungsbeamten*², p. 74, n. 6.

δὶς πέντε, non par δέκα. Ce peut être pur effet de style. Il est tentant néanmoins de rapprocher cette expression des textes qui semblent marquer pour la dékaprotie un minimum de 5 ans (1).

Pour concilier le renouvellement annuel et la quinquennalité, on pourrait proposer l'hypothèse suivante, avec laquelle aucun texte ne me semble en désaccord : les dékaprotes auraient été choisis par la boule, annuellement ; mais de par le gouvernement, si attentif au mandat de collecteurs responsables confié aux dékaprotes, la réélection aurait été, à une date indéterminée, imposée jusqu'à concurrence de 5 années d'exercice et et peut-être plus encore dans la suite. — Dans sa générosité, notre M. Aurelios Marôn aurait accepté d'être réélu dès la fin de sa 1re gérance, sans intervalle (2).

Les Hamii.

Le P. Lammens veut bien me communiquer la note suivante, qui intéresse à la fois la topographie antique et l'épigraphie de la Syrie (Mars 1908).

« Dans le *Bull. archéol. du comité des travaux historiques,* 1906, 1re « livr., p. 125, M. Besnier publie une inscription de El Qaçr el Kebir (Ma« roc) : *Valerius Abdas, imagini(fer) alae Hamior(um), Calcidenus, (vi« xit) ann(is) XXXV.*

« La Chalcis, patrie de notre imaginifer, doit être Chalcis ad Liba« num, comme le prouvera l'identification de la région des Hamii. Toute « cette région de l'Antiliban était un centre de recrutement (cf. *Bull., l. c.,* « p. 128).

---

(1) Seeck, p. 153. A Jasos, l'administrateur d'une somme léguée à la cité devait être, 5 ans à la suite, un dékaprote ou s'il venait à s'en former un collège, un des εἰκοσάπρωτοι (*Rev. des Ét. Gr.,* VI, p. 160).

(2) Dans l'existence en la même ville d'un δεκάρωτος διὰ βίου (cf. *supra*) et probablement d'un dékaprote ayant exercé 10 ans, la contradiction n'est qu'apparente. Sur la valeur de l'expression διὰ βίου, cf. v. g. Brandis, Pauly-Wissowa, s. v. δεκάπρ., IV, coll. 2420-1.

« *Hamii*, c'est un ethnique évidemment. A quelle ville le rapporter ? —
« à *Hama* ou *Hamath* ? Non, parce qu'à l'époque romaine le nom officiel de « la localité était Epiphaneia ou Emath. — Mais bien plutôt à *Ḥam*, dans « l'Antiliban (cf. Dussaud et Macler, *Voyage au Ṣafâ*, p. 210 ss. et Cl. « Ganneau, *R.A.O.*, I, pp. 21-23 ; *C.I.L.*, III S., 14162², cf. p. 23287⁴). « La κώμη Χάμων possédait un sanctuaire de Mercure, dont le culte fut pro- « bablement introduit par des vétérans (1).

« Quelle était l'orthographe de *Ḥam* ? M. Dussaud n'indique pas s'il « y a une lettre de prolongation, si par conséquent il faut lire *Ḥâm* = حام « ou bien *Ḥamm* = حمّ (cf. la graphie *Hammii*, *Bull.*, *l. c.*, pp. 129-131). « La dernière graphie me paraît la plus vraisemblable ; cf. Yâqoût, II, « 340-1. Le Ḥamm de l'Antiliban n'est d'ailleurs, à ma connaissance, « mentionné par aucun géographe arabe. »

---

(1) On a cru reconnaître une cohorte de Hamii, en Syrie même, dans la χωρτ[ὴ] μιλι(αρία) mentionnée dans *Bull. de corr. hell.*, XI (1897), p. 45, n° 22. Cf. Chapot, *La frontière de l'Euphrate..*, p. 106.

La ḤAMÂSA de BUḤTURÎ

ÉDITÉE

D'APRÈS L'UNIQUE Ms. CONSERVÉ A LEYDE

PAR LE P. L. CHEIKHO, S. J.

Avant-propos

Aboû ʿUbâda al-Walîd ibn ʿUbaid al-Buḥturî né en 206 de l'hégire, mort en 284 (821-897 de l'ère chrétienne) était issu de la grande tribu de Ṭay' comme son contemporain le fameux poète Aboû Tammâm. Comme lui il passa une partie de sa vie dans la province de Syrie limitrophe de l'Euphrate et se rendit ensuite à Bagdad pour se mettre au service des califes Abbâssides.

Plus jeune de quelques années que son compatriote, il put lui soumettre ses premières poésies. Aboû Tammâm reconnut le talent naissant d'al-Buḥturî et salua en lui un digne successeur. Bientôt même l'étoile du nouveau poète brilla d'un tel éclat, que celle de son devancier en fut quelque peu éclipsée. Peu s'en fallut que ce dernier n'eût à combattre un rival dans les joutes poétiques qui suivirent ces premières ouvertures. Aboû Tammâm mourut en 231 (845), ce qui lui épargna l'humiliation d'une défaite. Voici d'ailleurs le jugement d'un fin critique sur les trois grands poètes de cette période de transition : c'est le verdict d'Aboû'l ʿAlâ al-Maʿarrî bien digne lui-même d'être compté dans cette triade : « Pour moi, dit al-Maʿarrî, je regarde Mutanabbî et Aboû Tammâm comme deux philosophes ; le vrai poète c'est al-Buḥturî».

Mais il est inutile de nous étendre davantage sur le mérite de notre

auteur ; on peut lire dans Ibn-Ḫallikân et d'autres biographes célèbres les détails de sa vie et les appréciations flatteuses qu'on a portées sur son talent. Ce que nous voulons signaler ici, c'est un des ouvrages d'al-Buḥturî resté jusqu'ici inédit malgré son incontestable utilité. Nous voulons parler de sa « Ḥamâsa ». On appelle Ḥamâsa certaines Anthologies poétiques où l'on fait une part considérable, la principale même, aux poésies guerrières. Ce fut Aboû Tammâm qui eut l'honneur d'inaugurer ces Recueils. La Ḥamâsa qui porte son nom eut un tel retentissement, soit à cause du nombre considérable de poètes qu'il a cités, soit plutôt à cause du bon goût dont il fit preuve dans le choix de ses poésies, qu'elle se répandit partout. Aboû Tammâm, disait-on, s'est révélé meilleur poète dans son choix que dans ses propres compositions. On en fit des copies sans nombre, des commentaires de toutes sortes, plus ou moins développés, dont plusieurs sont arrivés jusqu'à nous, et ont été en partie publiés. Contentons-nous de citer l'édition la plus remarquable, celle de Freytag. Le recueil d'Aboû Tammâm y est accompagné du beau commentaire de Tibrîzî, et l'un et l'autre sont traduits en latin par le célèbre orientaliste allemand.

Al-Buḥturî voyant quelle immense renommée s'était acquise son prédécesseur par ce travail, voulut encore lui disputer la palme sur ce terrain. Il composa une Ḥamâsa qu'il dédia au vizir du calife al-Mutawakkil et qui, à beaucoup d'égards, peut soutenir la comparaison avec celle d'Aboû Tammâm, si même elle ne la surpasse point. A voir la richesse poétique de cette compilation, le nombre si considérable de poètes qui y sont cités — de 500 à 600 environ — la plupart antérieurs à l'Islâm, la variété des sujets qui y sont traités, dans les 174 chapitres du livre, enfin le goût très pur qui a présidé à ce choix, on se demande pourquoi cet ouvrage est resté malgré tout son mérite, dans un complet oubli. Les seules traces qui en attestent l'existence, ce sont les simples mentions qui en ont été faites par Ibn Ḫallikân dans la notice d'al-Buḥturî et par Hağî Ḫalfa dans sa grande Encyclopédie bibliographique à l'article « Ḥamasa ». Ces mentions ne sont accompagnées d'aucun renseignement, ni sur le fonds de l'ouvrage, ni sur les circonstances qui déterminèrent l'auteur à l'entreprendre.

Ce recueil aurait complètement disparu, si un savant hollandais

L. Warner n'avait eu, vers le milieu du XVIIe siècle, la chance d'en trouver une copie à Constantinople. Il en fit l'acquisition avec un grand nombre d'autres Manuscrits qu'il céda à l'Université de Leyde. C'est là que nous l'avons copié en 1892.

Ce Ms. mesure environ 16 cent. de long sur 13 de large et contient 400 pages de texte, de 15 lignes par page. Son écriture est soignée, élégante même comme il convenait pour une bibliothèque de prince. Cette destination ressort d'une note qu'on lit au bas du titre de l'ouvrage برسم الخزانة السعيديّة العلويّة الأجليّة الفخريّة عمّرها الله ببقاء الامد. Mais il est difficile de désigner le personnage à qui reviennent ces qualificatifs. Il s'agit probablement d'un de ces princes Mamloûks qui étaient à la cour des sultans d'Egypte au XVe siècle. Le papier de l'ouvrage indique aussi cette époque (1).

En examinant le titre doré qui orne la première page du Ms., on peut en tirer quelques autres renseignements. C'est tout d'abord le nom du personnage auquel al-Buḥturî a dédié son travail et qui semble même en avoir été l'inspirateur ; le fameux vizir du calife al-Mutawakkil, al-Fatḥ ibn Ḫâqân. D'après cette indication, notre auteur aurait entrepris l'ouvrage pour ce grand ministre, dans le but d'imiter l'œuvre d'Aboû Tammâm et de la surpasser même : اختارهُ من اشعار العرب للفتح بن خاقان معارضةً لكتاب الحماسة الذي ألّفهُ ابو تمّام حبيب بن اوس الطائيّ. Une note pareille se trouve à la dernière page du Ms.

Sur la même page du titre on lit le nom du philologue ou narrateur (râwia) qui a été le dépositaire de ce trésor littéraire et qui l'a transmis au public après l'avoir reçu de son père qui le tenait lui-même du sien, confident direct de l'auteur

رواية ابي العبّاس احمد بن محمّد المعروف بابن ابي خالد الأحول عن ابيهِ عن البحتري رحمهُ الله.

Quel est cet Aboû'l ʿAbbâs dont il est ici question ? Nous n'avons rien trouvé de certain sur son compte, malgré toutes nos recherches, mais il est très probable qu'il est le fils de ce philologue que mentionne en ces

(1) On trouve à la page 107 du Ms. une note marginale d'une écriture différente de celle du texte, où un écrivain raconte un fait qui se serait passé à Damiette en 960 de l'hégire (1553), alors qu'il était *nâ'ib* du gouvernement نائب الحكم. Ce qui montre que le Ms. est antérieur à cette date.

termes l'auteur du Fihrist (p. 79) : ابو العبّاس محمّد بن الحسن بن دينار الاحول من العلماء باللغة والشعر وكان ناسخا ; puis il donne les noms de quelques-uns de ses ouvrages. A la page 157 il le compte au nombre de ceux qui ont recueilli le Diwân d'Imru'l Qais.

Ces quelques renseignements sont tout ce que nous pouvons donner sur cet ouvrage dont plusieurs Orientalistes avant nous avaient reconnu l'importance. Déjà au XVIIIe siècle, Reiske en avait fait une copie que nous avons retrouvée à Copenhague. Le professeur Th. Nöldeke dans ses *Beitraege zur Kenntniss der Poesie der alten Araber* en 1864 en a cité quelques pages. Le Dr Geyer (*ZDMG*, XLVII) en a aussi donné des extraits ; il a même dressé une bonne table alphabétique des poètes, qu'on y cite. D'autres en ont profité également pour leurs éditions de Diwâns anciens. Plusieurs savants avaient même songé plus d'une fois à éditer cette Ḥamâsa. Une chose, croyons-nous, les en a détournés jusqu'ici, c'est que le Ms. est unique, et qu'ils auraient voulu en contrôler les textes si variés et souvent si archaïques sur une autre copie ; cela leur paraissait d'autant plus nécessaire que le Ms. de Leyde laisse parfois à désirer sous le rapport de la correction, et surtout pour la notation des voyelles.

Ces considérations nous avaient arrêté nous-même jusqu'à présent ; il nous a semblé pourtant qu'il fallait passer outre, et fournir aux Orientalistes un nouveau secours pour la connaissance de l'ancienne Arabie. Nous donnerons d'abord le texte du Manuscrit aussi fidèlement que possible, sauf les cas où nous l'avons trouvé évidemment fautif. Nous le ferons suivre d'un Appendice où nous signalerons toutes les variantes que nous avons recueillies dans les ouvrages imprimés ou manuscrits de notre Bibliothèque Orientale. De bonnes Tables complèteront la publication.

En terminant nous adressons nos remerciements au savant Directeur de la Bibliothèque Orientale de Leyde, le Dr de Goeje qui nous a donné toutes les facilités pour la transcription et l'édition de cet ouvrage.

كتاب الحماسة

تأليف ابي عُبادة الوليد بن عبيد البحتريّ عفا اللّه عنه

اختارهُ من اشعـار العرب للفتح بن خاقان

معارضةً لكتاب الحماسة الذي أَلَّفَهُ ابو تمَّام حَبيب بن اوس الطائي

رحمهما الله وعفا عنهما

رواية ابي العبَّاس احمد بن محمَّد المعروف بابن ابي خالد الأَحْوَل عن ابيه عن البُحْتُري

رحمهُ الله

برسم الخزانة السعيديَّة العلوية الأَجَلّية الفخريّة عمّدَها الله ببقاء الأمد

(4) بسم الله الرّحمن الرّحيم

اللهمّ عونَكَ الحمد لله ربّ العالمين والعاقبة للمتّقين ولا عُدوان الّا على الظالمين وصلّى الله على سيّدنا محمّد خاتم النبيّين وعلى آلهِ الطيّبين الطاهرين واصحابهِ الاخيار المنتجبين وازواجه امّهات المؤمنين وسلّم وكرّم

هذا كتاب الحماسة لابي عُبادة الوليد بن عُبَيْد البُحْتُرِي (١ عفا الله عنهُ . وعدد ابوابهِ مائة باب واربعة وسبعون بابًا

الباب الاول فيما قيل في حمل النفس على المكروه

الباب الثاني فيما قيل في الفتك

الباب الثالث فيما قيل في الإِصحار للاعداء والمكاشفة لهم وترك التستّر منهم

الباب الرابع فيما قيل في مجاملة الاعداء وترك كَشْفهم عمّا في قلوبهم

الباب الخامس فيما قيل في الاطراق حتى تمكّن الفرصة

الباب السادس فيما قيل في بقاء الإِحنة ونموّ الحقد وان طال عليهما الزمان

الباب السابع فيما قيل في الأَنَفة والامتناع مِن الضَيم والخَسْف (٥) *

الباب الثامن فيما قيل في ركوب الموت خشية العار

الباب التاسع فيما قيل في الاستسلام على الذلّ بعد الامتناع

الباب العاشر فيما قيل في التحريض على القتل بالثار وترك قبول الدية

الباب الحادي عشر فيما قيل في الامتناع من الصُلح

الباب الثاني عشر فيما قيل في التشمير عند الحرب ورفض النساء

الباب الثالث عشر فيما قيل في ادراك الثار والاشتفاء من العدوّ

الباب الرابع عشر فيما قيل في ذمّ الفرار والتعيير بهِ

١) في الاصل البُحتَري بفتح التاء والصواب بضمّها

* هذه الاعداد تدلّ على صفحات الاصل المحفوظ في مكتبة لَيدن

الباب الخامس عشر فيما قيل في استطابة الموت عند الحرب
الباب السادس عشر فيما قيل في حمد عاقبة ركوب المكروه عند الحرب
الباب السابع عشر فيما قيل في الاعتذار من الفرار
الباب الثامن عشر فيما قيل في الإقرار بالفرار
الباب التاسع عشر فيما قيل في حسن الفرار
الباب العشرون فيما قيل فيمن يتهدّد عدوّه اذا كان بعيدًا عنهُ فاذا قَرُب منهُ خار وَجبُنَ
الباب الحادي والعشرون فيما قيل في نبوّ السيف (6)
الباب الثاني والعشرون فيما قيل في اغاثة الملهوف ومنع الرفيق في الحرب
الباب الثالث والعشرون فيما قيل في منع النصف وترك قبولهِ
الباب الرابع والعشرون فيما قيل في الإنصاف في الحرب
الباب الخامس والعشرون فيما قيل في الفرار على الارجل
الباب السادس والعشرون فيما قيل في الفرار على الخيل
الباب السابع والعشرون فيما قيل فيمن كره الحرب ونهى عنها وطلب السلم ودعا اليهِ
الباب الثامن والعشرون فيما قيل في مؤاخاة الكرام وحمدها واتيان اهل الفضل بالمروءَة والصلة
الباب التاسع والعشرون فيما قيل في ترك مؤاخاة اللئام وذمّها
الباب الثلثون فيما قيل في ابتلاء الرجال قبل مؤاخاتهم
الباب الحادي والثلثون فيما قيل فيمن تُتَّهم مودَّتهُ ولا يوثق باخائهِ
الباب الثاني والثلثون فيما قيل في اخلاص الودّ لمن وددت وترك الرضى لهم بما لا ترضى بهِ لنفسك (7)
الباب الثالث والثلثون فيما قيل في إخلاف الوعد
الباب الرابع والثلثون فيما قيل في قطع من اعترض في ودّه
الباب الخامس والثلثون فيما قيل في صحّة المودَّة وحفظ الاخاء
الباب السادس والثلثون فيما قيل فيمن يقطع اخوانهُ اذا استغنى واحتاجوا اليهِ
الباب السابع والثلثون فيما قيل في اخلاص المودّة وادامتها
الباب الثامن والثلثون فيما قيل في كراهة ودّ المَلُول
الباب التاسع والثلثون فيما قيل في ترك قطع الاخ القديم للمستطرف

الباب الاربعون فيما قيل فيمن يدنو من اخوانهِ اذا استغنى ويتباعد اذا افتقر ويزيدهُ غناهُ اكراماً لمن افتقر من اخوانهِ
الباب الحادي والاربعون فيما قيل في ترك المؤاخذة بالعثرة من الاخوان والاستبقاء لهم
الباب الثاني والاربعون فيما قيل في رعاية الامانة وترك الخيانة
الباب الثالث والاربعون فيما قيل فيمن تريد لهُ الخير ويريد لك الشر من الاخوان والاهل
الباب الرابع والاربعون فيما قيل في إجمال الصدّ عمَّن صدَّ عنك من الاخوان وترك الفكر لهُ الَّا بالجميل (8)
الباب الخامس والاربعون فيما قيل في قطع الوشاة بين الاخوان
الباب السادس والاربعون فيما قيل في الندامة على وصال مَن لا خير فيهِ من الاخوان
الباب السابع والاربعون فيما قيل في ترك قطع الاخوان ولائمتهم على اوَّل ذنب ومساعدتهم على ما هَوَوْا وركوب ما ركبوا
الباب الثامن والاربعون فيما قيل فيمن اذا استغنى جفا اخوانهُ وتباعد منهم واذا افتقر دنا اليهم ووصلهم
الباب التاسع والاربعون فيما قيل في غلبة الزمان وافنائهِ الامم
الباب الخمسون فيما قيل في اختلاف الليل والنهار والشهور والاحوال وتقريبهم الآجال
الباب الحادي والخمسون فيما قيل فيما يصير اليهِ من تمنَّى البقاء وطال عمرهُ
الباب الثاني والخمسون فيما قيل في اليأس من البقاء وحذر الموت وترقُّبهِ وقلَّة الحِيَل فيهِ
الباب الثالث والخمسون فيما قيل في التبرُّم بالحياة والملالة من طول العمر (9)
الباب الرابع والخمسون فيما قيل في تحكيم الدهر الانسان بالتجارب والعظات
الباب الخامس والخمسون فيما قيل في الشماتة وتحذير عاقبتها
الباب السادس والخمسون فيما قيل في عتاب الدهر على فجيعة الاهل والقرائب
الباب السابع والخمسون فيما قيل في ذلّ من اغترب عن قومهِ وعدا عليهِ من لهُ عزّ وعشيرة
الباب الثامن والخمسون فيما قيل في لائمة المرء نفسه ومعاتبتهِ اياها
الباب التاسع والخمسون فيما قيل في الشكر وفضله وترك كتمان المعروف
الباب الستون فيما قيل في كفر النعمة وتخبيثها بنفس من اسداها
الباب الحادي والستون فيما قيل في اللين والشدَّة والمجازاة

الباب الثاني والستون فيما قيل في ذم عاقبة البغي والظلم
الباب الثالث والستون فيما قيل في حفظ ما لا يجب وترك الواجب
الباب الرابع والستون فيما قيل فيمن يحرم خيرَهُ اقاربهُ ويوليهِ الاباعد من الناس
الباب الخامس والستون فيما قيل فيما يلحق الرجل من الضيم اذا ضيم مولاه او قريبهُ (١٥)
الباب السادس والستون فيما قيل في ترك ما نُهيتَ عنهُ
الباب السابع والستون فيما قيل فيمن لا يطغى اذا استغنى وفرح ولا يجشع اذا افتقر وحزن
الباب الثامن والستون فيما قيل في ترك ما نبا بك من المنازل والبلدان
الباب التاسع والستون فيما قيل في تنقُّل الدول وتغيُّر الاحوال
الباب السبعون فيما قيل في تعاقب اليسر والعُسْر وترادف المساءة والمسرَّة
الباب الحادي والسبعون فيما قيل في جهل الانسان بما يصيبهُ ويخطئهُ من الخير والشر
الباب الثاني والسبعون فيما قيل في المواظبة على طلب الحوائج والصبر عليها
الباب الثالث والسبعون فيما قيل فيمن يكثر مسئلة اخوانهِ
الباب الرابع والسبعون فيما قيل في تحذير النساء تزوج اهل العجز واللوم وحثهنَّ على اهل الفضل والكرم
الباب الخامس والسبعون فيما قيل في الصبر على المصائب والتجلُّد للشامتين وترك الاستكانة
الباب السادس والسبعون فيما قيل في الاعتذار من الجزع اذا عظمت المصيبة وجلَّت (١١)
الباب السابع والسبعون فيما قيل في الحرص والشره وذمّهما
الباب الثامن والسبعون فيما قيل في المطامع وانها تذلّ صاحبها
الباب التاسع والسبعون فيما قيل في الحثّ على السؤال عمَّا جهلت
الباب الثمانون فيما قيل في اصالة المزدرى عند المنظر وافن المجتهر عند المخبر
الباب الحادي والثمانون فيما قيل في جرّ صغير الامر للكبير
الباب الثاني والثمانون فيما قيل في الغدر والخيانة وذمهما
الباب الثالث والثمانون فيما قيل في الوفاء وحمدهِ
الباب الرابع والثمانون فيما قيل في انجاز الوعد وترك المطل
الباب الخامس والثمانون فيما قيل في تبيين الاعطاء والمنع وقبح المنع بعد الوعد
الباب السادس والثمانون فيما قيل في كتمان السرّ ورعايتهِ

الباب السابع والثمانون فيما قيل في انتشار السر اذا جاوز الاثنين
الباب الثامن والثمانون فيما قيل في الرضا من الجزاء بالمتاركة
الباب التاسع والثمانون فيما قيل فيمن نزا بهِ البطر حتى نالهُ المكروه
الباب التسعون فيما قيل في ذم خشوع طالب الحاجة وتذلُّلهِ لمن يسالهُ ايَّاها (12)
الباب الحادي والتسعون فيما قيل في الابتداء بالعطيَّة قبل المسئلة
الباب الثاني والتسعون فيما قيل في امتناع الانسان كبيرًا ممَّا امتنع منهُ صغيرًا
الباب الثالث والتسعون فيما قيل في فراق الاخوان
الباب الرابع والتسعون فيما قيل في تقلب الدهر باهلهِ ورفعهِ قوماً وخفضهِ آخرين
الباب الخامس والتسعون فيما قيل في توقُّع الموت والحذر منهُ والإعداد للمعاد
الباب السادس والتسعون فيما قيل في انكار الامور مقبلةً ومعرفتها مدبرة
الباب السابع والتسعون فيما قيل في النمائم
الباب الثامن والتسعون فيما قيل في الانصاف واعطاء الحقّ الضعيف واخذهِ من القوي
الباب التاسع والتسعون فيما قيل في الجدّ والحظ وسعادة المرء بهما
الباب المائة فيما قيل في اكرام النفس وترك اهانتها
الباب الحادي والمائة فيما قيل في التقى والبرّ
الباب الثاني والمائة فيما قيل في المجازاة بالخير والشر مِثلًا بمثل
الباب الثالث والمائة فيما قيل في ترك الطيرة وقلَّة الاكتراث بها
الباب الرابع والمائة فيما قيل في اليأس وانهُ يعقب الراحة
الباب الخامس والمائة فيما قيل في المحافل والمشاهد
الباب السادس والمائة في اجتراء الناس على من ضعف وكفّ شرهِ واتقائهم مَن صلُب ومَنُع جانبهُ
الباب السابع والمائة فيما قيل في المجازاة بالسوء ومنع الناحية (13)
الباب الثامن والمائة فيما قيل في ترك المجازاة بالسوء والعفو عن المسيء
الباب التاسع والمائة فيما قيل في معصية النصحاء والندامة عليهِ اذا فاتت
الباب العاشر والمائة فيما قيل في صِلة من ودَّ وان بعُد وقَطْع من كره وان قرُب
الباب الحادي عشر والمائة فيما قيل في اتّهام اهل النصح ومباعدتهم وائتمان اهل الغش وتقريبهم
الباب الثاني عشر والمائة فيما قيل في اتّهام مَن قارب العدوّ وباعد الصديق في المودَّة

الباب الثالث عشر والمائة فيما قيل فيمن ذمّ جدّه ولام حظّهُ
الباب الرابع عشر والمائة فيما قيل في نصيحة المستشير والنظر لهُ
الباب الخامس عشر والمائة فيما قيل في الباحث عن حتفهِ
الباب السادس عشر والمائة فيما قيل في الشباب والشيب
الباب السابع عشر والمائة فيما قيل في الاعتذار من الشيب
الباب الثامن عشر والمائة فيما قيل في مدح المشيب
الباب التاسع عشر والمائة فيما قيل في قبح الصبابة بذي الشيب
الباب العشرون والمائة فيما قيل في مدح الشباب وذمّ الشيب
الباب الحادي والعشرون والمائة فيما قيل في مدح الشيب وذمّ الشباب (14)
الباب الثاني والعشرون والمائة فيما قيل في الكِبَر والهَرَم
الباب الثالث والعشرون والمائة فيما قيل في إخلاق كل جديد ومصير كل بني امٍ الى الموت
الباب الرابع والعشرون والمائة فيما قيل في انتكاس الامور والازمنة وارتفاع اللئام واتّضاع الكرام
الباب الخامس والعشرون والمائة فيما قيل في معرفة الرجال بالقرناء والاصحاب
الباب السادس والعشرون والمائة فيما قيل في الغناء والقيام بالامور والكفاية للمهمّ
الباب السابع والعشرون والمائة فيما قيل فيمن لا خير عندهُ ولا شرّ لصديق ولا لعدوّ
الباب الثامن والعشرون والمائة فيما قيل بالتأسي عند الهلاك بالأسى
الباب التاسع والعشرون والمائة فيما قيل في تعاقب السعود والنحوس على المرْ
الباب الثلثون والمائة فيما قيل في اصلاح المال وحفظهِ الّا في وجوهِ التي يحسن بذلهُ فيها
الباب الحادي والثلثون والمائة فيما قيل في حَوْل الاجل دون درك الامل
الباب الثاني والثلثون والمائة فيما قيل في الاثم
الباب الثالث والثلثون والمائة فيما قيل في نزوع المرْ الى اصلهِ وشبههِ بآبائهِ واجداده (15)
الباب الرابع والثلثون والمائة فيما قيل فيمن يؤخذ بذنب غيره
الباب الخامس والثلثون والمائة فيما قيل في الرخاء بعد الشدّة
الباب السادس والثلثون والمائة فيما قيل في غلبة الشيمة والخُلق على التخلّق
الباب السابع والثلثون والمائة فيما قيل في ظهور ما اسرّ الانسان من خير او شرّ

الباب الثامن والثلثون والمائة فيما قيل في مصير الكثرة الى القلّة
الباب التاسع والثلثون والمائة فيما قيل في قرب ما يأتي وبُعد ما مضى
الباب الاربعون والمائة فيما قيل في الصمت والاقلال من الكلام
الباب الحادي والاربعون والمائة فيما قيل في التكلم بالحق والصواب وترك الصمت
الباب الثاني والاربعون والمائة فيما قيل في الاستدلال على عقل الرجل وحمقهِ بلسانه وكلامهِ
الباب الثالث والاربعون والمائة فيما قيل في حفظ اللسان وترك المبادرة للكلام
الباب الرابع والاربعون والمائة فيما قيل في نماء القليل من الحلال ونفعهِ وقلّة نفع الخبيث ونمائهِ
الباب الخامس والاربعون والمائة فيما قيل في ترك الحمد للانسان قبل اختبارهِ
الباب السادس والاربعون والمائة فيما قيل في تخوُّف جواب الكلام (16)
الباب السابع والاربعون والمائة فيما قيل في اليأس من تأدُّب الكبير وفضل تأديب الصغير
الباب الثامن والاربعون والمائة فيما قيل في حمد الناس مَن رشُدَ ولَوْمهم مَن غوَى
الباب التاسع والاربعون والمائة فيما قيل في تجاوز ما لا تستطيع الى ما تستطيع
الباب الخمسون والمائة فيما قيل في ايثار الانسان نفسهُ بمالهِ واكلهِ اياهُ في حياتهِ وان لا يخلفهُ للورثة
الباب الحادي والخمسون والمائة فيما قيل في الندامة على شتم العشيرة ومجازاتها بالسوء وترك العفو عنها
الباب الثاني والخمسون والمائة في خذلان بني العمّ عند الشدائد وفي اختلاف احوالهم وفي معاتبتهم واستصلاحهم
الباب الثالث والخمسون والمائة فيما قيل في مجانبة بني عمّ السوء والتباعد منهم وقطعهم
الباب الرابع والخمسون والمائة فيما قيل في ترك حمل الضغائن بقطع بني العم واستصلاحهم وترك الوقيعة بهم (17)
الباب الخامس والخمسون والمائة فيما قيل في لبس بني العمّ والموالي على ما فيهم من العداوة ونصرهم على شدّة خذلهم وقت الحاجة
الباب السادس والخمسون والمائة فيما قيل فيمن يجترئ على الصديق والاقارب ويجبُن عن العدوّ والاباعد
الباب السابع والخمسون والمائة فيما قيل في شدّة عداوة بني العمّ

الباب الثامن والخمسون والمائة فيما قيل في استبقاء مودَّة اهل الشر من الاقارب والعفو عنهم والاستعداء بهم لغيرهم من سائر الاعداء
الباب التاسع والخمسون والمائة فيما قيل في الضغائن و بغض اللئام والكرام
الباب الستون والمائة فيما قيل في اسعاف الكريم بحاجتهِ وترك احتقارهِ ان تحامل الدهر عليهِ رجاء ان تعود العاقبة بما يسرّه
الباب الحادي والستون والمائة فيما قيل في سعي الرجل وجمعهِ لغيرهِ
الباب الثاني والستون والمائة فيما قيل في ترك المراء
الباب الثالث والستون والمائة فيما قيل في ذم المزاح والهزل
الباب الرابع والستون والمائة في ذكاء القلب واصابة الظن
الباب الخامس والستون والمائة فيما قيل في سوء الظنّ بالصديق وابن العم (18)
الباب السادس والستون والمائة فيما قيل في التوسُّل
الباب السابع والستون والمائة فيما قيل في نسيان ما مضى وان جلّ وذكر الاحدث من الامور وان صغر
الباب الثامن والستون والمائة فيما قيل فيمن لم يُعرَف جوده ولا بخلهُ والامساك عن مدحهِ وذمهِ
الباب التاسع والستون والمائة فيما قيل في الجفاء بعد الصلة
الباب السبعون والمائة فيما قيل في المخافة والارتياع
الباب الحادي والسبعون والمائة فيما قيل في مطل الديون وكسرها على الغرماء
الباب الثاني والسبعون والمائة في اليمين وامتناعهم منها بدناً ليغرُّوا غرماءهم بذلك ثم مسامحتهم بها وتسهيلها عليهم عند المطالبة وتصميمهم عليها
الباب الثالث والسبعون والمائة فيما قيل فيمن ينجح باليمين ويبذلها لغريمهِ من غير تمنُّع
الباب الرابع والسبعون والمائة فيما قيل في مختار اشعار الجماعة من النساء في المراثي

(تمّ فهرس الابواب)

الباب الاول

فيما قِيلَ في حمل النفس على المكروهِ (عند الحرب)

١ قَالَ عَمْرُو بْنُ ٱلإِطْنَابَةِ ٱلخَزْرَجِيُّ (19) (وافر):

أَبَتْ لِي عِفَّتِي وَأَبَى إِبَائِي وَأَخْذِي ٱلْحَمْدَ بِٱلثَّمَنِ ٱلرَّبِيحِ
وَإِعْطَائِي عَلَى ٱلْمَعْسُورِ مَالِي وَضَرْبِي هَامَةَ ٱلْبَطَلِ ٱلْمُشِيحِ
وَقَوْلِي كُلَّمَا جَشَأَتْ وَجَاشَتْ مَكَانَكِ تُحْمَدِي أَوْ تَسْتَرِيحِي
وَأَدْفَعُ عَنْ مَكَارِمَ صَالِحَاتٍ وَأَحْمِي بَعْدُ عَنْ عِرْضٍ صَحِيحِ

٢ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ مَعْدِي كَرِبَ ٱلزُّبَيْدِيُّ (طويل):

وَقَفْتُ كَأَنِّي لِلرِّمَاحِ دَرِيئَةٌ أُقَاتِلُ عَنْ أَحْسَابِ جَرْمٍ وَفَرَّتِ
وَجَاشَتْ إِلَيَّ ٱلنَّفْسُ أَوَّلَ مَرَّةٍ فَرُدَّتْ عَلَى مَكْرُوهِهَا فَٱسْتَقَرَّتِ

٣ وَقَالَ شُرَيْحُ بْنُ قِرْوَاشٍ ٱلْعَبْسِيُّ (طويل):

أَقُولُ لِنَفْسٍ لَا يُجَادُ بِمِثْلِهَا أَقِلِّي ٱلْعِتَابَ إِنَّنِي غَيْرُ مُدْبِرِ
وَهَلْ غَمَرَاتُ ٱلْمَوْتِ إِلَّا نِزَالُكَ م ٱلْكَمِيَّ عَلَى لَحْمِ ٱلْكَمِيِّ ٱلْمُقَطَّرِ

٤ وَقَالَ عَبْدُ ٱللهِ بْنُ رَوَاحَةَ ٱلأَنْصَارِيُّ (رجز):

يَا نَفْسِ إِنْ لَمْ تُقْتَلِي تَمُوتِي إِنْ تَسْلَمِي ٱلْيَوْمَ فَلَنْ تَفُوتِي
أَوْ تُبْتَلَيْ فَطَالَ مَا عُوفِيتِ هٰذِي حِيَاضُ ٱلْمَوْتِ قَدْ خَلِيتِ
وَمَا تَمَنَّيْتِ فَقَدْ أُعْطِيتِ (20)

٥ وَقَالَ أَيْضاً (رجز):

أَقْسَمْتُ يَا نَفْسِ لَتُذَلِّنَّهْ كَارِهَةً أَوْ لَتُطَاوِعِنَّهْ
مَالِي أَرَاكِ تَكْرَهِينَ ٱلْجَنَّهْ قَدْ طَالَمَا قَدْ كُنْتِ مُطْمَئِنَّهْ

٦ وَقَالَ مَعْقِلُ بْنُ جَوْشَنٍ ٱلْأَسَدِيُّ (طويل):

اَقُولُ لِنَفْسٍ لَا يُجَادُ بِمِثْلِهَا　　رُوَيْدَكِ إِلَّا تُشْفِقِي حِينَ مُشْفَقِ
رُوَيْدَكِ حَتَّى تَعْلَمِي عَمَّ تَنْجَلِي　　عَمَايَةُ هٰذَا ٱلْعَارِضِ ٱلْمُتَأَلِّقِ

٧ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ مَعْدِي كَرِبَ ٱلزُّبَيْدِيُّ (وافر):

وَمُهْرٍ كَرِيمَةٍ فِي صَفْحَتَيْهِ　　نَوَافِذُ بِٱلْأَسِنَّةِ وَٱلسِّهَامِ
وَوَقْعُ ٱلْمَشْرَفِيِّ بِحَاجِبَيْهِ　　وَوَجْهَتِهِ وَمَا تَحْتَ ٱلْحِزَامِ
أُقَدِّمُهُ وَيَحْمِيهِ عَبُوسٌ　　عَلَى أَكْتَادِهِ كُرْهُ ٱللِّمَامِ

٨ وَقَالَ عَنْتَرَةُ بْنُ شَدَّادٍ (كامل):

بَكَرَتْ تُخَوِّفُنِي ٱلْحُتُوفَ كَأَنَّنِي　　اَصْبَحْتُ عَنْ عَرَضِ ٱلْحُتُوفِ بِمَعْزِلِ
فَأَجَبْتُهَا إِنَّ ٱلْمَنِيَّةَ مَنْهَلٌ　　لَا بُدَّ أَنْ أُسْقَى بِكَأْسِ ٱلْمَنْهَلِ
فَاقْنَيْ حَيَاءَكِ لَا اَبَا لَكِ وَٱعْلَمِي　　اَنِّي ٱمْرُؤٌ سَأَمُوتُ إِنْ لَمْ أُقْتَلِ

٩ وَقَالَ أَيْضًا (21) (كامل):

وَعَرَفْتُ أَنَّ مَنِيَّتِي إِنْ تَأْتِنِي　　لَا يُنْجِنِي مِنْهَا ٱلْفِرَارُ ٱلْأَسْرَعُ
فَصَبَرْتُ عَارِفَةً لِذٰلِكَ حُرَّةً　　نَفْسِي إِذَا نَفْسُ ٱلْجَبَانِ تُطَلَّعُ

١٠ وَقَالَ مَالِكُ بْنُ عَوْفٍ (كامل):

وَمُقَدَّمٍ تَجِبُ ٱلْقُلُوبُ لِضِيقِهِ　　أَقْدَمْتُهُ وَشُهُودُ قَوْمِي أَعْلَمُ
وَنَصَبْتُ نَفْسِي لِلرِّمَاحِ مُدَجَّجًا　　مِثْلَ ٱلدَّرِيئَةِ وَٱلْحُرُوبُ تَضَرَّمُ

١١ وَقَالَ قَطَرِيُّ بْنُ فُجَاءَةَ ٱلْمَازِنِيُّ (وافر):

اَقُولُ لَهَا إِذَا جَشَأَتْ وَجَاشَتْ　　مِنَ ٱلْأَبْطَالِ وَيْحَكِ لَنْ تُرَاعِي
فَإِنَّكِ لَوْ طَلَبْتِ حَيَاةَ يَوْمٍ　　عَلَى ٱلْأَجَلِ ٱلَّذِي بِكِ لَنْ تُطَاعِي

١٢ وَقَالَ ٱلْفَرَزْدَقُ وَقَدْ لَقِيَهُ فِي طَرِيقِهِ أَسَدٌ (كامل):

لَمَّا سَمِعْتُ لَهُ هَمَاهِمَ أَجْهَشَتْ　　نَفْسِي إِلَيَّ وَقُلْتُ أَيْنَ فِرَارِي
فَرَبَطْتُ نُفْرَتَهَا وَقُلْتُ لَهَا ٱصْبِرِي　　وَشَدَدْتُ فِي ضَنْكِ ٱلْمَقَامِ إِزَارِي

١٣ وَقَالَ ٱلْعَبَّاسُ بْنُ مِرْدَاسٍ ٱلسُّلَمِيُّ (كامل):

اَلْقَائِلُونَ إِذَا لَقُوا أَقْرَانَهُمْ إِنَّ ٱلْمَنَايَا قَصْدُ مَنْ لَمْ يُقْتَلِ
فَيُعَانِقُوا ٱلْأَبْطَالَ فِي حَمْسِ ٱلْوَغَا تَحْتَ ٱلْأَسِنَّةِ وَٱلْقَتَامِ ٱلْأَطْحَلِ

الباب الثاني

(22) فيما قِيلَ في الفتك

١٤ قَالَ مَنْظُورُ بْنُ رَبِيعٍ ٱلعَامِرِيُّ (طويل):

أَلَمْ تَعْلَمُوا أَنِّي إِذَا رُمْتُ فَتْكَةً بِجَرْبِيَ لَمْ أَنْظُرْ بِهِ أَنْ يُبَادِيَا
وَأُقْدِمُ إِقْدَامَ ٱلسِّنَانِ وَيُتَّقَى بِيَ ٱلْأَشْوَسُ ٱلصِّنْدِيدُ إِنْ كَانَ عَادِيَا

١٥ وَقَالَ أَيْضاً (طويل):

وَكُنْ رَجُلًا ذَا مِرَّةٍ وَحَصَافَةٍ يُلَاقِي ٱلْعِدَى مِنْهُ بِغِلْظَةِ جَانِبِ
وَلَمْ تَرَ مِثْلَ ٱلْفَتْكِ أَنْهَى لِمُجْرِمٍ وَلَا سِيَّمَا بِٱلْمَاضِيَاتِ ٱلْمَضَارِبِ

١٦ وَقَالَ ٱلْمَرَّارُ بْنُ سَعِيدٍ ٱلْأَسَدِيُّ (طويل):

هَمَمْتُ بِأَمْرٍ أَنْ يَكُونَ صَرِيمَةً زَمَاعًا وَأَنْ لَا يُدْرِكَ ٱلْمَهْلَ زَاجِرُ
وَمَا ٱلْفَتْكُ بِٱلْأَمْرِ ٱلَّذِي أَنْتَ نَاظِرٌ بِهِ عَاجِزَ ٱلْأَصْحَابِ مِمَّنْ تُؤَامِرُ
وَمَا ٱلْفَتْكُ إِلَّا بِٱلَّذِي لَيْسَ قَبْلَهُ إِمَارٌ وَلَمْ تُجْمِعْ عَلَيْهِ ٱلْمَشَاوِرُ

١٧ وَقَالَ ضَابِئُ بْنُ ٱلْحَرْثِ ٱلْبُرْجُمِيُّ (طويل):

هَمَمْتُ وَلَمْ أَفْعَلْ وَكِدْتُ وَلَيْتَنِي فَعَلْتُ فَكَانَ ٱلْمُعْوِلَاتِ حَلَائِلُهْ
وَمَا ٱلْقَتْلُ مَا شَاوَرْتَ فِيهِ وَلَا ٱلَّذِي تُخَبِّرُ مَنْ لَاقَيْتَ أَنَّكَ فَاعِلُهْ

١٨ وَقَالَ حَارِثَةُ بْنُ بَدْرٍ ٱلتَّمِيمِيُّ (23) (طويل):

لَا تَلْتَمِسْ أَمْرَ ٱلشَّدِيدَةِ بِٱمْرِئٍ إِذَا رَامَ حَزْمًا عَوَّقَتْهُ عَوَاذِلُهْ
وَقُلْ لِلْفُؤَادِ إِنْ نَزَا بِكَ نَزْوَةً مِنَ ٱلرَّوْعِ أَفْرِخْ أَكْثَرُ ٱلرَّوْعِ بَاطِلُهْ
وَمَا ٱلْفَتْكُ إِلَّا لِٱمْرِئٍ رَابِطِ ٱلْحَشَا إِذَا صَالَ لَمْ تُرْعَدْ إِلَيْهِ فَصَائِلُهْ

١٩ وَقَالَ ٱلحارِثُ بْنُ ظَالِمٍ ٱلمُرِّيُّ (طويل):

عَلَوْتُ بِذِي ٱلحَيَّاتِ مَفْرِقَ رَأْسِهِ وَهَلْ يَرْكَبُ ٱلْمَكْرُوهَ إِلَّا ٱلْأَكَارِمُ
فَتَكْتُ بِهِ لَمَّا فَتَكْتُ بِخَالِدٍ وَكَانَ سِلَاحِي تَحْتَوِيهِ ٱلْجَمَاجِمُ

٢٠ وَقَالَ عَبَّاسُ بْنُ مِرْدَاسٍ ٱلسُّلَمِيُّ (طويل):

مَا يُؤْمِنُ ٱلْمَرْءُ ٱلَّذِي بَاتَ طَاعِمًا وَبَاتَ عَلَى ظَهْرِ ٱلْفِرَاشِ ٱلْمُمَهَّدِ
جِنَايَةَ مِثْلِ ٱلسَّيِّدِ يُصْبِحُ طَاوِيًا وَيَأْوِي إِلَى جُرْثُومَةٍ لَمْ تُوَسَّدِ

٢١ وَقَالَ مَسْعُودُ بْنُ عَبْدِ ٱللهِ ٱلْأَسَدِيُّ (كامل):

سَائِلْ بَنِي يَرْبُوعَ إِنْ لَاقَيْتَهُمْ عَنْ ضَيْفِهِمْ يُخْبِرْكَ عَنْهُ خَابِرُ
نَامُوا وَبِتُّ أُعِيدُ سَيْفِي فِيهِمِ إِنِّي بِقَتْلِهِمِ ذُؤَابًا ثَائِرُ
قَالُوا غَدَرْتَ فَقُلْتُ إِنَّ وَرُبَّمَا نَالَ ٱلْعُلَى وَشَفَى ٱلْغَلِيلَ ٱلْغَادِرُ

الباب الثالث

فيما قيل في الإصحار للأعداء والمكاشفة لهم وترك التستُّر فيهم

٢٢ قَالَ أَبُو قَيْسِ بْنُ رِفَاعَةَ ٱلْأَنْصَارِيُّ (بسيط): (24)

أَنَا ٱلنَّذِيرُ لَكُمْ مِنِّي مُجَاهَرَةً كَيْلَا أُلَامَ عَلَى قَذْعٍ وَإِنْذَارِ
فَإِنْ عَصَيْتُمْ مَقَالِي ٱلْيَوْمَ فَٱعْتَرِفُوا أَنْ سَوْفَ تَلْقَوْنَ خِزْيًا ظَاهِرَ ٱلْعَارِ
مَنْ كَانَ فِي نَفْسِهِ حَوْجَاءُ يَطْلُبُهَا مِنِّي فَإِنِّي لَهُ رَهْنٌ بِإِصْحَارِ
أُقِيمُ نَخْوَتَهُ إِنْ كَانَ ذَا عِوَجٍ كَمَا يُقَوِّمُ قِدْحَ ٱلنَّبْعِ بِٱلنَّارِ

٢٣ وَقَالَ رُفَيْعُ بْنُ أُدَيْلٍ (بسيط):

إِنِّي أَنَا ٱبْنُ جَلَا إِنْ كُنْتَ تُنْكِرُنِي فَٱهْرُبْ بِشَخْصِكَ أَوْ صَمِّمْ عَلَى فَلَلِ
مُعَاوِدُ ٱلسَّبْقِ فِي ٱلضَّمَّاتِ إِنْ جُمِعَتْ وَلِلْمَوَاحِيدِ سَبَّاقٌ عَلَى ٱلْمَهَلِ
نَسِيجُ وَحْدِي فَلَا وَانٍ وَلَا ضَرَعٍ تَنْبُو ٱلْفُؤُوسُ إِذَا ٱسْتَكْرَهْنَ عَنْ جَبَلِي
فَٱذْهَبْ إِلَيْكَ وَكُنْ مِنِّي عَلَى حَذَرٍ لَأَحْمِلَنَّكَ عَلَى زُحْلُوفَةٍ زَلَلِ

٢٤ وَقَالَ هُدْبَةُ بْنُ خَشْرَمٍ ٱلعُذْرِيُّ (طويل):

مَشَيْتُ ٱلْبَرَاحَ لِلرِّجَالِ شَبِيبَتِي اِلَى ان عَلَتْنِي كُبْرَةٌ بِمَشِيبِ
فَلَا تَفْغَرُوا أَفْوَاهَكُمْ إِنَّنِي شَجًا اِلَى ٱلْحَلْقِ وَٱلْأَضْرَاسِ غَيْرُ حَبِيبِ
لَعَمْرِي مَا شَتْمِي لَكُمْ إِنْ شَتَمْتُكُمْ بِسِرٍّ وَلَا مَشْيِي لَكُمْ بِدَبِيبِ
وَلَا وُدُّكُمْ عِنْدِي بِعِلْقِ مَضَنَّةٍ وَلَا شَرُّكُمْ عِنْدِي بِجِدٍّ مَهِيبِ (25)
فَمِلْ ٱلْآنَ عَاجَلْتُمْ رِيَاضَةَ مُصْعَبٍ مُدِلٍّ عَسِيرِ ٱلصُّلْبِ غَيْرِ رَكُوبِ
وَقَاسَيْتُمُ غَرْبًا يَمُدُّ عِنَانَهُ كَغَرْبِ ٱلْفُرَاتِ جَاشَ يَوْمَ جَنُوبِ

٢٥ وَقَالَ سُحَيْمُ بْنُ وُثَيْلٍ ٱلتَّمِيمِيُّ (وافر):

اَنَا ٱبْنُ جَلَا وَطَلَّاعُ ٱلثَّنَايَا مَتَى اَضَعُ ٱلعِمَامَةَ تَعْرِفُونِي
صَلِيبُ ٱلْعُودِ مِنْ سَلَفَي نِزَارٍ كَمِثْلِ ٱلْبَدْرِ وَضَّاحُ ٱلْجَبِينِ
كَذِي لُبَدٍ يَصُدُّ ٱلرَّكْبُ عَنْهُ وَلَا تُؤْتَى فَرِيسَتُهُ لِحِينِ
وَمَاذَا يَدَّرِي ٱلشُّعَرَاءُ مِنِّي اِذَا جَاوَزْتُ حَدَّ ٱلْأَرْبَعِينِ
اَخُو خَمْسِينَ مُجْتَمِعٌ اَشُدِّي وَنَجَّذَنِي مُعَاوَرَةُ ٱلشُّؤُونِ

٢٦ وَقَالَ عُقْفَانُ بْنُ دَيْسَقٍ ٱلتَّمِيمِيُّ (طويل):

لَا تَخْتِلُونِي بِٱلْعَدَاوَةِ إِنَّنِي لَكُمْ بَارِزٌ فَٱمْشُوا اِلَيَّ أَوِ ٱرْكَبُوا
فَإِنِّي اِذَا مَا ٱلطَّامِحُ ٱلرَّأْسِ رَابَنِي طَبِيبٌ بِدَاءِ ٱلرَّأْسِ أَوْ مُتَطَبِّبُ
مَعِي مِبْضَعٌ لِلنَّاظِرَيْنِ أُعِدُّهُ وَكَيٌّ لِشَقِّ ٱلْأَخْدَعَيْنِ وَمِثْقَبُ
فَإِنْ كَانَ مِنْهُ ٱلْغَيُّ فِي أُمِّ رَأْسِهِ سَفَعْتُ بِرَسْمٍ فِي ٱلذُّؤَابَةِ يُعْلَبُ
اَلَا يَنْتَهِي عَنَّا رِجَالٌ وَلَمْ يَكُنْ مِنَ ٱلصَّدْعِ مَا لَا يَرْأَبُ ٱلدَّهْرَ مِشْعَبُ

٢٧ وَقَالَ ٱلْمُكَعْبَرُ ٱلضَّبِّيُّ (26) (طويل)

إِنِّي أَنَا ٱبْنُ جَلَا إِنْ كُنْتَ تُنْكِرُنِي يَا رُؤْبَ وَٱلْحَيَّةُ ٱلصَّمَّاءُ فِي ٱلْجَبَلِ
اَبِٱلْأَرَاجِيزِ يَا ٱبْنَ ٱلْوَقْتِ تُوعِدُنِي اِنَّ ٱلْأَرَاجِيزَ رَأْسُ ٱلنُّوكِ وَٱلْفَشَلِ

٢٨ وَقَالَ عُوَيْفُ ٱلْقَوَافِي ٱلْفَزَارِيُّ (طويل):

وَإِنَّكَ إِذْ تَغْتَالُ عِرْضَكَ ظَالِمًا لَكَٱلْحَامِلِ ٱلْأَوْزَارِ وِزْرًا عَلَى وِزْرِ
عَلَى حِينِ لَا أَمْشِي ٱلضَّرَاءَ لِكَاشِحٍ عَدُوٍّ وَلَا يَجْتَنُّ مِنْ ظَالِمٍ وِتْرِي

الباب الرابع

فيما قيل في مُجامَلة الاعداء وترك كشفهم عمَّا في قلوبهم

٢٩ قَالَ أُحَيْحَةُ بْنُ ٱلْجُلَاحِ (بسيط):

اَلْبِسْ عَدُوَّكَ فِي رِفْقٍ وَفِي دَعَةٍ أَطْوَارَ ذِي إِرْبَةٍ لِلدَّهْرِ لَبَّاسِ
وَلَا تَغُرَّنْكَ أَضْغَانٌ مُزَمَّلَةٌ قَدْ يُرْكَبُ ٱلدَّبِرُ ٱلدَّامِي بِأَحْلَاسِ

٣٠ وَقَالَ عُرْوَةُ بْنُ شَرَاحِيلَ (طويل):

تَطَلَّعُ مِنْهُ بِغْضَةٌ لَا يُجِنُّهَا إِلَيَّ وَدُونِي غَمْرَةٌ لَا يَخُوضُهَا
أُجَامِلُهُ وَٱلشَّنْؤُ بَيْنِي وَبَيْنَهُ كَكَسْرِ ٱلذِّرَاعِ هَيِّنٌ مَا يَهِيضُهَا

٣١ وَقَالَ ٱلْقَتَّالُ ٱلْكِلَابِيُّ (طويل): (27)

فَإِنْ أَنْتُمُ لَمْ تَفْعَلُوا وَٱتَّدَيْتُمُ فَمُشُّوا بِأَعْرَافِ ٱلنَّعَامِ ٱلْمُصَلَّمِ
وَلَا تَشْرَبُوا إِلَّا فُضُولَ نِسَائِكُمْ إِذَا ٱرْتَمَلَتْ أَعْقَابُهُنَّ مِنَ ٱلدَّمِ

٣٢ وَقَالَ بَلْعَاءُ بْنُ قَيْسٍ ٱلْكِنَانِيُّ (طويل):

يَقُولُونَ خُذْ عَقْلًا وَصَالِحْ عَشِيرَةً فَمَا يَأْمُرُونِي بِٱلْهُمُومِ إِذَا أُمْسِي
فَأَقْسَمْتُ لَا أَنْفَكُّ حَتَّى أَزُورَهُمْ بِقُبٍّ كَأَمْثَالِ ٱلْمُجَوَّعَةِ ٱلْغُبْسِ

٣٣ وَقَالَ عَبْدُ ٱلرَّحْمَنِ بْنُ زَيْدٍ ٱلْعُذْرِيُّ (طويل):

أُذَكِّرُ بِٱلْبُقْيَا عَلَى مَنْ أَصَابَنِي وَبُقْيَايَ أَنِّي جَاهِدٌ غَيْرُ مُؤْتَلِي
فَإِنْ لَمْ أَنَلْ ثَأْرِي مِنَ ٱلْيَوْمِ أَوْ غَدٍ بَنِي عَمِّنَا فَٱلدَّهْرُ ذُو مُتَطَوَّلِ
أَنَخْتُمْ عَلَيْنَا كَلْكَلَ ٱلْحَرْبِ مَرَّةً وَنَحْنُ مُنِيخُوهَا عَلَيْكُمْ بِكَلْكَلِ

فَلَا يَدْعُنِي قَوْمِي لِزَيْدِ بْنِ مَالِكٍ   لَئِنْ لَمْ أُعَجِّلْ ضَرْبَةً أَوْ أُعَجَّلِ (١

٣٤ وَقَالَ أَيْضًا (طويل):

بِأَسْتِ ٱمْرِئٍ وَٱسْتِ ٱلَّتِي زَحَرَتْ بِهِ   يُؤَمِّلُ عَقْلًا مِنْ أَخٍ أَنَا ثَائِرُهُ
وَمَنْ يُعْطَ عَقْلًا مِنْ أَخِيهِ يَسُوقُهُ   يُزَعْزَعْ وَتَغْبَرْ بَعْدَ ذَاكَ مَعَايِرُهْ
فَإِنِّي وَإِنْ ظَنَّ ٱلرِّجَالُ ظُنُونَهُمْ   عَلَى وِرْدِ أَمْرٍ لَمْ تُبَيَّنْ مَصَادِرُهْ

٣٥ وَقَالَ أَيْضًا (وافر) (28):

يُؤَسِّى عَنْ زِيَادَةَ كُلُّ مَوْلًى   خَلِيٍّ مَا تَأَوَّبَهُ ٱلْهُمُومُ
وَكَيْفَ تَجَلُّدُ ٱلْأَقْوَامِ عَنْهُ   وَلَمْ يُقْتَلْ بِهِ ٱلثَّأْرُ ٱلْمُنِيمُ

٣٦ وَقَالَ ٱلزَّبَّانُ بْنُ مُجَالِدٍ ٱلْبَكْرِيُّ (خفيف):

أَنَسِيتُمْ قَتْلَى كَثِيفٍ وَأَنْتُمْ   بِبِلَادٍ بِهَا تَكُونُ ٱلْعِشَارُ
سِتَّةٌ قُتِّلُوا بِغَيْرِ قَتِيلٍ   أَوْ نَجَتْ عَلَى نَأْيِهَا عَقِيلَةُ دَارٍ (٢
قَبْلَ أَنْ يُثْأَرَ ٱلْقَتِيلُ بِقَتْلَى   بَعْدَ قَتْلَى وَتُنْقَضَ ٱلْأَوْتَارُ

٣٧ وَقَالَ ٱلْكُمَيْتُ بْنُ مَعْرُوفٍ ٱلْأَسَدِيُّ (طويل):

مَنْ مُبْلِغٌ عُلْيَا مَعَدٍّ وَطَيِّئًا   وَكِنْدَةَ مَنْ أَصْغَى لَهَا وَتَسَمَّعَا
خُذُوا ٱلْعَقْلَ إِنْ أَعْطَاكُمُ ٱلْعَقْلَ قَوْمُكُمْ   وَكُونُوا كَمَنْ سِيمَ ٱلْهَوَانَ فَأَرْبَعَا
وَلَا تُكْثِرُوا فِيهَا ٱلضِّجَاجَ فَإِنَّهُ   مَحَا ٱلسَّيْفُ مَا قَالَ ٱبْنُ دَارَةَ أَجْمَعَا
فَمَهْمَا تَشَأْ مِنْكُمْ فَزَارَةُ تُعْطِكُمْ   وَمَهْمَا تَشَأْ مِنْهُ فَزَارَةُ تُمْنَعَا

٣٨ وَقَالَ أَبُو ٱلرَّبِيعِ بْنُ لَقِيطٍ يُعَيِّرُ ٱلْكُمَيْتَ بْنَ مَعْرُوفٍ بِقَبُولِ دِيَةٍ كَانَ قَبِلَهَا وَكَانَتْ قَبِيلَةُ ٱلْكُمَيْتِ تُلَقَّبُ بِٱلْكُرْشِ (طويل) (29)

شَرَا ٱلْكُرْشُ عَنْ طُولِ ٱلنَّجِيِّ أَخَاهُمُ   بِمَالٍ كَأَنْ لَمْ يَسْمَعُوا قَوْلَ حِذْلِمِ
شَرَوْهُ بِحُمْرٍ كَٱلصُّخُورِ وَأَجْذَمُوا   عَلَى ٱلْعَارِ مَنْ لَمْ يُنْكِرِ ٱلْعَارَ يُجْذَمِ

٣٩ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ أَسَدٍ ٱلْأَسَدِيُّ (طويل)

لَا تَأْخُذُوا ٱلْإِرْشَ ٱلدَّقِيقَ فَإِنَّنِي   أَرَى ٱلْعَارَ يَبْقَى وَٱلْمَعَاقِلُ تَذْهَبُ

(١ في الاصل أُعجِّل مرّتين وهو غلط   (٢ كذا في الاصل. والبيت مكسور

كَأَنَّكَ لَمْ تُسْبَقْ مِنَ ٱلدَّهْرِ لَيْلَةً   إِذَا أَنْتَ أَدْرَكْتَ ٱلَّذِي كُنْتَ تَطْلُبُ

٤٠ وَقَالَ عَبْدُ ٱلرَّحْمَانِ بْنُ دَارَةَ ٱلْفَزَارِيُّ (طويل):

يَا رَاكِبًا إِمَّا عَرَضْتَ فَبَلِّغَنْ   مُغَلْغَلَةً عَنِّي ٱلْقَبَائِلَ مِنْ عُكْلِ
لَئِنْ أَنْتُمُ لَمْ تَثْأَرُوا بِأَخِيكُمُ   فَكُونُوا نِسَاءً لِلْخَلُوقِ وَلِلْكُحْلِ
وَبِيعُوا ٱلرُّدَيْنِيَّاتِ بِٱلْحُلِي وَٱقْعُدُوا   عَنِ ٱلْحَرْبِ وَٱبْتَاعُوا ٱلْمَغَازِلَ عَنِ ٱلنَّبْلِ

٤١ وَقَالَ أُمَيَّةُ بْنُ أَبِي ٱلصَّلْتِ ٱلثَّقَفِيُّ (بسيط)

لِيَطْلُبِ ٱلْوِتْرَ أَمْثَالُ ٱبْنِ ذِي يَزَنٍ   خَيَّمَ فِي ٱلْبَحْرِ لِلْأَعْدَاءِ أَحْوَالَا
أَتَى هِرَقْلَ وَقَدْ شَالَتْ نَعَامَتُهُ   فَلَمْ يَجِدْ عِنْدَهُ ٱلنَّصْرَ ٱلَّذِي قَالَا
ثُمَّ ٱنْثَنَى نَحْوَ كِسْرَى بَعْدَ سَابِعَةٍ   مِنَ ٱلسِّنِينَ لَقَدْ أَبْعَدْتَ قَلْقَالَا
حَتَّى أَتَى بِبَنِي ٱلْأَحْرَارِ يَحْمِلُهُمْ   تَخَالُهُمْ فَوْقَ مَتْنِ ٱلْأَرْضِ أَجْمَالَا
حَمَلْتَ أُسْدًا عَلَى سُودِ ٱلْكِلَابِ فَقَدْ   أَضْحَى شَرِيدُهُمُ فِي ٱلْأَرْضِ فُلَّالَا
فَٱشْرَبْ هَنِيئًا عَلَيْكَ ٱلتَّاجُ مُرْتَفِقًا   فِي رَأْسِ غُمْدَانَ دَارًا مِنْكَ مِحْلَالَا
وَٱخْطَمَّ بِٱلْمِسْكِ إِذْ شَالَتْ نَعَامَتُهُمْ   وَأَسْبِلِ ٱلْيَوْمَ مِنْ بُرْدَيْكَ إِسْبَالَا

٤٢ وَقَالَ مُكْرِزُ بْنُ حَفْصٍ ٱلْقُرَشِيُّ (طويل):

لَمَّا رَأَيْتُ ٱلْمَرْءَ ذَا ٱلتَّبْلِ عَامِرًا   تَذَكَّرْتُ أَشْلَاءَ ٱلْحَبِيبِ ٱلْمُلَحَّبِ
وَقُلْتُ لِنَفْسِي إِنَّهُ هُوَ عَامِرٌ   فَلَا تَرْهَبِيهِ وَٱنْظُرِي أَيَّ مَرْكَبِ
خَفَضْتُ لَهُ جَأْشِي وَأَلْقَيْتُ كَلْكَلِي   عَلَى بَطَلٍ شَاكِي ٱلسِّلَاحِ مُجَرَّبِ
وَلَمْ آلُ لَمَّا ٱلْتَفَّ صَفْقِي وَصَفْقُهُ   صِيَابَةَ هُجْنٍ مِنْ نِسَاءٍ وَلَا أَبِ
حَلَلْتُ بِهِ وِتْرِي وَلَمْ أَنْسَ ذَحْلَهُ   إِذَا مَا تَنَاسَى ذَحْلَهُ كُلُّ غَيْهَبِ

٤٣ وَقَالَ عَبَّاسُ بْنُ مِرْدَاسٍ ٱلسُّلَمِيُّ (طويل):

رَسُولَ ٱمْرِئٍ أُهْدِي إِلَيْكَ نَصِيحَةً   فَإِنْ مَعْشَرٌ جَادُوا بِعِرْضِكَ فَٱبْخَلِ
فَإِنْ بَوَّأُوكَ مَنْزِلًا غَيْرَ طَائِلٍ   غَلِيظًا فَلَا تَنْزِلْ بِهِ وَتَحَوَّلِ

وَلَا تَطْعَمَنْ مَا يُطْعِمُونَكَ إِنَّمَا … أَتَوْكَ عَلَى قُرْبَانِهِمْ (١ بِٱلْمُثَمَّلِ
وَحُلَّ ٱلنَّجَاةَ لَيْسَ مَنْ حَلَّ نَجْوَةً … كَمَنْ حَلَّ فِي فَرْجِ ٱلسِّمَاكِ بِمَحْفِلِ
أَرَاكَ إِذًا قَدْ كُنْتَ لِلْقَوْمِ نَاصِحًا … يُقَالُ لَهُ بِٱلْغَرْبِ أَدْبِرْ وَأَقْبِلِ
وَأُنْبِئْتُ أَنْ قَدْ أَلْزَمُوكَ نُفُودَةً (٢ … وَذٰلِكَ لِلْجِيرَانِ عَزْلٌ بِمَعْزِلِ
(31) كِلَانَا عَدُوٌّ لَوْ يَرَى فِي عَدُوِّهِ … مَسَاغًا وَكُلٌّ فِي ٱلْعَدَاوَةِ مُجْمِلُ
إِذَا مَا ٱلْتَقَيْنَا كَانَ أُنْسُ حَدِيثِنَا … صُمَاتًا وَطَرْفٌ كَٱلْمَعَابِلِ أَطْحَلُ (٣

٤٤ وَقَالَ مَعْنُ بْنُ أَوْسٍ ٱلْمُزَنِيُّ وَيُرْوَى لِغَيْرِهِ (طويل):

أُكَاشِرُ ذَا ٱلضِّغْنِ ٱلْمُبَيِّنَ ضِغْنَهُ … وَأُضْحِكُ حَتَّى يَظْهَرَ ٱلنَّابُ أَجْمَعُ
وَأَدْهُنُهُ بِٱلْقَوْلِ دَهْنًا وَلَوْ رَأَى … سَرِيرَةَ مَا أُخْفِي لَبَاتَ يُفَزَّعُ

٤٥ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ عَبْدِ ٱلْقَدِّ ٱلْأَسَدِيُّ (مجزوء الكامل):

دَاجِ ٱلْعَدُوَّ تَنَظُّرًا … بِهِمِ غَدًا فِعْلَ ٱلْمُوَارِبْ
فَإِذَا ظَفِرْتَ بِهِمْ ظَفِرْ … تَ بِمِنَّةٍ إِنْ لَمْ تُعَاقِبْ

٤٦ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ أُمِّ صَاحِبٍ (بسيط):

وَقَدْ عَلِمْتُ عَلَى أَنِّي أُعَاشِرُهُمْ … لَا نَبْرَحُ ٱلدَّهْرَ إِلَّا بَيْنَنَا إِحَنُ
كُلٌّ يُدَاجِي عَلَى ٱلْبَغْضَاءِ صَاحِبَهُ … وَلَنْ أُعَالِنَهُمْ إِلَّا كَمَا عَلَنُوا
وَلَنْ يُرَاجِعَ قَلْبِي وُدَّهُمْ أَبَدًا … زَكِنْتُ مِنْهُمْ عَلَى مِثْلِ ٱلَّذِي زَكِنُوا

٤٧ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ جَابِرٍ ٱلْحَنَفِيُّ (طويل):

أُكَاشِحُ أَقْوَامًا عَلَى سِرِّ بِغْضَةٍ … وَأُضْحِكُ فِي وَجْهِ ٱلْعَدُوِّ ٱلْمُكَاشِرِ
أُرِيهِ كَذَاكُمْ مَا يُرِينِي وَأَبْتَغِي … بِهِ فِي غَدٍ خَوْفَ ٱلْجُدُودِ ٱلْعَوَاثِرِ
(32) ثَنَى ضِلَعًا مِنْ جَنْبِهِ وَثَنَيْتُهَا … عَلَى مِثْلِهَا مِنْ عَائِفِ ٱلطَّيْرِ زَاجِرِ
كِلَانَا يُرِي أَنْ لَيْسَ فِي ٱلصَّدْرِ رِيبَةٌ … عَلَى حَنَقٍ بَيْنَ ٱلشَّرَاسِيفِ وَاغِرِ

(١ كذا في الاصل . وفي الهامش : قُرْباهُمُ وهو الصواب
(٢ كذا في الاصل . ولعلّهُ : نُقُودَهُ (٣ في البيتين الاخيرين إقواء وهو من عيوب الشعر

٤٨ وقالَ أيضاً (وافر):

وكائنْ مِنْ عدوّ ظلْتُ أُبْدِي   لهُ وُدًّا يُغرُّ بِهِ ٱلْقَنِيصُ
أُكاشِرُهُ وأعْلمُ أنْ كِلانا   على ما ساءَ صاحِبَهُ حرِيصُ

الباب الخامس

فيما قيل في الإطراق حتّى تُمكّنَ الفرصة

٤٩ قالَ ٱلْمُتلمِّسُ ٱلضُّبَعِيُّ (طويل):

وأطْرقَ إطْراقَ ٱلشُّجاعِ ولوْ يرى   مساغاً لِنابَيْهِ ٱلشُّجاعُ لَصمَّما

٥٠ وقالَ ٱلْأخطلُ (بسيط):

بني أُميّةَ إنّي ناصِحٌ لكُمُ   فلا يَبِيتَنَّ فيكُمْ آمِناً زُفَرُ
مُفْتَرِشاً كافْتِراشِ ٱللَّيْثِ كلْكَلَهُ   لِوَثْبَةٍ كائنٍ فِيها لهُ جزَرُ

٥١ وقالَ مُقاعِسٌ ٱلكِلابِيُّ (بسيط):

لا يَسْتطيعُ جميعُ ٱلنّاسِ أنْ يجِدُوا   مِثْلي وإنْ كانَ شخْصي غيرَ مشْهُورِ
أُبْدِي خلائِقَ لِلْأقْوامِ ما خُلِقَتْ   مِنّي وأقْسِرُ نفْسي غيْرَ مقْسُورِ
(33) وأتْرُكُ ٱلْأمْرَ في قلْبي بلابِلُهُ   حِيناً وأضْحكُ عنْهُ غيْرَ مسْرُورِ
حتّى أرى عوْرةً مِنْهُ فأفْرِسُها   بِصارِمٍ مِثْلِ لمْعِ ٱلْبرْقِ مطْرُورِ

٥٢ وقالَ أيضاً (متقارب):

وضِغْنٍ بَشَرْتُ لهُ بشْرةً   فألْقى ٱلْأمانَ ولمْ يحْذرِ
وجِئْتُ لهُ مِنْ وُجُوهِ ٱلرِّضا   بِوجْهٍ طليقِ ٱلرِّضا مُسْفِرِ
فنامَ وألْقى ٱلْعصا آمِناً   وأُمْهِلْتُ بِٱلْمنْزِلِ ٱلْأقْفرِ
فلمّا غدتْ كشَباً غُدْوةً (١   عليْهِ شددْتُ لها مِئْزري
فجِئْتُ على نفْسِهِ فلْتةً   بِوثْبةِ حزْمٍ ولمْ أمْترِ (٢

(١ كذا في الاصل. ولعلّ الصواب: عدتْ عُدْوةٌ
(٢ في الاصل: امتري بالياء

٥٣ وَقَالَ عَبْدُ ٱلْمَلِكِ بْنُ مَرْوَانَ لَمَّا قَتَلَ عَمْرَو بْنَ سَعِيدٍ ٱلْأَشْدَقَ (كامل):

أَدْنَيْتُهُ مِنِّي لِيَسْكُنَ نَفْرُهُ ... فَأَصُولَ صَوْلَةَ حَازِمٍ مُسْتَمْكِنِ
غَضَبًا وَمَحْمِيَةً لِدِينِي إِنَّهُ ... لَيْسَ ٱلْمُسِيءُ سَبِيلُهُ كَٱلْمُحْسِنِ

٥٤ وَقَالَ ٱلْأَخْنَسُ بْنُ شِهَابٍ ٱلتَّغْلِبِيُّ (طويل):

لَعَمْرِي لَقَدْ جَاوَرْتُ فِي حَيِّ عَامِرٍ ... لِأُدْرِكَ ثَأْرِي مِنْهُمُ حِجَجًا خَمْسَا
أَبِيتُ إِذَا نَامَ ٱلْخَلِيُّ كَأَنَّنِي ... سَلِيمُ أَفَاعٍ لَا يُلَاقِي لَهُ أُنْسَا (34)
وَلَمَّا رَأَيْتُ ٱلثَّارَ قَدْ حِيلَ دُونَهُ ... مَشَيْتُ لَهُمْ قَطْوًا وَكُنْتُ لَهُمْ حِلْسَا
وَلَاحَظْتُ ثَأْرِي فِيهِمِ لِأَنَالَهُ ... مَتَى مَا أَنَلْهُ أَشْفِ مِنْ عَامِرٍ نَفْسَا

٥٥ وَقَالَ صَالِحُ بْنُ عَبْدِ ٱلْقُدُّوسِ (سريع):

وَٱتَّقِ أَخَا ٱلضِّغْنِ بِإِينَاسِهِ ... لِتُدْرِكَ ٱلْفُرْصَةَ فِي أُنْسِهِ
كَٱللَّيْثِ لَا يَعْدُو عَلَى قِرْنِهِ ... إِلَّا عَلَى ٱلْإِمْكَانِ مِنْ فَرْسِهِ

٥٦ وَقَالَ ٱلنَّجَاشِيُّ ٱلْحَارِثِيُّ (بسيط):

أَمْشِي ٱلضَّرَاءَ لِأَقْوَامٍ أُحَارِبُهُمْ ... حَتَّى إِذَا ظَهَرَتْ لِي مِنْهُمُ ٱلْفُقَرُ
جَمَعْتُ ضَبْرًا جَرَامِيزِي بِدَاهِيَةٍ ... مِثْلِ ٱلْمَنِيَّةِ لَا تُبْقِي وَلَا تَذَرُ

الباب السادس

فيما قيل في بَقاء الإِحْنَة ونموّ الحِقْد وان طال عليهما الزَّمان

٥٧ قَالَ زُفَرُ بْنُ ٱلْحَارِثِ ٱلْكِلَابِيُّ (طويل):

لَعَمْرِي لَقَدْ أَبْقَتْ وَقِيعَةُ رَاهِطٍ ... لِمَرْوَانَ صَدْعًا بَيِّنًا مُتَبَايِنَا
وَقَدْ يَنْبُتُ ٱلْمَرْعَى عَلَى دِمَنِ ٱلثَّرَى ... وَتَبْقَى حَزَازَاتُ ٱلْقُلُوبِ كَمَا هِيَا

٥٨ وَقَالَ ٱلْأَخْطَلُ (بسيط):

إِنَّ ٱلْعَدَاوَةَ تَلْقَاهَا وَإِنْ قَدُمَتْ ... كَٱلْعَرِّ يَكْمُنُ حِينًا ثُمَّ يَنْتَشِرُ (35)

٥٩ وَقَالَ طَرِيفُ بْنُ دِيسَقٍ ٱلتَّمِيمِيُّ (طويل):

وَفِينَا وَإِنْ قِيلَ ٱصْطَلَحْنَا ضَغَائِنٌ ... كَمَا طَرَّ أَوْبَارُ ٱلْجِرَابِ عَلَى ٱلنَّشْرِ

٦٠ وقَالَ أيضًا (بسيط):

جَنَا ٱلْعَدَاوَةَ آبَاءٌ لَنَا سَلَفَتْ   فَلَنْ تَبِيدَ وَلِلْآبَاءِ أَبْنَاءُ

٦١ وقَالَ ضُمْرَةُ بْنُ جَابِرٍ ٱلْحَنَفِيُّ (وافر):

أَرِيدُونِي إِرَادَتَكُمْ فَإِنِّي   عَلَى مُرِّ ٱلْعَدَاوَةِ مَا بَقِيتُ
نَشَأْتُ بِهَا لَدُنْ أَنِّي وَلِيدٌ   وَوَارِثُهَا بَنِيَّ إِذَا فَنِيتُ

٦٢ وقَالَ مَعْرُوفُ بْنُ عَمْرٍو ٱلطَّائِيُّ (طويل):

إِذَا كَانَ فِي نَفْسِ ٱبْنِ عَمِّكَ إِحْنَةٌ   فَلَا تَسْتَثِرْ مَا سَوْفَ يَبْدُو دَفِينُهَا

الباب السابع

فيما قيل في الأَنَفَة والامتناع من الضيم والخَسْف

٦٣ قَالَ ٱلْمُتَلَمِّسُ ٱلضُّبَعِيُّ (طويل):

لَا تَأْخُذَنْ ضَيْمًا وَتَقْبَلْ ضُؤُولَةً   وَمُوتَنْ بِهَا حُرًّا وَجِلْدُكَ أَمْلَسُ
فَمَا ٱلنَّاسُ إِلَّا مَا رَأَوْا أَوْ تَحَدَّثُوا   وَمَا ٱلْعَجْزُ إِلَّا أَنْ يُضَامُوا فَيَجْلِسُوا
وَمِنْ حَذَرِ ٱلْأَوْتَارِ مَا حَزَّ أَنْفَهُ   قَصِيرٌ وَخَاضَ ٱلْمَوْتَ بِٱلسَّيْفِ بَيْهَسُ
(36) نَعَامَةُ لَمَّا صُرِّعَ (١ ٱلْقَوْمُ حَوْلَهُ   تَبَيَّنَ فِي أَثْوَابِهِ كَيْفَ يَلْبَسُ

٦٤ وقَالَ أيضًا (بسيط):

إِنَّ ٱلْهَوَانَ حِمَارُ ٱلْأَهْلِ يَعْرِفُهُ   وَٱلْحُرُّ يُنْكِرُهُ وَٱلرَّسْلَةُ ٱلْأُجُدُ
وَلَا يُقِيمُ عَلَى خَسْفٍ يُرَادُ بِهِ   إِلَّا ٱلْأَذَلَّانِ عَيْرُ ٱلْأَهْلِ وَٱلْوَتِدُ
هٰذَا عَلَى ٱلْخَسْفِ مَعْقُولٌ بِرُمَّتِهِ   وَذَا يُشَجُّ فَلَا يَبْكِي لَهُ أَحَدُ
فَإِنْ أَقَمْتُمْ عَلَى ضَيْمٍ يُرَادُ بِكُمْ   فَإِنَّ رَحْلِي لَكُمْ وَالٍ وَمُعْتَمَدُ
وَفِي ٱلْبِلَادِ إِذَا مَا خِفْتَ نَائِرَةً   مَكْرُوهَةً عَنْ وُلَاةِ ٱلسُّوءِ مُنْتَفَدُ

---

١) في الاصل: ضُرِّعَ

٦٥ وَقَالَ زُهَيْرُ بْنُ جَنَابٍ ٱلْكَلْبِيُّ (بسيط):

لَا يَمْنَعُ ٱلضَّيْمَ إِلَّا مَاجِدٌ بَطَلٌ   إِنَّ ٱلْكَرِيمَ كَرِيمٌ حَيْثُ مَا كَانَا

٦٦ وَقَالَ شَيْبَانُ بْنُ ضَبَّةَ ٱلْيَرْبُوعِيُّ (منسرح):

إِنِّي ٱمْرُؤٌ مِنْ بَنِي خُزَيْمَةَ لَا   أَقْبَلُ ضَيْمًا مَا لَمْ أُقَدْ كَلِبَا
لَسْتُ بِمُعْطٍ ظُلَامَةً أَبَدًا   عُجْمًا وَلَا أَتَّقِي بِهَا عَرَبَا

٦٧ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ بَرَّاقَةَ ٱلْهَمْدَانِيُّ (طويل):

كَذَبْتُمْ وَبَيْتِ ٱللّٰهِ لَا تَأْخُذُنَّهَا   مُرَاغَمَةً مَا دَامَ لِلسَّيْفِ قَائِمُ
كَأَنَّ جَزِيمًا إِذْ رَجَا أَنْ أَرُدَّهَا   وَيَذْهَبَ مَالِي بِٱبْنِهِ ٱلْقَيْلِ حَالِمُ (37)
مَتَى تَجْمَعِ ٱلْقَلْبَ ٱلذَّكِيَّ وَصَارِمًا   وَأَنْفًا حَمِيًّا تَجْتَنِبْكَ ٱلْمَظَالِمُ

٦٨ وَقَالَ مُوَيْلِكُ بْنُ عُقْفَانَ ٱلسَّدُوسِيُّ (خفيف):

نَاقَ إِنِّي أَرَى ٱلْمُقَامَ عَلَى ٱلضَّيْـ   ـمِ عَظِيمًا فِي قُبَّةِ ٱلْإِسْلَامِ
طَرَدُونِي مِنَ ٱلْبِلَادِ وَقَالُوا   مَا لِكَ ٱلضَّيْمَ مِنْ بَنِي ٱلْحُكَّامِ
قَدْ أَرَانِي وَلِي مِنَ ٱلْعَامِلِ ٱلنِّصْفُ بِحَدِّ ٱلسِّنَانِ أَوْ بِٱلْحُسَامِ

٦٩ وَقَالَ ٱلْمُسَيَّبُ بْنُ عَلَسٍ ٱلضُّبَعِيُّ (متقارب):

أَبْلِغْ ضُبَيْعَةَ أَنَّ ٱلْبِلَا   دَ فِيهَا لِذِي قُوَّةٍ مَغْضَبُ
وَقَدْ يَجْلِسُ ٱلْقَوْمُ فِي أَصْلِهِمِ   إِذَا لَمْ يُضَامُوا وَإِنْ أَجْدَبُوا
فَلَا تَجْلِسُوا عُرُضًا لِلْهَوَا   نِ خَذْفًا كَمَا تُخْذَفُ ٱلْأَرْنَبُ
فَإِنْ لَمْ تَكُنْ لَكُمُ مِرَّةٌ   يُبَلِّغُهَا ٱلْبَلَدَ ٱلْأَزْكَبُ
فَكُونُوا عَبِيدًا لِأَرْبَابِكُمْ   فَإِنْ سَاءَكُمْ ذَلِكُمْ فَٱغْضَبُوا
وَهَلْ يَقْعُدُ ٱلْأَلْفُ لَا يَغْضَبُو   نَ كُلُّهُمُ أَنْفُهُمْ يُضْرَبُ
وَقَدْ كَانَ سَامَةُ فِي قَوْمِهِ   لَهُ مَأْكَلٌ وَلَهُ مَشْرَبُ
فَسَامُوهُ ضَيْمًا فَلَمْ يَرْضَهُ   وَفِي ٱلْأَرْضِ مِنْ ضَيْمِهِمْ مَهْرَبُ

٧٠ وَقَالَ يَزِيدُ بْنُ مُفَرِّغٍ ٱلْحِمْيَرِيُّ (خفيف) : (38)

لَا ذَعَرْتُ ٱلسَّوَامَ فِي فَلَقِ ٱلصُّبْـحِ وَلَا دُعِيتُ يَزِيـدَا (١
يَوْمَ أُعْطَى مَخَافَةَ ٱلْمَوْتِ ضَيْمًا وَٱلْمَنَايَا يَرْصُدْنَنِي أَنْ أَحِيدَا

٧١ وَقَالَ نَهِيكُ بْنُ إِسَافَ ٱلْأَنْصَارِيُّ (كامل) :

إِنِّي أَبَى لِي أَنْ أُسَامَ دَنِيَّـةً حَسَبِي وَأَبْيَضُ كَٱلشِّهَابِ يَلُوحُ

٧٢ وَقَالَ ٱلْأَجْدَعُ ٱلْهَمْدَانِيُّ (طويل) :

لَحَا ٱللهُ قَوْمًا يُقْسَرُونَ وَعِنْدَهُمْ جِيَادٌ وَلَمْ يُعْصَبْ بِأَيْدِيهِمِ قِدُّ

٧٣ وَقَالَ مُقْعَدُ بْنُ سُلَيْمٍ ٱلطَّائِيُّ (منسرح) :

أَخَشْيَةَ ٱلْمَوْتِ دَرَّ دَرُّكُمُ أَعْطَيْتُمُ ٱلْقَوْمَ فَوْقَ مَا سَأَلُوا
إِنَّا لَعَمْرُ ٱلْإِلَهِ نَأْبَى ٱلَّذِي قَالُوا وَإِنْ قَوْمُنَا بِهَا ٱقْتَتَلُوا
نَقْبَلُ ضَيْمًا وَنَحْنُ نَعْرِفُـهُ مَا دَامَ مِنَّا بِبَطْنِهَا رَجُلُ (٢
يَأْبَى لَنَا عِزُّنَا وَمَنْصِبُنَا ثُمَّتَ تَحْنُو مِنْ خَلْفِنَا ثُعَلُ

٧٤ وَقَالَ ٱلزِّبْرِقَانُ بْنُ بَدْرٍ ٱلسَّعْدِيُّ (طويل) :

مَنْ مُبْلِغٌ عَمْرَو بْنَ نُعْمَانَ إِنَّمَا فُضُوحُ ٱلْحَيَاةِ أَنْ نُقِرَّ ٱلْمَظَالِمَا

٧٥ وَقَالَ عُبَيْدُ ٱللهِ بْنُ ٱلْحُرِّ ٱلْجُعْفِيُّ (طويل)

مَا زِلْتُ أَنْفِي ٱلْخَسْفَ عَنِّي وَأَحْتَمِي وَبَعْضُهُمُ إِنْ سِيمَ بِٱلْخَسْفِ مُلْبِسُ

٧٦ وَقَالَ ٱلرَّبِيعُ بْنُ زِيَادٍ ٱلْعَبْسِيُّ (بسيط) : (39)

كُنْ مِثْلَ مَوْلَاكَ إِذْ قَالَ ٱلْمَلِيكُ لَهُ حُذَيْفَـةُ ٱلْخَيْرِ قَوْلًا غَيْرَ تَعْذِيرِ
ٱلْحَرْبُ أَحْلَى إِذَا مَا خِفْتَ نَائِرَةً مِنَ ٱلْمُقَـامِ عَلَى ذُلٍّ وَتَصْغِيرِ
فَأْذَنْ بِحَرْبٍ يُغِصُّ ٱلْمَاءَ شَارِبَهَا أَوْ أَنْ تَدِينَ عَلَى إِحْدَى ٱلتَّحَاسِيرِ (٣

(١ كذا في الاصل. والشطر الثاني ناقص
(٢ كذا في الاصل. وفي الهامش: رجِلُ
(٣ في الهامش: التحاسِير الدواهي

٧٧ وَقَالَ زَيْدُ بْنُ عَمْرٍو ٱلْقُرَشِيُّ (مجزوء الكامل):

لَا تَحْتَسِبْنِي فِي ٱلْهَوَا نِ صَفِيَّ مَا دَأْبِي وَدَأْبُهْ
إِنِّي إِذَا خِفْتُ ٱلْهَوَا نَ مُشَيَّعٌ ذُلُلٌ رِكَابُهْ

٧٨ وَقَالَ وَهْبُ بْنُ ٱلْحَارِثِ ٱلزُّهْرِيُّ ٱلْقُرَشِيُّ (بسيط):

لَا تَحْسِبَنِّي كَأَقْوَامٍ عَبِثْتَ بِهِمْ لَنْ يَأْنَفُوا ٱلذُّلَّ حَتَّى يَأْنَفَ ٱلْحُمُرُ
لَا تَعْلَفَنِّي خَلَاةً لَسْتُ آكِلَهَا وَٱحْذَرْ سِنَانِي فَقِدْمًا يَنْفَعُ ٱلْحَذَرُ
فَقَدْ عَرَفْتَ بِأَنِّي غَيْرُ مُهْتَضَمٍ أَنَا ٱبْنُ زُهْرَةَ لَمْ يُوجَدْ لَهُ خَطَرُ

٧٩ وَقَالَ زُهَيْرُ بْنُ أَبِي سُلْمَى ٱلْمُزَنِيُّ (وافر):

فَمَهْلًا آلَ عَبْدِ ٱللهِ عَدُّوا مَخَازِيَ لَا يُدَبُّ لَهَا ٱلضَّرَاءُ
أَرُونَا سُنَّةً لَا عَيْبَ فِيهَا يُسَوِّي بَيْنَنَا فِيهَا ٱلسَّوَاءُ
فَإِنْ تَدَعُوا ٱلسَّوَاءَ فَلَيْسَ بَيْنِي وَبَيْنَكُمُ بَنِي حِصْنٍ بَقَاءُ
(40) وَيَبْقَى بَيْنَنَا قَذَعٌ وَتُلْفَوْا إِذًا قَوْمًا بِأَنْفُسِهِمْ أَسَاؤُوا
وَتُوقَدُ نَارُكُمْ شَرَرًا وَيُنْصَبْ لَكُمْ فِي كُلِّ مَجْمَعَةٍ لِوَاءُ

٨٠ وَقَالَ ٱلْحَارِثُ بْنُ حُصَيْنٍ ٱلْكَلْبِيُّ (بسيط):

أَكُنْتَ تَحْسِبُ أَنِّي قَابِلٌ غِيَرًا مِنْ مَالِكٍ لَا وَرَبِّ ٱلْحِلِّ وَٱلْحَرَمِ
مَا كُنْتُ أَقْبَلُ ضَيْمًا فِي مُحَافَظَةٍ حَتَّى أُغَيَّبَ فِي مَلْحُودَةِ ٱلرَّجَمِ

٨١ وَقَالَ مُدْرِكُ بْنُ عَمْرٍو ٱلْهَمْدَانِيُّ (بسيط):

وَمَجْلِسٍ مَقْصَرٍ وَٱلنَّفْسُ تَكْرَهُهُ حُبِسْتُ فِيهِ لِأَعْدَاءٍ أُجَاثِيهَا
آبَى وَآنَفُ عَنْ أَشْيَاءَ يَأْخُذُهَا رَثُّ ٱلْقُوَى وَضَعِيفُ ٱلْقَوْمِ يُعْطِيهَا

٨٢ وَقَالَ ٱلْحَارِثُ بْنُ وَعْلَةَ ٱلرَّبَعِيُّ (سريع):

اَلْآنَ لَمَّا ٱبْيَضَّ مَسْرُبَتِي وَأَكَلْتُ مِنْ نَابِي عَلَى جِذْمِ
وَحَلَبْتُ هٰذَا ٱلدَّهْرَ أَشْطُرَهُ وَأَتَيْتُ مَا آتِي عَلَى عِلْمِ
يَرْجُو ٱلْأَعَادِي أَنْ أَلِينَ لَهُمْ قَسْرًا تَوَهُّمَ صَاحِبِ ٱلْحُلْمِ

٨٣ وَقَالَ ٱلشَّدَّاخُ بْنُ عَوْفٍ ٱلْكِنَانِيُّ (طويل):

أَبَيْنَا فَلَا نُعْطِي لِقَوْمٍ ظُلَامَةً ... وَلَا سُوقَةً(١ إِلَّا ٱلْوَشِيجَ ٱلْمُقَوَّمَا

(41) وَإِلَّا حُسَامًا يُبْرِقُ ٱلْعَيْنَ لَمْحُهُ ... كَصَاعِقَةٍ فِي غَيْثِ مُزْنٍ تَرَكَّمَا

٨٤ وَقَالَ تَوْبَةُ بْنُ مُضَرِّسٍ ٱلْأَسَدِيُّ (طويل):

عَشِيرَتَنَا لَسْتُمْ لَنَا بِعَشِيرَةٍ ... إِذَا لَمْ تُعَاطُونَا ٱلسَّوَاءَ وَتَصْبِرُوا

عَلَى حَقِّنَا كَيْمَا صَبَرْنَا لِحَقِّكُمْ ... فَيَعْلَمُ رَاعِي مَوْرِدٍ أَيْنَ يَصْدُرُ

٨٥ وَقَالَ حَارِثَةُ بْنُ بَدْرٍ ٱلتَّمِيمِيُّ (طويل):

أُهَانُ وَأُقْصَى ثُمَّ يَنْتَصِحُونَنِي ... وَمَنْ ذَا ٱلَّذِي يُعْطِي نَصِيحَتَهُ قَسْرَا

رَأَيْتُ أَكُفَّ ٱلْمُصْلِتِينَ عَلَيْكُمُ ... مِلَاءً وَكَفِّي مِنْ عَطَائِكُمُ صِفْرَا

٨٦ وَقَالَ أَبُو جَرْوَلٍ ٱلْجُشَمِيُّ (طويل):

إِذَا شَمَّ رِيحَ ٱلْخَسْفِ زَيْدٌ رَأَيْتَهُ ... كَذِئْبِ ٱلْغَضَا أَدْنَى لَكَ ٱلْمُتَطَالِعُ

وَأَيُّ ٱمْرِئٍ فِي ٱلنَّاسِ يُهْدَمُ حَوْضُهُ ... إِذَا كَانَ ذَا سَيْفٍ وَلَمَّا يُمَاصِعُ

٨٧ وَقَالَ خَيَالُ بْنُ سُنَّةَ ٱلْعَبْسِيُّ (بسيط):

يَأْبَى فَوَارِسُ مَا تَرْقَا أَسِنَّتُهَا ... أَنْ يَقْبَلُوا ٱلْخَسْفَ مِنْ مَلْكٍ وَإِنْ عَظُمَا

٨٨ وَقَالَ ٱلْعَبَّاسُ بْنُ مِرْدَاسٍ ٱلسُّلَمِيُّ (طويل):

مَوَالِيكَ فَأْبَ ٱلضَّيْمَ إِنَّكَ مَالِكٌ ... وَإِنَّكَ مَهْمَا تُبْعِدِ ٱلْعَارَ يُبْعَدِ

تَشَدَّدْ بِهَا شَعْثًا لِجَارِكَ إِنَّهُ ... أَخُو ٱلْمَوْتِ إِنْ لَمْ تَسْعَ فِيهِ وَتَجْهَدِ

٨٩ وَقَالَ غَيْلَانُ بْنُ سَلَمَةَ ٱلثَّقَفِيُّ (طويل): (42)

أَلَمْ تَرَ أَنِّي لَا تَلِينُ عَرِيكَتِي ... إِلَى مَنْ يُعَادِينِي وَلَا أَتَجَشَّعُ

وَلَا أَمْتَرِي بِٱلْخَسْفِ حَتَّى يُدِرَّنِي ... وَلٰكِنِّي آبَى(٢ ٱلْخَسْفَ مَا دُمْتُ أَسْمَعُ

٩٠ وَقَالَ ٱبْنُ أَقْرَمَ ٱلْعُذْرِيُّ (طويل):

مَا ضَاقَ ذَرْعِي يَا أَبَانُ بِسُخْطِكُمْ ... وَلٰكِنَّنِي فِي ٱلنَّائِبَاتِ صَلِيبُ

(١ جاء في الهامش: سَوْقة بفتح الاوّل

(٢ وفي الاصل: ولكن ابيّ

إِذَا سَامَنِي ٱلسُّلْطَانُ خَسْفًا أَبَيْتُهُ ... وَلَمْ أُعْطِ ضَيْمًا مَا أَقَامَ عَسِيبُ

٩١ وَقَالَ ٱبْنُ أُذَيْنَةَ ٱلْكِنَانِيُّ (بسيط):

مَا إِنْ أَلِينُ إِذَا شُدِّدَتْ مُنْتَقِصًا ... حَتَّى يَلِينَ ٱلصَّفَا مِنْ جَنْدَلٍ رَاسِي
لَسْتُ ٱلظَّؤُورَ ٱلَّتِي تُعْطِي إِذَا غَضِبَتْ ... بَعْدَ ٱلْإِبَاءِ عَلَى مَسْحٍ وَإِبْسَاسِ
إِنِّي كَذٰلِكَ أَبَّاءٌ لِمَا كَرِهَتْ ... نَفْسُ ٱلْمُشَاحِنِ شَكْسٌ عِنْدَ إِشْكَاسِ

الباب الثامن

فيما قيل في ركوب الموت خشية العار

٩٢ قَالَ أَعْشَى بَنِي قَيْسِ بْنِ ثَعْلَبَةَ (طويل):

أَبِالْمَوْتِ خَشَّتْنِي عُبَادٌ وَإِنَّمَا ... رَأَيْتُ مَنَايَا ٱلنَّاسِ يَسْعَى دَلِيلُهَا
فَمَا مِيتَةٌ إِنْ مُتُّهَا غَيْرَ عَاجِزٍ ... بِعَارٍ إِذَا مَا غَالَتِ ٱلنَّفْسَ غُولُهَا (43)

٩٣ وَقَالَ عَبْدُ ٱللّٰهِ بْنُ زَيْدٍ ٱلثَّعْلَبِيُّ مِنْ ثَعْلَبَةِ غَطَفَانَ (طويل):

لَا أَسْمَعَنْ فِيكُمْ بِأَمْرٍ مُنَأْنَإٍ ... ضَعِيفٍ وَلَا تَسْمَعْ بِهِ هَامَتِي بَعْدِي
فَإِنَّ ٱلسِّنَانَ يَرْكَبُ ٱلْمَرْءُ حَدَّهُ ... مِنَ ٱلْعَارِ أَوْ يَعْدُو عَلَى ٱلْأَسَدِ ٱلْوَرْدِ

٩٤ وَقَالَ لَبِيدُ بْنُ رَبِيعَةَ ٱلْعَامِرِيُّ (طويل):

فَإِنْ تَقْبَلُوا ٱلْمَعْرُوفَ نَصْبِرْ لِحَقِّكُمْ ... وَلَنْ يَعْدَمَ ٱلْمَعْرُوفُ خُفًّا وَمَنْسِمَا
وَإِلَّا فَمَا بِٱلْمَوْتِ عَارٌ لِأَهْلِهِ ... وَلَمْ يَبْقَ هٰذَا ٱلْعَيْشُ فِي ٱلدَّهْرِ مَنْدَمَا

٩٥ وَقَالَ ٱلنَّابِغَةُ ٱلْجَعْدِيُّ (متقارب):

فَإِنْ لَمْ يَكُنْ مِنْهُمُ زَاجِرٌ ... وَلَمْ تُرْعَ رِحْمٌ (١ وَلَمْ تُرْقَبِ
وَحَامَتْ مَنَايَا بِأَيْدِيكُمُ ... وَمَنْ يَكُ ذَا أَجَلٍ يُجْلَبِ
فَإِنَّ لَدَى ٱلْمَوْتِ مَنْدُوحَةً ... وَإِنَّ ٱلْعِقَابَ عَلَى ٱلْمُذْنِبِ

٩٦ وَقَالَ عَبْدُ ٱللّٰهِ بْنُ عَنَمَةَ ٱلضَّبِّيُّ (بسيط):

إِنْ تَسْأَلُوا ٱلْحَقَّ نُعْطِ ٱلْحَقَّ سَائِلَهُ ... وَٱلدِّرْعُ مُحْقَبَةٌ وَٱلسَّيْفُ مَقْرُوبُ

(١ هذه الرواية الصحيحة وردت في هامش الكتاب. وفي الاصل: وِحْم

وَإِنْ أَبَيْتُمْ فَإِنَّا مَعشَرٌ أُنُفٌ   لَا نُطْعِمُ ٱلْخَسْفَ إِنَّ ٱلسَّمَّ مَشْرُوبُ

٩٧ وَقَالَ ضِرَارُ بْنُ ٱلْخَطَّابِ ٱلْقُرَشِيُّ (منسرح):

مَهْلًا بَنِي عَمِّنَا ظُلَامَتَنَا   إِنَّ بِنَا سَوْرَةً مِنَ ٱلْغَلَقِ (١ (44)

إِنِّي لَعَمْرُ ٱلَّذِي رَأَيْتُ لَهُ   تَحْتَ يَدِي نَاضِحًا مِنَ ٱلْعَلَقِ

أُعْطِيكُمُ تِلْكُمُ ٱلظُّلَامَةَ مَا   هَبَّتْ رِيَاحُ ٱلْعِضَاهِ بِٱلْوَرَقِ

٩٨ وَقَالَ هُدْبَةُ بْنُ خَشْرَمٍ ٱلْعُذْرِيُّ (طويل):

وَمَا حَسَّنَتْ نَفْسِي لِيَ ٱلْعَجْزَ مُذْ بَدَتْ   نَوَاجِذُهَا يَمْجُجْنَ سَمًّا مُسَلَّعَا

الباب التاسع

فيما قيل في ٱلاِسْتِسْلام على الذُلِّ بعد ٱلاِمْتِناع

٩٩ قَالَ حَسَّانُ بْنُ ثَابِتٍ ٱلْأَنْصَارِيُّ (خفيف):

كَرِهُوا ٱلْمَوْتَ فَٱسْتُبِيحَ حِمَاهُمْ   وَأَقَامُوا فِعْلَ ٱللَّئِيمِ ٱلذَّلِيلِ

أَمِنَ ٱلْمَوْتِ تَهْرُبُونَ فَإِنَّ ٱلْمَوْتَ مَوْتَ ٱلْهُزَالِ غَيْرُ جَمِيلِ

١٠٠ وَقَالَ ٱلطِّرِمَّاحُ بْنُ حَكِيمٍ ٱلطَّائِيُّ (كامل):

بَالُوا مَخَافَتَهَا عَلَى نِيرَانِهِمْ   وَٱسْتَسْلَمُوا بَعْدَ ٱلْخَطِيرِ فَأَخْمَدُوا

وَرَضُوا ٱلَّذِي كَرِهُوا لِأَوَّلِ مَرَّةٍ   وَرَأَى سَبِيلَ طَرِيقِهِ ٱلْمُتَهَدِّدُ

وَرَمَى مَدَى غَرَضِي فَقَصَّرَ دُونَهُ   هَيْهَاتَ مِنْكَ مَدَى ٱلْكَرِيمِ ٱلْأَبْعَدُ

١٠١ وَقَالَ بَشَامَةُ بْنُ ٱلْغَدِيرِ خَالُ زُهَيْرِ بْنِ أَبِي سُلْمَى (متقارب):

إِنَّ ٱلَّتِي سَامَكُمْ قَوْمُكُمْ   هُمُ جَعَلُوهَا عَلَيْكُمْ عُدُولَا

(45) أَخِزْيَ ٱلْحَيَاةِ وَخِزْيَ ٱلْمَمَاتِ   وَكُلًّا أَرَاهُ طَعَامًا وَبِيلَا

فَإِنْ لَمْ تَكُنْ غَيْرُ إِحْدَاهُمَا   فَسِيرُوا إِلَى ٱلْمَوْتِ سَيْرًا جَمِيلَا

---

١) وفي الاصل: من العَلَق معًا بالعين

وَلَا تَقْعُدُوا وَبِكُمْ مُنَّـةٌ   كَفَى بِٱلْحَوَادِثِ لِلْمَرْءِ غُولَا

١٠٢ وَقَالَ مَعْنُ بْنُ أَوْسٍ ٱلْمُزَنِيُّ (بسيط):

إِذَا أَنْتَ لَمْ تُنْصِفْ أَخَاكَ وَجَدْتَهُ   عَلَى طَرَفِ ٱلْهِجْرَانِ إِنْ كَانَ يَعْقِلُ

فَيَرْكَبُ حَدَّ ٱلسَّيْفِ مِنْ أَنْ تَضِيمَهُ   إِذَا لَمْ يَكُنْ عَنْ شَفْرَةِ ٱلسَّيْفِ مَعْدِلُ

١٠٣ وَقَالَ ٱلزِّبْرِقَانُ بْنُ بَدْرٍ ٱلتَّمِيمِيُّ (كامل):

أَغْشَى ٱلْمَهَالِكَ بِٱلرِّجَالِ وَلَا   أُعْطِي ٱلْمَقَادَةَ سَائِمِي ٱلْحِقْرَا

١٠٤ وَقَالَ هُدْبَةُ بْنُ خَشْرَمٍ ٱلْعُذْرِيُّ (طويل):

وَإِنِّي إِذَا مَا ٱلْمَوْتُ لَمْ يَكُ دُونَهُ   مَدَى ٱلشِّبْرِ أَحْمِي ٱلْأَنْفَ أَنْ أَتَأَخَّرَا

١٠٥ وَقَالَ ٱلْعَبَّاسُ بْنُ مِرْدَاسٍ ٱلسُّلَمِيُّ (طويل):

تَعَلَّمْ بِأَنَّ ٱلْقَوْمَ سَامُوكَ خُطَّةً   فَدَعْهَا فَمَا فِيهَا لِمِثْلِكَ مَطْمَعُ

فَمُتْ كَرَمًا أَوْ عِشْ ذَلِيلًا فَإِنَّمَا   عَذِيرُكَ فِيهَا ٱلسَّيْفُ وَٱلتَّرْكُ أَوْدَعُ

وَإِنَّ ٱمْرَءًا أُعْطِي مَعَ ٱلسَّيْفِ ضُؤْلَةً   لَقِدْمًا أَقَرَّ ٱلْخَسْفَ مَا دَامَ يَسْمَعُ

١٠٦ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ ٱلْحَارِثِ الفَزَارِيُّ (بسيط) (46):

فَإِنَّنِي وَٱلَّذِي أَمْسَى يُمَجِّدُهُ   عِنْدَ ٱلْأُقَيْصِرِ تَسْبِيحٌ وَتَهْلِيلُ

لَا نَشْتَرِي ٱلْخَسْفَ نَبْتَاعُ ٱلْحَيَاةَ بِهِ   حَتَّى تُخَرَّقَ بِٱلطَّعْنِ ٱلسَّرَابِيلُ

١٠٧ وَقَالَ سَلَمَةُ بْنُ أَبِي حَبَابَةَ ٱلْعَبْدِيُّ (بسيط):

إِنِّي أَنَا ٱلْمَرْءُ لَا يُعْطِي عَلَى تِرَةٍ   وَلَا يُقِرُّ عَلَى ٱلضَّيْمِ إِذَا غُشِمَا

١٠٨ وَقَالَ عُبَيْدُ ٱللهِ بْنُ ٱلْحُرِّ ٱلْجُعْفِيُّ (طويل):

لَوْ مُتُّ فِي قَوْمِي وَلَمْ آتِ عَجْزَةً   يُضَعِّفُنِي فِيهَا ٱمْرُؤٌ غَيْرُ عَادِلِ

وَأَكْرِمْ بِهَا مِنْ مِيتَةٍ لَوْ لَقِيتُهَا   أُطَاعِنُ عَنْهَا كُلَّ خِرْقٍ مُنَازِلِ

١٠٩ وَقَالَ ٱلْحَارِثُ بْنُ حُصَيْنٍ ٱلْكَلْبِيُّ (طويل):

آلَيْتُ لَا أُعْطِيكَ قَسْرًا ظُلَامَةً   وَلَا طَائِعًا مَا قَدَّمَتْ رِجْلَهَا قَدَمْ

وَلَا ٱلدَّهْرَ حَتَّى تَمْسَحَ ٱلنَّجْمَ قَاعِدًا   وَتَنْزِعَ أَصْلَ ٱلْمَرْخِ مِنْ جَانِبَيْ أَصَمْ

الباب العاشر

فيما قيل في التحريض على القتل بالثار وترك قبول الدية

١١٠ قَالَتْ كَبْشَةُ بِنْتُ مَعْدِي كَرِبَ ٱلزُّبَيْدِيَّةُ (طويل):

وَأَرْسَلَ عَبْدُٱللهِ إِذْ حَانَ يَوْمُهُ ... اِلَى قَوْمِهِ إِلَّا يَعَلُّوالَهُمْ دَمِي
وَلَا تَأْخُذُوا مِنْهُمْ إِفَالًا وَأَبْكُرًا ... وَأُتْرَكُ فِي بَيْتٍ بِصَعْدَةَ مُظْلِمِ (١

.. ..

١١١ (من الطويل): (٢

(47) فَخُذْهَا فَلَيْسَتْ لِلْعَزِيزِ بِخُطَّةٍ ... وَفِيهَا مَقَالٌ لِٱمْرِئٍ مُتَذَلِّلِ
وَأُنبِئْتُ أَنْ قَدْ أَحْرَمَ ٱلْغُسْلَ عَامِرٌ ... وَأَنِّي لَرَاضٍ عَنْكَ مَا لَمْ تُرَجَّلِ
وَقَدْ عَلِمَ ٱلْأَقْوَامُ مَا بِخُوَيْلِدٍ ... عَلَى خَالِدٍ فِي ٱلْقَوْمِ مِنْ مُتَفَضَّلِ
فَإِنْ كَانَ بَاغٍ نَالَ مِنْكَ ظُلَامَةً ... فَإِنَّ شِفَاءَ ٱلْبَغْيِ سَيْفُكَ فَٱقْتُلِ

١١٢ وَقَالَ عَبْدُ ٱلْعُزَّى بْنُ مَالِكٍ ٱلطَّائِيُّ (طويل):

إِذَا مَا طَلَبْنَا تَبْلَنَا عِنْدَ مَعْشَرٍ ... أَبَيْنَا حِلَابَ ٱلدَّرِّ أَوْ نَشْرَبَ ٱلدَّمَا
لِيَعْلَمَ أَقْوَامٌ مَضَاضَةَ وِتْرِنَا ... وَنُتْبِعَ ذَاتَ ٱللُّوْمِ مَنْ كَانَ أَلْوَمَا
وَعَمْدًا قَتَلْنَا بَعْدَ مَا عَرَضُوا لَنَا ... مَقَارِيَهُمْ شُعْثًا وَأَلْفًا مُزَنَّمَا

١١٣ وَقَالَ أَيْضًا (وافر):

وَلَا أُغْضِي عَلَى ٱلْأَوْتَارِ حَتَّى ... يُحَرِّضَنِي ٱلرِّجَالُ وَلَا أَرِيمُ
وَقَدْ عَلِمَ ٱلْأَعَادِي أَنَّ ظُلْمِي ... عَلَى طُولِ ٱلْأَنَاةِ لَهُمْ وَخِيمُ
وَأَنِّي لَيْسَ يُسْلِي ٱلْوِتْرَ عِنْدِي ... بُؤُوسٌ إِنْ أَلَمَّ وَلَا نَعِيمُ

(١ وقد سقط هنا في الاصل من هذا الباب العاشر ورقة او ورقتان الّا انّ عدد الصفحات لم يختلف وفي ذلك دليل على ان هذا النقص قديم

(٢ هذه الابيات للعبّاس بن مرداس وقد مرّ منها غيرها (ص ٥٧٦). راجع حماسة ابي تمّام (ص ٢١٥ من طبعة فريتاغ)

١١٤ وَقَالَ عَطَّافُ بْنُ وَبَرَةَ ٱلْعُذْرِيُّ (طويل): (48)

اَعُذْرَ بْنَ سَعْدٍ لَا يَزَالُ عَلَيْكُمُ ... بِيَوْمِ ٱبْنِ حُرْجٍ مِنْ فَزَارَةَ فَاخِرُ
فَإِنْ أَنْتُمُ لَمْ تَثْأَرُوا بِأَخِيكُمُ ... فَكُونُوا إِمَاءً تَبْتَغِي مَنْ تُؤَاجِرُ
كُلُوا عَجْوَةَ ٱلْوَادِي فَإِنَّ غَنَاءَكُمْ ... قَلِيلٌ إِذَا مَا كَانَ يَوْمٌ قُمَاطِرُ
وَلَا تَغْضَبُوا مِمَّا أَقُولُ فَإِنَّمَا ... اَنِفْتُ لَكُمْ مِمَّا تَقُولُ ٱلْمَعَاشِرُ
لَقَدْ جُلِّلَتْ مِنْهَا قُضَاعَةُ خِزْيَةً ... فَكُلُّ قُضَاعِيٍّ بِهَا مُتَصَاغِرُ
فَغَشْمًا فَإِنَّ ٱلْغَشْمَ يُرْحِضُ عَنْكُمُ ... فَمَا رَحَضَتْ عَنْهَا أَذَى ٱلثَّوْبِ ظَاهِرُ
وَعُمُّوا بِهَا ذُبْيَانَ طُرًّا فَإِنَّمَا ... يُخَصَّصُ بِٱلْأَوْتَارِ مَنْ هُوَ قَادِرُ

١١٥ وَقَالَ زَيْدُ بْنُ عَمْرٍو ٱلتَّمِيمِيُّ (طويل):

لَيْسَ بِيَرْبُوعٍ إِلَى ٱلْعَقْلِ حَاجَةٌ ... وَلَا دَنَسٌ تَسْوَدُّ مِنْهُ ثِيَابُهَا
فَلَا تُلْحِمُونَا بِٱلدِّيَارِ فَإِنَّهَا ... حَرَامٌ عَلَيْنَا دَرُّهَا وَٱحْتِلَابُهَا
(49) وَإِنَّ ٱبْنَ عَمِّ ٱلْمَرْءِ خَيْرٌ مِنَ ٱلَّتِي ... تَبِيتُ تَعَاوَى بِٱلْفَلَاةِ سِقَابُهَا

١١٦ وَقَالَ ضِرَارُ بْنُ ٱلْخَطَّابِ ٱلْقُرَشِيُّ (طويل):

اَرَى ٱبْنَيْ لُؤَيٍّ أَوْشَكَا أَنْ يُسَالِمَا ... وَقَدْ سَلَكَتْ أَبْنَاؤُهُمْ كُلَّ مَسْلَكِ
فَيَا ٱبْنَيْ لُؤَيٍّ إِنَّمَا يَمْنَعُ ٱلْخَنَا ... أُولُو ٱلْعِرْضِ وَٱلْأَحْسَابِ وَٱلْمُتَمَسَّكِ
فَإِنَّ شَقَاءَ ٱلظُّلْمِ مَا قَدْ جَمَعْتُمَا ... وَمَنْ يَتَّقِ ٱلْأَقْوَامَ بِٱلشَّرِّ يُتْرَكِ
فَإِنْ أَنْتُمُ لَمْ تَثْأَرُوا بِأَخِيكُمُ ... فَدُكُّوا ٱلَّذِي أَنْتُمْ عَلَيْهِ بِمُدَّكِ
اَلَمْ يَكُ مِنَّا ٱلْجَارُ فِيكُمْ فَتَغْضَبُوا ... لِمَا نِيلَ مِنْ عِرْضٍ وَمَالٍ مُنَهَّكِ

١١٧ وَقَالَتِ ٱمْرَأَةٌ مِنْ ضَبَّةَ (وافر):

اَلَا لَا تَأْخُذُوا لَبَنًا وَلَكِنْ ... اَذِيقُوا قَوْمَكُمْ حَدَّ ٱلسِّلَاحِ
فَإِنْ لَمْ تَثْأَرُوا عَمْرًا بِزَيْدٍ ... فَلَا دَرَّتْ لَبُونُ بَنِي رِيَاحِ

١١٨ وَقَالَ ٱلْمُرَقَّشُ ٱلْكَلْبِيُّ (بسيط) :

لَوْ كُنْتَ حُرًّا كَرِيمًا ذَا مُحَافَظَةٍ   مَا نِمْتَ إِلَّا وَنَارُ ٱلْحَرْبِ تَشْتَعِلُ
حَتَّى تُسَاقَ نِسَاءٌ سَوْقَ نِسْوَتِكُمْ   بِمَا أَصَابَكُمْ أَوْ يَبْلُغَ ٱلْأَجَلُ

١١٩ وَقَالَ تَوْبَةُ بْنُ ٱلْمُضَرِّسِ ٱلتَّمِيمِيُّ (طويل) :

لِيَبْكِ سِنَانِي عَنْتَرًا بَعْدَ هَجْعَةٍ   وَسَيْفِي مِرْدَاسًا قَتِيلَ قَنَانِ(٥٥)
قَتِيلَانِ لَا تَبْكِي ٱلْمَخَاضُ عَلَيْهِمَا   إِذَا شَبِعَتْ مِنْ قَرْمَلٍ وَأَفَانِ
فَإِنْ لَمْ أُفَرِّقْ مِنْهُمُ بَيْنَ أُخْوَةٍ   فَلَا رَفَعَتْ سَوْطِي إِلَيَّ بَنَانِي

١٢٠ وَقَالَ زُفَرُ بْنُ ٱلْحَارِثِ ٱلْعَامِرِيُّ (بسيط) :

يَا قَيْسَ عَيْلَانَ قَيْسَ ٱلذُّلِّ إِنَّكُمُ   فِي ٱلْحَرْبِ سِيَّانِ أَنْتُمْ وَٱلْعَصَافِيرُ
هَلَّا ثَأَرْتُمْ وَأَنْتُمْ مَعْشَرٌ أُنُفٌ   قَتْلَى بِتَدْمُرَ جَافَتْهَا ٱلْخَنَازِيرُ
لَا تَقْرَبُنَّ رُمَيْلَ ٱلْهَيْلِ مَا صَدَحَتْ   حَمَامَةٌ إِنَّكُمْ قَوْمٌ عَوَاوِيرُ
لَا يَنْفَلِتْ مَطَرٌ مِنْكُمْ بِوِتْرِكُمُ   فَعَجِّلُوا ٱلثَّارَ إِلَّا إِنَّكُمْ خُورُ

١٢١ وَقَالَ مَالِكُ بْنُ عُرْوَةَ ٱلْعَبْدِيُّ (طويل) :

لَا تَحْسَبُوا أَنَّا نَسِينَا بِحَابِلٍ   حُرَيْزَ ٱلنَّدَى وَٱلْعَسْكَرَ ٱلْمُتَبَدِّدَا
وَلَا تَسْتَرِيثُونَا فَإِنَّا كَأَنَّنَا   وَسُمْرَ ٱلْعَوَالِي فِيكُمُ ٱلْيَوْمَ أَوْ غَدَا

١٢٢ وَقَالَ ٱلْوَلِيدُ بْنُ عُقْبَةَ بْنِ أَبِي مُعَيْطٍ (وافر) :

أَلَا أَبْلِغْ مُعَاوِيَةَ بْنَ حَرْبٍ   فَإِنَّكَ مِنْ أَخِي ثِقَةٍ مُلِيمُ
قَطَعْتَ ٱلدَّهْرَ كَٱلسَّدِمِ ٱلْمُعَنَّى   تُهَدِّدُ فِي دِمَشْقَ وَلَا تَرِيمُ
فَإِنَّكَ وَٱلْكِتَابَ إِلَى عَلِيٍّ   كَدَابِغَةٍ وَقَدْ حَلِمَ ٱلْأَدِيمُ
لَكَ ٱلْوَيْلَاتُ أَوْرِدْنَا عَلَيْهِ   وَخَيْرُ ٱلطَّالِبِ ٱلتِّرَةَ ٱلْغَشُومُ(٥١)
فَلَوْ كُنْتَ ٱلْقَتِيلَ وَكَانَ حَيًّا   لَشَمَّرَ لَا أَلَفٌّ وَلَا سَؤُومُ

١٢٣ وَقَالَ أَيْضًا (طويل) :

أَلَا أَيُّهَا ٱلْمُزْجِي ٱلْمَطِيَّةَ غَادِيًا   أَلَا أَبْلِغَنْ عَنِّي هُدِيتَ مُعَاوِيَا

فَإِنَّكَ إِذْ تُهْدِي ٱلرَّسَائِلَ سَادِرًا   وَتَدْعُو عَلِيًّا فِي ٱلصَّحَائِفِ خَالِيَا
كَدَابِغَةٍ تَرْجُو صَلَاحَ أَدِيمِهَا   وَقَدْ عَادَ بَعْدَ ٱلدَّبْغِ وَٱلرَّمِّ بَالِيَا
لَكَ ٱلْخَيْرُ أَوْرِدْنَا عَلَيْهِمْ فَخَيْرُ مَنْ   يُرِيدُ دِرَاكَ ٱلثَّأْرِ مَنْ كَانَ مَاضِيَا

الباب الحادي عشر

فيما قيل في الامتناع من الصُّلح

١٢٤ قَالَتْ بِنْتُ حَكِيمِ بْنِ عَمْرٍو ٱلْعَبْدِيَّةُ (طويل):

أَيَرْجُو رَبِيعٌ أَنْ يَؤُوبَ وَقَدْ ثَوَى   حَكِيمٌ وَأَمْسَى شِلْوُهُ بِمُطَبَّقِ
فَإِنْ كُنْتُمُ قَوْمًا كِرَامًا فَعَجِّلُوا   لَهُ جُرْأَةً مِنْ بَأْسِكُمْ ذَاتَ مِصْدَقِ
فَإِنْ لَمْ تَنَالُوا نَيْلَكُمْ بِسُيُوفِكُمْ   فَكُونُوا نِسَاءً فِي ٱلْمُلَاءِ ٱلْمُخَلَّقِ
وَقُولُوا رَبِيعٌ رَبُّكُمْ فَٱسْجُدُوا لَهُ   فَمَا أَنْتُمُ إِلَّا كَمِعْزَى ٱلْحَبَلَّقِ

١٢٥ وَقَالَ ٱلْأَفْوَهُ ٱلْأَوْدِيُّ (طويل):

وَإِنَّا لَنُعْطِي ٱلْمَالَ دُونَ دِمَائِنَا   وَنَأْبَى فَلَا نَسْتَامُ مِنْ دَمِنَا عَقْلَا (52)

١٢٦ وَقَالَ أَبُو زُبَيْدٍ ٱلطَّائِيُّ (١ (خفيف):

فَلَحَا ٱللهُ طَالِبَ ٱلصُّلْحِ مِنَّا   مَا أَطَافَ ٱلْمُبِينُ بِٱلدَّهْنَاءِ
وَلَحَا ٱلْأَجْزَعِينَ فِي أَثَرِ ٱلْقَتْـلَى وَلَا أَظْهَرُوا عَلَى ٱلْأَعْدَاءِ

١٢٧ وَقَالَ ٱلْقَتَّالُ ٱلْكِلَابِيُّ (بسيط):

إِنِّي لَعَمْرُ أَبِيهِمْ لَا أُصَالِحُهُمْ   حَتَّى يُصَالِحَ رَاعِي ٱلثَّلَّةِ ٱلذِّيبُ
أَوْ تَنْجَلِي ٱلْخَيْلُ عَنْ قَتْلَى مُصَرَّعَةٍ   كَأَنَّهَا خُشُبٌ بِٱلْقَاعِ مَقْطُوبُ

١٢٨ وَقَالَ ٱلزِّبْرِقَانُ بْنُ بَدْرٍ ٱلسَّعْدِيُّ (بسيط):

أَبَعْدَ بِشْرٍ أَسِيرًا فِي بُيُوتِهِمِ   تَرْجُو ٱلْهَوَادَةَ عِنْدِي آلُ ظَلَّامِ

(١ جاء في هامش الكتاب : قال ابن قُتَيْبة في كتاب الشعر والشعراء هو المُنذر بن حَرْمَلة أدرك الاسلام ومات نصرانيًّا

فَلَنْ أُصَالِحَهُمْ مَا دُمْتُ ذَا فَرَسٍ   وَٱشْتَدَّ قَبْضًا عَلَى ٱلسِّيلَانِ إِبْهَامِي

١٢٩ وَقَالَ ٱلْأَعْشَى (طويل):

فَإِنِّي وَرَبِّ ٱلسَّاجِدِينَ عَشِيَّةً   وَمَا حَلَّ نَاقُوسَ ٱلصَّلَاةِ أَبِيلُهَا
أُصَالِحُهُمْ حَتَّى تَبُوءُوا بِمِثْلِهَا   كَصَرْخَةِ حُبْلَى بَشَّرَتْهَا قَبُولُهَا

١٣٠ وَقَالَ أَيْضًا (بسيط):

كُنْتُمْ تَمَنَّوْنَ حَرْبِي غَيْرَ ظَالِمِكُمْ   فَٱلْآنَ شُبَّتْ بِجَزْلٍ فَهْيَ تَسْتَعِرُ
لَا صُلْحَ بَيْنَكُمْ مَا دُمْتُ ذَا فَرَسٍ   يَعْدُو وَلَمْ يُلْهِنِي سُقْمٌ وَلَا كِبَرُ (53)
صَبْرًا عَلَى مَضَضٍ بَيْنِي وَبَيْنَكُمْ   فَإِنَّ بِٱلصَّبْرِ يُرْجَى ٱلْفَوْزُ وَٱلظَّفَرُ

١٣١ وَقَالَ ٱلطُّفَيْلُ بْنُ عَمْرٍو ٱلْأَزْدِيُّ (طويل):

لَا وَإِلٰهِ ٱلنَّاسِ أَرْأَمُ سِلْمَهُمْ   وَلَوْ رَئِمَتْهُ مُنْهِبٌ وَبَنُو فَهْمِ
أَسِلْمًا عَلَى خَسْفٍ وَمَا كُنْتُ خَالِدًا   وَمَا لِيَ مِنْ وَاقٍ إِذَا جَاءَنِي حَتْمِي
فَلَا سِلْمَ حَتَّى تَحْفِزَ ٱلنَّاسَ خِيفَةٌ   وَتُصْبِحَ طَيْرٌ كَابِسَاتٍ عَلَى لَحْمِ
وَلَمَّا يَكُنْ يَوْمٌ أَغَرُّ مُشَهَّرٌ   تَسِيرُ بِهِ ٱلرُّكْبَانُ ذُو نَبَإٍ ضَخْمِ

١٣٢ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ بَرَّاقَةَ ٱلْهَمْدَانِيُّ (طويل):

تَحَالَفَ أَقْوَامٌ عَلَيَّ لِيُسْمِنُوا   وَجَرُّوا عَلَيَّ ٱلْحَرْبَ إِذْ أَنَا سَالِمُ
أَفِي ٱلْيَوْمِ أُدْعَى لِلْهَوَادَةِ بَعْدَ مَا   أُمِيلَ عَلَى ٱلْحَيِّ ٱلْمَذَاكِي ٱلصَّلَادِمُ
فَلَا صُلْحَ حَتَّى تَعْثُرَ ٱلْخَيْلُ بِٱلْقَنَا   وَتُضْرَبَ بِٱلْبِيضِ ٱلْخِفَافِ ٱلْجَمَاجِمُ

١٣٣ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ ٱلْأَيْهَمِ ٱلتَّغْلِبِيُّ (خفيف):

لَيْسَ بَيْنِي وَبَيْنَ قَيْسٍ عِتَابٌ   غَيْرَ طَعْنِ ٱلْكُلَى وَضَرْبِ ٱلرِّقَابِ

١٣٤ وَقَالَ زِيَادَةُ بْنُ زَيْدٍ ٱلْعُذْرِيُّ (بسيط):

لَا صُلْحَ حَتَّى تَذُوقَ ٱلْمَوْتَ صَاحِبَةٌ   وَيَذْهَبَ ٱلْجُرْحُ فِيمَا بَيْنَنَا ٱلْهَدَرَا

١٣٥ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ مَعْدِي كَرِبَ ٱلزُّبَيْدِيُّ (مجزوء الكامل): (54)

أَمَّا ٱلْعِتَابُ فَلَا عِتَابُ   لَا قُرْبُ دَارٍ وَلَا نِسَابُ (١

---

١) كذا في الاصل . والبيت مكسور

١٣٦ وَقَالَ عَبْدُ الرَّحْمَنِ بْنُ رِبْعِيٍّ الْفَزَارِيُّ (طويل):

لَا صُلْحَ حَتَّى تَعْثُرَ ٱلْخَيْلُ بِٱلْقَنَا ... وَتُوقَدَ نَارُ ٱلْحَرْبِ بِالْحَطَبِ ٱلْجَزْلِ

الباب الثاني عشر

فيما قيل في التَّشميرِ عند الحرب ورَفض النساء .

١٣٧ قَالَ ٱلرَّبِيعُ بْنُ زِيَادٍ (كامل):

أَفَبَعْدَ مَقْتَلِ مَالِكٍ بِمَضِيعَةٍ ... تَرْجُو ٱلنِّسَاءَ عَوَاقِبَ ٱلْأَطْهَارِ

مَا إِنْ أَرَى مِنْ بَعْدِ مَقْتَلِ مَالِكٍ ... إِلَّا ٱلْمَطِيَّ يُشَدُّ بِٱلْأَكْوَارِ

وَمُجَنَّبَاتٍ مَا يَذُقْنَ عَذُوفَةً ... يَمْصَعْنَ بِٱلْمُهُرَاتِ وَٱلْأَمْهَارِ

١٣٨ وَقَالَ زَيْدُ ٱلْخَيْلِ ٱلطَّائِيُّ (طويل):

لَيْسَ أَخُو ٱلْحَرْبِ ٱلْعَوَانِ بِمَنْ نَأَى ... بِجَانِبِهِ وَلَا ٱلسَّؤُومِ ٱلْمُؤَاكِلِ

وَلٰكِنْ أَخُوهَا كُلُّ أَشْعَثَ دَارِعٍ ... يُعَالِي ٱلسِّلَاحَ فَوْقَ أَجْرَدَ نَاقِلِ

١٤٩ وَقَالَ أَيْضًا (طويل):

رَأَتْنِي كَأَشْلَاءِ ٱللِّجَامِ وَلَنْ تَرَى ... أَخَا ٱلْحَرْبِ إِلَّا سَاهِمَ ٱلْوَجْهِ أَغْبَرَا

أَخَا ٱلْحَرْبِ إِنْ عَضَّتْ بِهِ ٱلْحَرْبُ عَضَّهَا ... وَإِنْ شَمَّرَتْ عَنْ سَاقِهَا ٱلْحَرْبُ شَمَّرَا

١٤٠ (55) وَقَالَ ٱلْحَارِثُ بْنُ عُبَادٍ ٱلْبَكْرِيُّ (خفيف):

قَرِّبَا مَرْبَطَ ٱلنَّعَامَةِ مِنِّي ... لَقِحَتْ حَرْبُ وَائِلٍ عَنْ حِيَالِ

لَمْ أَكُنْ مِنْ جُنَاتِهَا عَلِمَ ٱللّٰهُ م ... وَإِنِّي لِحَرِّهَا ٱلْيَوْمَ صَالِ

لَا بُجَيْرٌ أَغْنَى فَتِيلًا وَلَا رَهْطُ م ... كُلَيْبٍ تَزَاجَرُوا عَنْ ضَلَالِ

١٤١ وَقَالَ كُثَيِّرُ بْنُ عَبْدِ ٱلرَّحْمَنِ ٱلْخُزَاعِيُّ (طويل):

إِذَا مَا أَرَادَ ٱلْغَزْوَ لَمْ يَثْنِ عَزْمَهُ ... حَصَانٌ عَلَيْهَا عِقْدُ دُرٍّ يَزِينُهَا

نَهَتْهُ فَلَمَّا لَمْ تَرَ ٱلنَّهْيَ عَاقَهُ ... بَكَتْ فَبَكَى مِمَّا شَجَاهَا قَطِينُهَا

وَلَمْ يَثْنِهِ عِنْدَ ٱلصَّبَابَةِ نَهْيُهَا ... غَدَاةَ ٱسْتَهَلَّتْ بِٱلدُّمُوعِ شُؤُونُهَا

وَلٰكِنْ مَضَى ذُو مِرَّةٍ مُتَثَبِّتٌ   لِسُنَّةِ حَقٍّ وَاضِحٍ يَسْتَبِينُهَا

١٤٢ وَقَالَ ٱلْأَخْطَلُ (بسيط):

قَوْمٌ إِذَا حَارَبُوا شَدُّوا مَآزِرَهُمْ   دُونَ ٱلنِّسَاءِ وَلَوْ بَاتَتْ بِأَطْهَارِ

١٤٣ وَقَالَ هُدْبَةُ بْنُ خَشْرَمٍ ٱلْعُذْرِيُّ (وافر):

وَلَيْسَ أَخُو ٱلْحُرُوبِ بِمَنْ إِذَا مَا   مَرَتْهُ ٱلْحَرْبُ بَعْدَ ٱلْعَصْبِ لَانَا
وَإِنَّ ٱلدَّهْرَ مُؤْتَنِفٌ طَوِيلٌ   وَشَرُّ ٱلْخَيْلِ أَقْصَرُهَا عِنَانَا

١٤٤ وَقَالَ أَيْضًا (طويل): (56)

وَلَيْسَ أَخُو ٱلْحَرْبِ ٱلشَّدِيدَةِ بِٱلَّذِي   إِذَا زَبَنَتْهُ جَاءَ لِلسِّلْمِ أَخْضَعَا
وَلٰكِنْ أَخُو ٱلْحَرْبِ ٱلْحَدِيدُ سِلَاحُهُ   إِذَا حَمَلَتْهُ فَوْقَ حَالٍ تَشَجَّعَا
أَخُو ٱلْحَرْبِ لَا يَنْآدُ لِلْحَرْبِ مَتْنُهُ   وَلَا يُظْهِرُ ٱلشَّكْوَى إِذَا كَانَ مُوجَعَا
رَكُوبٌ عَلَى أَثْبَاجِهَا مُتَخَوِّفٌ   يُنْمِي إِذَا ٱلثِّقْلُ أَضْلَعَا (١

١٤٥ وَقَالَ أَبُو قَيْسِ بْنُ ٱلْأَسْلَتِ ٱلْأَنْصَارِيُّ (سريع):

قَدْ حَصَّتِ ٱلْبَيْضَةُ رَأْسِي فَمَا   أَطْعَمُ نَوْمًا غَيْرَ تَهْجَاعِ
لَا نَأْلَمُ ٱلْحَرْبَ وَنَجْزِي بِهَا م   ٱلْأَعْدَاءَ كَيْلَ ٱلصَّاعِ بِٱلصَّاعِ

١٤٦ وَقَالَ قَيْسُ بْنُ ٱلْخَطِيمِ (طويل):

دَعَوْتُ بَنِي عَوْفٍ لِحَقْنِ دِمَائِهِمْ   فَلَمَّا أَبَوْا سَامَحْتُ فِي حَرْبِ حَاطِبِ
وَكُنْتُ ٱمْرَءًا لَا أَبْعَثُ ٱلْحَرْبَ ظَالِمًا   فَلَمَّا أَبَوْا أَشْعَلْتُهَا كُلَّ جَانِبِ
أَرِبْتُ لِدَفْعِ ٱلْحَرْبِ حَتَّى رَأَيْتُهَا   عَلَى ٱلدَّفْعِ لَا تَزْدَادُ غَيْرَ تَقَارُبِ
فَإِنْ لَمْ يَكُنْ فِي غَايَةِ ٱلْحَرْبِ مَدْفَعٌ   فَأَهْلًا بِهَا إِذْ لَمْ تَزَلْ فِي ٱلْمَرَاحِبِ

١٤٧ وَقَالَ ٱلْحُطَيْئَةُ ٱلْعَبْسِيُّ (طويل):

إِذَا هَمَّ بِٱلْأَعْدَاءِ لَمْ يَثْنِ هَمَّهُ   كَعَابٌ عَلَيْهَا لُؤْلُؤٌ وَشُنُوفُ
(57) حَصَانٌ لَهَا فِي ٱلْبَيْتِ زِيٌّ وَبَهْجَةٌ   وَمَشْيٌ كَمَا تَمْشِي ٱلْقَطَاةُ قَطُوفُ

---

١) كذا في الاصل . والبيت مكسور

وَلَوْشَاءَ وَارَى ٱلشَّمسَ مِنْ دُونِ وَجْهِهَا حِجَابٌ وَمَطْوِيٌّ ٱلسَّرَاةِ مُنِيفُ
وَلٰكِنَّ إِدْلَاجًا بِشَهْبَاءَ فَخْمَةٍ لَهَا لَقَحٌ فِي ٱلْأَعْجَمِينَ كَشُوفُ

الباب الثالث عشر

فيما قيل في ادراك الثار والاشتفاء من العدو

١٤٨ قَالَ مَالِكُ بْنُ عَمْرٍو ٱلْعَامِلِيُّ (منسرح):

يَا رَاكِبًا بَلِّغَنْ وَلَا تَــدَعَنْ بَنِي قُمَــيْرٍ وَإِنْ هُمُ جَزِعُوا
فَلْيَجِدُوا مِثْلَ مَا وَجَدْتُ فَإِنِّي م كُنْتُ مَيْتًا قَــدْ مَسَّنِي جَزَعُ
لَا أَسْمَعُ ٱللَّهْوَ فِي ٱلْحَدِيثِ وَلَا يَنْفَعُنِي فِي ٱلْفِرَاشِ مُضْطَجَعُ
جَلَّلْتُــهُ صَارِمَ ٱلْحَدِيــدَةِ م كَٱلْمِلْحَةِ فِيــهِ سَفَاسِفٌ لُمَعُ
بَنِي قُمَيْرٍ قَتَلْتُ سَيِّدَكُمْ فَٱلْيَوْمَ لَا دِمْنَةٌ وَلَا تَبَعُ
وَٱلْيَوْمَ قُمْنَا عَلَى ٱلسَّوَاءِ فَإِنْ تَجْرُوا فَدَهْرِي وَدَهْرُكُمْ جَذَعُ

١٤٩ وَقَالَ أَشْمَرُ بْنُ مَالِكٍ ٱلْعُذْرِيُّ (طويل):

ذَكَرْتُ أَبَا أُمِّ ٱلْخُشَيْرِمِ فَٱعْتَرَتْ تَبَارِيحُ ذُكْرَاهُ كَمَا يَعْتَرِي ٱلْخَبْلُ
فَبِتُّ أُعِــيرُ ٱلنَّجْمَ عَيْنًا سَكِينَةً لَهَا بَعْدَ نَوْمِ ٱلنَّاسِ مِنْ دَمْعِهَا كُحْلُ
(58) فَإِنْ أَنَا لَمْ أَثْأَرْ بِحَوْطٍ فَإِنَّنِي كَمَا قَالَ سِيحَانٌ إِذًا وَرَعٌ وَغْلُ

١٥٠ وَقَالَ تَأَبَّطَ شَرًّا (وافر):

يَقُولُ لِيَ ٱلْخَــلِيُّ وَبَاتَ جِلْسًا بِظَهْرِ ٱللَّيْلِ شُدَّ بِــهِ ٱلْعُلُومُ
أَطِبٌّ مِنْ سُعَادَ عَنَاكَ مِنْــهُ مُرَاعَاةُ ٱلنُّجُومِ أَمَ أَنْتَ هِــيمُ
وَلٰكِنْ ثَارَ صَاحِبُ بَطْنِ رَهْوٍ وَصَاحِبُــهُ فَإِنَّا بِــهِ زَعِيمُ
أَوَ آخُذَ خُطَّةً فِيهَا سَوَاءٌ أَبِيتُ دَلِيــلُ وَاتِرِهَا نَؤُومُ
ثَأَرْتُ بِهِ بِمَا ٱقْتَرَفَتْ يَــدَاهُ فَظَلَّ لَهُمْ بِنَا يَوْمٌ مَشُومُ

١٥١ وَقَالَ عَدِيُّ بْنُ حَاتِمٍ ٱلطَّائِيُّ (طويل):

مَنْ مُبْلِغٌ أَفْنَاءَ مَذْحِجَ أَنَّنِي ... ثَأَرْتُ بِخَالِي ثُمَّ لَمْ أَتَأَثَّمِ
تَرَكْتُ أَبَا بَكْرٍ يَنُوءُ بِصَدْرِهِ ... بِصِفِّينَ مَخْضُوبَ ٱلْكُعُوبِ مِنَ ٱلدَّمِ
يُذَكِّرُنِي يَاسِينَ حِينَ طَعَنْتُهُ ... فَهَلَّا تَلَا يَاسِينَ قَبْلَ ٱلتَّقَدُّمِ

١٥٢ وَقَالَ ٱمْرُؤُ ٱلْقَيْسِ (سريع):

حَلَّتْ لِيَ ٱلْخَمْرُ وَكُنْتُ ٱمْرَءًا ... عَنْ شُرْبِهَا فِي شُغُلٍ شَاغِلِ
فَٱلْيَوْمَ أُسْقَى غَيْرَ مُسْتَحْقِبٍ ... إِثْمًا مِنَ ٱللّٰهِ وَلَا وَاغِلِ

١٥٣ (٥٩) وَقَالَ رَجُلٌ مِنْ كِنْدَةَ (١ (منسرح):

إِنِّي أَبَى ٱللّٰهُ أَنْ أَمُوتَ وَفِي ... صَدْرِيَ هَمٌّ كَأَنَّهُ جَبَلُ
يَمْنَعُ مِنِّي طَعْمَ ٱلشَّرَابِ وَإِنْ ... كَانَ رَحِيقًا مِزَاجُهُ عَسَلُ
حَتَّى نَقَضْتُ ٱلْوِتْرَ ٱلْعَظِيمَ وَدَا ... نَيْتُ بُيُوتًا وَبَيْنَهَا خَلَلُ

١٥٤ وَقَالَ خَالِدُ بْنُ عَمْرِو بْنِ مُرَّةَ ٱلشَّيْبَانِيُّ (كامل):

اَلْيَوْمَ حَلَّ لِيَ ٱلشَّرَابُ وَمَا ... كَانَ ٱلشَّرَابُ يَحِلُّ لِي قَبْلُ
وَجَزَيْتُ سَعْدًا بِٱلَّذِي فَعَلُوا ... وَأَحَلَّ لِي مَاوِيَّةَ ٱلْقَتْلُ
وَلَقَدْ أَبَأْتُ بِإِخْوَتِي مِائَةً ... مِنْهُمْ فَلَا لَوْمٌ وَلَا عَذْلُ

١٥٥ وَقَالَ صَخْرَةُ بْنُ صَخْرَةَ ٱلْكِنَانِيُّ (كامل):

اَلْيَوْمَ سَاغَ لِيَ ٱلشَّرَابُ وَلَمْ أَكُنْ ... آتِي ٱلْبِحَارَ وَلَا أَشُدُّ تَكَلُّمِي
وَأَبَأْتُ يَوْمًا فِي ٱلْجِفَارِ بِمِثْلِهِ ... وَأَخَذْتُ فَضْلًا مِنْ حَدِيثِ ٱلْمَوْسِمِ

١٥٦ وَقَالَ رَبِيعَةُ بْنُ أَبِي عَمْرٍو ٱلْقَيْنِيُّ (بسيط):

حَلَّتْ لِيَ ٱلْخَمْرُ إِذْ غَادَرْتُ سَيِّدَهُمْ ... فِي جَيْبِ سِرْبَالِهِ مِنْ نَفْسِهِ دُفَعُ
مَا زِلْتُ أَبْغِي أَبَا لَيْلَى وَأَنْدُبُهُ ... فِي ٱلْحَيِّ طِفْلًا إِلَى أَنْ نَالَنِي ٱلصَّلَعُ

(١ في الهامش: المثلم بن عمرو

الباب الرابع عشر

(60) فيما قيل في ذمّ الفرار والتعيير به

١٥٧ قَالَ كَعْبُ بْنُ مَالِكٍ ٱلْأَنْصَارِيُّ (طويل):

وَنَحنُ أُنَاسٌ لا نَرَى ٱلْقَتْلَ سُبَّةً عَلَى أَحَدٍ يَحْمِي ٱلذِّمَارَ وَيَمْنَعُ
وَلٰكِنَّنَا نَقْلِي ٱلْفِرَارَ وَلَا نَرَى م ٱلْفِرَارَ لِمَنْ يَرْجُو ٱلعَوَاقِبَ يَنْفَعُ

١٥٨ وَقَالَ حَوْطُ بْنُ خَشْرَمٍ ٱلعُذْرِيُّ (رجز):

قَدْ عَلِمَتْ قَبْلَـةُ أَنِّي لَا أَفِرّْ إِذَا ٱلعَذَارَى ٱنْجَفَلَتْ عَنْهَا ٱلْخُمُرْ
وَأَنَّنَا عِنْدَ سُيُوفِنَا صُبُرْ

١٥٩ وَقَالَ آخَرُ (رَجَز):

قَدْ عَلِمَ ٱلْمُسْتَأْخِرُونَ فِي ٱلْوَهَلْ إِذَا ٱلسُّيُوفُ عُرِّيَتْ مِنَ ٱلْخِلَلْ
انَّ ٱلفِرَارَ لَا يَزِيدُ فِي ٱلْأَجَلْ

١٦٠ وَقَالَ سَعْدُ بْنُ مَالِكٍ ٱلْبَكْرِيُّ (مجزوء الكامل):

وَتُقَطَّعُ ٱلْأَوْسَاطُ وَٱلذَّ نَبَاتُ إِذْ جَدَّ ٱلْفِضَاحُ
وَٱلكَرُّ بَعْـدَ ٱلْفَرِّ إِذْ كُرِهَ ٱلتَّقَدُّمُ وَٱلنِّطَاحُ
مَنْ فَرَّ مِنْ نِيرَانِهَا فَأَنَا ٱبْنُ قَيْسٍ لَا بَرَاحُ

١٦١ وَقَالَتْ ٱمْرَأَةٌ مِنْ عَبْدِ ٱلْقَيْسِ (طويل):

اَبَوْا أَنْ يَفِرُّوا وَٱلْقَنَا فِي نُحُورِهِمْ وَلَمْ يَبْتَغُوا مِنْ رَهْبَةِ ٱلْمَوْتِ سُلَّمَا
(61) وَلَوْ أَنَّهُمْ فَرُّوا لَكَانُوا أَعِزَّةً وَلٰكِنْ رَأَوْا صَبْرًا عَلَى ٱلْمَوْتِ أَكْرَمَا

١٦٢ وَمِمَّا يُرْوَى عَنْ أَمِيرِ ٱلْمُؤْمِنِينَ عَلِيِّ بْنِ أَبِي طَالِبٍ صَلَوَاتُ ٱللهِ عَلَيْهِ (رجز):

مِنْ أَيِّ يَوْمَيَّ مِنَ ٱلْمَوْتِ أَفِرّْ أَيَوْمِ لَمْ يُقَـدَّرَ أَمْ يَوْمٍ قُدِرْ

١٦٣ وَقَالَ عَلَيْهِ ٱلسَّلَامُ أَيْضًا (كامل):

أَعَلَيَّ تَقْتَحِمُ ٱلْفَوَارِسُ هٰكَذَا عَنِّي وَعَنْهُمْ خَبِّرُوا أَصْحَابِي

اَلْيَوْمَ تَمْنَعُنِي ٱلْفِرَارَ حَفِيظَتِي … وَمُهَنَّدٌ بِٱلْكَفِّ لَيْسَ بِنَابِ
اَلَّا ٱبْنُ عَبْدٍ حِينَ شَدَّ أَلِيَّةً … وَحَلَفْتُ فَٱسْتَمِعُوا مِنَ ٱلْكِذَّابِ
اَلَّا يَصُدَّ وَلَا أُهَلِّلَ فَٱلْتَقَى … بَطَلَانِ يَضْطَرِبَانِ كُلَّ ضِرَابِ
فَصَدَدْتُ حِينَ تَرَكْتُهُ مُتَجَدِّلًا … كَٱلْجِذْعِ بَيْنَ دَكَادِكٍ وَرَوَابِي
وَكَفَفْتُ عَنْ أَثْوَابِهِ وَلَوَ ٱنَّنِي … كُنْتُ ٱلْمُجَدَّلَ بَزَّنِي أَثْوَابِي

١٦٤ وَقَالَ عَامِرُ بْنُ ٱلطُّفَيْلِ (طويل):

وَقَدْ عَلِمَ ٱلْمَزْنُوقُ أَنِّي أَكُرُّهُ … عَلَيْهِمْ بِنَفْيِفِ ٱلرِّيحِ كَرَّ ٱلْمُدَوَّرِ
إِذَا ٱزْوَرَّ مِنْ كَرِّ ٱلرِّمَاحِ زَجَرْتُهُ … وَقُلْتُ لَهُ ٱرْجِعْ مُقْبِلًا غَيْرَ مُدْبِرِ

١٦٥ وَقَالَ حَكِيمُ بْنُ قَبِيصَةَ ٱلتَّغْلِبِيُّ (وافر): (62)

لَعَمْرُكَ مَا فَرَرْتُ مِنَ ٱلْمَنَايَا … وَلَا حَدَّثْتُ نَفْسِي بِٱلْفِرَارِ
وَلٰكِنَّ ٱلَّذِي فَرَّ ٱبْنُ عَمْرٍو … فَأَلْثَقَ سَلْحُهُ خَلَقَ ٱلْإِزَارِ

١٦٦ وَقَالَ مَلِيكُ بْنُ حَرِيمٍ ٱلْهَمْدَانِيُّ (طويل):

وَأَدْبَرَ عَمْرٌو وَٱلْفِرَارُ فَضِيحَةٌ … وَوَلَّى كَمَا وَلَّى ٱلظَّلِيمُ مِنَ ٱلذُّعْرِ

١٦٧ وَقَالَ حَارِثَةُ بْنُ أَوْسٍ ٱلطَّائِيُّ (طويل):

لَقَدْ فَرَّ عَنِّي يَوْمَ عَوْدَةَ صَاحِبِي … كَمَا فَرَّ أَصْحَابِي بِجَفْرِ مُنِيمِ
فَإِنَّ فِرَارَ ٱثْنَيْنِ مِنْ خَوْفِ وَاحِدٍ … لِمَنْ كَانَ ذَا مَحْمِيَّةٍ لَلَئِيمِ

١٦٨ وَقَالَ ٱلْأَعْرَجُ بْنُ مَالِكٍ ٱلْمُرِّيُّ (طويل):

لَقَدْ عَلِمَ ٱلْأَقْوَامُ أَنْ قَدْ فَرَرْتُمُ … وَلَمْ تَبْتَدُوهَا لِلْمَعَاشِرِ أَوَّلَا
فَكُونُوا كَدَاعٍ كَرَّةً بَعْدَ فَرَّةٍ … اَلَا رُبَّ مَرْءٍ فَرَّ ثُمَّتَ أَقْبَلَا
فَإِنْ أَنْتُمُ لَمْ تَفْعَلُوا فَتَبَدَّلُوا … بِكُلِّ سِنَانٍ مَعْشَرَ ٱلْغَوْثِ مِغْزَلَا
وَبِٱلدِّرْعِ ذَاتِ ٱلسَّرْدِ دُرْجًا وَعَيْبَةً … وَبِٱلسَّيْفِ مِرْآةً وَبِٱلْقَوْسِ مِكْحَلَا
وَأَعْطُوهُمُ حُكْمَ ٱلصَّبِيِّ بِأَهْلِهِ … وَإِنِّيَ أَرْجُو أَنْ يَقُولُوا بِأَنْ لَا

١٦٩ وَقَالَ حُرَيْثُ بْنُ ٱلزِّبْرِقَانِ ٱلْعَبْدِيُّ (رجز):

قَــدِ ٱلْتَقَيْنَا وَكِلَانَا حُرُّ　　جَوَّابُ أَرْضٍ فِي يَدَيْهِ شَرُّ

(63) مُهَنَّدٌ مِنْهُ ٱلرَّدَى يَخِرُّ　　اَلْأَمْنَا ٱلْيَوْمَ ٱلَّذِي يَفِرُّ

الباب الخامس عشر

فيما قيل في استطابة الموت عند الحرب

١٧٠ قَالَ عَمْرُو بْن مَعْدِي كَرِبَ (وافر):

وَقُرِّبَ لِلنِّطَاحِ ٱلْكَبْشُ يَمْشِي　　وَطَابَ ٱلْمَوْتُ مِنْ شَرَعٍ وَوِرْدِ

١٧١ وَقَالَ أَنَسُ بْنُ مُدْرِكٍ ٱلْخَثْعَمِيُّ (وافر):

دَعَوْتُ بَنِي قُحَافَةَ فَٱسْتَجَابُوا　　فَقُلْتُ رِدُوا فَقَدْ طَابَ ٱلْوُرُودُ

١٧٢ وَقَالَ ٱلطِّرِمَّاحُ بْنُ حَكِيمٍ ٱلطَّائِيُّ (خفيف):

لَا يَنِي يُحْمِضُ ٱلْعَدُوَّ وَذُو ٱلْخَلَّةِ م　　يَشْفِي صَدَاهُ بِٱلْإِحْمَاضِ

حِينَ طَابَتْ شَرَائِعُ ٱلْمَوْتِ وَٱلْمَوْ　　تُ مِرَارًا يَكُونُ عَذْبَ ٱلْحِيَاضِ

١٧٣ وَقَالَ هُدْبَةُ (طويل):

مَضَى قُدُمًا يَــدْعُو ٱلْحَيَاةَ عَنَاهُ　　وَيَدْعُو ٱلْوَفَاةَ ٱلْخُلْدَ ثَبْتٌ مُوَافِقُ

١٧٤ وَقَالَ جُنَادَةُ بْنُ مَالِكٍ ٱلْيَرْبُوعِيُّ (طويل):

إِذَا مَا رَأَيْنَا ٱلْمَوْتَ لَمْ نُلْفَ عِنْدَهُ　　هَجَاجًا وَلَمْ نَهْرُبْ وَلَمْ نَتَفَرَّقِ

وَلٰكِنَّنَا نَأْتِيهِ حَتَّى نُدِيشَهُ　　بِأَسْيَافِنَا مِنْ بَيْنِ مَاشٍ وَمُعْنِقِ

١٧٥ وَقَالَ مَالِكُ بْنُ رَيْبٍ ٱلْمَازِنِيُّ (رجز): (64)

يَسْتَعْذِبُونَ ٱلْمَوْتَ وَهُوَ مُرُّ　　إِذَا تَنَابِيلُ ٱلرِّجَالِ ٱزْوَرُّوا

وَكَرِهُوا مَكْرُوهَهُ فَفَرُّوا

الباب السادس عشر

فيما قيل في حمد عاقبة ركوب المكروه عند الحرب

١٧٦ قَالَ ٱلنَّابِغَةُ ٱلذُّبْيَانِيُّ (بسيط):

سِرْنَا إِلَيْهِمْ وَفِينَا كَارِهُونَ لَهُمْ　　وَقَدْ يُصَادَفُ فِي ٱلْمَكْرُوهَةِ ٱلرَّشَدُ

١٧٧ وَقَالَ ٱلْجَمَّالُ ٱلْعَبْدِيُّ (طويل):

إذا خِفْتَ فِي أَمْرٍ عَلَيْكَ صُعُوبَةً ... فَأَصْعِبْ بِهِ حَتَّى تَذِلَّ مَرَاكِبُهْ
وَأَمْرٍ عَلَى مَكْرُوهِهِ قَدْ رَكِبْتُهُ ... فَكَانَ بِحَمْدِ (١ ٱللهِ خَيْرًا عَوَاقِبُهْ

١٧٨ وَقَالَ ٱلْأَخْزَرُ بْنُ جُزَيٍّ (بسيط):

وَأَرْكَبُ ٱلْكُرْهَ أَحْيَانًا وَأَحْمَدُهُ ... وَرُبَّمَا نَالَ فِي ٱلْكُرْهِ ٱلْفَتَى ٱلرُّغُبَا
لَا تَجْزَعَنَّ لِكُرْهٍ أَنْتَ رَاكِبُهُ ... وَٱجْسُرْ عَلَيْهِ وَلَا تُظْهِرْ لَهُ رُعُبَا

١٧٩ وَقَالَ بَشَامَةُ بْنُ حُصَيْنٍ ٱلْفَزَارِيُّ (بسيط): (65)

وَنَرْكَبُ ٱلْكُرْهَ أَحْيَانًا فَيُفْرِجُهُ ... عَنَّا ٱلْحِفَاظُ وَأَسْيَافٌ تُوَاسِينَا

الباب السابع عشر

فيما قيل في الاعتذار من الفرار

١٨٠ قَالَ هُبَيْرَةُ بْنُ أَبِي وَهْبٍ (طويل):

لَعَمْرُكَ مَا وَلَّيْتُ ظَهْرِي مُحَمَّدًا ... وَأَصْحَابَهُ جُبْنًا وَلَا خَشْيَةَ ٱلْقَتْلِ
وَلٰكِنَّنِي قَلَّبْتُ أَمْرِي فَلَمْ أَجِدْ ... غَنَاءً لِسَيْفِي إِنْ ضَرَبْتُ وَلَا نَبْلِي
وَقَفْتُ فَلَمَّا لَمْ أَجِدْ لِي مُقْدَمًا ... صَدَدْتُ كَضِرْغَامٍ هِزَبْرٍ أَبِي شِبْلِ
ثَنَى عِطْفَهُ عَنْ قِرْنِهِ حِينَ لَمْ يَجِدْ ... مَسَاغًا لَهُ لَا فِي ٱلتَّصَرُّفِ وَٱلْخَتْلِ

١٨١ وَقَالَ ٱلْحَارِثُ بْنُ هِشَامٍ ٱلْقُرَشِيُّ (كامل):

اَللهُ يَعْلَمُ مَا تَرَكْتُ قِتَالَهُمْ ... حَتَّى عَلَوْا فَرَسِي بِأَشْقَرَ مُزْبِدِ
وَعَلِمْتُ أَنِّي إِنْ أُقَاتِلْ وَاحِدًا ... أُقْتَلْ وَلَا يَضْرُرْ عَدُوِّيَ مَشْهَدِي
فَصَدَدْتُ عَنْهُمْ وَٱلْأَحِبَّةُ فِيهِمِ ... طَمَعًا لَهُمْ بِعِقَابِ يَوْمٍ سَرْمَدِي

١٨٢ وَقَالَ حَيَّانُ بْنُ حَكِيمٍ ٱلسُّلَمِيُّ (كامل):

وَكَتِيبَةٍ لَبَّسْتُهَا بِكَتِيبَةٍ ... حَتَّى إِذَا ٱلْتَبَسَتْ نَفَحْتُ (٢ بِهَا يَدِي

(١ ويروى على الهامش: بإذن (٢ ويروى في الهامش: نفضتُ

فَتَرَكْتُهُمْ تَقِصُ ٱلرِّمَاحُ ظُهُورَهُمْ مِنْ بَيْنِ مُنْعَفِرِ ٱلْجَبِينِ وَمُسْنَدِ
(66) هَلْ كَانَ يَنفَعُنِي مَقَالُ نِسَائِهِمْ وَقُتِلْتُ دُونَ رِجَالِهِمْ لَا تَبْعَدِ

١٨٣ وَقَالَ زُفَرُ بْنُ ٱلْحَارِثِ ٱلْعَامِرِيُّ (طويل) :

أَيَذْهَبُ يَوْمٌ وَاحِدٌ إِنْ أَسَأْتُهُ بِصَالِحِ أَعْمَالِي وَحُسْنِ بَلَائِيَا
وَلَمْ تُرَ مِنِّي نَبْوَةٌ قَبْلَ هٰذِهِ فِرَارِي وَتَرْكِي صَاحِبَيَّ وَرَائِيَا

١٨٤ وَقَالَ ثَعْلَبَةُ بْنُ يَقْظَانَ ٱلْبَاهِلِيُّ (طويل) :

لَا تَعْذُلَانِي فِي ٱلْفِرَارِ فَإِنَّمَا فِرَارِيَ لَمَّا فَرَّ قَبْلِيَ عَامِرُ
فَإِنْ لَمْ أُعَوِّدْ نَفْسِيَ ٱلْكَرَّ بَعْدَهَا فَلَا وَأَلَتْ نَفْسٌ عَلَيَّ أُحَاذِرُ

١٨٥ وَقَالَ نُعَيْمُ بْنُ شَقِيقٍ ٱلتَّمِيمِيُّ (طويل) :

وَإِنْ يَكُ عَارًا يَوْمَ فِلْجٍ أَتَيْتُهُ فِرَارِي فَذَاكَ ٱلْجَيْشُ قَدْ فَرَّ أَجْمَعُ

١٨٦ وَقَالَ أَزْهَرُ بْنُ هِلَالٍ ٱلتَّمِيمِيُّ (طويل) :

أَعَاتِكَ مَا وَلَّيْتُ حَتَّى تَبَدَّدَتْ رِجَالِي وَحَتَّى لَمْ أَجِدْ مُتَقَدَّمَا
وَحَتَّى رَأَيْتُ ٱلْوَرْدَ يَدْمِي لَبَانُهُ وَقَدْ هَزَّهُ ٱلْأَبْطَالُ وَٱنْتَعَلَ ٱلدِّمَا
أَعَاتِكَ إِنِّي لَمْ أُلَمْ فِي قِتَالِهِمْ وَقَدْ عَضَّ سَيْفِي كَبْشَهُمْ ثُمَّ صَمَّمَا
أَعَاتِكَ أَفْنَانِي ٱلسِّلَاحُ وَمَنْ يُطِلْ مُقَارَعَةَ ٱلْأَبْطَالِ يَرْجِعْ مُكَلَّمَا

الباب الثامن عشر

(67) فيما قيل في الإقرار بالفرار

١٨٧ (من الكامل) : (١

قَالَتْ سَلَامَةُ لَمْ تَكُنْ لَكَ عَادَةٌ أَنْ تَتْرُكَ ٱلْأَصْحَابَ حَتَّى تُعْذَرَا
لَوْ كَانَ قَتْلٌ يَا سَلَامَ فَرَاحَةٌ لٰكِنْ فَرَرْتُ مَخَافَةً أَنْ أُوسَرَا
وَسَبَقْتُ قَبْلَ ٱلْمُقْرِفِينَ فَوَارِسًا لِبَنِي فَزَارَةَ دَارِعِينَ وَحُسَّرَا

(١ وردت في الاصل هذه الابيات دون ذكر قائلها

فَمَنَحْتُهُمْ كَتِفِي وَهِيَ (١ مُصِرَّةٌ ... تَـذْرِي سَنَابِكُهَا ٱلتُّرَابَ ٱلْأَغْبَرَا
وَحَمَلْتُهَا فِي ٱلْوَعْرِ ثُمَّ حَدَرْتُهَا ... فِي ٱلسَّهْلِ إِذْ مَنَعُوا ٱلطَّرِيقَ ٱلْأَيْسَرَا

١٨٨ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ مَعْدِي كَرِبَ ٱلزُّبَيْدِيُّ (رمل):

وَلَقَـدْ أَجْمَعُ رِجْلَيَّ بِهَا ... حَذَرَ ٱلْمَوْتِ وَإِنِّي لَفَرُورْ
وَلَقَدْ أَعْطِفُهَا كَارِهَـةً ... حِينَ لِلنَّفْسِ مِنَ ٱلْمَوْتِ هَرِيرْ
كُلُّمَا ذٰلِكَ مِـنِّي خُلُقٌ ... وَبِكُلٍّ أَنَا فِي ٱلرَّوْعِ جَدِيرْ

١٨٩ وَقَالَ أَوْسُ بْنُ حَجَرٍ ٱلتَّمِيمِيُّ (طويل):

أَجَاعِلَـةٌ أُمُّ ٱلْحُصَيْنِ خَزَايَةً ... عَلَيَّ فِرَارِي أَنْ عَرَفْتُ بَنِي عَبْسِ
وَرَهْطَ أَبِي شَهْمٍ وَعَمْرَو بْنَ عَامِرٍ ... وَبَكْرًا فَجَاشَتْ مِنْ لِقَائِهِمِ نَفْسِي
كَأَنَّ جُلُودَ ٱلنُّمْرِ جِيبَتْ عَلَيْهِمِ ... إِذَا جَعْجَعُوا بَيْنَ ٱلْإِنَاخَةِ وَٱلْحَبْسِ (68)
فَضَمُّوا عَلَيْنَا حُجْرَتَيْنَا بِصَادِقٍ ... مِنَ ٱلرَّأْيِ حَشَّ ٱلنَّارَ فِي ٱلْحَطَبِ ٱلْيَبْسِ
فَأَبْتُ سُلَيْمَى لَمْ تُخَرِّقْ عِمَامَتِي ... وَلَا صَفْحَتِي وَقْعُ ٱلْقَوَاضِبِ فِي ٱلتُّرْسِ

١٩٠ وَقَالَ ٱبْنُ مُطِيعٍ ٱلْقُرَشِيُّ (رجز):

أَنَا ٱلَّذِي فَرَرْتُ يَوْمَ ٱلْحَرَّهْ ... وَٱلْحُرُّ لَا يَفِرُّ إِلَّا مَرَّهْ
لَا بَأْسَ بِٱلْكَرَّةِ بَعْدَ ٱلْفَرَّهْ

الباب التاسع عشر

فيما قيل في حسن الفرار

١٩١ قَالَ مَالِكُ بْنُ أَبِي كَعْبٍ ٱلْأَنْصَارِيُّ (طويل):

أُقَاتِلُ حَتَّى لَا أَرَى لِي مُقَاتِلًا ... وَأَنْجُو إِذَا غُمَّ ٱلْجَبَانُ مِنَ ٱلْكَرْبِ

١٩٢ وَقَالَ قَيْسُ بْنُ خَطِيمٍ ٱلْأَنْصَارِيُّ (طويل):

إِذَا مَا فَرَرْنَا كَانَ أَسْوَا فِرَارِنَا ... صُدُودُ ٱلْخُدُودِ وَٱزْوِرَارُ ٱلْمَنَاكِبِ

(١ هي اي فرسهُ وذكرها قبل هذه الابيات

صُدُودُ ٱلْخُدُودِ وَٱلْقَنَا مُتَشَاجِرٌ وَلَا تَبْرَحُ ٱلْأَقْدَامُ عِنْدَ ٱلتَّضَارُبِ

١٩٣ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ مَعْدِي كَرِبَ ٱلزُّبَيْدِيُّ (طويل):

دَعَوْتُ فَجَاءَتْ مِنْ زُبَيْدٍ عِصَابَةٌ إِذَا هَرَبَتْ فَاءَتْ قَرِيبًا فَكَرَّتِ

١٩٤ وَقَالَ صَلَاءَةُ بْنُ مَالِكٍ ٱلْأَوْدِيُّ وَهُوَ ٱلْأَفْوَهُ (رمل): (69)

إِنْ يَجُلْ مُهْرِيَ عَنكُمْ جَوْلَةً فَلَهُ ٱلْكَرُّ عَلَيْكُمْ وَٱلْغُوَارُ (١

الباب العشرون

فيما قيل فيمن يتهدّد عدوّه اذا كان بعيدًا عنهُ فاذا قَرُب منهُ خار وجَبُنَ

١٩٥ قَالَ أَبُو زُبَيْدٍ ٱلطَّائِيُّ (بسيط):

تَبَادَرُونِي كَأَنِّي فِي أَكُفِّهِمِ حَتَّى إِذَا مَا رَأَوْنِي خَالِيًا نَزَعُوا
وَٱسْتَحْدَثَ ٱلْقَوْمُ أَمْرًا غَيْرَ مَا وَهِمُوا وَكَانَ أَنْصَارُهُمْ شَتَّى وَمَا جَمَعُوا

١٩٦ وَقَالَ ٱلنَّجَاشِيُّ ٱلْحَارِثِيُّ (بسيط):

أَبْلِغْ شِهَابًا أَخَا خَوْلَانَ مَأْلُكَةً أَنَّ ٱلْكَتَائِبَ لَا يُهْزَمْنَ بِٱلْكُتُبِ
تُهْدِي ٱلْوَعِيدَ بِرَأْسِ ٱلسَّرْوِ مُتَّكِئًا فَإِنْ أَرَدْتَ مَصَاعَ ٱلْقَوْمِ فَٱقْتَرِبِ
وَإِنْ تَغِبْ فِي جُمَادَى عَنْ وَقَائِعِنَا فَسَوْفَ نَلْقَاكَ فِي شَعْبَانَ أَوْ رَجَبِ

١٩٧ وَقَالَ مُدْرِكُ بْنُ عَمْرٍو ٱلغَامِدِيُّ (بسيط):

وَمُوعِدِينَ بِظَهْرِ ٱلْغَيْبِ ذِي شَوَسٍ إِذَا ٱلْتَقَيْنَا خَبَتْ عَنِّي مَكَاوِيهَا

١٩٨ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ مَعْدِي كَرِبَ ٱلزُّبَيْدِيُّ (وافر):

أَيُوعِدُنِي إِذَا مَا غِبْتُ عَنْهُ وَيَصْرِفُ مُهْرَهُ وَٱلرُّمْحُ دُونِي

١٩٩ (70) وَقَالَ عَنْتَرَةُ بْنُ شَدَّادٍ ٱلْعَبْسِيُّ (كامل):

وَلَقَدْ خَشِيتُ بِأَنْ أَمُوتَ وَلَمْ تَدُرْ لِلْحَرْبِ دَائِرَةٌ عَلَى ٱبْنَيْ ضَمْضَمِ
ٱلشَّاتِمَيْ عِرْضِي وَلَمْ أَشْتُمْهُمَا وَٱلنَّاذِرَيْنِ إِذَا لَمْ أَلْقَهُمَا دَمِي

---

١) وفي الهامش: والغِوار (بكسر الاوّل) معًا

٢٠٠ وَقَالَ يَزِيدُ بْنُ أَنَسٍ ٱلْقَيْنِيُّ (بسيط):

مَا لَكَ تُهْدِي ٱلْخَنَا لِي حِينَ تُفْقِدُنِي   ثُمَّ تُبَدِّي سِوَاهُ حِينَ أَلْقَاكَا
هَلْ أَنْتَ يَا ذَا جُزِيتَ ٱلسُّوءَ مُجْتَنِبٌ   قَوْلَ ٱلْخَنَا لِيَ عَمْدًا حِينَ أَنْآكَا

٢٠١ وَقَالَ عَبْدُ ٱللهِ بْنُ ٱلزُّبَيْرِ ٱلْأَسَدِيُّ (طويل):

وَكَمْ مِنْ عَدُوٍّ قَدْ أَرَادَ مَسَاءَتِي   بِغَيْبٍ وَلَوْ لَاقَيْتُهُ لَتَنَدَّمَا
كَثِيرُ أَلًى حَتَّى إِذَا مَا لَقِيتُهُ   أَصَرَّ عَلَى إِثْمٍ وَإِنْ كَانَ أَقْسَمَا

الباب الحادي والعشرون

فيما قيل في نبوّ السيف

٢٠٢ قَالَ وَرْقَاءُ بْنُ زُهَيْرٍ (طويل):

رَأَيْتُ زُهَيْرًا تَحْتَ كَلْكَلِ خَالِدٍ   فَأَقْبَلْتُ أَسْعَى كَٱلْعَجُولِ أُبَادِرُ
فَشُلَّتْ يَمِينِي يَوْمَ أَضْرِبُ خَالِدًا   وَيُحْصِنُهُ مِنِّي ٱلْحَدِيدُ ٱلْمُظَاهِرُ
فَيَا لَيْتَ أَنِّي قَبْلَ ضَرْبَةِ خَالِدٍ   وَقَبْلَ زُهَيْرٍ لَمْ تَلِدْنِي تُمَاضِرُ

٢٠٣ (71) وَقَالَ ٱلْفَرَزْدَقُ (١ (طويل):

إِنْ يَنْبُ سَيْفٌ فِي يَدَيَّ وَجَدْتُهُ   فَعَادِمُهُ بَيْنَ ٱلْأَنَامِ كَوَاجِدِ
فَسَيْفُ بَنِي عَبْسٍ وَقَدْ ضَرَبُوا بِهِ   نَبَا بِيَدَيْ وَرْقَاءَ عَنْ رَأْسِ خَالِدِ
كَذَاكَ سُيُوفُ ٱلْهِنْدِ تَنْبُو ظُبَاتُهَا   وَتَقْطَعُ أَحْيَانًا مَنَاطَ ٱلْقَلَائِدِ
وَلَوْ شِئْتُ قَطَّ ٱلسَّيْفُ مَا بَيْنَ رَأْسِهِ   إِلَى عَلَقٍ بَيْنَ ٱلشَّرَاسِيفِ جَامِدِ

٢٠٤ وَقَالَ طَرَفَةُ بْنُ ٱلْعَبْدِ ٱلْبَكْرِيُّ ٱلْيَشْكُرِيُّ (متقارب):

لَقِيتُ بِأَسْفَلِ ذِي جَاشِمٍ   حَنَانَةَ كَٱلْجَمَلِ ٱلْأَوْرَقِ
فَأَهْوَى بِأَبْيَضَ ذِي غُلَّةٍ   خَشِيبٍ يُرِيدُ بِهِ مَفْرِقِي

(١ في هامش الكتاب بخطّ الناسخ واكثره ممحوّ ذكر الرواية التي حملت الفرزدق على انشاد هذه الابيات. (تجدها في كتاب الاغاني ١٤: ٨٥–٨٨) . وفي الابيات اشارة الى ورقاء بن زهير العبسيّ وكان سيفهُ نبا عن خالد بن جعفر

فَسَاوَرْتُهُ وَٱسْتَلَلْتُ ٱلْخَشِيبَ وَأَعْجَلْتُهُ ثَنِيَّةً رِيقِي (١
فَلَوْ كَانَ سَيْفِي لَغَادَرْتُهُ صَرِيعًا عَلَى ٱلْجَنْبِ وَٱلْمِرْفَقِ
وَلٰكِنَّهُ سَيْفُكُمْ فَٱتَّقَى مَحَارِمَكُمْ وَٱلْمَنَايَا تَقِي

٢٠٥ وَقَالَ جَرِيرُ بْنُ ٱلْخَطَفَى (طويل):

أَكَلَّفْتَ قَيْسًا إِنْ نَبَا سَيْفُ خَالِدٍ وَشَاعَتْ لَهُ أُحْدُوثَةٌ فِي ٱلْمَوَاسِمِ
بِسَيْفِ أَبِي رَغْوَانَ سَيْفِ مُجَاشِعٍ ضَرَبْتَ وَلَمْ تَضْرِبْ بِسَيْفِ ٱبْنِ ظَالِمِ
ضَرَبْتَ بِهِ عِنْدَ ٱلْإِمَامِ فَأُرْعِشَتْ يَدَاكَ وَقَالُوا مُحْدَثٌ غَيْرُ صَارِمِ
ضَرَبْتَ بِهِ عُرْقُوبَ نَابٍ بِصَوْأَرٍ (72) وَلَا تَضْرِبُونَ ٱلْبِيضَ تَحْتَ ٱلْعَمَائِمِ
سَتُخْبِرُ مَا أَبْلَتْ سُيُوفُ مُجَاشِعٍ ذَوِي ٱلْحَاجِ وَٱلْمُسْتَعْجَلَاتِ ٱلرَّوَاسِمِ

٢٠٦ وَقَالَ ٱبْنُ زَيَّابَةَ ٱلتَّمِيمِيُّ (خفيف):

طَعْنَةً مَا طَعَنْتُ فِي غَلَسِ ٱللَّيْلِ م زُهَيْرًا وَقَدْ تَوَافَى ٱلْخُصُومُ
خَانَنِي ٱلسَّيْفُ إِذْ ضَرَبْتُ زُهَيْرًا وَهْوَ سَيْفٌ مُضَلَّلٌ مَشْؤُومُ

الباب الثاني والعشرون

فيما قيل في اغاثة الملهوف ومنع الرفيق في الحرب

٢٠٧ قَالَ زَيْدُ ٱلْخَيْلِ ٱلطَّائِيُّ (طويل):

وَلَمَّا دَعَانِي ٱلْخَيْبَرِيُّ أَجَبْتُهُ بِأَبْيَضَ مِنْ مَاءِ ٱلْحَدِيدِ صَقِيلِ
وَمَا كُنْتُ مَا ٱشْتَدَّتْ عَلَى ٱلسَّيْفِ قَبْضَتِي لِأُسْلِمَ مِنْ حُبِّ ٱلْحَيَاةِ أَكِيلِي

٢٠٨ وَقَالَ أَبُو ٱلْبَخْتَرِيِّ بْنُ وَهْبٍ ٱلْقُرَشِيُّ (رجز):

لَا يُسْلِمُ ٱبْنُ حُرَّةٍ أَكِيلَهْ حَتَّى يَمُوتَ أَوْ يَرَى سَبِيلَهْ

٢٠٩ وَقَالَ أَبُو زُبَيْدٍ ٱلطَّائِيُّ (خفيف):

رُبَّ مُسْتَلْحَمٍ عَلَيْهِ ظِلَالُ ٱلْمَوْتِ م هِفَانَ جَاهِدٍ مَجْهُودِ
خَارِجٍ نَاجِذَاهُ قَدْ بَرَدَ ٱلْمَوْ تُ عَلَى مُصْطَلَاهُ أَيَّ بُرُودِ

١) كذا في الاصل ولعلّ الصواب: واعجلتهُ ثنيهُ ريقي

(73) غابَ عنهُ ٱلأدنى وقد وردتْ سمرُ ٱلعوالي إليهِ أيَّ ورودِ
ثمَّ أنقذتُهُ وفرّجتُ عنهُ بغموسٍ (1 أو ضربةٍ أخدودِ
بحسامٍ أو زرّةٍ من نجيضٍ ذاتِ ريثٍ على ٱلشجاعِ ٱلنجيدِ

٢١٠ وقالَ ٱلجمّالُ بنُ سلمةَ ٱلعبديُّ (طويل):

ومستلحمٍ بادي ٱلنواجذِ قد رأى حِياضَ ٱلمنايا وٱلرماحُ شوارعُ
عطفتُ عليهِ وٱلرماحُ كأنّها خِلالَ ٱلقنا قرنٌ من ٱلشمسِ طالعُ

٢١١ وقالَ أشابةُ بنُ سفيانَ ٱلبجليُّ (طويل):

ومستلحمٍ يدعو وقد ساءَ ظنُّهُ بمهلكةٍ وٱلخيلُ تدمي نحورُها
كررتُ عليهِ وٱلجيادُ كأنّها قنا زاعبيٍّ لم يشنْها قطورُها
فنهنهتُ عنهُ أوّلَ ٱلخيلِ إنّني صبورٌ إذا ٱلأبطالُ ضجّ صبورُها
معيدٌ لمنعِ ٱلمستضافِ ٱتّقتْ بهِ خناذيذُ يغترُّ ٱلإناثَ ذكورُها

٢١٢ وقالَ أيضاً (وافر):

وداعٍ وٱلقنا شرعٌ إليهِ مخافةَ أنْ يغادرَ في ٱلمجالِ
اجبتُ دعاءَهُ لمّا دعاني وكانَ بصدرِ صعدتيَ ٱتّصالي
كشفتُ ٱلخيلَ لمّا أرهقتهُ وهنَّ جوانحٌ مثلَ ٱلسعالي

٢١٣ (74) وقالَ حوطُ بنُ جسرٍ ٱلعذريُّ (رجز):

لمّا دعاني دعوةً عمّي زفرْ اخذتُ ذا ٱلخرطومِ وٱشتدَّ ٱلنظرْ
فلمْ أزلْ أضربُهمْ حتّى ٱنكسرْ وأفلتَ ٱلشيخُ وقدْ كانَ ٱنعفرْ

٢١٤ وقالَ ٱلعبّاسُ بنُ زفرَ ٱلمراديُّ (طويل):

دعا دعوةً من بعدِ ما أحدقوا بهِ مريعٌ فؤادي وٱلحبيبُ يروعُ
فقلتُ لهُ يا عمُّ إنّكَ لمْ ترعْ وعندي ذو ٱلخرطومِ وهوَ صنيعُ

(1 كذا في الهامش وهي الرواية الصحيحة . وفي الاصل بعموس

الباب الثالث والعشرون

فيما قيل في منع النِصف وترك قبوله

٢١٥ قَالَ ٱلْعَبَّاسُ بْنُ عَبْدِ ٱلْمُطَّلِبِ (طويل):

أَبَا طَالِبٍ لَا تَقْبَلِ ٱلنِّصفَ مِنْهُمُ ... وَإِنْ أَنْصَفُوا حَتَّى تَعُقَّ وَتَظْلِمَا
أَبَى قَوْمُنَا أَنْ يُنْصِفُونَا فَأَنْصَفَتْ ... قَوَاطِعُ فِي أَعْيَانِنَا تَقْطُرُ ٱلدَّمَا
تَرَكْنَاهُمُ لَا يَسْتَحِلُّونَ بَعْدَهَا ... لِذِي حُرْمَةٍ يَوْمًا مِنَ ٱلدَّهْرِ مَحْرَمَا

٢١٦ وَقَالَ ٱلصَّلَتَانُ ٱلْعَبْدِيُّ (مجزوء الكامل):

اِغْشَ ٱلْأُمُورَ بِحَزْمِهَا ... حَتَّى تَكُونَ ٱلْأَحْزَمَا
وَٱظْلِمْ فَلَسْتَ بِمُدْرِكِ ... م ٱلْأَوْتَارَ حَتَّى تَظْلِمَا

٢١٧ وَقَالَ عُبَادَةُ بْنُ حَرِيزٍ (طويل): (75)

أَرَى ٱلنِّصْفَ أَمْرًا قَدْ تَبَيَّنَ ظُلْمُهُ ... هُوَ ٱلْحَقُّ إِلَّا أَنَّ ذَا ٱلنِّصْفِ يُظْلَمِ

الباب الرابع والعشرون

فيما قيل في الإنصاف في الحرب

٢١٨ قالَ سَلَمَةُ بْنُ ٱلْحَجَّاجِ ٱلْجُهَنِيُّ (وافر):

رُدَيْنَةُ لَوْ عَلِمْتِ غَدَاةَ جِينَا ... عَلَى أَضْمَانِنَا وَقَدِ ٱجْتَوَيْنَا
فَقَالُوا يَالَ (١ بُهْثَةَ إِذْ لَقُونَا ... فَقُلْنَا أَحْسِنُوا قَوْلًا جُهَيْنَا
فَلَمَّا أَنْ تَلَاقَيْنَا وَثَبْنَا ... جَنَحْنَا لِلْكَلَاكِلِ وَٱرْتَمَيْنَا
فَلَمَّا لَمْ نَدَعْ قَوْسًا وَسَهْمًا ... مَشَيْنَا نَحْوَهُمْ وَمَشَوْا إِلَيْنَا
تَلَأْلُؤَ مُزْنَةٍ زَافَتْ لِأُخْرَى ... إِذَا حَجَلُوا بِأَسْيَافٍ رَدَيْنَا
شَدَدْنَا شَدَّةً فَقَتَلْتُ مِنْهُمْ ... ثَلَاثَةَ فِتْيَةٍ وَرَمَيْتُ فِينَا
وَشَدُّو مِثْلَهَا أُخْرَى عَلَيْنَا ... فَجَرُّوا مِثْلَهُمْ وَرَمَوْا جُوَيْنَا

(١ يَالَ مخفَّفة من « يا آل »

فَآبُوا بِٱلرِّمَاحِ مُحَطَّمَاتٍ   وَأُبْنَا بِٱلسُّيُوفِ قَدِ ٱنْحَنَيْنَا
وَبَاتُوا لَيْلَهُمْ وَلَهُمْ أُحَاحٌ   وَلَوْخَفَّتْ لَنَا ٱلْجَرْحَى سَرَيْنَا

٢١٩ وَقَالَ ٱلْمُفَضَّلُ ٱلْعَبْدِيُّ (وافر): (76)

تَلَاقَيْنَا بِسَبْسَبِ ذِي طَرِيفٍ   وَبَعْضُهُمُ عَلَى بَعْضٍ حَنِيقُ
فَجَاؤُوا عَارِضًا بَرِدًا وَجِئْنَا   كَمِثْلِ ٱلسَّيْلِ ضَاقَ بِهِ ٱلطَّرِيقُ
رَمَيْنَا فِي وُجُوهِهِمِ بِرَشْقٍ   تَغُصُّ بِهِ ٱلْحَنَاجِرُ وَٱلْحُلُوقُ
كَأَنَّ ٱلنَّبْلَ بَيْنَهُمُ جَرَادٌ   تُكَفِّيهِ شَآمِيَةٌ خَرِيقُ
وَبَسْلٌ مَا تَرَى إِلَّا كَمِيًّا   كَبَا لِيَدَيْهِ إِلَّا فِيهِ فُوقُ
فَأَلْقَيْنَا ٱلرِّمَاحَ وَكَانَ ضَرْبٌ   مَقِيلُ ٱلْهَامِ كُلٌّ مَا يَذُوقُ
كَأَنَّ هَرِيرَنَا لَمَّا ٱلْتَقَيْنَا   هَرِيرُ أَبَاءَةٍ فِيهَا حَرِيقُ
بِكُلِّ قَرَارَةٍ مِنَّا وَمِنْهُمْ   بَنَانُ فَتًى وَجُمْجُمَةٌ فَلِيقُ
وَكَمْ مِنْ سَيِّدٍ مِنَّا وَمِنْهُمْ   بِذِي ٱلطَّرْفَاءِ مَنْطِقُهُ شَهِيقُ
فَأَشْبَعْنَا ٱلضِّبَاعَ وَأَشْبَعُوهَا   فَرَاحَتْ كُلُّهَا تَئِقٌ يَفُوقُ
قَتَلْنَا ٱلْحَارِثَ ٱلْوَضَّاحَ مِنْهُمْ   كَأَنَّ سَوَادَ لِمَّتِهِ ٱلْعُذُوقُ
وَقَدْ قَتَلُوا هُمُ مِنَّا غُلَامًا   كَرِيمًا مَا تَخَوَّنَهُ ٱلْعُرُوقُ
وَسَائِلَةٍ بِثَعْلَبَةَ بْنِ شِبْلٍ   وَقَدْ عَلِقَتْ بِثَعْلَبَةَ ٱلْعَلُوقُ

٢٢٠ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ مَعْدِي كَرِبَ ٱلزُّبَيْدِيُّ (كامل):

عَجَّتْ نِسَاءُ بَنِي زِيَادٍ عَجَّةً   كَعَجِيجِ نِسْوَتِنَا غَدَاةَ ٱلْأَرْنَبِ

٢٢١ وَقَالَ ٱلْعَبَّاسُ بْنُ مِرْدَاسٍ ٱلسُّلَمِيُّ (طويل):

بِتْنَا قُعُودًا فِي ٱلْحَدِيدِ وَأَصْبَحُوا   عَلَى ٱلرُّكُبَاتِ يَحْزُونَ ٱلْأَنَافِسَا (كذا)
فَلَمْ أَرَ مِثْلَ ٱلْحَيِّ حَيًّا مُصَبَّحًا   وَلَا مِثْلَنَا يَوْمَ ٱلْتَقَيْنَا فَوَارِسَا
أَكَرَّ وَأَحْمَى لِلْحَقِيقَةِ مِنْهُمُ   وَأَضْرَبَ مِنَّا بِٱلسُّيُوفِ ٱلْقَلَانِسَا

إِذَا ٱلْخَيْلُ جَالَتْ فِي ٱلْمَصَاعِ يَكُرُّهَا   عَلَيْـهِ فَلَا يُقْبِلْنَ إِلَّا عَوَابِسَا

الباب الخامس والعشرون

فيما قيل في الفرار على الارجل

٢٢٢ قَالَ أَبُو خِرَاشٍ (طويل):

رَفَوْنِي وَقَالُوا يَا خُوَيْلِدُ لَمْ تُرَعْ   فَقُلْتُ وَأَنْكَرْتُ ٱلْوُجُوهَ هُمُ هُمُ
فَغَالَيْتُ سَبَّاقَ ٱلـدَّرِيسِ كَأَنَّمَا   تُزَعْزِعُهُ مُومٌ مِنَ ٱلْوِرْدِ مُرْدِمُ
تَذَكَّرْتُ مَا أَيْنَ ٱلْمَفَرُّ وَإِنَّنِي   بِعُذْرِ ٱلَّذِي يُنْجِي مِنَ ٱلْمَوْتِ مُعْصِمُ
فَوَٱللهِ مَا رَبْدَاءُ أَوْ عِلْجُ عَانَةٍ   أَقَبُّ وَمَا إِنْ تَيْسُ رَمْلٍ مُصَمَّمُ
أُتِيحَتْ حِبَالٌ فِي مَرَادٍ يَرُودُهُ   فَأَخْطَأَهُ مِنْهَا كِفَافٌ مُحَزَّمُ
يَطِيرُ إِذَا ٱلشَّعْرَاءُ حَامَتْ بِجَنْبِهِ   كَمَا طَارَ قِـدْحُ ٱلْمُسْتَضِيفِ ٱلْمُوَشَّمُ
كَأَنَّ ٱلْمُـلَاءَ ٱلْمَحْضَ خَلْفَ ذِرَاعِهِ   صُرَاحِيَّةٌ وَٱلْآخِنِيُّ ٱلْمُخَذَّمُ
(78) بِأَجْوَدَ مِنِّي إِذْ تَكَفَّتُّ غَادِيًا   وَأَخْطَأَنِي خَلْفَ ٱلثَّنِيَّةِ أَسْهُمُ
أُوَائِلُ بِٱلشَّدِّ ٱلذَّلِيقِ وَحَثَّنِي   لَدَى ٱلْمَتْنِ مَشْبُوحُ ٱلذِّرَاعَيْنِ خَلْجَمُ
تَذَكَّرَ ذَحْلًا عِنْـدَنَا وَهْوَ فَاتِكٌ   مِنَ ٱلْقَوْمِ يَعْرُوهُ ٱجْتِرَاءٌ وَمَأْثَمُ
فَكِدْتُ وَقَدْ خَلَّفْتُ أَصْحَابَ قَائِدٍ   لَدَى حَجَرِ ٱلشَّعْرَاءِ بِٱلشَّدِّ أُكْلَمُ
فَلَوْلَا دِرَاكُ ٱلشَّـدِّ قَاظَتْ حَلِيلَتِي   تَخَيَّرُ فِي خُطَّابِهَا وَهْيَ أَيِّمُ
فَتَسْخَطُ أَوْ تَرْضَى مَكَانِي خَلِيفَـةً   وَكَادَ خِرَاشٌ يَوْمَ ذٰلِكَ يَيْتَمُ

٢٢٣ وَقَالَ حَاجِزُ بْنُ عَوْفٍ ٱلْأَزْدِيُّ (طويل):

فَغَيْرُ قِتَالِي فِي ٱلْمَضِيقِ أَغَاثَنِي   وَلٰكِنَّ بَذْلِي ٱلشَّدَّ غَيْرُ ٱلْأَكَاذِبِ
فِدًى لَكُمَا رِجْلَيَّ أُمِّي وَخَالَتِي   وَشَدُّكُمَا بَيْنَ ٱلرُّبَى وَٱلْأَثَائِبِ
حَطَطْتُ عَلَى جَنْبِي ٱلشِّمَالِ وَعَيَّعُوا   حُطُوطَ رَبَاعٍ مُحْضِرِ ٱلْجَرْيِ قَارِبِ

نَجَوْتُ نَجَاءً لَا أَطُبُّكَ طِبَّهُ ... وَيَنْزُو بَشِيرٌ نَزْوَ أَزْعَرَ خَاضِبِ
أَبِي وَأَلَاتٍ قَدْ تَحَصْحَصَ رِيشُهُ ... يَجِيءُ بِأَوْبِ ٱلشَّدِّ مِنْ كُلِّ جَانِبِ
كَأَنَّ رِوَاقَيْ ظُلَّةٍ غَامِدِيَّةٍ ... عَلَى مَا أَقَلَّ رَأْسُهُ بِٱلْمَنَاكِبِ

٢٢٤ وَقَالَ أَيْضًا (طويل):

أَلَا هَلْ أَتَى ذَاتَ ٱلْخَوَاتِمِ فِرَّتِي ... عَشِيَّةَ بَيْنَ ٱلْجُرْفِ وَٱلنَّجْدِ مِنْ ثَغْرِ
(79) عَشِيَّةَ كَادَتْ عَامِرٌ يَقْتُلُونَنِي ... لَدَى طَرَفِ ٱلسَّلْمَاءِ رَاغِيَةُ ٱلْبَكْرِ
فَمَا ٱلظَّبْيُ أَخْطَتْ حَلْقَةُ ٱلظُّفْرِ رِجْلَهُ ... وَقَدْ كَادَ يَلْقَى ٱلْمَوْتَ فِي حَلْقَةِ ٱلظُّفْرِ
كَمِثْلِي أَوَانَ ٱلْقَوْمُ بَيْنَ مُعَيَّعٍ ... وَآخَرَ كَٱلنَّشْوَانِ مُرْتَكِنٍ يُغْرِي

٢٢٥ وَقَالَ أَيْضًا (كامل):

وَكَأَنَّمَا ٱبْتَعَثَ ٱلْفَوَارِسُ أَرْنَبًا ... أَوْ ظَبْيَ رَابِيَةٍ خُفَافًا أَشْعَبَا
وَكَأَنَّمَا طَرَدُوا بِجَنْبَيْ عَاقِلٍ ... صَدَعًا مِنَ ٱلْأَرْوَى أَحَسَّ مُكَلِّبَا
أَعْجَزْتُ مِنْهُمْ وَٱلْأَكُفُّ تَنَالُنِي ... وَمَضَتْ حِيَاضُهُمُ وَآبُوا خُيَّبَا

٢٢٦ وَقَالَ حُصَيْبُ بْنُ مَعْنٍ ٱلْهُذَلِيُّ (بسيط):

لَمَّا عَرَفْتُ بَنِي عَمْرٍو وَوَازِعَهُمْ ... أَيْقَنْتُ أَنِّي لَهُمْ فِي هٰذِهِ قَوَدُ
رَفَعْتُ ثَوْبَيَّ لَا أَلْوِي عَلَى أَحَدٍ ... كَمَا تَكَفَّتَ عِلْجُ ٱلْعَانَةِ ٱلْوَحَدُ
أَنْجُو إِلَى ٱلسَّهْلِ لَا أَنْجُو إِلَى حَدَدٍ ... كَأَنَّ ثَوْبَيَّ مِمَّا أَزْدَهِي قِدَدُ

٢٢٧ وَقَالَ ٱلْأَعْلَمُ بْنُ عَبْدِ ٱللهِ ٱلْهُذَلِيُّ (مجزوء الكامل):

لَمَّا رَأَيْتُ ٱلْقَوْمَ م ... بِٱلْعَلْيَاءِ دُونَ مَدَى ٱلْمَنَاصِبْ
فَرَرْتُ مِنْ فَزَعٍ فَلَا ... أَرْمِي وَلَا وَدَّعْتُ صَاحِبْ
يُغْرُونَ صَاحِبَهُمْ بِنَا ... جُهْدًا وَأُغْرِي غَيْرَ كَاذِبْ
(80) أُغْرِي أَبَا وَهْبٍ لِيُعْجِزَهُمْ وَمَدُّوا بِٱلْحَلَائِبْ
أُغْرِي جَذِيمَةَ وَٱلرِّدَا ... ءُ كَأَنَّهُ بِأَقَبَّ قَارِبْ

خَاطٍ (١ كَعِرْقِ ٱلسِّدْرِ يَسْـبِقُ غَارَةَ ٱلْخُوصِ ٱلنَّجَائِبْ

وَخَشِيتُ وَقْعَ ضَرِيبَـةٍ   قَدْ جُرِّبَتْ كُلَّ ٱلتَّجَارِبْ

وَرَفَعْتُ رِجْلِي سَابِقًا   بِٱلشَّدِّ خُذْرُوفَ ٱلْمُلَاعِبْ

٢٢٨ وَقَالَ أَيْضًا (وافر):

فَلَا وَأَبِيكَ لَا يَنْجُو نَجَائِي   غَدَاةَ لَقِيتُهُمْ بَعْضُ ٱلرِّجَالِ

كَأَنَّ مُلَاءَتَيَّ عَلَى هِزَفٍّ   يَعُنُّ مَعَ ٱلْعَشِيَّـةِ لِلرِّبَالِ (٢

عَلَى حَتِّ ٱلْبُرَايَةِ زَمْجَرِيِّ   م ٱلسَّوَاعِدِ ظَلَّ فِي شَرْيٍ طُوَالِ

كَأَنَّ جَنَاحَـهُ خَفَقَانُ رِيحٍ   يَمَانِيَـةٍ بِرَبْطٍ غَيْرِ بَالِ

بَذَلْتُ لَهُمْ بِذِي وَسْطَانَ شَدِّي   وَأَدْبَارِي وَلَمْ أَبْـذِلْ قِتَالِي

٢٢٩ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ جَعْدَةَ ٱلْخُزَاعِيُّ (كامل):

لَمَّا رَأَيْتُهُمْ كَأَنَّ نِبَالَهُمْ   بِٱلْحَقِّ مِنْ نَفَرٍ نَجَاءُ (٣ خَرِيفِ

أَيْقَنْتُ أَنْ مَنْ يَثْقَفُوهُ يَتْرُكُوا   لِلضَّبْعِ أَوْ يَصْطَافُ شَرَّ مَصِيفِ

وَعَرَفْتُ أَلَّا شَيْءَ يُنْجِي مِنْهُمُ   إِلَّا تَغَاوُثُ جَمِّ كُلِّ وَظِيفِ

(81) وَرَفَعْتُ سَاقًا لَا أَخَافُ عِثَارَهَا   وَنَجَوْتُ مِنْ كَثَبٍ نَجَاءَ خَذُوفِ

وَإِذَا أَرَى شَخْصِي أَمَامِي خِلْتُهُ   رَجُلًا فَمِلْتُ كَمَيْلَةِ ٱلْخُذْرُوفِ

٢٣٠ وَقَالَ تَمِيمُ بْنُ أَسَدٍ ٱلْخُزَاعِيُّ (كامل):

لَمَّا رَأَيْتُ بَنِي نُفَاثَةَ أَقْبَلُوا   يَغْشَوْنَ كُلَّ وَتِيرَةٍ وَحِجَابِ

شَدَّ ٱلذِّئَابِ عَلَى ٱلظِّبَاءِ تَوَاتَرَتْ   قُلُصُ ٱلْمَآزِرِ نَاكِبِي ٱلْأَجْوَابِ

وَوَجَدْتُ رِيحَ ٱلْمَوْتِ مِنْ تِلْقَائِهِمْ   وَخَشِيتُ وَقْعَ مُهَنَّـدٍ قَضَّابِ

أَدْبَرْتُ لَا يَنْجُو نَجَائِي وَاحِـدٌ   عِلْجٌ أَقَبُّ مُسَيَّرُ ٱلْأَقْرَابِ...

(١ وفي الهامش: خَاظٍ

(٢ وفي الهامش: للرئَال

(٣ وفي الهامش: نِجاء

اَللهُ يَعلَمُ مَـا تَرَكْتُ قِتَالَهُمْ   عَنْ طِيبِ نَفسٍ فَأَسْأَلِي أَصْحَابِي

٢٣١ وَقَالَ عُقْبَةُ بْنُ كِلَابٍ ٱلْقُشَيْرِيُّ (طويل):

لَمَّا رَأَيْتُ ٱلْمَوتَ لَا شَيْءَ دُونَهُ   وَقَدْ ثَابَ يَوْمَ ٱلرَّوْعِ لِلْمَوتِ ثَائِبُ
تَكَلَّفْتُ عَدْوًا لَمْ يَكُنْ لِيُطِيقَهُ   غَدَاتَئِذٍ نِكْسٌ مِنَ ٱلْقَوْمِ ثَالِبُ

٢٣٢ وَقَالَ تَأَبَّطَ شَرًّا (بسيط):

إِنِّي إِذَا خُلَّةٌ ضَنَّتْ بِنَائِلِهَا   وَأَمْسَكَتْ بِضَعِيفِ ٱلْحَبْلِ حَذَّاقِ
نَجَوْتُ مِنْهَا نَجَائِي مِن بَجِيلَةَ إِذْ   أَرْسَلْتُ لَيْلَةَ ذَاتِ ٱلرَّهْطِ أَرْوَاقِي
(82) لَيْلَةَ صَاحُوا وَأَغْرَوْا بِي كِلَابَهُمُ   بِٱلْعَيْكَتَيْنِ لَدَى عَمْرِو بْنِ بَرَّاقِ
كَأَنَّمَا حَثْحَثُوا حُصًّا قَوَادِمُهُ   وَأُمَّ خِشْفٍ بِذِي شَثٍّ وَطُبَّاقِ
لَا شَيْءَ أَجْوَدُ مِنِّي غَيرَ ذِي نَحَمٍ   أَوْ ذِي كُدُومٍ عَلَى ٱلْعَانَاتِ نَهَّاقِ
حَتَّى نَجَوْتُ وَلَمَّا يَأْخُذُوا سَلَبِي   بِوَالِهٍ مِنْ قَبِيصِ ٱلشَّدِّ غَيْدَاقِ

٢٣٣ وَقَالَ أَيضًا (طويل):

قَعَقْعَتُ حِضْنَيْ حَازِمٍ وَصِحَابِهِ   وَقَدْ نَبَذُوا خُلْقَانَهُمْ وَتَشَنَّعُوا
أَطِنُّ إِذَا صَادَفْتُ وَعْثًا وَإِنْ جَرَى   بِيَ ٱلسَّهْلُ أَوْ مَتْنٌ مِنَ ٱلْأَرْضِ مَهْيَعُ
أُجَارِي ظِلَالَ ٱلطَّيْرِ لَوْ فَاتَ وَاحِدٌ   وَلَوْ صَدَقُوا قَالُوا لَهُ هُوَ أَسْرَعُ

الباب السادس والعشرون

فيما قيل في الفرار على الخيل

٢٣٤ قَالَ زَيْدُ ٱلْخَيْلِ ٱلطَّائِيُّ (طويل):

لَوْ لَمْ يَفُتْنِي ٱلْعَامِرِيُّ لَنَالَهُ   بَوَادِرُ تُغْشَى مِنْ عُرُوقٍ نَوَاعِرِ
أَعَلْقَمَ لَا تَكْفُرْ جَوَادَكَ بَعْدَ مَا   نَجَا بِكَ مِنْ بَيْنِ ٱلْمَنَايَا ٱلْحَوَاضِرِ
وَنَجَّاكَ يَوْمَ ٱلرَّوْعِ إِذْ حَضَرَ ٱلْوَغَى   مِسَحٌّ كَفَتْخَاءِ ٱلْجَنَاحَيْنِ كَاسِرِ

إِذَا قُلْتَ أَطْرَافُ ٱلرِّمَاحِ يَنَلْنَهُ يَجِمُّ كَسِرْحَانٍ بِفَيْفَاءَ ضَامِرِ

٢٣٥ (83) وَقَالَ أَيْضًا (طويل):

وَنَجَّاكَ يَا ٱبْنَ ٱلْعَامِرِيَّةِ سَابِحٌ شَدِيدُ ٱلنَّسَا وَٱلْقُصْرَيَيْنِ عَجِيبُ(١

إِذَا قُلْتَ قَدْ أَدْرَكْتُ فَٱبْسُطْ عِنَانَهُ تَجَرَّدَ سِيدٌ أَسْلَمَتْهُ غُيُوبُ

فَلِلسَّوْطِ أُلْهُوبٌ وَلِلسَّاقِ دِرَّةٌ وَبِٱلْكَفِّ مِرِّيخُ ٱلْعِنَانِ نَعُوبُ

يَجُمُّ عَلَى ٱلسَّاقَيْنِ بَعْدَ كَلَالِهِ كَمَا جَمَّ جَفْرٌ بِٱلْكِلَابِ نَقِيبُ

٢٣٦ وَقَالَ يَزِيدُ بْنُ جَذْعَاءَ ٱلْعِجْلِيُّ (طويل):

وَنَجَّاهُ مِنْ يَوْمِ ٱلْوَقِيظِ مُقَلِّصٌ أَجَشُّ عَلَى فَاسِ ٱللِّجَامِ أَزُومُ

إِذَا يُمْتَرَى بِٱلسَّوْطِ جَالَ كَأَنَّمَا يُهَاجُ بِهِ تَحْتَ ٱلْغُبَارِ ظَلِيمُ

٢٣٧ قَالَ عَمْرُو بْنُ مَعْدِي كَرِبَ ٱلزُّبَيْدِيُّ (طويل):

وَنَجَّاكَ خَوَّارُ ٱلْعِنَانِ مُقَلِّصٌ طَوِيلُ عِمَادِ ٱلصَّدْرِ مِنْ خَيْلِكَ ٱلشُّهْبِ

عَشِيَّةَ تُوصِي بِٱلنَّجَاءِ مُصَرِّفًا وَتَهْتِفُ أَلَّا أَدْرِكَنَّ بَنِي كَعْبِ

فَإِنِّيَ لَوْ أَدْرَكْتُكَ ٱبْنَ خُوَيْلِدٍ عَلَوْتُكَ وَٱلْعُزَّى بِصَمْصَامَةٍ عَضْبِ

٢٣٨ وَقَالَ عَلْبَاءُ بْنُ مُضَارِبٍ ٱلْعُكْلِيُّ (طويل):

وَنَجَّى ٱمْرَأَ ٱلْقَيْسِ ٱلْقُضَاعِيَّ بَعْدَمَا تَنَاوَلَهُ مِنَّا ٱلرِّمَاحُ ٱلْمَسَاعِرُ

أَجَشُّ مِنَ ٱلْآتِي إِذَا ٱبْتَلَّ عِطْفُهُ أَلَحَّ فَلَمْ تَقْدِرْ عَلَيْهِ ٱلْمَقَادِرُ

(84) طَوَى بَطْنَهُ طُولُ ٱلْقِيَادِ كَمَا طَوَى بِنَجْرَانَ بُرْدًا لِلتِّجَارَةِ تَاجِرُ

وَلَوْ كَرَّ نَحْوَ ٱلْجَمْعِ يَحْمِي ذِمَارَهُ وَلٰكِنَّ مَا يَهْوِي بِهِ ثَمَّ طَائِرُ

٢٣٩ وَقَالَتْ تَمِيمَةُ بِنْتُ وَهْبَانَ ٱلْعَبْسِيَّةُ (طويل):

فَلَوْلَا نَجَاءُ ٱلْوَرْدِ لَا شَيْءَ غَيْرُهُ وَأَمْرُ ٱلْإِلٰهِ لَيْسَ لِلّٰهِ غَالِبُ

إِذًا لَسَكَنْتُ ٱلْعَامَ نَفْأً وَمَنْعِجًا بِلَادَ ٱلْأَعَادِي أَوْ بَكَتْكَ ٱلْحَبَائِبُ

(١ وفي الهامش: نجيبُ

وَنَجّاكَ خَوّارُ الْعِنانِ كَأَنّهُ ... إِذا الْتَقَتِ الْخَيْلانِ أَحْقَبُ قارِبُ
جَمُومٌ عَلَى السّاقَيْنِ بَعْدَ كَلالِهِ ... إِذا نَدِيَتْ أَقْرابُهُ لا يُخاسِبُ
تَضَمَّنُهُ فِي الصَّيْفِ ظِلٌّ وَخَيْمَةٌ ... وَآصِرَةٌ (١ ما تَسْتَفِيقُ وَحالِبُ

٢٤٠ وَقالَ ضِرارُ بْنُ الْأَزْوَرِ (طويل):

إِنَّكَ يا عامِ ابْنَ فارِسِ قُرْزُلٍ ... عَنِ الْقَصْدِ إِذْ يَمَّمْتَ ثَهْلانَ حائِرُ
تَجَنَّبْتَهُمْ يَعْدُو بِكَ الْوَرْدُ بَعْدَما ... قَذَفْتَهُمُ فِي الْبَحْرِ وَالْبَحْرُ زاخِرُ
وَأَسْلَمْتَ عَبْدَ اللهِ لَمّا عَرَفْتَهُمْ ... وَنَجّاكَ وَثّابُ الْجَراثِيمِ ضامِرُ
قَذَفْتَهُمُ فِي الْمَوْتِ ثُمَّ خَذَلْتَهُمْ ... فَلا وَأَلَتْ نَفْسٌ عَلَيْها تُحاذِرُ

٢٤١ وَقالَ النَّجاشِيُّ الْحارِثِيُّ (طويل):

وَنَجّى ابْنَ حَرْبٍ سابِحٌ ذُو عُلالَةٍ ... أَجَشُّ هَزِيمٌ وَالرِّماحُ دَوانِي
(85) مِنَ الْأَعْوَجِيّاتِ الطِّوالِ كَأَنّهُ ... عَلَى شَرَفِ التَّقْرِيبِ شاةُ إِرانِ
شَدِيدٌ عَلَى فَأْسِ اللِّجامِ شَكِيمُهُ ... يُفَرِّجُ عَنْهُ الرَّبْوَ بِالْعَسَلانِ
كَأَنَّ عُقابًا كاسِرًا تَحْتَ سَرْجِهِ ... تُحاوِلُ قُرْبَ الْوَكْرِ بِالطَّيَرانِ
إِذا قُلْتُ أَطْرافُ الْعَوالِي يَنَلْنَهُ ... مَرَتْهُ بِهِ السّاقانِ وَالْقَدَمانِ
إِذا ابْتَلَّ بِالْماءِ الْحَمِيمِ رَأَيْتَهُ ... كَقادِمَةِ الشُّؤْبُوبِ ذِي النَّفَيانِ
كَأَنَّ جَنابَيْ سَرْجِهِ وَلِجامِهِ ... مِنَ الْماءِ ثَوْبا مائِحٍ خَضِلانِ
مِنَ الْوُرْدِ أَوْ أَحْوَى كَأَنَّ سَراتَهُ ... بُعَيْدَ جَلاءٍ خُرِّجَتْ بِدِهانِ
جَزاهُ بِنُعْمَى كانَ قَدَّمَها لَهُ ... بِما كانَ قَبْلَ الْحَرْبِ غَيْرَ مُهانِ

٢٤٢ وَقالَ الْأَخْطَلُ (طويل):

وَنَجّى ابْنَ بَدْرٍ رَكْضُهُ مِنْ رِماحِنا ... وَنَضّاحَةُ الْأَعْطافِ مُلْهِبَةُ الْحُضْرِ
إِذا قُلْتُ نالَتْهُ الْعَوالِي تَقاذَفَتْ ... بِهِ سَوْحَقُ الرِّجْلَيْنِ سابِحَةُ الصَّدْرِ

---

١) في الاصل: وأصِرَة. وفي الهامش: وأصِرَّة. وكلاهما غلط

كَأَنَّهُمَا وَٱلْآلُ يَنْشَقُّ عَنْهُمَا ... إِذَا هَبَطَا وَعْثًا يَعُومَانِ فِي غَمْرِ
كَأَنَّ بِعِطْفَيْهَا وَمَجْرَى حِزَامِهَا ... أَدَاوَى تَسُحُّ ٱلْمَاءَ مِنْ حَوَرٍ وُقْرِ
فَظَلَّ يُفَدِّيهَا وَظَلَّتْ كَأَنَّهَا ... عُقَابٌ دَعَاهَا جُنْحُ لَيْلٍ إِلَى وَكْرِ
يُسِرُّ إِلَيْهَا وَٱلرِّمَاحُ تَنُوشُهَا ... فِدًى لَكِ أُمِّي إِذْ سَبَقْتِ إِلَى ٱلْقَصْرِ
(86) وَتَٱللهِ لَوْ أَدْرَكْتُهُ لَقَذَفْتُهُ ... إِلَى صَعْبَةِ ٱلْأَرْجَاءِ مُظْلِمَةِ ٱلْقَعْرِ

٢٤٣ وَقَالَ نُعَيْمُ بْنُ سُفْيَانَ ٱلتَّمِيمِيُّ (طو ل) :

لَمَّا رَأَيْتُ ٱلْخَيْلَ جَاءَتْ كَأَنَّهَا ... جَرَادٌ زَهَتْهُ غَيْرَةٌ لَا تَقَشَّعُ
كَأَنَّ ٱبْنَةَ ٱلْغَرَّاءِ يَوْمَ ٱبْتَذَلْتُهَا ... بِذِي ٱلرِّمْثِ ظَبْيٌ نَاصِعُ ٱلشَّدِّ أَخْضَعُ
مِسَحٌّ تَلَقَّتْهُ كِلَابٌ كَثِيرَةٌ ... فَأَرْبَى عَلَيْهَا وَقْعُهُ يَتَقَطَّعُ
عَشِيَّةَ قَالَ ٱلْمَرْءُ هَلْ أَنْتَ مُرْدِفِي ... وَمَا كَانَ بَيْنَ ٱلْمَرْءِ وَٱلرُّمْحِ إِصْبَعُ
فَقُلْتُ لَهُ يَا ٱبْنَ ٱلْمَخَارِقِ إِنَّهَا ... بِثَوْبٍ خَفِيفٍ وَاحِدٍ هِيَ أَسْرَعُ

الباب السابع والعشرون

فيما قيل فيمن كره الحرب و. عنها وطلب السلم ودعا اليهِ

٢٤٤ (من الطويل) : (١

نَهَيْتُ أَبَا عَمْرٍو عَنِ ٱلْحَرْبِ لَوْ يَرَى ... بِرَأْيٍ رَشِيدٍ أَوْ يَؤُولُ إِلَى عَزْمِ
وَقُلْتُ لَهُ دَعْ عَنْكَ بَكْرًا وَحَرْبَهَا ... وَلَا تَرْكَبَنْ مِنْهَا عَلَى مَرْكَبٍ وَخْمِ
وَمَهْلًا عَنِ ٱلْحَرْبِ ٱلَّتِي لَا أَدِيمُهَا ... صَحِيحٌ وَلَا تَنْفَكُّ تَأْتِي عَلَى سُقْمِ
فَأَحْرِ بِهَا بَسْلًا عَلَيْكُمْ وَإِنْ رُئِي ... لَكُمْ زَمَنٌ مِنْ فَضْلِ رِيٍّ وَمِنْ طُعْمِ
فَإِنْ يَظْفَرِ ٱلْحَرْبُ ٱلَّذِي أَنْتَ فِيهِمِ ... وَآبُوا بِـدُهْمٍ مِنْ سَبَاءٍ وَمِنْ غُنْمِ

(١ هذه الابيات رويت دون ذكر ناظمها وقد وجدنا منها ابياتاً في مجموعة المعاني (ص ٧٨) مرويّة لحكمة بن قيس الكنانيّ

(87) فَلَا بُدَّ مِنْ قَتْلٍ وَعَلَّكَ فِيهِمِ ... وَإِلَّا فَجُرْحٌ لَيسَ يَكْنِي عَنِ ٱلْعَظْمِ
دَعَانِي يَشِبُّ ٱلْحَرْبَ بَينِي وَبَيْنَهُ ... فَقُلْتُ لَـهُ لَا بَلْ هَلُمَّ إِلَى ٱلسِّلْمِ
فَلَمَّا أَبَى أَرْسَلْتُ فَضْلَةَ ثَوْبِهِ ... إِلَيْـهِ فَلَمْ يَرْجِعْ بِعَزْمٍ وَلَا حَزْمِ
وَأَمْهَلْتُـهُ حَتَّى رَمَانِي بِجَرِّهَا ... تَغَلْغَـلَ مِنْ غَيٍّ غَوِيٍّ وَمِنْ إِثْمِ
فَلَمَّا رَمَانِيهَا رَمَيْتُ سَوَادَهُ ... وَلَا بُدَّ أَنْ يُرْمَى سَوَادُ ٱلَّذِي يَرْمِي
فَبِتْنَا عَلَى لَحْمٍ مِنَ ٱلْقَوْمِ غُودِرَتْ ... أَسِنَّتُنَا فِيـهِ وَبَاتُوا عَلَى لَحْمِ
وَأَصْبَحَ يَبْكِي مِنْ بَنِينَ وَإِخْوَةٍ ... حِسَانِ ٱلْوُجُوهِ طَيِّبِي ٱلْجِسْمِ وَٱلنَّسْمِ
وَنَحْنُ نُبَكِّي إِخْوَةً وَبَنِيهِمِ ... وَلَيْسَ سَوَاءً قَتْلُ حَقٍّ عَلَى ظُلْمِ

٢٤٥ وَقَالَ ٱلْفِنْدُ ٱلزِّمَّانِيُّ (هزج):

كَفَفْنَا عَنْ بَنِي هِنْدٍ ... وَقُلْنَا ٱلْقَوْمُ إِخْوَانُ
عَسَى ٱلْأَيَّامُ أَنْ تُرْجِعَ ... م قَوْمًا كَٱلَّذِي كَانُوا
فَلَمَّا صَرَّحَ ٱلشَّرُّ ... م فَأَضْحَى وَهْوَ عُرْيَانُ
وَلَمْ يَبْقَ سِوَى ٱلْعُدْوَا ... نِ دِنَّاهُمْ كَمَا دَانُوا
وَفِي ٱلْعُدْوَانِ لِلْعُدْوَا ... نِ تَوْهِينٌ وَإِقْرَانُ
شَدَدْنَا شَدَّةَ ٱللَّيْثِ ... غَدَا وَٱللَّيْثُ غَضْبَانُ
(88) بِضَرْبٍ فِيـهِ تَأْيِيمٌ ... وَإِيتَامٌ وَإِرْنَانُ
وَطَعْنٍ كَفَمِ ٱلزِّقِّ ... وَهَى وَٱلزِّقُّ مَـلْآنُ
وَفِي ٱلشَّرِّ نَجَاةٌ حِينَ ... م لَا يُنْجِيكَ إِحْسَانُ

٢٤٦ وَقَالَ آخَرُ (طويل):

تَجَنَّبْتُ دَارَ ٱلشَّرِّ حَتَّى إِذَا أَبَى ... تَجَنُّبَ دَارِي قُلْتُ لِلشَّرِّ مَرْحَبَا

الباب الثامن والعشرون

فيما قيل في مؤاخاة الكرام وحمدها واتيان اهل الفضل بالمروَّة والصلة

٢٤٧ قَالَ شُرَيحُ بنُ عَمْرَانَ ٱلْيَهُودِيُّ (مجزوء الكامل):

آخِ ٱلْكِرَامَ إِذَا وَجَدْ　　تَ إِلَى إِخَائِهِمِ سَبِيلَا
وَٱشْرَبْ بِكَأْسِهِمِ وَإِنْ　　شَرِبُوا بِهَا ٱلسَّمَّ ٱلثَّمِيلَا

٢٤٨ وَقَالَ عَمْرُو بنُ مَالِكٍ ٱلْبَجَلِيُّ (طويل):

إِذَا شِئْتَ أَنْ لَا يَبْرَحَ ٱلْوُدُّ دَائِمًا　　كَأَفْضَلِ مَا كَانَتْ تَكُونُ أَوَائِلُهْ
فَآخِ فَتًى حُرًّا كَرِيمًا عُرُوقُهُ　　حُسَامًا كَنَصْلِ ٱلسَّيْفِ حُلْوًا شَمَائِلُهْ
فَذَاكَ ٱلَّذِي يُمْنَى لِوَاشِيكَ جَدُّهُ　　وَيَكْفِيكَ مِنْ لَهْوِ ٱلْكَوَاعِبِ بَاطِلُهْ
وَيَحْمِلُ مَا حَمَّلْتَهُ مِنْ مُلِمَّةٍ　　وَيَكْفِيكَ طَلْقَ ٱلْوَجْهِ مَا أَنْتَ سَائِلُهْ

٢٤٩ (89) وَقَالَ عَبْدُ ٱللهِ بنُ مُعَاوِيَةَ بنِ عَبْدِ ٱللهِ بنِ جَعْفَرِ بنِ أَبِي طَالِبٍ عَلَيْهِمِ ٱلسَّلَامُ (رمل):

وَإِذَا صَاحَبْتَ فَٱصْحَبْ مَاجِدًا　　ذَا عَفَافٍ وَحَيَاءٍ وَكَرَمْ
قَوْلُهُ لِلشَّيْءِ لَا إِنْ قُلْتَ لَا　　وَإِذَا قُلْتَ نَعَمْ قَالَ نَعَمْ

٢٥٠ قَالَ كَعْبُ بنُ مَالِكٍ ٱلْغَنَوِيُّ (طويل):

فَصَاحِبْ كِرَامَ ٱلنَّاسِ وَٱنْمِ إِلَى ٱلْعُلَى　　وَدَعْ مَنْ غَوَى لَا يَجْرِيَنْ لَكَ طَائِرُهْ

٢٥١ وَقَالَ عَبْدُ ٱللهِ بنُ مُخَارِقٍ ٱلشَّيْبَانِيُّ (وافر):

وَصَاحِبْ كُلَّ أَرْوَعَ دَهْشَمِيٍّ　　وَلَا يَصْحَبْكَ ذُو ٱلْجَهْلِ ٱلْبَلِيدُ
يَرَى مَا نَالَ غُنْمًا كُلَّ يَوْمٍ　　صَفَاةٌ حِينَ تَخْبُرُهُ صَلُودُ

٢٥٢ وَقَالَ أَيْضًا (وافر):

أَصِبْ ذَا ٱلْحِلْمِ مِنْكَ بِسَجْلِ وُدٍّ　　وَصِلْهُ وَلَا يَكُنْ مِنْكَ ٱلْجَفَاءُ
وَلَا تَصِلِ ٱلسَّفِيهَ وَلَا تُجِبْهُ　　فَإِنَّ وِصَالَهُ دَاءٌ عَيَاءُ

وَإِنَّ فِرَاقَهُ فِي كُلِّ وَقْتٍ   وَقَطْعَ حِبَالِ خُلَّتِهِ شِفَاءُ

٢٥٣ وَقَالَ أَيْضًا (وافر):

عَلَيْكَ بِكُلِّ ذِي حَسَبٍ وَدِينٍ   فَإِنَّهُمُ هُمُ أَهْلُ ٱلْوَفَاءِ
(90) وَإِنْ خُيِّرْتَ بَيْنَهُمُ فَأَلْصِقْ   بِأَهْلِ ٱلْعَقْلِ مِنْهُمْ وَٱلْحَيَاءِ
فَإِنَّ ٱلْعَقْلَ لَيْسَ لَهُ إِذَا مَا   تَفَاضَلَتِ ٱلْفَضَائِلُ مِنْ كِفَاءِ

الباب التاسع والعشرون

فيما قيل في ترك مؤاخاة اللئام وذمّها

٢٥٤ قَالَ أَبُو ٱلْأَسْوَدِ ٱلدُّؤَلِيُّ (رمل):

لَا تُؤَاخِ ٱلدَّهْرَ جِبْسًا رَاضِعًا   ظَاهِرَ ٱلْجَهْلِ قَلِيلَ ٱلْمَنْفَعَهْ
مَا يُصِبْ مِنْكَ فَأَحْلَى مَغْنَمٍ   وَيَرَى مَا عِنْدَهُ أَنْ يَمْنَعَهْ
يَسْأَلُ ٱلنَّاسَ وَلَا يُعْطِيهِمِ   هَبِلَتْهُ أُمُّهُ مَا أَجْشَعَهْ

٢٥٥ وَقَالَ طَرِيحُ بْنُ إِسْمَعِيلَ ٱلثَّقَفِيُّ (كامل):

وَٱتْرُكْ مُصَاحَبَةَ ٱللِّئَامِ وَدَعْهُمُ   تَرْكَ ٱلْمَخُوفَةِ بِٱلرَّدَى عَدْوَاهَا

٢٥٦ وَقَالَ كَعْبُ بْنُ مَالِكٍ ٱلْغَنَوِيُّ (طويل):

وَلَا تَكُ مِنْ إِخْوَانِ كُلِّ مُمَاذِقٍ   ضَعِيفٍ عَلَى غَمْزِ ٱلْأَكُفِّ مَكَاسِرُهْ

٢٥٧ وَقَالَ ٱلْعَرْزَمِيُّ (منسرح):

وَلَا تُصَافِ ٱلدَّنِيَّ تَجْعَلُهُ   اَخًا وَلَا صَاحِبًا وَإِنْ وَمِقَا
وَجَانِبَنْهُ فِي غَيْرِ نَائِرَةٍ   لَا تَجْعَلِ ٱلْوُدَّ فَاسِدًا رَنِقَا

(91) الباب الثلثون

فيما قيل في ابتلاء الرجال قبل مؤاخاتهم

٢٥٨ قَالَ عَبْدُ ٱللهِ بْنُ مُعَاوِيَةَ ٱلْجَعْفَرِيُّ (كامل):

أُبْلُ ٱلرِّجَالَ إِذَا أَرَدْتَ إِخَاءَهُمْ   وَتَوَسَّمَنَّ أُمُورَهُمْ وَتَفَقَّدِ

فَإِذَا رَأَيْتَ أَخَا ٱلْعَفَافَةِ وَٱلنُّهَى ... فِيهِ ٱلْيَدَيْنِ قَرِيرَ عَـيْنٍ فَٱشْدُدِ

٢٥٩ وَقَالَ يَحْيَى بْنُ زِيَادٍ (متقارب):

فَآلَيْتُ لَا أَصْطَفِي بَعْدَهَا ... لِأَحْدَاثِ دَهْرِي وَلَا ٱلْمُعْظَمِ
خَلِيـلًا إِذَا أَنَا لَمْ أَبْلُهُ ... فَأَمْضِي بِعِلْمٍ وَلَمْ أَظْلِمِ

٢٦٠ وَقَالَ أَيْضًا (كامل):

وَإِذَا تَخَيَّرْتَ ٱلرِّجَالَ لِصُحْبَةٍ ... فَٱلْعَاقِـلَ ٱلْبَرَّ ٱلسَّجِيَّةِ فَٱخْتَرِ
وَإِذَا وَزَنْتَهُمُ فَأَحْكِمْ وَزْنَهُمْ ... وَٱعْرِفْ سَجَايَاهُمْ بِقَلْبٍ مُبْصِرِ

الباب الحادي والثلثون

فيما قيل فيمن تُتَّهم مودَّتهُ ولا يوثق باخائهِ

٢٦١ قَالَ ٱلْمُثَقِّبُ ٱلْعَبْدِيُّ (وافر):

فَإِمَّا أَنْ تَكُونَ أَخِي بِحَقٍّ ... فَأَعْرِفَ مِنْكَ غَثِّي مِنْ سَمِينِي
وَإِلَّا فَٱطَّرِحْنِي وَٱتَّخِذْنِي (92) ... عَدُوًّا أَتَّقِيكَ وَتَتَّقِينِي

٢٦٢ وَقَالَ عَبْدُ ٱللهِ بْنُ مُعَاوِيَةَ ٱلْجَعْفَرِيُّ (بسيط):

أَنَّى يَكُونُ أَخَا أَوْ ذَا مُحَافَظَةٍ ... مَنْ أَنْتَ مِنْ غَيْبِهِ مُسْتَشْعِرٌ وَجَلَا
إِذَا تَغَيَّبْتَ لَمْ تَبْرَحْ تَظُنُّ بِهِ ... ظَنًّا وَتَسْأَلُ عَمَّا قَالَ أَوْ فَعَلَا
يُرِي ٱلصَّدِيقَ لَهُ مِنْهُ مُكَاشَرَةً ... كَيْمَا يَصُولُ بِهِ يَوْمًا إِذَا غَفَلَا
فَلَا عَدَاوَتُـهُ تَبْدُو فَتَعْرِفَهَا ... مِنْـهُ وَلَا وُدُّهُ يَوْمًا لَهُ ٱعْتَدَلَا

٢٦٣ وَقَالَ صَالِحُ بْنُ عَبْدِ ٱلْقُدُّوسِ ٱلْأَزْدِيُّ (بسيط):

قُلْ لِلَّذِي لَسْتُ أَدْرِي مِنْ تَلَوُّنِهِ ... أَنَاصِحٌ أَمْ عَلَى غِشٍّ يُدَاجِينِي
إِنِّي لَأُكْثِرُ مِمَّا سُمْتَنِي عَجَبًا ... يَدٌ تَشُجُّ وَأُخْرَى مِنْكَ تَأْسُونِي
تَغْتَابُنِي عِنْـدَ أَقْوَامٍ وَتَمْدَحُنِي ... فِي آخَرِينَ وَكُلٌّ عَنْكَ يَأْتِينِي

هٰذَانِ أَمْرَانِ شَتَّى بَوْنُ بَيْنِهِمَا ... فَٱكْفُفْ لِسَانَكَ عَنْ ذَمِّي وَتَزْيِينِي
لَوْ كُنْتُ أَعْرِفُ مِنْكَ ٱلْوُدَّ هَانَ لَهُ ... عَلَيَّ بَعْضُ ٱلَّذِي أَصْبَحْتَ تُولِينِي
رُبَّ ٱمْرِئٍ أَجْنَبِيٍّ عَنْ مُلَاطَفَتِي ... مَحْضِ ٱلْأُخُوَّةِ فِي ٱلْبَلْوَى يُؤَاسِينِي
وَمُلْحِفٍ بِسُؤَالٍ عَنْ مُكَاشَرَةٍ ... مُغْضٍ عَلَى وَغَرٍ فِي ٱلصَّدْرِ مَكْنُونِ
لَيْسَ ٱلصَّدِيقُ بِمَنْ يُخْشَى غَوَائِلُهُ ... وَلَا ٱلْعَدُوُّ عَلَى حَالٍ بِمَأْمُونِ
(93) ارْضَى عَنِ ٱلْمَرْءِ مَا أَصْفَى مَوَدَّتَهُ ... وَلَيْسَ شَيْءٌ مِنَ ٱلْبَغْضَاءِ يُرْضِينِي

الباب الثاني والثلثون

فيما قيل في إخلاص الودّ لمن وددتَ وترك الرِّضى لهم بما لا ترضى بـهِ لنفسك

٢٦٤ قَالَ صَالِحُ بْنُ عَبْدِ ٱلْقُدُّوسِ (طويل):

وَصَافِ إِذَا صَافَيْتَ بِٱلْوُدِّ خَالِصًا ... تَجِدْ مِثْلَ مَا أَخْلَصْتَ عَنْهُ ذَوِي ٱلْوُدِّ

٢٦٥ وَقَالَ أَيْضًا (متقارب):

وَلَا تَسُمِ ٱلنَّاسَ مِنْكَ ٱلَّذِي ... إِذَا هُوَ نَالَكَ لَمْ تَصْطَبِرْ
وَمَنْ يَرْضَ لِلنَّاسِ مِنْ نَفْسِهِ ... بِمَا هُوَ رَاضٍ لَهَا لَا يَجُرْ

٢٦٦ وَقَالَ أَيْضًا (سريع):

لَا تَرْضَ لِلْإِخْوَانِ غَيْرَ ٱلَّذِي ... تَرْضَى بِهِ إِنْ نَابَ أَمْرٌ جَلِيلْ

٢٦٧ وَقَالَ أَيْضًا (بسيط):

شَرُّ ٱلْأَخِلَّاءِ مَنْ يَسْعَى لِتُرْضِيَهُ ... وَلَا يَزَالُ عَلَيْكَ ٱلدَّهْرَ غَضْبَانَا

٢٦٨ وَقَالَ عَبْدُ ٱللهِ بْنُ مُعَاوِيَةَ ٱلْجَعْفَرِيُّ (خفيف):

ارْضَ لِلنَّاسِ مَا رَضِيتَ مِنَ ٱلنَّا ... سِ وَإِلَّا فَقَدْ ظَلَمْتَ وَجُرْتَا

الباب الثالث والثلثون

(94) فيما قيل في إخلاف الوعد

٢٦٩ قَالَ عَمْرُو بْنُ شَاسٍ ٱلأَسَدِيُّ (طويل):

وَوَاعَدْتَنِي مَا لَا تُرِيدُ نِجَازَهُ مَوَاعِيدَ عُرْقُوبٍ أَخَاهُ بِيَثْرِبِ
وَوَاعَدْتَنِي عَادِيَّةً دُونَ قَعْرِهَا وَدُونَ رَجَاهَا رَأْسُ حَوْلٍ مُغَرِّبِ

٢٧٠ وَقَالَ أَبُو ٱلأَسْوَدِ ٱلْكِنَانِيُّ (طويل):

ذَهَبْتُ وَكَانَ ٱلْمَرْءُ يُبْلَى وَيُبْتَلَى أُطَالِعُ مَا قَالَ ٱلْحُصَيْنُ بْنُ مَالِكِ
فَلَمْ أَلْفَ إِلَّا هَيْجَ رِيحٍ تَقَطَّعَتْ أَعَاصِيرُ فِي أَرْضٍ سُهُوبٍ مَهَالِكِ (كذا)

٢٧١ وَقَالَ يَزِيدُ بْنُ ٱلْحَكَمِ ٱلثَّقَفِيُّ (بسيط):

عَلَامَ جُدْتَ فَلَمَّا خِفْتَ مُوجِبَةً تَعَقَّبَتْكَ مِنَ ٱلْبُخْلِ ٱلْعَقَابِيلُ
قَدْ قُلْتَ خَيْرًا وَخَيْرُ ٱلْقَوْلِ أَصْدَقُهُ لَوْ كَانَ مِنْكَ بِفِعْلٍ صُدِّقَ ٱلْقِيلُ
عَلَّلْتُمُونِي وَعَقْلِي غَيْرُ مُشْتَرَكٍ وَلَا تَقُومُ لِذِي ٱلْعَقْلِ ٱلتَّعَالِيلُ
يَا لَيْتَ شِعْرِي أَجَانِي نَفْعُ خَيْرِكُمُ أَمْ غَوَّلَتْ خَيْرَكُمْ مِنْ دُونِيَ ٱلْغُولُ

٢٧٢ وَقَالَ ٱلنَّجَاشِيُّ ٱلْحَارِثِيُّ (طويل):

مَتَى نَلْقَكُمْ عَامًا يَكُنْ عَامَ عِلَّةٍ وَيَنْظُرْ بِنَا عَامٌ مِنَ ٱلدَّهْرِ مُقْبِلُ
فَوَٱللهِ مَا نَدْرِي أَمَا عِنْدَكُمْ لَنَا يُرِيثُ عَلَى ٱلْمَوْعُودِ أَمْ نَحْنُ نُعْجِلُ

٢٧٣ (95) وَقَالَ يَزِيدُ بْنُ ٱلْحَكَمِ ٱلثَّقَفِيُّ (طويل):

وَمَا فَضْلُ مَنْ كَانَتْ سَرِيعًا عِدَاتُهُ وَمَنْ هُوَ إِنْ طَالَبْتَهُ ٱلْوَعْدَ مَاطِلُهْ
وَمَنْ إِنَّمَا مَوْعُودُهُ بَرْقُ خُلَّبٍ أَوِ ٱلْآلُ مَنْفِيًّا بِفَيْفَاءَ جَائِلُهْ
أَمَانِيُّ تُرْجَى مِثْلَ مَا رَاحَ عَارِضٌ مِنَ ٱلْمُزْنِ لَا يُنْدِي حِسَانٌ مَخَائِلُهْ

٢٧٤ وَقَالَ كَعْبُ بْنُ زُهَيْرٍ ٱلْمُزَنِيُّ (بسيط):

وَمَا تَدُومُ عَلَى ٱلْعَهْدِ ٱلَّذِي عَهِدَتْ إِلَّا كَمَا تُمْسِكُ ٱلْمَاءَ ٱلْغَرَابِيلُ

كَانَتْ مَوَاعِيدُ عُرْقُوبٍ لَهَا مَثَلًا ... وَمَا مَوَاعِيدُهُ إِلَّا ٱلْأَبَاطِيلُ

٢٧٥ وَقَالَ ٱبْنُ رَحْضَةَ ٱلْكِنَانِيُّ (وافر):

وَكُنْتُ عَلَى مَوَاعِدَ مِنْ أَمَاءٍ ... فَأَخْلَفَنِي مَوَاعِدَهُ أَمَاءُ

أُنَادِي مُوهِنًا مِنْ ذَاتِ عِرْقٍ ... لِأُسْمِعَهُ وَقَدْ قِيتَ (١ ٱلنِّدَاءُ

٢٧٦ وَقَالَ أَعْشَى هَمْدَانَ (وافر):

وَكَانَ أَبُو سُلَيْمَانٍ خَلِيلِي ... وَلٰكِنَّ ٱلشِّرَاكَ مِنَ ٱلْأَدِيمِ

وَلَيْسَ بِحَابِسِي مِنْ غَيْرِ شَيْءٍ ... مَوَاعِدُ كُلِّ أَفَّاكٍ أَثِيمِ

٢٧٧ وَقَالَ عُبَيْدُ الرَّاعِي ٱلنُّمَيْرِيُّ (بسيط):

فَلَا يَكُونَنَّ مَوْعُودًا وَأَيْتَ بِهِ ... دَيْنًا يَعُودُ إِلَى مَطْلٍ وَلَيَّانِ

وَٱعْلَمْ بِأَنَّ نَجَاحَ ٱلْوَعْدِ مَنْزِلَةٌ ... جَلِيلَةُ ٱلْقَدْرِ عِنْدَ ٱلْإِنْسِ وَٱلْجَانِ

٢٧٨ (96) وَقَالَ عَبْدُ ٱلرَّحْمَانِ بْنُ حَسَّانٍ (متقارب):

أَعَنْبَسَ قَدْ كُنْتُ لَا فَقْرَ بِي ... إِلَى عِدَةٍ مِنْكَ كَانَتْ ضَلَالَا

وَعَدْتَ زَهِيدًا لَوَ ٱنْجَزْتَهُ ... إِذًا لَحُمِدْتَ وَلَمْ تُرْزَ مَالَا

وَمَا كَانَ ضَرَّكَ لَوْ أَنْ وَفَرْتَ ... وَأَعْطَى ٱلْخَلِيفَةُ عَفْوًا نَوَالَا

فَقَدْ يُنْجِزُ ٱلْحُرُّ مَوْعُودَهُ ... وَيَفْعَلُ مَا كَانَ بِٱلْأَمْسِ قَالَا

فَيَا لَيْتَنِي وَٱلْمُنَى كَٱسْمِهَا ... وَقَدْ يَصْرِفُ ٱلدَّهْرُ حَالًا فَحَالَا

وَعَدْتَ وَلَمْ أَلْتَمِسْ مَا وَعَدْتَ ... وَيَا لَيْتَ وَعْدَكَ كَانَ ٱعْتِلَالَا

وَكَانَتْ نَعَمْ مِنْكَ مَحْرُومَةً ... وَقُلْتَ مِنَ اوَّلِ يَوْمٍ أَلَا لَا

٢٧٩ وَقَالَ أَيْضًا (طويل):

وَعَدْتَ فَلَمَّا أَنْ أَرَدْتُ نَجَاحَهُ ... رَأَيْتُ مَكَانَ ٱلنَّجْمِ مِنْ ذَاكَ أَقْرَبَا

فَلَوْ كُنْتَ حُرًّا مَا مَطَلْتَ بِمَوْعِدٍ ... زَهِيدٍ وَلَوْ أَنْجَزْتَ كُنْتَ ٱلْمُهَذَّبَا

(١ وفي الهامش: فيت بالفاء

الباب الرابع والثلاثون

فيما قيل في قطع مَن اعترض في ودّه

٢٨٠ (97) قَالَ حَاتِمٌ ٱلطَّائِيُّ (بسيط):

اَللهُ يَعلَمُ أَنِّي ذُو مُحَافَظَةٍ مَا لَمْ يَخُنِّي خَلِيلٌ يَبْتَغِي عِلَلَا
فَإِنْ تَبَدَّلَ أَلْفَانِي أَخَا ثِقَةٍ عَفَّ ٱلْخَلِيقَةِ لَا نِكْسًا وَلَا وَكَلَا

٢٨١ وَقَالَ لَبِيدُ بْنُ رَبِيعَةَ ٱلْعَامِرِيُّ (كامل):

فَٱقْطَعْ لُبَانَةَ مَنْ يُعَرِّضُ وَصْلَهُ وَلَشَرُّ وَاصِلِ خُلَّةٍ صَرَّامُهَا
وَٱحْبُ ٱلْمُجَامِلَ بِٱلْجَزِيلِ وَصُرْمُهُ بَاقٍ إِذَا ضَلَعَتْ وَزَاغَ قِوَامُهَا

٢٨٢ وَقَالَ ٱلنَّابِغَةُ ٱلْجَعْدِيُّ (متقارب):

وَكَانَ ٱلْخَلِيلُ إِذَا رَابَنِي فَعَاتَبْتُهُ ثُمَّ لَمْ يَعْتِبِ
هَوَايَ لَهُ وَهَوَى قَلْبِهِ سِوَايَ وَمَا ذَاكَ بِٱلْأَصْوَبِ
فَإِنِّي جَرِيٌّ عَلَى هَجْرِهِ إِذَا مَا ٱلْقَرِينَةُ لَمْ تُصْحَبِ
أَرُومُ عَلَى ٱلْعَهْدِ مَا رَامَ لِي فَإِنْ خَانَ خُنْتُ وَلَمْ أَكْذِبِ

٢٨٣ وَقَالَ زِيَادَةُ بْنُ زَيْدٍ ٱلْعُذْرِيُّ (طويل):

وَإِنِّي لَمِعْرَاضٌ قَلِيلٌ تَعَرُّضِي لِوَجْهِ ٱمْرِئٍ يَوْمًا إِذَا مَا تَجَنَّبَا
بَعِيدٌ عِدَادِي حِينَ أُذْعَرُ سَاكِنٌ جَنَانِي إِذَا مَا ٱلْحَرْبُ هَرَّتْ لِتَكْلَبَا

٢٨٤ وَقَالَ مَعْنُ بْنُ أَوْسٍ ٱلْمُزَنِيُّ (98) (طويل):

وَكُنْتُ إِذَا مَا صَاحِبٌ رَامَ هَجْرَةً وَبَدَّلَ سُوءًا بِٱلَّذِي كُنْتُ أَفْعَلُ
قَلَبْتُ لَهُ ظَهْرَ ٱلْمِجَنِّ فَلَمْ يَدُمْ عَلَى ذَاكَ إِلَّا رَيْثَ مَا يَتَحَوَّلُ

٢٨٥ وَقَالَ ٱلْمُثَقِّبُ ٱلْعَبْدِيُّ (وافر):

فَلَا وَأَبِيكَ لَوْ كَرِهَتْ شِمَالِي يَمِينِي مَا وَصَلْتُ بِهَا يَمِينِي
إِذًا لَقَطَعْتُهَا وَلَقُلْتُ بِينِي كَذَلِكَ أَجْتَوِي مَنْ يَجْتَوِينِي

٢٨٦ وَقَالَ أَبُو كِنَانَةَ ٱلسُّلَمِيُّ (مجزوء الكامل):

يَا قَوْمُ لَوْ إِحْدَى يَدَيَّ أَبَتْ ... إِلَّا ٱلْفِرَاقَ قَطَعْتُهَا مِنِّي

٢٨٧ وَقَالَ أَبُو جَهْمٍ ٱلْمُحَارِبِيُّ (طويل):

فَلَوْ أَنَّ كَفِّي أَبْغَضَتْ قُرْبَ سَاعِدِي ... يَقِينًا لَمَا ٱحْتَاجَتْ ذِرَاعِي إِلَى كَفِّي
أَأَبْذُلُ وُدِّي لِلْعَدُوِّ تَلَهُّوقًا ... أَبِى وَحَمِي مِنْ ذَاكُمُ أَبَدًا أَنْفِي
فَلَا سَلِمَتْ نَفْسِي وَلَا عِشْتُ لَيْلَةً ... إِلَى أَنْ أَرَانِي قَائِلًا غَيْرَ مَا أُخْفِي

٢٨٨ وَقَالَ أَبُو كِنَانَةَ ٱلسُّلَمِيُّ (وافر):

أَلَا أَبْلِغْ أَخَا قَيْسٍ رَسُولًا ... بِأَنِّي لَمْ أَخُنْكَ وَلَمْ تَخُنِّي
وَلٰكِنِّي طَوَيْتُ ٱلْكَشْحَ لَمَّا ... رَأَيْتُكَ قَدْ طَوَيْتَ ٱلْكَشْحَ عَنِّي
وَكُنْتُ إِذَا ٱلْخَلِيلُ أَرَادَ هَجْرِي ... قَلَبْتُ لِهَجْرِهِ ظَهْرَ ٱلْمِجَنِّ
(99) كَذٰلِكَ قَضَيْتُ لِلْخُلَّانِ أَنِّي ... أَدِينُ عَلَيْهِمِ وَأَدِينُ مِنِّي
وَلَسْتُ بِآمِنٍ أَبَدًا خَلِيلًا ... عَلَى سِرٍّ إِذَا لَمْ يَأْتَمِنِّي

٢٨٩ وَقَالَ هُدْبَةُ بْنُ خَشْرَمٍ ٱلْعُذْرِيُّ (طويل):

وَمَا أَتَصَدَّى لِلْخَلِيلِ وَمَا أَرَى ... مُرِيدًا غِنَى ذِي ٱلثَّرْوَةِ ٱلْمُتَقَطِّبِ
وَمَا أَتْبَعُ ٱلْأَلْوَى ٱلْمُدِلِّي بِوُدِّهِ ... عَلَيَّ وَمَا أَنْأَى مِنَ ٱلْمُتَقَرِّبِ

٢٩٠ وَقَالَ عَبْدُ ٱللهِ بْنُ مُعَاوِيَةَ ٱلْجَعْفَرِيُّ (وافر):

أَلَمْ تَكُ لَوْ حَفِظْتَ ٱلْوُدَّ مِنِّي ... كَمَا بَيْنَ ٱلْمَحَاجِرِ وَٱلْحِجَاجِ
فَحُلْتَ عَنِ ٱلصَّفَاءِ وَخُنْتَ عَهْدِي ... بِلَا سَبَبٍ كَذِي ٱلضِّغْنِ ٱلْمُدَاجِي

٢٩١ وَقَالَ يَحْيَى بْنُ زِيَادٍ (خفيف):

رُبَّمَا أَفْجَعُ ٱلْخَلِيلَ بِوُدِّي ... حِينَ لَا تَسْتَقِيمُ لِي أَخْلَاقُهْ

٢٩٢ وَقَالَ مِسْكِينُ ٱلدَّارِمِيُّ (طويل):

إِذَا مَا خَلِيلٌ خَانَنِي وَٱئْتَمَنْتُهُ ... فَذَاكَ وَدَاعِيهِ وَذَاكَ وَدَاعُهَا (كذا)

رَدَدْتُ إِلَيْهِ وُدَّهُ وَجَعلْتُهُ   مُطَلَّقَةً لَا يُسْتَطَاعُ رِجَاعُهَا

٢٩٣ وَقَالَ عَبْدُ الرَّحْمٰنِ بْنُ حَسَّانَ (متقارب):

وَكُنْتُ إِذَا مَا رَأَيتُ ٱلصَّدِيقَ م   يَأْبَى عَنِ ٱلْوَصْلِ إِلَّا ٱنْفِتَالَا

(١٠٠) وَشَابَ ٱلْإِخَاءَ بِشَوْبِ ٱلْبَلَاءِ   كَشَوْبِكَ بِٱلْمِلْحِ عَذْبًا زُلَالَا

وَأَيْقَنْتُ أَلَّا نَدًى عِنْدَهُ   وَلَا وَصْلَ حِينَ أُرِيدُ ٱلْوِصَالَا

تَنَكَّبْتُ عَنْهُ وَأَلْفَيْتُ لِي   مَنَادِحَ أُعْمِلُ فِيهَا ٱلْجِمَالَا

٢٩٤ وَقَالَ أَيْضًا (بسيط):

إِنَّ ٱلْخَلِيلَ ٱلَّذِي تَنْضُو مَوَدَّتُهُ   نَضْوَ ٱلْخِضَابِ لَمَحْقُوقٌ بِتَصْرِيمِ

٢٩٥ وَقَالَ أَنَسُ بْنُ أَبِي أَنَسٍ ٱلْكِنَانِيُّ (وافر):

وَأَوْصَانِي أَبُو عَمْرٍو إِذَا مَا   بَدَا لِي مِنْ أَخٍ خَبَثُ ٱلنُّحَاسِ

بِتَرْكِ إِخَائِهِ وَٱلصَّدِّ عَنْهُ   كَمَا صَدَّ ٱلْجَبَانُ عَنِ ٱلْمِرَاسِ

الباب الخامس والثلثون

فيما قيل في صحّة المودّة وحفظ الاخاء

٢٩٦ قَالَ أَبُو زُبَيْدٍ ٱلطَّائِيُّ (خفيف):

وَلَعَمْرُ ٱلْإِلٰهِ لَوْ كَانَ لِلسَّيْـ   ـفِ مِصَالٌ وَلِلسِّنَانِ مَقَالُ

مَا تَنَاسَيْتُكَ ٱلصَّفَاءَ وَلَا ٱلْوُدَّ م   وَلَا حَالَ دُونَكَ ٱلْأَشْغَالُ

وَلَحَرَّمْتُ لَحْمَكَ ٱلْمُتَعَضَّى   ضَلَّةً ضَلَّ بِالْهُمُ مَا ٱغْتَالُوا

قَوْلُهُمْ شُرْبُكَ ٱلْحَرَامَ وَقَدْ كَا   نَ شَرَابٌ سِوَى ٱلْحَرَامِ حَلَالُ

(١٠١) وَأَبَى ٱلظَّاهِرُ ٱلْعَدَاوَةِ إِلَّا   شَنَآنًا وَقَوْلَ مَا لَا يُقَالُ

مِنْ رِجَالٍ تَقَارَضُوا مُنْكَرَاتٍ   لِيَنَالُوا ٱلَّذِي أَرَادُوا فَنَالُوا

غَيْرَ مَا طَالِبِينَ ذَحْلًا وَلٰكِنْ   مَالَ دَهْرٌ عَلَى أُنَاسٍ فَمَالُوا

مَنْ يَخُنْكَ ٱلصَّفَاءَ أَوْ يَتَبَدَّلْ   أَوْ يَزُلْ مِثْلَ مَا تَزُولُ ٱلظِّلَالُ
فَٱعْلَمَنْ أَنَّنِي أَخُوكَ أَخُو ٱلعَهْـدِ حَيَاتِي حَتَّى تَزُولَ ٱلْجِبَالُ
لَيْسَ بُخْلٌ عَلَيْكَ عِنْدِي بِمَالٍ   أَبَدًا مَا أَقَلَّ نَعْلًا قِبَالُ

٢٩٧ وَقَالَ أَيْضًا (بسيط):

وَٱلدَّارُ إِمَّا نَأَتْ بِي عَنْهُمُ فَلَهُمْ   وُدِّي وَنَصْرِي إِذَا أَعْدَاؤُهُمْ شَبِعُوا
إِمَّا بِحَدِّ سِنَانٍ أَوْ مُحَافَلَةٍ   فَلَا فَخُومٌ وَلَا فَانٍ (١ وَلَا ضَرِعُ
حَمَّالُ أَثْقَالِ أَهْلِ ٱلْوُدِّ آوِنَةً   أُعْطِيهِمِ ٱلْوُدَّ مِنِّي بَلْهَ مَا أَسَعُ

٢٩٨ وَقَالَ أَوْسُ بْنُ حَجَرٍ (طويل):

وَلَيْسَ أَخُوكَ ٱلدَّائِمُ ٱلْعَهْدِ بِٱلَّذِي   يَذُمُّكَ إِنْ وَلَّى وَيُرْضِيكَ مُقْبِلَا
وَلَكِنْ أَخُوكَ ٱلنَّائِي مَا دُمْتَ آمِنًا   وَصَاحِبُكَ ٱلْأَدْنَى إِذَا ٱلْأَمْرُ أَعْضَلَا

٢٩٩ وَقَالَ مَعْنُ بْنُ أَوْسٍ ٱلْمُزَنِيُّ (طويل):

وَإِنِّي أَخُوكَ ٱلدَّائِمُ ٱلْعَهْدِ لَمْ أَحُلْ   إِذَا حَالَ دَهْرٌ أَوْ نَبَا بِكَ مَنْزِلُ
أُحَارِبُ مَنْ حَارَبْتَ مِنْ ذِي قَرَابَةٍ   فَأَحْبِسُ مَالِي إِنْ غَرِمْتَ فَأَعْقِلُ
وَإِنْ سُؤْتَنِي يَوْمًا صَفَحْتُ إِلَى غَدٍ   لِيُعْقِبَ يَوْمًا مِنْكَ آخَرُ مُقْبِلُ (102)
كَأَنَّكَ تَشْفِي مِنْكَ دَاءً مُخَامِرًا   أَذَاتِي وَمَا فِي نِيَّتِي لَكَ مُعْضِلُ
سَتَقْطَعُ فِي ٱلدُّنْيَا إِذَا مَا قَطَعْتَنِي   يَمِينَكَ فَٱنْظُرْ أَيَّ كَفٍّ تَبَدَّلُ

٣٠٠ وَقَالَ عَبْدُ ٱللهِ بْنُ ٱلْحَشْرَجِ ٱلْعُذْرِيُّ (وافر):

وَلَا أُعْطِي ٱلْخَلِيلَ إِذَا ٱلْتَقَيْنَا   مُكَاشَرَتِي وَأَمْنَعُهُ تِلَادِي

٣٠١ وَقَالَ مِقْيَسُ بْنُ ضَبَابَةَ (طويل):

وَلَسْتَ مُفِيدًا مَا حَيِيتَ كَصَاحِبٍ   قَؤُولٍ إِذَا مَا قُلْتَ حَيْثُ تَقُولُ
كَرِيمٍ مُضِيفٍ مَا تُضِيفُ مُقَاذِعٍ   بِقَذْعِكَ جَوَّالٍ بِحَيْثُ تَجُولُ

(١ وفي الهامش : وانٍ

إِذَا قُلْتَ صَلِّ لَمْ يَشُلِ ٱلشَّيْءُ ذَنْبَهُ   إِلَيْـهِ وَحَجْرٌ غَيْرَ أَنْ سَيَصُولُ (كذا)
يُقَدِّمُكَ ٱلشَّيْءَ ٱلَّذِي لَا تَخَافُـهُ   وَيَمْضِي أَمَامَ ٱلشَّيْءِ وَهْوَ مَهُولُ
كَثِيرٌ خُلُوفُ ٱلصَّاحِبِ ٱلسَّوْءِ مِثْلَهُ   وَلَكِنْ خُلُوفُ ٱلصَّالِحِينَ قَلِيلُ

٣٠٢ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ شَاسٍ ٱلْأَسَدِيُّ (خفيف):

يَا أَبَا ٱلصَّلْتِ لَوْ يُخَبَّرُ مَيْتًا   لَفَظُ حَيٍّ بِوُدِّهِ أَنْ يَقُولَا
لِأَنَالَ ٱلْيَقِينَ إِنِّي سَأَرْعَى   لَكَ حَتَّى ٱلْمَمَاتِ وُدًّا دَخِيلَا

٣٠٣ وَقَالَ عَبْدُ ٱللّٰهِ بْنُ مُعَاوِيَةَ ٱلْجَعْفَرِيُّ (خفيف):

لَسْتُ إِنْ زَاغَ ذُو إِخَاءٍ وَوُدٍّ   عَنْ طَرِيقٍ بِتَابِعٍ أَثَرَهْ
(103) بَلْ أُدِيمُ ٱلثَّنَاءَ وَٱلْوُدَّ حَتَّى   يَتْبَعَ ٱلْحَقَّ بَعْـدُ أَوْ يَذَرَهْ

٣٠٤ وَقَالَ أَيْضًا (بسيط):

لَا شِيمَتِي تُجْتَوَى يَوْمًا وَلَا خُلُقِي   وَلَيْسَ حَبْلِي إِذَا صَافَيْتَ بِٱلْوَاهِي
لَا بَلْ أُبِيحُ صَدِيقِي مَحْضَ خَالِصَتِي   وَلَسْتُ عَنْ نَفْعِـهِ مَا عِشْتُ بِٱلسَّاهِي

٣٠٥ وَقَالَ كُثَيِّرُ بْنُ عَبْدِ ٱلرَّحْمٰنِ ٱلْخُزَاعِيُّ (طويل):

جَزَا ٱللّٰهُ خَـيْرًا وَٱلْجَزَاءُ بِكَفِّهِ   فَتَى ٱلنَّاسِ وَٱلْإِفْضَالِ عَمْرَو بْنَ خَنْدَقِ
أَقَامَ قَنَاةَ ٱلْوُدِّ بَيْنِي وَبَيْنَـهُ   وَفَارَقَنِي عَنْ شِيمَةٍ لَمْ تُرَنَّقِ

٣٠٦ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ أَسْوَاءَ ٱلْعَبْدِيُّ (طويل):

وَمَا أَنَا بِٱلنَّاسِي ٱلْخَلِيلَ وَلَا ٱلَّذِي   تَغَيَّرُ إِنْ طَالَ ٱلزَّمَانُ خَلَائِقُـهْ
وَلَسْتُ بِمَنَّانٍ عَلَى مَا أَوَدُّهُ   بِبِرٍّ وَلَا مُسْتَخْدِمٍ مَنْ أُرَافِقُـهْ

٣٠٧ وَقَالَ أَبُو ٱلْأَسْوَدِ ٱلْكِنَانِيُّ (طويل):

أَلَمْ تَرَ أَنِّي لَا أُلَوِّنُ شِيمَتِي   تَلَوُّنَ غُولِ ٱللَّيْلِ فِي ٱلْبَلَدِ ٱلْمُفْضِي

٣٠٨ وَقَالَ رَبِيعَةُ بْنُ مَقْرُومٍ ٱلضَّبِّيُّ (وافر):

أَخُوكَ أَخُوكَ مَنْ يَدْنُو فَتَدْنُو   مَوَدَّتُـهُ وَإِنْ دُعِيَ ٱسْتَجَابَا

إِذَا حَارَبْتَ حَارَبَ مَنْ تُعَادِي وَزَادَ سِلَاحُهُ مِنْكَ ٱقْتِرَابَا
(104) يُؤَاسِي فِي ٱلْكَرِيهَةِ كُلَّ يَوْمٍ إِذَا مَا مُضْلِعُ (١ ٱلْحَدَثَانِ نَابَا

الباب السادس والثلثون

فيما قيل فيمن يقطع اخوانهُ اذا استغنى واحتاجوا اليهِ

٣٠٩ قَالَ مُنْقِذُ ٱلْهِلَالِيُّ (منسرح):

كُنْتَ أَخًا لِي فَغَالَ خُلَّتَنَا فَضْلُ غِنًى نِلْتَهُ وَمُتَّسَعِ
فَأَنْتَ مِثْلُ ٱلْعَتُودِ يُنْفِرُهُ (٢ فِي خِصْبِ عَيْشٍ تَتَابُعُ ٱلشِّبَعِ
فَٱزْدَدْ سُلُوًّا فَقَدْ سَلَوْتُ فَلَا وَصْلٌ بِحَبْلٍ هُنَاكَ مُنْقَطِعِ

٣١٠ وَقَالَ ٱلْأَشْعَرُ ٱلْجُعْفِيُّ (كامل):

إِخْوَانُ صِدْقٍ مَا رَأَوْكَ بِغِبْطَةٍ فَإِذَا ٱفْتَقَرْتَ فَقَدْ هَوَى بِكَ مَا هَوَى

٣١١ وَقَالَ أَبُو ٱلْعَبَّاسِ ٱلْكِنَانِيُّ (طويل):

رَأَيْتُ أَبَا عَمْرٍو وَمَا كُنْتُ مُذْنِبًا إِلَيْهِ وَلَا أَنِّي خَرَقْتُ لَهُ سِتْرَا
كَذِي ٱلضِّغْنِ مُزْوَرًّا يُبَاعِدُ بِٱلَّذِي لَدَيْهِ مِنَ ٱلدُّنْيَا لِيَقْتُلَنِي ذِكْرَا
فَبَاعِدْ طِوَالَ ٱلدَّهْرِ إِنْ كُنْتَ صَارِمِي لِتَقْتُلَ مَنْ لَا يَسْتَطِيعُ لَهُ صَبْرَا
فَكَيْفَ وَلَا أَرْجُوكَ إِنْ كُنْتَ مُعْسِرًا وَلَا مِنْكَ أَرْجُو عِنْدَ جَائِحَةٍ نَصْرَا

٣١٢ وَقَالَ أَنَسُ بْنُ أَبِي أَنَسٍ ٱلْكِنَانِيُّ (وافر): (105)

وَشَرُّ أُخُوَّةِ ٱلْإِخْوَانِ مَا لَمْ يَكُنْ فِيهَا ٱلتَّكَرُّمُ وَٱلتَّآسِي
أَرَاكَ إِذَا نَظَرْتَ تَصُدُّ عَنِّي بِأَلْحَاظٍ مُشَزَّرَةٍ خِلَاسِ
وَإِنْ كَلَّمْتَنِي كَلَّمْتَ نَزْرًا كَلَامَ مُبَاغِضٍ بَادِي ٱلشِّمَاسِ
وَإِنْ رُمْتُ ٱلدُّخُولَ إِلَيْكَ وَقْتًا تَرَاقَدُ لِي وَمَا بِكَ مِنْ نُعَاسِ
رَجَوْتُ ٱلنَّفْعَ مِنْكَ فَلَمْ يَدَعْنِي رَجَائِي نَفْعَكُمْ رَأْسًا بِرَأْسِي

١) وفي الهامش: معضل

٢) وفي الهامش: يبطرهُ

٣١٣ وَقَالَ أَبُو ٱلْأَسْوَدِ ٱلْكِنَانِيُّ (طويل):

أَلَا أَبْلِغَا عَنِّي زُهَيْرًا رِسَالَةً ... يَرُوحُ بِهَا ٱلسَّارِي لِيَلْقَاهُ أَوْ يَغْدُو
فَيُخْبِرُنِي مَا كَانَ شَأْنُكَ بَعْدَ مَا ... رَضِيتَ وَمَا هٰذِي ٱلْقَطِيعَةُ وَٱلزُّهْدُ
أَإِنْ نِلْتَ مَالًا سَرَّنِي أَنْ تَنَالَهُ ... تَنَكَّرْتَ حَتَّى قُلْتُ ذُو لِبْدَةٍ وَرْدُ
فَعَيْنَاكَ عَيْنَاهُ وَفِعْلُكَ فِعْلُهُ ... تَمَثَّلْتَهُ لِي غَيْرَ أَنَّكَ لَا تَعْدُو

٣١٤ وَقَالَ أَيْضًا (طويل):

وَكُنْتَ أَخًا لِي مُفْلِسًا مَا تُغِبُّنِي ... فَلَمَّا أَصَبْتَ ٱلْمَالَ صِرْتَ مَعَ ٱلنَّجْمِ

الباب السابع والثلثون

فيما قيل في إخلاص المودَّة وإدامتها

٣١٥ قَالَ يَزِيدُ بْنُ ٱلْحَكَمِ ٱلثَّقَفِيُّ (مجزوء الكامل): (106)

يَا عَمْرُو وَٱلْأَمْثَالُ يَضْـ ... ـرِبُهَا لِذِي ٱلْعَقْلِ ٱلْحَكِيمُ
دُمْ لِلْخَلِيلِ بِوُدِّهِ ... مَا خَيْرُ وُدٍّ لَا يَدُومُ

٣١٦ وَقَالَ يَحْيَى بْنُ زِيَادٍ ٱلْحَارِثِيُّ (خفيف):

وَلَقَدْ أَمْنَحُ ٱلصَّدِيقَ وِدَادًا ... لَا مُرِيحًا لَدَيَّ حُلْوًا مَذَاقُهْ
وَلَقَدْ أَمْنَحُ ٱلْمَوَدَّةَ إِخْوَا ... نِي إِذَا ٱلْوُدُّ خَانَهُ مَذَّاقُهْ

٣١٧ وَقَالَ أَيْضًا (متقارب):

وَأَعْقِدُ بِٱلْوُدِّ حَبْلَ ٱلصَّفَاءِ ... إِذَا غَيَّرَ ٱلْوُدَّ خَوَّانُهُ

٣١٨ وَقَالَ صَالِحُ بْنُ عَبْدِ ٱلْقُدُّوسِ ٱلْأَزْدِيُّ (طويل):

وَصَافِ إِذَا صَافَيْتَ بِٱلْوُدِّ خَالِصًا ... تَجِدْ مِثْلَ مَا أَخْلَصْتَ عِنْدَ ذَوِي ٱلْوُدِّ

٣١٩ وَقَالَ أَيْضًا (خفيف):

إِنْ رَضِيتَ ٱلصَّدِيقَ فَٱصْدِقْهُ فِي ٱلْوُدِّ ... م فَخَيْرُ ٱلْوِدَادِ مَا صَدَقَا

الباب الثامن والثلثون

فيما قيل في كراهة ودّ الملول

٣٢٠ (من الطويل): (١

وَلَيسَ خَليلي بِٱلْمَلُولِ وَلا ٱلَّذي   اِذا غِبْتُ عَنْهُ بَاعَني بِخَليلِ
(107) وَلٰكِنْ خَليلي مَنْ يُديمُ وِصالَهُ   وَيَكْتُمُ سِرّي عِنْدَ كُلِّ دَخيلِ

٣٢١ وَقالَ إِسْمٰعيلُ بْنُ بَشّارٍ (بسيط):

اِنّي أمْرُؤٌ لا يَغولُ ٱلنَّأْيُ لي خُلُقًا   وَلا يُلائِمُني ذو مَلَّةٍ طَرِفُ

٣٢٢ وَقالَ بَشّارُ بْنُ بُرْدٍ ٱلْعُقَيْلِيُّ (طويل):

اِذا كُنْتَ ذَوّاقًا أَخوكَ مِنَ ٱلْهَوى   مُوَجَّهَةً في كُلِّ أَوْبٍ رَكائِبُهْ (كذا)
فَخَلِّ لَهُ وَجْهَ ٱلْفِراقِ وَلا تَكُنْ   مَطِيَّةَ رَحّالٍ بَعيدٍ مَذاهِبُهْ

٣٢٣ وَقالَ ٱلْأَحْوَصُ بْنُ مُحَمَّدٍ ٱلْأَنْصارِيُّ (منسرح):

لا بائِحٌ بِٱلَّذي كَتَمْتُ وَلا   ذو مَلَلٍ إِنْ نَأَيْتُهُ مَذِقُ
يَقْطَعُ لِلْأَحْدَثِ ٱلْقَديمَ فَلا   تَبْقى لَهُ خُلَّةٌ وَلا خُلُقُ

٣٢٤ وَقالَ عَبْدُ ٱللهِ بْنُ عَمْرٍو ٱلْقُرَشِيُّ (وافر):

أَراكَ ٱلْيَوْمَ لي وَغَدًا لِغَيْري   وَبَعْدَ غَدٍ لِأَقْرَبِنا إِلَيْكا
إِذا واصَلْتَ ذا فارَقْتَ هٰذا   كَأَنَّ فِراقَهُ حَتْمٌ عَلَيْكا
فَأَقْرَبُهُمْ أَقَلُّهُمُ صَفاءً   وَأَبْعَدُهُمْ أَحَبُّهُمُ إِلَيْكا
وَكُلُّهُمُ وَإِنْ طَرِمْذْتَ فيهِ   سَتَتْرُكُهُ وَشيكًا مِنْ يَدَيْكا (٢

(١ لم يذكر قائل البيتين التابعين وهما لكُثيّر الخزاعيّ

(٢ هنا في الهامش بخطّ غير خطّ المتن قصّة امرأة تزوّجت بثلثة رجال فخدعتهم. يفتحها الكاتب بما حرفهُ: «اقول ممّا رأيت وشاهدتُ من العجائب لمّا كنتُ نائب الحكم في دمياط سنة ٩٦٠ (١٥٥٣ م) ...» وهذا دليل على انّ النسخة اقدم من هذا التاريخ

الباب التاسع والثلاثون

(108) فيما قيل في ترك قطع الاخ القديم للمستطرف

٣٢٥ قَالَ ٱلأَعْوَرُ ٱلشَّنِّيُّ (وافر):

وَلَمْ أَقْطَعْ أَخًا لِأَخٍ طَرِيفٍ   وَلَمْ يُذْمِمْ لِطَرْفَتِهِ وِصَالِي

٣٢٦ وَقَالَ عَبْدُ ٱلرَّحْمٰنِ بْنُ حَسَّانَ (كامل):

إِنِّي لَأَعْلَمُ أَنَّ عَجْزًا ظَاهِرًا   بِٱلْمَرْءِ لَيْسَ يَرُومُهُ مَنْ يَحْزِمِ

لَا يُتْرَكُ ٱلْوَطَنُ ٱلْقَرِيبُ لِمَنْزِلٍ   شَحْطٍ وَيُصْرَمُ لِلْحَدِيثِ ٱلأَقْدَمُ

٣٢٧ وَقَالَ مُوسَى بْنُ جَابِرٍ ٱلْحَنَفِيُّ (مجزوء الكامل):

لَا كُلُّ مُطَّرِفٍ هَوَايَ وَلَا   مِنْ طُولِ صُحْبَةِ صَاحِبٍ أَقْلِي

الباب الاربعون

فيما قيل فيمن يدنو من إِخوانهِ اذا استغنى ويتباعد اذا افتقر ويزيدهُ غناهُ إِكراماً لمن افتقر من إِخوانهِ

٣٢٨ قَالَ سَلَمَةُ بْنُ زَيْدٍ ٱلطَّائِيُّ (طويل):

فَتًى كَانَ يُدْنِيهِ ٱلْغِنَى مِنْ صَدِيقِهِ   إِذَا مَا هُوَ ٱسْتَغْنَى وَيُبْعِدُهُ ٱلْفَقْرُ

فَتًى لَا يَعُدُّ ٱلْمَالَ رَبًّا وَلَا تُرَى   لَهُ جَوْفَةٌ إِنْ نَالَ مَالًا وَلَا كِبْرُ

٣٢٩ وَقَالَ ٱلشَّمَرْدَلُ بْنُ شَرِيكٍ ٱلْيَرْبُوعِيُّ (طويل): (109)

وَصُولٌ إِذَا ٱسْتَغْنَى وَإِنْ كَانَ مُقْتِرًا   مِنَ ٱلْمَالِ لَمْ تُحْفِ ٱلصَّدِيقَ مَسَائِلُهْ

٣٣٠ وَقَالَ أَيْضًا (طويل):

إِنِّي لَيَزْدَادُ ٱلْخَلِيلُ كَرَامَةً   عَلَيَّ إِذَا لَاقَيْتُهُ وَهْوَ مُصْرِمُ

وَأَنْأَى إِذَا مَا كَانَ بِي أَنَا حَاجَةٌ   إِلَيْهِ فَيَكْفِينِي فِرَاشٌ وَمَطْعَمُ

وَأَدْنُو إِذَا مَا كُنْتُ ذَا ٱلْفَضْلِ نَحْوَهُ   بِخَالِصِ مَا أَحْوِيهِ إِذْ هُوَ مُعْدِمُ

مِنَ ٱلنَّاسِ أَقْوَامٌ إِذَا صَادَفُوا ٱلْغِنَى   تَعَالَوْا عَلَى إِخْوَانِهِمْ وَتَعَظَّمُوا
وَإِنْ نَالَهُمْ فَقْرٌ غَدَوْا وَكَأَنَّهُمْ   مِنَ ٱلذُّلِّ قِنٌّ فِي ٱلْأَنَامِ يُقَسَّمُ

الباب الحادي والاربعون

فيما قيل في ترك المؤاخذة بالعثرة من الإخوان والاستبقاء لهم

٣٣١ قَالَ ٱلنَّابِغَةُ ٱلذُّبْيَانِيُّ (طويل):
وَلَسْتَ بِمُسْتَبْقٍ أَخًا لَا تَلُمُّهُ   عَلَى شَعَثٍ أَيُّ ٱلرِّجَالِ ٱلْمُهَذَّبُ

٣٣٢ وَقَالَ أَيْضًا (كامل):
اِسْتَبْقِ وُدَّكَ لِلصَّدِيقِ وَلَا تَكُنْ   قَتَبًا يَعَضُّ بِغَارِبٍ مِلْحَاحَا

٣٣٣ وَقَالَ كَعْبُ بْنُ سَعْدٍ ٱلْغَنَوِيُّ (كامل):
وَإِذَا عَتَبْتَ عَلَى أَخٍ فَٱسْتَبْقِهِ   لِغَدٍ وَلَا تَهْلِكْ بِلَا إِخْوَانِ

٣٣٤ (١١٥) وَقَالَ أَبُو ٱلْخَثَارِمِ ٱلْبَاهِلِيُّ (وافر):
لَعَمْرُ أَبِيكَ لَا أَجْزِي ٱبْنَ عَمِّي   بِعَثْرَتِهِ وَأَمْنَعُ فَضْلَ مَالِي
وَلٰكِنِّي أَرُدُّ عَلَيْهِ حِلْمِي   لِيَوْمِ ٱلسُّوءِ أَوْ غَدْرِ ٱللَّيَالِي

٣٣٥ وَقَالَ كُثَيِّرُ بْنُ عَبْدِ ٱلرَّحْمٰنِ ٱلْخُزَاعِيُّ (طويل):
وَمَنْ لَمْ يُغَمِّضْ عَيْنَهُ عَنْ صَدِيقِهِ   وَعَنْ بَعْضِ مَا فِيهِ يَمُتْ وَهُوَ عَاتِبُ
وَمَنْ يَتَتَبَّعْ جَاهِدًا كُلَّ عَثْرَةٍ   يَجِدْهَا وَلَا يَسْلَمْ لَهُ ٱلدَّهْرَ صَاحِبُ

٣٣٦ وَقَالَ ٱلْبَشَّارُ بْنُ بُرْدٍ ٱلْعُقَيْلِيُّ (طويل):
إِذَا كُنْتَ فِي كُلِّ ٱلْأُمُورِ مُعَاتِبًا   صَدِيقَكَ لَمْ تَلْقَ ٱلَّذِي لَا تُعَاتِبُهْ
فَعِشْ وَاحِدًا أَوْ صِلْ أَخَاكَ فَإِنَّهُ   يُقَارِفُ ذَنْبًا مَرَّةً أَوْ يُقَارِبُهْ (١

(١ وفي الهامش : يجانبه

إذا أنتَ لمْ تشربْ مِرارًا على ٱلْقذَى ظَمِئْتَ وأيُّ ٱلنّاسِ تصفو مشارِبُهْ (١

الباب الثاني والاربعون

فيما قيل في رعاية الامانة وترك الخيانة

٣٣٧ قالَ عديُّ بنُ زيدٍ ٱلعِباديُّ (بسيط):

وما بدأتُ خليلًا لي أخا ثِقَةٍ بريبةٍ لا وربِّ ٱلحِلِّ وٱلحَرَمِ
يأبى ليَ ٱللهُ خونَ ٱلأصفياءِ وإنْ خانوا وِدادي لأنّي حاجِزي كرَمي

٣٣٨ (III) وقالَ أيضًا (طويل):

وما خُنْتُ ذا عهدٍ وأَيتُ بعهدِهِ ولمْ أحرِمِ ٱلمُضطرَّ إذْ جاءَ قانِعا

٣٣٩ وقالَ كعبُ بنُ زُهَيرٍ ٱلمُزَنيُّ (كامل):

ارعى ٱلأمانةَ لا أخونُ أمانتي إنَّ ٱلخَؤونَ على ٱلطّريقِ ٱلأنكبِ

٣٤٠ وقالَ شُرَيحُ بنُ عِمرانَ ٱليهوديُّ (رمل):

لَيسَ لي في وَصلِ خَوّانٍ أرَبْ بَجَلِي مِنكَ إذا ما خُنتَني
لا أحبُّ ٱلمرءَ إلّا حافِظًا رِبقةَ ٱلعهدِ على كلِّ سببْ

٣٤١ وقالَ ثابتُ قُطنةَ ٱلأزديُّ (طويل):

دَهاني رِجالٌ لمْ أكنْ خِفتُ مِنهمُ وخُلّانُ غدرٍ شايَعوا من دَهانِيا

٣٤٢ وقالَ ٱلنّابغةُ ٱلجعديُّ (منسرح):

أبلِغْ خليلي ٱلّذي تجشَّمني ما أنا عنْ غيِّهِ بمُنصَرِمِ
إنْ يكُ قدْ ضاعَ ما حمَلتُ فقدْ حمَلتُ إثمًا كالطَّودِ مِنْ إضَمِ

(١ وقد ورد بعد هذا في الاصل على الهامش ما نصُّهُ:
قالَ ٱلمُغيرةُ بنُ حَبناءَ (طويل):
فَخُذْ مِنْ أخيكَ ٱلعفوَ وٱغفِرْ ذُنوبَهُ ولا تكُ في كلِّ ٱلأمورِ تُعاتِبُهْ
فإنَّكَ لنْ تلقى خليلًا مُهذَّبًا وأيُّ ٱمرئٍ ينجو مِنَ ٱلعيبِ صاحِبُهْ
«في الايجاز والاعجاز للثعالبي»

أَمَانَةُ ٱللهِ وَهِيَ أَعْظَمُ مِنْ هَضْبِ شَرَوْرَى وَٱلرُّكْنِ مِنْ خِيَمِ
أُخْبِرُكَ ٱلسِّرَّ لَا أُخَبِّرُهُ م ٱلنَّاسَ وَأُصْفِيكَ دُونَ ذِي ٱلرَّحِمِ
وَأَزْجُرُ ٱلْكَاشِحَ ٱلْعَدُوَّ إِذَا م ٱغْتَابَكَ زَجْرًا مِنِّي عَلَى أَضَمِ
(112) فَخُنْتَ عَهْدَ ٱلْإِخَاءِ مُبْتَدِئًا وَلَمْ تَخَفْ مِنْ غَوَائِلِ ٱلنِّقَمِ

٣٤٣ وَقَالَ صَالِحُ بْنُ عَبْدِ ٱلْقُدُّوسِ (خفيف) :

لَا أَخُونُ ٱلْخَلِيلَ فِي ٱلسِّرِّ حَتَّى يُنْقَلَ ٱلْبَحْرُ فِي ٱلْغَرَابِيلِ نَقْلَا
أَوْ تَمُورَ ٱلْجِبَالُ مَوْرَ ٱلسَّحَابِ مُثْقَلَاتٍ وَعَتْ مِنَ ٱلْمَاءِ حِمْلَا

٣٤٤ وَقَالَ نُفَيْلُ بْنُ مُرَّةَ ٱلْعَبْدِيُّ (وافر) :

وَإِنَّ أَمَانَتِي لَا يَجْتَوِيهَا خَلِيلٌ فِي زِيَالٍ وَٱجْتِمَاعِ
سَأَرْعَاهَا وَإِنْ هُوَ غَابَ عَنِّي لِكُلِّ أَمَانَةٍ بِٱلْغَيْبِ رَاعِي

٣٤٥ وَقَالَ أَيْضًا (طويل) :

بُنَيَّ ٱسْتَمِعْ مِنِّي هُدِيتَ وَصَاتِيَا وَلَا تَكُ عَنْهَا مُدَّةَ ٱلدَّهْرِ سَاهِيَا
إِذَا مَا ٱمْرُؤٌ أَسْدَى إِلَيْكَ أَمَانَةً فَأَوْفِ بِهَا إِنْ مُتَّ سُمِّيتَ وَافِيَا

الباب الثالث والاربعون

فيما قيل فيمن تُريد لهُ الخير ويُريد لك الشرّ من الإخوان والأهل

٣٤٦ قَالَ عَمْرُو بْنُ مَعْدِي كَرِبَ ٱلزُّبَيْدِيُّ (وافر) :

أُرِيدُ حِبَاءَهُ وَيُرِيدُ قَتْلِي عَذِيرَكَ مِنْ خَلِيلِكَ مِنْ مُرَادِ

٣٤٧ وَقَالَ أَيْضًا (بسيط) : (113)

يَبْرُونَ عَظْمِي وَهَمِّي جَبْرُ عَظْمِهِمِ شَتَّانَ مَا بَيْنَنَا فِي كُلِّ مَا سَبَبِ
أَهْوَى بَقَاءَهُمُ جُهْدِي وَأَكْثَرُ مَا يَهْوَوْنَ أَنْ أَغْتَدِي فِي حُفْرَةِ ٱلتُّرَبِ

٣٤٨ وَقَالَ ٱلْمَرَّارُ بْنُ سَعِيدٍ ٱلْأَسَدِيُّ (بسيط) :

إِنِّي لَأَعْلَمُ أَدْوَاءً تَضَمَّنَهَا قَوْمٌ أَحَاطَ بِهِمْ عِلْمِي وَمَا شَعَرُوا

لَا أُبْلِيَ ٱلدَّهْرَ مَا أَبْلَى جَوَادُهُمُ ‏ مِنَ ٱلْبِنَاءِ وَلَا يَأْلُونَ مَا عَقَرُوا

٣٤٩ وَقَالَ إِسْمٰعِيلُ بْنُ بَشَّارٍ (وافر):

وَكَمْ مِنْ سَوْرَةٍ أَبْطَأْتُ عَنْهَا ‏ وَأَدْرَكَ مَجْدَهَا طَلَبِي وَحَفْلِي
كَمَا قَدْ قَالَ عَمْرٌو فِي ٱلْقَوَافِي ‏ لِقَيْسٍ حِينَ خَالَفَ كُلَّ عَدْلِ
عَذِيرَكَ مِنْ خَلِيلِكَ مِنْ مُرَادٍ ‏ أُرِيدُ حِبَاءَهُ وَيُرِيدُ قَتْلِي

٣٥٠ وَقَالَ عَامِرُ بْنُ مَجْنُونٍ ٱلْجَرْمِيُّ (طويل):

فَمَا بَالُ مَنْ أَسْعَى لِأَجْبُرَ كَسْرَهُ ‏ حِفَاظًا وَيَنْوِي مِنْ سَفَاهَتِهِ كَسْرِي
أَعُودُ عَلَى ذِي ٱلذَّنْبِ وَٱلْجَهْلِ مِنْهُمُ ‏ وَلَوْ أَنَّنِي عَاقَبْتُ غَرَّقَهُمْ بَحْرِي
أَنَاةً وَحِلْمًا وَٱنْتِظَارًا بِهِمْ غَدًا ‏ فَمَا أَنَا بِٱلْوَانِي وَلَا ٱلضَّرَعِ ٱلْغَمْرِ
وَإِنِّي وَإِيَّاهُمْ كَمَنْ نَبَّهَ ٱلْقَطَا ‏ وَلَوْ لَمْ تُنَبَّهْ بَاتَتِ ٱلطَّيْرُ لَا تَسْرِي

الباب الرابع والاربعون

(١١٤) فيما قيل في اجمال الصدّ عمن صدّ عنك

٣٥١ قَالَ عَبْدُ ٱللّٰهِ بْنُ مُعَاوِيَةَ بْنِ عَبْدِ ٱللّٰهِ بْنِ جَعْفَرِ بْنِ أَبِي طَالِبٍ (متقارب):

أَصُدُّ صُدُودَ ٱمْرِئٍ مُجْمِلٍ ‏ إِذَا حَالَ ذُو ٱلْوُدِّ عَنْ حَالِهِ
وَلَسْتُ بِمُسْتَعْتِبٍ صَاحِبًا ‏ إِذَا جَعَلَ ٱلْهَجْرَ مِنْ بَالِهِ
وَلٰكِنَّنِي صَارِمٌ حَبْلَهُ ‏ وَذٰلِكَ فِعْلِي بِأَمْثَالِهِ
وَمَهْمَا أَدَلَّ بِحَقٍّ لَهُ ‏ عَرَفْتُ لَهُ حَقَّ إِدْلَالِهِ
وَإِنِّي عَلَى كُلِّ حَالٍ لَهُ ‏ مِنَ ٱدْبَارِ وُدٍّ وَإِقْبَالِهِ
لَرَاعٍ لِأَحْسَنَ مَا بَيْنَنَا ‏ بِحِفْظِ ٱلْإِخَاءِ وَإِجْلَالِهِ

٣٥٢ وَقَالَ عَبْدَةُ بْنُ ٱلضَّحَّاكِ (طويل):

بَنِي عَمِّنَا رُبُّوا ٱلْمَوَدَّةَ بَيْنَنَا ‏ وَكُونُوا كَذِي ٱلْإِلْفِ ٱلْمَشُوقِ إِلَى ٱلْإِلْفِ

وَلَا تَقْطَعُوا حَبْلَ ٱلْقَرَابَةِ ضَلَّةً وَصُدُّوا وَأَنْتُمْ إِنْ صَدَدْتُمْ عَلَى ٱلنَّصْفِ

الباب الخامس والاربعون

فيما قيل في قطع الوُشاة بين الاخوان

٣٥٣ قَالَ عَبْدُ ٱللهِ بْنُ مُعَاوِيَةَ ٱلْجَعْفَرِيُّ (منسرح): (II5)

قَدْ يَقْطَعُ ٱلْكَاشِحُونَ بَيْنَ ذَوِي ٱلْوُدِّ وِصَالًا قَدْ كَانَ مُتَّفِقَا
إِذَا مَشَوْا بِٱلنَّمِيمِ بَيْنَهُمُ مَلَّ ٱلْجَمِيعُ ٱلصَّفَاءَ فَٱفْتَرَقَا
حَتَّى يَصِيرَ ٱلْجَمِيعُ هَمُّهُمُ وَٱلتُّهَمَةُ فِي قَوْلِ أَيِّهِمْ نَطَقَا

٣٥٤ وَقَالَ عَبْدُ ٱلرَّحْمٰنِ بْنُ قَيْسٍ ٱلْقُرَشِيُّ (طويل):

وَقَدْ خِفْتُ أَنْ تَسْعَى ٱلْوُشَاةُ فَتَسْمَعُوا مَقَالَتَهُمْ لِي كَيْ أَبِينَ مُجَانِبَا
وَأَزْهَدُ فِي مَعْرُوفِكُمْ إِنْ مَلَكْتُمُ وَأَصْرِفُ نَفْسِي بَائِنًا وَمُغَاضِبَا

٣٥٥ وَقَالَ آخَرُ (متقارب):

أَلَمْ تَرَ أَنَّ وُشَاةَ ٱلرِّجَالِ لَا يَتْرُكُونَ أَدِيمًا صَحِيحَا
فَلَا تُفْشِ سِرَّكَ إِلَّا إِلَيْكَ فَإِنَّ لِكُلِّ نَصِيحٍ نَصِيحَا

الباب السادس والاربعون

فيما قيل في الندامة على مَنْ لا خير فيهِ من الاخوان

٣٥٦ (من الوافر): ١)

أَلَا يَا لَيْتَ أَنِّي لَمْ أُخَالِطْ أَبَا قَيْسٍ وَمَا يُغْنِي لَتَمَنِّي
وَمَا رَجَعَ ٱمْرُؤٌ شَيْئًا إِذَا مَا مَضَى يَوْمٌ بِلَيْتَ وَلَا لَوَ ٱنِّي
وَصَلْتُكَ ثُمَّ عَادَ ٱلْوَصْلُ أَنِّي قَرَعْتُ نَدَامَةً مِنْ ذَاكَ سِنِّي

---

١) هذه الابيات رُويت دون ذكر قائلها .

٣٥٧ وَقَالَ يَحْيَى بْنُ زِيَادٍ (متقارب) : (116)

مَدَدْتُ يَدَيَّ وَلَمْ أَعْلَمِ ‏ بِحَبْلِ ٱلصَّفَاءِ إِلَى ٱلْأَعْلَمِ
فَأَحْلَيْتُ مَا ذُقْتُ مِنْ وُدِّهِ ‏ وَقُلْتُ غَنِمْتُ وَلَمْ أَغْنَمِ
لَهُ خُلُقَانِ فَأَدْنَاهُمَا ‏ لَذِيذُ ٱلْمَذَاقَةِ وَٱلْمَطْعَمِ
وَفِي ٱلْآخَرِ ٱلضِّيقُ وَٱلْإِنْقِبَاضُ ‏ شَمَائِلُ مُسْتَعْجِمٍ أَبْكَمِ
فَتَعْرِفُهُ سَاعَةً بِٱلْعِتَابِ ‏ كَفِعْلِ ٱلْأَخِ ٱلصَّالِحِ ٱلْمُسْلِمِ
فَيُعْتَبُ ثُمَّ لَهُ سَقْطَةٌ ‏ تَعُودُ إِلَى ٱلْخُلُقِ ٱلْأَقْدَمِ

الباب السابع والاربعون

فيما قيل في ترك قطع الاخوان ولائمتهم على اوّل ذنب ومساعدتهم على ما هوَوْا وركوب ما ركبوا

٣٥٨ وَقَالَ عَبْدُٱللهِ بْنُ مُعَاوِيَةَ ٱلْجَعْفَرِيُّ (مجزوء الكامل) :

لَا تَيْأَسَنْ مِنْ صَاحِبٍ ‏ وَتَلُومُهُ إِنْ زَلَّ زَلَّهْ
مَا مِنْ أَخٍ لَكَ لَا يَعِيبُ ‏ م وَلَوْ حَرَصْتَ عَلَيْهِ خُلَّهْ

٣٥٩ وَقَالَ أَيْضًا (منسرح) :

لَا تَقْطَعِ ٱلنَّاصِحَ ٱلشَّقِيقَ عَلَى ‏ أَوَّلِ ذَنْبٍ وَلَا تَكُنْ غَلِقَا

٣٦٠ وَقَالَ عَبْدُ ٱللهِ بْنُ مَالِكٍ ٱلطَّائِيُّ (وافر) : (117)

وَخِلٍّ كُنْتُ عَيْنَ ٱلنُّصْحِ مِنْهُ ‏ لَدَى نَظَرٍ وَمُسْتَمَعٍ سَمِيعَا
اَطَافَ بِغَيِّهِ فَنَهَيْتُ عَنْهَا ‏ وَقُلْتُ لَهُ أَرَى أَمْرًا فَظِيعَا
اَرَدْتُ رَشَادَهُ جُهْدِي فَلَمَّا ‏ اَبَى وَعَصَى رَكِبْنَاهَا جَمِيعَا

٣٦١ وَقَالَ أَيْضًا (طويل) :

اَقِيمَا وَلَا تَسْتَعْجِلَا وَتَلَبَّثَا ‏ فَإِنِّي لِإِخْوَانِ ٱلْخِيَانَةِ صَالِحُ
اُشَارِكُهُمْ أَوْ أَكْتُمُ ٱلسِّرَّ عَنْهُمُ ‏ شَحِيحٌ بِمَا ضَمَّتْ عَلَيْهِ ٱلْجَوَانِحُ

٣٦٢ وَقَالَ دُرَيْدُ بنُ ٱلصِّمَّةِ (طويل):

أَمَرْتُهُمُ أَمْرِي بِمُنْعَرَجِ ٱللِّوَى ... فَلَمْ يَسْتَبِينُوا ٱلرُّشْدَ حَتَّى ضُحَى ٱلْغَدِ
فَلَمَّا عَصَوْنِي كُنْتُ مِنْهُمْ وَقَدْ أَرَى ... غَوَايَتَهُمْ وَأَنَّنِي غَيْرُ مُهْتَدِ
وَمَا أَنَا إِلَّا مِنْ غَزِيَّةَ إِنْ غَوَتْ ... غَوَيْتُ وَإِنْ تَرْشُدْ غَزِيَّةُ أَرْشُدِ

الباب الثامن والاربعون

فيما قيل فيمن اذا استغنى جفا اخوانهُ وتباعد منهم واذا افتقر دنا اليهم ووصلهم

٣٦٣ قَالَ سَهْلُ بنُ زَيْدٍ ٱلْفَزَارِيُّ (وافر):

فَإِنْ أَعْتُبْ عَلَيْكَ أَبَا نِزَارٍ ... فَتَعْتُبْنِي فَكُلُّكَ لِي مُرِيبُ
إِذَا ٱسْتَغْنَيْتَ كُنْتَ أَخًا بَعِيدًا ... وَإِنْ تَحْتَجْ فَأَنْتَ أَخٌ قَرِيبُ (118)

٣٦٤ وَقَالَ عَامِرُ بْنُ جُوَيْنٍ ٱلطَّائِيُّ وَقَدْ رُوِيَتْ لِمُنْقِذِ بْنِ مُرَّةَ ٱلْكِنَانِيِّ (كامل):

يَا ضَمْرُ أَخْبِرْنِي وَلَسْتَ بِكَاذِبٍ ... وَأَخُوكَ صَاحِبُكَ ٱلَّذِي لَا يَكْذِبُ
هَلْ فِي ٱلْقَضِيَّةِ أَنْ إِذَا ٱسْتَغْنَيْتُمُ ... وَأَمِنْتُمُ فَأَنَا ٱلْبَعِيدُ ٱلْأَجْنَبُ
وَإِذَا ٱلشَّدَائِدُ بِٱلشَّدَائِدِ مَرَّةً ... أَشْجَتْكُمُ فَأَنَا ٱلْأَحَبُّ ٱلْأَقْرَبُ
وَإِذَا تَكُونُ عَظِيمَةٌ أُدْعَى لَهَا ... وَإِذَا يُحَاسُ ٱلْحَيْسُ يُدْعَى جُنْدَبُ
هٰذَا وَجَدِّكُمُ ٱلْهَوَانُ بِعَيْنِهِ ... لَا أُمَّ لِي إِنْ كَانَ ذَاكَ وَلَا أَبُ

٣٦٥ وَقَالَ حُصَيْنُ بْنُ وَعْلَةَ ٱلسَّدُوسِيُّ (منسرح):

إِنْ أَكُ تَدْنُو إِذَا طَمِعْتَ كَمَا ... تَدْنُو إِلَى عُقْرِ حَوْضِهَا ٱلْإِبِلُ
فَإِنْ أَصَبْتَ ٱلْغِنَى نَزَلْتَ بِهِ ... حَيْثُ يَكُونُ ٱلْمِرِّيخُ أَوْ زُحَلُ
آلَيْتُ حَلْفَ ٱلْيَمِينِ مُجْتَهِدًا ... مَا لَكَ فِيمَا فَعَلْتَهُ مَثَلُ

٣٦٦ وَقَالَ ٱلنَّابِغَةُ ٱلْجَعْدِيُّ (طويل):

وَلَمَّا رَأَيْنَا أَنَّكُمْ قَدْ كَثُرْتُمُ ... وَخَبَّ إِلَيْكُمْ كُلُّ حَيٍّ وَأَجْلَبُوا

عَرَانَا حِفَاظٌ وَٱلْحِفَاظُ مَهَالِكٌ   إِذَا لَمْ يَكُنْ مِنْ وِرْدِهِ مُتَنَكَّبُ
فَجِئْنَا إِلَى ٱلْمَوْتِ ٱلصُّهَابِيِّ بَعْدَمَا   تَجَرَّدَ عُرْيَانٌ مِنَ ٱلْمَوْتِ أَخْدَبُ
(119) فَلَمَّا قَضَيْتُمْ كُلَّ وِتْرٍ وَدِمْنَةٍ   وَأَدْرَكَكُمْ نَصْرٌ مِنَ ٱللهِ مُعْجِبُ
وَأَدْرَكْتُمُ مُلْكًا خَلَعْتُمْ عِذَارَنَا   كَمَا خَلَعَ ٱلطِّرْفُ ٱلْجَوَادُ ٱلْمُجَرَّبُ
وَمَالَ ٱلْوَلَاءُ بِٱلْبَلَاءِ فَمِلْتُمُ   عَلَيْنَا وَكَانَ ٱلْحَقُّ أَنْ تَتَقَرَّبُوا
وَلَا تَأْمَنُوا ٱلدَّهْرَ ٱلْخَؤُونَ فَإِنَّهُ   عَلَى كُلِّ حَالٍ بِٱلْوَرَى يَتَقَلَّبُ

٣٦٧ وَقَالَ رَبِيعُ بْنُ أَبِي ٱلْحُقَيْقِ ٱلْيَهُودِيُّ (بسيط):

يَرْمُوا إِلَيَّ بِأَطْرَافِ ٱلْهَوَانِ وَمَا   كَانَتْ رِكَابِي لَهُ مَرْحُولَةً ذُلُلَا
أَنَا ٱبْنُ عَمِّكَ إِنْ نَابَتْكَ نَائِبَةٌ   وَلَسْتُ مِنْكَ إِذَا مَا كَعْبُكَ ٱعْتَدَلَا

٣٦٨ وَقَالَ حُبَيْشُ بْنُ عَبْدِ ٱللهِ ٱلْهَمْدَانِيُّ (كامل):

أَمَّا إِذَا ٱسْتَغْنَيْتُمُ وَأَمِنْتُمُ   فَأَنَا ٱلْبَغِيضُ لَدَيْكُمُ وَٱلْمُشْتَكَى
أَمَّا إِذَا مَا خِفْتُمُ وَرَغِبْتُمُ   فَأَنَا ٱلْحَبِيبُ إِلَيْكُمُ وَٱلْمُصْطَفَى

٣٦٩ وَقَالَ مَالِكُ بن حِمَارٍ ٱلْفَزَارِيُّ (طويل):

فَأَمَّا إِذَا أَعْشَبْتُمُ وَبَطِنْتُمُ   فَإِنِّي عَدُوٌّ ظَاهِرُ ٱلْغِشِّ مُبْعَدُ
وَأَمَّا إِذَا جَاءَتْ عَزِيمَةُ لَيْلَةٍ   بِإِحْدَى ٱلدَّوَاهِي قُلْتُمُ أَيْنَ تَعْمَدُ

٣٧٠ وَقَالَ زُرَارَةُ بْنُ حِصْنٍ ٱلْخَثْعَمِيُّ (طويل):

أَرَى ٱبْنَ عَطَاءٍ قَدْ تَغَيَّرَ بَعْدَمَا   مَرَيْتُ لَهُ ٱلدُّنْيَا بِسَيْفِي فَدَرَّتِ
(120) وَكَانَ أَخَانَا وَهُوَ لِلْحَرْبِ خَائِفٌ   فَعَادَ عَدُوًّا كَاشِحًا حِينَ قَرَّتِ

٣٧١ وَقَالَ أَسْلَمُ بْنُ قَصَّارٍ (طويل):

إِذَا ضَمَّتِ ٱلْحَرْبُ ٱلْقَصِيَّ وَحَلَّقَتْ   بِحِلْمِ ذَوِي ٱلْأَحْلَامِ عَنْقَاءُ مُغْرِبُ
رَأَوْنِي أَخَاهُمْ عِنْدَ ذَاكَ وَسَاءَهُمْ   دُنُوِّي عِنْدَ ٱلْأَمْنِ لَوْ أَتَغَيَّبُ

٣٧٢ وَقَالَ أَيضًا (بسيط) :

لِي ٱبْنُ عَمٍّ أَزَالَ ٱللهُ نِعمَتَهُ فَلَيسَ فِيهِ وَلَا فِي مِثْلِهِ أَرَبُ
يَكُونُ مِنِّي إِذَا نَابَتْـهُ نَائِبَةٌ وَلَيسَ مِنِّي إِذَا ٱسْتَرخَى لَهُ ٱللَّبَبُ

٣٧٣ وَقَالَ بِشْرُ بْنُ صَفْوَانَ ٱلْكَلْبِيُّ (طويل) :

أَقَادَتْ بَنُو مَرْوَانَ قَيْسًا دِمَاءَنَا وَفِي ٱللهِ إِنْ لَمْ تَعْدِلُوا حَكَمٌ عَدْلُ
كَأَنَّكُمُ لَمْ تَشْهَدُوا مَرْجَ رَاهِطٍ وَلَمْ تَعْرِفُوا مَنْ كَانَ ثَمَّ لَهُ ٱلْفَضْلُ
وَقَيْنَاكُمُ وِرْدَ ٱلْقَنَا بِنُحُورِنَا وَلَيْسَتْ لَكُمْ خَيْلٌ سِوَانَا وَلَا رَجْلُ
فَلَمَّا رَأَيْتُمْ وَاقِدَ ٱلْحَرْبِ قَدْ خَبَا وَطَابَ لَكُمْ فِيهَا ٱلْمَشَارِبُ وَٱلْأَكْلُ
تَنَاوَمْتُمُ عَنَّا كَأَنْ لَمْ يَكُنْ لَنَا بَلَاءٌ وَأَنْتُمْ مَا عَلِمْتُ لَهَا فِعْلُ
فَلَا تَجْزَعُوا إِنْ أَحْدَثَ ٱلدَّهْرُ دَوْلَةً وَزَلَّتْ عَنِ ٱلْمَرْقَاةِ بِٱلْقَدَمِ ٱلنَّعْلُ
وَلَا تَطْمَعُوا فِي نَصْرِنَا بَعْدَ فِعْلِكُمْ فَقَدْ ظَهَرَتْ شَحْنَاؤُكُمْ وَبَدَا ٱلْغِلُّ

٣٧٤ (121) وَقَالَ ثَابِتُ قُطْنَةَ ٱلْأَزْدِيُّ (بسيط) :

بَكْرٌ أَخُونَا إِذَا نَابَتْهُ نَائِبَةٌ وَلَيسَ مِنَّا إِذَا مَا خَوْفُهُ أَمِنَا
إِنِّي لَأَرْمِي بِنَبْلِي مِنْ وَرَائِهِمِ وَمَا أَرَى ٱلْأَمْرَ أَشْجَانَا هَا شَجَنَا

٣٧٥ وَقَالَ أَيضًا (بسيط) :

أُنْبِئْتُ بِشْرًا وَلِلْأَنْبَاءِ مَحْصَلَةٌ وَعَامِرًا قَدْ أَرَادَ ٱلنَّقْضَ لَوْ نُقِضَا
وَكَانَ بِشْرُ بْنُ قَيسٍ لِي أَخَا ثِقَةٍ وَكُنْتُ أَجْعَلُ نَفْسِي دُونَهُ غَرَضَا
وَمَا أَخِي بِٱلَّذِي يَرْضَى بِمَنْقَصَتِي وَلَا ٱلَّذِي يُظْهِرُ ٱلْبَغْضَاءَ وَٱلْمَرَضَا
وَلَا ٱلَّذِي إِنْ حَلَا عَيْشِي تَنَصَّفَنِي وَلَيسَ مِنِّي إِذَا مَا مَرَّ أَوْ حَمِضَا

٣٧٦ وَقَالَ جَوَّاسُ بْنُ ٱلْقَعْطَلِ ٱلْكَلْبِيُّ (كامل) :

صَبَغَتْ أُمَيَّةُ بِٱلدِّمَاءِ رِمَاحَنَا وَطَوَتْ أُمَيَّةُ دُونَنَا دُنْيَاهَا
فَٱللهُ يَجْزِي لَا أُمَيَّةُ سَعْيَنَا إِذْ لَا تُعِزُّ وَضَارَبَتْ أَدْنَاهَا

أَأُمَيَّ رُبَّ كَتِيبَةٍ مَكْرُوهَةٍ خُزْرِ ٱلْعُيُونِ عَلَيْكُمُ دَعْوَاهَا
كُنَّا وُلَاةَ ضِرَابِهَا وَطِعَانِهَا حَتَّى نُفَرِّجَ عَنْكُمُ غُمَّاهَا
دَارَتْ عَلَى قَيْسٍ رَحَانَا دَوْرَةً وَٱلْخَيْلُ تَنْبُذُ بِيضَهَا وَقَنَاهَا

٣٧٧ وَقَالَ أَيْضاً (طويل): (122)

أَعَبْدَ ٱلْمَلِيكِ مَا شَكَرْتَ بَلَاءَنَا فَكُلْ فِي رَخَاءِ ٱلْعَيْشِ مَا أَنْتَ آكِلُ
بِجَابِيَةِ ٱلْجَوْلَانِ لَوْلَا ٱبْنُ بَحْدَلٍ وَجَدِّكَ لَمْ يُسْمَعْ لِقَوْلِكَ قَائِلُ
فَلَمَّا نَزَلْتَ ٱلشَّامَ فِي رَأْسِ بَاذِخٍ مِنَ ٱلْأَمْنِ مَا يَسْطِيعُهُ ٱلْمُتَنَاوِلُ
نَفَحْتَ لَنَا سَجْلَ ٱلْعَدَاوَةِ مُعْرِضاً كَأَنَّكَ مِمَّا يُحْدِثُ ٱلدَّهْرُ جَاهِلُ
فَلَوْ طَاوَعَتْنِي يَوْمَ بُطْنَانَ أَسْلَمَتْ لِقَيْسٍ فُرُوجٌ مِنْكُمُ وَمَقَاتِلُ
وَكُنْتَ إِذَا مَا جِئْتُ أَطْلُبُ (١ حَاجَةً تَضَاءَلْتَ إِنَّ ٱلْخَاشِعَ ٱلْمُتَضَائِلُ
فَلَمَّا قَذَفْتَ ٱلرُّعْبَ عَنْكَ لَقِيتَنَا بِوَجْهٍ كَوَجْهِ ٱللَّيْثِ وَٱللَّيْثُ ضَائِلُ

٣٧٨ وَقَالَ أَيْضاً (بسيط):

اَللهُ يَعْلَمُ مَا تُخْفِي ٱلنُّفُوسُ لَكُمْ يَا آلَ مَرْوَانَ وَٱلْأَيَّامُ تَلْتَبِسُ
أَنَا ٱلْمُنَادَى إِذَا مَا ٱلسَّيْفُ أَرْهَقَكُمْ وَفِي ٱلرَّخَاءِ فَيُدْعَى دُونَنَا حَدَسُ

٣٧٩ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ هَلَالٍ (?) (بسيط):

أَبْلِغْ لَدَيْكَ أَبَا ٱلنُّعْمَانِ مَعْتَبَةً فَهَلْ لَدَيْكَ لِمَنْ يَرْجُوكَ مُعْتَتَبُ
مَا زَالَ لِي مِنْكَ عَذْبُ ٱلْوُدِّ أَعْرِفُهُ حَتَّى ٱسْتَقَادَتْ لَكَ ٱلْأَبْوَابُ وَٱلْحُجُبُ
فَلِتَ دُنْيَا سَتُجْلَى عَنْ مَنَازِلِهَا وَسَارَ خَلْفَكَ مِنَّا مَوْكِبٌ لَجِبُ
هُنَاكَ أَنْكَرْتَ مَا تَأْتِي وَأَنْكَرَنِي بَوَّابُ سَوْءٍ عَلَى طُرَّاقِهِ كَلِبُ
(123) إِذَا رَآنِي أَبْدَى لِي شَنَاءَتَهُ وَحَالَ دُونَكَ مِنْهُ مَنْكِبٌ هَدِبُ
إِنَّ بَنِي ٱلْعَمِّ لَا يُغْنِي مَكَانُهُمُ عِنْدَ ٱلشَّدَائِدِ مَا تُحْشَى بِهِ ٱلْجُرُبُ

(١ ويروى في الهامش: اذا ما جئتَ تطلبُ

٣٨٠ وَقَالَ يَحْيَى بْنُ ٱلْحَكَمِ (بسيط):

كُنْتُ ٱبْنَ أُمِّكَ حَقًّا كُلَّمَا نَفَرَتْ … عَنْ حَالِهَا قَوْمُنَا فِيهَا أَوِ ٱعْتَصَبُوا
حَتَّى إِذَا طَابَقَتْ ذُلًّا لِرَاكِبِهَا … وَأَذْعَنَتْ بِذَمِيلٍ حِينَ تَنْتَحِبُ
قَرَّبْتَ دُونِي ٱلْعَدُوَّ ٱلْمُكْذِبِينَ لَكُمْ … وَلَا يَدُومُ لِأَهْلِ ٱلْبَاطِلِ ٱلْكَذِبُ
كَمْ قَدْ جَعَلْتَ أَخًا دُونِي تُنَاسِبُهُ … وَلَيْسَ بَيْنَكُمُ قُرْبٌ وَلَا نَسَبُ
فَٱللّٰهُ يَجْزِي بِمَا قَدَّمْتُ مِنْ حَسَنٍ … إِذْ مِنْكَ أَخْلَفَنِي مَا كُنْتُ أَحْتَسِبُ

٣٨١ وَقَالَ ٱلْحَارِثُ بْنُ كَلَدَةَ ٱلثَّقَفِيُّ (طويل):

أَمَّا إِذَا ٱسْتَغْنَيْتُمُ فَعَدُوُّكُمْ … وَأُدْعَى إِذَا مَا ٱلدَّهْرُ نَابَتْ نَوَائِبُهْ
فَإِنْ يَكُ خَيْرٌ فَٱلْبَعِيدُ يَنَالُهُ … وَإِنْ يَكُ شَرٌّ فَٱبْنُ عَمِّكَ صَاحِبُهْ

٣٨٢ وَقَالَ عَبْدُ ٱللّٰهِ بْنُ ٱلْحَشْرَجِ ٱلْجَعْدِيُّ (بسيط):

أَبْلِغْ لَدَيْكَ أَبَا لَيْثٍ مُغَلْغَلَةً … وَٱلدَّهْرُ فِيهِ لِأَهْلِ ٱلرَّأْيِ مُعْتَبَرُ
تَخُصُّ دُونِي تَمِيمًا فِي ٱلرَّخَاءِ فَإِنْ … نَابَتْ عَظِيمَةُ أَمْرٍ قُلْتُمُ مُضَرُ
نَحْنُ ٱلْبَعِيدُ إِذَا مَا سِيغَ رِيقُكُمُ … وَٱلْأَقْرَبُونَ إِذَا مَا ٱسْتَحْصَدَ ٱلْمِرَرُ
(124) قَدْ كُنْتُ أَعْلَمُ إِنْ نَابَتْكَ نَائِبَةٌ … مِنَ ٱلْأُمُورِ وَيَوْمٌ بَاسِلٌ مَقِرُ
أَنَّا بِهِمْ دُونَهَا نَصْلَى وَأَنَّهُمُ … فِيمَا خَلَا وَبَلَوْنَا مِنْهُمُ غُدُرُ

الباب التاسع والاربعون

فيما قيل في غلبة الزمان وإفنائه الامم

٣٨٣ قَالَ رَجُلٌ مِنْ كِنْدَةَ (كامل):

أَوَ لَمْ تَرَيْ رَيْدَانَ أَسْلَمَ أَهْلَهُ … وَأَتَى ٱلْحَوَادِثُ رَأْسَ قُلَّةِ مُعْنِقِ
وَبَدَانَ عَادًا ثُمَّ عُدْنَ عَلَيْهِمِ … وَثَمُودَ أَجْسَادٌ بِهَضْبَةِ أَخْلَقِ
فَأَرَى ٱلْمُشَقَّرَ كَانَ يَحْرُسُ بَابَهُ … أَلْفٌ وَأَلْفٌ مِنْ يَرَمَهْ يُغْلَقِ
ثَبَتٌ إِذَا طَافَ ٱلْعَدُوُّ بِبَابِهِ … فَصَلَتْ مَعَاوِلُهُ وَلَيْسَ بِمُرْتَقِي

وَأَصبنَ أَبْرَهَةَ ٱلَّذِي سَجَدَتْ لَهُ ... صُمُّ ٱلْغُيُولِ صَوَامِتًا لَمْ تَنْطِقِ
خِيطَتْ جُلُودُ ٱلنَّمْرِ فَوْقَ دُرُوعِهِمْ ... شَرَجًا إِلَى حَلَقٍ أَصَمَّ مُوَثَّقِ
وَٱلْأُسْدُ مُمْسَكَةٌ عَلَى أَبْوَابِهِ ... فَإِذَا ٱلْمُلُوكُ تَحَزَّبُوا لَمْ يَفْرَقِ
وَأَصبنَ كِسْرَى وَٱبْنَ كِسْرَى بَعْدَهُ ... وَٱلْمَرْءَ قَيْصَرَ وَٱنْتَحَيْنَ لِمُورِقِ
فَدَخَلْنَ لَمْ يَكْسِرْنَ بَابًا دُونَهُ ... سِرًّا وَلَمْ يُفْزِعْنَ أَهْلَ ٱلرُّسْتُقِ
حَتَّى أَحَطْنَ بِنَفْسِهِ فَحَدَرْنَهُ ... مِنْ حِصْنِهِ وَقَمِيصُهُ لَمْ يُخْرَقِ
(125) وَأَصبنَ نُوحًا بَعْدَمَا بَلَغَتْ بِهِ ... أُفُقَ ٱلْبِلَادِ سَفِينَةٌ لَمْ تَغْرَقِ

٣٨٤ وَقَالَ ٱلْأَسْوَدُ بْنُ يَعْفُرَ (كامل):

مَاذَا أُؤَمِّلُ بَعْدَ آلِ مُحَرِّقٍ ... تَرَكُوا مَنَازِلَهُمْ وَبَعْدَ إِيَادِ
أَهْلِ ٱلْخَوَرْنَقِ وَٱلسَّدِيرِ وَبَارِقٍ ... وَٱلْقَصْرِ ذِي ٱلشُّرُفَاتِ مِنْ سِنْدَادِ
أَرْضٌ تَخَيَّرَهَا لِطِيبِ مَقِيلِهَا ... كَعْبُ بْنُ مَامَةَ وَٱبْنُ أُمِّ دُؤَادِ
جَرَتِ ٱلرِّيَاحُ عَلَى مَكَانِ دِيَارِهِمْ ... فَكَأَنَّمَا كَانُوا عَلَى مِيعَادِ
وَلَقَدْ غَنُوا فِيهَا بِأَنْعَمِ عِيشَةٍ ... فِي ظِلِّ مُلْكٍ ثَابِتِ ٱلْأَوْتَادِ
نَزَلُوا بِأَنْقِرَةٍ يَسِيلُ عَلَيْهِمِ ... مَاءُ ٱلْفُرَاتِ يَجِيءُ مِنْ أَطْوَادِ
فَإِذَا ٱلنَّعِيمُ وَكُلُّمَا يُلْهَى بِهِ ... يَوْمًا يَصِيرُ إِلَى بِلًى وَنَفَادِ

٣٨٥ وَقَالَ لَبِيدُ بْنُ رَبِيعَةَ ٱلْعَامِرِيُّ (كامل):

لَوْ كَانَ شَيْءٌ خَالِدًا لَتَوَاءَلَتْ ... عَصْمَاءُ مُؤْلِفَةٌ ضَوَاحِيَ مَأْسِلِ
بِظُلُوفِهَا وَرَقُ ٱلْبَشَامِ وَدُونَهَا ... صَعْبٌ تَزِلُّ سَرَاتُهُ بِٱلْأَجْدَلِ
أَوْ ذُو زَوَائِدَ لَا يُطَافُ بِأَرْضِهِ ... يَغْشَى ٱلْمُهَجْهِجَ كَٱلذَّنُوبِ ٱلْمُرْسَلِ
(126) فِي نَابِهِ عِوَجٌ يُجَاوِزُ شِدْقَهُ ... وَيُخَالِفُ ٱلْأَعْلَى وَرَاءَ ٱلْأَسْفَلِ
فَأَصَابَهُ رَيْبُ ٱلزَّمَانِ فَأَصْبَحَتْ ... أَنْيَابُهُ مِثْلَ ٱلزِّجَاجِ (١ ٱلنُّصَّلِ

(١ ورد في هامش الكتاب : الزِّجاج جمع زُجّ وهو حديدة تُشبه الحربة مدوَّرة تكون في اسفل الرمح

وَلَقَدْ جَرَى لُبَدٌ فَأَدْرَكَ جَرْيَهُ رَيْبُ ٱلزَّمَانِ وَكَانَ غَيْرَ مُثَقَّلِ
لَمَّا رَأَى لُبَدُ ٱلنُّسُورَ تَطَايَرَتْ رَفْعَ ٱلْقَوَادِمِ كَٱلْفَقِيرِ ٱلْأَعْزَلِ
مِنْ تَحْتِهِ لُقْمَانُ يَرْجُو نَهْضَهُ وَلَقَدْ رَأَى لُقْمَانُ أَلَّا يَأْتَلِي
غَلَبَ ٱللَّيَالِي مُلْكَ آلِ مُحَرِّقٍ وَكَمَا فَعَلْنَ بِتُبَّعٍ وَبِهِرْقَلِ
وَغَلَبْنَ أَبْرَهَةَ ٱلَّذِي أَلْفَيْنَهُ قَدْ كَانَ خَلَّدَ فَوْقَ غُرْفَةِ مَوْكَلِ
وَٱلْحَارِثُ ٱلْحَرَّابُ خَلَّى عَاقِلًا دَارًا أَقَامَ بِهَا وَلَمْ يَتَنَقَّلِ
تَجْرِي خَزَائِنُهُ عَلَى مَنْ نَابَهُ مَجْرَى ٱلْفُرَاتِ عَلَى فِرَاضِ ٱلْجَدْوَلِ
حَتَّى تَحَمَّلَ أَهْلُهُ وَقَطِينُهُ وَأَقَامَ سَيِّدُهُمْ وَلَمْ يَتَحَمَّلِ
وَٱلشَّاعِرُونَ ٱلنَّاطِقُونَ أَرَاهُمُ سَلَكُوا سَبِيلَ مُرَقِّشٍ وَمُهَلْهِلِ

٣٨٦ وَقَالَ أَيْضًا (كامل):

أَوَلَمْ تَرَيْ أَنَّ ٱلْحَوَادِثَ أَهْلَكَتْ إِرَمًا وَرَامَتْ حِمْيَرًا بِعَظِيمِ
لَوْ كَانَ حَيٌّ فِي ٱلْحَيَاةِ مُخَلَّدًا فِي ٱلدَّهْرِ أَلْفَاهُ أَبُو يَكْسُومِ
وَٱلْحَارِثَانِ كِلَاهُمَا وَمُحَرِّقٌ وَٱلتُّبَّعَانِ وَفَارِسُ ٱلْيَحْمُومِ
(127) وَٱلصَّعْبُ ذُو ٱلْقَرْنَيْنِ أَصْبَحَ ثَاوِيًا بِٱلْحِنْوِ فِي جَدَثٍ أُمَيْمَ مُقِيمِ
وَنَزَعْنَ مِنْ دَاوُودَ أَحْسَنَ صُنْعِهِ وَلَقَدْ يَكُونُ بِقُوَّةٍ وَنَعِيمِ
صَنَعَ ٱلْحَدِيدَ لِحِفْظِهِ أَسْرَادَهُ لِيَنَالَ طُولَ ٱلْعَيْشِ غَيْرَ مَرُومِ
وَكَأَنَّمَا صَادَفْنَهُ بِمَضِيعَةٍ سَلَمًا لَهُنَّ بِوَاجِبٍ مَغْرُومِ

٣٨٧ وَقَالَ أَيْضًا (طويل):

بَلِينَا وَمَا تَبْلَى ٱلنُّجُومُ ٱلطَّوَالِعُ وَتَبْقَى ٱلْجِبَالُ بَعْدَنَا وَٱلْمَصَانِعُ
وَمَا ٱلْمَرْءُ إِلَّا كَٱلشِّهَابِ وَضَوْئِهِ يَحُورُ رَمَادًا بَعْدَ إِذْ هُوَ سَاطِعُ

٣٨٨ قَالَ عَمْرُو بْنُ ٱلْقَمِيئَةِ (وافر):

وَمَا عَيْشُ ٱلْفَتَى فِي ٱلنَّاسِ إِلَّا كَمَا أَشْعَلْتَ فِي رِيحٍ شِهَابَا

فَيَسْطَعُ تَارَةً حُسْنًا سَنَاهُ ذَكِيُّ ٱللَّوْنِ ثُمَّ يَصِيرُ هَابَا (١

٣٨٩ وَقَالَ ٱلطِّرِمَّاحُ بْنُ ٱلْحَكِيمِ ٱلطَّائِيُّ (خفيف):

إِنَّمَا ٱلنَّاسُ مِثْلُ نَابِتَةِ ٱلزَّرْ عِ مَتَى بَانَ يَأْتِي مُحْتَصَدُهُ (كذا)

٣٩٠ وَقَالَ أُسَامَةُ بْنُ سُفْيَانَ ٱلْبَجَلِيُّ (بسيط):

مَا ٱلْمَرْءُ فَٱعْلَمْ وَإِنْ طَالَتْ سَلَامَتُهُ إِلَّا شِهَابٌ عَلَى عَلْيَاءَ مَشْبُوبِ

٣٩١ وَقَالَ عَتَاهِيَةُ بْنُ سُفْيَانَ ٱلْكَلْبِيُّ (طويل): (128)

أَلَمْ تَرَ أَنَّ ٱلدَّهْرَ أَوْدَى بِتُبَّعٍ وَلَمْ يَنْجُ مِنْهُ ذُو ٱلْكَتَائِبِ حَسَّانُ
وَظَنَّ عَدِيٌّ أَنَّ غُمْدَانَ مَانِعٌ فَأَسْلَمَهُ إِذْ عَايَنَ ٱلْمَوْتَ غُمْدَانُ
وَذُو جَدَنٍ أَوْدَى وَأَرْبَابُ نَاعِطٍ وَنَيَّانُ لَمْ يُفْلِتْ مِنَ ٱلْمَوْتِ نَيَّانُ
وَلَمْ يُغْنِ عَنْ حُجْرٍ بَنُوهُ وَرَهْطُهُ وَحِيلَتُهُ لَوْ حَاوَلَ ٱلْخُلْدَ إِنْسَانُ
وَهِنْدٌ أَتَتْ عَمْرًا فَأَصْبَحَ مُسْلَمًا وَقَدْ ذَادَ عَنْ عَمْرٍو حُمَاةٌ وَفُرْسَانُ
فَلَمْ يَدْفَعُوا عَنْهُ مَبَادِيَ يَوْمِهِ وَقَدْ جَهِدُوا لَوْ قَاتَلَ ٱلْقَوْمَ أَقْرَانُ
وَنُعْمَانُ وَٱلنُّعْمَانُ وَٱلْقَيْلُ مُنْذِرٌ فَأَيْنَ ٱلْأُلَى سُمِّيتُ أَمْ أَيْنَ نُعْمَانُ
وَقَدْ عَمَرُوا تُجْبَى لَهُمْ أَرْضُ بَابِلٍ إِلَى إِرَمٍ عَفْوًا فَحَجْرٌ فَنَجْرَانُ
فَأَضْحَوْا أَحَادِيثًا لِغَادٍ وَرَائِحٍ يَدِينُهُمُ بِٱلْخَيْرِ وَٱلشَّرِّ دَيَّانُ

٣٩٢ وَقَالَ مَالِكُ بْنُ نُوَيْرَةَ ٱلْيَرْبُوعِيُّ (كامل):

وَلَقَدْ عَلِمْتُ لَا مَحَالَةَ أَنَّنِي لِلْحَادِثَاتِ فَهَلْ تَرَيْنِي أَجْزَعُ
أَفْنَيْنَ عَادًا ثُمَّ آلَ مُحَرِّقٍ فَتَرَكْنَهُمْ بَلَدًا وَمَا قَدْ جَمَّعُوا
وَلَهُنَّ كَانَ ٱلْحَارِثَانِ كِلَاهُمَا وَلَهُنَّ كَانَ أَخُو ٱلْمَصَانِعِ تُبَّعُ
فَعَدَدْتُ آبَاءِي إِلَى عِرْقِ ٱلثَّرَى وَدَعَوْتُهُمْ وَعَلِمْتُ أَنْ لَنْ يَسْمَعُوا
ذَهَبُوا فَلَمْ أُدْرِكْهُمُ وَدَعَتْهُمُ غُولٌ أَتَوْهَا وَٱلسَّبِيلُ ٱلْمَهْيَعُ

(١ كذا في الاصل. وفي الهامش: هبابا

٣٩٣ (129) وَقَالَ عَدِيُّ بْنُ زَيْدٍ ٱلْعِبَادِيُّ (طويل):

فَبِتُّ أُعَدِّي كَمْ أَسَافَتْ وَغَيَّرَتْ ... وُقُوعُ ٱلْمَنُونِ مِنْ مَسُودٍ وَسَائِدِ
صَرَعْنَ قُبَاذًا رَبَّ فَارِسَ كُلِّهَا ... وَحَشَّتْ بِأَيْدِيهَا بَوَارِقَ آمِدِ
عَصَفْنَ عَلَى ٱلْحَيْقَارِ وَسْطَ جُنُودِهِ ... وَبَيَّتْنَ فِي لَذَّاتِهِ رَبَّ مَارِدِ
وَجُبْنَ بِتُرْكٍ مِنْ قَرَارِ بِلَادِهِمْ ... يَسِيرُ بِجَمْعٍ كَٱلدَّبَا ٱلْمُتَسَانِدِ
وَأَخْرَجْنَ يَوْمَ ٱلْحُوصِ سَيِّدَ حِمْيَرٍ ... بِحَرْبَةِ جِنِّيٍّ مِنَ ٱلْحُبْشِ حَارِدِ
وَمُلْكَ سُلَيْمَانَ بْنِ دَاوُودَ زَلْزَلَتْ ... وَرَيْدَانَ قَدْ أَلْحَقْنَهُ بِٱلصَّعَائِدِ
وَخَلْفَ بَنِي ٱلنَّاصُورِ لَمْ يَبْقَ مِنْهُمُ ... بَقِيَّةُ مَوْلُودٍ وَلَا ذِكْرُ وَالِدِ
وَكَانَ مُلُوكُ ٱلرُّومِ يُجْبَى إِلَيْهِمِ ... قَنَاطِيرُ مَالٍ مِنْ خَرَاجٍ وَزَائِدِ
فَلَا تَغْبِطَنْ أُنْسًا بِشَيْءٍ يَنَالُهُ ... مِنَ ٱلدَّهْرِ لَا مَالٍ(١) وَلَا عَيْشِ وَاجِدِ

٣٩٤ وَقَالَ أَيْضًا (خفيف):

أَيُّهَا ٱلشَّامِتُ ٱلْمُعَيِّرُ بِٱلدَّهْـ ... ـرِ أَأَنْتَ ٱلْمُبَرَّأُ ٱلْمَوْفُورُ
أَمْ لَدَيْكَ ٱلْعَهْدُ ٱلْوَثِيقُ مِنَ ٱلْأَيَّا ... مِ بَلْ أَنْتَ جَاهِلٌ مَغْرُورُ
مَنْ رَأَيْتَ ٱلْمَنُونَ خَلَّدْنَ أَوْ كَا ... نَ عَلَيْهِ مِنْ أَنْ يُضَامَ خَفِيرُ
أَيْنَ كِسْرَى كِسْرَى ٱلْمُلُوكِ أَنُوشِرْ ... وَانَ أَمْ أَيْنَ قَبْلَهُ سَابُورُ (130)
وَبَنُو ٱلْأَصْفَرِ ٱلْكِرَامُ مُلُوكُ ٱلرُّو ... مِ لَمْ يَبْقَ مِنْهُمُ مَذْكُورُ
وَأَخُو ٱلْحَضْرِ إِذْ بَنَاهُ وَإِذْ دِجْـ ... ـلَةُ تُجْبَى إِلَيْهِ وَٱلْخَابُورُ
شَادَهُ مَرْمَرًا وَجَلَّلَهُ كِلْـ ... ـسًا فَلِلطَّيْرِ فِي ذُرَاهُ وُكُورُ
لَمْ يَهَبْهُ رَيْبُ ٱلْمَنُونِ فَبَادَ ٱلْـ ... ـمُلْكُ مِنْهُ فَبَابُهُ مَهْجُورُ
وَتَبَيَّنْ رَبَّ ٱلْخَوَرْنَقِ إِذْ أَشْـ ... ـرَفَ يَوْمًا وَلِلْهُدَى تَفْكِيرُ
سَرَّهُ حَالُهُ وَكَثْرَةُ مَا يَمْـ ... ـلِكُ وَٱلْبَحْرُ مُعْرِضًا وَٱلسَّدِيرُ

(١ ويروى في الهامش: لا ملك

فَٱرْعَوَى قَلْبُهُ وَقَالَ فَمَا م غِبْطَةُ حَيٍّ إِلَى ٱلْمَمَاتِ يَصِيرُ
ثُمَّ بَعْدَ ٱلصَّلَاحِ وَٱلْمُلْكِ م وَٱلنِّعْمَةِ وَارَتْهُمُ هُنَاكَ ٱلْقُبُورُ
ثُمَّ أَضْحَوْا كَأَنَّهُمْ وَرَقٌ جَفَّ م فَأَلْوَتْ بِهِ ٱلصَّبَا وَٱلدَّبُورُ

٣٩٥ وَقَالَ أَيْضًا (خفيف):

إِنَّ لِلدَّهْرِ صَوْلَةً فَٱحْذَرَنْهَا   لَا تَبِيتَنَّ قَدْ أَمِنْتَ ٱلدُّهُورَا
إِنَّمَا ٱلدَّهْرُ لَيِّنٌ وَنَطُوحٌ   يَتْرُكُ ٱلْعَظْمَ وَاهِيًا مَكْسُورَا
فَٱسْأَلِ ٱلنَّاسَ أَيْنَ آلُ قُبَيْسٍ   طَحْطَحَ ٱلدَّهْرُ قَبْلَهُمْ سَابُورَا
وَلَقَدْ عَاشَ ذَا جُنُودٍ وَتَاجٍ   تَرْهَبُ ٱلْأُسْدُ صَوْتَهُ إِنْ تَرِيرَا
خَطَفَتْهُ مَنِيَّةٌ فَتَرَدَّى   وَهْوَ فِي ٱلْمُلْكِ يَأْمُلُ ٱلتَّعْمِيرَا

٣٩٦ (131) وَقَالَ أَبُو دُوَادَ ٱلْإِيَادِيُّ (خفيف):

إِنَّمَا ٱلنَّاسُ فَٱعْلَمَنَّ طَعَامٌ   خَبَلٌ خَابِلٌ لِرَيْبِ ٱلْمَنُونِ
عَطَفَ ٱلدَّهْرُ بِٱلْفِدَاءِ وَبِٱلْمَوْ   تِ عَلَيْهِمْ يَدُورُ كَٱلْمَجْنُونِ (١
كُلُّ مَنْ يَنْزِلُ ٱلسُّهُولَةَ فَٱلْحَزْ   نَ إِلَى غَايَةٍ وَأَهْلِ ٱلْحُصُونِ
أَيْنَ ذُو ٱلتَّاجِ وَٱلسَّرِيرِ قُبَاذٌ   خَبَّنَتْهُ فَبَادَ إِحْدَى ٱلْجُنُونِ
وَلَقَدْ عَاشَ آمِنًا لِلدَّوَاهِي   ذَا عَتَادٍ وَجَوْهَرٍ مَخْزُونِ
وَأَرَى ٱلْمَوْتَ قَدْ تَوَلَّى مِنَ ٱلْحَضْرِ م عَلَى رَبِّ أَهْلِهِ ٱلسَّاطِرُونِ
وَلَقَدْ كَانَ فِي كَتَائِبَ حَضْرٍ (٢   وَبَلَاطٍ يُلَاطُ بِٱلْآجُرُونِ

٣٩٧ وَقَالَ رَجُلٌ مِنْ حِمْيَرَ (طويل):

رَأَيْتُ بَنَاتِ ٱلدَّهْرِ أَهْلَكْنَ تُبَّعًا   وَحُزْنَ إِلَى ٱلرُّوَّادِ فِي مُشْرِفٍ صَمّ
خَطِفْنَ سُلَيْمَانَ ٱلَّذِي سُخِّرَتْ لَهُ   شَيَاطِينُ جِنٍّ مِنْ بَرِيٍّ وَذِي جُرْمِ
وَبَيَّتْنَ ذَا ٱلْقَرْنَيْنِ فِي حِصْنِ بَيْتِهِ   لَهُ مُلْكُ مَا بَيْنَ ٱلْهَنَايِدِ وَٱلرَّدْمِ

(١ وفي الهامش: كالمَنْجَنُونِ وهو الصواب   (٢ وفي الهامش: خَضْر

فَمَا دَفَعَتْ عَنْهُ ٱلْمَنِيَّةَ عُصْبَةٌ ‏ ‏ لَدَيْهِ حُمَاةٌ مِنْ بَطَارِقَةٍ عُجْمِ
وَحَسَّانُ فِي ذَاتِ ٱلتَّمَاثِيلِ أُدْرِكَتْ ‏ ‏ بِأَسْبَابِ أَمْرٍ لَيْسَ يُدْفَعُ بِٱلْحَزْمِ
وَعِمْرَانُ لَمْ يُتْرَكْ وَقَدْ كَانَ أَهْلُهُ ‏ ‏ عَلَى شَاهِقٍ صَعْبٍ يَشُقُّ عَلَى ٱلْعُصْمِ
فَمَالَتْ عَلَيْهِمْ مَيْلَةً أَهْلَكَتْهُمُ (132) ‏ ‏ وَأَيُّ ٱبْنِ أُمٍّ لَا يَصِيرُ إِلَى يُتْمِ
وَقَدْ صُبِّحَ ٱلصَّبَّاحُ وَٱلْمَرْءُ آمِنٌ ‏ ‏ بِإِحْدَى ٱلدَّوَاهِي ٱلْقَادِمَاتِ عَلَى ٱلرَّغْمِ
أَلَا كُلُّ مَا يَلْقَى ٱلْفَتَى قَدْ لَقِيتُهُ ‏ ‏ فَلَا مُوجِعٌ يَبْقَى وَلَا مُفْرِحٌ يُنْمِي

٣٩٨ وَقَالَ عَدِيُّ بْنُ زَيْدٍ (منسرح):

مَاذَا تُرَجِّي ٱلنُّفُوسُ مِنْ طَلَبِ ٱلْـ ‏ ‏ ـخَيْرِ وَحُبُّ ٱلْحَيَاةِ كَاذِبُهَا
تَظُنُّ أَنْ لَنْ يُصِيبَهَا عَنَتُ ٱلدَّ ‏ ‏ ـهْرِ وَرَيْبُ ٱلْمَنُونِ كَارِبُهَا
مَا بَعْدَ صَنْعَاءَ كَانَ يَعْمُرُهَا ‏ ‏ سَادَاتُ مُلْكٍ جَزْلٌ مَوَاهِبُهَا
رَفَّعَهَا مَنْ بَنَى لَدَى قَزَعِ ٱلْـ ‏ ‏ ـمُزْنِ تَنَدَّى مِسْكًا مَحَارِبُهَا
مَحْفُوفَةٌ بِٱلْجِبَالِ دُونَ ذُرَى ٱلْـ ‏ ‏ ـكَيْدِ فَمَا تُرْتَقَى غَوَارِبُهَا
سَاقَتْ إِلَيْهَا ٱلْأَسْبَابُ جُنْدَ بَنِي ٱلْـ ‏ ‏ ـأَحْرَارِ فُرْسَانُهَا مَوَاكِبُهَا
بَعْدَ بَنِي تُبَّعٍ تُجَاوِرُهُ ‏ ‏ قَدِ ٱطْمَأَنَّتْ بِهَا مَرَازِبُهَا
وَٱلْحَضْرُ صُبَّتْ عَلَيْهِ دَاهِيَةٌ ‏ ‏ مِنْ فَعْرِهَا أَيِّدٌ مَنَاكِبُهَا
رَبَّتُهُ لَمْ تُوقِّ وَالِدَهَا ‏ ‏ لِحَيْنِهَا إِذْ أَضَاعَ رَاقِبُهَا
فَكَانَ حَظَّ ٱلْعَرُوسِ إِذْ بَرَقَ ٱلصُّـ ‏ ‏ ـبْحُ دِمَاءٌ تَجْرِي سَبَائِبُهَا
وَأَقْفَرَ ٱلْحَضْرُ وَٱسْتُبِيحَ وَقَدْ ‏ ‏ أُلْهِبَ فِي خِدْرِهَا مَشَاجِبُهَا

٣٩٩ (133) وَقَالَ مَالِكُ بْنُ عَمْرَانَ ٱلْجَدِيسِيُّ يَذْكُرُ مُلُوكَ ٱلْيَمَنِ (مجزوء الكامل):

ذَهَبُوا كَأَنْ لَمْ يُخْلَقُوا ‏ ‏ وَٱلدَّهْرُ مِبْعَادٌ مُدَنِّي
خَلَتِ ٱلْمَسَاكِنُ مِنْهُمُ ‏ ‏ مِنْ بَعْدِ حُجَّابٍ وَأَمْنِ

٤٠٠ وَقَالَ عُثْمَانُ بْنُ ٱلْوَلِيدِ بْنِ عُمَارَةَ بْنِ عُقْبَةَ ٱلْقُرَشِيُّ يَذْكُرُ فِعْلَ ٱلدَّهْرِ بِمُلُوكِ بَنِي أُمَيَّةَ (بسيط):

مَنْ يَأْمَنُ ٱلدَّهْرَ مُمْسَاهُ وَمُصْبَحَهُ ... فِي كُلِّ يَوْمٍ لَهُ مِنْ مَعْشَرٍ جَزَرُ
بَعْدَ ٱبْنِ مَرْوَانَ أَوْدَى بَعْدَ مَقْدُرَةٍ ... دَانَتْ لِهَيْبَتِهَا ٱلْأَمْصَارُ وَٱلْكُوَرُ
ثُمَّ ٱلْوَلِيدُ فَسَلْ عَنْهُ مَنَازِلَهُ ... بِٱلشَّامِ وَٱلشَّامُ مَعْسُولٌ لَهُ خَضِرُ
تُجْبَى إِلَيْهِ بِلَادُ ٱللهِ قَاطِبَةً ... أَخْلَافُهَا ثَرَّةٌ لِأَمْرِهِ دِرَرُ
وَفِي سُلَيْمَانَ آيَاتٌ وَمَوْعِظَةٌ ... وَفِي هِشَامٍ لِأَهْلِ ٱلْعَقْلِ مُعْتَبَرُ
وَٱذْكُرْ أَبَا خَالِدٍ وَلَّى بِمُهْجَتِهِ ... رَيْبُ ٱلْمَنُونِ وَوَلَّى قَبْلَهُ عُمَرُ
وَفِي ٱلْوَلِيدِ أَبِي ٱلْعَبَّاسِ مَوْعِظَةٌ ... لِكُلِّ مَنْ يَنْفَعُ ٱلتَّجْرِيبُ وَٱلْفِكَرُ
دَانَتْ لَهُ ٱلْأَرْضُ طُرًّا وَهْيَ دَاخِرَةٌ ... لَا يَدْفَعُ ٱلذُّلَّ مِنْ أَقْطَارِهَا قُطُرُ
بَيْنَا لَهُ ٱلْمُلْكُ مَا فِي صَفْوِهِ كَدَرٌ ... إِذْ عَادَ رَنْقًا وَفِيهِ ٱلشَّوْبُ وَٱلْكَدَرُ
كَانُوا مُلُوكًا يَجُرُّونَ ٱلْجُيُوشَ بِمَا ... يَقِلُّ فِي جَانِبَيْهِ ٱلشَّوْكُ وَٱلشَّجَرُ
134 فَأَصْبَحُوا لَا تَرَى إِلَّا مَسَاكِنَهُمْ ... قَفْرًا سِوَى ٱلذِّكْرِ وَٱلْآثَارِ إِنْ ذُكِرُوا

٤٠١ وَقَالَ يَحْيَى بْنُ زِيَادٍ (طويل):

وَمَنْ يَأْمَنُ ٱلْأَيَّامَ يَوْمًا يَرُعْنَهُ ... كَمَا رُبَّمَا قَدْ كُنَّ رَوْعًا فَوَاجِيَا
كَعَهْدِ أَبِي ٱلْعَبَّاسِ فِي نُورِ مُلْكِهِ ... يَسُوسُ أُمُورًا ثُمَّ أَصْبَحَ غَادِيَا
صُرُوفُ ٱللَّيَالِي رُمْنَهُ فَفَجَعْنَهُ ... بِمُهْجَةِ نَفْسٍ كَانَ عَنْهَا مُحَامِيَا
عَدَوْنَ عَلَيْهِ وَهْوَ فِي دَارِ مُلْكِهِ ... وَكُنَّ عَلَى ٱلْمَغْبُوطِ قِدْمًا عَوَادِيَا

٤٠٢ وَقَالَ قُرْطُ بْنُ قُدَامَةَ ٱلْكَلْبِيُّ (وافر):

أَلَمْ تَرَ صَاحِبَ ٱلْمَلِكَيْنِ أَضْحَى ... تَخَرَّقُ فِي مَصَانِعِهِ ٱلْمَنُونُ
وَكَانَ عَلَيْهِ لِلْأَيَّامِ دَيْنٌ ... فَقَدْ قُضِيَتْ عَلَى ٱلْمَرْءِ ٱلدُّيُونُ
فَلَمْ أَرَ قَبْلَهُ حَيًّا وَمَيْتًا ... عَلَى ٱلْأَيَّامِ كَانَ وَلَا يَكُونُ

يَسِيرُ بِشَرْجَعٍ لَا وَصْلَ فِيهِ   يَحَارُ ٱلظَّنُّ فِيهِ وَٱلْعُيُونُ
تَظَلُّ ٱلطَّيرُ عَاكِفَةً عَلَيْهِ   كَمَا عَكَفَتْ عَلَى ٱلْأُسْدِ ٱلْعَرِينُ
فَأَفْنَى مُلْكَهُ مَرُّ ٱللَّيَالِي   وَدَهْرٌ فِي تَصَرُّفِهِ خَؤُونُ

٤٠٣ وَقَالَ رَجُلٌ مِنْ كِنْدَةَ يَذْكُرُ مَا أَفْنَى ٱلدَّهْرُ مِنْ مُلُوكِ ٱلْيَمَنِ (مجزوء الكامل) : (135)

لَوْ كَانَ حَيٌّ خَالِدًا أَبَدًا   خَلَدَ ٱلَّذِينَ ثَوَوْا عَلَى ٱلْحِجْرِ
وَٱلْحَارِثُ ٱلْجَوْلَانُ مَاتَ بِهِ   أَهْلُ ٱلْمَآثِرِ مِنْ بَنِي عَمْرِو
وَٱلسَّيِّدُ ٱلدَّيَّانُ قَدْ وَرَدَتْ   زُرْقُ ٱلْمَنُونِ عَلَيْهِ بِٱلْقَهْرِ
لَمْ يُبْقِهَا مَالٌ وَلَا وَلَدٌ   حَتَّى عَصَفْنَ بِهِ وَمَا يَدْرِي
وَٱلْمُنْذِرُ ٱلْحَرَّابُ قَدْ صَبَحَتْ   إِحْدَى ٱلدَّوَاهِي ٱلْأَيِّدِ ٱلنُّكْرِ

٤٠٤ وَقَالَ ٱلْأَعْشَى (طويل) :

وَمَرُّ ٱللَّيَالِي كُلَّ وَقْتٍ وَسَاعَةٍ   يُزَعْزِعْنَ مُلْكًا أَوْ يُبَاعِدْنَ دَانِيَا
وَرَدْنَ عَلَى دَاوُودَ حَتَّى أَبَدْنَهُ   وَكَانَ يُغَادِي ٱلْعَيْشَ أَخْضَرَ صَافِيَا
وَلُقْمَانُ قَدْ حَاوَلْنَ إِتْلَافَ نَفْسِهِ   وَكَانَ مُقِيمًا لَا يَخَافُ ٱلدَّوَاهِيَا
وَحَطَّتْ بِأَسْبَابٍ لَهَا مُسْتَمِرَّةٍ   أُذَيْنَةَ فِي مِحْرَابِ تَدْمُرَ ثَاوِيَا
وَتُبَّعُ قَدْ صُبَّتْ عَلَيْهِ بَصِيرَةٌ   بِقَطْعِ ٱلثَّنَايَا لَا تَهَابُ ٱلْفَيَافِيَا
وَقَدْ أَقْصَدَتْ شَطْرَ ٱلْكَتَائِبِ مُنْذِرًا   وَعَمْرًا أَبَا ٱلْقَابُوسِ وَٱلْمَرْءُ عَادِيَا
وَكَرَّتْ عَلَى رَبِّ ٱلصَّوَافِنِ كَرَّةً   تَفَادَتْ لَهُ صُمُّ ٱلْجِبَالِ تَفَادِيَا
فَذَاكَ سُلَيْمَانُ ٱلَّذِي سَخَّرَتْ لَهُ   مَعَ ٱلْإِنْسِ وَٱلْجِنِّ ٱلرِّيَاحَ ٱلْمَرَاخِيَا
(136) فَلَوْ كَانَ شَيْءٌ خَالِدًا غَيْرَ رَبِّنَا   لَكَانَ لَهَا مِنْ سَائِرِ ٱلنَّاسِ وَالِيَا

٤٠٥ وَقَالَ يَحْيَى بْنُ زِيَادٍ (طويل) :

عُنِيتُ وَأَعْنَتْنِي ٱللَّيَالِي فَلَا أَرَى   لِأَهْلِ نَعِيمٍ غِبْطَةً لَمْ تَتَصَرَّمِ
قَضَى قَبْلَنَا قَوْمٌ رَجَوْا أَنْ يُقَوِّمُوا   بِلَا تَعَبٍ عَيْشًا فَلَمْ يَتَقَوَّمِ

فَكَأَنَّهُمْ لَمَّا رَأَى ٱلدَّهْرَ خَانَهُ   أَقَرَّ عَلَى ذُلٍّ فَلَمْ يَتَرَمْرَمِ
وَمَا نَحْنُ إِلَّا كَٱلَّذِينَ تَفَارَطُوا   وَإِنَّ ٱلَّذِي يَبْقَى لَكَٱلْمُتَقَدِّمِ

٤٠٦ وَقَالَ ٱبْنُ أَشْمَطَ ٱلْعَبْدِيُّ (مجزوء الكامل):

أَأُمَامَ إِنَّ ٱلدَّهْرَ أَهْلَكَ صَرْفُهُ إِرَمًا وَعَادَا
وَٱحْتَطَّ دَاوُودَ وَأَخْرَجَ مِنْ مَسَاكِنِهَا إِيَادَا
وَسَمَا فَأَدْرَكَ أَسْعَدَ م ٱلْخَيْرَاتِ قَدْ جَمَعَ ٱلْعَتَادَا
ٱلْبَيْضَ وَٱلْحَلَقَ ٱلْمُضَا عَفَ نَسْجُهُ وَحَوَى ٱلتِّلَادَا
وَلَهُ ٱلْكَتَائِبُ يَجْلُبُونَ ٱلْخَيْلَ شُقْرًا أَوْ وِرَادَا
فَٱحْتَطَّهُ وَٱلدَّهْرُ يُعْقِبُ بَعْدَ صَالِحَةٍ فَسَادَا
فَكَأَنَّ ذَٰلِكَ لَمْ يَكُنْ إِلَّا ٱلتَّفَكُّرَ حِينَ بَادَا

٤٠٧ وَقَالَ ٱلْأَحْوَصُ بْنُ مُحَمَّدٍ ٱلْأَنْصَارِيُّ (بسيط) : (137)

ٱلدَّهْرُ إِنْ سَرَّ يَوْمًا لَا قِوَامَ لَهُ   أَحْدَاثُهُ تَصْدَعُ ٱلرَّاسِي مِنَ ٱلْعَلَمِ
يَسْتَنْزِلُ ٱلطَّيْرَ كَرْهًا مِنْ مَنَازِلِهَا   إِلَى ٱلْمَنِيَّةِ وَٱلْآسَادَ فِي ٱلْأَجَمِ
وَيَسْلُبُ ٱلْآمِنَ ٱلْمُغْتَرَّ نِعْمَتَهُ   وَيُلْحِقُ ٱلْمَوْتَ بِٱلْهَيَّابَةِ ٱلْبَرَمِ
مَنْ يَأْمَنُ ٱلدَّهْرَ أَوْ يَرْجُو ٱلْخُلُودَ بِهِ   بَعْدَ ٱلَّذِينَ مَضَوْا فِي سَالِفِ ٱلْأُمَمِ
لَيْسَ ٱمْرُؤٌ كَانَ فِي عَيْشٍ يُسَرُّ بِهِ   يَوْمًا بِأَخْلَدَ مِنْ عَادٍ وَمِنْ إِرَمِ
يَهْوَى ٱلْخُلُودَ وَقَدْ خُطَّتْ مَنِيَّتُهُ   وَلَا مَرَدَّ لِأَمْرٍ خُطَّ بِٱلْقَلَمِ
لَا بُدَّ أَنَّ ٱلْمَنَايَا سَوْفَ تُدْرِكُهُ   وَمَنْ يُعَمَّرْ فَلَنْ يَنْجُو مِنَ ٱلْهَرَمِ
أَيْنَ ٱبْنُ حَرْبٍ وَقَوْمٌ لَا أُحِسُّهُمُ   كَانُوا قَرِيبًا عَلَيْنَا مِنْ بَنِي ٱلْحَكَمِ
بَادُوا وَآثَارُهُمْ فِي ٱلْأَرْضِ بَاقِيَةٌ   تِلْكُمْ مَعَالِمُهُمْ فِي ٱلنَّاسِ لَمْ تَرِمِ

٤٠٨ وَقَالَ مَسْعُودُ بْنُ عُقفَانَ ٱلبَجَلِيُّ (مجزوء الكامل):

إِنَّ أُمْرَءًا يَرْجُو ٱلْخُلُو دَ لَمُسْتَعَارُ(١ اللُّبِّ أَخْرَقْ
أَيَظُنُّ أَنْ يَبْقَى وَلَا يَبْقَى لِحَدِّ ٱلسَّيْفِ رَوْنَقْ

٤٠٩ وَقَالَ طُرَيْحُ بْنُ إِسْمٰعِيلَ ٱلثَّقَفِيُّ (بسيط):

أَلَمْ تَرَ ٱلْمَرْءَ نَصْبًا لِلْحَوَادِثِ مَا تَنْفَكُّ فِيهِ سِهَامُ ٱلدَّهْرِ تَنْتَضِلُ
إِنْ يُعْجِلِ ٱلْمَوْتُ يَحْمِلْهُ عَلَى وَضَحٍ لَحْبٍ مَوَارِدُهُ مَسْلُولَةٌ ذُلُلُ
(138) وَإِنْ تَمَادَتْ بِهِ ٱلْأَيَّامُ فِي عُمُرٍ يَخْلُقْ كَمَا رَثَّ بَعْدَ ٱلْجِدَّةِ ٱلْحُلَلُ
ثُمَّ يَصِيرُ إِلَى أَنْ يَسْتَمِرَّ بِهِ رَيْبُ ٱلْمَنُونِ وَلَوْ طَالَتْ بِهِ ٱلطِّيَلُ
وَٱلدَّهْرُ لَيْسَ بِنَاجٍ مِنْ دَوَائِرِهِ حَيٌّ جَبَانٌ وَلَا مُسْتَأْسِدٌ بَطَلُ
وَلَا دَفِينُ غَيَابَاتٍ لَهُ نَفَقٌ تَحْتَ ٱلتُّرَابِ وَلَا صَوْتٌ وَلَا وَعَلُ
بَلْ كُلُّ شَيْءٍ سَيُبْلِي ٱلدَّهْرُ جِدَّتَهُ حَتَّى يَبِيدَ وَيَبْقَى ٱللّٰهُ وَٱلْعَمَلُ

٤١٠ وَقَالَ مُتَمِّمُ بْنُ نُوَيْرَةَ (كامل):

لَا بُدَّ مِنْ تَلَفٍ مُصِيبٍ فَٱنْتَظِرْ أَبِأَرْضِ قَوْمِكَ أَمْ بِأُخْرَى تُصْرَعُ
وَلَيَأْتِيَنَّ عَلَيْكَ يَوْمٌ وَاحِدٌ يَبْكِي عَلَيْكَ مُقَنَّعٌ لَا تَسْمَعُ

٤١١ وَقَالَ رَبِيعَةُ بْنُ غَزَالَةَ ٱلسَّكُونِيُّ (بسيط):

لَا يُوئِلُ ٱلدَّهْرُ مِنْ صَرْفِ ٱلرَّدَى أَحَدًا وَٱلْمَوْتُ إِنْ آلَ مِنْهُ هَارِبٌ لَحِقَا

الباب الخمسون

فيما قيل في اختلاف الليل والنهار والشهور والاحوال وتقريبهم الآجال

٤١٢ (139) قَالَ أَبُو قُلَابَةَ ٱلطَّائِيُّ وَقَدْ رُوِيَتْ لِغَيْرِهِ (بسيط):

إِنَّ ٱلرَّشَادَ وَإِنَّ ٱلْغَيَّ فِي قَرَنٍ بِكُلِّ ذٰلِكَ يَأْتِيكَ ٱلْجَدِيدَانِ
لَا تَأْمَنَنَّ وَإِنْ أَصْبَحْتَ فِي حَرَمٍ إِنَّ ٱلْمَنَايَا بِجَنْبَي كُلِّ إِنْسَانِ

(١ وفي هامش الكتاب: مُستطار وهي الرواية الصحيحة

٤١٣ وَقَالَ لَبِيدُ بْنُ رَبِيعَةَ ٱلْعَامِرِيُّ (كامل):

غَلَبَ ٱلزَّمَانُ وَكُنْتُ غَيْرَ مُغَلَّبٍ دَهْرٌ طَوِيلٌ دَائِمٌ مَمْدُودُ
يَوْمٌ إِذَا يَأْتِي عَلَيَّ وَلَيْلَةٌ وَكِلَاهُمَا بَعْدَ ٱلْمَضَاءِ يَعُودُ
وَأَرَاهُ يَأْتِي مِثْلَ يَوْمِ رَأَيْتُهُ لَمْ يَنْتَقِصْ وَضَعُفْتُ وَهُوَ شَدِيدُ

٤١٤ وَقَالَ شُجَاعُ بْنُ سِبَاعٍ ٱلضَّبِّيُّ (وافر):

وَأَفْنَانِي وَمَا يَفْنَى نَهَارٌ وَلَيلٌ كُلَّمَا يَمْضِي يَعُودُ
وَمُشْتَهِرٌ مُهِلٌّ بَعْدَ شَهْرٍ وَحَوْلٌ بَعْدَهُ حَوْلٌ جَدِيدُ

٤١٥ وَقَالَ ذُو أَرْفَعَ ٱلْهَمْدَانِيُّ (وافر):

اَرَانِي كُلَّمَا هَرَّمْتُ يَوْمًا اَتَانِي بَعْدَهُ يَوْمٌ جَدِيدُ
يَعُودُ شَبَابُهُ فِي كُلِّ يَوْمٍ وَيَأْبَى لِي شَبَابِي مَا يَعُودُ

٤١٦ وَقَالَ ٱلْأَسْوَدُ بْنُ يَعْفُرَ ٱلتَّمِيمِيُّ (طويل):

غَدَا فَتَيَا دَهْرٍ وَمَرَّ عَلَيْهِمِ نَهَارٌ وَلَيلٌ بِٱلْحِقَانِ ٱلْقَرَائِبَا
(140) اِذَا لَقِيَا جَبًّا جَمِيمًا بِغِبْطَةٍ اَنَاخَ بِهِمْ حَتَّى يُلَاقُوا ٱلْعَجَائِبَا

٤١٧ وَقَالَ ٱلْمُخَبَّلُ ٱلتَّمِيمِيُّ (طويل):

اَ تَهْزَأُ مِنِّي أُمُّ عَمْرَةَ إِنْ رَأَتْ نَهَارًا وَلَيْلًا بَلَّيَانِي فَأَسْرَعَا
فَإِنْ أَكُ لَاقَيْتُ ٱلدَّهَارِيرَ مِنْهُمَا فَقَدْ أَفْنَيَا لُقْمَانَ قَبْلُ وَتُبَّعَا

٤١٨ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ ٱلْأَهْتَمِ ٱلتَّمِيمِيُّ (طويل):

تَطَاوَحَنِي يَوْمٌ جَدِيدٌ وَلَيْلَةٌ هُمَا بَلَّيَا جِسْمِي وَكُلُّ فَتًى بَالِ
اِذَا مَا سَلَخْتُ ٱلدَّهْرَ (١ أَهْلَلْتُ مِثْلَهُ كَفَى قَاتِلًا سَلْخِي ٱلشُّهُورَ وَإِهْلَالِي

٤١٩ وَقَالَ حَاتِمٌ ٱلطَّائِيُّ (بسيط):

يَسْعَى ٱلْفَتَى وَحِمَامُ ٱلْمَوْتِ يُدْرِكُهُ وَكُلُّ يَوْمٍ يُدَنِّي لِلْفَتَى أَجَلَا

٤٢٠ وَقَالَ ذُو ٱلْإِصْبَعِ ٱلْعُدْوَانِيُّ (منسرح):

اَهْلَكَهُ ٱللَّيْلُ وَٱلنَّهَارُ مَعًا وَٱلدَّهْرُ يَعْدُو مُفْتَّلًا جَذَعَا

---

١) وفي الهامش: الشهر وهو اصحّ

٤٢١ وَقَالَ ٱلنَّمِرُ بْنُ تَوْلَبٍ ٱلْعُكْلِيُّ (طويل):

تَدَارَكَ مَا قَبْلَ ٱلشَّبَابِ وَبَعْدَهُ مِنَ ٱلدَّهْرِ أَيَّامٌ تَمُرُّ وَأَغْفُلُ

٤٢٢ وَقَالَ نَهْشَلُ بْنُ حَرِّيٍّ ٱلتَّمِيمِيُّ (وافر):

وَكَمْ قَاسَيْتُ مِنْ سَنَةٍ جَمَادٍ تَعَضُّ ٱللَّحْمَ مَا دُونَ ٱلْعُرَاقِ
(141) إِذَا أَفْنَيْتُهَا بُدِّلْتُ أُخْرَى أَعُدُّ شُهُورَهَا عَدَدَ ٱلْأَوَاقِ
فَأَفْنَتْنِي ٱلسُّنُونَ وَلَيْسَ تَفْنَى وَتَعْدَادُ ٱلْأَهِلَّةِ وَٱلْمُحَاقِ

٤٢٣ وَقَالَ سَامَةُ بْنُ رَبِيعَةَ ٱلْعَبْدِيُّ (بسيط):

اَلدَّهْرُ يَوْمَانِ لَيْلٌ لَا خَفَاءَ بِهِ وَذُو حُجُولٍ تَرَى أَقْرَانَهُ جُدُدَا
لَا يَبْلَيَانِ وَيَبْلَى مَا سِوَاهُمَا مِنْ قَبْلِنَا أَفْنَيَا ٱلْأَمْوَالَ وَٱلْوَلَدَا

٤٢٤ وَقَالَ عَبْدُ ٱللهِ بْنُ مُخَارِقٍ (طويل):

مَتَى يَشْتَمِلْ يَوْمٌ عَلَيْكَ وَلَيْلَةٌ يَلُحْ مِنْهُمَا فِي عَارِضَيْكَ قَتِيرُ
جَدِيدَانِ يَبْلَى فِيهِمَا كُلُّ صَالِحٍ حَثِيثَانِ هٰذَا رَائِحٌ وَبَكُورُ

٤٢٥ وَقَالَ أَيْضًا (وافر):

إِذَا مَا لَيْلَةٌ مَرَّتْ وَيَوْمٌ أَتَى يَوْمٌ وَلَيْلَتُهُ جَدِيدُ
أَبَادَ ٱلْأَوَّلِينَ وَكُلَّ قَرْنٍ وَعَادًا مِثْلَ مَا بَادَتْ ثَمُودُ

٤٢٦ وَقَالَ كِلَابُ بْنُ أَوْسٍ (طويل):

وَأَفْنَى شَبَابِي مَرُّ يَوْمٍ وَلَيْلَةٍ وَنَقْصُ ٱلْقُوَى مِنْ لَيِّ مَرِّتِيِّ ٱلشَّزْرِ
وَعَامٌ أُقَاسِيهِ فَيَرْجِعُ مِثْلُهُ وَشَهْرٌ إِذَا وَلَّى رَمَانِي إِلَى شَهْرِ

٤٢٧ وَقَالَ كَعْبُ بْنُ مَالِكٍ ٱلْأَنْصَارِيُّ (بسيط): (142):

وَإِنَّمَا قُوَّةُ ٱلْإِنْسَانِ مَا عُمِرَتْ عَادِيَةٌ كَأَرْتِدَادِ ٱلثَّوْبِ لِلسَّانِ (كذا)
إِنْ يَسْلَمِ ٱلْمَرْءُ مِنْ قَتْلٍ وَمِنْ مَرَضٍ فِي لَذَّةِ ٱلْعَيْشِ أَبْلَاهُ ٱلْجَدِيدَانِ

٤٢٨ قَالَ ٱلنَّابِغَةُ ٱلذُّبْيَانِيُّ (كامل):

وَلَقَدْ تَرَى أَنَّ ٱلَّذِي هُوَ غَالَهُمْ قَدْ غَالَ حِمْيَرَ قَبْلَهَا ٱلصَّبَّاحَا

وَٱلتُّبَّعَيْنِ وَذَا نُوَاسٍ عَنْوَةً   وَعَلَى أُذَيْنَـةَ سَلَّبَ ٱلْأَنْوَاحَا
مَا لَبِثَ ٱلْفِتْيَانِ أَنْ عَصَفَا بِهِمْ   وَلِكُلِّ قُفْلٍ يَسَّرَا مِفْتَاحَا

٤٢٩ وَقَالَ رُؤْبَةُ بْنُ عَجَّاجٍ (رجز):

إِذَا ٱلْجَدِيدَانِ ٱسْتَدَارَا أَلْحَقَا   بِٱلْأَوَّلِينَ ٱلْآخِرِينَ رُفَقَا
كَرَّ ٱلْجَدِيدَانِ بِنَا وَٱنْطَلَقَا   وَلَا يُجِدَّانِ إِذَا مَا أَخْلَقَا
وَإِنْ هُمَا بَيْنَ ٱلْجَمِيعِ فَرَّقَا   فُرْقَةَ مَوْتٍ أَبْعَدَا وَأَسْحَقَا

٤٣٠ وَقَالَ يَزِيدُ بْنُ سَلْمَى ٱلضَّبِّيُّ (طويل):

وَمَا ٱلدَّهْرُ إِلَّا لَيْلَةٌ عَقْبُ يَوْمِهَا   حَثِيثٌ إِذَا مَا ٱللَّيْلُ عَنْهُ تَحَوَّلَا (١
يَكُرَّانِ هٰذَا ثُمَّ هٰـذَا عَلَى ٱلْفَتَى   مُقَارَضَةً إِنْ أَبْطَأَا أَوْ تَعَجَّلَا
وَلَا يُلْبِثُ ٱلْإِنْسَانَ مَرُّهُمَا بِهِ   وَإِنْ كَانَ أَبْقَى مِنْ حِجَارَةِ يَذْبُلَا
وَطَسْمًا بِأَعْرَاضِ ٱلْيَمَامَةِ أَهْلَكَا   وَذَا جَدَنٍ وَقَبْلَهُ رَبَّ مَوْكَلَا

(143) الباب الحادي والخمسون

فيما قيل فيما يصير اليهِ مَن تمنّى البقاء وطال عمرهُ

٤٣١ قَالَ ٱلنَّابِغَةُ ٱلْجَعْدِيُّ (مجزوء الكامل):

اَلْمَرْءُ يَهْوَى أَنْ يَعِيشَ م وَطُولُ عَيْشٍ مَا يَضُرُّهْ
تَذْوِي نَضَارَتُهُ وَيَعْبُرُ م بَعْدَ حُلْوِ ٱلْعَيْشِ مُرُّهْ
وَتَتَابَعُ ٱلْأَحْدَاثُ حَتَّى م مَا يَرَى شَيْئًا يَسُرُّهْ

٤٣٢ وَقَالَ ٱلنَّمِرُ بْنُ تَوْلَبٍ ٱلتَّمِيمِيُّ (بسيط):

يَوَدُّ ٱلْفَتَى طُولَ ٱلسَّلَامَةِ وَٱلْغِنَى   فَكَيْفَ يَرَى طُولَ ٱلسَّلَامَةِ يَفْعَلُ

(١ ورد في الهامش ما نصّهُ: في حفظي هٰكذا كانَ شَيْخِي يُنْشِدُ كَثِيرًا:
وَمَا ٱلدَّهْرُ إِلَّا لَيْلَـةٌ وَنَهَارُهَا   يَكُرَّانِ فِي سَبْتٍ جَدِيدٍ إِلَى سَبْتِ
فَقُلْ لِجَدِيدِ ٱلثَّوْبِ لَا بُدَّ مِن بِلًى   وَقُلْ لِٱجْتِمَاعِ ٱلشَّمْلِ لَا بُدَّ مِن شَتِّ

يَوَدُّ ٱلْفَتَى بَعْدَ ٱعْتِدَالٍ وَصِحَّةٍ   يَنُوءُ إِذَا رَامَ ٱلْقِيَامَ فَيُحْمَلُ

٤٣٣ وَقَالَ خَالِدُ بْنُ حُذْلُمٍ ٱلْأَسَدِيُّ (كامل):

مَنْ لَا تُعَالِجُهُ مَنِيَّتُهُ   يُتْرَكْ إِلَى كَافٍ مِنَ ٱلْهَرَمِ
وَٱلْمَرْءُ مَا دَامَتْ حُشَاشَتُهُ   وَقْفٌ عَلَى ٱلْحَدَثَانِ وَٱلْأَلَمِ

٤٣٤ وَقَالَ عَبْدُ ٱلرَّحْمٰنِ بْنُ أَسَدٍ ٱلْأَسَدِيُّ (وافر):

يَوَدُّ ٱلْمَرْءُ لَوْ تَفِدَ ٱللَّيَالِي   وَكَانَ ذَهَابُهُنَّ لَهُ ذَهَابَا

٤٣٥ وَقَالَ حُمَيْدُ بْنُ ثَوْرٍ ٱلْهِلَالِيُّ (طويل): (144)

أَرَى بَصَرِي قَدْ رَابَنِي بَعْدَ صِحَّةٍ   وَحَسْبُكَ دَاءً أَنْ تَصِحَّ وَتَسْلَمَا

٤٣٦ وَقَالَ عَامِرُ بْنُ جُوَيْنٍ ٱلطَّائِيُّ (مجزوء الكامل):

ٱلْمَرْءُ يَبْكِي لِلسَّلَا   مَةِ وَٱلسَّلَامَةُ قَدْ تَحُصُّهْ

الباب الثاني والخمسون

فيما قيل في اليأس من البقاء وحذر الموت وترقُّبه وقلّة الحيل فيه

٤٣٧ قَالَ سَيْفُ بْنُ وَهْبٍ ٱلطَّائِيُّ (متقارب):

أَلَا إِنَّنِي هَالِكٌ ذَاهِبُ   فَلَا تَحْسِبُوا أَنَّنِي كَاذِبُ
لَبِسْتُ شَبَابِي فَأَفْنَيْتُهُ   وَأَدْرَكَنِي ٱلْبَطَلُ ٱلْغَالِبُ

٤٣٨ وَقَالَ بَعْضُ ٱلْأَعْرَابِ (رجز):

أُرِيدُ أَنْ أَبْقَى وَيَبْقَى وَلَدِي   وَأَنْ تَدُومَ قُوَّتِي وَجَلَدِي
مُوَفَّرًا عَلَيَّ مَا تَحْوِي يَدِي   وَهٰذِهِ أَمَانِيَاتُ ٱلْفَنَدِ

٤٣٩ وَقَالَ سَلَمَةُ بْنُ ٱلْخُرْشُبِ أَحَدُ بَنِي أَنْمَارِ بْنِ بَغِيضٍ وَقَدْ رُوِيَتْ لِغَيْرِهِ أَيْضًا (طويل):

وَنَصْرُ بْنُ دُهْمَانَ ٱلْهُنَيْدَةَ عَاشَهَا   وَتِسْعِينَ عَامًا ثُمَّ قُوِّمَ فَٱنْصَافَا
وَعَاوَدَ عَقْلًا بَعْدَ مَا فَاتَ عَقْلُهُ   وَرَاجَعَهُ شَرْخُ ٱلشَّبَابِ ٱلَّذِي فَاتَا

(145) وَعَادَ سَوَادُ ٱلرَّأْسِ بَعْدَ بَيَاضِهِ وَلٰكِنَّهُ مِنْ بَعْدِ ذَا كُلِّهِ مَاتَا

٤٤٠ وَقَالَ ثَعْلَبَةُ بْنُ حَزْنٍ ٱلْعَبْدِيُّ (طويل):

لَوْ كُنْتُ فِي غُمْدَانَ يَحْرُسُ بَابَهُ أَرَاجِيلُ أُحْبُوشٍ وَأَسْوَدُ آلِفُ
إِذًا لَأَتَتْنِي حَيْثُ كُنْتُ مَنِيَّتِي يَخُبُّ بِهَا هَادٍ إِلَيَّ وَقَائِفُ

٤٤١ وَقَالَ ٱلْمُمَزَّقُ ٱلْعَبْدِيُّ (طويل):

وَلَوْ كُنْتُ فِي بَيْتٍ تُسَدُّ خَصَاصُهُ حَوَالَيَّ مِنْ أَبْنَاءِ بَكْرَةَ مَجْلِسُ
وَلَوْ كَانَ عِنْدِي حَازِيَانِ وَكَاهِنٌ وَعَلَّقَ أَنْحَاسًا عَلَيَّ ٱلْمُنَحِّسُ (١
إِذًا لَأَتَتْنِي حَيْثُ كُنْتُ مَنِيَّتِي يَخُبُّ بِهَا هَادٍ إِلَيَّ مُعَفِّرِسُ

٤٤٢ وَقَالَ أَيْضًا (كامل):

لَوْ كُنْتُ فِي غُمْدَانَ لَسْتُ بِبَارِحٍ مِنْهُ وَشُدَّ خَصَاصُهُ بِٱلطِّينِ
عِنْدِي شَرَابٌ مَا ٱشْتَهَيْتُ وَمَأْكَلٌ جَاءَتْ إِلَيَّ مَنِيَّتِي تَبْغِينِي

٤٤٣ وَقَالَ عَامِرُ ٱلْجَرْمِيُّ (وافر):

وَلَوْ أَنِّي حَلَلْتُ بِذِي دُرُوٍّ (؟) يَبِيتُ عَلَى مَنَاكِبِهِ ٱلضَّرِيبُ
مِزَلِّ ٱلْمُرْتَقَى لِلرِّيحِ فِيهِ غِنَاءٌ بِٱلْأَصَايِلِ أَوْ نَحِيبُ
إِذًا لَسَعَتْ لَهُ ٱلْأَيَّامُ حَتَّى تَحُلَّ عَلَيَّ فَاقِرَةٌ ذَنُوبُ
وَلَا يَبْقَى لِرَيْبِ ٱلدَّهْرِ إِلَّا يَرَمْرَمُ أَوْ عَمَايَةُ أَوْ عَسِيبُ

٤٤٤ (146) وَقَالَ عَدِيُّ بْنُ زَيْدٍ (خفيف):

لَيْسَ لِلْمَرْءِ عُصْرَةٌ مِنْ وَقَاحِ م ٱلدَّهْرِ تُغْنِي عَنْهُ سَنَامُ عَنَاقِ
قَدْ تَبَيَّنْتُ فِي ٱلْخُطُوبِ ٱلَّتِي م قَبْلِي فَمَا بَعْدَهَا إِلَى ٱلْيَوْمِ بَاقِي
وَأَرَى ٱلشَّاهِقَ ٱلْمُدِلَّ بِهِ ٱلْأَرْ وَى دُوَيْنَ ٱلسَّحَابِ وَعْرَ ٱلْمَرَاقِي
وَذِلَالُ (٢ ٱلْعَزِيزِ بِٱلْجَمْعِ ذِي ٱلْأَرْ كَانِ كُلًّا مَعَادُهُ غَيْرُ وَاقِي

(١ كذا في الاصل. وفي الهامش: وعلّق انجاساً عليَّ المنجّس . وهو الصواب
(٢ وفي الهامش: دلال . وهو اصح

لَا يُعَرِّي رَيْبُ ٱلْمَنُونِ ذَوِي ٱلْعَيْشِ م وَلَا مَنْ حَيَاتُهُ بِرَمَاقِ
كُلُّ حَيٍّ تَقُودُهُ كَفُّ هَادٍ جَرَّ عَيْنٍ يُغْشِيهِ مَا هُوَ لَاقِي

٤٤٥ وَقَالَ أَيْضًا (وافر):

أَلَمْ تَرَ أَنَّ رَيْبَ ٱلدَّهْرِ يَعْلُو اخَا ٱلنَّجَدَاتِ وَٱلْحِصْنَ ٱلْحَصِينَا
وَلَمْ تَلْقَ ٱلْفَتَى يَبْقَى لِشَيْءٍ وَلَوْ أَثْرَى وَلَوْ وَلَدَ ٱلْبَنِيَا
وَإِنْ أَغْفَلْنَ ذَا جَدٍّ عَظِيمٍ عَلِقْنَ بِهِ وَإِنْ أَمْهَلْنَ حِينَا

٤٤٦ وَقَالَ أَيْضًا (رمل):

وَأَرَى ذَا ٱلْعَيْشِ لَا تُحْرِزُهُ لُمَعَةٌ يَعْمُرُ أَوْ غَيْبُ وَطَنْ
هَلْ لَهُ إِنْ لَمْ يَمُتْ فِي قَعَصٍ مِنْ غِنَاهُ غَيْرُ قَبْرٍ وَكَفَنْ
بَيْنَمَا يَغْبِطُهُ أَشْيَاعُهُ قَلَبَ ٱلدَّهْرُ لَهُ ظَهْرَ ٱلْمِجَنْ

٤٤٧ وَقَالَ أَيْضًا (خفيف): (147)

قَدْ يَنَامُ ٱلْفَتَى صَحِيحًا فَيَرْدَى وَلَقَدْ بَاتَ آمِنًا مَسْرُورَا
لَا أَرَى ٱلْمَوْتَ يَسْبِقُ ٱلْمَوْتَ شَيْءٌ نَقَضَ ٱلْمَوْتُ ذَا ٱلْغِنَى وَٱلْفَقِيرَا
يُدْرِكُ ٱلْأَعْصَمَ ٱلْفَرُورَ وَيُرْدِي م ٱلطَّيْرَ فِي ٱلنِّيقِ يَبْتَنِينَ ٱلْوُكُورَا
أَيُّهَا ٱلنَّائِمُ ٱلْمُغَفَّلُ أَبْصِرْ انْ تَكُونَ ٱلْمُبَادَرَ ٱلْمَبْدُورَا
كَمْ تَرَى ٱلْيَوْمَ مِنْ صَحِيحٍ مُعَافًى وَغَدًا حَشْوَ رِيطَةٍ مَقْبُورَا
أَيْنَ أَيْنَ ٱلْفِرَارُ مِمَّا سَيَأْتِي لَا أَرَى طَائِرًا نَجَا إِنْ يَطِيرَا

٤٤٨ وَقَالَ ٱلْمُخَبَّلُ ٱلسَّعْدِيُّ (كامل):

وَتَقُولُ عَاذِلَتِي وَلَيْسَ لَهَا بِغَدٍ وَلَا مَا بَعْدَهُ عِلْمُ
إِنَّ ٱلثَّرَاءَ هُوَ ٱلْخُلُودُ وَإِنَّ م ٱلْمَرْءَ يُكْرِبُ يَوْمَهُ ٱلْعُدْمُ
إِنِّي وَجَدِّكَ مَا تُخَلِّدُنِي مِئَةٌ يَطِيرُ عَفَاؤُهَا أُدْمُ
وَلَئِنْ بَنَيْتُ لِيَ ٱلْمُشَقَّرَ فِي هَضْبٍ تُقَصِّرُ دُونَهُ ٱلْعُصْمُ

لِيَقِيَنِي عَنِّي ٱلْمَنِيَّةَ إِنَّ م ٱللَّهَ لَيْسَ كَحُكْمِهِ حُكْمُ

٤٤٩ وَقَالَ أَبُو ذُؤَيْبٍ ٱلْهُذَلِيُّ (طويل):

يَقُولُونَ لِي لَوْ كَانَ بِٱلرَّمْلِ لَمْ يَمُتْ نُشَيْبَةُ وَٱلطُّرَّاقُ يَكْذِبُ قِيلُهَا
وَلَوْ أَنَّنِي ٱسْتَوْدَعْتُهُ ٱلشَّمْسَ لَٱرْتَقَتْ إِلَيْهِ ٱلْمَنَايَا عَيْنُهَا أَوْ رَسُولُهَا

٤٥٠ وَقَالَ قُسُّ بْنُ سَاعِدَةَ ٱلإِيَادِيُّ (مجزوء الكامل): (148)

فِي ٱلذَّاهِبِينَ ٱلْأَوَّلِينَ م مِنَ ٱلشُّعُوبِ لَنَا مَعَابِرْ
لَمَّا رَأَيْتُ مَوَارِدًا لِلْمَوْتِ لَيْسَ لَهَا مَصَادِرْ
وَرَأَيْتُ قَوْمِي نَحْوَهَا تَسْعَى ٱلْأَصَاغِرُ وَٱلْأَكَابِرْ
لَا يَرْجِعُ قَوْمِي إِلَيَّ م وَلَا مِنَ ٱلْبَاقِينَ غَابِرْ
أَيْقَنْتُ أَنِّي لَا مَحَالَةَ حَيْثُ صَارَ ٱلْقَوْمُ صَائِرْ

٤٥١ وَقَالَ أَبُو ذُؤَيْبٍ ٱلْهُذَلِيُّ (كامل):

وَلَقَدْ حَرَصْتُ بِأَنْ أُدَافِعَ عَنْهُمُ فَإِذَا ٱلْمَنِيَّةُ أَقْبَلَتْ لَا تُدْفَعُ
وَإِذَا ٱلْمَنِيَّةُ أَنْشَبَتْ أَظْفَارَهَا أَلْفَيْتَ كُلَّ تَمِيمَةٍ لَا تَنْفَعُ

٤٥٢ وَقَالَ آخَرُ (منسرح):

لَوْ فَاتَ شَيْءٌ تُرَى لَفَاتَ أَبُو حَيَّانَ لَا عَاجِزٌ وَلَا وَكَلُ
ٱلْحُوَّلُ ٱلْقُلَّبُ ٱلْأَرِيبُ وَلَنْ تُدْفَعَ وَقْتَ ٱلْمَنِيَّةِ ٱلْحِيَلُ

٤٥٣ وَقَالَ رَبِيعَةُ بْنُ تَوْبَةَ ٱلْعَبْدِيُّ (طويل):

لَوْ كَانَ شَيْءٌ فَائِتَ ٱلْمَوْتِ أَحْرَزَتْ عَمَايَةُ إِذْ رَاحَ ٱلْأَغَرُّ ٱلْمُوَقَّفُ
يَرُودُ بِأَرْضٍ مَاؤُهَا فِي قِلَاتِهَا يُصِيفُ بِهَا بَعْدَ ٱلرَّبِيعِ وَيُخْرِفُ
إِذَا شَاءَ طَلْعٌ أَوْ أَرَاكٌ وَسَخْبَرٌ لَدَيْهِ وَذُو ظِلٍّ مِنَ ٱلْغَارِ أَجْرَفُ
يُكَسِّرُ أَطْرَافَ ٱلْبَشَامِ بِرَوْقِهِ وَمِنْ دُونِهِ هَضْبٌ مُنِيفٌ وَنَفْنَفُ
(149) فَمَا زَالَ عَنْهُ ٱلْحَيْنُ حَتَّى سَمَا لَهُ أَبُو صِبْيَةٍ طَاوٍ مِنَ ٱلزَّادِ أَعْجَفُ

يُعَالِجُهُ عَنْ نَفْسِهِ وَبِكَفِّهِ (١ مُذَرَّبَةٌ زُرْقٌ وَفَرْعٌ مُعَطَّفُ

٤٥٤ وَقَالَ جِذْلُ بْنُ أَشْمَطَ ٱلْعَبْدِيُّ (منسرح):

لَا يَنْفَعُ ٱلْهَارِبَ ٱلْفِرَارُ مِنَ م ٱلْمَوْتِ إِذَا مَا تَقَارَبَ ٱلْأَجَلُ
تَعْدُو ٱلْمَنَايَا عَلَى أُسَامَةَ فِي م ٱلْخِيسِ عَلَيْهِ ٱلطَّرْفَاءُ وَٱلْأَسَلُ
وَتَصْرَعُ ٱلطَّائِرَ ٱلْمُدَوِّمَ فِي م ٱلْجَوِّ وَيَشْقَى بِرَيْبِهِ ٱلْوَعِلُ

٤٥٥ وَقَالَ رَجُلٌ مِنْ عَبْدِ ٱلْقَيْسِ (طويل):

أَلَمْ تَرَ أَنَّ ٱلدَّهْرَ يَوْمٌ وَلَيْلَةٌ وَأَنَّ ٱلْفَتَى يَسْعَى بِحَبْلَيْهِ عَانِيَا
يَرُوحُ وَيَغْدُو وَٱلْمَنِيَّةُ قَصْدُهُ وَلَا بُدَّ يَوْمًا أَنْ يُلَاقِي ٱلدَّوَاهِيَا
ضَلَالٌ لِمَنْ يَرْجُو ٱلْخُلُودَ وَقَدْ رَأَى صُرُوفَ ٱللَّيَالِي يَقْتَلِعْنَ ٱلرَّوَاسِيَا

٤٥٦ وَقَالَ أَيْضًا (طويل):

أَلَمْ تَرَ أَنَّ ٱلدَّهْرَ يَأْتِي بِصَرْفِهِ عَلَى كُلِّ مَنْ تَحْوِي ٱلْبِلَادُ مِنَ ٱلْإِنْسِ
وَلَوْ لَمْ يَمُتْ مِمَّنْ تَرَى غَيْرُ وَاحِدٍ لَكُنْتُ جَدِيرًا انْ أَخَافَ عَلَى نَفْسِي

٤٥٧ وَقَالَ ايضًا (طويل):

لَوْ كُنْتُ فِي أَعْلَى عَمَايَةَ يَافِعًا مَعَ ٱلْعُصْمِ دُونِي صَخْرُهَا وَجُنُودُهَا
(150) إِذًا لَأَتَتْنِي حَيْثُ كُنْتُ مَنِيَّتِي يَحُثُّ بِهَا هَادٍ إِلَيَّ يَقُودُهَا

الباب الثالث والخمسون

فيما قيل في التبرُّم بالحياة والملالة من طول العمر

٤٥٨ قَالَ لَبِيدُ بْنُ رَبِيعَةَ ٱلْعَامِرِيُّ (كامل):

وَلَقَدْ سَئِمْتُ مِنَ ٱلْحَيَاةِ وَطُولِهَا وَسُؤَالِ هٰذِي ٱلنَّاسِ كَيْفَ لَبِيدُ
وَغَنِيتُ سَبْتًا قَبْلَ مَجْرَى دَاحِسٍ لَوْ كَانَ لِلنَّفْسِ ٱللَّجُوجِ خُلُودُ

٤٥٩ وَقَالَ أَيْضًا (رمل):

فَمَتَى أَهْلِكُ لَا أَحْفِلُهُ بَجَلِي ٱلْآنَ مِنَ ٱلْعَيْشِ بَجَلْ

(١ كذا في الهامش وهو الصواب . وفي الاصل : ويكفُّهُ

مِنْ حَيَاةٍ قَـدْ مَلِلْنَا طُولَهَا وَجَدِيرٌ طُولُ عَيْشٍ أَنْ يُمَلْ

٤٦٠ وَقَالَ ٱلْمُسْتَوْغِرُ بْنُ رَبِيعَةَ (كامل):

وَلَقَدْ سَئِمْتُ مِنَ ٱلْحَيَاةِ وَطُولِهَا وَعَمِرْتُ مِنْ عَدَدِ ٱلسِّنِينِ مِئِينَا
مِئَةٌ مَضَتْ مِئَتَانِ لِي مِنْ بَعْدِهَا وَٱزْدَدْتُ مِنْ عَدَدِ ٱلشُّهُورِ سِنِينَا

٤٦١ وَقَالَ أَكْثَمُ بْنُ صَيْفِيٍّ ٱلتَّمِيمِيُّ (طويل):

وَإِنَّ ٱمْرَءًا قَدْ عَاشَ تِسْعِينَ حِجَّةً اِلَى مِائَةٍ لَمْ يَسْأَمِ ٱلْعَيْشَ جَاهِلُ
مَضَتْ مِئَتَانِ غَيْرَ سِتٍّ وَأَرْبَعٍ وَذَلِكَ مِنْ عَدِّ ٱللَّيَالِي قَلَائِلُ

٤٦٢ (١٥١) وَقَالَ ثَعْلَبَةُ بْنُ كَعْبٍ ٱلْأَوْسِيُّ (وافر):

لَقَدْ صَاحَبْتُ أَقْوَامًا فَأَمْسَوْا خُفَاتًا مَا يُجَابُ لَهُمْ دُعَاءُ
مَضَوْا قَصْدَ ٱلسَّبِيلِ وَخَلَّفُونِي فَطَالَ عَلَيَّ بَعْـدَهُمُ ٱلثَّوَاءُ
فَأَصْبَحْتُ ٱلْغَدَاةَ رَهِينَ بَثِّي وَأَخْلَفَنِي مِنَ ٱلدَّهْرِ ٱلرَّجَاءُ

٤٦٣ وَقَالَ كَعْبُ بْنُ رَدَأَةَ ٱلنَّخَعِيُّ (رجز)

لَمْ يَبْقَ يَا أَسْمَاءُ مِنْ لِدَاتِي أَبُو بَنِينَ لَا وَلَا بَنَاتِ
وَلَا عَقِيمٍ غَيْرِ ذِي ثَبَاتِ مِنْ مَسْقَطِ ٱلشِّحْرِ إِلَى ٱلْفُرَاتِ
إِلَّا يُعَدُّ ٱلْيَوْمَ فِي ٱلْأَمْوَاتِ هَلْ مُشْتَرٍ أَبِيعُـهُ حَيَاتِي

٤٦٤ وَقَالَ زُهَيْرُ بْنُ جَنَابٍ ٱلْكَلْبِيُّ (وافر):

لَقَدْ عُمِّرْتُ حَتَّى مَا أُبَالِي أَحَتْفِي فِي صَبَاحٍ أَوْ مَسَاءِ
وَحَقَّ لِمَنْ أَتَى مِـائَتَانِ عَامًا عَلَيْـهِ أَنْ يَمَلَّ مِنَ ٱلثَّوَاءِ

٤٦٥ وَقَالَ أَيْضًا (كامل):

أَبَنِيَّ إِنْ أَهْلِكْ فَإِنِّي م قَدْ بَنَيْتُ لَكُمْ بَنِيَّهْ
وَتَرَكْتُكُمْ أَبْنَاءَ سَا دَاتٍ زِنَادُكُمُ وَرِيَّهْ
مِنْ كُلِّ مَا نَالَ ٱلْفَتَى قَدْ نِلْتُهُ إِلَّا ٱلتَّحِيَّهْ

(152) وَٱلْمَوْتُ خَيْرٌ لِلْفَتَى فَلْيَهْلِكَنْ وَبِهِ بَقِيَّهْ
مِنْ أَنْ يُرَى هَرِمًا يُقَا دُ كَمَا تُقَادُ بِهِ ٱلْمَطِيَّهْ

٤٦٦ وَقَالَ مُحَصِّنُ بْنُ عُتْبَانَ ٱلزُّبَيْدِيُّ (وافر):

أَلَا يَا سَلْمَ إِنِّي لَسْتُ مِنْكُمْ وَلٰكِنِّي ٱمْرُؤٌ قَوْمِي شَعُوبُ
دَعَانِي ٱلدَّاعِيَانِ فَقُلْتُ إِيبَا فَقَالَا كُلُّ مَنْ يُدْعَى يُجِيبُ
أَلَا يَا سَلْمَ أَعْيَتْنِي ٱللَّيَالِي فَمَشْيِي حِينَ أُعْجِلُهُ دَبِيبُ
وَصِرْتُ رَذِيَّةً فِي ٱلْبَيْتِ كَلًّا تَأَذَّى بِي ٱلْأَبَاعِدُ وَٱلْقَرِيبُ

٤٦٧ وَقَالَ أَبُو زُبَيْدٍ ٱلطَّائِيُّ (طويل):

إِذَا أَصْبَحَ ٱلْمَرْءُ ٱلَّذِي كَانَ حَازِمًا يُحَلُّ بِهِ حَلَّ ٱلْجَوَارِي وَيُرْحَلُ
فَلَيْسَ لَهُ فِي ٱلْعَيْشِ خَيْرٌ يُرِيدُهُ وَتَكْفِينُهُ مَيْتًا أَعَفُّ وَأَجْمَلُ
أَتَانِي رَسُولُ ٱلْمَوْتِ يَا مَرْحَبًا بِهِ وَيَا حَبَّذَا هُوَ مُرْسَلًا حِينَ يُرْسَلُ

٤٦٨ وَقَالَ أَوْسُ بْنُ رَبِيعَةَ ٱلْخُزَاعِيُّ (وافر):

لَقَدْ عُمِّرْتُ حَتَّى مَلَّ أَهْلِي ثَوَائِي عِنْدَهُمْ وَسَئِمْتُ عُمْرِي
وَحُقَّ لِمَنْ أَتَى مِئَتَانِ عَامًا عَلَيْهِ وَأَرْبَعٌ مِنْ بَعْدِ عَشْرِ
يَمَلُّ مِنَ ٱلثَّوَاءِ وَصُبْحِ يَوْمٍ يُغَادِيهِ وَلَيْلٍ بَعْدُ يَسْرِي
(153) فَبَلِيَ جِدَّتِي وَتُرِكْتُ شِلْوًا وَبَاحَ بِمَا أُجِنُّ ضَمِيرُ صَدْرِي

الباب الرابع والخمسون

فيما قيل في تحكيم الدهر الانسانَ بالتجارب والعظات

٤٦٩ قَالَ عَدِيُّ بْنُ زَيْدٍ ٱلْعِبَادِيُّ (طويل):

أَعَاذِلَ مَنْ لَمْ تُحْكِمِ ٱلنَّفْسُ خَالِيًا عَنِ ٱلْجَهْلِ لَمْ يَرْشُدْ لِقَوْلِ مُفَنِّدِ
كَفَى وَاعِظًا لِلْمَرْءِ أَيَّامُ عُمْرِهِ تَرُوحُ لَهُ بِٱلْوَاعِظَاتِ وَتَغْتَدِي

٤٧٠ وَقَالَ ٱلْهَيْثَمُ بْنُ ٱلْأَسْوَدِ ٱلنَّخَعِيُّ (طويل):

وَفِي ٱلدَّهْرِ وَٱلْأَيَّامِ لِلْمَرْءِ وَاعِظٌ ... وَتَصْرِيفُ مَا يَبْدُو لَهُ وَٱلْمَغِيبُ

٤٧١ وَقَالَ ٱلْأَعْوَرُ ٱلشَّنِّيُّ (وافر):

لَقَدْ أَصْبَحْتُ لَا أَحْتَاجُ فِيمَا ... بَلَوْتُ مِنَ ٱلْأُمُورِ إِلَى سُؤَالِ

وَذٰلِكَ أَنَّنِي أَدَّبْتُ نَفْسِي ... وَمَاحَلْتُ ٱلرِّحَالَ (١ ذَوِي ٱلْمِحَالِ

٤٧٢ وَقَالَ عُبَيْدُ ٱللهِ بْنُ ٱلْحُرِّ ٱلْجُعْفِيُّ (طويل):

إِذَا مَا رَأَيْتَ ٱلسِّنَّ لَا تَعِظُ ٱمْرَءًا ... قَدِيمًا وَقَدْ قَاسَى ٱلْأُمُورَ وَجَرَّبَا

فَدَعْهُ وَمَا ٱسْتَهْوَى عَلَيْـهِ فَإِنَّهُ ... ضَعِيفٌ وَنَكِّبْ عَنْهُ كَيْفَ تَنَكَّبَا

٤٧٣ وَقَالَ أَيْضًا (طويل): (154)

حَلَبْتُ خُلُوفَ ٱلدَّهْرِ كَهْلًا وَيَافِعًا ... وَجَرَّبْتُ حَتَّى أَحْكَمَتْنِي ٱلتَّجَارِبُ

٤٧٤ وَقَالَ مُقَاتِلُ بْنُ مَسْعُودٍ ٱلْعَبْدِيُّ (طويل):

عَرَفْتُ ٱللَّيَالِيَ بُؤْسَهَا وَنَعِيمَهَا ... وَحَنَّكَنِي صَرْفُ ٱلزَّمَانِ وَأَدَّبَا

٤٧٥ وَقَالَ ٱبْنُ أُمِّ حَزْنَةَ (كامل):

وَلَقَدْ حَلَبْتُ ٱلدَّهْرَ أَشْطُرَهُ ... وَعَرَفْتُ مَا آتِي مِنَ ٱلْأَمْرِ

الباب الخامس والخمسون

فيما قيل في الشَّماتة وتحذير عاقبتها

٤٧٦ قَالَ مَالِكُ بْنُ عَمْرٍو ٱلْأَسَدِيُّ (وافر):

إِذَا مَا ٱلدَّهْرُ رَفَّعَ عَنْ أُنَاسٍ ... كَلَاكِلَهُ أَنَاخَ بِآخَرِينَا

فَقُلْ لِلشَّامِتِينَ بِنَا أَفِيقُوا ... سَيَلْقَى ٱلشَّامِتُونَ كَمَا لَقِينَا

٤٧٧ وَقَالَ عَدِيُّ بْنُ زَيْدٍ (خفيف):

أَيُّهَا ٱلشَّامِتُ ٱلْمُعَيِّرُ بِٱلدَّهْـرِ أَأَنْتَ ٱلْمُبَرَّأُ ٱلْمَوْفُورُ

١) وفي الهامش: الرجال . وهو الصواب

امْ لَدَيْكَ ٱلْعَهْدُ ٱلْوَثِيقُ مِنَ م ٱلْأَيَّامِ بَلْ أَنتَ جَاهِلٌ مَغْرُورُ
مَنْ رَأَيْتَ ٱلْمَنُونَ خَلَّدْنَ أَوْ كَا نَ عَلَيْــهِ مِنْ أَنْ يُضَامَ خَفِيرُ

٤٧٨ وَقَالَ يَزِيدُ بْنُ ٱلْحَكَمِ ٱلثَّقَفِيُّ (طويل): (155)

لَا يَفْرَحَنَّ ٱلشَّامِتُونَ فَإِنَّمَا يَعِيشُونَ بَعْدَ ٱلذَّاهِبِينَ لَيَالِيَا
وَلَا تَحْسَبُوا ٱلْآجَالَ مِنْهُم بَعِيدَةً فَإِنَّ قَرِيبًا كُلُّ مَا كَانَ جَائِيَا

٤٧٩ وَقَالَ ثَابِتُ قُطْنَةَ ٱلْأَزْدِيُّ (خفيف):

قُلْ لِمَنْ كَانَ شَامِتًا بِيَزِيــدٍ مَا جَنَاهُ ٱلزَّمَانُ شَيْئًا بَــدِيَّا
وَكَذَاكَ ٱلزَّمَانُ يَعْصِفُ بِٱلْمَرْ ءِ وَإِنْ كَانَ قَبْلَ ذَاكَ رَخِيَّا

٤٨٠ وَقَالَ حَارِثَةُ بْنُ بَدْرٍ ٱلتَّمِيمِيُّ (بسيط):

يَا أَيُّهَا ٱلشَّامِتُ ٱلْمُبْدِي عَدَاوَتَهُ مَا بِٱلْمَنَايَا ٱلَّتِي عَيَّرْتَ مِنْ عَارِ
تُرَاكَ تَنْجُو سَلِيمًا مِنْ غَوَائِلِهَــا هَيْهَاتَ لَا بُدَّ أَنْ يَسْرِي بِكَ ٱلسَّارِي

٤٨١ وَقَالَ نَهْشَلُ بْنُ حَرِّيٍّ ٱلتَّمِيمِيُّ (طويل):

وَمَنْ يَرَ بِٱلْأَقْوَامِ يَوْمًا يَرَوْا بِهِ مَعَرَّةَ يَوْمٍ لَا تُوَارَى كَوَاكِبُهْ
فَقُلْ لِلَّذِي يُبْدِي ٱلشَّمَاتَةَ جَاهِدًا سَيَأْتِيكَ كَأْسٌ أَنْتَ لَا بُدَّ شَارِبُهْ

٤٨٢ وَقَالَ يَحْيَى بْنُ زِيَادٍ (طويل):

تَهَادَى رِجَالٌ إِنْ مَرِضْتُ بِشَارَةً بِذَاكَ وَأَيُّ ٱلنَّاسِ سَالَمَــهُ ٱلدَّهْرُ
وَإِنَّ ٱمْرَءًا بِٱلْمَوْتِ أَصْبَحَ شَامِتًا لَرَهْنٌ بِــهِ يَوْمًا وَإِنْ غَرَّهُ ٱلْعُمْرُ
فَإِنْ مُتُّ فَٱسْدُدْ مَا سَدَدْتُ وَلَا تَهِنْ إِذَا قِيلَ يَوْمًا مَنْ لِهَاتِيكُمُ ٱلثَّغْرُ
(156) وَإِلَّا فَلَا يُغْمِمْكَ أَنِّي ٱبْنُ حُرَّةٍ صَبُورٌ لِرَيْبِ ٱلدَّهْرِ إِنْ فُقِدَ ٱلصَّبْرُ

٤٨٣ وَقَالَ أَعْشَى بَنِي شَيْبَانَ (وافر):

إِذَا مَا ٱلْمَرْءُ غَالَتْهُ شَعُوبٌ فَمَا لِلشَّامِتِينَ بِهِ خُلُودُ
وَرَيْبُ ٱلدَّهْرِ بِٱلْإِنْسَانِ جَمٌّ وَلَا تُنْجِي مِنَ ٱلتَّلَفِ ٱلْجُدُودُ

الباب السادس والخمسون

فيما قيل في عتاب الدهر على فَجيعة الاهل والقرائب

٤٨٤ قَالَ زُهَيْرُ بْنُ أَبِي سَلْمَى ٱلْمُزَنِيُّ (كامل):

يَا مَنْ لِأَقْوَامٍ فُجِعْتُ بِهِمْ　　كَانُوا مُلُوكَ ٱلْعُرْبِ وَٱلْعُجْمِ
اِسْتَأْثَرَ ٱلدَّهْرُ ٱلْغَدَاةَ بِهِمْ　　وَٱلدَّهْرُ يَرْمِينِي وَلَا أَرْمِي
لَوْ كَانَ لِي قِرْنًا أُنَاضِلُهُ　　مَا طَاشَ عِنْدَ حَفِيظَةٍ سَهْمِي
اَوْ كَانَ يُعْطِي ٱلنِّصْفَ قُلْتُ لَهُ　　اَحرَزْتَ قِسْمَكَ فَٱلْهُ عَنْ قِسْمِي
يَا دَهْرُ قَدْ اَكْثَرْتَ فَجْعَتَنَا　　بِسَرَاتِنَا وَوَقَرْتَ فِي ٱلْعَظْمِ
وَسَلَبْتَنَا مَا لَسْتَ مُعْقِبَنَا　　يَا دَهْرُ مَا أَنْصَفْتَ فِي ٱلْحُكْمِ
اَجلَتْ صُرُوفُكَ عَنْ أَخِي ثِقَةٍ　　حَامِي ٱلذِّمَارِ مُخَالِطِ ٱلْحَزْمِ

٤٨٥ وَقَالَتِ ٱمْرَأَةٌ مِن عَبْدِ ٱلْقَيْسِ (طويل): (157)

خَرَجْتُ لِأَعْتَادَ ٱلْقُبُورَ فَلَمْ أَجِدْ　　سِوَى جَدَثٍ ضُمَّتْ عَلَيْهِ ٱلصَّفَائِحُ
فَيَا وَقْعَةَ ٱلدُّنْيَا فَهَلَّا بِغَيْرِهِ　　فَجَعْتِ ٱلْبَوَاكِي تَرَّحَتْكِ ٱلْمَتَارِحُ

٤٨٦ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ قَمِيئَةَ (متقارب):

كَبِرْتُ وَفَارَقَنِي ٱلْأَقْرَبُونَ　　وَأَيْقَنَتِ ٱلنَّفْسُ أَلَّا خُلُودَا
وَبَانَ ٱلْأَحِبَّةُ حَتَّى فَنَوْا　　وَلَمْ يَتْرُكِ ٱلدَّهْرُ مِنْهُمْ عَمِيدَا
فَيَا دَهْرُ قَدْكَ فَأَسْجِحْ بِنَا　　فَلَسْنَا بِصَخْرٍ وَلَسْنَا حَدِيدَا

٤٨٧ وَقَالَ وَضَّاحُ ٱلْيَمَنِ (منسرح):

يَا دَهْرُ مَا إِنْ تَزَالُ مُعْتَرِضًا　　لِآمِلٍ قَبْلَ مُنْتَهَى ٱلْأَمَلِ
تَنَالُ كَفَّاكَ كُلَّ مُسْهِلَةٍ　　وَحُوتَ بَحْرٍ وَمَعْقِلَ ٱلْوَعِلِ
لَوْ كَانَ مَنْ فَرَّ مِنْكَ مُنْفَلِتًا　　يَا مَوْتُ أَسْرَعَتْ رِحْلَةُ ٱلْجَمَلِ

٤٨٨ وقَالَ مُنقِذُ بنُ هِلَالٍ ٱلشَّنِّيُّ وتُروَى لِغَيرِهِ (كامل):

هَلْ لِلْمَنِيَّةِ عِنْدَنَا جُرْمُ ... مَا غَشْمُهَا إِيَّايَ كَٱلْغَشْمِ
دَرِبَتْ فَمَا تَنْفَكُّ تَأْكُلُنَا ... شَعْوَاءُ مُدْمِنَةٌ عَلَى هَضْمِ
لَا تَرْتَشِي مَالَ ٱلْغَنِيِّ وَلَا ... تَدَعُ ٱلْفَقِيرَ لِشِدَّةِ ٱلْعُدْمِ
مَا إِنْ تَرَى أَهْلِي بِمَغْبِطَةٍ ... أَلَّا تَخَيَّرُهُمْ عَلَى عِلْمِ (158)
تَخْتَارُ مِنْهُمْ مَنْ أَضَنُّ بِهِ ... فَكَأَنَّمَا تَخْتَارُ عَنْ فَهْمِ

الباب السابع والخمسون

فيما قيل في ذلّ من اغترب عن قومهِ وعدا عليهِ من لهُ عزّ وعشيرة

٤٨٩ قَالَ عَدِيُّ بنُ زَيْدٍ ٱلعِبَادِيُّ (طويل):

وَمَنْ لَمْ يَكُنْ ذَا نَاصِرٍ يَوْمَ حَقِّهِ ... يُغَلَّبْ عَلَيْهِ ذُو ٱلنَّصِيرِ وَيُضْهَدِ
وَفِي كَثْرَةِ ٱلْأَيْدِي عَنِ ٱلظُّلْمِ زَاجِرٌ ... إِذَا خَطَرَتْ أَيْدِي ٱلرِّجَالِ بِمَشْهَدِ

٤٩٠ وَقَالَ ٱلأَعْشَى (طويل):

وَمَنْ يَغْتَرِبْ مِنْ قَوْمِهِ لَا يَزَلْ يَرَى ... مَصَارِعَ مَظْلُومٍ مَجَرًّا وَمَسْحَبَا
وَتُدْفَنُ مِنْهُ ٱلصَّالِحَاتُ وَإِنْ يُسِئْ ... يَكُنْ مَا أَسَاءَ ٱلنَّارَ فِي رَأْسِ كَبْكَبَا

٤٩١ وَقَالَ ٱلأَفْوَهُ ٱلأَوْدِيُّ (وافر):

إِذَا مَا ٱلدَّهْرُ أَبْعَدَ أَوْ تَقَضَّى ... رِجَالَ ٱلْمَرْءِ أَوْشَكَ أَنْ يُضَامَا

٤٩٢ وَقَالَ عُمَيْرُ بنُ حَلْبَسٍ ٱلطَّائِيُّ (طويل):

كَبِرْتُ فَلَمْ أَسْطِعْ قِتَالًا وَلَنْ تَرَى ... أَخَا شُفْعَةٍ يَوْمًا عَزِيزًا كَأَوْحَدَا
وَإِنَّ رِجَالَ ٱلْمَرْءِ فِي يَوْمِ ضَيْمِهِ ... يَرُدُّونَ عَنْهُ كَيْدَ مَنْ كَانَ أَكْيَدَا

٤٩٣ وَقَالَ هَرِمُ بنُ حَيَّانَ ٱلعَبْدِيُّ (طويل): (159)

أَرَانِي مَتَى أَغْضَبْ مِنَ ٱلنَّاسِ ذَا ثَرًى ... لَهُ إِخْوَةٌ يَشْدُدْ عَلَيَّ بِهِمْ مَعَا
وَلَا يَجِدُ ٱلْمَكْثُورُ مَا دَامَ وَاحِدًا ... وَعَادَى ذَوِي ٱلْأَضْغَانِ لِلضَّيْمِ مَدْفَعَا

٤٩٤ وَقَالَ أَيْضًا (طويل):

وَجَدْتُ ٱلْفَتَى مَا كَانَ فِي غَيْرِ قَوْمِهِ   تُوصِرَ مَظْلُومًا عَلَيْـهِ وَظَالِمَا

٤٩٥ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ هُبَيْرَةَ ٱلعَبْدِيُّ (طويل):

وَمَنْ تَكُ فِي غَيْرِ ٱلْعَشِيرَةِ دَارُهُ   يُغَضَّبْ فَتَبْرُدْ غَيْرَ مُرْضَى مَغَاضِبُهْ

يَرَى كُلَّ صَوْتٍ مِنْهُمُ فَوْقَ صَوْتِهِ   وَلَا يُوجِبُوا مِنْهُ ٱلَّذِي هُوَ وَاجِبُهْ

وَيُنْكَرْ عَلَيْهِ إِنْ أَرَابَ بِخُطَّـةٍ   وَلَا يَسْتَطِعْ تَنْكِيرَ مَا هُوَ رَائِبُهْ

وَلَيْسَ وَإِنْ آوَوْا عَلَيْهِ بِمُوئِلٍ   وَيُورِدْ عَلَيْهِ غَيْرُهُ وَيُشَارِبُهْ

٤٩٦ وَقَالَ أَيْضًا (طويل):

أَبَى ٱللهُ لِلْجِيرَانِ إِلَّا مَـذَلَّةً   وَمَنْ يَغْتَرِبْ عَنْ قَوْمِهِ يَتَذَلَّلِ

الباب الثامن والخمسون

فيما قيل في لائمة المرء نفسهُ ومعاتبتهِ اياها

٤٩٧ وَقَالَ سَلَمَةُ بْنُ غَالِبٍ ٱلْجُعْفِيُّ وَيُرْوَى لِغَيْرِهِ (كامل):

مَا عَاتَبَ ٱلْمَرْءَ ٱلكَرِيمَ كَنَفْسِهِ   وَٱلْمَرْءُ يُرْشِدُهُ ٱلْقَرِينُ ٱلصَّالِحُ

٤٩٨ (160) وَقَالَ ٱلْحَارِثُ بْنُ وَعْلَةَ ٱلْجَرْمِيُّ (طويل):

وَمَا عَاتَبَ ٱلْمَرْءَ ٱلْكَرِيمُ كَنَفْسِهِ   وَلَا لَامَ مِثْلَ ٱلنَّفْسِ حِينَ يَلُومُ

٤٩٩ وَقَالَ ٱلْحُصَيْنُ بْنُ ٱلْحُمَامِ ٱلْمُرِّيُّ (طويل):

لَعَمْرُكَ مَا لَامَ ٱمْرُؤٌ مِثْلَ نَفْسِهِ   كَفَى لِٱمْرِئٍ إِنْ زَلَّ بِٱلنَّفْسِ لَائِمَا

٥٠٠ وَقَالَ عُوَيْفُ ٱلْقَوَافِي ٱلْفَزَارِيُّ (طويل):

مَا لَامَ نَفْسِي مِثْلَهَا لِيَ لَائِمٌ   وَلَا سَدَّ فَقْرِي مِثْلُ مَا مَلَكَتْ يَدِي

الباب التاسع والخمسون

فيما قيل في الشكر وفضلهِ وترك كتمان المعروف

٥٠١ قَالَ رُؤْبَةُ بْنُ ٱلْعَجَّاجِ (رجز):

مَا آئِبٌ سَرَّكَ إِلَّا سَرَّنِي   شُكْرًا فَإِنْ عَرَّكَ أَمْرٌ عَرَّنِي

مَا ٱلْحِفْظُ إِمَّا ٱلشُّكْرُ إِلَّا أَنَّنِي ... أَخُوكَ وَٱلرَّاعِي لِمَا ٱسْتَرْعَيْتَنِي
إِنِّي إِذَا لَمْ تَرَنِي كَأَنَّنِي ... أَرَاكَ بِٱلْغَيْبِ (١ وَإِنْ لَمْ تَرَنِي
مِنْ غِشٍّ أَوْ نَأَى فَإِنِّي لَا أَنِي ... عَنْ شُكْرِكُمْ دَهْرِي بِكُلِّ مَوْطِنِ
فَكَيْفَ لَا أَجْزِيكَ بِٱلتَّمَنُّنِ ... وَٱلشُّكْرُ حَقٌّ فِي فُؤَادِ ٱلْمُؤْمِنِ

٥٠٢ وَقَالَ رَجُلٌ مِنْ بَنِي ٱلْحَارِثِ بْنِ كَعْبٍ (كامل): (161)

إِنِّي شَكَرْتُكَ وَٱلشَّكُورُ بِمَا أَتَى ... عِنْدَ ٱلْإِلٰهِ بِسَعْيِهِ مَأْجُورُ
فَجَعَلْتُ شُكْرَكَ بِٱلَّذِي أَوْلَيْتَنِي ... مِنْ فَضْلِ عُرْفِكَ وَٱلْكَرِيمُ شَكُورُ
وَعَرَفْتُ أَنَّ ٱلشُّكْرَ خَيْرٌ عَادَةً ... وَٱلْكُفْرُ يَكْسُدُ بَيْعُهُ وَيَبُورُ

٥٠٣ وَقَالَ أَيْضًا (طويل):

وَمَا يَبْلُغُ ٱلْإِنْعَامُ فِي ٱلنَّفْعِ غَايَةً ... عَلَى ٱلْمَرْءِ إِلَّا مَبْلَغُ ٱلشُّكْرِ أَفْضَلُ
وَمَا بَلَغَتْ أَيْدِي ٱلْمُنِيلِينَ بَسْطَةً ... مِنَ ٱلطَّوْلِ إِلَّا بَسْطَةُ ٱلشُّكْرِ أَطْوَلُ
وَلَا رَجَحَتْ فِي ٱلشُّكْرِ يَوْمًا صَنِيعَةٌ ... عَلَى ٱلْمَرْءِ إِلَّا وَهِيَ بِٱلشُّكْرِ أَثْقَلُ
وَلَا بَذَلَ ٱلشُّكْرَ ٱمْرُؤٌ حَقَّ بَذْلِهِ ... عَلَى ٱلْعُرْفِ إِلَّا وَهُوَ لِلْمَالِ أَبْذَلُ
فَمَنْ شَكَرَ ٱلْمَعْرُوفَ يَوْمًا فَقَدْ أَتَى ... أَخَا ٱلْعُرْفِ مِنْ حُسْنِ ٱلْمُكَافَاةِ مِنْ عَلُ

٥٠٤ وَقَالَ رَجُلٌ مِنْ غَطَفَانَ (بسيط):

اَلشُّكْرُ أَفْضَلُ مَا حَاوَلْتَ مُلْتَمِسًا ... بِهِ ٱلزِّيَادَةَ عِنْدَ ٱللهِ وَٱلنَّاسِ

٥٠٥ وَقَالَ آخَرُ (كامل):

وَلَئِنْ سَلِمْتُ لَأَشْكُرَنَّ فِعَالَهُمْ ... وَٱلشُّكْرُ فِي بَعْضِ ٱلرِّجَالِ قَلِيلُ

٥٠٦ وَقَالَ ٱلْأَحْوَصُ بْنُ مُحَمَّدٍ ٱلْأَنْصَارِيُّ (كامل):

فَلَأَشْكُرَنَّ لَكَ ٱلَّذِي أَوْلَيْتَنِي ... شُكْرًا تَحُلُّ بِهِ ٱلْمَطِيُّ وَتَرْحَلُ
(162) مَدْحًا تَكُونُ لَهُ غَرَائِبُ شِعْرِهَا ... مَبْذُولَةً وَلِغَيْرِهِ لَا تُبْذَلُ

(١ وفي الهامش: بالعين وهو الصحيح

٥٠٧ وَقَالَ صَالِحُ بْنُ عَبْدِ ٱلْقُدُّوسِ (بسيط):

لَأَشْكُرَنَّ هُمَامًا فَضْلَ نِعْمَتِهِ   لَا يَشْكُرُ ٱللهَ مَنْ لَمْ يَشْكُرِ ٱلنَّاسَا

٥٠٨ وَقَالَ آخَرُ (طويل):

سَأَشْكُرُ عَمْرًا إِنْ تَرَاخَتْ مَنِيَّتِي   أَيَادِيَ لَمْ تُمْنَنْ وَإِنْ هِيَ جَلَّتِ
فَتًى غَيْرُ مَحْجُوبِ ٱلْغِنَى عَنْ صَدِيقِهِ   وَلَا يُكْثِرُ ٱلشَّكْوَى إِذَا ٱلْيَدُ زَلَّتِ
رَأَى خُلَّةً (١ مِنْ حَيْثُ يَخْفَى مَكَانُهَا   فَكَانَتْ قَذَى عَيْنَيْهِ حَتَّى تَجَلَّتِ

٥٠٩ وَقَالَ صَالِحُ بْنُ عَبْدِ ٱلْقُدُّوسِ (مجزوء الكامل):

وَٱشْكُرْ فَإِنَّ ٱلشُّكْرَ مِنْ   حَقٍّ عَلَى ٱلْإِنْسَانِ وَاجِبْ
لَا خَيْرَ مَنْ لَا يَشْكُرُ (٢ م ٱلنُّعْمَى وَيَصْبِرُ فِي ٱلْعَوَاقِبْ

٥١٠ وَقَالَ عَدِيُّ بْنُ زَيْدٍ ٱلْعِبَادِيُّ (خفيف):

شَايَعَتْنِي نَفْسِي عَلَيَّ بِمَا وَا   فَقْتُ رَبِّي إِنَّ ٱلتَّقِيَّ ٱلشَّكُورُ
وَٱشْتَرَيْتُ ٱلْجَمَالَ بِٱلشُّكْرِ إِنَّ م   ٱلسَّعْيَ فِيهِ ٱلْإِقْصَاءُ وَٱلتَّعْذِيرُ
كَقَصِيرٍ إِذْ لَمْ يَجِدْ غَيْرَ أَنْ جَدَّ م   عَ أَشْرَافَهُ لِشُكْرٍ قَصِيرُ

٥١١ وَقَالَ أَيْضًا (رمل):

اُذْكُرُ ٱلنُّعْمَى ٱلَّتِي لَمْ أَنْسَهَا   لَكَ فِي ٱلسَّعْيِ إِذَا ٱلْعَبْدُ كَفَرْ

٥١٢ وَقَالَ ٱبْنُ أُذَيْنَةَ ٱللَّيْثِيُّ (كامل):

لَا تَكْفُرَنَّ طِوَالَ عَيْشِكَ نِعْمَةً   لُؤْمًا تُجَاحِدُهَا ٱمْرَءًا أَوْ لَا كَهَا

٥١٣ وَقَالَ ٱلطِّرِمَّاحُ بْنُ ٱلْحَكِيمِ ٱلطَّائِيُّ (طويل):

مَنْ كَانَ لَا يَأْتِيكَ إِلَّا لِحَاجَةٍ   يَرُوحُ بِهَا فِيمَا يَرُوحُ وَيَغْتَدِي
فَإِنِّيَ آتِيكُمْ لِأَشْكُرَ مَا مَضَى   مِنَ ٱلْأَمْسِ وَٱسْتِيجَابَ (٣ مَا كَانَ فِي غَدِ

(١ وفي الهامش: خلّتي
(٢ وفي الهامش يروى: لا تَرْجُ من لم يشكر...ويصبر   (٣ وفي الهامش: واستجلاب. وهو الصواب

٥١٤ وَقَالَ طُرَيْحُ بنُ إِسْمٰعِيلَ ٱلثَّقَفِيُّ (كامل):

مَاذَا خُصِصْتَ بِنِعْمَةٍ وَرُزِقْتَهَا مِنْ فَضْلِ رَبِّكَ مِنَّةً تَغْشَاهَا
فَٱبْغِ ٱلزِّيَادَةَ فِي ٱلَّذِي أُعْطِيتَهُ وَتَمَامُ ذَاكَ بِشُكْرِ مَنْ أَعْطَاهَا

٥١٥ وَقَالَ أَيْضًا (طويل):

سَعَيْتُ ٱبْتِغَاءَ ٱلشُّكْرِ فِيمَا فَعَلْتَ بِي فَقَصَّرْتُ مَغْلُوبًا وَإِنِّي لَشَاكِرُ

الباب السبعون

فيما قيل في كفر النعمة وتخبيثها بنفس من اسداها

٥١٦ قَالَ عَنْتَرَةُ بْنُ شَدَّادٍ ٱلْعَبْسِيُّ (كامل):

نُبِّئْتُ عَمْرًا غَيْرَ شَاكِرِ نِعْمَتِي وَٱلْكُفْرُ مَخْبَثَةٌ لِنَفْسِ ٱلْمُنْعِمِ

٥١٧ وَقَالَ مُحَمَّدُ بْنُ مَعْبَدٍ ٱلضَّبِّيُّ (وافر): 164

أَلَمْ نُطْلِقْكُمُ فَكَفَرْتُمُونَا وَلَيْسَ ٱلْكُفْرُ مِنْ شِيَمِ ٱلْكِرَامِ
فَخَافُوا عَوْدَةً لِلدَّهْرِ فِيكُمْ فَإِنَّ ٱلدَّهْرَ يَغْدُرُ بِٱلْأَنَامِ

٥١٨ وَقَالَ أَحْمَدُ بْنُ شُجَاعٍ (طويل):

فَعَلْنَا بِهِمْ فِعْلَ ٱلْكِرَامِ فَأَصْبَحُوا وَمَا مِنْهُمُ إِلَّا عَنِ ٱلشُّكْرِ أَزْوَرُ
فَإِنْ يَكْفُرُونَا مَا صَنَعْنَا إِلَيْهِمِ فَمَا كُلُّ مَنْ يُؤْتَى لَهُ ٱلْخَيْرُ يَشْكُرُ

٥١٩ وَقَالَ يَزِيدُ بْنُ ٱلْحَكَمِ ٱلثَّقَفِيُّ (بسيط):

يَا رُبَّ ذِي غُصَّةٍ جَرَّعْتُ غُصَّتَهُ وَقَدْ تَعَرَّضَ دُونَ ٱلْمَجْرَعِ ٱلْمَاءُ
حَتَّى إِذَا مَا أَسَاغَ ٱلرِّيقَ أَنْزَلَنِي مِنْهُ كَمَا يُنْزِلُ ٱلْأَعْدَاءَ أَعْدَاءُ
أَسْعَى وَيَكْفُرُ سَعْيِي مَنْ سَعَيْتُ لَهُ إِنِّي بِذَاكَ مِنَ ٱلْإِخْوَانِ لَقَّاءُ
كَمْ مِنْ يَدٍ وَيَدٍ عِنْدَ ٱمْرِئٍ وَيَدٍ يَعُدُّهُنَّ ذُنُوبًا وَهْيَ آلَاءُ

٥٢٠ وَقَالَ أُمَيَّةُ بْنُ ٱلْأَشْكَرِ ٱلْكِنَانِيُّ (طويل):

كَمْ مِنْ أَسِيرٍ مِنْ قُرَيْشٍ وَغَيْرِهَا تَدَارَكَهُ مِنْ سَعْيِنَا نَذْرُ نَاذِرِ

فَلَمَّا قَدَرْنَا أَنْقَذَتْهُ رِمَاحُنَا ... فَآبَ إِلَى آلَائِهِ غَيْرَ شَاكِرِ

٥٢١ وَقَالَ كُثَيِّرُ بْنُ عَبْدِ ٱلرَّحْمٰنِ ٱلْخُزَاعِيُّ (طويل):

لَا تَكْفُرَنْ قَوْمًا عَزَزْتَ بِعِزِّهِمْ ... أَيَا عَلْقَمَ وَٱلْكُفْرُ بِٱلرِّيقِ مُشْرِقُ

٥٢٢ (165) وَقَالَ ٱلْأَحْمَرُ بْنُ مِرْدَاسٍ ٱلْحَنَفِيُّ (طويل):

فَعَلْتُ بِأَقْوَامٍ جَمِيلًا فَصَيَّرُوا ... جَمِيلِي قَبِيحًا بَعْدَمَا حَاوَلُوا قَتْلِي

وَآثَرْتُ أَقْوَامًا عَلَيَّ حَفِيظَةً ... فَمَا وَفَّرُوا مَالِي وَمَا شَكَرُوا فِعْلِي

الباب الحادي والستون

فيما قيل في اللّين والشدّة والمجازاة

٥٢٣ لِبَعْضِهِمْ (طويل):

وَكَٱلسَّيْفِ إِنْ لَايَنْتَهُ لَانَ مَسُّهُ ... وَحَدَّاهُ إِنْ خَاشَنْتَهُ خَشِنَانُ

٥٢٤ وَقَالَ عَنْتَرَةُ بْنُ شَدَّادٍ ٱلْعَبْسِيُّ (كامل):

أَثْنِي عَلَيَّ بِمَا عَلِمْتِ فَإِنَّنِي ... سَمْحٌ مُخَالَقَتِي إِذَا لَمْ أُظْلَمِ

فَإِذَا ظُلِمْتُ فَإِنَّ ظُلْمِي بَاسِلٌ ... مُرٌّ مَذَاقَتُهُ كَطَعْمِ ٱلْعَلْقَمِ

٥٢٥ وَقَالَ آخَرُ (بسيط):

حُلْوٌ مُلَايَنَتِي شِكْسٌ مُشَاوَرَتِي ... عَفٌّ عَلَانِيَتِي لَا أَعْرِفُ ٱلْخَمَرَا

٥٢٦ وَقَالَ لَبِيدُ بْنُ رَبِيعَةَ ٱلْعَامِرِيُّ (منسرح):

حُلْوٌ كَرِيمٌ وَفِي حَلَاوَتِهِ ... مُرٌّ لَطِيفُ ٱلْأَحْشَاءِ وَٱلْكَبِدِ

٥٢٧ وَقَالَ هُدْبَةُ بْنُ خَشْرَمٍ ٱلْعُذْرِيُّ (طويل):

صَبُورٌ عَلَى مَكْرُوهِهِ مَا يُجَشِّمُ ٱلْفَتَى ... وَمُرٌّ إِذَا تُبْغَى ٱلْمَرَارَةُ مُمْقِرُ

٥٢٨ وَقَالَ قَيْسُ بْنُ ٱلْخَطِيمِ ٱلْأَوْسِيُّ (خفيف): (166)

فِيهِمْ لِلْمُلَايِنِينَ أَنَاةٌ ... وَطِمَاحٌ إِذَا يُرَادُ ٱلطِّمَاحُ

٥٢٩ وَقَالَ الأَسْوَدُ بنُ يَعفَرَ النَّهْشَلِيُّ (طويل):

وَإِنّي لَشَهْمٌ حِينَ تُبْغَى شَهِيمَتِي وَصَعْبٌ قِيَادِي لَمْ تَرُضْنِي ٱلْمَقَاذِعُ

٥٣٠ وَقَالَ جَذْلُ بْنُ أَشْمَطَ (منسرح)

مُرٌّ إِذَا مَاهَزَزْتَ أَثْلَتَهُ وَهُوَ زُلَالٌ كَأَنَّهُ عَسَلُ

٥٣١ وَقَالَ حسَّانُ بْنُ ثَابِتٍ الأَنصَارِيُّ (طويل):

وَإِنّي لَحُلْوٌ تَعْتَرِينِي مَرَارَةٌ وَإِنّي لَتَرَّاكٌ لِمَا لَمْ أُعَوَّدِ

٥٣٢ وَقَالَ قَيْسُ بْنُ ٱلْخَطِيمِ ٱلْأَوْسِيُّ (طويل):

أَمَرُّ عَلَى ٱلْبَاغِي وَيَغْلُظُ جَانِبِي وَذُو ٱلْوُدِّ أَحْلَوْلِي لَهُ وَأَلِينُ

٥٣٣ وَقَالَ سُوَيْدُ بْنُ صَامِتٍ ٱلْأَنْصَارِيُّ (طويل):

أَلِينُ إِذَا لَانَ ٱلْعَشِيرُ وَإِنْ تَكُنْ بِهِ جِنَّةٌ فَجَنَّتِي أَنَا أَقْدَمُ
قَرِيبٌ بَعِيدٌ خَيْرُهُ قَبْلَ شَرِّهِ إِذَا طَلَبُوا مِنّي ٱلْغَرَامَةَ أَغْرَمُ

٥٣٤ وَقَالَ كُثَيِّرُ بْنُ عَبْدِ ٱلرَّحْمٰنِ (طويل):

هُوَ ٱلْعَسَلُ ٱلصَّافِي مِرَارًا وَتَارَةً هُوَ ٱلسَّمُّ مَذْرُورًا عَلَيْهِ ٱلذَّرَارِحُ

٥٣٥ وَقَالَ ٱلرَّاعِي ٱلنُّمَيْرِي (طويل): (167)

أَمُرٌّ وَأَحْلَوْلِي وَتَعْلَمُ أُسْرَتِي عَنَائِي إِذَا جَمْرٌ لِجَمْرٍ تَوَقَّدَا

٥٣٦ وَقَالَ ٱبْنُ مُقْبِلٍ (بسيط):

إِنَّا مَشَايِيمُ إِنْ أَرَّشْتَ جَاهِلَنَا يَوْمَ ٱلطِّعَانِ وَتَلْقَانَا مَيَامِينَا

الباب الثاني والستون

فيما قيل في ذم عاقبة البغي والظلم

٥٣٧ قَالَ يَزِيدُ بْنُ حَنِيفَةَ ٱلتَّمِيمِيُّ (كامل):

وَزَعَمْتُ أَنَّ ٱلظُّلْمَ يُشْتَرَى لِلْفَتَى وَٱلظُّلْمُ يُوقِعُ فِي ٱلشَّنَانِ وَيُحْرِبُ
شَقِيَتْ بِهِمْ يَوْمَ ٱلْقُصَيْبَةِ وَائِلٌ بَكْرٌ مُحَلَّقَةُ ٱلْجِمَامِ وَتَغْلِبُ

٥٣٨ وَقَالَ أَيضًا (طويل):

بَنِي عَمِّنَا لَا تَظْلِمُونَا فَإِنَّنَا … كِرَامٌ إِذَا مَا ٱلْحَرْبُ أَمْطَرَتِ ٱلدَّمَا
وَلَا تَحْسِبُنَّ ٱلدَّارَ قَفْرًا فَإِنَّهَا … تَرَى مِنْ بَقَايَا ٱلْحَيِّ غُرًّا عَرَمْرَمَا

٥٣٩ وَقَالَ أُبَيُّ بن حُمَامٍ ٱلعَبْسِيُّ (طويل):

أَيَا قَوْمَنَا لَا تَظْلِمُونَا فَإِنَّنَا … نَرَى ٱلظُّلْمَ أَحيَانًا يُشِلُّ وَيُعْرِجُ
وَيَتْرُكُ أَعْرَاضَ ٱلرِّجَالِ كَأَنَّهَا … فَرِيسَةُ لَحْمٍ لَيْسَ عَنْهَا مُهَجْهِجُ

٥٤٠ وَقَالَ دِرْعَمُ بْنُ زَيْدٍ ٱلأَنصَارِيُّ (طويل):

(168) أَرَى قَوْمَنَا وَٱلْبَغْيُ مُهْلِكُ أَهْلِهِ … يُرِيدُونَ ظُلْمًا فِي ٱلْعَشِيرِ وَمَأْثَمَا
يُرِيدُونَنَا عَنْ خُطَّةٍ لَا نُرِيدُهَا … وَقَوْلٍ نَوَاحِيهِ لَهُمْ تَقْطُرُ ٱلدَّمَا

٥٤١ وَقَالَ قَيْسُ بْنُ زُهَيْرٍ (وافر):

وَلَوْلَا ظُلْمُهُ مَا زِلْتُ أَبْكِي … عَلَيْهِ ٱلدَّهْرَ مَا طَلَعَ ٱلنُّجُومُ
وَلٰكِنَّ ٱلْفَتَى حَمَلَ بْنَ بَدْرٍ … بَغَى وَٱلْبَغْيُ مَرْتَعُهُ وَخِيمُ

٥٤٢ وَقَالَ ٱلمُتَلَمِّسُ ٱلضَّبِّيُّ (طويل):

وَمَنْ يَبْغِ أَوْ يَسْعَى عَلَى ٱلنَّاسِ ظَالِمًا … يَقَعْ غَيْرَ شَكٍّ لِلْيَدَيْنِ وَلِلْفَمِ

٥٤٣ وَقَالَ حَسَّانُ بْنُ ثَابِتٍ ٱلأَنصَارِيُّ (كامل):

نَدَعُ ٱلسُّؤَالَ عَنِ ٱلْأُمُورِ وَبَحْثَهَا … وَلَرُبَّ حَافِرِ حُفْرَةٍ هُوَ يُصْرَعُ

٥٤٤ وَقَالَ عَبَّادُ بْنُ [عَبْدِ] عَمْرٍو ٱلتَّغْلِبِيُّ (بسيط):

هَلَّا سَأَلْتَ بَنِي ٱلسَّفَّاحِ هَلْ سَعِدُوا … بِأَمْرِهِمْ إِنَّ غِبَّ ٱلْبَغْيِ خَوَّانُ
مَا وَرَّثَ ٱلْبَغْيُ قَوْمًا غَيْرَهُمْ رَشَدًا … بَلْ يَهْلِكُونَ بِهِ وَٱلدَّهْرُ أَلْوَانُ

٥٤٥ وَقَالَ صَالِحُ بْنُ عَبْدِ ٱلْقُدُّوسِ (طويل):

وَمَا غَنِمَ ٱلْعَادِي عَلَى ٱلنَّاسِ ظَالِمًا … وَلَا خَابَ مَظْلُومٌ عَفَا حِينَ يُظْلَمُ

٥٤٦ وَقَالَ طَرَفَةُ بْنُ ٱلْعَبْدِ ٱلْبَكْرِيُّ (كامل): (169)

اَلظُّلْمُ فَرَّقَ بَيْنَ حَيَّيْ وَائِلٍ … بَكْرٌ تُسَاقِيهَا ٱلْمَنَايَا تَغْلِبُ

قَدْ يُورِدُ ٱلظُّلْمُ ٱلْمُبَيِّنُ آجِنًا (١ مِلْحًا يُخَالِطُ بِٱلذُّعَافِ وَيُقْشَبُ

٥٤٧ وَقَالَ جَوَّاسُ بْنُ ٱلْقَعْطَلِ (كامل):

يَا قَوْمَنَا لَا تَظْلِمُونَا حَقَّنَا وَٱلظُّلْمُ أَنْكَدُ غِبُّهُ مَشْؤُومُ
قَدْ نَالَ بِٱلْقَصْبَاءِ مِنْهُ وَائِلًا يَوْمٌ أَصَمُّ عَلَى ٱلرِّقَابِ غَشُومُ (٢
وَتَهَالَكَتْ غَطَفَانُ فِيهِ فَدَارُهَا مَوْرُوثَةٌ وَإِنَاؤُهَا مَثْلُومُ

٥٤٨ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ ٱلْأَهْتَمِ ٱلتَّمِيمِيُّ (طويل):

إِنَّ كُلَيْبًا كَانَ يَظْلِمُ وَائِلًا فَأَدْرَكَهُ مِثْلُ ٱلَّذِي تَرَيَانِ
وَلَمَّا حَشَاهُ ٱلرُّمْحَ كَفُّ ٱبْنِ عَمِّهِ تَذَكَّرَ ظُلْمَ ٱلْأَصْلِ أَيَّ أَوَانِ

٥٤٩ وَقَالَ أَيْضًا (طويل):

فَلِلَّهِ سَاعٍ بِٱلْمَظَالِمِ بَعْدَهَا يَرَى كَيْفَ يَأْتِي ٱلظَّالِمُونَ وَيَسْمَعُ
سَعَى لِبَنِي عَبْسٍ بِغُدْوَةِ دَاحِسٍ عَلَى آلِ بَدْرٍ وَٱلرِّمَاحُ تَزَعْزَعُ
وَرَهْطُ كُلَيْبٍ قَدْ جَزَاهُمْ بِظُلْمِهِمْ بِبَطْنِ شُبَيْثٍ إِذْ يَنُوءُ وَيُصْرَعُ

٥٥٠ وَقَالَ كَعْبُ بْنُ مَالِكٍ ٱلْأَنْصَارِيُّ (طويل):

إِيَّاكُمُ أَنْ تَظْلِمُوا أَوْ تُنَاصِرُوا عَلَى ٱلظُّلْمِ إِنَّ ٱلظُّلْمَ يُرْدِي وَيُهْلِكُ (170)
لَوَى بِبَنِي عَبْسٍ وَأَحْيَاءِ وَائِلٍ وَكَمْ مِنْ دَمٍ بِٱلظُّلْمِ أَصْبَحَ يُسْفَكُ

٥٥١ وَقَالَ يَزِيدُ بْنُ ٱلْحَكَمِ ٱلثَّقَفِيُّ (طويل):

وَمَنْ يَتَخَمَّطْ (٣ بِٱلْمَظَالِمِ قَوْمَهُ وَإِنْ كَرُمَتْ فِيهِمْ وَعَزَّتْ مَنَاصِبُهْ
يُخَدَّشْ بِأَظْفَارِ ٱلْعَشِيرَةِ خَدُّهُ وَيُجْرَحْ رُكُوبًا صَفْحَتَاهُ وَغَارِبُهْ

٥٥٢ وَقَالَ أُمَيَّةُ بْنُ طَارِقٍ ٱلْأَسَدِيُّ (طويل):

إِيَّاكَ وَٱلظُّلْمَ ٱلْمُبَيَّنَ إِنَّنِي أَرَى ٱلظُّلْمَ يَغْشَى بِٱلرِّجَالِ ٱلْمَغَاشِيَا
وَلَا تَكُ حَفَّارًا بِظِلْفِكَ إِنَّمَا تُصِيبُ سِهَامُ ٱلْغَيِّ مَنْ كَانَ غَاوِيَا

(١ كذا في الهامش وهو الصواب . وفي الاصل : آحنًا

(٢ هي الرواية الصحيحة . في الهامش وفي الاصل : عشوم

(٣ وفي الهامش : يتخبَّط

٥٥٣ وَقَالَ ضِرَارُ بْنُ ٱلْأَزْوَرِ ٱلْأَسَدِيُّ (طويل):

رَأَيْتُ رِجَالًا يَظْلِمُونَ تَسَتُّرًا ... وَتَظْلِمُ ظُلْمًا لَا أَبَا لَكَ بَادِيَا
أَرَاكَ إِذَا لَمْ تَخْشَ أَشْرَسَ طَامِحًا ... وَإِنْ خِفْتَ أَغْضَبْتَ ٱلْجُفُونَ ٱلْجَوَاسِيَا

٥٥٤ وَقَالَ أَيْضًا (بسيط):

إِنَّ ٱلْأُمُورَ قَدْ أَصْفَاهَا ٱلْإِلٰهُ لَكُمْ ... فَلَا يُزِيلَنَّكُمْ بَغْيٌ وَلَا بَطَرُ
تَفَكَّرُوا هَلْ بَغَى مِمَّنْ مَضَى أَحَدٌ ... إِلَّا أَحَاطَ بِهِ مِنْ بَغْيِهِ ٱلْغِيَرُ

٥٥٥ وَقَالَ ذُو ٱلْإِصْبَعِ ٱلْعُدْوَانِيُّ (هزج):

عَذِيرُ ٱلْحَيِّ مِنْ عَدْوَا ... نَ كَانُوا حَيَّةَ ٱلْأَرْضِ (171)
بَغَى بَعْضُهُمُ بَعْضًا ... فَلَمْ يَرْعَوْا عَلَى بَعْضِ

٥٥٦ وَقَالَ عَبْدُ ٱللّٰهِ بْنُ مُخَارِقٍ (طويل):

وَمَنْ يُنْصِفِ ٱلْأَقْوَامَ لَا يَأْتِ قَاضِيًا ... وَكُلُّ ٱمْرِئٍ لَا يُنْصِفُ ٱلنَّاسَ جَائِرُ
وَيَعْذُرُ ذُو ٱلذَّنْبِ ٱلْمُقِرُّ بِذَنْبِهِ ... وَلَيْسَ لِمَنْ يُغْضِي عَلَى ٱلذَّنْبِ عَاذِرُ

٥٥٧ وَقَالَ حَسَّانُ بْنُ ثَابِتٍ (متقارب):

وَكَمْ حَافِرٍ حُفْرَةً لِٱمْرِئٍ ... سَيَصْرَعُهُ ٱلْبَغْيُ فِيمَا ٱحْتَفَرْ

الباب الثالث والستون

فيما قيل في حفظ ما لا يجب وترك الواجب

٥٥٨ قَالَ ٱبْنُ جَذْلِ ٱلطِّعَانِ ٱلْكِنَانِيُّ (طويل):

كَمُرْضِعَةٍ أَوْلَادَ أُخْرَى وَضَيَّعَتْ ... بَنِيهَا وَلَمْ تَرْقَعْ بِذَلِكَ مَرْقَعَا

٥٥٩ وَقَالَ سَعِيدُ بْنُ قَيْسٍ ٱلْفَزَارِيُّ (طويل):

لَعَمْرُكَ مَا حَسَّانُ يَوْمَ بَيَاضِهِ ... وَلَا يَوْمَ قَوٍّ بِٱلرَّشِيدِ ٱلْمُبَارَكِ
كَمُرْضِعَةٍ أَوْلَادَ أُخْرَى وَضَيَّعَتْ ... بَنِيهَا عَلَى جَهْلٍ بِإِحْدَى ٱلْمَهَالِكِ

٥٦٠ (172) وَقَالَ ٱبْنُ هَرْمَةَ (متقارب):

فَإِنِّي وَتَرْكِي نَدَى ٱلْأَكْرَمِينَ ... وَقَدْحِي بِكَفِّي زَنْدًا شِحَاحَا

كَتَارِكَةٍ بَيْضَهَا بِٱلْعَرَاءِ وَمُلْبِسَةٍ بَيْضَ أُخْرَى جَنَاحَا

٥٦١ وَقَالَ أَيْضًا (وافر):

كَسَاعِيَةٍ إِلَى أَوْلَادِ أُخْرَى لِتَحْضُنَهُمْ وَتَعْجِزُ عَنْ بَنِيهَا

الباب الرابع والستون

فيما قيل فيمن يحرم خيرَهُ اقاربهُ ويوليهِ الاباعد من الناس

٥٦٢ قَالَ أَبُو زُبَيْدٍ ٱلطَّائِيُّ (طويل):

أَلَا رُبَّ مَنْ يَغْشَى ٱلْأَبَاعِدَ نَفْعُهُ وَيَشْقَى بِهِ حَتَّى ٱلْمَمَاتِ أَقَارِبُهْ

فَإِنْ يَكُ خَيْرٌ فَٱلْبَعِيدُ يَنَالُهُ وَإِنْ يَكُ شَرٌّ فَٱبْنُ عَمِّكَ صَاحِبُهْ

٥٦٣ وَقَالَ أَيْضًا (طويل):

وَأَنْتَ ٱمْرُؤٌ مِنَّا خُلِقْتَ لِغَيْرِنَا حَيَاتُكَ لَا تُرْجَى وَمَوْتُكَ فَاجِعُ

٥٦٤ وَقَالَ صَالِحُ بْنُ عَبْدِ ٱلْقُدُّوسِ (متقارب):

مِنَ ٱلنَّاسِ مَنْ يَصِلُ ٱلْأَبْعَدِينَ وَيَشْقَى بِهِ ٱلْأَقْرَبُ ٱلْأَقْرَبُ

٥٦٥ وَقَالَ يَزِيدُ بْنُ ٱلْحَكَمِ (وافر):

(173) رَأَيْتُ أَبَا أُمَيَّةَ وَهْوَ يَلْقَى ذَوِي ٱلشَّحْنَاءِ بِٱلْقَلْبِ ٱلْوَدُودِ

فَشَرٌّ بَنِي أُمَيَّةَ لِلْأَدَانِي وَخَيْرُ بَنِي أُمَيَّةَ لِلْبَعِيدِ

الباب الخامس والستون

فيما قيل فيما يلحق الرجل من الضيم اذا ضِيم مولاه او قريبهُ

٥٦٦ قَالَ طَرَفَةُ بْنُ ٱلْعَبْدِ ٱلْبَكْرِيُّ (طويل):

وَأَعْلَمُ عِلْمًا لَيْسَ بِٱلظَّنِّ أَنَّهُ إِذَا ذَلَّ مَوْلَى ٱلْمَرْءِ فَهْوَ ذَلِيلُ

٥٦٧ وَقَالَ بَدْرُ بْنُ عَلْمَاءَ ٱلْعَامِرِيُّ (طويل):

إِذَا سِيمَ مَوْلَاكَ ٱلْهَوَانَ فَإِنَّمَا تُرَادُ بِهِ فَٱقْصِدْ لَهُ وَتَشَدَّدِ

٥٦٨ وَقَالَ أَيْضًا (طويل):

وَأَعْلَمُ عِلْمًا لَيْسَ بِٱلْحَدْسِ أَنَّهُ ... اَخُو ٱلذُّلِّ مَنْ ذَلَّتْ لَدَيْهِ أَقَارِبُهْ

٥٦٩ وَقَالَ أَيْضًا (كامل):

اِنَّ ٱلْأَذِلَّةَ وَٱللِّئَامَ مَعَاشِرٌ ... مَوْلَاهُمُ مُتَهَضَّمٌ مَظْلُومُ

فَإِذَا أَهَنْتَ أَخَاكَ أَوْ أَفْرَدْتَهُ ... عَمْدًا فَأَنْتَ ٱلْوَاهِنُ ٱلْمَذْمُومُ

٥٧٠ وَقَالَ عَبْدُ ٱلرَّحْمٰنِ بْنُ ٱلْحَسَّانِ ٱلانصارىُّ (طويل):

مَوْلَاكَ لَا يُظْلَمْ لَدَيْكَ فَإِنَّمَا ... هَضِيمَةُ مَوْلَى ٱلْمَرْءِ حَزُّ ٱلْحَنَاجِرِ

٥٧١ (174) وَقَالَ ٱبْنُ ٱلْمَوْلَى ٱلْقُرَشِيُّ (طويل):

وَلَا تَطْلُبَنْ عِزًّا بِذُلِّ عَشِيرَةٍ ... فَإِنَّ ٱلذَّلِيلَ مَنْ تَذِلُّ عَشَائِرُهْ

الباب السادس والستون

فيما قيل في ترك ما نَهيتَ عنهُ

٥٧٢ قَالَ ٱلحرُّ ٱلكِنانيُّ (كامل):

وَإِذَا نَهيتَ ٱلنَّاسَ مِنْ خُلُقٍ فَكُنْ ... كَٱلتَّارِكِ ٱلْخُلُقِ ٱلَّذِي عَنْهُ نَهَى

٥٧٣ وَقَالَ ٱلمُتَوَكِّلُ ٱللَّيْثِيُّ (كامل):

يَا أَيُّهَا ٱلرَّجُلُ ٱلْمُعَلِّمُ غَيْرَهُ ... هَلَّا لِنَفْسِكَ كَانَ ذَا ٱلتَّعْلِيمُ

اِبْدَأْ بِنَفْسِكَ فَٱنْهَهَا عَنْ غَيِّهَا ... فَإِذَا ٱنْتَهَتْ عَنْهُ فَأَنْتَ عَلِيمُ (١

لَا تَنْهَ عَنْ خُلُقٍ وَتَأْتِيَ مِثْلَهُ ... عَارٌ عَلَيْكَ إِذَا فَعَلْتَ عَظِيمُ

٥٧٤ وَقَالَ عَدِيُّ بْنُ زَيْدٍ (طويل):

اِذَا مَا تَكَرَّهْتَ ٱلْخَلِيقَةَ لِٱمْرِئٍ ... فَلَا تَغْشَهَا وَٱقْصِدْ سِوَاهَا لِمَقْصَدِ

٥٧٥ وَقَالَ أَيْضًا (رمل):

اِجْتَنِبْ أَخْلَاقَ مَنْ لَمْ تَرْضَهُ ... لَا تَعِبْهُ ثُمَّ تَقْفُو فِي ٱلْأَثَرْ

(١ هذا البيت مع البيت السابق ليسا في الاصل وانما هما في هامش الكتاب صدَّرها الناسخ بلفظة « اوَّلهُ »

٥٧٦ وَقَالَ سَابِقُ ٱلْبَرْبَرِيُّ (طويل):

إِنْ عِبْتَ يَوْمًا عَلَى قَوْمٍ بِعَاقِبَةٍ　　أَمْرًا أَتَوْهُ فَلَا تَصْنَعْ كَمَا صَنَعُوا

٥٧٧ وَقَالَ أَيْضًا (متقارب):

إِذَا عِبْتَ أَمْرًا فَلَا تَأْتِهِ　　وَذُو ٱللُّبِّ مُجْتَنِبٌ مَا يَعِيبُ

٥٧٨ (175) وَقَالَ عَبْدُ ٱللهِ بْنُ مُعَاوِيَةَ ٱلْجَعْفَرِيُّ (متقارب):

وَلَا تَقْرَبَنَّ ٱلصَّنِيعَ ٱلَّذِي　　تَلُومُ أَخَاكَ عَلَى مِثْلِهِ

٥٧٩ وَقَالَ أَيْضًا (متقارب):

وَلَا تَأْتِيَنَّ ٱلْأُمُورَ ٱلَّتِي　　تَعِيبُ عَلَى ٱلنَّاسِ أَمْثَالَهَا

٥٨٠ وَقَالَ طُرَيْحُ بْنُ إِسْمٰعِيلَ ٱلثَّقَفِيُّ (طويل):

إِذَا كُنْتَ عَيَّابًا عَلَى ٱلنَّاسِ فَٱحْتَرِسْ　　لِنَفْسِكَ مِمَّا أَنْتَ لِلنَّاسِ قَائِلُهُ

٥٨١ وَقَالَ أَيْضًا (كامل):

وَإِذَا عَتَبْتَ عَلَى ٱمْرِئٍ فِي خَلَّةٍ　　وَرَأَيْتَهُ قَدْ ذَلَّ حِينَ أَتَاهَا

فَٱحْذَرْ وُقُوعَكَ مَرَّةً فِي مِثْلِهَا　　فَيَبُثُّ عَنْكَ نَضُوحَهَا وَثَنَاهَا

الباب السابع والستون

فيما قيل فيمن لا يَطغى اذا استغنى وفرح ولا يجشع اذا افتقر وحزن

٥٨٢ قَالَ لَبِيدُ بْنُ رَبِيعَةَ ٱلْعَامِرِيُّ (طويل):

فَلَا أَنَا يَأْتِينِي طَرِيفٌ بِفَرْحَةٍ　　وَلَا أَنَا مِمَّا يُحْدِثُ ٱلدَّهْرُ جَازِعُ

٥٨٣ قَالَ ٱلنَّابِغَةُ ٱلْجَعْدِيُّ (متقارب):

إِذَا مَسَّهُ ٱلشَّرُّ لَمْ يَكْتَئِبْ　　وَإِنْ مَسَّهُ ٱلْخَيْرُ لَمْ يُعْجَبِ

٥٨٤ (176) قَالَ ٱلنَّابِغَةُ ٱلذُّبْيَانِيُّ (طويل):

وَلَا يَحْسِبُونَ ٱلْخَيْرَ لَا شَرَّ بَعْدَهُ　　وَلَا يَحْسِبُونَ ٱلشَّرَّ ضَرْبَةَ لَازِبِ

٥٨٥ وَقَالَ رَجُلٌ مِنْ طَيِّئٍ (وافر):

أَرَاكِ أَطَلْتِ عَذْلَكِ يَا أُمَامَا　　عَلَى خُلُقٍ عُرِفْتُ بِهِ غُلَامَا

وَلَسْتُ بِجَازِعٍ إِنْ دَامَ شَرٌّ وَلَا فَرِحٌ إِذَا مَا ٱلْخَيْرُ دَامَا

٥٨٦ وَقَالَ ٱلْمُقْمَدُ بْنُ شَمَّاسٍ ٱلطَّائِيُّ (طويل):

أَرَانِيَ فِي ٱلدُّنْيَا وَمَرِّ صُرُوفِهَا عَلَى حَالَةٍ فِيهَا لِذِي ٱللُّبِّ مَرْغَبُ
وَلَا فَرِحٌ إِنْ نِلْتُ مِنْهَا رَغِيبَةً وَلَا أَنَا مِنْ ضَرَّائِهَا أَتَحَوَّبُ

٥٨٧ وَقَالَ حَسَّانُ بْنُ ثَابِتٍ ٱلْأَنْصَارِيُّ (طويل):

فَلَا ٱلْمَالُ يُنْسِينِي حَيَائِي وَحِفْظَتِي وَلَا وَقَعَاتُ ٱلدَّهْرِ يَفْلُلْنَ مِبْرَدِي

٥٨٨ وَقَالَ عَبْدُ ٱللهِ بْنُ سُلَيْمٍ ٱلْأَزْدِيُّ (كامل):

وَإِذَا حَدِيثٌ سَاءَنِي لَمْ أَكْتَئِبْ وَإِذَا حَدِيثٌ سَرَّنِي لَمْ أَبْشَرِ
أَخْشَى ٱلْفَوَاحِشَ مِنْهُمَا كِلْتَيْهِمَا وَرَعَيْتُ نَفْسِي نَاشِئًا لِلْمَكْبَرِ

٥٨٩ وَقَالَ عَبْدُ ٱلرَّحْمٰنِ بْنُ يَزِيدَ ٱلْهَمْدَانِيُّ (كامل):

بَاقٍ عَلَى ٱلْحَدَثَانِ غَيْرَ مُكَذَّبٍ لَا كَاسِفٌ بَالِي وَلَا مُتَأَسِّفُ
(177) إِنْ نِلْتُ لَمْ أَفْرَحْ بِشَيْءٍ نِلْتُهُ وَإِذَا سُبِقْتُ بِهِ فَلَا أَتَلَهَّفُ

٥٩٠ وَقَالَ يَزِيدُ بْنُ أَنَسٍ ٱلْأَسَدِيُّ (طويل):

تَقُولُ ٱبْنَةُ ٱلْعَمْرِيِّ إِنَّكَ عَاجِزٌ وَمَا أَنَا إِلَّا حَازِمٌ أَيُّ حَازِمِ
وَلٰكِنَّنِي جَلْدٌ إِذَا ٱلْأَمْرُ فَاتَنِي عَرَفْتُ وَعَزَّيْتُ ٱلْهَوَى غَيْرَ نَادِمِ

٥٩١ وَقَالَ ٱلْأُبَيْرِدُ بْنُ ٱلْمُعَذَّرِ ٱلرِّيَاحِيُّ (طويل):

رَأَيْتُ أَبَا ٱلْمِنْهَالِ يَزْدَادُ صَدْرُهُ ٱنْفِتَاحًا إِذَا مَا ٱلْخَطْبُ ضَاقَ بِهِ ٱلصَّدْرُ
فَتًى إِنْ هُوَ ٱسْتَغْنَى تَخَرَّقَ فِي ٱلْغِنَى وَإِنْ كَانَ فَقْرٌ لَمْ يَضَعْ مَتْنَهُ ٱلْفَقْرُ

٥٩٢ وَقَالَ طَرَفَةُ بْنُ ٱلْعَبْدِ (رمل):

إِنْ نُلَاقِي مُنْفِسًا لَا تَلْقَنَا مَرِحَ ٱلْخَيْرِ وَلَا نَكْبُو لِضُرّْ (١

(١ جاء هنا في الهامش للناسخ ما حرفهُ:
مِمَّا فَتَحَ بِهِ ٱللهُ تَعَالَى عَلَى ٱلْعَبْدِ ٱلْفَقِيرِ (طويل):
أَلَا إِنَّمَا ٱلدُّنْيَا كَظِلِّ سَحَابَةٍ عَنَتْكَ فَلَمَّا ظَلَّلَتْكَ ٱضْمَحَلَّتِ
فَلَا تَكُ مِفْرَاحًا إِذَا هِيَ أَقْبَلَتْ وَلَا تَكُ مِجْزَاعًا إِذَا هِيَ وَلَّتِ

٥٩٣ وَقَالَ هُدْبَةُ بْنُ خَشْرَمٍ ٱلعُذْرِيُّ (طويل):

وَلَسْتُ بِمِفْرَاحٍ إِذَا ٱلدَّهْرُ سَرَّنِي وَلَا جَازِعٍ مِنْ صَرْفِهِ ٱلْمُتَقَلِّبِ

٥٩٤ وَقَالَ عَبْدُ ٱللهِ بْنُ ٱلزُّبَيْرِ ٱلأَسَدِيُّ (بسيط):

لَا جَعَلَ ٱللهُ قَلْبِي حِينَ يَنْزِلُ بِي هَمٌّ تَضَيَّفَنِي ضَيْفًا وَلَا حَرِجَا
وَلَا بِأَقْوَدَ عِرْقِ ٱلْأَخْدَعَيْنِ إِذَا مَرَّتْ عَلَيَّ ضَرُوسٌ تَخْزِلُ ٱلثَّبَجَا
وَلَا تَرَانِي عَلَى مَا فَاتَ مُكْتَئِبًا وَلَا تَرَانِي إِلَى مَا قِيدَ مُبْتَهِجَا

٥٩٥ (178) وَقَالَ طُرَيْحُ بْنُ إِسْمٰعِيلَ ٱلثَّقَفِيُّ (بسيط):

قَوْمٌ لَهُمْ إِرْثُ مَجْدٍ غَيْرُ مُؤْتَشَبٍ تَنْقَادُ طَوْعًا إِلَيْهِ ٱلْعُجْمُ وَٱلْعَرَبُ
لَا يَفْرَحُونَ إِذَا مَا ٱلدَّهْرُ طَاوَعَهُمْ يَوْمًا بِيُسْرٍ وَلَا يَشْكُونَ إِنْ نُكِبُوا

الباب الثامن والستون

فيما قيل في ترك ما نبا بك من المنازل والبلدان

٥٩٦ قَالَ قَيْسُ بْنُ ٱلْخَطِيمِ ٱلأَنْصَارِيُّ (وافر):

وَلَمْ أَرَ كَٱمْرِئٍ يَدْنُو لِضَيْمٍ لَهُ فِي ٱلْأَرْضِ سَيْرٌ وَٱنْتِوَاءُ
وَمَا بَعْضُ ٱلْإِقَامَةِ فِي دِيَارٍ يُهَانُ بِهَا ٱلْفَتَى إِلَّا عَنَاءُ

٥٩٧ وَقَالَ أَوْسُ بْنُ حَجَرٍ (طويل):

أُقِيمُ بِدَارِ ٱلْحَزْمِ مَا كَانَ حَزْمُهَا وَأَحْرِ إِذَا حَالَتْ بِأَنْ أَتَحَوَّلَا
وَأَسْتَبْدِلُ ٱلْأَمْرَ ٱلْقَوِيَّ بِغَيْرِهِ إِذَا عَقْدُ مَأْفُونِ ٱلرِّجَالِ تَحَلَّلَا

٥٩٨ وَقَالَ عَبْدُ قَيْسِ بْنُ خُفَافٍ ٱلتَّمِيمِيُّ (كامل):

اِحْذَرْ مَحَلَّ ٱلسُّوءِ لَا تَحْلُلْ بِهِ وَإِذَا نَبَا بِكَ مَنْزِلٌ فَتَحَوَّلِ
دَارُ ٱلْهَوَانِ لِمَنْ رَآهَا دَارَهُ أَفَرَاحِلٌ مِنْهَا كَمَنْ لَمْ يَرْحَلِ

٥٩٩ وَقَالَ عُقْبَةُ بْنُ حَوْطٍ ٱلتَّمِيمِيُّ (179) (منسرح):

أُقِيمُ بِٱلدَّارِ مَا ٱطْمَأَنَّتْ بِيَ م ٱلدَّارُ وَإِنْ كُنْتُ نَازِعًا طَرِبَا

وَإِنْ بِأَرْضٍ نَبَتْ بِي ٱلدَّارُ م فَعجَّلْتُ إِلَى غَيْرِ أَهْلِهَا ٱلْقُرَبَا
لَا سَافِحٌ مِنْ سَوَافِحِ ٱلطَّيْرِ م يُثْنِينِي وَلَا نَاعِبٌ إِذَا نَعَبَا

٦٠٠ وَقَالَ رَبِيعَةُ بْنُ مَقْرُومٍ (متقارب):

وَدَارَ ٱلْهَوَانِ أَنِفْنَا ٱلْمُقَامَ   بِهَا فَحَلَلْنَا مَحَلًّا كَرِيمَا (١

٦٠١ وَقَالَ رَجُلٌ مِنْ تَمِيمٍ (طويل):

إِنْ تُنْصِفُونَا آلَ مَرْوَانَ نَقْتَرِبْ   إِلَيْكُمْ وَإِلَّا فَأْذَنُوا بِبِعَادِ
فَإِنَّ لَنَا عَنْكُمْ مَزَاحًا وَمَرْحَلًا   بِعِيسٍ إِلَى رِيحِ ٱلْفَلَاةِ صَوَادِ
وَفِي ٱلْأَرْضِ عَنْ دَارِ ٱلْقِلَى مُتَحَوَّلٌ   وَكُلُّ بِلَادٍ أُوطِنَتْ كَبِلَادِي

٦٠٢ وَقَالَ عَبْدُ ٱللهِ بْنُ ٱلْحُرِّ ٱلْجُعْفِيُّ (طويل):

فَإِنْ تَجْفُ عَنِّي أَوْ تُرِدْ لِي إِهَانَةً   أَجِدْ عَنْكَ فِي ٱلْأَرْضِ ٱلْعَرِيضَةِ مَذْهَبَا
فَلَا تَحْسِبَنَّ ٱلْأَرْضَ بَابًا سَدَدْتَهُ   عَلَيَّ وَلَا ٱلْمِصْرَيْنِ أُمًّا وَلَا أَبَا

٦٠٣ وَقَالَ سَلَمَةُ بْنُ زَيْدٍ ٱلْبَجَلِيُّ (كامل):

لَا خَيْرَ فِي بَلَدٍ يُضَامُ عَزِيزُهُ   وَعَنِ ٱلْهَوَانِ مَذَاهِبٌ وَمَنَادِحُ

٦٠٤ وَقَالَ عُبَيْدُ ٱللهِ بْنُ ٱلْحُرِّ ٱلْجُعْفِيُّ (طويل):   (180)

فَإِنْ يَعْيَ عَبَّادٌ عَلَيَّ فَإِنَّنِي   أَنَا ٱلْمَرْءُ لَا تَعْيَا عَلَيْهِ مَذَاهِبُهْ

٦٠٥ وَقَالَ ٱلنُّشَيْرُ ٱلْعِجْلِيُّ (طويل):

وَإِنْ بَلْدَةٌ أَعْيَا عَلَيَّ طِلَابُهَا   صَرَفْتُ لِأُخْرَى رِحْلَتِي وَرِكَابِي

(١ جاءَ في هامش الكتاب ما حرفهُ:
سَمِعْتُ بَعْضَ ٱلْعَرَبِ ٱلْعَارِبَةِ يَقُولُ عَمَّنْ نَقَلَ عَنْهُ مِنَ ٱلْمَغَارِبَةِ (وافر):
بِلَادٌ لَا يَعِزُّ ٱلْمَرْءُ فِيهَا   وَلَا يُحْمَى لَهُ جَارٌ نَزِيلُ
فَحِدْ عَنْهَا وَلَا تَأْسَفْ عَلَيْهَا   وَلَوْ كَانَتْ تُغِلُّ ٱلْخَرْطَبِيلَ (كذا)
وَفَسَّرَ ٱلْخَرْطَبِيلَ بِأَنَّهُ ٱلزَّعْفَرَانُ

الباب التاسع والستون

فيما قيل في تنقُّل الدول وتغيُّر الاحوال

٦٠٦ قَالَ قَيْسُ بْنُ ٱلْخَطِيمِ ٱلْأَوْسِيُّ (طويل):

أَلَمْ تَرَ أَحْوَالَ ٱلزَّمَانِ وَرَيْبَهَا وَكَيْفَ عَلَى هٰذَا ٱلْوَرَى يَتَنَقَّلُ
فَكَائِنْ رَأَيْنَا مِنْ أُنَاسٍ ذَوِي غِنًى وَجِدَّةِ عَيْشٍ أَصْبَحُوا قَدْ تَبَدَّلُوا

٦٠٧ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ مَعْدِي كَرِبَ ٱلزُّبَيْدِيُّ (وافر):

وَكَائِنْ كَانَ قَبْلَكَ مِنْ نَعِيمٍ وَمُلْكٍ كَانَ فِي ٱلْأَقْوَامِ رَاسِي
جَرَى زَمَنًا عَلَيْهِمْ ثُمَّ أَضْحَى يُنَقَّلُ مِنْ أُنَاسَ إِلَى أُنَاسِ

٦٠٨ وَقَالَ ٱمْرُؤُ ٱلْقَيْسِ (رمل):

قِفْ عَلَى ٱلدَّارِ ٱلَّتِي غَيَّرَهَا بَارِحُ ٱلْقَطْرِ وَتَكْرَارُ ٱلْحِقَبْ
دَارُ قَوْمٍ بُدِّلَتْ مِنْ بَعْدِهِمْ سَاكِنَ ٱلْوَحْشِ وَلِلدَّهْرِ عُقَبْ

٦٠٩ وَقَالَ ٱلزِّبَعْرِيُّ بْنُ عَبْدِ ٱلرَّحْمٰنِ ٱلْعُقَيْلِيُّ (بسيط): (181)

أَصْبَحْتُ أَصْيَدَ مُخْتَالًا وَذَا جِدَةٍ فَأُنْعِمْ وَبِتْ خَائِفًا لِلْمَوْتِ وَٱلْغِيَرِ
وَٱعْلَمْ بِأَنَّكَ فِي دُنْيَا وَمَرْتَعَةٍ كَانَتْ لِقَوْمٍ فَأَضْحَتْ عِبْرَةَ ٱلْبَشَرِ
صَبَّ ٱلْإِلٰهُ عَلَيْهِمْ صَوْبَ غَادِيَةٍ فَأَصْبَحُوا حَشْوَةً لِلتُّرْبِ وَٱلْمَدَرِ
هَلْ أَنْتَ إِلَّا كَهُمْ فَٱحْذَرْ مَصَارِعَهُمْ وَٱقْصِدْ بِذَرْعِكَ وَٱحْذَرْ صَوْلَةَ ٱلْقَدَرِ

٦١٠ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ قَمِيئَةَ (كامل):

قَدْ كَانَ مِنْ غَسَّانَ قَبْلَكَ م أَمْلَاكٌ وَمِنْ نَصْرٍ ذَوُو هِمَمِ
فَتَتَوَّجُوا مُلْكًا لَهُمْ هِمَمٌ فَفَنُوا فَنَاءَ أَوَائِلِ ٱلْأُمَمِ
لَا تَحْسَبَنَّ ٱلدَّهْرَ مُخْلِدَكُمْ أَوْ دَائِمًا لَكُمُ وَلَمْ يَدُمِ
لَوْ دَامَ دَامَ لِتُبَّعٍ وَذَوِي م ٱلْأَصْنَاعِ مِنْ عَادٍ وَمِنْ إِرَمِ

٦١١ وَقَالَ أَنَسُ بْنُ زُنَيمٍ ٱلْكِنَانِيُّ (وافر):

وَخَانَ ٱلدَّهْرُ قَبْلَكَ ذَا رُعَيْنٍ   وَذَا يَزَنٍ وَخَاضَ بِذِي نُوَاسِ
وَفِرْعَونَ ٱلْفَرَاعِنِ حِينَ يَبْنِي   بِمِصْرَ ٱلصَّرْحَ فِي عَدَدٍ وَنَاسِ
فَصَعَّدَ فِي ٱلسَّمَاءِ بِغَيْرِ إِذْنٍ   عَلَى عَمَدٍ قَوَاعِدُهَا رَوَاسِي
فَلَا يَغْرُرْكَ مُلْكُكَ كُلُّ مُلْكٍ   يُحَوَّلُ مِنْ أُنَاسٍ إِلَى أُنَاسِ

الباب السبعون

(182) فيما قيل في تعاقب اليُسر والعُسر وترادف المساءة والمسرَّة

٦١٢ قَالَ ٱبْنُ مُقْبِلٍ (طويل):

وَمَا ٱلدَّهْرُ إِلَّا تَارَتَانِ فَمِنْهُمَا   أَمُوتُ وَأُخْرَى أَبْتَغِي ٱلْعَيْشَ أَكْدَحُ
وَكِلْتَاهُمَا قَدْ خُطَّ لِي فِي صَحِيفَتِي   فَلَا ٱلْعَيْشُ أَهْوَاهُ وَلَا ٱلْمَوْتُ أَرْوَحُ

٦١٣ وَقَالَ ٱلْقُطَامِيُّ (بسيط):

لَيسَ ٱلْجَدِيدُ بِهِ تَبْقَى بَشَاشَتُهُ   إِلَّا قَلِيلًا وَلَا ذُو خُلَّةٍ يَصِلُ
وَٱلْعَيْشُ لَا عَيْشَ إِلَّا مَا تَقَرُّ بِهِ   عَيْنٌ وَلَا حَالَ إِلَّا سَوْفَ تَنْتَقِلُ

٦١٤ وَقَالَ سَهْلُ بْنُ حَنْظَلَةَ ٱلْغَنَوِيُّ (بسيط):

بَيْنَا ٱلْفَتَى فِي نَعِيمٍ يَطْمَئِنُّ بِهِ   رَدَّ ٱلْبُؤُوسَ عَلَيْهِ ٱلدَّهْرُ فَٱنْقَلَبَا
أَوْفَى بِبُؤْسٍ يُقَاسِيهِ وَفِي نَصَبٍ   أَمْسَى وَقَدْ زَايَلَ ٱلْبَأْسَاءَ وَٱلنَّصَبَا

٦١٥ وَقَالَ عَدِيُّ بْنُ زَيْدٍ ٱلْعِبَادِيُّ (طويل):

أَلَمْ تَعْلَمُوا لِلْخَيْرِ وَٱلشَّرِّ مَوْرَةً   تَنَاقَلُهَا ٱلْأَيَّامُ عُوجًا رَوَاجِعَا

٦١٦ وَقَالَ ٱلنَّمِرُ بْنُ تَوْلَبٍ (متقارب):

فَيَوْمٌ عَلَيْنَا وَيَوْمٌ لَنَا   وَيَوْمٌ نُسَاءُ وَيَوْمٌ نُسَرْ

٦١٧ وَقَالَ مُعَاوِيَةُ بْنُ مَالِكٍ ٱلْعَامِرِيُّ (كامل): (183)

وَمَسَرَّةٍ لَاقَيْتُهَا وَمَسَاءَةٍ   مَلَأَتْ مَآقِي عَيْنِهِ لَمْ تُرْدَدِ

إِنَّ ٱلْمَسَاءَةَ لِلْمَسَرَّةِ مَوْعِدٌ   أُخْتَانِ رَهْنٌ لِلْعَشِيَّةِ أَوْ غَدِ

٦١٨ وَقَالَ يَحْيَى بْنُ زِيَادٍ (كامل):

فِي كُلِّ عَيْشٍ غَضَارَةٍ أَوَدُ   وَٱلْمَرْءُ قَدْ يُودِي بِهِ ٱلْأَبَدُ
فَإِذَا يَسُرُّكَ يَوْمُ مَغْبَطَةٍ   فَلَقَدْ يَجِيءُ بِمَا كَرِهْتَ غَدُ
يَوْمَانِ فِي ذَا مَا تُسَرُّ بِهِ   وَيَكُونُ فِي هٰذَا لَكَ ٱلنَّكَدُ

٦١٩ وَقَالَ أَيْضًا (متقارب):

وَكُلُّ فَتًى أَخْطَأَتْهُ ٱلْحُتُوفُ   لَهُ زَمَنٌ سَوْفَ يَخْتَانُهُ
فَيَوْمًا يَرُوقُ ٱلْوَرَى غُصْنُهُ   وَيَوْمًا سَتَيْبَسُ أَغْصَانُهُ
أُمُورٌ تَبِيدُ وَأُخْرَى تُفِيدُ   وَكُلٌّ سَتُوحِشُ أَوْطَانُهُ

٦٢٠ وَقَالَ أَيْضًا (طويل):

وَمَا ٱلدَّهْرُ إِلَّا دَوْلَتَانِ فَدَوْلَةٌ   عَلَيْكَ وَأُخْرَى نِلْتَ مِنْهَا ٱلْأَمَانِيَا
فَلَا تَكُ مِنْ رَيْبِ ٱلْحَوَادِثِ آمِنًا   فَكَمْ آمِنٍ لِلدَّهْرِ لَاقَى ٱلدَّوَاهِيَا

٦٢١ وَقَالَ أَيْضًا (طويل):

وَبَيْنَا تَرَى ٱلسُّلْطَانَ بَيْنَ مَوَاكِبٍ   بَدَا لَكَ يَوْمًا شَخْصُهُ وَهُوَ مُفْرَدُ
(184) سَحَابَةُ صَيْفٍ كَانَ فِيهَا فَأَقْشَعَتْ   فَمُقْتَضَبٌ مِنْهُمْ وَآخَرُ يُحْمَدُ

الباب الحادي والسبعون

فيما قيل في جهل الانسان بما يصيبهُ ويخطئهُ من الخير والشرّ

٦٢٢ قَالَ ٱمْرُؤُ ٱلْقَيْسِ (وافر):

وَمَا يَدْرِي ٱلْفَقِيرُ مَتَى غِنَاهُ   وَمَا يَدْرِي ٱلْغَنِيُّ مَتَى يَمُوتُ
وَمَا تَدْرِي إِذَا يَمَّمْتَ أَرْضًا   بِأَيِّ ٱلْأَرْضِ يُدْرِكُكَ ٱلْمَبِيتُ

٦٢٣ أَخَذَهُ أُحَيْحَةُ بْنُ ٱلْجُلَاحِ ٱلْأَوْسِيُّ فَقَالَ (وافر):

وَمَا يَدْرِي ٱلْفَقِيرُ مَتَى غِنَاهُ   وَمَا يَدْرِي ٱلْغَنِيُّ مَتَى يُعِيلُ

وَمَا تَدْرِي إِذَا أَزْمَعْتَ أَمْرًا ... بِأَيِّ ٱلْأَرْضِ يُدْرِكُكَ ٱلْمَقِيلُ
وَمَا تَدْرِي إِذَا أَضْرَبْتَ شَوْلًا ... أَتُلْقِحُ بَعْدَ ذٰلِكَ أَمْ تَحِيلُ

٦٢٤ وَقَالَ ٱلْمُثَقِّبُ ٱلْعَبْدِيُّ (وافر):

وَمَا أَدْرِي إِذَا يَمَّمْتُ أَرْضًا ... أُرِيدُ ٱلْخَيْرَ أَيُّهُمَا يَلِينِي
أَأَلْخَيْرُ ٱلَّذِي أَنَا أَبْتَغِيهِ ... أَمِ ٱلشَّرُّ ٱلَّذِي هُوَ يَبْتَغِينِي

٦٢٥ وَقَالَ زَيْدُ بْنُ ٱلْأَيْهَمِ ٱلْبَجَلِيُّ (طويل):

لَعَمْرُكَ مَا يَدْرِي ٱلْفَتَى فِي سَبِيلِهِ ... وَلَا أَهْلِهِ إِذْ غَابَ مَا هُوَ فَاعِلُهْ

(185) الباب الثاني والسبعون

فيما قيل في المواظبة على طلب الحوائج والصبر عليها

٦٢٦ قَالَ عَبْدُ ٱللهِ بْنُ قَيْسٍ ٱلنَّخَعِيُّ (طويل):

وَإِنِّي لَمِمَّا أَنْ تُنَاخَ مَطِيَّتِي ... عَلَى ٱلْحَاجَةِ ٱللَّدْنَاءِ حَتَّى تُسَرَّحَا
بِنُجْحٍ وَأَمَّا أَمْرُ يَأْسٍ مُبَيَّنٍ ... نَضَوْتُ بِهِ حَاجَاتِ صَدْرِي فَأَسْمَحَا

٦٢٧ وَقَالَ أَبُو عَطَاءٍ ٱلسِّنْدِيُّ (طويل):

وَمَا يُدْرِكُ ٱلْحَاجَاتِ مِنْ حَيْثُ تُبْتَغَى ... مِنَ ٱلْقَوْمِ إِلَّا مَنْ أَعَدَّ وَشَمَّرَا

٦٢٨ وَقَالَ ايضًا (طويل):

وَمَا يُدْرِكُ ٱلْحَاجَاتِ مِنْ حَيْثُ تُبْتَغَى ... مِنَ ٱلْقَوْمِ إِلَّا ٱلْمُصْبِحُونَ عَلَى رِجْلِ

٦٢٩ وَقَالَ صَالِحُ بْنُ عَبْدِ ٱلْقُدُّوسِ (طويل):

وَمَا لَحِقَ ٱلْحَاجَاتِ مِثْلُ مُثَابِرٍ ... وَلَا عَاقَ مِنْهَا ٱلنُّجْحَ مِثْلُ تَوَانِي

الباب الثالث والسبعون

فيما قيل فيمن يُكثر مسئلة اخوانه

٦٣٠ قَالَ ٱلْأَعْشَى (طويل):

تَشَوَّفْ فَتُعْطَى كُلَّ شَيْءٍ سَأَلْتَهُ ... وَمَنْ يُكْثِرِ ٱلتَّسْآلَ لَا بُدَّ يُحْرَمِ

٦٣١ (186) وَقَالَ عَمْرُو بْنُ ضِنَّةَ ٱلثَّقَفِيُّ (طويل):

وَمَنْ يَكُ ثِقْلًا يَمْلَلِ ٱلنَّاسُ ثِقْلَهُ   وَإِنْ كَانَ ذَا ثِقْلٍ عَلَى ٱلنَّاسِ وَاجِبِ

٦٣٢ وَقَالَ عَدِيُّ بْنُ ٱلرَّقَّاعِ (بسيط):

حَمَّلْتُ نَفْسِي عَلَى أَمْرٍ وَقُلْتُ لَهَا   إِنَّ ٱلسَّؤُولَ عَلَى ٱلْأَحْوَالِ مَمْلُولُ

٦٣٣ قَالَ زُهَيْرُ بْنُ أَبِي سُلْمَى ٱلْمُزَنِيُّ (طويل):

وَمَنْ لَا يَزَلْ يَسْتَحْمِلُ ٱلنَّاسَ أَمْرَهُ   وَلَا يُغْنِهَا يَوْمًا مِنَ ٱلدَّهْرِ يُسْأَمِ

٦٣٤ وَقَالَ سُلَيْمُ بْنُ خَنْجَرٍ ٱلْكَلْبِيُّ (طويل):

وَيَسْأَمُكَ ٱلْأَدْنَى وَإِنْ كَانَ مُكْثِرًا   إِذَا لَمْ تَزَلْ عِبْئًا عَلَيْهِ ثَقِيلَا

٦٣٥ وَقَالَ أَيْضًا (طويل):

وَمَنْ لَا يَزَلْ عِبْئًا يُمَلُّ مَكَانُهُ   وَإِنْ كَانَ ذَا رَحْمٍ قَرِيبَ ٱلْمَنَاسِبِ

الباب الرابع والسبعون

فيما قيل في تحذير النساء تزوُّج اهل العجز واللؤم وحثهنَّ على اهل الفضل

٦٣٦ قَالَ ٱمْرُؤُ ٱلْقَيْسِ بْنُ حُجْرٍ ٱلْكِنْدِيُّ (متقارب):

يَا هِنْدُ لَا تَنْكِحِي بُوهَةً   عَلَيْهِ عَقِيقَتُهُ أَحْسَبَا

مُلَسَّعَةً وَسْطَ أَرْبَاعِهِ   بِهِ عَسَمٌ يَبْتَغِي أَرْنَبَا (187)

لِيَجْعَلَ فِي سَاقِهِ كَعْبَهَا   حِذَارَ ٱلْمَنِيَّةِ أَنْ يَعْطَبَا

٦٣٧ وَقَالَ هُدْبَةُ بْنُ خَشْرَمٍ ٱلْعُذْرِيُّ (طويل):

فَلَا تَنْكِحِي إِنْ فَرَّقَ ٱلدَّهْرُ بَيْنَنَا   أُكَيْبِدَ مِبْطَانَ ٱلضُّحَى غَيْرَ أَرْوَعَا

كَلِيلًا سِوَى مَا نَالَ مِنْ أَمْرِ ضِرْسِهِ   أَغَمَّ ٱلْقَفَا وَٱلْوَجْهِ لَيْسَ بِأَنْزَعَا

ضَرُوبًا بِلَحْيَيْهِ عَلَى عَظْمِ زَوْرِهِ   إِذَا ٱلْقَوْمُ هَشُّوا لِلْفَعَالِ تَقَنَّعَا

أُصَيْهِبَ لَا يُرْضِيكِ فِي ٱلْحَيِّ قَاعِدًا   إِذَا مَا مَشَى أَوْ قَالَ قَوْلًا تَبَلْتَعَا

وَكُونِي حَبِيبًا أَوْ لِأَرْوَعَ مَاجِدٍ   إِذَا ضَنَّ أَوْبَاشُ ٱلرِّجَالِ تَبَرَّعَا

وَصُولٍ وَذِي أُكْرُومَةٍ وَحَمِيَّةٍ وَصَبْرًا إِذَا مَا ٱلدَّهْرُ عَضَّ فَأَوْجَعَا

٦٣٨ وَقَالَ ٱلْبَرَاءُ بْنُ قَيْسٍ ٱلتَّمِيمِيُّ (طويل):

فَإِنْ أَنْتِ خُيِّرْتِ ٱلْمَنَاكِحَ فَٱنْكِحِي عَلَى أَيْمَنِ ٱلطَّيْرِ ٱلْمُصَبِّحِ نَاعِبُهْ
وَلَا تَنْكِحِي جِبْسًا عَبَامًا مُلَعَّنًا شَدِيدًا عَلَى ٱلْجَارِ ٱلْمُلَاصِقِ جَانِبُهْ
وَلَا بَطِنًا لَا يَبْرَحُ ٱلدَّهْرَ قَاعِدًا عَبُوسًا إِذَا مَا ٱلضَّيْفُ حُطَّتْ رَكَائِبُهْ
حَرَامٌ عَلَيْهِ ٱلدَّهْرَ يَبْرَحُ بَيْتَهَا فَقَدْ قُرِّحَتْ مِنَ ٱلْفِرَاشِ مَنَاكِبُهْ
وَلٰكِنْ فَتًى ذَا نَجْدَةٍ وَسَمَاحَةٍ يَخُبُّ إِلَى أَمْرِ ٱلْعَشِيرَةِ رَاكِبُهْ

٦٣٩ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ أَحْمَرَ ٱلْبَاهِلِيُّ (وافر): (188)

فَلَا تَصِلِي بِمَطْرُوقٍ إِذَا مَا سَرَى فِي ٱلرَّكْبِ أَصْبَحَ مُسْتَكِينَا
مُطِيعٌ لَا يُطَاعُ وَلَا يُبَالِي أَغَثًّا كَانَ مَالُكِ أَمْ سَمِينَا
يَظَلُّ أَمَامَ بَيْتِكِ مُجْرَعِبًّا كَمَا أَلْقَيْتِ بِٱلْمَتْنِ ٱلْوَضِينَا
إِذَا شَرِبَ ٱلْمُرِضَّةَ قَالَ أَوْكِي عَلَى مَا فِي سِقَائِكَ قَدْ رَوِينَا
إِذَا ٱشْتَدَّ ٱلزَّمَانُ أَكَبَّ لَغْبًا فَلَا قِدْحًا يُدِرُّ وَلَا لَبُونَا
وَكُونِي إِنْ هَلَكْتُ لِأَرْيَحِيٍّ مِنَ ٱلْفِتْيَانِ لَا يُضْحِي بَطِينَا
كَأَنَّ ٱلصَّقْرَ يَقْلِبُ مُقْلَتَيْهِ إِذَا نَفَضَ ٱلْعُيُوبَ وَقَدْ خَفِينَا
كَأَنَّ ٱللَّيْلَ لَا يَأْتِي عَلَيْهِ إِذَا زَجَرَ ٱلسَّبِيئَاتِ ٱلْأُمُونَا
يُصِيبُ مَحَارِمًا فِي ٱلْقَوْمِ قَصْدًا وَهُنَّ لِغَيْرِهِ لَا يَبْتَغِينَا

٦٤٠ وَقَالَ حُجْرُ بْنُ مَحْمُودٍ ٱلشَّيْبَانِيُّ (كامل):

فَإِذَا هَلَكْتُ لَا تُرِيدِي عَاجِزًا نِكْسًا وَلَا وَكِلًا وَلَا مِعْزَالَا
يَوْمًا وَلَا بَرَمًا يَكُونُ لَبُونُهُ رَبًّا عَلَيْهِ وَلَا ٱلْفَصِيلُ عِيَالَا

٦٤١ وَقَالَ ٱلسُّلَيْكُ بْنُ ٱلسُّلَكَةِ (وافر):

فَلَا يَغْرُرْكِ صُعْلُوكٌ نَؤُومٌ إِذَا أَمْسَى يُعَدُّ مِنَ ٱلْعِيَالِ

إِذَا أَضْحَى تَفَقَّدَ مَنْكِبَيْهِ وَأَبْصَرَ لَحْمَهُ حَذَرَ ٱلْهُزَالِ (189)
وَلٰكِنْ كُلَّ صُعْلُوكٍ ضَرُوبٍ بِنَصْلِ ٱلسَّيْفِ هَامَاتِ ٱلرِّجَالِ

الباب الخامس والسبعون

فيما قيل في الصبر على المصائب والتجلُّد للشامتين وترك الاستكانة

٦٤٢ قَالَ أَبُو ذُؤَيْبٍ ٱلْهُذَلِيُّ (كامل):

وَتَجَلُّدِي لِلشَّامِتِينَ أُرِيهِمُ أَنِّي لِرَيْبِ ٱلدَّهْرِ لَا أَتَخَشَّعُ
حَتَّى كَأَنِّي لِلْحَوَادِثِ مَرْوَةٌ بِصَفَا ٱلْمُشَقَّرِ كُلَّ يَوْمٍ تُقْرَعُ

٦٤٣ وَقَالَ ٱلْجَمَّالُ بْنُ ٱلْمُعَلَّى ٱلْعَبْدِيُّ (بسيط):

لَا ٱلنَّائِبَاتُ لِهٰذَا ٱلدَّهْرِ تَقْطَعُنِي وَٱلصَّبْرُ مِنِّي عَلَى مَا نَابَنِي خُلُقُ
إِنَّ ٱلْكَرِيمَ صَبُورٌ كَيْفَمَا ٱنْصَرَفَتْ بِهِ ٱلصُّرُوفُ إِذَا مَا أَفْلَقَ ٱلْفَرِقُ

٦٤٤ وَقَالَ أَنَسُ بْنُ مُدْرِكَةَ ٱلْخَثْعَمِيُّ (بسيط):

كَمْ مِنْ أَخٍ لِي كَرِيمٍ قَدْ فُجِعْتُ بِهِ ثُمَّ بَقِيتُ كَأَنِّي بَعْدَهُ حَجَرُ
لَا أَسْتَكِينُ عَلَى رَيْبِ ٱلزَّمَانِ وَلَا أُغْضِي عَلَى ٱلْأَمْرِ يَأْتِي دُونَهُ ٱلْعُذُرُ
مُرْدِي حُرُوبٍ أُجِيلُ ٱلْأَمْرَ مُقْتَدِرًا إِذْ بَعْضُهُمْ لِأُمُورٍ تَعْتَرِي جَزَرُ

٦٤٥ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ مَعْدِي كَرِبَ (مجزوء الكامل):

كَمْ مِنْ أَخٍ لِيَ مَاجِدٍ بَوَّأْتُهُ بِيَدَيَّ لَحْدَا
أَلْبَسْتُهُ أَثْوَابَهُ وَخُلِقْتُ يَوْمَ خُلِقْتُ جَلْدَا (190)
فَمَا (١ جَزِعْتُ وَلَا هَلِعْتُ م وَمَا يَرُدُّ بُكَايَ زَنْدَا

٦٤٦ وَقَالَ عَدِيُّ بْنُ ٱلرَّقَّاعِ ٱلْعَامِلِيُّ (كامل):

وَفِرَاقِ ذِي حَسَبٍ وَرَوْعَةِ فَاجِعٍ دَاوَيْتُهُ بِتَجَمُّلٍ وَعَزَاءِ
لِيَرَى ٱلرِّجَالُ ٱلْكَاشِحُونَ صَلَابَتِي وَأَكُفُّ ذَاكَ بِعِفَّةٍ وَحَيَاءِ

١) وروى في الهامش: مَا إنْ. وهو الصواب

٦٤٧ وَقَالَ حَضْرَمِيُّ بْنُ عَامِرٍ ٱلْأَسَدِيُّ (وافر):

وَذِي لَطَفٍ عَزَفْتُ ٱلنَّفْسَ عَنْهُ   حِذَارَ ٱلشَّامِتِينَ وَقَدْ شَجَانِي
قَطَعْتُ قَرِينَتِي مِنْهُ فَأَغْنَى   عَنَاهُ فَلَنْ أَرَاهُ وَلَا يَرَانِي

٦٤٨ وَقَالَ هُدْبَةُ بْنُ خَشْرَمٍ ٱلْعُذْرِيُّ (طويل):

وَأَبْيَضَ يَسْتَسْقِي ٱلْغَمَامَ بِوَجْهِهِ   إِذَا ٱخْتِيرَ قَالُوا لَمْ يَقُلْ مَنْ تَخَيَّرَا
مِنَ ٱلرَّافِعِينَ ٱلْهَمَّ لِلذِّكْرِ وَٱلْعُلَى   إِذَا لَمْ يَبُؤْ إِلَّا ٱلْكَرِيمُ لِيُذْكَرَا
رُزِينَا فَلَمْ نَعْثُرْ لِوَقْعَتِهِ بِنَا   وَلَوْ كَانَ فِي حَيٍّ سِوَانَا لَأَعْثَرَا
وَمَا دَهْرُنَا إِلَّا يَكُونُ أَصَابَنَا   بِنَفْلٍ وَلٰكِنَّا رُزِينَا لِنَصْبِرَا

٦٤٩ وَقَالَ ٱلْفَرَزْدَقُ بْنُ غَالِبٍ (طويل):

بِفِي ٱلشَّامِتِينَ ٱلصَّخْرُ إِنْ كَانَ مَسَّنِي   رَزِيَّةُ شِبْلٍ مُخْدِرٍ فِي ٱلضَّرَاغِمِ
فَقَدْ رُزِيَ ٱلْأَقْوَامُ قَبْلِي بَنِيهِمِ   وَإِخْوَانَهُمْ فَأَقْنَي حَيَاءَ ٱلْكَرَائِمِ
(191) وَمَاتَ أَبِي وَٱلْمُنْذِرَانِ كِلَاهُمَا   وَعَمْرُو بْنُ كُلْثُومٍ شِهَابُ ٱلْأَرَاقِمِ
وَقَدْ مَاتَ خَيْرَاهُمْ فَلَمْ يُهْلِكَاهُمُ   عَشِيَّةَ مَاتَا رَهْطُ كَعْبٍ وَحَاتِمِ
وَقَدْ مَاتَ بِسْطَامُ بْنُ قَيْسِ بْنِ خَالِدٍ   وَمَاتَ أَبُو غَسَّانَ شَيْخُ ٱللَّهَازِمِ
فَمَا ٱبْنَاكِ إِلَّا مِنْ بَنِي ٱلنَّاسِ فَٱصْبِرِي   فَلَنْ يُرْجِعَ ٱلْمَوْتَى حَنِينُ ٱلْمَآتِمِ

٦٥٠ وَقَالَ هُدْبَةُ بْنُ خَشْرَمٍ ٱلْعُذْرِيُّ (طويل):

وَكَمْ نَكْبَةٍ لَوْ أَنَّ أَدْنَى مُرُورِهَا   عَلَى ٱلدَّهْرِ ذَلَّتْ عِنْدَهَا نُوَبُ ٱلدَّهْرِ
فَإِنْ تَكُ فِي أَمْوَالِنَا لَا نَضِقْ بِهَا   ذِرَاعًا وَإِنْ تُقْسَرْ أَبَيْنَا عَلَى ٱلْقَسْرِ
وَإِنْ يَكُ قَتْلٌ لَا أَبَا لَكَ نَصْطَبِرْ   عَلَى ٱلْقَتْلِ إِنَّا فِي ٱلْحُرُوبِ أُولُو صَبْرِ

٦٥١ وَقَالَ عَدِيُّ بْنُ ٱلرَّقَّاعِ ٱلْعَامِلِيُّ (بسيط):

وَنَكْبَةٍ لَوْ رَمَى ٱلرَّامِي بِهَا حَجَرًا   أَصَمَّ مِنْ يَابِسِ ٱلصَّوَّانِ لَٱنْصَدَعَا
أَتَتْ عَلَيَّ فَلَمْ أُنْزِعْ لَهَا سَلَبِي   وَلَا ٱسْتَكَنْتُ لَهَا شَكْوَى وَلَا جَزَعَا

٦٥٢ وَقَالَ ٱلطِّرِمَّاحُ بْنُ ٱلْحَكِيمِ ٱلطَّائِيُّ (وافر):

فَإِنْ أَشْمَطْ فَلَمْ أَشْمَطْ لَئِيمًا   وَلَا مُتَخَشِّعًا لِلنَّائِبَاتِ
وَمَارَسْتُ ٱلْأُمُورَ وَمَارَسَتْنِي   فَلَمْ أَجْزَعْ وَلَمْ تَضْعُفْ قَنَاتِي

٦٥٣ وَقَالَ ٱبْنُ عَدَّاءَ ٱلنَّخَعِيُّ (كامل): (192)

إِنِّي لَمِنْ قَوْمٍ إِذَا نُكِبُوا   لَمْ يَجْزَعُوا لِنَوَائِبِ ٱلدَّهْرِ
صُبُرٍ عَلَى مَا كَانَ مِنْ حَدَثٍ   وَٱلْأَكْرَمُونَ أَحَقُّ بِٱلصَّبْرِ

٦٥٤ وَقَالَ كَعْبُ بْنُ مَالِكٍ ٱلْخَثْعَمِيُّ (طويل):

وَأَكْبَرَ فَقْدًا مِنْكَ قَدْ رَاحَ أَوْ غَدَا   فَبَانَ بِلَا ذَمٍّ وَلَا شَنَآنِ
فَوَدَّعْتُهُ ثُمَّ ٱنْصَرَفْتُ كَأَنَّنِي   سُدًى لَمْ تُصِبْنِي رَوْعَةُ ٱلْحَدَثَانِ

٦٥٥ وَقَالَ عَبْدُ ٱلرَّحْمٰنِ بْنُ حَسَّانَ ٱلْأَنْصَارِيُّ (طويل):

أَلَمْ تَرَ أَنِّي لَا أَلِينُ لِنَاعِمٍ   وَلَا أَبْتَدِي رَبَّ ٱلْقَطِيعَةِ بِٱلْوَصْلِ
وَأَنِّي مَتَى أُنْكَبْ مِنَ ٱلدَّهْرِ نَكْبَةً   أُكَفْكِفُ غَرْبَيْهَا بِصَبْرِ فَتًى جَزْلِ

٦٥٦ وَقَالَ هِلَالُ بْنُ سَدُوسٍ ٱلْجُهَيْنِيُّ (متقارب):

وَحَسْوَةِ حُزْنٍ تَمَزَّزْتُهَا   وَرَدَّدْتُ فِي ٱلصَّدْرِ مِنْهَا غَلِيلَا
خَلَوْتُ بِنَفْسِي فَعَاتَبْتُهَا   وَقُلْتُ لَهَا وَيْكِ صَبْرًا جَمِيلَا
وَأَنْبَأْتُهَا أَنَّهَا تُبْتَلَى   وَأَنْ لَا تُلَبَّثَ إِلَّا قَلِيلَا

٦٥٧ وَقَالَتْ أُمُّ ٱلْأُسْوَارِ ٱلْكِلَابِيَّةُ وَكَانَتْ مَحْبُوسَةً بِٱلْمَدِينَةِ لِجِنَايَةٍ جَنَاهَا ٱبْنُهَا (طويل):

كِلَانَا إِذَا مَا قَيْدُهُ عَضَّ سَاقَهُ   وَأَحْكِمَ حَتَّى زَلَّتِ ٱلْقَدَمَانِ (193)
أَرَى شَاهِدَ ٱلْأَعْدَاءِ مِنْهُ جَلَادَةً   وَإِنْ كَانَ مَرْمِيًّا بِنَا ٱلرَّجَوَانِ

وَأَوَّلُ هٰذِهِ ٱلْأَبْيَاتِ:

وَإِنِّي وَٱلْعَبْسِيَّ فِي سِجْنِ خَالِدٍ   صَبُورَانِ عِنْدَ ٱلْبَثِّ مُؤْتَشِبَانِ

الباب السادس والسبعون

فيما قيل في الاعتذار من الجزع اذا عظمت المصيبة وجلّت

٦٥٨ قَالَ أَعْشَى بَاهِلَةَ يَرْثِي قُتَيْبَةَ (بسيط):

فَإِنْ جَزِعْنَا فَمِثْلُ ٱلْخَطْبِ أَجْزَعَنَا   وَإِنْ صَبَرْنَا فَإِنَّا مَعْشَرٌ صُبُرُ

٦٥٩ وَقَالَ مَالِكُ بْنُ حُذَيْفَةَ ٱلنَّخَعِيُّ (طويل):

وَمَا كَثْرَةُ ٱلشَّكْوَى بِجَدٍّ حَزَامَةٍ   وَلَا بُدَّ مِنْ شَكْوَى إِذَا لَمْ يَكُنْ صَبْرُ

٦٦٠ وَقَالَ رَجُلٌ مِنْ بَنِي ٱلْحَارِثِ بْنِ كَعْبٍ (طويل):

لَعَمْرُكَ مَا صَبْرُ ٱلْفَتَى فِي أُمُورِهِ   بِحَتْمٍ إِذَا مَا ٱلْأَمْرُ جَلَّ عَنِ ٱلصَّبْرِ
فَقَدْ يَجْزَعُ ٱلْمَرْءُ ٱلْجَلِيدُ وَتَبْتَلِي   عَزِيمَةَ رَأْيِ ٱلْمَرْءِ نَائِبَةُ ٱلدَّهْرِ
تَعَاوَرُهُ ٱلْأَيَّامُ فِيمَا يَنُوبُهُ   فَيَقْوَى عَلَى أَمْرٍ وَيَضْعُفُ عَنْ أَمْرِ

٦٦١ وَقَالَ أَيْضًا (طويل):

وَعَيَّرْتُمُونَا أَنْ جَزِعْنَا وَلَمْ نَكُنْ   لِنَجْزَعَ لَوْ أَنَّا قَدَرْنَا عَلَى ٱلصَّبْرِ (194
صَبَرْنَا فَلَمَّا لَمْ نَرَ ٱلصَّبْرَ نَافِعًا   جَزِعْنَا وَكَانَ ٱللهُ أَمْلَكَ بِٱلْعُذْرِ

٦٦٢ وَقَالَ حِرَاشُ بْنُ مُرَّةَ ٱلضَّبِّيُّ (طويل):

إِذَا عِيلَ صَبْرُ ٱلْمَرْءِ فِيمَا يَنُوبُهُ   فَلَا بُدَّ مِنْ أَنْ يَسْتَكِينَ وَيَجْزَعَا
وَمَا يَبْلُغُ ٱلْإِنْسَانُ فَوْقَ ٱجْتِهَادِهِ   إِذَا هُوَ لَمْ يَمْلِكْ لِمَا جَاءَ مَدْفَعَا

الباب السابع والسبعون

فيما قيل في الحرص والشره وذمّهما

٦٦٣ قَالَ يَزِيدُ بْنُ ٱلْحَكَمِ ٱلثَّقَفِيُّ (طويل):

رَأَيْتُ سَخِيَّ ٱلنَّفْسِ يَأْتِيهِ رِزْقُهُ   هَنِيئًا وَلَا يُعْطَى عَلَى ٱلْحِرْصِ جَاشِعُ
وَكُلُّ حَرِيصٍ لَنْ يُجَاوِزَ رِزْقَهُ   وَكَمْ مِنْ مُوَفًّى رِزْقَهُ وَهُوَ وَادِعُ

٦٦٤ وَقَالَ عَبْدُ ٱللهِ بْنُ مُعَاوِيَةَ ٱلْجَعْفَرِيُّ (متقارب): (١

إِذَا كُنْتَ فِي حَاجَةٍ مُرْسِلًا فَأَرْسِلْ حَكِيمًا وَلَا تُوصِهِ
وَلَا تَحْرِصَنَّ فَرُبَّ ٱمْرِئٍ حَرِيصٍ مُضِيعٍ عَلَى حِرْصِهِ

٦٦٥ وَقَالَ عَمْرُو بْنُ مَالِكٍ ٱلْحَارِثِيُّ (طويل):

مَنْ كَانَ مِنْهُ ٱلْحِرْصُ يَوْمًا لَحَظِّهِ يُؤَمِّلُ أَنْ تَأْتِيهِ مِنْهُ رَغَائِبُهُ
فَإِنِّي رَأَيْتُ ٱلْحِرْصَ أَنْكَدَ سُدِّدَتْ عَنِ ٱلنُّجْحِ فِي كُلِّ ٱلْأُمُورِ مَذَاهِبُهْ
(195) مَوَارِدُهُ فِيهَا ٱلرَّدَى وَحِيَاضُهُ وَإِنْ أُتْرِعَتْ لَمْ يَحْظَ بِٱلرِّيِّ شَارِبُهْ
وَإِنْ هَيَّجَتْهُ ٱلْمُطْمِعَاتُ يَجِدْ نَهُ إِلَى ٱلْغَيِّ تُحْدَى كُلَّ يَوْمٍ رَكَائِبُهْ
فَلَمْ أَرَ حَظًّا لِٱمْرِئٍ كَقِنَاعَةٍ وَلَا مِثْلَ هٰذَا ٱلْحِرْصِ أَفْلَحَ صَاحِبُهْ

٦٦٦ وَقَالَ أَيْضًا (بسيط):

ٱلْحِرْصُ لِلنَّفْسِ فَقْرٌ وَٱلْقُنُوعُ غِنًى وَٱلْقُوتُ إِنْ قَنِعَتْ بِٱلْقُوتِ مُجْزِيهَا
وَٱلنَّفْسُ لَوْ أَنَّ مَا فِي ٱلْأَرْضِ حِيزَ لَهَا مَا كَانَ إِنْ هِيَ لَا تَقْنَعْ بِكَافِيهَا

٦٦٧ وَقَالَ مِرْدَاسُ بْنُ أُمَيَّةَ ٱلسَّعْدِيُّ (منسرح):

ٱلْحِرْصُ أَصْلٌ لِلْفَقْرِ صَاحِبُهُ يَتْبَعُ فِي كُلِّ لَامَةٍ خَشَعَهْ
يُلْبِسُهُ ٱلدَّهْرُ ثَوْبَ فَاقَتِهِ وَيُظْهِرُ ٱلْحِرْصُ لِلْوَرَى ضَرَعَهْ
يَقِلُّ فِي حِرْصِهِ ٱلْكَثِيرُ فَلَوْ أَحْرَزَ مَالَ ٱلْعِبَادِ مَا وَسِعَهْ

٦٦٨ وَقَالَ ٱلْجَرَّاحُ بْنُ عَمْرٍو ٱلْهَمْدَانِيُّ (طويل):

أَرَى ٱلْحِرْصَ يَدْعُونِي فَأَتْبَعُ صَوْتَهُ وَيَزْجُرُنِي ٱلْيَأْسُ ٱلْخَفِيُّ مَدَاخِلُهْ
فَلَا ٱلْحِرْصُ يُغْنِينِي وَلَا ٱلْيَأْسُ مَانِعِي نَصِيبِي مِنَ ٱلشَّيْءِ ٱلَّذِي أَنَا نَائِلُهْ

٦٦٩ وَقَالَ قَيْسُ بْنُ ٱلْخَطِيمِ (وافر):

وَمَا يُعْطَى ٱلْحَرِيصُ غِنًى لِحِرْصٍ وَقَدْ يَنْمِي لِذِي ٱلْجُودِ ٱلثَّرَاءُ

(١ وفي الهامش ما يلي: وَٱلْمَشْهُورُ أَنَّ هٰذَيْنِ ٱلْبَيْتَيْنِ لِصَالِحِ بْنِ عَبْدِ ٱلْقُدُّوسِ مِنْ جُمْلَةِ أَبْيَاتٍ

٦٧٠ (196) وَقَالَ عَبْدُ ٱلرَّحْمٰنِ بْنُ حَسَّانَ (وافر) :

اَلَا يَا مُسْتَنِيصَ ٱلْعِيسِ كَدًّا   لَكَ ٱلْوَيْلَاتُ مَاذَا تَسْتَنِيصُ

تُرَى لِلْحِرْصِ تَلْهَثُ كُلَّ يَوْمٍ   يَطِيرُ رَعَابِلًا عَنْكَ ٱلْقَمِيصُ

وَمَا لَكَ غَيْرُ مَا قَدْ خُطَّ رِزْقٌ   وَإِنْ كَثُرَ ٱلتَّقَلُّبُ وَٱلشُّخُوصُ

وَقَدْ يَأْتِي ٱلْمُقِيمُ ٱلْمَالُ عَفْوًا   وَيَطْلُبُهُ فَيُحْرَمُهُ ٱلْحَرِيصُ

رَأَيْتُ مَعِيشَةَ ٱلدُّنْيَا بَوَارًا   تُبَاعِدُنَا وَإِيَّاهَا نَلِيصُ

وَلَيْسَ كَحِرْصِنَا حِرْصٌ عَلَيْهَا   وَلَا غَوْصٌ يَكُونُ كَمَا تَغُوصُ

فَأَقْوَامٌ بِجَمَّتِهَا رِوَاءٌ   وَقَوْمٌ بِٱلثِّمَادِ لَهُمْ مَصِيصُ

وَقَوْمٌ يُحْسَبُونَ لَهَا مِرَاضًا   وَإِنْ يَسْتَمْكِنُوا فَهُمُ ٱللُّصُوصُ

الباب الثامن والسبعون

فيما قيل في المطامع وانها تذلّ صاحبها

٦٧١ قَالَ ٱلْجَوَّاسُ بْنُ ٱلْقَطْعَلِ ٱلْكَلْبِيُّ (خفيف) :

اَنَا مَا تَعْلَمِينَ يَا رَبَّةَ ٱلْخِدْ   رِ بِفِعْلِ ٱلْمُهَذَّبِينَ خَلِيقُ

طَامِحُ ٱلطَّرْفِ لَا يُدَنِّسُ عِرْضِي   طَمَعٌ فِي مَدَى ٱلْكِرَامِ رَفِيقُ

٦٧٢ وَقَالَ ٱلْكُمَيْتُ بْنُ مَعْرُوفٍ ٱلْأَسَدِيُّ (طويل) : (197)

وَنُبِّئْتُهَا قَالَتْ غَدَاةَ خَطَبْتُهَا   عَلَامَ يَرُومُ ٱلْبِيضَ وَٱلشَّيْبُ شَائِعُ

وَقَدْ عَلِمَتْ أَنِّي إِذَا ٱلْخَيْلُ أَحْجَمَتْ   أَرُدُّ ٱلشُّجَاعَ وَهْوَ بِٱلدَّمِ رَادِعُ

وَمَا قَصَّرَتْ بِي هِمَّتِي دُونَ بُغْيَتِي   وَلَا دَنَّسَتْنِي مُنْذُ كُنْتُ ٱلْمَطَامِعُ

٦٧٣ وَقَالَ أَبُو ٱلْعَطَاءِ ٱلسِّنْدِيُّ (وافر) :

رَأَيْتُ مَخِيلَةً فَطَمِعْتُ فِيهَا   وَفِي ٱلطَّمَعِ ٱلْمَذَلَّةُ لِلرِّقَابِ

٦٧٤ وَقَالَ سَعِيدُ بْنُ عَبْدِ ٱلرَّحْمٰنِ ٱلْأَنْصَارِيُّ (بسيط) :

لَا تُهْلِكِ ٱلنَّفْسَ إِسْرَافًا عَلَى طَمَعٍ   إِنَّ ٱلْمَطَامِعَ فَقْرٌ وَٱلْغِنَى ٱلْيَأْسُ

٦٧٥ وَقَالَ آخَرُ (طويل):

طَمِعْتُ بِلَيْلَى أَنْ تَرِيعَ وَإِنَّمَا ... تُقَطِّعُ أَعْنَاقَ ٱلرِّجَالِ ٱلْمَطَامِعُ

٦٧٦ وَقَالَ ثَابِتُ قُطْنَةَ ٱلْأَزْدِيُّ (بسيط):

لَا خَيْرَ فِي طَمَعٍ يُدْنِي لِمَنْقَصَةٍ ... وَعِفَّةٌ مِنْ قِوَامِ ٱلْعَيْشِ تَكْفِينِي

٦٧٧ وَقَالَ عَبْدُ ٱللهِ بْنُ عَبْدِ ٱلْأَعْلَى (طويل):

وَيَطْمَعُ فِيمَا سَوْفَ يُهْلِكُ بَعْدَهُ ... وَكَمْ مِنْ حَرِيصٍ أَهْلَكَتْهُ مَطَامِعُهْ

الباب التاسع والسبعون

فيما قيل في الحثّ على السؤال عمّا جهلت

٦٧٨ (198) قَالَ ٱلْجَرْمِيُّ (متقارب):

إِذَا كُنْتَ مِنْ بَلْدَةٍ جَاهِلًا ... وَلِلْعِلْمِ مُلْتَمِسًا فَٱسْأَلِ
فَإِنَّ ٱلسُّؤَالَ شِفَاءُ ٱلْعَمَى ... كَمَا قِيلَ فِي ٱلزَّمَنِ ٱلْأَوَّلِ

٦٧٩ وَقَالَ أَيْضًا (كامل):

وَإِذَا عَمِيتَ عَنِ ٱلسُّؤَالِ فَإِنَّمَا ... يَشْفِيكَ يَا صَاحِ ٱلسُّؤَالُ عَنِ ٱلْعَمَى

٦٨٠ وَقَالَ أَيْضًا (كامل):

هَلَّا سَأَلْتَ خَيْرَ قَوْمٍ عَنْهُمُ ... وَشِفَاءُ عَيِّكَ خَابِرًا أَنْ تَسْأَلَا

٦٨١ وَقَالَ سَابِقُ ٱلْبَرْبَرِيُّ (بسيط):

إِسْتَخْبِرِ ٱلنَّاسَ عَمَّا أَنْتَ جَاهِلُهُ ... إِذَا عَمِيتَ فَقَدْ يَجْلُو ٱلْعَمَى ٱلْخَبَرُ

٦٨٢ وَقَالَ أَيْضًا (طويل):

وَفِي ٱلْبَحْثِ قِدْمًا وَٱلسُّؤَالِ لِذِي ٱلْعَمَى ... شِفَاءٌ وَأَشْفَى مِنْهُمَا مَا تُعَايِنُ

٦٨٣ وَقَالَ صَالِحُ بْنُ عَبْدِ ٱلْقُدُّوسِ (رمل):

مَنْ يَسَلْ يُعْطَى وَمَنْ يَسْتَفْتِحِ م ... ٱلْبَابَ يَفْتَحْهُ بَطِيءٌ أَوْ سَرِيعْ
وَسَلِ ٱلنَّاسَ بِمَا تَجْهَلُـهُ ... وَٱسْتَمِعْ إِنَّ أَخَا ٱللُّبِّ سَمِيعْ

٦٨٤ وَقَالَ أَيْضًا (وافر): (199)

فَسَائِلْ إِنْ مُنِيتَ بِأَمْرِ شَكٍّ فَإِنَّ ٱلشَّكَّ يَقْتُلُهُ ٱلْيَقِينُ

٦٨٥ وَقَالَ أَيْضًا (سريع):

يَا أَيُّهَا ٱلدَّارِسُ عِلْمًا أَلَا تَلْتَمِسُ ٱلْعَوْنَ عَلَى دَرْسِهِ
لَنْ تَبْلُغَ ٱلْفَرْعَ ٱلَّذِي رُمْتَهُ إِلَّا بِبَحْثٍ مِنْكَ عَنْ أُسِّهِ

الباب الثمانون

فيما قيل في إصالة المُزدرى عند المنظر وأَفْن المجتهر عند المَخبر

٦٨٦ وَقَالَ عَبْدُ ٱللهِ بْنُ مُخَارِقٍ (طويل):

وَكَائِنْ تَرَى مِنْ كَامِلِ ٱلْعَقْلِ يُزْدَرَى وَمِنْ نَاقِصِ ٱلْمَعْقُولِ وَهْوَ طَرِيرُ

٦٨٧ وَقَالَ عَبْدُ ٱللهِ بْنُ مُعَاوِيَةَ ٱلْجَعْفَرِيُّ (متقارب):

وَكَمْ مِنْ فَتًى عَارِفٍ عَقْلَهُ وَقَدْ تُعْجِبُ ٱلْعَيْنَ مِنْ شَخْصِهِ
وَآخَرَ تَحْسِبُهُ جَاهِلًا وَيَأْتِيكَ بِٱلْأَمْرِ مِنْ فَصِّهِ

٦٨٨ وَقَالَ أَيْضًا (طويل):

لِسَانُ ٱلْفَتَى نِصْفٌ وَنِصْفٌ فُؤَادُهُ فَلَمْ يَبْقَ إِلَّا صُورَةُ ٱللَّحْمِ وَٱلدَّمِ
وَكَائِنْ فَتًى مِنْ مُعْجِبٍ لَكَ حُسْنُهُ زِيَادَتُهُ أَوْ نَقْصُهُ فِي ٱلتَّكَلُّمِ

٦٨٩ وَقَالَ عَبْدُ ٱلرَّحْمٰنِ بْنُ ٱلْحَسَّانِ ٱلْأَنْصَارِيُّ (طويل): (200)

تَرَى ٱلْمَرْءَ مَخْلُوقًا وَلِلْعَيْنِ حَظُّهَا وَلَيْسَ بِأَحْنَاءِ ٱلْأُمُورِ بِخَابِرِ
فَذَاكَ كَمَاءِ ٱلْبَحْرِ لَسْتَ مُسِيغَهُ وَيُعْجِبُ مِنْهُ سَاجِيًا كُلَّ نَاظِرِ
وَتَلْقَى ٱلْأَصِيلَ ٱلْفَاضِلَ ٱلرَّأْيِ جِسْمُهُ إِذَا مَا مَشَى فِي ٱلْقَوْمِ لَيْسَ بِقَاهِرِ
فَذَاكَ كَجِسْمٍ رَثَّ مِنْ طُولِ ضَيْعِهِ عَلَى حَدِّ مَفْتُوقِ ٱلْغِرَارَيْنِ بَاتِرِ

٦٩٠ وَقَالَ ٱلْمُخَبَّلُ ٱلسَّعْدِيُّ (طويل):

وَقَدْ تَزْدَرِي ٱلْعَيْنُ ٱلْفَتَى وَهْوَ عَاقِلٌ وَيَجْمُلُ بَعْضُ ٱلْقَوْمِ وَهْوَ جَهُولُ

٦٩١ وقَالَ ٱلبُرجُ بْنُ مُسهِرٍ ٱلطَّائِيُّ (وافر):

لَقَدْ أَعجَبْتُمُونِي مِنْ جُسُومٍ … وَأَسلِحَةٍ وَلٰكِنْ لَا فؤَادَا

٦٩٢ وقَالَ شُمَيطُ بْنُ ٱلمُعَذِّلِ ٱلطَّائِيُّ (منسرح):

وَكَمْ مِنْ فَتًى ذِي دَمَامَةٍ وَلَهُ … عَقْلٌ وَبَذْلٌ فِي ٱليُسْرِ وَٱلعَدَمِ
وَكَمْ فَتًى يُعْجِبُ ٱلعُيُونَ لَهُ … كَدُمْيَةٍ فِي مَحَارِبِ ٱلعَجَمِ

٦٩٣ وقَالَ رَجُلٌ مِنْ عَبْدِ ٱلقَيْسِ (رمل):

جَامِلِ ٱلنَّاسَ إِذَا فَاجَيْتَهُمْ … إِنَّمَا ٱلنَّاسُ كَأَمْثَالِ ٱلشَّجَرْ
مِنْهُمُ ٱلمَذْمُومُ فِي مَنْظَرِهِ … وَهْوَ صَلْبٌ عُودُهُ حُلْوُ ٱلثَّمَرْ
وَتَرَى مِنْهُ أَثِيثًا يَانِعًا … طَعْمُهُ مُرٌّ وَفِي ٱلعُودِ خَوَرْ

(201) الباب الحادي والثمانون

فيما قيل في جرّ صغير الامر للكبير

٦٩٤ وقَالَ طَرَفَةُ بْنُ ٱلعَبْدِ (كامل):

قَدْ يَبْعَثُ ٱلأَمرَ ٱلكَبِيرَ صَغِيرُهُ … حَتَّى تَظَلَّ لَهُ ٱلدِّمَاءُ تُصَبَّبُ

٦٩٥ وَقَالَ أَيضًا (بسيط):

اَلشَّرُّ يَبْدَأُهُ فِي ٱلنَّاسِ أَصْغَرُهُ … وَلَيسَ مُغْنِيَ حَرْبٍ عَنْكَ جَانِيهَا

٦٩٦ قالَ عَدِيُّ بْنُ زَيدٍ ٱلعِبَادِيُّ (طويل):

وَلَوْ كَانَ يَبْدُو شَاهِدُ ٱلأَمْرِ لِلْفَتَى … كَأَعْجَازِهِ أَلفَيْتَهُ لَا يُؤَامِرُ

٦٩٧ وَقَالَ ٱلفَرَزْدَقُ (طويل):

تَصَرَّمَ مِنِّي وُدُّ بَكْرِ بْنِ وَائِلٍ … وَمَا خِلْتُ بَاقِي وُدِّهَا يَتَصَرَّمُ
قَوَارِصُ تَأْتِينِي وَتَحْتَقِرُونَهَا … وَقَدْ يَمْلَأُ ٱلقَطْرُ ٱلإِنَاءَ فَيُفْعَمُ

٦٩٨ وَقَالَ عَبدُ ٱللهِ بْنُ مُعَاوِيَةَ ٱلجَعْفَرِيُّ (وافر):

وَإِنَّ مُحَقَّرَاتِ ٱلقَومِ تَنْمِي … فَتَحمِلُ ذِكْرَهَا ٱلقُلُصُ ٱلنَّوَاجِي

(١ وفي الهامش: قوارض

٦٩٩ وَقَالَ شَبِيبُ بْنُ ٱلْبَرْصَاءِ ٱلْمُرِّيُّ (طويل):

وَإِنِّي لَتَرَّاكُ ٱلضَّغِينَةِ قَدْ أَرَى ... قَذَاهَا مِنَ ٱلْمَوْلَى فَلَا أَسْتَثِيرُهَا

(202) مَخَافَةَ أَنْ تَجْنِي عَلَيَّ وَإِنَّمَا ... يَهِيجُ كَبِيرَاتِ ٱلْأُمُورِ صَغِيرُهَا

٧٠٠ وَقَالَ يَزِيدُ بْنُ ٱلْحَكَمِ (مجزوء الكامل):

اِعْلَمْ بُنَيَّ فَإِنَّهُ ... بِٱلْعِلْمِ يَنْتَفِعُ ٱلْعَلِيمُ

اَنَّ ٱلْأُمُورَ دَقِيقُهَا ... مِمَّا يَهِيجُ لَهَا ٱلْعَظِيمُ

٧٠١ وَقَالَ مِسْكِينُ بْنُ عَامِرٍ ٱلدَّارِمِيُّ (مجزوء الكامل):

وَلَقَدْ رَأَيْتُ ٱلشَّرَّ بَيْنَ م ٱلنَّاسِ يَبْعَثُهُ صِغَارُهْ

فَلَوَ ٱنَّهُمْ يَأْسُونَهُ ... لَتَنَهْنَهَتْ عَنْهُمْ كِبَارُهْ

٧٠٢ وَقَالَ عُبَيْدُ ٱللهِ بْنُ عَبْدِ ٱلْمَدَانِ ٱلْحَارِثِيُّ (طويل):

أَلَمْ تَعْلَمَا يَا ٱبْنَيْ أُمَامَةَ إِنَّمَا ... يَهِيجُ كَبِيرَاتِ ٱلْأُمُورِ صِغَارُهَا

٧٠٣ وَقَالَ أَنَسُ بْنُ مُسَاحِقٍ ٱلْعَبْدِيُّ (متقارب):

فَإِنَّ ٱلدَّقِيقَ يَهِيجُ ٱلْجَلِيلَ ... وَإِنَّ ٱلْعَزِيزَ إِذَا شَاءَ ذَلْ

٧٠٤ وَقَالَ حَارِثَةُ بْنُ بَدْرٍ ٱلتَّمِيمِيُّ (طويل):

بَنِي نَهْشَلٍ إِنَّ ٱلْكَبِيرَ يَهِيجُهُ ... ٱلصَّغِيرُ وَتَنْمِيهِ ٱلْغُوَاةُ فَيَرْتَقِي

٧٠٥ وَقَالَ ٱلْقُطَامِيُّ ٱلتَّغْلِبِيُّ (وافر):

وَصَارَا مَا تَغُبُّهُمَا أُمُورٌ ... تَزِيدُ سَنَا حَرِيقِهِمَا ٱرْتِفَاعَا

(203) كَمَا ٱلْعَظْمُ ٱلْكَسِيرُ يُهَاضُ حَتَّى ... يُبَتَّ وَإِنَّمَا بَدَأَ ٱنْصِدَاعَا

فَأَصْبَحَ سَيْلُ ذٰلِكَ قَدْ تَرَقَّى ... إِلَى مَنْ كَانَ مَنْزِلُهُ يَفَاعَا

٧٠٦ وَقَالَ عُقَيْلُ بْنُ هَاشِمٍ ٱلْقَيْنِيُّ (بسيط):

فَبَيْنَمَا ٱلْأَمْرُ تُزْجِيهِ أَصَاغِرُهُ ... إِذْ شَمَّرَتْ فَحْمَةٌ شَهْبَاءُ تَسْتَعِرُ

تَعْيَا عَلَى مَنْ يُدَاوِيهَا مَكَايِدُهَا ... عَمْيَاءُ لَيْسَ لَهَا شَمْسٌ وَلَا قَمَرُ

٧٠٧ وَقَالَ صَالِحُ بْنُ عَبْدِ ٱلْقُدُّوسِ (طويل):

رَأَيْتُ صَغِيرَ ٱلْأَمْرِ تَنْمِي شُؤُونُهُ فَيَكْبُرُ حَتَّى لَا يُحَدَّ وَيَعْظُمُ
وَإِنَّ عَنَاءً أَنْ تُفَهِّمَ جَاهِلًا وَيَحْسَبُ جَهْلًا أَنَّهُ مِنْكَ أَفْهَمُ
مَتَى يَبْلُغُ ٱلْبُنْيَانُ يَوْمًا تَمَامَهُ إِذَا كُنْتَ تَبْنِيهِ وَغَيْرُكَ يَهْدِمُ

الباب الثاني والثمانون

فيما قيل في الغَدْر والخيانة وذمّهما

٧٠٨ قَالَ حَاتِمُ ٱلطَّائِيُّ (طويل):

وَلَا أَشْتَرِي مَالًا بِغَدْرٍ عَلِمْتُهُ أَلَا كُلُّ مَالٍ خَالَطَ ٱلْغَدْرَ أَنْكَدَا

٧٠٩ وَقَالَ حَسَّانُ بْنُ ثَابِتٍ (كامل):

يَا جَارِ مَنْ يَغْدِرْ بِذِمَّةِ جَارِهِ مِنْكُمْ فَإِنَّ مُحَمَّدًا لَمْ يَغْدِرِ
(204) إِنْ تَغْدِرُوا فَٱلْغَدْرُ مِنْكُمْ شِيمَةٌ وَٱلْغَدْرُ يَنْبُتُ فِي أُصُولِ ٱلسَّخْبَرِ
وَأَمَانَةُ ٱلْمُرِّيِّ حَيْثُ لَقِيتَهُ مِثْلُ ٱلزُّجَاجَةِ صَدْعُهَا لَمْ يُجْبَرِ

٧١٠ وَقَالَ حَرْبُ بْنُ جَابِرٍ ٱلْحَنَفِيُّ (طويل):

رَأَيْتُ أَبَا ٱلْقَيَّارِ لِلْغَدْرِ آلِفًا وَلِلْجَارِ وَٱبْنِ ٱلْعَمِّ جَمًّا غَوَائِلُهْ
وَإِنَّ أَبَا ٱلْقَيَّارِ كَٱلذِّئْبِ إِنْ رَأَى بِصَاحِبِهِ يَوْمًا دَمًا فَهْوَ آكِلُهْ

٧١١ وَقَالَ ٱلفَرَزْدَقُ (طويل):

لَقَدْ خُنْتَ قَوْمًا لَوْ لَجَأْتَ إِلَيْهِمِ طَرِيدَ دَمٍ أَوْ حَامِلًا ثِقْلَ مَغْرَمِ
لَلَاقَيْتَ فِيهِمْ مُطْعِمًا وَمُطَاعِنًا وَرَاءَكَ شَزْرًا بِٱلْوَشِيجِ ٱلْمُقَوَّمِ

٧١٢ وَقَالَ آخَرُ (طويل):

وَكُنْتَ كَذِئْبِ ٱلسَّوْءِ لَمَّا رَأَى دَمًا بِصَاحِبِهِ يَوْمًا أَحَالَ عَلَى ٱلدَّمِ
رَضِعْتَ بِثَدْيِ ٱلْغَدْرِ مُذْ أَنْتَ نَاشِئٌ وَنُودِيتَ بِٱسْمِ ٱلظُّلْمِ فِي كُلِّ مَوْسِمِ

٧١٣ وَقَالَ ٱلْأُمَوِيُّ (طويل):

غَدَرْتُمْ بِعَمْرٍو يَا بَنِي خَيْطِ بَاطِلٍ   وَكُلُّكُمُ يَبْنِي ٱلْبُيُوتَ عَلَى ٱلْغَدْرِ
كَأَنَّ بَنِي مَرْوَانَ إِذْ يَقْتُلُونَهُ   بُغَاثٌ مِنَ ٱلطَّيْرِ ٱجْتَمَعْنَ عَلَى صَقْرِ

٧١٤ وَقَالَ ٱلذَّيَّالُ بْنُ فُلَيْحٍ ٱلْكِنَانِيُّ (بسيط): (205)

إِنَّ بَنِي مُدْلِجَ ٱلنَّوْكَى بِجَهْلِهِمْ   لَا يَعْقِدُونَ وَلَا يُوفُونَ لِلْجَارِ
لَا يَعْطِفُونَ إِلَى جَارٍ لِمَصْرَعَةٍ   وَلَا يُبَالُونَ مَا لَاقَوْا مِنَ ٱلْعَارِ
قَوْمٌ إِذَا نَبَحَ ٱلْأَضْيَافَ كَلْبُهُمُ   قَالُوا لِأُمِّهِمِ بُولِي عَلَى ٱلنَّارِ (١

٧١٥ وَقَالَ عَارِقٌ ٱلطَّائِيُّ (طويل):

غَدَرْتَ بِأَمْرٍ أَنْتَ كُنْتَ دَعَوْتَنَا   إِلَيْهِ وَشَرُّ ٱلشِّيمَةِ ٱلْغَدْرُ بِٱلْعَهْدِ
وَقَدْ يَتْرُكُ ٱلْغَدْرُ ٱلْفَتَى وَطَعَامُهُ   إِذَا هُوَ أَمْسَى جُلَّةٌ مِنْ دَمِ ٱلْفَصْدِ

٧١٦ وَقَالَ عَبْدُ ٱللّٰهِ بْنُ ٱلزُّبَيْرِ ٱلْأَسَدِيُّ (طويل):

عَقَدْتُمْ لِعَمْرٍو حَبْلَكُمْ فَغَدَرْتُمُ   وَعَمْرٌو بِهِ جَارُ ٱلْحَمَامَةِ فِي ٱلرُّكْنِ
فَلَمْ أَرَ وَفْدًا كَانَ أَغْدَرَ عَاقِدًا   فَيَا لَكَ عَقْدًا غَيْرَ مُوفٍ وَلَا مُسْنِ
فَكَبَّلْتَهُ حَوْلًا تُفَوِّتُ نَفْسَهُ   يَنُوءُ بِهِ فِي سَاقِهِ حَلَقُ ٱللَّبْنِ
وَكُنْتَ كَذَاتِ ٱلطِّبِّ لَمْ تَدْرِ إِذْ خَلَتْ   تُؤَامِرُ نَفْسَيْهَا أَتَسْرِقُ أَمْ تَزْنِي
جَزَى ٱللّٰهُ عَنْهُ خَالِدًا شَرَّ مَا رَأَى   وَعُرْوَةَ شَرًّا مِنْ خَلِيلٍ وَمِنْ خِدْنِ
لَعَمْرِي لَقَدْ أَرْدَى عُبَيْدَةُ جَارَهُ   بِشَنْعَاءَ عَارٍ لَا تُوَارَى عَلَى ٱلدَّفْنِ
وَقَدْ كَانَ عَمْرٌو قَبْلَ أَنْ يَغْدِرُوا بِهِ   صَلِيبَ ٱلْقَنَاةِ مَا تَلِينُ عَلَى ٱلدَّهْنِ
فَمَا قَالَ عَمْرٌو إِذْ يَجُودُ بِنَفْسِهِ   لِخَالِدِكُمْ حَتَّى قَضَى نَحْبَهُ دَعْنِي

(١ هذا البيت وُضع على الهامش والمشهور انهُ للاخطل . اطلب ديوانهُ (ص ٢٢٥)

٧١٧ أغارَ حَنْتَمَة بنُ مالك الجُعفيّ على حيٍّ من بني القَين بن جَسْر (206) فاستاق منهم إبلًا فلحقوهُ ليستنقذوها منهُ فلم يطمعوا فيهِ. ثمّ انهُ ذكر يدًا كانت لبعضهم عندهُ فخلّى عمّا كان بيده وولّى منصرفًا ففادوهُ وقالوا: انّ المفازة أمامك وقد فعلت جميلًا فانزل ولك الذمامُ والحِباء. فنزل ولمّا اطمأنّ واستمكنوا منهُ غدروا بهِ وقتلوهُ فقالت عمرةُ ابنتهُ (طويل):

غَدَرْتم بِمَن لَو كانَ ساعةَ غَدرِكُمْ بِكَفَّيهِ مَفتوقُ ٱلْغِرارَيْنِ قاضِبُ
لَذادَكُمُ عَنْهُ بِضَربٍ كأنَّهُ سِهامُ ٱلْمَنايا كُلُّهُنَّ صَوائِبُ

٧١٨ تلاحَى بنو مفروق بنِ عمرو بنِ مُحارب وبنو جَهْم بن مُرّة بن مُحارب على ماءٍ لهم فغلبتهم بنو مفروق وظهرت عليهم. وكان في بني جهم شيخ لهُ تجربة وسنٌّ فلمّا رأى ظهورهم قال: يا بني مفروق نحن بنو أبٍ واحدٍ فلِمَ نتفانى هلمُّوا إلى الصلح ولكم عهد الله وذمّة آبائنا ألّا نهيجكم أبدًا ولا نُزاحمكم في هذا الماء. فأجابتهم بنو مفروق إلى ذلك فلمّا اطمأنّوا ووضعوا السلاح عدَا عليهم بنو جهمٍ فنالوا منهم منالًا عظيمًا وقتلوا (207) جماعة من اشرافهم فقال أُبَيُّ بنُ ظَفَر المحاربيُّ في ذلك (بسيط):

هَلّا غَدَرْتُم بِمَفْرُوقٍ وَأُسرتِهِ وَٱلْبِيضُ مُصْلَتَةٌ وَٱلْحَربُ تَسْتَعِرُ
لَمّا ٱطْمَأَنُّوا وَشامُوا مِن سُيُوفِهِم ثُرْتُم إِلَيْهِم وَغِبُّ ٱلْغَدْرِ مُشْتَهِرُ
غَرَّرْتُمُوهُمْ بِأَيمانٍ مُؤَكَّدَةٍ وَٱلْوِرْدُ مِنْ بَعْدِهِ لِلْغادِرِ ٱلصَّدَرُ

٧١٩ أغارَ الصُمُلُّ بنُ مرجومٍ الطائيُّ على مالك بن عمرٍو الطائيّ وكانت بينهم مُعاوَدَة فاكتسب منهم ماشيةً وأفراسًا واتَّبعُوهُ فعطف عليهم وردعهم وجرح فيهم فقال لهُ عُوَيْرُ بنُ جابرٍ المالكيُّ: يا صُمُلُّ اجعل حدَّك بغير عشيرتك. فقال: صدقت واللهِ يا ابنَ عمّ. وردّ عليهم ما كان اطَّردهُ لهم فقال لهُ عُوَيْر وقد ولّى مُنصرفًا: سألتك يا صُمُلُّ هل بقي في قلبك شيءٌ ممّا كان بيننا. قال: لا واللهِ. قال: فان كُنتَ صادقًا فانزل عندنا وتحرَّم بطعامنا لنعلم أنّك صادق فيما ذكرت ولك الذمام. فنزل مُطمَئِنًّا الى قولهم غير شاكٍّ في وفائهم. فلمّا أمكنتهم الفرصة أسروهُ وأخذوا سيفهُ وجنبوهُ إلى بعض مطاياهم وطالبوهُ بالفداء أو القتل فدفع اليهم ما أرادوا من الفِداء وقال (طويل): (208)

بَني مالِكٍ لَو كانَ سَيفي في يَدِي لَما كُنْتُ مَجْنُوبًا أُساقُ وَأُعْنَفُ
أَأَعطيتُمُوني عَهْدَكُمْ وَذِمامَكُمْ وَعَهْدَ أَبِيكُمْ وَهْوَ بِٱلْغَدْرِ أَعْرَفُ
فَشِمْتُ حُسامِي وَٱمْتَنَنْتُ إِلَيكُمُ وَكُلُّكُمُ مِنْ خَشْيَةِ ٱلْمَوتِ يَرْجُفُ
وَقَدَّمْتُمُ زادًا خَبِيثًا فَلَمْ أَخَفْ مَعَ ٱلزَّادِ ما يُخْشَى وَما يُتَخَوَّفُ
فَثُرْتُمْ وَقَدْ أَعطيتُمُوني ذِمامَكُمْ إِلَيَّ فَهَلّا وَٱلأَسِنَّةُ تَرْعَفُ

الباب الثالث والثمانون

فيما قيل في الوفاء وحمده

٧٢٠ قَالَ ٱلْأَعْشَى (بسيط):

كُنْ كَالسَّمَوْءَلِ إِذْ سَارَ ٱلْهُمَامُ لَهُ ... فِي جَحْفَلٍ كَسَوَادِ ٱللَّيْلِ جَرَّارِ
بِٱلْأَبْلَقِ ٱلْفَرْدِ مِنْ تَيْمَاءَ مَنْزِلُهُ ... حِصْنٌ حَصِينٌ وَجَارٌ غَيْرُ غَدَّارِ
قَدْ سَامَهُ خُطَّتَيْ خَسْفٍ فَقَالَ لَهُ ... قُلْ مَا بَدَا لَكَ إِنِّي سَامِعٌ حَارِ
فَقَالَ ثُكْلٌ وَغَدْرٌ أَنْتَ بَيْنَهُمَا ... فَٱخْتَرْ وَمَا فِيهِمَا حَظٌّ لِمُخْتَارِ
فَكَرَّ غَيْرَ طَوِيلٍ ثُمَّ قَالَ لَهُ ... أُقْتُلْ أَسِيرَكَ إِنِّي مَانِعٌ جَارِي

٧٢١ وَقَالَ ٱلسَّمَوْأَلُ بْنُ عَادِيَاءَ (وافر):

وَفَيْتُ بِأَدْرُعِ ٱلْكِنْدِيِّ إِنِّي ... إِذَا مَا خَانَ أَقْوَامٌ وَفَيْتُ
وَقَالُوا عِنْدَهُ مَالٌ كَثِيرٌ ... وَلَا وَٱللّٰهِ أَغْدُرُ مَا حَيِيتُ

٧٢٢ (209) وَقَالَ ٱلْحَادِرَةُ وَٱسْمُهُ قُطْبَةُ بْنُ مُحْصِنٍ ٱلْغَطَفَانِيُّ (كامل):

أَسُمَيَّ وَيْحَكِ هَلْ سَمِعْتِ بِغَدْرَةٍ ... رُفِعَ ٱللِّوَاءُ لَنَا بِهَا فِي مَجْمَعِ
أَمْ هَلْ يَبَرُّ فَمَا يُرَاعُ حَلِيفُنَا (١ ... وَنَكُفُّ شِحَّ نُفُوسِنَا فِي ٱلْمَطْمَعِ

٧٢٣ وَقَالَ ٱلزِّبْرِقَانُ بْنُ بَدْرٍ (وافر):

وَفَيْتُ بِذِمَّةِ ٱلْقَيْسِيِّ لَمَّا ... تَوَاكَلَهَا ٱلصَّحَابَةُ وَٱلْجِوَارُ
كَمَا أَوْفَيْتَ بِٱلْعُكْلِيِّ ضَرْبًا ... بِنَصْلِ ٱلسَّيْفِ إِذْ عَلَنَ ٱلسِّرَارُ

٧٢٤ وَقَالَ ٱلْفَرَزْدَقُ (طويل):

لَعَمْرِي لَقَدْ أَوْفَى وَزَادَ وَفَاؤُهُ ... عَلَى كُلِّ حَالٍ جَارُ آلِ ٱلْمُهَلَّبِ
أَمَرَّ لَهُمْ حَبْلًا فَلَمَّا ٱرْتَقَوْا بِهِ ... أَتَى دُونَهُمْ مِنْهُ بِدَرْءٍ وَمَنْكِبِ
وَفَاءَ أَخِي تَيْمَاءَ إِذْ هُوَ مُشْرِفٌ ... يُنَادِيهِ مَغْلُولًا هُوَ غَيْرُ خَائِبِ

(١ وفي الهامش: أنَّا نعفُّ ولا نريب حليفنا

اَبُوهُ ٱلَّذِي قَالَ ٱقْتُلُوهُ فَإِنَّنِي … سَأَمْنَعُ جَارِي أَنْ يُسَبَّ بِهِ أَبِي
فَإِنَّا وَجَدْنَا ٱلْغَدْرَ أَعْظَمَ سُبَّةً … وَأَفْضَحَ مِنْ قَتْلِ ٱمْرِئٍ غَيْرِ مُذْنِبِ
كَمَا كَانَ أَوْفَى إِذْ يُنَادِي ٱبْنُ دَيْهَثٍ … وَصِرْمَتُهُ فِي ٱلْمَغْنَمِ وَٱلْمُتَنَهَّبِ
فَقَامَ أَبُو لَيْلَى إِلَيْهِ ٱبْنُ ظَالِمٍ … وَكَانَ مَتَى مَا يَسْلُلِ ٱلسَّيْفَ يَضْرِبِ
وَمَا كَانَ جَارًا غَيْرَ حَبْلٍ تَعَلَّقَتْ … بِدَلْوَيْهِ فِي مُسْتَحْصِدِ ٱلْقِدِّ مِكْرَبِ

٧٢٥ وَقَالَ عُبَيْدُ ٱلرَّاعِي ٱلنُّمَيْرِيُّ (طويل):

وَإِنِّي لَأَحْمِي ٱلْأَنْفَ مِنْ دُونِ ذِمَّتِي … إِذَا ٱلدَّنِسُ ٱلْوَاهِي ٱلْأَمَانَةِ أَهْمَدَا
بَنَيْنَا بِأَعْطَانِ ٱلْوَفَاءِ بُيُوتَنَا … وَكَانَ لَنَا فِي أَوَّلِ ٱلدَّهْرِ مَوْرِدَا (210)
إِذَا مَا ضَمِنَّا لِٱبْنِ عَمٍّ خُفَارَةً … نَجِيءُ بِهَا مِنْ قَبْلِ أَنْ يَتَشَدَّدَا

٧٢٦ وَقَالَ نَافِعُ بْنُ خَلِيفَةَ ٱلْغَنَوِيُّ (طويل):

وَيَوْمِ حِفَاظٍ قَدْ شَهِدْتُ كَأَنَّهُ … قَرَى ٱلرُّمْحِ مَا فِيهِ لَيَانٌ وَلَا فَتْرُ
فَفَرَّجَ عَنِّي ٱللّٰهُ فِيهِ وَإِنَّنِي … وَفَيْتُ وَفَاءً لَا يُخَالِطُهُ ٱلْغَدْرُ

٧٢٧ وَقَالَ يَحْيَى بْنُ زِيَادٍ (طويل):

أَلَمْ تَعْلَمِي يَا رَبَّةَ ٱلْخِدْرِ أَنَّنِي … أَبِيٌّ إِذَا رَامَ ٱلْعَدُوُّ تَهَضُّمِي
أُقَدِّمُ مَعْرُوفِي إِلَى كُلِّ طَالِبٍ … وَيُعْرَفُ فِي ٱلْيَوْمِ ٱللِّقَاءِ تَقَدُّمِي
وَأَرْهَنُ نَفْسِي بِٱلْوَفَاءِ لِصَاحِبِي … فَمِنْ دُونِ غَدْرِي أَنْ تُغَيَّبَ أَعْظُمِي

٧٢٨ قالَ ٱلأَثرمُ: حجَّ وفاءُ بنُ زُهيرٍ ٱلمازنيُّ في الجاهليَّة فرأى في منامهِ كأَنَّهُ حاض فغمَّهُ ذلك وقصَّ رُؤياهُ على قُسّ بنِ ساعِدةَ الأَيادي فقال لهُ: أَغَدَرتَ على من أعطيتهُ ذمامًا. قال: لا. قال: فهل غدر أحدٌ من أهلك. قال: لا أعلم. وقدِم على أهلهِ فوجد أخاهُ وقد غدر بجارٍ لهُ فقتلهُ فانتضى سيفهُ فناشدهُ ٱللهَ والرَّحم وخرجت أُمهُ كاشفةً شعرها وقد أظهرت ثديَيْها تناشدهُ ٱللهَ في قتل أخيهِ (211) فقال لها: علامَ سمَّيتِني وفاءً إذا كُنت اريد أن أغدر. ثمَّ ضرب أخاهُ بسيفهِ حتى قتلهُ وقال (طويل):

يُنَاشِدُنِي قَيْسٌ قَرَابَةَ بَيْنِنَا … وَسَيْفِي بِكَفِّي وَهُوَ مُنْجَرِدٌ يَسْعَى
غَدَرْتَ فَمَا بَيْنِي وَبَيْنَكَ ذِمَّةٌ … تُجِيرُكَ مِنْ سَيْفِي وَلَا رَحِمٌ تُرْعَى
سَأَرْحَضُ عَنِّي مَا فَعَلْتَ بِضَرْبَةٍ … عَقِيمِ ٱلْبَدِيِّ لَا تُكَرُّ وَلَا تُثْنَى

الباب الرابع والثمانون

فيما قيل في انجاز الوعد وترك المطل

٧٢٩ وَقَالَ حَسَّانُ بْنُ ثَابِتٍ ٱلْأَنْصَارِيُّ (طويل):

وَإِنِّي إِذَا مَا قُلْتُ قَوْلًا فَعَلْتُهُ وَأُعْرِضُ عَمَّا لَيْسَ قَلْبِي بِفَاعِلِ
وَمِنْ مُكْرِهِي إِنْ شِئْتُ أَلَّا أَقُولَهُ وَمَنْعُ خَلِيلٍ مَذْهَبٌ غَيْرُ طَائِلِ

٧٣٠ وَقَالَ ٱلْأَعْشَى (طويل):

وَإِنِّي إِذَا مَا قُلْتُ قَوْلًا فَعَلْتُهُ وَلَسْتُ بِمِخْلَافٍ لِقَوْلٍ مُبَدِّلِ

٧٣١ وَقَالَ مُضَرِّسُ بْنُ رِبْعِيٍّ ٱلْأَسَدِيُّ (طويل):

وَإِنِّي لَمُنْجَازٌ لِمَا قُلْتُ إِنَّنِي أَرَى سَيِّئًا أَنْ يُخْلِفَ ٱلْوَعْدَ وَاعِدُهْ

٧٣٢ وَقَالَ أَبُو ٱلْأَسْوَدِ ٱلدُّؤَلِيُّ (طويل): (212)

أَلَمْ تَرَ أَنِّي أَجْعَلُ ٱلْوَعْدَ ذِمَّةً أَخُو ٱلْغَدْرِ عِنْدِي مَطْلُكَ ٱلْمَرْءَ بِٱلْوَعْدِ
وَمَا رَجُلٌ لَا يُقْتَضَى بِكَلَامِهِ بِمُوفٍ بِمِيثَاقٍ عَلَيْهِ وَلَا عَهْدِ

٧٣٣ وَقَالَ مَالِكُ بْنُ حُصَيْنٍ ٱلضَّبِّيُّ (طويل):

وَمَوعِدَتِي حَقٌّ كَأَنْ قَدْ فَعَلْتُهَا مَتَى مَا أَقُلْ شَيْئًا فَإِنِّي كَغَارِمِ
أُرِيدُ بِهِ بَعْدَ ٱلْمَمَاتِ جَزَاءَهُ لَدَى حَاسِبٍ يَوْمَ ٱلْقِيَامَةِ عَالِمِ

٧٣٤ وَقَالَ زُهَيْرُ بْنُ أَبِي سُلْمَى (طويل):

إِذَا قَالَ أَوْفَى بِٱلَّذِي قَالَ كُلِّهِ كَعَيْنِ ٱلْيَقِينِ رَأْيُهُ وَمَوَاعِدُهْ

٧٣٥ وَقَالَ ٱبْنُ هُرْمَةَ (منسرح):

يَسْبِقُ بِٱلْفِعْلِ ظَنَّ صَاحِبِهِ وَيَقْتُلُ ٱلرَّيْثَ عِنْدَهُ ٱلْعَجَلُ
مَا قَالَ أَوْفَتْ بِهِ مَقَالَتُهُ عَفْوًا وَلَمْ تَعْتَرِضْ لَهُ ٱلْعِلَلُ
سَالَتْ بِهِ شُعْبَةُ ٱلْوَفَاءِ إِلَى حَيْثُ ٱنْتَهَى ٱلسَّهْلُ وَٱنْتَهَى ٱلْجَبَلُ

٧٣٦ وَقَالَ نُصَيْبٌ (كامل):

وَلَقَدْ عَلِمْتَ وَلَسْتَ تَجْهَلُهُ　　انَّ ٱلْعَطَاءَ يَشِينُهُ ٱلْمَطْلُ

٧٣٧ وَقَالَ أَعْشَى هَمْدَانَ (سريع):

اَعْطِ ٱلَّذِي أَعْطَيْتَهُ طَيِّبًا　　لَا خَيْرَ فِي ٱلْمَنْكُودِ وَٱلنَّاكِدِ (213)
وَأَنْجِزِ ٱلْوَعْدَ إِذَا قُلْتَهُ　　لَيْسَ ٱلَّذِي يُنْجِزُ كَٱلْوَاعِدِ

٧٣٨ وَقَالَ دَاوُدُ بْنُ حَمَلٍ ٱلْهَمْدَانِيُّ (وافر):

وَبَعْضُ مَوَاعِدِ ٱلْأَقْوَامِ كَادَتْ　　تَكُونُ أَحَقَّ مِنْ دَيْنِ ٱلْغَرِيمِ
فَوَعْدُكَ لَا يُشِنْهُ ٱلْمَطْلُ إِنِّي　　رَأَيْتُ ٱلْمَطْلَ يَزْرِي بِٱلْكَرِيمِ

٧٣٩ وَقَالَ ٱلْأَعْوَرُ ٱلشَّنِّيُّ (وافر):

وَلَسْتُ بِقَائِلٍ قَوْلًا لِأَحْظَى　　بِوَعْدٍ لَا يُصَدِّقُهُ فَعَالِي
وَلٰكِنِّي أُحَقِّقُهُ بِنُجْحٍ　　يُقَصِّرُ عِنْدَهُ عُمْرَ ٱلْمِطَالِ

٧٤٠ وَقَالَ يَحْيَى بْنُ زِيَادٍ (طويل):

أُعَجِّلُ مَا عِنْدِي إِذَا كُنْتُ فَاعِلًا　　وَلَسْتُ بِقَوَّالٍ لَهُ ٱلْيَوْمَ أَوْ غَدَا
لِأَنِّي رَأَيْتُ ٱلْمَالَ غَيْرَ مُخَلَّدٍ　　لَبِيبًا وَأَبْصَرْتُ ٱلثَّنَاءَ مُخَلَّدَا

٧٤١ وَقَالَ إِسْمٰعِيلُ بْنُ بَشَّارٍ ٱلْكِنَانِيُّ (رمل):

وَلَقَدْ تَعْلَمُ سَلْمَى أَنَّنِي　　صَادِقُ ٱلْوَعْدِ وَفِيٌّ بِٱلذِّمَمْ

٧٤٢ وَقَالَ ٱلْأَحْوَصُ بْنُ مُحَمَّدٍ ٱلْأَنْصَارِيُّ (كامل):

وَأَرَاكَ تَفْعَلُ مَا تَقُولُ وَمِنْهُمُ　　مَذِقُ ٱللِّسَانِ يَقُولُ مَا لَا يَفْعَلُ

٧٤٣ وَقَالَ بَعْضُهُمْ (وافر):

إِذَا أَتَتِ ٱلْعَطِيَّةُ بَعْدَ مَطْلٍ　　ذَمَمْنَاهَا وَلَوْ كَانَتْ جَزِيلَهْ
وَنَفْرَحُ بِٱلْعَطِيَّةِ حِينَ تَأْتِي　　مُعَجَّلَةً وَلَوْ كَانَتْ قَلِيلَهْ

الباب الخامس والثمانون

(214) فيما قيل في تبيين الإعطاء والمنع وقبح المنع بعد الوعد

٧٤٤ قَالَ ٱلْمُمَزَّقُ ٱلعَبْدِيُّ (رمل):

لَا تَقُولَنَّ إِذَا مَا لَمْ تُرِدْ — أَنْ يَتِمَّ ٱلْقَوْلُ فِي شَيْءٍ نَعَمْ
فَإِذَا قُلْتَ نَعَمْ فَٱصْبِرْ لَهَا — بِنَجَاحِ ٱلْقَوْلِ إِنَّ ٱلْخُلْفَ ذَمّْ

٧٤٥ وَقَالَ هَرِمُ بْنُ غَنَّامٍ ٱلسَّلُولِيُّ (طويل):

إِذَا قُلْتَ فِي شَيْءٍ نَعَمْ فَأَتِمَّهُ — فَإِنَّ نَعَمْ دَيْنٌ عَلَى ٱلْحُرِّ وَاجِبُ
وَإِلَّا فَقُلْ لَا وَٱسْتَرِحْ وَأَرِحْ لَهَا — لِكَيْلَا يَقُولَ ٱلنَّاسُ إِنَّكَ كَاذِبُ

٧٤٦ وَقَالَ حَاتِمٌ ٱلطَّائِيُّ (طويل):

أَمَاوِيَّ قَدْ طَالَ ٱلتَّجَنُّبُ وَٱلْهَجْرُ — وَقَدْ عَذَرَتْنَا فِي طِلَابِكُمُ ٱلْعُذْرُ
أَمَاوِيَّ إِمَّا مَانِعٌ فَمُبَيِّنٌ — وَإِمَّا عَطَاءٌ لَا يُنَهْنِهُهُ ٱلزَّجْرُ

٧٤٧ وَقَالَ ٱبْنُ مِسْحَلٍ ٱلعُقَيْلِيُّ (بسيط):

اِبْدَأْ بِقَوْلِكَ لَا لَا قَبْلَ قَوْلِ نَعَمْ — يَا صَاحِ بَعْدَ نَعَمْ مَا أَقْبَحَ ٱلْعِلَلَا
فَٱعْلَمْ بِأَنَّ نَعَمْ إِنْ قَالَهَا أَحَدٌ — عِنْدَ ٱلْمَوَاعِيدِ لَمْ يَتْرُكْ لَهُ جَدَلَا

٧٤٨ وَقَالَ آخَرُ (رمل):

إِنَّ لَا بَعْدَ نَعَمْ سَيِّئَةٌ — فَبِلَا فَٱبْدَأْ إِذَا خِفْتَ ٱلْعِلَلْ (١
وَتَوَقَّ ٱلْمَطْلَ لَا تَقْرَبْهُ (كذا) أَيُّ خَيْرٍ فِي كَرِيمٍ إِنْ مَطَلْ (215)

٧٤٩ وَقَالَ عَبْدُ ٱللهِ بْنُ هَمَّامٍ ٱلسَّلُولِيُّ (طويل):

مَتَى مَا أَقُلْ يَوْمًا لِطَالِبِ حَاجَةٍ — نَعَمْ أَقْضِهَا قِدْمًا وَذٰلِكَ مِنْ شَكْلِي

(١ جاء في هامش الكتاب ما حرفهُ: وقبلهُ (اي قبل هذا البيت):
حَسَنٌ قَوْلُ نَعَمْ من بعد لَا — وَقَبِيحٌ قَوْلُ لَا بَعْدَ نَعَمْ
ثم روى البيت التالي وختمهُ هكذا لموافقة القافية: اذا خفتَ ٱلنَّدَمْ

وَإِنْ قُلْتُ لَا بَتَّتُّهَا مِنْ مَكَانِهَا   وَلَمْ أُوذِهِ فِيهَا بِجَرٍّ وَلَا مَطْلِ
وَلَلْبُخْلَةُ ٱلْأُولَى أَقَلُّ مَلَامَةً   مِنَ ٱلْجُودِ بَدْءًا ثُمَّ تَشْنِيهِ بِٱلْبُخْلِ

٧٥٠ وَقَالَ أَبُو ٱلْأَسْوَدِ (كامل):

وَإِذَا وَعَدْتُ ٱلْوَعْدَ كُنْتُ كَغَارِمٍ   دَيْنًا أُقِرُّ بِهِ وَأُحْضِرُ كَاتِبَا
حَتَّى أُنَفِّذَهُ كَمَا قَدْ قُلْتُهُ   وَكَفَى عَلَيَّ بِهِ لِنَفْسِي طَالِبَا
وَإِذَا مَنَعْتُ مَنَعْتُ مَنْعًا بَيِّنًا   وَأَرَحْتُ مِنْ طُولِ ٱلْعَنَاءِ ٱلرَّاغِبَا

الباب السادس والثمانون

فيما قيل في كتمان السرّ ورعايته

٧٥١ قَالَ ٱمْرُؤُ ٱلْقَيْسِ (طويل):

إِذَا ٱلْمَرْءُ لَمْ يَخْزُنْ عَلَيْهِ لِسَانَهُ   فَلَيْسَ عَلَى شَيْءٍ سِوَاهُ بِخَزَّانِ

٧٥٢ وَقَالَ آخَرُ (طويل):

إِذَا أَنْتَ لَمْ تَحْفَظْ لِنَفْسِكَ سِرَّهَا   فَسِرُّكَ عِنْدَ ٱلنَّاسِ أَفْشَى وَأَضْيَعُ

٧٥٣ (216) وَقَالَ عَمْرُو بْنُ مُرَّةَ ٱلْجُهَنِيُّ (متقارب):

فَإِنْ هِيَ أَفْضَتْ إِلَيْكَ ٱلْحَدِيثَ   فَإِنَّ ٱلْأَمِينَ هُوَ ٱلْمُؤْتَمَنْ
فَسِرُّكَ سِرُّكَ لَا تُفْشِهِ   فَلَيْسَ بِسِرٍّ إِذَا مَا عَلَنْ

٧٥٤ وَقَالَ ٱلْأَحْوَصُ بْنُ مُحَمَّدٍ ٱلْأَنْصَارِيُّ (طويل):

وَقَالَ ٱئْتَمِنَّا نَزْعَ سِرِّكَ كُلَّهُ   وَمَا أَحَدٌ عِنْدِي لَهُ بِأَمِينِ
يُرِيدُونَ سِرًّا مُضْمَرًا قَدْ أَكَنَّهُ   فُؤَادِي وَبَعْضُ ٱلسِّرِّ غَيْرُ كَنِينِ

٧٥٥ وَقَالَ جَابِرُ بْنُ ٱلثَّعْلَبِ ٱلطَّائِيُّ (طويل):

وَمُسْتَخْبِرٍ عَنْ سِرِّ رَيَّا رَدَدْتُهُ   بِعَمْيَاءَ عَمَّا سَالَ غَيْرَ يَقِينِ
وَقَدْ عَلِمَتْ رَيَّا عَلَى ٱلنَّأْيِ أَنَّنِي   لِمُسْتَوْدِعِ ٱلْأَسْرَارِ غَيْرُ خَؤُونِ
فَقَالَ ٱنْتَصِحْنِي إِنَّنِي لَكَ نَاصِحٌ   وَمَا أَنَا إِنْ نَبَّأْتُهُ بِأَمِينِ

٧٥٦ وَقَالَ دِعَامَةُ بْنُ نَدَى ٱلطَّائِيُّ (طويل):

وَلَا تُفْشِيَنْ سِرًّا إِلَى ذِي نَمِيمَةٍ   فَذَاكَ إِذًا ذَنْبٌ بِرَأْسِكَ يُعْصَبُ
إِذَا مَا جَعَلْتَ ٱلسِّرَّ عِنْدَ مُضَيِّعٍ   فَإِنَّكَ مِمَّنْ ضَيَّعَ ٱلسِّرَّ أَذْنَبُ

٧٥٧ وَقَالَ أُسَامَةُ بْنُ زَيْدٍ ٱلْبَجَلِيُّ (طويل):

جَعَلْتُ ضَمِيرَ ٱلْقَلْبِ لِلسِّتْرِ جُنَّةً   إِذَا مَا أَضَاعَ ٱلسِّرَّ بِٱلْغَيْبِ حَامِلُهْ (217)
أَمِتْ سِرَّ مَنْ يُفْشِي إِلَيْكَ حَدِيثَهُ   وَمَا خَيْرُ سِرٍّ حِينَ تَبْدُو شَرَاكِلُهْ
وَلَا تَجْعَلِ ٱلسِّرَّ ٱلْمُكَتَّمَ بِذْلَةً   وَلَا تَجْهَلَنْ يَوْمًا عَلَى مَنْ تُهَازِلُهْ

٧٥٨ وَقَالَ يَحْيَى بْنُ زِيَادٍ (طويل):

إِذَا ٱسْتَقْفَلَتْ يَوْمًا عَلَى سِرِّ صَاحِبٍ   وَثَائِقُ نَفْسِي لَمْ يُفَرَّجْ حِجَابُهَا

٧٥٩ وَقَالَ أَيْضًا (طويل):

إِذَا ٱلْمَرْءُ لَمْ يَحْفَظْ سَرِيرَةَ نَفْسِهِ   فَلَا تُفْشِيَنْ يَوْمًا إِلَيْهِ حَدِيثَا

الباب السابع والثمانون

فيما قيل في انتشار السرّ اذا جاوز الاثنين

٧٦٠ قَالَ قَيْسُ بْنُ ٱلْخَطِيمِ (طويل):

إِذَا جَاوَزَ ٱلْإِثْنَيْنِ سِرٌّ فَإِنَّهُ   بِنَشْرٍ وَتَكْثِيرِ ٱلْحَدِيثِ قَمِينُ

٧٦١ وَقَالَ قَيْسُ بْنُ مُنْقَلَةَ ٱلْخُزَاعِيُّ (طويل):

وَلَا يَسْمَعَنْ سِرِّي وَسِرَّكَ ثَالِثٌ   أَلَا كُلُّ سِرٍّ جَاوَزَ ٱثْنَيْنِ ضَائِعُ

٧٦٢ وَقَالَ ٱلْأَشْعَرُ ٱلْجُعْفِيُّ (متقارب):

وَسِرُّكَ مَا كَانَ فِي وَاحِدٍ   وَسِرُّ ٱلثَّلٰثَةِ غَيْرُ ٱلْخَفِي

٧٦٣ وَقَالَ صَالِحُ بْنُ عَبْدِ ٱلْقُدُّوسِ (رمل): (218)

لَا تُذِعْ سِرًّا إِلَى طَالِبِهِ   مِنْكَ إِنَّ ٱلطَّالِبَ ٱلسِّرَّ مُذِيعْ
وَأَمِتْ سِرَّكَ إِنَّ ٱلسِّرَّ إِنْ   جَاوَزَ ٱثْنَيْنِ سَيَنْمَى وَيَشِيعْ

الباب الثامن والثمانون

فيما قيل في الرضاء من الجزاء بالمتاركة

٧٦٤ قَالَ طَارِقُ بْنُ دَيْسَقٍ ٱلتَّمِيمِيُّ (طويل):

أَلَا يَا ٱبْنَ عَمِّي قَدْ قَصَدْتَ عَدَاوَتِي وَتُقْبِلُ نَحْوِي بِٱلْبَشَاشَةِ وَٱلْبِشْرِ
فَيَا لَيْتَ حَظِّي مِنْكَ أَلَّا تَعُولَنِي وَتَقْبَلَ مَعْرُوفِي وَتَجْعَلَهُ شُكْرِي

٧٦٥ وَقَالَ ابُو ٱلْعِيَالِ ٱلْهُذَلِيُّ (كامل):

يَا لَيْتَ حَظِّي مِنْ تَحَدُّبِ نَصْرِكُمْ وَثَنَائِكُمْ فِي ٱلنَّاسِ أَنْ تَدَعُونِي

٧٦٦ وَقَالَ تَمِيمُ بْنُ عَدَّاءٍ ٱلطَّائِيُّ (طويل):

أَلَا لَيْتَ حَظِّي مِنْ جَمِيلَةَ أَنَّهَا مُمَاسِكَةٌ لَا إِنْ عَلَيَّ وَلَا لِيَا
تُقَابِلُ إِحْسَانِي بِكُلِّ إِسَاءَةٍ وَفِي بَعْضِ هٰذَا مَا يَجُرُّ ٱلدَّوَاهِيَا

٧٦٧ وَقَالَ يَزِيدُ بْنُ ٱلْحَكَمِ ٱلثَّقَفِيُّ (طويل):

فَلَيْتَ كَفَافًا كَانَ خَيْرُكَ كُلُّهُ وَشَرُّكَ عَنِّي مَا ٱرْتَوَى ٱلْمَاءَ مُرْتَوِي
تَوَدُّ عَدُوًّا ثُمَّ تَزْعَمُ أَنَّنِي صَدِيقُكَ لَيْسَ ٱلْفِعْلُ مِنْكَ بِمُسْتَوِي
(219) أَلَا لَيْتَ حَظِّي مِنْ غُدَافَةَ أَنَّهَا تُكَفْكِفُ عَنِّي خَيْرَهَا وَشُرُورَهَا

الباب التاسع والثمانون

فيما قيل فيمن نزا بِهِ البطر حتى نالهُ المكروه

٧٦٨ قَالَ ٱلْأَعْشَى (بسيط):

كَنَاطِحٍ صَخْرَةً يَوْمًا لِيَفْلِقَهَا فَلَمْ يَضِرْهَا وَأَوْهَى قَرْنَهُ ٱلْوَعِلُ

٧٦٩ وَقَالَ عَبْدُ ٱللهِ بْنُ ٱلزُّبَيْرِ ٱلْأَسَدِيُّ (بسيط):

فَلَا تَكُونَنْ كَمَنْ أَلْقَتْهُ بِطْنَتُهُ بَيْنَ ٱلْقَرِينَيْنِ حَتَّى ظَلَّ مَقْرُونَا

٧٧٠ وَقَالَ مَالِكُ بْنُ ٱلْحَارِثِ ٱلنَّخَعِيُّ (بسيط):

أَظُنُّ جَهْلَكُمُ هٰذَا وَبَطْشَكُمُ سَيَنْقُذَانِكُمُ فِي مُزْبِدٍ لَجِبِ
لَا تَطْلُبُوا ٱلْحَرْبَ مَا دُمْتُمْ عَلَى طَرَفٍ مِنَ ٱلسَّلَامَةِ وَٱخْشَوْا صَوْلَةَ ٱلْحُقَبِ

الباب التسعون

فيما قيل في ذمّ خشوع طالب الحاجة وتذلّله لمن يسأله ايّاها

٧٧١ (من الطويل) : (١

دَعِي ٱلْعَذْلَ إِنَّ ٱلْأَرْضَ فِيهَا مَنَادِحُ ... وَمُضْطَرَبٌ عَنْ جَانِبِ ٱلذُّلِّ وَاسِعُ (220)

اَأَطْلُبُ مِنْ كَفِّ ٱلْبَخِيلِ مَثُوبَةً ... يَظَلُّ بِهَا طَرْفِي لَهُ وَهْوَ خَاشِعُ

وَأَسْمَعُ مَنًّا أَوْ أُشَرِّفُ مُنْعِمًا ... وَكُلُّ مُصَادِي نِعْمَةٍ مُتَوَاضِعُ

٧٧٢ وَقَالَ مُنْقِذٌ ٱلْهِلَالِيُّ (وافر) :

سَئِمْتُ ٱلْعَيْشَ حِينَ رَأَيْتُ دَهْرًا ... يُكَلِّفُنِي ٱلتَّذَلُّلَ لِلرِّجَالِ

فَحَسْبُكَ بِٱلتَّنَصُّفِ ذُلُّ حُرٍّ ... وَحَسْبُكَ بِٱلْمَذَلَّةِ سُوءُ حَالِ

٧٧٣ وَقَالَ رَبِيعَةُ بْنُ مَقْرُومٍ (طويل) :

وَلَلْمَوْتُ خَيْرٌ مِنْ تَخَشُّعِ ذِي ٱلْحِجَى ... لِذِي مِنَّةٍ يَزْوَرُّ لِلُّؤْمِ جَانِبُهْ

لَهُ كُلَّ يَوْمٍ نَزْحَةٌ وَغَضَاضَةٌ ... إِذَا مَا ٱزْوَى أَنْفُ ٱللَّئِيمِ وَحَاجِبُهْ

الباب الحادي والتسعون

فيما قيل في الابتداء بالعطيَّة قبل المسئلة

٧٧٤ لِأَبِي ٱلْأَسْوَدِ ٱلْكِنَانِيِّ (طويل) :

كَسَاكَ وَلَمْ تَسْتَكْسِهِ فَحَمِدْتَهُ ... اَخٌ لَكَ يُعْطِيكَ ٱلْجَزِيلَ وَنَاصِرُ

وَإِنَّ أَحَقَّ ٱلنَّاسِ إِنْ كُنْتَ شَاكِرًا ... بِشُكْرِكَ مَنْ أَعْطَاكَ وَٱلْوَجْدُ وَافِرُ

٧٧٥ وَقَالَ ٱلْأَعْشَى (طويل) :

وَمَا ذَاكَ إِلَّا أَنَّ كَفَّيْكَ بِٱلنَّدَى ... تَجُودَانِ بِٱلْمَعْرُوفِ قَبْلَ سُؤَالِكَا

٧٧٦ (221) وَقَالَ آخَرُ (مجزوء الكامل) :

اَعْطَاكَ قَبْلَ سُؤَالِهِ ... فَكَفَاكَ مَكْرُوهَ ٱلسُّؤَالِ

(١ الايات التالية رويت دون اسم قائلها

الباب الثاني والتسعون

فيما قيل في امتناع الانسان كبيرًا ممَّا امتنع منهُ صغيرًا

٧٧٧ قَالَ حاتِمٌ ٱلطَّائِيُّ (طويل):

فَدَتْكَ بَنَاتُ ٱلدَّهْرِ أُمّي وَخالَتي ... فَلَا تَأْمُرَنِّي بِٱلدَّنِيَّـةِ أَسْوَدُ

عَلَى حِينِ أَنْ ذَكَّيْتَ وَٱبْيضَّ عَارِضِي ... أُسَامُ ٱلَّتِي أَعْيَيْتُ إِذْ أَنَا أَمْرَدُ

٧٧٨ وَقَالَ أَبُو زُبَيْدٍ ٱلطَّائِيُّ (طويل):

أَبَيْتُ ٱلَّذِي يَأْتِي ٱلدَّنِيَّ شَبِيبَتِي ... إِلَى أَنْ عَلَا وَخْطٌ مِنَ ٱلشَّيْبِ مِفْرَقِي

٧٧٩ وَقَالَ عَبْدُ ٱللهِ بْنُ عُتْبَةَ ٱلهُذَلِيُّ (طويل):

تُرِيغَانِنِي مِنْ بَعْدِ تِسْعِينَ حِجَّةً ... عَلَى مَا أَبَتْ نَفْسِي ٱبْنَ عِشْرِينَ أَوْ عَشْرِ

وَقَدْ عَلِقَتْ دَلْوَاكُمَا دَلْوَ مَاجِدٍ ... مِنَ ٱلْقَوْمِ لَا رِخْوِ ٱلْمَرَاسِ وَلَا مُزْرِي

٧٨٠ وَقَالَ مُعَارِكُ بْنُ مُرَّةَ ٱلعَبْدِيُّ (طويل):

أَتَطْمَعُ فِي هَضْمِي وَقَدْ شَابَ عَارِضِي ... وَقَدْ كُنْتُ آبَى ٱلضَّيْمَ وَٱلرَّأْسُ أَسْوَدُ

الباب الثالث والتسعون (222)

فيما قيل في فِراق الإخوان

٧٨١ قَالَ سَلَمَةُ بْنُ عَبَّاسٍ مِنْ بَنِي عَامِرِ بْنِ لُؤَيٍّ (طويل):

أَجِدَّكَ مَا تَعْفُو كُلُومُ مُصِيبَةٍ ... عَلَى صَاحِبٍ إِلَّا فُجِعْتُ بِصَاحِبِ

تُقَطِّعُ أَحْشَائِي إِذَا مَا ذَكَرْتُهُ ... وَتَنْهَلُّ عَيْنِي بِٱلدُّمُوعِ ٱلسَّوَاكِبِ

٧٨٢ وَقَالَ أَيَاسُ بْنُ ٱلأَنَفِ ٱلطَّائِيُّ (وافر):

وَكُلُّ أَخٍ مُفَارِقُهُ أَخُوهُ ... لِنِيَّتِهِ كَمَا ٱنْقَطَعَ ٱلْجَرِيرُ

وَمَا يَبْقَى عَلَى ٱلْحَدَثَانِ شَيْءٌ ... عَلَيْهِ دَوَائِرُ ٱلدُّنْيَا تَدُورُ

٧٨٣ وَقَالَ ٱمْرُؤُ ٱلْقَيْسِ (طويل):

إِذَا قُلْتُ هٰذَا صَاحِبٌ قَدْ رَضِيتُهُ ... وَقَرَّتْ بِهِ عَيْنِي تَبَدَّلْتُ آخَرَا

٧٨٤ وَقَالَ آخَرُ (طويل)

لِكُلِّ ٱجْتِمَاعٍ مِنْ خَلِيلَيْنِ فُرْقَةٌ وَكُلُّ ٱلَّذِي دُونَ ٱلْفِرَاقِ قَلِيلُ
وَإِنَّ ٱفْتِقَادِي وَاحِدًا بَعْدَ وَاحِدٍ دَلِيلٌ عَلَى أَنْ لَا يَدُومُ خَلِيلُ

٧٨٥ وَقَالَ يَحْيَى بْنُ زِيَادٍ (بسيط):

وَصَاحِبَيْنِ أَذَاعَ ٱلدَّهْرُ بَيْنَهُمَا بِفُرْقَةٍ وَٱللَّيَالِي تَقْطَعُ ٱلْقَرَنَا
كَانَا خَلِيلَيْنِ لَمْ تُقْرَعْ صَفَاتُهُمَا فَخَانَ دَهْرُهُمَا مِنْ بَعْدِ مَا أَمِنَا

٧٨٦ (223) وَقَالَ ٱلنَّابِغَةُ ٱلْجَعْدِيُّ (متقارب):

وَذٰلِكَ مِنْ وَقَعَاتِ ٱلْمَنُونِ فَخَلِّي إِلَيْكِ وَلَا تَعْجَبِي
أَتَيْنَ عَلَى إِخْوَتِي سَبْعَةً وَعُدْنَ عَلَى رِبْعِيَ ٱلْأَقْرَبِ
وَسَادَةِ رَهْطِي حَتَّى بَقِيتُ م فَرْدًا كَصِيصِيَةِ ٱلْأَعْضَبِ

٧٨٧ وَقَالَ حَضْرَمِيُّ بْنُ عَامِرٍ (وافر):

وَكُلُّ قَرِينَةٍ قُرِنَتْ بِأُخْرَى وَإِنْ ضَنَّتْ بِهَا سَيُفَرَّقَانِ
وَكُلُّ أَخٍ مُفَارِقُهُ أَخُوهُ لَعَمْرُ أَبِيكَ إِلَّا ٱلْفَرْقَدَانِ

٧٨٨ وَقَالَ عَبْدُ ٱللهِ بْنُ ٱلزَّبِيرِ (كامل):

قَدْ كُنْتُ سَابِعَ سَبْعَةٍ لِي إِخْوَةٍ لَوْ أَنَّ شَيْئًا يَا دُرَيْمَ يَدُومُ
ذَهَبُوا بِنَفْسِي أَنْفُسًا إِذْ وَدَّعُوا فَٱلْعَيْشُ بَعْدَ مُقَحَّمٍ مَذْمُومُ

الباب الرابع والتسعون

فيما قيل في تقلُّب الدهر باهلهِ ورفعهِ قوماً وخفضهِ آخرين

٧٨٩ قَالَ ٱلْأَفْوَهُ ٱلْأَوْدِيُّ (متقارب):

فَصُرُوفُ ٱلدَّهْرِ فِي أَطْبَاقِهِ خِلْفَةٌ فِيهَا ٱرْتِفَاعٌ وَٱنْحِدَارُ
بَيْنَمَا ٱلنَّاسُ عَلَى عَلْيَائِهَا إِذْ هَوَوْا فِي هُوَّةٍ مِنْهَا فَغَارُوا

(224) إِنَّمَا نِعْمَةُ قَوْمٍ مُتْعَةٌ ... وَحَيَاةُ ٱلْمَرْءِ ثَوْبٌ مُسْتَعَارُ
وَلَيَالِيهِ إِلَالٌ لِلْفَتَى ... دَانِيَاتٌ تَخْتَلِيهِ وَشِفَارُ

٧٩٠ وَقَالَ فَرْوَةُ بْنُ مُسَيْكٍ ٱلْمُرَادِيُّ (وافر):

كَذَاكَ ٱلدَّهْرُ دَوْلَتُهُ سِجَالٌ ... تَكُرُّ صُرُوفُهُ حِينًا فَحِينَا
فَبَيْنَا مَا نُسَرُّ بِهِ وَنَرْضَى ... وَلَوْ لُبِسَتْ غَضَارَتُهُ سِنِينَا
إِذِ ٱنْقَلَبَتْ بِهِ كَرَّاتُ دَهْرٍ ... فَأَلْفَى بَعْدَ غِبْطَتِهِ مَنُونَا

٧٩١ وَقَالَتْ سَلْمَى بِنْتُ طَارِقٍ ٱلْخَثْعَمِيَّةُ (طويل):

أَلَا لَا تَدُومُ نِعْمَةٌ وَسُرُورُهَا ... عَلَى ٱلْمَرْءِ إِلَّا عَارَةً يَسْتَعِيرُهَا

٧٩٢ وَقَالَ كَعْبُ ٱلْأَشْقَرِيُّ (كامل):

يَا قَوْمُ غَيَّرَنِي وَأَذْهَبَ قُوَّتِي ... دَهْرٌ أَلَحَّ بِطَارِفِي وَتِلَادِي
فَكَأَنَّمَا فِي ٱلْمَالِ نَارٌ بَاشَرَتْ ... حَرْثًا قَدَ آذَنَ أَهْلُهُ بِحَصَادِ
كِبَرٌ وَوَقْعُ حَوَادِثٍ نَزَلَتْ بِنَا ... وَٱلْفَقْرُ بَعْدَ كَرَامَةٍ وَمِهَادِ
تَغْتَالُ كُلَّ مُؤَجَّلٍ أَيَّامُهُ ... وَتَصِيرُ بَهْجَةُ مَا تَرَى لِنَفَادِ

٧٩٣ وَقَالَ ٱبْنُ مُقْبِلٍ (بسيط):

إِنْ يَنْقُصِ ٱلدَّهْرُ عَيْنِي فَٱلْفَتَى غَرَضٌ ... لِلدَّهْرِ مِنْ عَوْدِهِ وَافٍ وَمَكْلُومُ
(225) وَإِنْ يَكُنْ ذَاكَ مِقْدَارًا أُصِبْتُ بِهِ ... فَسِيرَةُ ٱلدَّهْرِ تَعْوِيجٌ وَتَقْوِيمُ

٧٩٤ وَقَالَ إِسْمٰعِيلُ بْنُ بَشَّارٍ (رمل):

وَٱلْفَتَى يَغْدُو وَيَسْرِي لَيْلَهُ ... وَهُوَ فِي نَبْلِ ٱلْمَنَايَا بِأَمَمْ
بَيْنَمَا يُصْبِحُ يَوْمًا نَاعِمًا ... فِي غِنًى فَاشٍ وَأَهْلٍ وَنَعَمْ
أَمَّهُ مُخْتَرِمُ ٱلْمَوْتِ وَمَنْ ... يَكُ لِلْمَوْتِ بِأَمٍّ يُخْتَرَمْ
فَثَوَى لَيْسَ لَهُ مِمَّا حَوَى ... غَيْرُ أَكْفَانٍ وَنَعْشٍ وَرَجَمْ

(La fin avec les Tables au tome IV)

DEUX MISSIONS ARCHÉOLOGIQUES AMÉRICAINES EN SYRIE

L. JALABERT, S. J.

Il nous arrive d'Amérique, coup sur coup, deux importantes contributions à l'épigraphie gréco-romaine de la Syrie. Je me propose de faire connaître dans les pages qui vont suivre le contenu et la valeur de ces séries d'inscriptions, en y joignant les quelques remarques qu'ont pu me suggérer une première lecture et un examen rapide des nouveaux documents.

American Archæological Expedition to Syria (1899-1900) (1)

Dans le courant de l'année 1899-1900, une expédition archéologique américaine, patronnée par quatre mécènes d'Outre-mer, parcourut une notable partie de la Syrie du Nord, ainsi qu'un important secteur du Djebel Ḥaurân. Disposant d'abondantes ressources pécuniaires, d'un personnel assez nombreux, jouissant aussi d'un appui effectif auprès des autorités locales, les savants qui composaient la caravane purent visiter à peu près les mêmes régions où MM. de Vogüé et Waddington avaient fait, il y a quelque 30 ans, dans des conditions de sécurité bien différentes, tant et de si belles découvertes.

Un premier rapport annonça en gros les résultats de l'expédition. Quelque temps après, en 1904, un premier volume dû au professeur

(1) Publications of an American Archæological Expedition to Syria in 1899-1900. — Part III : *Greek and Latin Inscriptions* by WILLIAM KELLY PRENTICE. Gr. 4°, XIV-352 pp. avec 133 ill. — Published by the Century Co., New-York, 1908. Prix : 78 fr. 75. Dépôt chez W. Heinemann, 21, Bedford St., London, W. C.

Howard Crosby Butler présentait, dans une synthèse claire et richement illustrée, les observations faites par les voyageurs sur l'architecture et la technique des monuments étudiés au cours de l'expédition. Un prospectus accompagnait ce premier volume et annonçait l'apparition prochaine des 4 autres volumes : à la Part II (*Architecture and other Arts*) la première parue, devaient succéder : Part I. *Topography and Itinerary* by Robert Garrett ; Part III. *Greek and Latin Inscriptions* by W. Kelly Prentice ; Part IV. *Semitic Inscriptions* by Enno Littmann; Part V. *Anthropology* by H. Minor Huxley (1).

Cette promesse ne fut pas tenue ; on devait attendre quatre ans encore la publication des inscriptions grecques et latines recueillies par M. Prentice et ses compagnons. Entre temps, au fur et à mesure de ses études et du déchiffrement de ses copies, Pr. publiait quelques notes qui faisaient bien augurer de la publication définitive en préparation et montraient avec quelle conscience le savant professeur de Princeton devait s'acquitter de sa tâche (2). Cette tâche d'ailleurs ne manquait point de difficultés : les textes grecs orientaux sont souvent d'une telle barbarie d'orthographe, d'une syntaxe si fantaisiste et si riches en abréviations, que le déchiffrement en est très laborieux ; ajoutez à cela l'onomastique sémitique aboutissant en grec à des graphies étranges qui compliquent d'autant les lectures et découragent les tentatives de restitutions. Il faut tenir compte de toutes ces difficultés pour apprécier aujourd'hui à sa juste valeur le travail de Pr. On y reconnaîtra vite des qualités de premier ordre : une méthode rigoureuse, une sagacité très clairvoyante, beaucoup d'ingéniosité ; mais surtout, — ce qui n'est point ordinaire, — une connaissance approfondie

---

(1) Le volume du D[r] Littmann a paru en 1905 ; les deux derniers volumes (*Topography* et *Anthropology*) sont annonçés pour 1909.

(2) Sur les inscriptions du Dj. Shêkh Berekât (*Hermes* , XXXVII, 1902) ; *Fragments of an early christian Liturgy in Syrian Inscriptions* dans les *Trans. and Proceed. of the american philolog. Association,* XXXIII (1902) ; *The so-called Tomb of Diogenes in Ḥâss,* dans le *Princeton University Bulletin,* XIV (1903) ; *Bishop Pococke and the Tomb of Abedrapsas* (ibid., XV, 1904) ; *Magical formulae on lintels of the christian period in Syria,* dans l'*American Journal of Archaeology,* 2d series, vol. X (1906), p. 137-150. Ce dernier article forme la substance du chap. I du présent volume.

des anciennes liturgies chrétiennes en usage dans les provinces orientales et de l'épigraphie syrienne, toutes qualités qui dénotent dans le professeur de Princeton un savant sérieux qui fait honneur à l'enseignement de Blass, de Dittenberger et de G. Robert, les maîtres dont il aime à rappeler le souvenir.

*
* *

Les textes réunis dans ce somptueux recueil proviennent de 4 régions. La première comprend 3 massifs montagneux (Dj. il-A'lâ, Dj. Bârîshâ, Dj. Ḥalaqah *) qui courent approximativement dans la direction N.-S. entre le grand coude de l'Oronte et Alep et dont l'extrémité N.-E. est formée par le Dj. Shêkh Berekât et le Dj. Sim'ân. Un peu plus au Sud, la seconde région est celle du Dj. Rîḥâ ; on y a annexé Apamée. La troisième groupe les districts de Selemîyeh et de Qinnesrîn, ainsi que les massifs du Dj. il Ḥâṣṣ et du Dj. Shbêt ; on y a joint une série d'inscriptions de provenances diverses (Ba'albek, Tell Nebî Mindô, Ḥamâ, Palmyre...etc.). La quatrième région enfin couvre un secteur important du Ḥaurân, comprenant il-Haiyât, Shaqqâ, Mushennef, Shebhâ, Qanawât, Sî',...).

Pr. s'étant proposé de présenter une série complète des inscriptions grecques et latines du Dj. Rîḥâ, du Dj. A'lâ, du Dj. Bârîshâ et de la partie du Dj. Ḥalaqah qui ferme au N. et à l'O. la plaine de Dânâ et de grouper autour des textes publiés dans les chap. IV et V les inscriptions déjà connues qui peuvent avoir une connexion spéciale avec les textes qu'il a relevés, c'est tout au plus si des 478 textes la moitié sont inédits ; mais la lecture de beaucoup d'inscriptions déjà connues est confirmée ou modifiée par de nouvelles copies. Il faut signaler comme particulièrement intéressants les ὅροι ἀσυλίας d'un sanctuaire de S[t] Etienne (28-29), de celui du martyr Kérykos (298), de l'église de la S[te] Vierge et des saints Côme et Damien (350) ; les inscriptions de Burdj Bâqirhâ (Δὶι Βωμῷ) et du téménos du temple des dieux Madbachos et Sélamanès au Dj. Shêkh Berekât

(*) A défaut du sigle de transcription *k* avec un point au-dessous = ق , nous employons son équivalent *q* presque universellement reçu à l'heure actuelle. *NDLR.*

(48 et 100-108 *a*) ; les inscriptions d'Apamée (125-143) dont 11 sont inédites ; la série complète des inscriptions du tombeau d'Eusébios et d'Antoninos à Ḥâṣṣ (157-170), celle du monument d'Abedrapsas (242-247), les 3 sentences sur la vanité de la vie (227, 230, 231), les inscriptions de Phocas et de Léontia (319), une photographie de l'inscription de Khân il-Abyaḍ (355), une dédicace aux 2 Philippe (400), la mention d'un σύνδικος νομάδων (383), de l'εὐνοῦχος τῶν Κερζιλάνου (387 et 389), etc...

Chaque texte est l'objet d'une notice très soignée, plus ou moins détaillée : description du monument, de l'inscription, bibliographie, transcription en caractères épigraphiques ou fac-similé de la copie originale, lecture, traduction anglaise et commentaire. Il est regrettable que l'on n'ait pas employé plus souvent l'estampage, — d'autant qu'assez souvent les copies ne me paraissent pas suffisamment sûres, — ou bien qu'on n'ait pas multiplié davantage les reproductions photographiques : l'illustration qui comprend une soixantaine de similis et à peu près autant de zincs (fac-similés de dessins et de copies) pourrait être plus riche, surtout si on la compare au luxe inutile du papier et de la dorure que l'acheteur ne demande pas et qu'on l'oblige à payer.

Le commentaire de Pr. est en général excellent, surtout pour ce qui concerne les textes chrétiens. Cette perfection ne va pas sans mérite, car ce sont justement ces textes qui présentent le plus de difficultés de lecture et d'interprétation et c'est à propos d'eux également que, dans l'épigraphie assez pauvre de ces régions, se posent les problèmes les plus intéressants. Chaque texte est accompagné des explications spéciales qu'il comporte ; mais de plus Pr. a eu l'heureuse idée de grouper en un chapitre spécial (*The character and purpose of the inscriptions of Northern Central Syria*, p. 1-25) les faits principaux qui se dégagent de l'étude des textes des deux premières régions (ch. I et II), de celles particulièrement dont il a tenté de donner un corpus provisoire. Dans cette partie de la Haute Syrie, Pr. a recueilli 83 inscriptions qui se classent en 2 séries : la première va de 60 à 250 J.-C., la seconde couvre l'espace compris entre 324 et 609 ; le cadre de ces 2 séries est formé par une centaine de textes exactement datés, autour desquels viennent se grouper ceux qui ne le sont pas, mais

que leur contenu, le caractère des monuments sur lesquels ils sont gravés, leur paléographie permettent d'attribuer raisonnablement à l'une ou l'autre des 2 périodes. Il est bien sûr que ces classements ne sauraient être donnés pour absolument rigoureux. Ce qui paraît cependant bien établi, c'est que nous avons, d'une part, un groupe de textes païens (90-250 J.-C.) ; de l'autre, une série à peu près exclusivement chrétienne (324-609 J.-C.) et, entre les deux, une lacune de 3/4 de siècle. Pr. constate que la lacune n'est probablement pas absolue, car l'expédition de 1904-1905 (cf. *infra*) a découvert quelques textes remontant à cette période (p. 7 n. 1) ; mais alors, qui sait si nombre de textes non datés et que Pr. classe après 324 ne devraient pas se sérier entre 250 et 324 ?

La majeure partie des inscriptions de la première période se réfère à des temples, des représentations de divinités, des tombeaux ; tandis que celles de la seconde sont gravées sur toutes sortes de monuments et de constructions, mais principalement sur des tombes, des églises, des habitations privées.

Les inscriptions datées du premier groupe ont l'avantage de nous faire connaître quels furent les premiers centres de civilisation gréco-romaine dans ce milieu araméen, civilisation qui ne manqua pas d'éclat comme en font foi encore aujourd'hui les ruines de luxueuses habitations, d'imposants monuments funéraires. Tels auraient été Bshindelâyâ, Kefr Finsheh, Burdj Bâqirḥâ, Bâqirḥâ, Bâbisqâ, ʿAmûd Sermedâ, Dânâ, Dj. Shêkh Berekât, Qâṭûrâ, Qalʿat il-Muḍîq, Kefr Ambil, Khirbit Ḥâss et Maʿarrit Bêṭar (p. 4). (1)

Ce premier renseignement a son prix d'autant que le contenu des textes recueillis dans la région est assez maigre : peu de renseignements sur l'organisation des cités, le caractère de la population, les institutions ; la vie municipale, si intense dans d'autres milieux, semble ici avoir été presque nulle. Quelques noms de dieux (Zeus, Hélios, Séléné, Eros, Niké) et trois temples (de Silfâyâ, Burdj Bâqirḥâ, et du Dj. Shêkh Berekât)

(1) Ici comme ailleurs j'adopte les transcriptions de Pr. ; elles sont généralement exactes, bien qu'on en rencontre de fautives : v. g. Tell Nebî Mindô pour Tell Nebî Mand.

sont les seules traces qu'aient laissées les cultes de la région. Ces cultes mêmes ne semblent pas avoir eu beaucoup de vitalité et il ne paraît pas qu'ils aient joui d'une grande faveur. Le temple de Silfâyâ (Part II, p. 71) n'a fourni aucune inscription ; celui de Burdj Bâqirḥâ n'a donné qu'un texte, la dédicace Διὶ Βωμῷ μεγάλῳ ἐπηκόῳ de la porte (πυλών) du téménos (161 J.-C.) ; le téménos du temple de Σελαμάνης et de Μάδβαχος présente 9 inscriptions, mais ces textes témoignent uniquement de la dévotion de 3 familles et de 3 particuliers, dont les modestes contributions servirent à élever les murs de l'enceinte. Avec des ressources aussi modiques, les travaux n'allaient guère vite: commencés avant 61 J.-C., ils duraient encore en 120. Comme il fallut 34 ans (86-120) pour construire les deux tiers du mur sud, dont la longueur totale n'était cependant que de 68^{m}, 40, et comme l'activité ne paraît pas avoir été plus grande sur les autres chantiers, il est probable que l'achèvement total de l'enceinte demanda un siècle. On le voit, nous sommes loin des grands centres religieux qui attiraient la foule des dévots, bénéficiaient des dons des pèlerins et donnaient un surcroît de vie aux petites cités groupées autour des temples.

Pour expliquer le petit nombre des monuments païens et surtout des temples dans cette partie de la Syrie centrale, Pr. suppose qu'ils furent détruits en masse par les chrétiens dès que la paix de l'Eglise leur donna la liberté de tout oser. Le temple de Silfâyâ fut désaffecté ; une tradition locale veut que celui de Burdj Bâqirḥâ ait été transformé en couvent : les ruines portent actuellement le nom de Qaṣr il-Benât ; enfin, il est probable que plus d'une église utilisa le site, les fondations et peut-être même les murailles d'anciens temples : tel semble avoir été le cas à Bâbisqâ et à Khirbit Ḥâss (p. 6). C'est possible, car il est certain que les chrétiens ont beaucoup démoli et qu'ils ont su tirer parti des anciens monuments du culte ; mais pourquoi auraient-ils épargné et le temple du Djebel Shêkh Berekât et celui de Burdj Bâqirḥâ, dont la transformation en couvent n'est pas prouvée ? Et à supposer même que l'activité destructrice des chrétiens ait été aussi grande qu'on la dit, comment n'en subsisterait-il pas plus de traces, comment toutes les inscriptions auraient-elles péri jusqu'à la dernière ? Le problème vaudrait la peine d'être repris et il serait intéressant par exemple de soumettre les ruines des monuments chrétiens

à un nouvel examen pour tâcher d'y discerner l'utilisation d'édifices plus anciens, le réemploi de matériaux provenant des temples auxquels ils auraient succédé.

Nous l'avons déjà observé, entre 250 et 324, point ou presque point d'inscriptions. Ce silence et cet arrêt dans les constructions s'expliquent assez bien par les circonstances politiques, les troubles intérieurs, les premières invasions perses. Mais comment rendre compte de l'absence totale d'inscriptions funéraires durant le même laps de temps ? Le pays aurait-il été momentanément déserté ? Pr. ne formule même pas cette hypothèse qui paraîtrait la plus vraisemblable ; mais il se contente d'affirmer qu'à son avis cette absence de tombes indique « that the private wealth of these communities was already in the hands of christians » (p. 7). Cette conclusion laissera sceptique : si les chrétiens dominaient déjà dans cette partie de la Syrie, ils avaient d'autres moyens de dissimuler leur foi, dans ces temps troublés, que celui de coucher leurs morts dans des tombes anonymes.

Quoi qu'il en soit, la paix de l'Eglise rendait la liberté aux chrétiens. Ils surent en profiter. A partir de 324, tandis que les textes païens disparaissent et que la tombe d'Abedrapsas (324 J.-C.) marque la dernière trace certaine des cultes disparus, les inscriptions chrétiennes datées se multiplient. Elles sont même si nombreuses pendant les trois derniers quarts du IVe siècle, plus nombreuses qu'au Ve et qu'au VIe siècles, que Pr. se demande si les chrétiens n'auraient pas alors gravé des inscriptions sur des édifices plus anciens restés anépigraphes durant l'ancien régime (during the pagan régime). Dans cette hypothèse, des textes du IVe siècle pourraient se lire sur des monuments datant du IIIe ou même plus anciens. Comme par ailleurs on se base sur les dates lues sur les édifices pour fixer les étapes de l'évolution de l'architecture dans ces centres syriens, on voit que si cette conjecture se trouvait vérifiée, il y aurait lieu de réviser les travaux déjà faits dans ce domaine et d'en soumettre les conclusions à un nouvel examen. Mais le fait lui-même est une pure supposition; pour donner à son hypothèse une certaine consistance, Pr. aurait dû montrer que des textes du IVe siècle se lisent sur des monuments dont la technique accuse un âge plus reculé ; tant que cette démonstration

n'aura pas été faite, on pourra croire, sans crainte de se tromper, que les monuments sont bien datés par l'inscription qu'ils portent, surtout si dans l'adaptation de celles-ci rien ne décèle une addition postérieure.

*
* *

Une des principales caractéristiques des inscriptions chrétiennes de la région est l'abondance des citations scripturaires qu'elles renferment. Ce sont en général des extraits des Psaumes, auxquels il faut ajouter quelques versets du Nouveau Testament (p. 16-17). Généralement ces citations lapidaires sont sans intérêt pour la critique textuelle des livres saints : il faut cependant faire exception pour une inscription d'il-Bârah (n° 196, cf. 197*a* et 213) qui donne la vraie leçon de Luc 2,14 : Δόξα ἐν ὑψίστοις Θεῷ, καὶ ἐπὶ γῆς εἰρήνη, ἐν ἀνθρώποις εὐδοκίας.

Pr. a été le premier à montrer d'une façon détaillée (1) que ces citations n'ont pas été choisies au hasard, que ce ne sont pas seulement des légendes pieuses ; mais qu'il faut y reconnaître des lambeaux de la liturgie de l'époque. Un exemple très frappant nous est fourni notamment par le trisagion. Cette formule est visiblement un emprunt à une liturgie déjà codifiée et c'est sous la forme spéciale qu'il reçut de Pierre le Foulon, par l'insertion de l'affirmation monophysite σταυρωθεὶς δι' ἡμᾶς (2), avec la variante ὑποχθ(ε)ὶς δι' ἐ[μᾶς] (295) qu'il nous apparaît plusieurs fois dans les inscriptions de la Haute Syrie (n°s 6, 205, 295, 322) (3). Une cinquantaine d'autres textes présentent également des concordances suggestives avec les liturgies des églises grecques orientales qui nous ont été conservées : aussi des rapprochements de Pr. se dégage une présomption

---

(1) Fragments of an early Christian Liturgy., cf. *supra*, p, 714 n. 2.

(2) Cf. pp. 8-9 et 29-35. A propos de l'intercalation dans le trisagion, sur l'ordre d'Anastase, de la formule hérétique qui suscita des émeutes à Constantinople (cf. p. 32), il aurait fallu citer le texte de la Chronique de Michel le Syrien. Cf. « Le δι'ἡμᾶς et Dimas le mauvais larron » (*RAO*, V, p. 390-91).

(3) Ces textes permettent donc de fixer l'existence de centres monophysites à Bshindelinteh, Selemîyeh, Khanâṣir, il-Bârah (?), et dans la région d'Antioche (*C.I.G.*, 8918, cf. *Monum. Eccles. liturg.*, I, p. CIX).

très forte, sinon une certitude absolue, — car sur certains points la convergence n'est pas aussi entière qu'on le souhaiterait, — que nous avons bien dans ces courtes doxologies, dans ces sentences, ces acclamations, un reflet de l'ancienne liturgie usitée entre le IIIe et le VIIe siècles dans les églises syriennes. Quel était exactement ce rituel ? C'est ce qu'on ne saurait préciser ; car, à part les traces liturgiques que nous rencontrons dans les Pères et dans la littérature chrétienne la plus ancienne, les manuscrits d'aucune des liturgies ne représentent nécessairement le rituel en usage dans le Nord de la Syrie à cette époque. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il ressemblait davantage à la liturgie de St Jacques ou à celle de St Basile, dans leur forme actuelle, qu'à aucune autre liturgie parvenue jusqu'à nous.

On voit par là l'importance que présentent ces textes si modestes et par ailleurs si peu instructifs. Pr. les a étudiés avec beaucoup de pénétration. On pourra regretter seulement le caractère un peu trop unilatéral de son information : W. Palmer, C. A. Swainson, F. E. Warren semblent être ses seules autorités et je m'étonne de ne voir cités nulle part ni le *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie* ni les *Monumenta Ecclesiæ liturgica* de dom Cabrol et de dom Leclercq (Paris, Didot, 1900-1902, 4°).

*
* *

Le caractère scripturaire ou liturgique de ces inscriptions une fois reconnu, une question se pose d'elle-même : quel but pouvaient bien se proposer les chrétiens en les gravant à profusion sur leurs maisons? Etait-ce fierté de leur religion ? prosélytisme ou désir de s'assurer plus de sécurité par une profession de foi ouverte ? ou bien la légende pieuse accompagnée de motifs d'ornementation, croix, disques, étoiles, n'avait-elle qu'un simple rôle décoratif ?

Toutes ces raisons ont pu guider les graveurs, souvent bien inhabiles, dans l'un ou l'autre cas ; mais Pr. pense que les chrétiens, en gravant une eulogie, un nom sacré, bien en évidence sur leurs maisons, obéissaient avant tout à une raison d'intérêt, à une superstition. « De même que l'on

gravait un oracle d'Alexandre d'Abonotichos, on grava désormais un verset des psaumes ou bien une acclamation liturgique ». La remarque est de dom Leclercq (1). Pr. ne pense pas autrement. Le texte sacré, par le fait même qu'il était sacré, devenant un porte-bonheur, un puissant ἀποτρόπαιον, il y avait lieu de le mettre partout en évidence, afin que les mauvais esprits trouvassent toutes les avenues gardées. Voilà pourquoi ces inscriptions prophylactiques sont gravées ou peintes partout, même sur les parois intérieures des étables, des pressoirs, des boutiques ; voilà pourquoi la place le plus fréquemment occupée par l'inscription est le linteau des portes, des fenêtres : c'est par là que se glissaient les esprits malfaisants. Telle est la thèse que développe Pr. Je l'estime bien fondée ; mais encore ne faudrait-il pas lui donner toute l'extension que lui accorde le savant américain ni condamner en bloc l'épigraphie chrétienne de ces régions (most of the so-called christian inscriptions) à ne représenter qu'un ramassis de superstitions. Il y aurait lieu de distinguer. Sans vouloir reprendre ici le problème, — il sera plus à propos de le faire quand les résultats de la seconde expédition américaine seront entièrement publiés, — je crois cependant apercevoir qu'il comporte une solution plus complexe ou plutôt plusieurs solutions.

Certains textes, il n'y a pas à le nier, ont un caractère nettement prophylactique et rappellent d'assez près les conjurations adressées au mauvais œil, au φθόνος, au βάσκανος ὀφθαλμός, si fréquentes dans les inscriptions et particulièrement dans celles de l'Orient (2). Telle serait par exemple cette apostrophe et cette menace à Satan (Dêr Sambil) : Χ Μ Γ. Χ(ριστο)ῦ τὸ νῖκος. Φεῦγε Σατανᾶ (n° 234). Telle encore cette protestation confiante avec cet avis impératif au « mal » (Ḥerâkeh) : + ὁ δεσπότης ἡμῶν Ἰ(ησοῦ)ς Χ(ριστό)ς, ὁ Υἱὸς ὁ Λόγος τ(οῦ) Θ(εο)ῦ, ἐνθάδε [κ]ατοικεῖ · μηδὲν ἰσίτω κακόν, qui semble calquée sur l'adjuration païenne qui se lit sur la muraille d'une boutique à Pompéï : Ὁ τοῦ Διὸς παῖς καλλίνεικος Ἡρακλῆς ἐ[νθ]άδαι κατοικεῖ, μηδὲν εἰσειαίτω κακόν (Kaibel, 1138). Même inspiration, ce semble,

(1) *Revue Bénédictine* de Maredsous, XXII (1905), p. 429-446.

(2) Cf., entre beaucoup d'autres, les exemples réunis par Perdrizet (*Bull. de corr. hell.*, XXIV, p. 291 et suiv.).

dans une inscription gravée sur le linteau d'une fenêtre à Refâdeh (n° 120 = Wadd., 2697) (1). La même idée de menaces dont le Christ protège, de ruses qu'il déjoue, apparaît encore ailleurs, ainsi dans l'hymne qui se lit dans une inscription de I'djâz (2).

D'autres fois, la même intervention salutaire est attribuée à la croix: [τοῦ στ]αυροῦ πα[ρ](ό)ντος, ἐχθρὸς οὐ κ[ατισ]χύσι (n° 91, cf. 320, 328, 331 ?) ; ...[τοῦ οἴκο]υ τούτου Κύριος διαφυλάξει τὴν ἴσ[οδον καὶ τὴν ἔξοδον]· (τ)ο(ῦ) σταυροῦ γὰρ προκιμένου οὐ ἰσχύ[σει ὀφθαλμὸς βάσκα]νος (Sabbâ', p. 20). Elle participe au rôle victorieux du Christ : cf. Χριστὸς νικᾷ (n[os] 124, 201-219) et τὸ σημῖων τοῦτο νικᾷ (n° 255, cf. 210). Pr. a sommairement indiqué la parenté de ces formules avec celles gravées sur les amulettes (3). Il semble donc assez légitime d'attribuer à ce groupe d'inscriptions un caractère talismanique analogue, dans une certaine mesure, à celui des menus objets portant des légendes similaires, que l'on gardait sur soi pour se préserver soit de tout mal, soit de tel fléau en particulier. Quelle dose de superstition entrait dans ces pratiques ? C'est ce qui n'est peut-être pas aussi clair, quand il s'agit des inscriptions gravées sur les maisons que lorsqu'on a affaire à de petits « porte-bonheur ».

Par contre, quelle que soit l'origine, chrétienne ou juive, de l'acclamation monothéiste, εἷς θεὸς μόνος (4), si commune non seulement en Haute Syrie, où Pr. l'a relevée 33 fois dans son premier voyage, mais dans le reste de la Syrie et en Palestine, elle semble échapper tout à fait à la catégorie des inscriptions talismaniques dont nous parlions plus haut. Si les chrétiens en ont hérité des Juifs, ils ont bien pu leur emprunter la pratique, fondée sur une interprétation pharisaïque de Deut. 6, 9 (cf. 11,20), de la graver sur leurs portes. Qui sait s'il ne faudrait pas expliquer par une imitation analogue la répétition si fréquente du verset 8 du Ps. 121

---

(1) Cf. *Musée Belge*, IV (1903), p. 284, n° 11 ; *Revue de l'Orient chrétien*, VII, p. 668 (Lammens) ; *Revue d'Hist. et de Littér. relig.*, IX, p. 180.

(2) *Byz. Zeitschrift*, XIV, p. 51, n° 80 et Pr. p. 19.

(3) Cf. pp. 18, 20-21. On trouvera une documentation plus abondante et très curieuse dans le copieux article de dom Leclercq (*Dictionnaire d'Archéol. chrétienne et de Liturgie*, s. v, Amulettes, I, col. 1784-1860).

(4) On l'a rapprochée avec à propos de Deut. 6,4 ; cf. Marc 12,29.32.

(120) au-dessus des portes des maisons chrétiennes (cf. pp. 14, 20, 22, 25) ? On sait que le Juif pieux, chaque fois qu'il passait le seuil de sa maison, touchait la mezûza et portait la main à ses lèvres en récitant l'eulogie empruntée au Ps. 121. Cet usage, qui remonte au moins à l'époque talmudique, a pu inspirer une semblable pratique aux chrétiens. D'ailleurs, pas n'est besoin de songer même à un emprunt : le texte sacré se prêtait de lui-même à cet emploi religieux et sa connexion évidente avec le seuil de la porte peut suffire à expliquer sa présence, sans qu'il y ait encore là rien qui suggère nécessairement l'idée d'une formule strictement magique. Je ne trouve non plus aucun caractère particulièrement talismanique dans tous les textes, si nombreux, qui appellent sur les propriétaires l'aide, le secours, la pitié du Seigneur et des Saints (p. 22 et *index*). Ce sont là, je crois, de simples *invocations*, intéressées sans doute, mais auxquelles la superstition ou la magie paraissent totalement étrangères, et le fait qu'on lise sur un objet, qui est peut-être (?) une amulette, la légende : ὁ κατοικῶν ἐν βοηθίᾳ τ(οῦ) Ὑψίστ(ου), βοήθι, ἅγιος κύριος, Ἰουλιάνῳ, τῷ δούλ(ῳ) σου, τῷ φορ(οῦν)τι (1) n'est pas concluant. Pr. n'a pas su distinguer la *prière* de la *formule magique*. Il y a loin cependant d'une demande adressée à Dieu, d'un appel à sa protection à une formule qui doit, en raison de la vertu secrète des mots employés, produire infailliblement un effet déterminé. La distinction sera plus facilement saisie si l'on compare ces invocations avec tous les formulaires contre le saignement de nez, la bile, la goutte, la colique, etc... (2) ou si on les rapproche du vocabulaire spécial des défixions et des adjurations. Je crois donc — jusqu'à preuve décisive du contraire — que toute cette série de « prières », parmi lesquelles dominent les fragments scripturaires et les extraits liturgiques, n'a rien à voir avec la magie et la superstition (3) et qu'il serait plus exact d'y reconnaître

---

(1) P. 22 ; cf. la même légende sur un bracelet chrétien trouvé en Phénicie, que Pr. ne cite pas (Renan, *Mission*, p. 432).

(2) Cf. v. g. *Dict. d'Archéol. chrét....*, I, col. 1847-1854.

(3) Il va sans dire que nous devons laisser sans solution le côté subjectif du problème, car les intentions de ceux qui choisissaient tel texte pour le faire graver sur leur porte nous échappent. Cependant nous sommes en droit de nier qu'il y ait pratique magique partout où le texte employé ne se prête pas par son contenu à pareil usage.

la manifestation spontanée de la foi et de la piété, peut-être même de la fierté des chrétiens triomphants et maîtres du pays.

J'hésite à ranger dans l'une ou l'autre classe les cryptogrammes si fréquents dans les inscriptions chrétiennes. Le plus commun est sans doute le XMΓ. Ce groupe de caractères mystérieux a joui d'une singulière fortune, car on le retrouve à peu près partout dans le monde chrétien de langue grecque et jusqu'à Rome, dans les inscriptions, les papyrus, sur des ostraka, sur des tuiles (1). On sait combien variées sont les interprétations qui en ont été données. Que ces trois caractères aient été des sigles dont le développement donnerait soit X(ριστός), M(ιχαήλ), Γ(αβριήλ), soit X(ριστὸν) M(αρία) γ(εννᾷ) soit même X(αρὰ) μ(εγάλη) γ(έγονε), ou bien qu'on veuille y voir un cryptogramme exprimant par isopséphie soit le début du Trisagion : ἅγιος ὁ θεός, soit le dogme trinitaire : ἡ ἁγία τριὰς θ(εός), soit n'importe quelle autre formule dont la ψῆφος serait χμγ′ (= 643) (2), je ne crois guère qu'on puisse en faire *à coup sûr* une formule magique, d'autant qu'ici on n'a pu jusqu'à présent en rencontrer d'exemples sur les amulettes (3).

On pourrait faire la même remarque soit pour le ϘΘ = 99 = Ἀμήν, soit pour ΑΚΟΗ, qui a la même ψῆφος (99) et vraisemblablement la même équivalence, soit encore pour ΙΧΘΥC, qui, outre la valeur que lui donnent les sigles qui le composent (Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτήρ), est peut-être susceptible d'une interprétation isopséphique, soit enfin pour le ΒΥΜΓ de l'inscription de Shnân dont la valeur numérique (2443) se trouve égaler celle de Ἰησοῦς ὁ Χρειστός (4).

---

(1) Cf. *Rev. Bénédictine*, XXII, p. 439 et *Dict. d'Archéol. chrét....*, I, s. v. Abréviations (col. 180-189) et *Amphores* (col. 1690-1696).

(2) M. Perdrizet a exprimé la note juste en écrivant à propos des multiples explications données de cet énigmatique XMΓ : « Je croirais volontiers qu'il n'en faut rejeter aucune.... Cette solution me paraît vraie justement par ce qu'elle n'est pas simple. » (*Rev. des Etudes grecques*, 1904, p. 359-360). Cf. encore G. Lefèbvre, *Recueil des Inscrip. grecques-chrétiennes d'Egypte*, 1907, p. XXXII. Je reviendrai plus tard sur ce symbole intéressant et sur les interprétations de Dietrich, Nestle, Smirnoff.

(3) La pierre gravée citée par dom Leclercq (*Dict. d'Archéol. chrét.*, I, col. 181) est d'une lecture douteuse.

(4) N° 254, cf. p. 12 et *American Journal of Archaeology*, 2d series, t. X (1906),

Sans prétendre donner une solution meilleure, je serais plutôt porté à voir dans ces calculs déconcertants de pieux jeux d'esprit, dérivés vraisemblablement des spéculations gnostiques qui attachaient tant d'importance à la mystique des nombres. Ces subtilités de haut goût devaient amuser les populations raffinées dont les résidences fastueuses s'éparpillent dans les montagnes de la Syrie centrale. On dut se plaire à les multiplier, à les compliquer même et les plus obscures de ces énigmes n'étaient probablement pas les moins piquantes. Telle l'inscription de Mir'âyeh (près de Kerrâtîn it-Tudjdjâr, vrai centon de sigles et de *nombres :*

X Μ ΓϤΘΙΧΘΥϹ ☧ ΑΚΟΗΚΥΡΙΒΤѠΔΠΑΥ

Les premiers groupes de caractères ont déjà été expliqués plus haut. Pr. (p. 24) fait observer que la finale pourrait se lire Κύρι(ε) β(οήθει) τῷ δ(ούλῳ) (σου) Παύ(λῳ) ; mais une autre explication, plus en harmonie avec l'aspect cabalistique de la première moitié du texte, lui est fournie par l'isopséphie de ce dernier groupe de caractères : « If the *iota subscript* in τῷ be included, then the sum of the numerical values of the letters Κύρι β. τῶι δ. Παυ equals 2127 (1) = Ἰησοῦς ὁ Ναζωραῖος (Jo. 19,19) ». Malheureusement la concordance n'est pas exacte : la ψῆφος du texte de S[t] Jean donnant 2197 (!) Pour la rétablir, il faudrait supposer que le graveur a voulu exprimer par son cryptogramme Ἰησοῦς Ναζωραῖος ; mais alors nous tombons dans l'arbitraire.

D'ailleurs je ne crois pas qu'il faille attribuer plus spécialement une valeur magique à ces cryptogrammes qu'aux formules elles-mêmes dont ils sont la transcription cabalistique. Or, les formules que paraissent déguiser les cryptogrammes actuellement résolus n'ont rien, semble-t-il, qui

---

p. 148. Cette équivalence ne me paraît pas assurée : Pr. calcule 99 pour ΑΚΟΗ et attribue 2443 à ΒΥΜΓ ; en bonne logique, en appliquant le même procédé de calcul aux deux mots, on devrait trouver respectivement 99 et 445 ou bien 1098 et 2443. Le même motif me fait douter de l'exactitude de la solution proposée pour le groupe ΗΝΑ que Pr. *compte* 8051 et qui équivaudrait à : Κύριος φυλάξῃ τὴν εἴσοδόν σου καὶ τὴν ἔξοδόν σου, ἀπὸ νῦν καὶ ἕως αἰώνων. ἀμήν (= 8051). La concordance est très frappante et il se pourrait que Pr. soit tombé juste ; cependant les combinaisons isopséphiques prêtent souvent au mirage. Cf. *RAO,* VII, p. 398.

(1) Une faute d'impression a transformé ce chiffre en 1227.

justifie une croyance à leur valeur magique et conséquemment un emploi certainement superstitieux, dans un but prophylactique.

Concluant son étude du cryptogramme HNA qui, suivant lui, déguiserait le verset 8 du Ps. 120, Pr. ajoute: « It seems to me clear that when this verse was written so, as a cryptogram, it was not intended either as an expression of piety, or for the edification of the men who passed beneath the lintel, but that it was regarded as a formula with magic power to avert the evil spirits which might otherwise enter here. And if *such* a verse was used on lintels solely as a magic charm, there is a good reason to suspect that most of the so-called Christian inscriptions, especially those on the lintels of the dwelling-houses, had the same character and purpose ».

Il me semble que les quelques remarques que j'ai cru pouvoir présenter à propos des faits sur lesquels Pr. base cette conclusion, montrent assez que cette formule n'est pas suffisamment exacte et que, pour être tout à fait juste, elle aurait besoin d'être présentée avec quelques correctifs.

*
* *

L'étude détaillée que j'ai consacrée au principal chapitre du beau volume de Pr. me dispensera d'insister davantage sur le commentaire particulier de chacune des inscriptions. J'ai déjà dit tout le talent dont fait preuve l'auteur dans l'établissement des textes et leur interprétation. Je me bornerai à réunir ici quelques observations de détail, quelques menues corrections. De plus, comme Pr. n'a pu, à cause de l'insuffisance des Bibliothèques américaines (p. XIII), faire tous les dépouillements nécessaires, il lui est arrivé soit de donner comme inédits des textes déjà connus, soit d'écourter ses notices bibliographiques : sur ce point j'essayerai de le compléter en puisant dans les fiches que j'amasse en vue de la refonte du recueil de Waddington. Je signalerai en passant les copies du XVIIe ou du XVIIIe siècle, extraites des papiers de Cuper et publiées par Seymour de Ricci (*Rev. Archéol.*, 1907^2, p. 281-294), que Pr. a eu le regret de ne pouvoir utiliser en cours d'impression. Ces additions seront

peut-être de quelque utilité et suppléeront aux *addenda* que Pr. n'a pas jugé à propos de joindre à son volume. (1)

N° 8 (= R. 10). La copie de G., qui est excellente et concorde substantiellement avec celle de Wadd., condamne la lecture σεβ[όμενος?]. Le texte se terminerait donc par la formule τειμῆς καὶ μνήμης χάριν, suivie de la date.

Wadd., ayant noté à la fin de la 1re ligne ΑCΚΑΙ etc., avait restitué [εὐσεβεί]ας. Pr. observe que les dimensions de la lacune n'admettent pas un mot aussi long ; la variante ΤЄΙΜΗC fournie par G. convient fort bien et doit être adoptée. La réplique gravée sur l'obélisque debout à l'entrée du tombeau (W. 2684 *e* = Pr. 8 *a*) portait vraisemblablement la variante [εὐσε]βείας.

N° 9 (= R. 6). La lecture de Pr. doit être corrigée par la copie de G., qui est certaine. Il ne s'agit point d'une inscription commémorative de la naissance de Νουρίνιος (?), mais d'une simple date de construction.

Ἐγένετω μη(νὸς) Γορπ(ιαίου) ἰνδ(ικτιῶνος) γ´ τοῦ γχ´ ἔτους ἀρξ(αμένου).

Le supplément de Pr. ἀρξ(αμένου) est exact et trouve sa justification dans le n° 8 de R. ; τοῦ ζνφ´ ἔτου(ς) ἀρξαμήνης.

N° 14 (= R.1). Avec la seule copie de Litt. on serait tenté de lire : Μέ[ν]ανδρος Γ[ηρ]ίων[ος] (2) ou Γ[ά]β[ρ]ων[ος] (n° 66) ; en réalité, il en va autrement. La copie de G. semble devoir être préférée, bien que la lecture ΟΛΟΜΕΙΝΟΥ s'écarte assez de la leçon douteuse : Γ▒ΒΙШΝL , enregistrée par Litt.

Εἷς θεὸς κὲ ὁ Χριστὸς αὐτοῦ βωηθία ἀνδρὸς ολομεινου (= ὀλομένου ?).

Le début de la seconde ligne : ΗΤΙΣΕΙΤΙΝ , semblable dans les 2 copies, est donc certain. Pr. propose (ἔκ)τισε(ν) (ἐ)ν ? R. lit βωηθίᾳ ἀνδρὸς ολο-

---

(1) Je désignerai par R. suivi d'un chiffre le numéro des inscriptions publiées par S. de Ricci d'après les dossiers de Cuper ; G = Gosche, auteur des copies envoyées à Cuper. Pour plus de brièveté j'emploierai également les sigles suivantes : *EAO* = *Etudes d'Archéol. orient.* ; *RAO*=*Rec. d'Archéol. orient.* ; *I.G.R.* = *Inscriptiones graecae ad res romanas pertinentes* ; *MFO* = *Mélanges de la Faculté orientale* de Beyrouth ; *Izv*. = *Izviestiia rousskago archeologitcheskago institouta v. Konstantinopolié*...

(2) Sur ce nom en Syrie, cf. *Bull. de corr. hell.*, III, p. 265 ; *American Journal of Archaeology*, 2d series, t.VIII (1904), p. 285, n° 4.

μεινου (1) ἥτις ἐ[σ]τιν. D'autres conjectures sont encore possibles ; ainsi on pourrait songer à ἡ τίς ἐ[σ]τιν ou bien ἤ (= εἴ)τίς ἐ(σ)τιν ; il est vrai que ni l'une ni l'autre de ces lectures ne donne un sens entièrement satisfaisant pour une épitaphe chrétienne. Peut-être pourrait-on encore recourir à un supplément plus hardi : ἡ τίσει τι(μή)ν. Cette dernière leçon donnerait un sens excellent et l'on pourrait traduire ce texte de la façon suivante :

« Dieu seul et son Christ sont le secours de l'homme malheureux (perdu, mourant), ou bien il aura à subir le châtiment. »

Quoiqu'il en soit de l'incertitude de la finale, cette acclamation dont les variantes sont nombreuses (p. 14) se trouve bien en situation sur une tombe (2). Peut-être sous cette forme spéciale est-elle un emprunt à une liturgie funéraire ? Je n'ai pas les moyens de m'en assurer.

N° **18** (= Wadd. 2680). Pr. propose de substituer à la lecture de Wadd. : ἵνα συνβαστάζωσι τῇ κώμῃ τας...., qui suppose le texte incomplet, la lecture : τῇ κωμήτας, et de traduire l'ensemble de l'inscription : « The boys who enter above, until their 15th year, those who enter below, until their 16th, that they may become citizens of this village ». Puis il ajoute : « Perhaps this was a boys' school ».

La destination funéraire semble plus probable. Fröhner, (3) qui a été le premier à corriger la lecture de Wadd. et à proposer celle que Pr. a retrouvée de son côté, s'exprime ainsi au sujet de ce texte : « Les enfants qui allaient atteindre, les uns leur quinzième, les autres leur seizième année, avaient demandé l'autorisation de coopérer aux funérailles et de porter, concurremment (συνβαστάζειν) (4) avec les adultes, dans cette caverne sépulcrale (τῇ) les morts du village. Il ressort de ce texte qu'en Syrie, comme dans l'Attique, l'adolescence (ἥβη) ne commençait qu'à partir de

---

(1) Sans doute il faut lire : ὀλομένου en supposant, soit une erreur de lapicide, soit une faute de transcription.

(2) Cf. inscriptions analogues sur des tombeaux de la région, nos 22, 27, 207, 263.

(3) *Mélanges d'Epigraphie et d'Archéologie*, XI-XXV. Paris, 1875, p. 32.

(4) Pr. cite (p. 46) un texte d'Appien, *B.C.*, IV, 27, où ce verbe est employé justement dans le même sens : νεκρὸν σῶμα ἐκκομιζόμενον ὑποστὰς τοῖς φέρουσι συνεβάσταζε τὸ λέχος.

16 ans accomplis. Je ferai aussi remarquer la nuance qui existe entre le verbe ἐμβαίνω, appliqué à ceux qui sont à la veille d'entrer dans l'âge viril, et ἐπαναβαίνω pour les enfants qui en sont plus éloignés ». — Ce texte relatif à la nécrophorie serait donc à rapprocher de l'épitaphe du *stoliste* préposé à la toilette funèbre des morts à Gebeil (*MFO*, I, p. 132-134).

N^os^ **20** et **22** (= R. 3 et 5). L'estampage de Pr. corrige la lecture manifestement erronée de G. : πασι αφιλοις.

N^os^ **28, 29, 298** et **350**. Pr. a découvert à Djûwânîyeh deux inscriptions relatives au droit d'asile dont jouissait, par le bienfait de Justinien, l'église de St Etienne (τοῦ ἁγίου πρωτομάρτυρος Στεφάνου). A Selemîyeh (n° 298), autre « asile » du martyr Κήρυ[κ]ος, déjà mentionné dans une inscription de Medschdel-Yâbâ, (1) à l'est de Jaffa. Le nom de ce saint a embarrassé Pr.:«Probably the name Κηρυκος is an incorrect form for Κυριακός, and, if so, should be accented on the last syllable, Κηρυκός. At the same time, one cannot help wondering whether the name, both in the present inscription and in the inscription from Medjdel, is not really Κηρύλου, for Κυρίλλου. » Il ne saurait être question d'une erreur de lecture dans ce dernier texte : toutes les copies concordent parfaitement (2). D'ailleurs le petit martyr Κήρυκος est bien connu : il n'était âgé que de trois ans quand il fut mis à mort, à Tarse, avec sa mère S^te^ Ἰουλίττα, à l'époque de Dioclétien. Sa fête se célébrait le 15 Juillet (3). C'est encore lui qui réapparaît, le 1er Août, en compagnie des martyrs Polyeucte, Théodore, Eléazare καὶ τῆς συνοδίας αὐτῶν (4).

Une inscription de Ḥamâ, publiée d'abord par M. Uspensky (5), puis par Pr., après révision de l'original (n° 350), reconnaît le même droit au sanctuaire τῆς δεσποίνης ἡμῶν τῆς Θεοτόκου (καὶ) τῶν ἁγίων Κοσμᾶ (καὶ) Δαμιανοῦ. Dans la copie d'Uspensky, le texte, qui paraissait complet, se terminait par un groupe de caractères énigmatiques : ΔΩCΑЄ ; Pr. lit : ΔΩΡΙCΘЄ.

---

(1) *C.I.G.*, 8842.

(2) Cf. V. Guérin, *Description de la Galilée* : *Samarie*, II, p. 132 ; *Rev. Biblique*, II, p. 211 ; Cl. - Ganneau, *Archaeological Researches*, II, p. 340; *M.u.N.DP V*, 1901, p. 47.

(3) Cf. *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, éd. H. Delehaye, 1902, col. 821.

(4) *Ibid.*, col. 860.

(5) *Izv.*, VII (1902), p. 148 ; cf. Chapot, *Bull. de corr. hell.*, XXVI, p. 289.

Comme l'inscription est en réalité incomplète par le bas, il est à présumer qu'elle devait se terminer par une formule analogue à celle des « bornes » de Djûwânîyeh ; Pr. propose : δωρ(η)θέ[ντες ὑπὸ....]. La correction peut se justifier, l'auteur ayant pointé la plupart des caractères de sa lecture comme douteux ; mais on pourrait songer également à : δ[ι]ωρισθέ[ντες] (=διορισθέντες). La paléographie convient au VI[e] siècle : il se pourrait donc que le droit d'asile, dont bénéficia l'église de Ḥamâ, lui ait été accordé par Justinien. Il est fâcheux que Pr. n'ait pas retrouvé l'inscription publiée par Burton et Drake, dont l'emplacement est ainsi indiqué : « altar of S[t] Michael in the greek church of the Virgin Mary » (1) ; elle appartenait peut-être au sanctuaire gratifié du droit d'asile. Il est curieux de noter, à ce propos, qu'un des fidèles qui y sont mentionnés se nomme Κοσμᾶς.

A propos des deux premiers textes (n[os] 28 et 29), Pr. a réuni d'intéressants détails relatifs au droit de refuge. Sur certains points, sa dissertation sera utilement complétée par les notes érudites dont M. Cumont a enrichi le commentaire de l'inscription qui fixe les limites du καταφύγιον τοῦ ἁγίου Διονυσίου, découverte par lui à Cyrrhus (2).

Le second texte de Djûwânîyeh se termine par les sigles XM que Pr. laisse sans explication. Il les rencontre à nouveau, au n° 391, et les interprète : X(ριστὸς) M(αρίας). La même solution serait plausible ici, à moins de lire : X(ριστός), M(αρία), comme le proposait le P. Lammens qui a déjà relevé ces sigles dans deux inscriptions, à Akroûm et à Ghoûr (3). Ne seraitce pas encore cependant un autre cryptogramme dont la valeur serait à déterminer ?

N° **41**. La copie de cette inscription très mal conservée ne présente malheureusement pas une base suffisante pour une restitution et le simili, qui ici suppléerait à l'incertitude de la copie, est absolument indistinct. Je ne crois pas que le relief *obelisk-like* qui partage en deux le texte, puisse

---

(1) R. F. Burton and C.F.T. Drake, *Unxeplored Syria*, t. II, pl. IV (51) ; vue également par K. Makrides (*ZDPV*, VII, p. 124 ; cf. *Arch.-epigr. Mittheil. aus Œsterr.*, VIII (1884), p. 192, n° 32 et Uspensky (*Izv.*, VII, p. 145).

(2) *Comptes rendus de l'Acad.*, 1907, p. 451 et suiv. ; cf. l'analyse de ce travail dans la *Bibliographie*, infra, p. 42*.

(3) *Musée Belge*, IV (1900), p. 292 et VI (1902), p. 38 n° 74.

avoir des chances de représenter un *phallus* (Pr.) et moins encore le *milliarium aureum* (Butler) ; c'est peut-être tout simplement une *nephech* (1), — et alors l'inscription serait funéraire : le terme βωμός ne s'y oppose nullement, — ou bien un cône dont le symbolisme religieux serait à interpréter.

Pr. suppose qu'il manque une ou plusieurs lignes au début : c'est possible ; mais ce n'est point prouvé et l'on peut lire, au lieu de...... μαχος Ζηνοδώρου, en supposant une ligature élémentaire ou une erreur de copie : Μ(ά)λχος Ζηνοδώρου. La suite est bien problématique :

ΤΟΝ ΒΩ
ΜΟΝΑΝΕ▒ΤΗCΕ
ΜΕΞΑΤΩΠΟ▒
ΕΡΙΑΥ ΤΟΥ
ΚΑΙΠΑ ΠΟ

Pr. propose: τὸν βωμὸν ἀνέ[σ]τησε[ν] με(τ)ὰ τῷ π(α)[τ]έρι αὐτοῦ καὶ πάπ[π](ῳ), mais en avouant que sa conjecture se concilie difficilement avec l'estampage. Ne pourrait-on pas songer plutôt, puisque le Ξ est certain et presque tout le reste douteux, à une autre combinaison que je propose sous toute réserve ; ἀνέ[σ]τησε(ν) ἐξ [ἰ](δί)ω(ν)... ? On pourrait aussi retrouver, dans ΜΕΞΑ, le n. pr. ['Αλ]εξᾷ ; mais la suite ne peut pas donner : τῷ πατέρι, puisque le nom du père de Μάλχος est Ζηνόδωρος.

N° **48**. Description et discussion de la dédicace Διὶ Βωμῷ μεγάλῳ ἐπηκόῳ du temple de Burdj Bâqirḥâ. On se souvient que l'existence de ce dieu avait été induite par M. Cl.-Ganneau, en partant du nom divin Ζεὺς Μάδβαχος, rapproché de l'araméen *madbaḥ*, « autel » (2). Le Ζεὺς Μάδβαχος et le Ζεὺς Βωμός ne sont-ils qu'une seule divinité, adorée au Dj. Shêkh Berekât et à Burdj Bâqirḥâ sous deux noms déguisant d'une façon plus ou moins transparente son vieux vocable araméen ; *Madbah* = Μάδβαχος = Βωμός ? A cette question Pr. répond négativement : pour lui, « in each case there was a god of an ancient altar, who had no other name than simply

(1) Voir quelques indications sur ce sujet dans *MFO*, II, p. 284, et dans une prochaine étude du P. S. Ronzevalle.

(2) Cf. *EAO*, II. p. 49 ; *RAO*, IV. p. 164-166 ; VII, p. 81-83.

the god, the ba'al, of this place ». Je laisse à de plus autorisés le soin de discuter cette hypothèse.

La première partie de l'inscription est très claire ; quant à la seconde, elle présente deux difficultés dont Pr. me semble s'être heureusement tiré. On lit, en effet, après la mention de l'érection de la porte: ἔτους ἀπὸ ἐποικίου Μειθου ἔτους θσ', Γορπιαίου. A première vue, il semblerait très plausible de rechercher ici une double date. Pr. n'a pas cru devoir s'arrêter à cette hypothèse et je crois qu'il a raison. Comme il le suppose avec infiniment de vraisemblance, l'inscription n'est qu'un cas de plus des perturbations apportées dans les textes, même relativement corrects, par les lapicides syriens. En conséquence, quel qu'ait été le motif réel de ce doublon et de cette transposition, il faut, comme le fait Pr., biffer résolument le premier ἔτους et voir dans ἀπὸ ἐποικίου Μειθου une sorte d'ethnique, mal en place, des dédicants.

Quel est ici maintenant le rôle de ce n. pr. Μειθου ? Sur ce point, Pr. hésite : « I do not feel sure whether in Μειθου is found the genitive of the hamlet's name, Μειθος or Μειθον, or the genitive of the name of some man, Μειθας or Μειθος, to whom the hamlet actually belonged. » Pour ma part, je crois que, dans la grande majorité des cas, le n. pr. qui intervient dans ces formules est un nom de personne et non pas un toponyme, (1) le nom du propriétaire d'une *métairie* ou d'une *villa*, d'un *hameau* si l'on veut. Il est bien évident, en effet, que souvent la population agricole occupée à l'exploitation des grands domaines devait former de grosses agglomérations rurales (2), — inférieures cependant en importance aux κῶμαι — et que, de la sorte, les riches propriétaires terriens se trouvaient posséder de vrais « villages ». Actuellement encore, il n'est pas une famille un peu importante en Syrie qui ne possède ses « villages », petits groupes de mai-

(1) Cf. Mordtmann, *Zur Topographie des nœrdl. Syriens aus griech. Inschriften*, dans *ZDMG*, XLI (1887), p. 302-307 ; *MFO*, III, 1, p. 315. Le n° 1 de Mordt. (= *C.I.G.*, 9787) ferait seul difficulté, si l'on acceptait la lecture de Mordt. ; celle de Kirchhoff paraît plus satisfaisante et supprime l'exception.

(2) La densité de la population dans certains de ces groupements ruraux semble attestée clairement par l'appoint qu'ils fournissaient au courant d'émigration en Occident. Voir les textes réunis par Mordt., *loc. cit.*

sons habitées par les fermiers qui prennent à bail les divers domaines que le propriétaire possède dans la même région. Ces villages, à l'époque gréco-romaine, s'appelaient ἐποίκια et chacun était désigné par le nom de son propriétaire : tels l'ἐποίκιον Γεννέου (=Γενναίου), l'ἐποίκιον Σεκλᾶ (1), l'ἐποίκιον Χρησιμιανοῦ. Les dédicants de l'inscription de Burdj Bâqirḥâ étaient donc, suivant toute vraisemblance, les tenanciers d'un certain Μεῖθος (Μείθας, Μίθος, Μῦθος), par ailleurs inconnu.

N° **51**. Pr. lit ainsi le début de la lig. 1 : Μη(νὸς) Δίο(υ) δ', κα(ὶ) ἰνδ. ιε', (ἔ)τους μφ',(δ)ιὰ Συμεώνη (génit. barbare ou datif) πρεσβ(υτέρου) ; il me semble plus conforme à la copie, dont le fac-similé nous est fourni, de lire : Μη(νὸς) Δίου κα', ἰνδ. ι', ἔτους μφ' (ou νφ') etc.

La lig. 2 ne renferme qu'un mot : ЄΠΥCAMIN , que Pr. transcrit : Ἐπ' Ὑσαμιν (?). En réalité, il faut lire : ἐπυσάμιν (= ἐποιησάμιν ou bien ἐποιήσαμ[ε]ν). Je crois aussi que cette inscription bizarre doit se lire en commençant par la dernière ligne et en remontant. On obtient ainsi une phrase assez satisfaisante : Ἐγώ, Συμεώνης, υἱὸς Μαρώ[να] (?) καὶ Συμεώνης Βέρλου (?) ἐποιήσαμ[ε]ν. On pourrait également, si l'on conserve la leçon ἐποιησάμην, laisser à la lig. 4 son existence autonome et joindre ensemble les lig. 3 et 2 qui rappelleraient l'intervention postérieure d'un second Siméon.

N° **57** (= R. 18). La copie de Pr. et Litt. concorde substantiellement avec celle de G., elle est même un peu plus complète ; — n° **60** (=R. 19). Copies concordantes : la pierre était déjà écornée par le bas, quand l'inscription fut copiée à la fin du XVIIe siècle ; n° **61** (= R. 20). L'ancienne copie ne reproduit qu'une partie du texte, la moitié droite, sauf le dernier mot de la première ligne.

N° **86**. Μάνλαιος = *Manlius* me paraît impossible ; je préférerais : Μαν[ν]αῖος, cf. Wadd., 2615 et *RAO*, II, p. 66 ; Ἀντᾶς (*Antas*) est connu (*C.I.L.*, VI, 2207 et 21339 ; VIII, 9430 ; IX, 6100), il a même été relevé à Saïda (Renan, *Mission*, p. 371).

---

(1) La lecture CЄΚΛΑ paraît bien attestée par la concordance des deux textes (*C.I.L.*, V, 8730 et 8731), sans quoi on serait tenté de corriger ce n. pr., inconnu, à ce que je crois, en Σε[ί]λα.

N° **87** (= R. 14). La copie de Pr. est plus complète que celle de Ġ. et que celle qu'a utilisée Wadd. — La restitution [Βερνικ](ια)[ν](ῷ) ? 'Αλεξάνδρου me paraît très hasardée. Il faut trop de bonne volonté pour trouver la finale de Βερνικιανῷ dans ΓΝ[illegible]Ν et l'occurrence d'un Βερνικιανὸς 'Αλεξάνδρου dans une inscription plus récente de 50 à 60 ans (n° 64) ne prouve rien : il s'agit de noms trop communs.

N° **89** (= R. 13). Pr. n'a pas revu l'inscription ; l'ancienne copie publiée par R. est excellente.

N° **98** (= R. 24). La copie de G. est plus complète que toutes celles qui ont été publiées, y compris celle d'Uspensky.

N^os^ **100** (= R. 23), 102 (= R. 21), 104 (= R. 22). La copie de Ġ. présente pour le n° 102 la var. ΜΕϹΕΜΒΡΙΝωΓωΝΙΑΝ qui vérifierait exactement la conjecture de Cl.-Ganneau. Le nombre des drachmes (lig. 5) est indistinct. Mais, c'est pour le n° 100 que Pr. a surtout regretté de n'avoir pu utiliser la copie de Ġ. Il y a deux siècles, l'inscription était à peu près intacte, aussi la copie du consul belge a-t-elle une grande importance pour l'établissement de ce texte et la discussion des travaux exécutés dans le péribole du temple. Cependant il est remarquable que Pr. ait pu arriver sur presque tous les points à une restitution très satisfaisante de la partie manquante ; seul le sobriquet de Θεοφίλα, Εὐλαβοῦς, a résisté à ses efforts. Les variantes que la copie de Ġ. donne pour les mesures— bien qu'elles puissent ne pas présenter la vraie leçon — nécessiteront quelques corrections aux calculs si minutieux auxquels Pr. s'est livré.

Dans le commentaire très instructif qu'il a écrit de ces inscriptions, Pr. propose d'identifier le Dj. Shêkh Berekât avec la montagne conique sise à l'ouest d'Antioche et à l'Occident de Berœa, qu'on appelait communément dans le pays Κορυφή et qui portait un temple : τέμενος ἦν δαιμόνων ὑπὸ τῶν γειτονευόντων λίαν τιμώμενον (1). L'identification paraît définitivement acquise. Une autre montagne de la Syrie du Nord portait, au témoignage de Polybe (V, 59,3-4), un nom analogue, le Κορυφαῖον qui dominait

---

(1) Théodoret, Migne, *P.G.*, 82^{1340}.

Séleucie et dont le dieu, à l'époque Séleucide, avait un prêtre (1). Ce rapprochement eût été intéressant.

N° **110** (= R. 31) Quelques variantes ; — n° **111** (= R. 27-28) ; — n° **112** (=R. 26) ; — n° **113** (=R. 30). Fröhner (*Mélanges d'Epigraphie et d'Archéologie*, XI-XXV, p. 32) a proposé de lire Ἐρωτᾶ καταχθ(ονίου): Erotas serait le nom propre qui ne peut guère manquer à une épitaphe ; — n° **116** (= R. 25). Lecture améliorée de Wadd. 2704. La copie de G. donne dans son intégrité le souhait final restitué par Wadd. Cette même copie portait à la fin ЄΙCЄΛΘЄΧЄΡΩΝ, il y a lieu d'abandonner la restitution proposée par Wadd. et Pr., pour lire simplement : εἴσελθε χ(αί)ρων ; — n° **119** (= R. 32).

N° **126**. Pr. a copié à Kalʿat il-Muḍîq une inscription historique dont la lecture appelle quelques rectifications. Voici ce texte :

> ///ΩΝΑΙΤΟΚ///
> ΑΝΤΩΝЄΙΝΟΥ ///
> ЄΥΤΥΧΟΥC ΑΝЄΙΚΗC
> CЄΒ ΚΑΙΤΩΝ ΙЄΡΩΝ
> CΤΡΑΤΟΠΕΔΩΝΚΑΙΤΗC
> ΙЄΡΑCCΥΝΚΛΗΤΟΥΚΑΙΔΙ
> /ΟΥΡΩΜΑΙΩΝΗΒοΥΛΗ
> ///ΙΟΔΗΜΟCΚΛΑΠΑ/
> ///ΩΝΑΝΤΩΝЄΙΝΟΥ
> ΠοΛЄΩC ΑΠΑΡΧΟΜЄΝ
> /ΥΤΗΑΠΟΤΗCΝΟΝΗΤΙ
> ///Γ C///

Trompé par le nom d'Antonin, Pr. a proposé de restituer tout simplement :

[Ὑπερ σωτηρίας τοῦ Αὐτοκράτορος..... Ἀντωνείνου κ. τ. λ.

ajoutant que l'empereur mentionné peut être tout aussi bien Antonin que Marc Aurèle ou Commode. En fait, il en va tout autrement ; car il n'est pas difficile de reconnaître dans cette inscription mutilée le protocole bien

---

(1) Dittenberger, *Orientis Graeci inscr. sel.*, 245.

connu de Julia Domna (1. Le texte d'Apamée doit donc être restitué de la façon suivante :

[Ἰουλίαν Δόμναν Σεβ.]
[μητέρα τοῦ κυρίου]
[ἡμ]ῶν Α[ὐ]τοκ[ρ. Μ. Αὐρ.]
Ἀντωνείνου [Εὐσεβ.]
Εὐτυχοῦς, ἀνεική[τ].
Σεβ. καὶ τῶν ἱερῶν
στρατοπέδων, καὶ τῆς
ἱερᾶς συνκλήτου, καὶ δ[ή]-
[μ]ου Ρωμαίων ἡ βουλὴ
καὶ ὁ δῆμος Κλ. Ἀπα-
[μέ]ων Ἀντωνεινου-
πόλεως ἀπαρχόμεν-
[οι α]ὐτῇ ἀπὸ τῆς... (1)

De cette inscription semblent ressortir deux faits historiques, qui ne sont consignés dans aucune source littéraire:

Le premier est qu'Apamée paraît bien s'être appelée officiellement Κλ(αυδία) Ἀπάμεια, puisque nous rencontrons ici, dans un document municipal, l'ethnique Κλ(αύδιοι) ou Κλ(αυδιαῖοι) Ἀπαμεῖς (2). Je ne vois pas, en effet, d'autre signification plausible aux sigles ΚΛ qui précèdent Ἀπα[μέ]ων. Pr. a proposé avec hésitation : κ(ο)λ(ωνίας) ; mais la conjecture est assez risquée et je ne crois pas qu'il faille en faire état. Il faut avouer cependant que nous ne savons rien des circonstances qui auraient amené Apamée à prendre le nom de Claude. Cet empereur lui conféra-t-il le titre et les droits de colonie romaine ? la chose n'est pas impossible, puisque nous savons qu'au début de l'empire la population citoyenne était très dense dans la région (3). Mais les documents historiques, assez rares du reste, sont muets sur la création d'une colonie ou sur la concession par

(1) Cette lecture, très probable, m'est obligeamment suggérée par M. Hiller v. Gaertringen.

(2) Outre le rapprochement topique fourni par les monnaies de Balanée-Leucas, nous avons un parallèle intéressant dans la dénomination de Palmyre : Ἁδριανὴ Παλμύρα et dans l'ethnique qui en dérive : Ἁδριανὸς Παλμυρηνός (*RAO*, II, p. 122-124.).

(3) *C.I.L.*, III, 6687 = Dessau, 2683.

Claude de faveurs spéciales à la cité, qui puissent justifier l'adoption par Apamée du nom de l'empereur. Les séries monétaires de cette ville, qui seraient ici une précieuse ressource pour trancher le problème soulevé par l'inscription de Pr., nous manquent tout à fait pour cette période : elles s'arrêtent aux toutes premières années de l'ère chrétienne. Quoiqu'il en soit, jusqu'à preuve du contraire, on peut considérer comme très probable que, sous Claude, Apamée prit le nom de Κλαυδία (1) ; qu'elle le conservait encore au début du III[e] siècle et qu'en conséquence l'ethnique officiel devait être : Κλαύδιοι ou Κλαυδιαῖοι, tout comme à Balanée-Leucas, dont les monnaies portent, jusqu'à Septime Sévère, le libellé Λευκαδίων τῶν καὶ Κλαυδιαίων (2).

Nous ne sommes pas davantage renseignés sur le second fait qui ressort du nouveau texte. Si l'on a raison d'y lire : Ἀντωνεινουπόλεως (3), il devient vraisemblable que, pour plaire à Caracalla, comme pour témoigner sa gratitude à Claude, Apamée adopta le nom d'Ἀντωνεινούπολις. On ne connaît pas de ville de ce nom, à l'exception d'*Antoninupolis* de Mésopotamie (Amm. 18,7,9) ; mais on sait qu'Amaseia, Olba, Tarse, Ancyre, Tyane prirent le surnom d'Ἀντωνινιανή (4).

On voit assez, par les problèmes qu'il soulève et permettra de résoudre, que ce texte intéressant mériterait une révision attentive (5) et qu'il y aurait lieu de faire quelques recherches afin d'en retrouver la fin ; il y aurait lieu aussi d'examiner si matériellement il peut se raccorder avec le fragment publié par Uspensky (6). Je serais porté à en douter : ce dernier

---

(1) Ainsi firent Balanée-Leucas, Derbé de Lycaonie, Claudiopolis de Bithynie, Séleucie de Cilicie, Iconium, Laodicée de Lycaonie, Tibérias, Gaba de Trachonitide.

(2) Cf. *Rev. Biblique*, 1904, p. 572-576 ; *RAO*, VI, p. 310-314.

(3) La dernière ligne mal lue et la fin du texte qui est fruste ne permettent pas de poser comme indubitable la lecture : Ἀντωνεινουπόλεως. Pr. fait observer : « on the other hand Ἀντωνείνου..... is perhaps to be construed with ἀπαρχομέν[ο]υ ».

(4) M. A. Dieudonné a bien voulu me fournir ces renseignements; qu'il me soit permis de lui offrir ici l'expression de ma gratitude.

(5) Il aura sans doute été revu par l'expédition archéologique allemande qui a passé par Apamée après les savants américains.

(6) *Izv.*, VII, p. 152. U. en donne une lecture partielle, mais où subsistent encore bien des incertitudes. — Il a vu également les n[os] 130, 132, 134 de Pr. et en a donné des copies fragmentaires (*Izv.*, VII, p. 151 n[os] 2 à 4), qui ont échappé à ce dernier.

texte, en effet, paraît plutôt constituer une inscription indépendante, malheureusement incomplète dans tous les sens, en tête de laquelle on croit retrouver soit un fragment de protocole impérial : [κύριος] ἡμῶν [Αὐ]το[κράτωρ], soit peut-être encore celui de Julia Domna.

N° **135**. Sur un tambour de colonne :

SVCCISSO
GEMELLI
AL'ARCIILYDI
SALVIVS FRATER
FECIT
ΣΟΥΚΚΕΣΣΩ ΓΕΜΕΛΛΟΥ
ΩΛΟΥΛΑΡΚΙΟΥΛΥΔΟΥ
ΣΑΛΟΥΙΟΣ Ο ΑΔΕΛΦΟΣ
ΕΠΟΙΕΙ

La copie de Litt. est excellente, mais la lecture de Pr. est surprenante. Au lieu de lire : Ὠλουλαρκίου et de corriger : [*O*] *l(u)larcii*, il est obvie de reconnaître dans les deux textes le nom d'*Aulus Larcius Lydus*. Quant à l'interprétation de l'inscription, elle souffre quelque difficulté. M. Cagnat a bien voulu appeler mon attention sur des textes similaires (1) qui suggèrent pour celui-ci la lecture suivante :

Succ[*e*]*sso, (vicario) Gemelli, (servi) A(uli) Larcii Lydi, Salvius frater fecit.* Récemment M. Cl.-Ganneau (*RAO*, VIII, p. 79) faisait remarquer avec à-propos que l'introduction du gentilice *Larcius* dans la population indigène de Syrie peut remonter au Λάρκιος Λέπιδος qui commandait, sous Titus, la X^a Fretensis, et qu'il s'y serait propagé par la clientèle militaire. Cette explication demeure vraisemblable dans le cas présent, mais il est plus probable qu'*Aulus Larcius Lydus* était un romain d'origine.

N° **210**. Déjà publié par Uspensky (*Izv.*, VII, p. 154).

N° **231**. Voir des formules analogues, réunies dans *MFO*, I, p. 149-150.

N^os **241-247**. Voir les observations de Cl.-Ganneau (*RAO*, VIII, p. 47-50), en notant cependant que, sur quelques points, Pr. a modifié

(1) *C.I.L.*, III, 4015, 3937 ; VI, 64, 8719, etc.

de lui-même son interprétation dans le sens des corrections proposées par Cl.-Ganneau.

N° **270**. Déjà publié par Pococke, *Description of the East*, vol. II part I, p. 148.

N° **288**. La conjecture de Pr. : καλή = καλιά ou καλιάς n'est guère recevable ; mieux vaut s'en tenir à la restitution de Wadd. ou à celle de Lucas, qui paraît encore préférable : [τ]ῇ καλῇ σπουδῇ.

N^os^ **305** et **306**. Ces deux inscriptions ont été étudiées par Cl.-Ganneau (*RAO*, VII, p. 228-230 ; VIII, p. 81-88), qui a été le premier à en améliorer la lecture après la publication de Lucas. Il a rappelé à ce sujet de très intéressants détails sur les fortifications de Chalcis, dont Pr. n'a pas eu connaissance.

N° **336 a**. Trilingue de Zebed (partie grecque) (1). N'ayant pas revu le monument, qui du reste se trouve, depuis 1905, au Musée du Cinquantenaire à Bruxelles, Pr. s'en tient à la copie et au fac-similé publiés par Sachau, il y a plus de vingt ans. C'est sur cette base qu'il a entrepris de réviser les lectures de Sachau et de Neubauer. Il se sépare de ses devanciers pour les trois dernières lignes dont il donne la transcription suivante :

Ἰωάννου καὶ Ἄννεος Ρουκέου (or Βουκέου) καὶ Σέργις, πρ(εσβύτεροι),
ἔκτι(σαν) σὺν Συμεῶν[ι], Αμραα̣, Ἠλία̣ Λεο(ν)τὶς ἀρχ(ι)π(άρ)θ(ενο)ς·
Σατορνῖνος Αζιζος, Αζιζος (Σ)εργίου καὶ Αζιζος Μαρα Βαρκα, δι(άκονοι).

Puis il ajoute: « Perhaps, however, we should read after πρ(εσβύτεροι) or πρ(εσβυτέρων) as follows: Σατορνῖνος Αζιζος, Αζιζος (Σ)εργίου καὶ Αζιζος Μαρα Βαρκα, οἱ ἐκ τ(ῶ)ν Συμεών, Ἀμραα, Ἠλία, Λεο(ν)τὶς ἀρχ(ι)π(άρ)θ(ενο)ς.

Cette tentative méritoire ne pouvait aboutir à un résultat certain : outre que Pr. propose des suppléments bien difficiles à admettre, v. g.

(1) A la bibliographie donnée par Pr. ajouter les indications suivantes : deux notes de F. Cumont dans le *Bulletin des Musées royaux de Belgique*, IV (1905), p. 58-59 avec 1 photogr. et 2e série, I (1908), p. 75 ; — R. Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam*, 1907, p. 169 n. 2., — A. Kugener, *Note sur l'inscr. trilingue de Zebed*, dans le *Journ. Asiatique*, mai-juin 1907, p. 509-524 ; *Nouvelle note sur l'inscr. trilingue de Zebed*, dans le 1er vol. de la *Rivista degli Studi orientali*, 1908, p. 577-586 avec 1 phot.

ἔκτι(σαν) σὺν Συμεῶν(ι), l'interprétation qu'il donne du groupe final de caractères ΑΡΧΠΟϹ = ἀρχ(ι)π(άρ)θ(ενο)ς, *chief-of-virgins* (sic), est tout à fait invraisemblable.

M. Dussaud a récemment apporté quelques corrections à la lecture matérielle du texte : la pierre porterait en réalité ΛЄΟΝΤΙϹ au lieu de ΛЄΟΜΤΙϹ, ΑΡΧΠΘϹ au lieu de ΑΡΧΠΟϹ, ϹЄΡΓΙΟΥ au lieu de ΘЄΡΓΙΟΥ et ΜΑΡΑΒΑΡΚΑΔ. Enfin, M. Kugener vient de consacrer à la fameuse trilingue une double étude qui en améliore très sensiblement la lecture et l'interprétation. Son second article est accompagné de deux reproductions photographiques, la 1re (fig. 1) reproduisant l'inscription telle quelle, la 2e (fig. 2) la représentant recouverte d'un estampage où les lettres ont été repassées en noir. Ces excellentes similigravures remplacent avantageusement le médiocre fac-similé publié dans les *Monatsberichte* de l'Académie de Berlin et permettent de vérifier sur à peu près tous les points les lectures nouvelles proposées par le savant belge.

Voici, suivant lui, comment doit se lire l'inscription :

1° Texte gravé sur la moitié droite du linteau (A) : + Ἔτους γκω´ μη(νὸς) Γο(ρ)πίου δκ´ ἐθεμελεόθι τὼ μαρτύριον τοῦ ἁγίου Σεργίου ἐπὶ τοῦ περ(ιοδευτοῦ) Ἰωάννου (1), καὶ Ἄννεος Βουκέου (Βορκέου) καὶ Σέργις τρὶς ἔκτισυν. Συμεὼν Ἀμραὰ Ἠλία Λεόντις ἀρχιτ(έκτονες). ΘϤ.

2° Texte gravé sur le biseau horizontal de la moulure, sur toute la longueur de la pierre (B) : Σατορνῖνος, Ἄζιζος Ἄζιζος, Σεργίου καὶ Ἄζιζος Μαραβάρκα δί(ς).

On voit combien notable est le progrès et je crois que l'on peut, — à la réserve d'un point ou deux sur lesquels le doute persiste, — considérer comme définitive la lecture de M. Kugener. Il a du reste pris soin de justifier par d'intéressants rapprochements les résultats nouveaux acquis par lui dans le déchiffrement.

La lecture Βουκέου est certaine et il faut renoncer à Ρουκέου, car la boucle inférieure du Β est très visible sur la photographie : nous avons

(1) Un *périodeute* Jean, — probablement le même, — est mentionné dans une inscription en mosaïque, malheureusement sans date, de Deir Simʿân, copiée par le P. Michel Jullien (*Bulletin de la Soc. des Antiq. de France*, 1894, p. 226-227).

ici une forme de B, avec panses isolées par un assez large intervalle, qui n'est point rare dans les inscriptions de l'époque. Je ne connais aucun exemple du n. pr. Βουκεος (Βουκαῖος), tandis que Βορκαῖος (Βορκεος), comme le fait remarquer M. K., n'est pas nouveau et a de bons répondants sémitiques ; on peut donc considérer comme suffisamment justifiée la correction proposée.

La lecture Σέργις τρίς, si elle est certaine (M. K. a distingué le C au dessous de l'I, mais il est difficile de vérifier ce détail sur les phot.), donne un sens excellent et rend extrêmement probable l'interprétation adoptée pour le dernier mot : Μαραβάρκα δί(ς) : on aurait donc tout simplement, dans les deux cas, l'indication de la filiation par rapport à des ascendants homonymes.

La forme ἔκτισυν est réellement difficile ; comme la lecture semble certaine (phot., est.), il y a lieu de recourir à une correction et de rétablir ἔκτισ[α]ν, d'autant que M. K. fait observer que les dernières lettres du mot manquent de netteté.

Reste le groupe final, la *crux interpretum*. M. K. propose une solution très simple : il faut lire : Ἀρχιτ(έκτονες), suivi du cryptogramme ΘϤ (1). Je crois les deux conjectures très heureuses et la solution décisive.

Il est vrai que la pierre *paraît* porter ΔΡΧΠ, et c'est ce qui a dérouté le premier éditeur. Mais si l'on examine comment ΑΓΙΟΥ et CЄΡΓΙΟΥ semblent écrits ΑΠΟΥ et CЄΡΠΟΥ, on n'hésitera pas à admettre la possibilité d'un pareil chevauchement des caractères dans le mot qui nous occupe. La lecture de M. K. acquiert d'ailleurs une nouvelle probabilité du fait que la mention d'un ἀρχιτέκτων s'est déjà rencontrée plusieurs fois en Syrie. Aux exemples cités par M. K., on pourrait ajouter l'inscription de Saré Moghara (à 5 h d'Orfa) (2) ; le texte de Damas, si souvent publié (3), où la copie d'Uspensky (4) permet de lire —, à la place de la dé-

(1) Cette dernière solution a été proposée à M. K. par M. Grégoire. Cf. *Rivista....*, p. 580.

(2) *Bull. de corr. hell.*, 1896, p. 395-396 ; la restitution toutefois n'est pas certaine.

(3) Qu'il suffise de renvoyer ici à *Byz. Zeitschrift*, XIV, p. 19 n° 1; cf. *RAO*, VII, p. 218.

(4) *Izv.*, VII (1902), p. 100.

nomination insolite ὁ πρῶτος [ἀρχιε]ρέων, — ὁ πρῶτος [ἀρ]χι[τέ]κτων ; enfin, l'inscription de Derʿât revue par Brünnow (1). De plus, un τέκτων et des τέκτονες apparaissant dans l'inscription de la triade de Kefr Nebo (2). L'abréviation elle-même s'explique fort bien par l'exiguïté de l'espace disponible.

Quant au cryptogramme ΘЧ (= ἀμήν), bien en situation à la fin de cette inscription, son existence paraît assurée, bien qu'ici l'ordre des sigles soit interverti. A cette difficulté M. K. répond très à-propos que pareille inversion se rencontre précisément dans les sigles A et ω placées de part et d'autre de la croix dans la rosace centrale (3).

Qu'il me suffise, pour terminer, de signaler les observations pleines d'intérêt que M. K. présente dans ses deux notes sur les textes syriaque et arabe de la trilingue, ainsi que les témoignages du culte des Arabes pour S[t] Serge, qu'il a extraits de la LXVII[e] homélie de Sévère d'Antioche et de la Vie d'Aḥoudemmeh, métropolitain jacobite de Tagrit (*Rivista....*, p. 584 et suiv.).

N° **344**. La face 3 a été publiée également par Abamelek Lazarew, *Palmyra* (1884), p. 55 ; —N° **345**. *Ibid.*, p. 55 ; E. Löwy, *Inschr. griech. Bildhauer*, p. 303, n° 463 (d'après Lazarew) ; Moritz, *Mitteil. d. Semin. f. Oriental. Sprachen.*, I (1898), p. 149 ; — N° **346**. *C.I.L.*, III, 14397. Sur cette voie, cf. *MFO*, II, p. 288-289.

N° **348**. Publiée également dans *MFO*, II, p. 300. La copie dont je disposais et celle qu'a prise Pr. s'accordent dans l'ensemble et se complètent mutuellement. La lecture matérielle ΗΝΑΔЄΙ donne un sens excellent : Ἀμμίας, ἣν ᾄδει πατρὶς Σωφροσύνης ἱέρειαν et justifie pleinement l'observation d'Hiller v. Gaertringen (*Berliner philol. Woch.*, 1908, col. 996).

N° **352**. Ce texte important a été bien plus correctement lu par

---

(1) *I. G.R.*, III, 1287.

(2) *Izv.*, VII, p. 164 ; *Bull. de corr. hell.*, 1902, p. 181 n° 26 = *I.G.R.*, III, 1009.

(3) Le n° 2691 de Wadd., où M. K. croit retrouver le cryptogramme de ἀμήν disposé de la même façon inverse, se termine en réalité par μνησθῇ, comme le montre bien la photographie reproduite par Pr. (n° 121).

Puchstein et Sobernheim, *Mitteil. der Vorderasiat. Gesellschaft*, 1905, 2, p. 17-20.; cf. *RAO*, VII, p. 13-14.

N° **356**. La finale ΤΥΡΟΜΟΙΡΟϹ ne donne aucun sens acceptable, soit qu'on lise : [ε]ὐρόμοιρος (Dussaud), soit qu'on propose : [π]υρόμοιρος (= πυρίμοιρος), ou que l'on corrige la copie en πυρόμενος ou πυρούμενος (Pr.). Je proposerais de lire tout simplement : [π]ρόμοιρος (1), qui s'accorderait bien avec l'âge du défunt : [ἐ]τ[ῶ]ν ιζ'.

N° **360**. Déjà publié (*Rev. Biblique*, 1898, p. 101 n° 3) ;—n° **364 a**. Cf. *ibid.*, p. 103 n° 8 (moitié droite du texte) ; — n° **371**. Cf. *ibid.*, p. 105 n° 3 ; — n° **372**. Cf. *Bull. de la Soc. des Antiq. de France*, 1897, p. 409 et *Rev. Biblique*, 1898, p. 104 n° 1 ; — n° **379**. Sur Αὔξι que Pr. interprète mal, cf. *infra* note sur le n° 406 ; — n° **392 a**. Cf. *Rev. Biblique*, 1898, p. 106 n° 3 ; — n° **394**. Cf. *ibid.*, p. 105 n° 1 ; — n° **399**. Cf. *ibid.*, p. 105 n° 2.

N° **406**. Αὔξονι μάκαρι : *To blessed Auxon*. En 1904, Cl.-Ganneau (*RAO*, VI, p. 298) a donné une explication toute différente de ce texte : pour lui, c'est Μακάρι (= Μακάριε) qui représenterait le n. pr. et αὐξόνι = αὔξ(ά)ν(ε)ι serait une acclamation analogue à αὔξει, αὔξι, αὐξίτω, dont on a plus d'un exemple (2).

N° **416**. Autres copies : *Rev. Archéol.*, 1884², p. 269 = *RAO*, I, p. 11 n° 9 ; *Arch.-epigr. Mittheil. aus Œsterr.*, VIII (1884), p. 184 n° 8 ; *Amer. Journal of Philology*, VI, p. 211 n° 51.

N^os **414** et **418**. La distinction de ces deux textes, mise un moment en doute (*Rev. Biblique*, 1900, p. 482 et *RAO*, IV, p. 120), est établie. Ils avaient été également vus tous les deux par Brünnow.

N° **426**. Ce fragment a été publié dans l'*Amer. Journal of Philology*, VI, p. 212 ; — n° **429**. Cf. *Rev. Biblique*, 1898, p. 108 n° 1 ; — n° **431**. Cf. *ibid.*, p. 108 n° 2 ; — n° **432 a**. Cf. aussi Conder, *Syrian Stone-Lore*, 1886, p. 212 ; — n° **433**. Publié également dans le *Rh. Museum*, XXVII (1872), p. 146.

---

(1) Je constate au dernier moment que cette restitution a déjà été proposée par Cl.-Ganneau (*RAO*, VI, p. 298).

(2) Cf. *RAO*, IV, p. 119 n. 1 ; V, p. 368 ; VI, p. 298 ; VII, p. 210-211 ; *Bull. de corr. hell.*, 1900, p. 293 n. 9 ; Dussaud, *Voy. au Ṣafâ*, p. 191 ; *C. I. G.*, 7052.

Princeton University Archæological Expedition to Syria

(1904-1905) (1)

Les résultats de leur première expédition avaient été trop encourageants pour que les savants américains s'en tinssent à ce commencement d'exploration méthodique de la Syrie. En 1904, une nouvelle mission comprenant à peu près le même personnel que la première y fut donc envoyée, mais cette fois aux frais de l'Université de Princeton. L'objectif des voyageurs était double : revoir certaines portions du territoire déjà visité, au cours du premier voyage et étendre l'aire de leurs recherches autour des deux régions déjà sillonnées par la caravane de 1899. Au Sud, ils explorèrent une partie de l'Ammonitis, le Ḥaurân, ainsi que la région adjacente au sud, une bonne partie du Ledjâ et du Jaulân ; dans le Nord, tout en revenant sur des lieux déjà en partie reconnus (Dj. Rîḥâ, Dj. Bârîshâ et Dj. Simʿân), ils s'attachèrent à compléter leur première exploration par un examen détaillé de la région de formation basaltique qui s'étend à l'Est de la route Ḥamâ-Alep. L'expédition dura près de cinq mois (13 oct. 1904—1er mars 1905) et fut largement récompensée par l'abondance des documents nouveaux, surtout épigraphiques (2).

Pour éviter les retards inhérents à toute entreprise de ce genre, les savants américains ont renoncé à publier en volumes le résultat de leur

(1) **Publications of the Princeton University Archæological Expedition to Syria in 1904-1905.** — 1°) Division II : *Ancient Architecture in Syria* by Howard Crosby Butler. Section A. Southern Syria. Part 1. Ammonitis. Gr. 4°, XII-62 pp., avec 5 pl. et 42 ill.—Section B. Northern Syria. Part 1. The ʿAlâ and Qaṣr ibn Wardân. Gr. 4°, IV-46 pp., avec 7 pl. et 40 ill.— 2°) Division III : *Greek and Latin Inscriptions* by Enno Littmann and William Kelly Prentice. Section A. Southern Syria. Part 1. Ammonitis. Gr. 4°, IV-20 pp., avec 19 ill. — Section B. Northern Syria. Part 1. The ʿAlâ and Qaṣr ibn Wardân. Gr. 4°, IV-42 pp., avec 54 ill.—Leyden, Late E. J. Brill, 1908. Prix total du 1er fasc. des Divisions II et III, 31 fr. 50.

(2) Cf. le *Preliminary Report* de H. C. Butler et E. Littmann (*Amer. Journal of Archaeology,* 2d series, t. IX, p. 389-410) et les notes de Cl.-Ganneau (*RAO,* VII, p. 213-217).

voyage et se sont décidés à distribuer en fascicules les matériaux de leur publication. L'œuvre collective comprendra quatre *Divisions* (Geography and Itinerary — Architecture — Greek and latin Inscriptions — Semitic Inscriptions), sectionnées elles-mêmes en deux moitiés (*Section* A. Southern Syria ; *Section* B. Northern Syria) (1) ; enfin, chacune des sections des Divisions II et III sera subdivisée en *parties* qui fourniront autant de fascicules : 7 pour la première section (*Ammonitis, Southern Ḥaurân, Umm idj-Djimâl, Bosra, Dj. Ḥaurân, Sî', Ḥaurân plain and Ledjâ*) et 6 pour la seconde (*The 'Alâ and Qaṣr ibn Wardân, Anderîn-Kerrâtîn-Ma'râtâ, Dj. Rîḥâ, Dj. Bârîshâ, Dj. Sim'ân, Dj. Ḥalaqah and Dj. il-Wasṭânî*). Grâce à cette distribution assez pratique, la publication des monuments et celle des inscriptions des mêmes régions marcheront parallèlement.

*
* *

Les ruines du Ḥaurân et du Nord de la Syrie ont déjà été l'objet de travaux d'une grande valeur. L'œuvre des Rey, de Vogüé, de Laborde n'était pas à refaire, il s'agissait de la compléter. Aussi, détournant leur attention des monuments déjà bien connus et suffisamment publiés, les savants explorateurs se sont attachés surtout à ceux qui avaient été peu étudiés, comme à ceux qui n'avaient pas encore été l'objet de relevés scientifiques. M. Butler était tout désigné pour cette tâche et l'on retrouve dans ce nouvel ouvrage les qualités tout à la fois sérieuses et brillantes qui ont fait le succès de sa première publication sur l'architecture syrienne.

L'ouvrage complet embrassera, — outre les ruines d''Arâq il-Emîr, 'Ammân, Bosra, Umm idj-Djimâl, Ṣî', qui seront l'objet d'une étude tout à fait approfondie, — la description plus ou moins complète de 2 pyramides à degrés, 11 temples, 87 églises, 12 couvents, 52 maisons, 8 villas, 2 palais, 16 tours, 12 tombes, 3 étables, 9 forteresses ou camps, 4 ponts et

---

(1) Cette répartition pouvant difficilement s'appliquer aux inscriptions sémitiques, ces textes seront classés par idiomes.

2 mosquées. L'ordre suivi est l'ordre géographique, de là les deux sections que nous avons indiquées.

La première partie de la section A (*Southern Syria*) comprend deux morceaux de résistance : ʿArâq il-Emîr et ʿAmmân. Reprenant et complétant les études des de Vogüé, de Saulcy, Conder, B. consacre une description des plus minutieuses (p. 1-25) aux ruines d' ʿArâq il-Emîr (= Tyros), dont la principale, Qaṣr il-ʿAbd, représente tout ce qui reste de l'imposante construction attribuée à Hyrcan sur la foi de Josèphe. Temple ou palais ? B. déclare franchement que, tant qu'on n'y aura pas pratiqué de fouilles plus sérieuses que les quelques sondages dont il a dû se contenter, on ne pourra pas déterminer avec certitude la nature de ces ruines. Peut-être cependant seraient-elles les restes d'un temple construit environ un siècle avant Hyrcan et, dans cette hypothèse, la tradition recueillie par Josèphe serait inexacte ; en tout cas, l'influence « ptolémaïque » ou, pour mieux dire, « hellénistique » est évidente (p. 18). — A ʿAmmân, par contre, tout est romain, à la réserve peut-être de quelques parties des remparts de l'acropole qui semblent un peu plus anciennes. Ayant examiné personellement les ruines, j'ai pu constater avec plaisir que B. décrit avec exactitude (p. 34-62) les monuments encore subsistants : murailles, temple de l'acropole, propylées, colonnades, théâtre, odéon, nymphæum. Ce dernier nom est attribué par B. aux énormes ruines où l'on reconnaissait des thermes, un palais ou une basilique et il en donne une séduisante restitution.

Dans la portion de la Syrie du Nord que couvre ce premier fascicule (Section B. *Northern Syria.* Part. 1. The ʿAlâ and Qaṣr ibn Wardân), les explorateurs américains n'avaient eu que très peu de devanciers (v. Oppenheim, Oestrup, Hartmann) ; tout est donc à peu près inédit dans les nombreux monuments d'architecture religieuse, civile, militaire, domestique et funéraire qu'ils ont relevés dans 19 localités. Un temple représente seul l'élément païen, toutes les autres ruines sont chrétiennes et presque toutes celles qui sont datées — églises, tours, couvents, maisons — sont de la fin du VIe siècle. Toutes ces ruines, par ailleurs, sont de proportions réduites, sauf celles de Qaṣr ibn Wardân (561 et 564 J.-C.) qui forment un des plus imposants groupes de constructions de la Syrie du Nord. Il y a là les restes d'une église quadrangulaire à trois nefs, surmon-

tée d'un dôme; ceux d'un grand palais à coupoles et d'un *castrum* pouvant contenir 1000 hommes et 200 chevaux. La structure, les matériaux (basalte, calcaire, briques, marbres, mosaïques et stucs), les procédés de construction (arc brisé), les détails de l'ornementation (chapiteaux) différencient profondément ces monuments de ceux qui les entourent dans cette région de la Syrie et rappellent par contre de très près, les constructions contemporaines de Justinien sur le Bosphore. Tout semble donc concourir à démontrer (contre l'hypothèse de Strzygowski) que ces édifices fastueux forment un groupe à part, probablement une résidence impériale, bâtie sous la direction d'architectes byzantins ; B. prononce même le nom d'Isodoros, le neveu d'un des architectes de Sainte-Sophie.

Ce beau travail, solide, précis et largement illustré fait grand honneur à la jeune école archéologique américaine et c'est pour les studieux d'art byzantin un instrument de travail de premier ordre. L'impression et l'illustration, confiées à la maison Brill, sont vraiment dignes de tout éloge.

*
* *

Le butin épigraphique de l'expédition ne compte pas moins de 1200 inscriptions grecques et latines. MM. Prentice et Littmann s'en sont partagé la publication : Pr. s'est réservé les textes de la Haute Syrie qui appartiennent à la même famille que ceux qu'il y a déjà relevés au cours de sa première mission ; à Litt. revient le soin d'éditer ceux qui ont été recueillis dans le Ḥaurân et les régions voisines (nos 1-806) : s'il n'est point épigraphiste de profession comme son collègue, du moins sa compétence de sémitisant le servira heureusement dans l'étude de ces textes où les noms orientaux sont nombreux et créent souvent de réelles difficultés de lecture et d'interprétation.

Le premier fascicule dû à cette collaboration vient de paraître. Il renferme la première partie des deux sections et contient, outre une note substantielle sur les 2 inscriptions hébraïques d'ʿArâq il-Emîr (1), 16

(1) D'excellentes photographies montrent que la lecture : טוביה (Ṭôbîyâ) est

inscriptions grecques et latines d'ʿAmmân et Gérasa (nos 1-16) et 101 textes grecs (nos 807-908) provenant du massif il-ʿAlâ, — haut plateau qui s'étend à l'Est de Ḥamâ, à partir de Selemîyeh, sur une longueur de 25 milles, — et de Qaṣr ibn Wardân, plus au Nord encore.

Dans la première partie, l'inédit est représenté par quelques fragments seulement (nos 6, 7, 8, 12 à 16); les autres textes avaient déjà été publiés anciennement ou l'ont été l'année qui suivit le passage de la caravane américaine. Les notes de Litt., bien que succinctes, sont généralement très bonnes.

Je me contenterai de signaler quelques détails : p. IV, à propos du culte d'Héraklès à ʿAmmân, il fallait citer *RAO*, VII, p. 147-155 et VIII p. 121-125 ; — n° **1**. *Herculeus* (Litt.), la *Rev. Biblique* donne clairement : *Heraclitus* ; la lecture : *Solvedi*[*enu*]*s* (=*Salvidienus*) n'est point certaine : le S appartient à la finale du gentilice qui précédait ; — n° **2**. J'ai revu le texte en août 1905 (1) : la moitié supérieure du cippe avait déjà disparu ; la note sur le cursus de *L. Æmilius Carus* n'est ni complète ni tout à fait exacte : un simple renvoi à la *Prosopographia* eût été préférable ; — n° **3**. L'ancien nom d'Hiérapolis est Βαμβύκη, non pas Βομβύκη ; sur l'ethnique Μαμβογαῖος (non Μανβογαῖος), cf. *MFO*, II, p. 290 n. 1 et 2 ; — n° **4**. Bibliographie écourtée, ajouter : *American Journal of Philology*, VI, p. 191-192 ; *Rev. Biblique*, 1895, p. 587 ; *Année épigr.*, 1895, n° 179 ; *I.G.R.*, III, 1378 ; ayant examiné l'inscription avec soin, je ne crois guère à la lecture ʿΡουμέθων ; — n° **5**. Ajouter à la bibliographie non seulement le nom de Buckingham (p. IV), mais encore ceux de Conder

---

indubitable. Se ralliant à la démonstration déjà ancienne de Cl.-Ganneau, Litt. écrit : « With a high degree of probability we may state that Tobias Hyrkanos, the first of the various men of that family who were called Hyrkanos, was the man who founded Tyros-ʿArâk il-Emîr, and who had his native name written in his native script over two of those remarkable caverns that served as his stronghold and residence ». (p. 5). — Les conclusions de Litt. ne concordent pas entièrement avec celles de Butler.

(1) A ce moment, la moitié inférieure du cippe était maçonnée à l'entrée d'un four, devant une maison de fellaḥ près de la rivière ; récemment (*Rev. Biblique*, 1908, p. 573), le R. P. Abel l'a retrouvée encastrée dans une masure, au sud de la mosquée.

(*PEF*, 1882,, p. 107), Allen (*American Journal of Philology*, VI, p. 191), Merrill (*East of the Jordan*, p. 265), Germer-Durand (*Rev. Biblique*, 1895, p. 587) ; le P. Germer-Durand a vu un de ces tambours qui porte, au-dessous de ΔΩCЄOC, le numéro ΠΖ ; — n° 6. Comme je l'ai écrit ailleurs (*Rev. archéol.*, 1908², p. 327), ΚΟΚΚΙΠΟΥ doit se lire: Κοκκ[ηί]ου et l'interprétation chrétienne de la finale est inadmissible. Cette conjecture, d'ailleurs tout à fait obvie (1), est confirmée par l'excellent estampage publié par le R. P. Abel (*Rev. Biblique*, 1908, p. 567 et pl.). En fait, le texte a été mal lu et le R.P. montre qu'il faut lire : 'Εκ φιλο[τι]μίας Κοκκηίου ['Αγ]ριππείνου, Κοκκηίο[υ 'Α]κρι[σ]ίου υἱοῦ ; — n° 7. Peut-être : πιστοὺς [κὲ γ]λυκυτάτους, etc.

La grande majorité des textes publiés par Pr. sont inédits (19 sur 101 seulement étaient déjà connus) ; malheureusement beaucoup sont très fragmentaires. L'intérêt de ces textes, à peu près exclusivement chrétiens et dont la plupart datent du VIe siècle (2), vient surtout de leur connexion avec les monuments qu'ils datent et aussi de ce qu'ils nous renseignent sur l'importance et la vitalité des communautés chrétiennes qui occupaient cette partie de la Haute Syrie et y multipliaient les constructions de basalte, rudement taillées, mais dont presque aucune n'est dépourvue d'inscriptions, de monogrammes, de symboles religieux. Les inscriptions bien souvent se réduisent à un nom propre, une date, ou une maxime pieuse ; les doxologies y sont assez fréquentes, comme aussi les textes scripturaires. Je signale notamment : Ps. 79,2 (n°s 830-831), 83,11 (838), 99,4 (842), 117,19 (841) 117,20 (822, 826, 907), 120,8 (816) ; Cantic. 4,1.3.4.7 (839), 5,2 (840) ; Isaïe 6,3 (856, 859, 895) ; 1 Cor. 10,31 (908) ; Rom. 8,31 (905) ; Hebr. 13,2 (832).

---

(1) Elle s'était présentée naturellement à l'esprit de Litt. « It would be natural to think of *Cocceius*, but such a reading is forbidden by the letters on the stone ».

(2) « Of ninety-nine inscriptions from the ʿAlâ published here, five undated ones should probably be assigned to the third or fourth century, that is to the period before 325 A. D. Three dated inscriptions belong to the fourth century after Christ, five to the fifth, thirty-two to the sixth, and one to the seventh. Besides these there are twenty-nine undated inscriptions which can be assigned to the sixth century with some degree of confidence. It seems, then, that this district flourished chiefly in the sixth century, or at least was rebuilt in that period. » (p. 1).

Les lectures et les interprétations de Pr. sont irréprochables et dénotent, comme je l'ai déjà remarqué, une connaissance peu commune des textes difficiles de ces régions.

Quelques remarques : pourquoi ne pas attribuer à Deissmann, Mercati et Cl.-Ganneau la priorité dans la restitution des n°s 830, 839, 842, 908 ? (1) Je ne vois non plus nulle part la mention des rectifications apportées par Cl.-Ganneau (2) à quelques autres des textes de Lucas repris par Pr. ; — n° **819**. Σαλαμάνις = Σαλαμάνης, on pourrait encore citer la variante Σαλαμάνιος (*Rev. Biblique*, 1902, p. 595) ; — n° **834**. φρ= πρεσβυτέρου me paraît très hasardé ; — n° **850**. Je préférerais Βέ[σ]σωνος à Βεέσωνος ; — n° **877**. Μνήσθητι, Κ(ύρι)ε, τοῖς καρποφορέσασιν a déjà des analogues à Madaba (*Rev. Biblique*, I, p. 641) et à Dana (*Izv.*, VII, p. 198) ; les derniers caractères ЄΞΗΡ peuvent donner soit : ἐξηρ[γασμένοις], comme l'a fort bien vu Hiller v. Gaertringen (3), soit — et plus probablement à mon avis — ἐξηρ[γάσατο] (=ἐξειργάσατο), suivi d'un nom de constructeur ; — n° **885**. ΠΗΛΕΞΕΙ me semble devoir donner [τ]ῇ λέξει (cf. *MFO*, II, p. 298); lire : κουράτορα et non pas κυράτορα.

*
* *

Un examen plus minutieux permettrait probablement d'allonger la liste de ces remarques. Mais, quel qu'en puisse être le nombre, on voit assez que ces menues corrections n'enlèvent rien à la valeur substantielle du bel ouvrage de Pr. Concédons que, sur certains points de détail, on aurait souhaité soit plus de nuances dans les conclusions, soit une connaissance plus exacte des publications antérieures, soit enfin plus de réserve

---

(1) Deissmann (*Philologus*, 1905, p. 475-78) a été le premier à lire les textes publiés par Lucas qui portent, dans la série de Pr., les n°s 830, 840, 842, 908 ; — Cl.-Ganneau, de son côté, arrivait aux mêmes résultats pour les n°s 830 et 840 (*RAO*, VII, p. 223) et Mercati (*Byz. Zeitschrift*, XIV, p. 587) reconnaissait la citation biblique dont le n° 839 n'offre qu'un fragment.

(2) *RAO*, VII, p. 217 et suiv. Voir notamment la discussion et le redressement de la date du n° 15 de Lucas (= Pr. 812).

(3) *Berliner philol. Woch.*, 1908, col. 999.

dans la restitution de fragments d'une nature incertaine ; il n'en demeure pas moins vrai que ce qui frappera surtout dans ce volume, c'est le courage qu'a eu l'auteur d'assumer le labeur ingrat de la publication de ces textes barbares et rebutants, de s'être acharné avec une ténacité digne de tout éloge sur les moindres fragments, d'avoir multiplié les rapprochements intéressants entre les inscriptions et les anciennes liturgies et d'avoir apporté à ce travail peu encourageant une conscience et une probité qui lui vaudront l'estime de tous les érudits.

La fortune a fait royalement les choses en guidant Pr. et Litt. dans leurs recherches : depuis Waddington, l'épigraphie de Syrie ne s'était pas encore enrichie d'une pareille moisson de textes. Si Wadd. a eu la main plus heureuse et est tombé du premier coup sur les inscriptions les plus intéressantes, celles qui lui ont échappé, pour attendre le passage des caravanes américaines, viennent du moins faire nombre et ce n'est pas sans profit qu'on amasse, en séries maintenant plus denses, les fragments même les plus modestes ; tous ont leur prix : l'un nous révèle un nom nouveau, un autre une date, d'autres enfin une acclamation pieuse ; de tout cela l'histoire profane et religieuse, la géographie, la philologie font leur profit. C'est pourquoi nous formons des vœux pour que MM. Pr. et Litt. achèvent promptement la publication du millier de textes qu'ils ont encore en portefeuille : personne mieux qu'eux n'est à même de leur donner toute leur valeur.

Ore Place (Angleterre). 1er Décembre 1908.

P. 716, l. 4 a. f., au lieu de « 83 », lire « 283 » ; — p. 717, l. 5, au lieu de « 90 », lire « 60 » ; — p. 720, l. 3, au lieu de « celles-ci », lire « celle-ci » ; l. 11, rétablir εὐδοκία ; l. 5 a. f., corriger ὑποχθ(ε)ὶς.... ; — p. 736, l. 4 a. f., lire : [Ὑπὲρ σωτηρίας τοῦ....

NOTES ET ÉTUDES D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

par

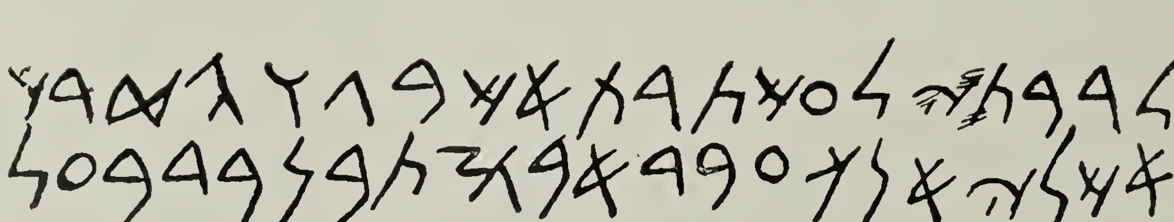
LE P. SÉB. RONZEVALLE, S. J.

Je groupe, sous ce titre général, un certain nombre d'articles que je comptais primitivement publier dans des revues européennes, et qui, faute de temps, menaçaient de rester indéfiniment à l'état d'ébauches inédites. Tel est, en particulier, le cas de toute une série d'inscriptions palmyréniennes, pour la plupart funéraires, dont les originaux sont aujourd'hui dispersés dans divers musées d'Europe ou d'Amérique. A côté de ces monuments, d'un intérêt généralement médiocre, j'en publie d'autres, que j'ai recueillis dans mes derniers voyages ou que j'ai pu examiner à Beyrouth même ; plusieurs d'entre eux sont inédits et me paraissent avoir quelque importance pour l'étude de l'antiquité orientale. On en jugera d'ailleurs par l'illustration qui accompagne leur publication, et que j'ai rendue aussi abondante qu'elle pouvait l'être dans un pays où nous sommes privés de tant de ressources matérielles et techniques. Dans plus d'un cas même, l'illustration passe au premier plan, soit qu'elle constitue l'indispensable fondement de l'étude afférente, soit qu'elle ait pour but unique de faire connaître un monument, dont l'interprétation n'est pas de ma compétence. Assez souvent enfin, j'ai cru devoir reparler de monuments déjà connus, mais imparfaitement publiés ou susceptibles d'être étudiés à nouveau.

On ne cherchera aucun ordre, ni logique, ni chronologique, ni même géographique, dans ces *Notes et Etudes,* traitant de matières si diverses : leur seul lien commun, c'est qu'elles se rapportent presque toutes à l'antiquité syrienne.

Beyrouth, 1er février 1909.







I. Le « trône d'Astarté » *

(Cf. *Comptes rendus* de l'Académie des Inscriptions, 1907, pp. 589 et 696 ; 1908, p. 44 et *Al-Machriq*, 1908, p. 164).

Je me permets de revenir sur cet intéressant monument phénicien, pour proposer une nouvelle lecture de sa courte épigraphe. Texte et monument sont déjà connus : je les reproduis ici pour plus de commodité (pl. IX et X), renvoyant pour les descriptions aux publications antérieures.

Le texte n'offre plus aucune difficulté de lecture matérielle :

לרבתי לעשתרת אש בגו הקדש
אש לי אנך עבדאבסת בן בדבעל

Dans ma première communication, trop hâtive, à l'Académie, j'avais adopté, pour le dernier groupe de la 1re ligne, une lecture, graphiquement et philologiquement, insoutenable : je l'ai reconnu et j'ai indiqué les raisons de mon erreur, tout en donnant au mot ainsi rectifié le sens d'objet saint, consacré, autrement dit d'*ex-voto* (1).

De son côté, M. Clermont-Ganneau, qui, sur le seul vu de l'estampage, avait déjà opéré très heureusement la même correction paléographique, a cru devoir attribuer au mot en litige la valeur générale de *sanctuaire*, et s'est décidé d'emblée pour le sens suivant :

---

* *Abréviations*: *CR* = Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions.
RAO = Recueil d'archéologie orientale de M. Clermont-Ganneau.
Rép. = Répertoire d'épigraphie sémitique.
Ephem = Ephemeris für semitische Epigraphik de M. Lidzbarski.
MFO = Mélanges de la Faculté Orientale.
CIS = Corpus Inscriptionum semiticarum.

(1) *Al-Machriq*, 1908, pp. 166, 171 note 1, et pl. II, où je fournis la preuve matérielle de mon erreur.

A ma Dame Astarté qui est à l'intérieur du Sanctuaire qui m'appartient à moi, ʿAbdoubast, fils de Bodbaʿal (1).

Le texte ainsi compris, M. Clermont-Ganneau a pensé, assez naturellement, à une sorte de *présence réelle* d'Astarté dans le *laraire* du dédicant.

Dans mon hypothèse précitée, l'inscription offrirait un tout autre sens, beaucoup plus terre à terre, et en rapport avec le monument lui-même :

A ma maîtresse, Astarté, qui est dans l'ex-voto, dont je suis l'auteur, moi, Abdoubast, etc.

Je dois avouer que, prise en elle-même, la phrase obtenue par M. Clermont-Ganneau est irréprochable ; elle n'oblige qu'à adopter pour QDŚ un sens appuyé par l'usage hébraïque. Ma traduction, par contre, demande que les mots אש בגו soient entendus de l'image *matérielle* d'Astarté, sculptée dans l'ex-voto, et donne à l'expression אש לי une valeur qui, de prime abord, paraît inventée pour les besoins de la cause. Inutile d'en appeler au type courant des inscriptions votives, phéniciennes et puniques : M. Clermont-Ganneau a essayé de montrer que la formule *elliptique* τῇ θεῷ ὁ δεῖνα pourrait être reconnue, au moins une fois, dans un texte phénicien d'Egypte (2). Aussi bien, j'ai été plusieurs fois sur le point d'admettre pleinement l'interprétation du savant maître : on le peut assurément, sans se croire obligé, pour cela, d'épouser aussi son opinion sur la « présence réelle » d'Astarté dans l'oratoire domestique d'Abdoubast. Il suffit, à la rigueur, de supposer que cet oratoire contenait déjà un simulacre quelconque de la déesse. Au reste, l'expression בגו n'est-elle pas *araméenne* ? On ne l'a rencontrée encore ni en phénicien, ni en hébreu, avec ce sens « à l'intérieur de ». Or, en araméen, elle n'a généralement pas plus de valeur que notre préposition « dans », le فِي arabe, le ב hébraïque ou phénicien (3).

---

(1) *CR*, 1907, p. 607.

(2) *CR, loc. cit., RAO*, VIII, p. 126. C'est moi qui dis *pourrait*, car le texte visé est très difficile à interpréter : j'y reviendrai plus loin.

(3) Au reste, ב tout court pouvait avoir la nuance contenue dans l'expression « à l'intérieur de ». Cf. p. ex. la double dédicace de Borj-Jedîd à Astarté et à Tanit du Liban (*Rép.* I, n° 17) :

C'est donc plutôt en introduisant un élément étranger à la linguistique que M. Clermont-Ganneau a abouti à cette curieuse conclusion, que notre texte présenterait Astarté comme informant le *vaisseau* même du laraire d'Abdoubast (1). L'emploi de בגו au lieu de ב (cf. l'arabe . . . في داخل ال) n'autorise, en réalité, qu'une seule hypothèse, à savoir que l'ex-voto aurait été placé hors de l'oratoire, par exemple, dans une niche pratiquée au-dessus de l'entrée : ce qui cadrerait remarquablement avec ses dimensions et ses autres particularités plastiques. Toute autre conclusion dépasserait la portée des prémisses philologiques du texte.

La question pratique se réduit donc à savoir si l'on doit opter pour le sens de *sanctuaire*, contre celui d'*objet consacré*. Je crois pouvoir démontrer ci-après qu'il faut donner hardiment la préférence au second.

*
* *

Dès le moment où je pus voir et toucher le monument, un fait matériel avait attiré mon attention. Comme on peut le voir, en effet, sur la pl. IX, la première ligne commence très près de l'angle du bloc, à droite, et s'arrête assez loin de l'autre bord, à gauche. La seconde ligne, qui reprend au même point que la précédente, s'arrête naturellement là où elle devait s'arrêter : ce qui, en l'espèce, lui donne une longueur égale à celle de la première. L'ensemble des deux lignes se trouve ainsi reporté vers la droite. Pourquoi le graveur n'a-t-il pas rempli sa première ligne ? Faut-il croire que, ayant calculé le nombre des lettres de son texte, il l'ait tracé de façon à avoir deux lignes d'égale longueur ? *A priori*, c'est incertain. Par contre, on le sait, l'usage général des scribes phéniciens atteste une indiffé-

---

החרטית אש במקדשם אל

« les objets sculptés (ou travaillés au tour) qui sont *à l'intérieur* de ces sanctuaires. »

(1) Je me demande cependant si M. Clermont-Ganneau aurait tiré cette conclusion au cas où notre texte porterait tout simplement ב . D'autre part, pour dire que telle divinité, *incorporée dans un simulacre*, se trouvait *présente* dans un sanctuaire, les Phéniciens étaient-ils tenus de spécifier qu'elle y avait sa statue ou son image ? C'est plus que douteux.

rence presque complète pour la symétrie des lignes, même sur leurs monuments les plus importants. Pour que la première ligne s'arrête au mot קדש, il doit donc y avoir quelque raison, et cette raison que j'ai cherchée m'a conduit à supposer une *coupe* dans le sens du texte : il doit y avoir un point ou un point-virgule après ce mot. Je traduirais donc, en faisant, pour le moment, abstraction du sens de קדש :

A ma maîtresse, Astarté, qui est dans le QDŚ ;

(Chose) que j'ai faite, moi, Abdoubast, etc....

Du même coup, nous retrouvons le libellé usuel des dédicaces phéniciennes. La formule indiquant l'acte de la consécration est, sans doute, nouvelle ; mais אש לי est parfaitement sémitique : qu'on se rappelle seulement la suscription de certains psaumes : מזמור לדוד ! Ce ל serait donc bien un *lamed auctoris*, soit que le dédicant ait simplement voulu dire qu'il était l'auteur de l'offrande, soit qu'il ait entendu préciser davantage et nous apprendre qu'il était aussi le sculpteur du monument : ce qui est fort possible. Le fait même que le texte se trouve tout entier rejeté sur la droite du socle, pourrait encore trahir un professionnel, habitué à graver directement ses textes sans s'aider d'un tracé préalable. C'est, en particulier, le cas d'un assez grand nombre d'inscriptions phéniciennes, qui ne comptent qu'une ou deux lignes : on commençait à écrire à un endroit donné, généralement le plus près possible du bord de la surface à inscrire, et l'on continuait vers l'autre bord, jusqu'à ce qu'il fallût s'arrêter (1). C'est bien là le procédé ordinaire de l'écriture orientale courante (2), à toutes les époques de son évolution. De fait, on rencontre rarement un texte phénicien monumental accusant quelque souci esthétique, et là où la chose se présente, on peut soupçonner une influence étrangère : tel est,

---

(1) Cf., entre autres, l'épitaphe bilingue de la reine Ṣaddah (*CIS*, II, n° 156), où l'absence de toute symétrie est particulièrement frappante.

(2) Je fais, bien entendu, abstraction des inscriptions sabéennes et de toutes les fantaisies calligraphiques auxquelles le monde islamique nous a depuis longtemps habitués. Le motif *ornemental* y est tellement proéminent qu'il ne s'agit plus ici d'écriture *sine addito*.



par exemple, le cas de l'épitaphe de Citium, *CIS*, I, n° 44, et d'autres inscriptions de Chypre (n°s 50, 92, 93, etc.) ; ou encore de celle d'Athènes, n° 117, qui est bilingue (1).

D'après ma lecture, notre sculpteur avait dû s'arrêter une première fois après le mot קדש : cela semble plutôt en contradiction avec ce que je viens de dire. Il n'en est rien cependant, comme on va le voir. La comparaison de notre monument avec d'autres inscriptions phéniciennes prouve que, à un moment donné, l'usage a existé de disposer certains textes courts en deux parties distinctes, comme dans notre dédicace.

La première inscription qui se présente est connue depuis longtemps, et a été découverte dans une région *tyrienne*, très proche de Ḫirbet aṭ-ṭayibeh, d'où provient le trône d'Astarté (2). C'est l'inscription d'*Oumm el-ʿAmad*, apportée par Renan au Louvre (*CIS*, I, n° 8), cette fameuse dédicace à MLKaštart qui a exercé des générations de mythologues, sans avoir encore livré son secret final. La voici dans son texte original :

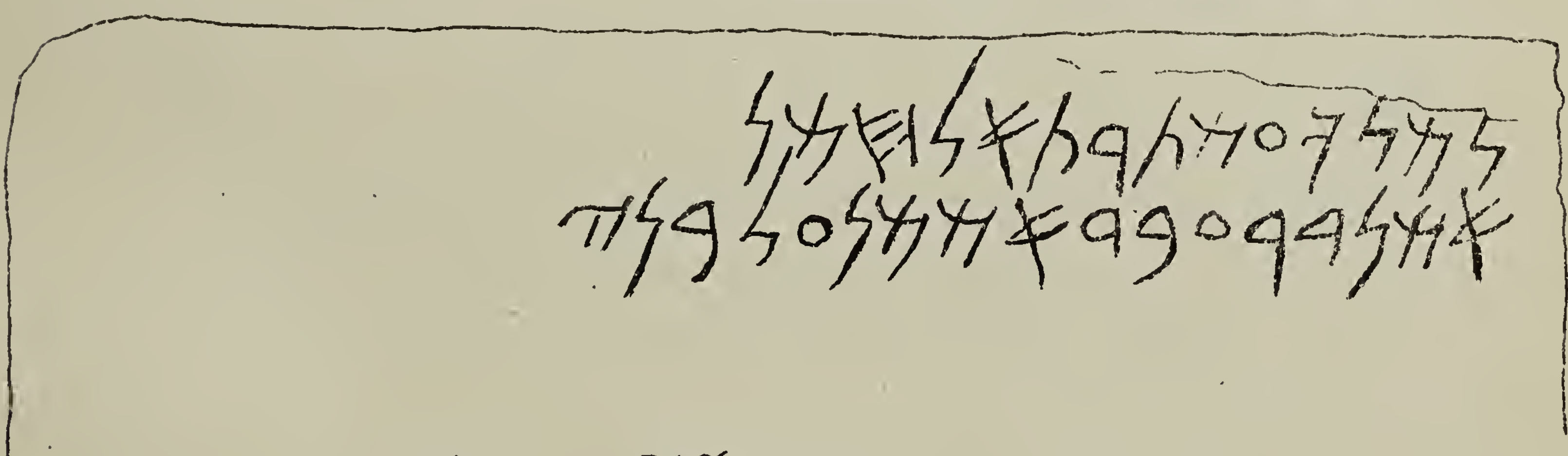


Fig. 1 CIS. I. 8.

Il est bien évident que le graveur a *voulu* écrire sa dédicace en deux lignes, la première mentionnant seulement les nom et qualité de la divinité, la seconde l'acte et l'auteur de la consécration. Et ce qui rend ce rapprochement plus frappant, c'est que les ruines d'Oumm el-ʿAmad ont livré un trône votif semblable à celui de Ḫirbet aṭ-ṭayibeh (3). Il n'est

(1) M. Ph. Berger avait déjà remarqué que les inscriptions phéniciennes d'Athènes et du Pirée se distinguent « par leur régularité et par un certain sentiment artistique » dû à une influence grecque. (*Décret honorifique de la communauté phénicienne du Pirée*, dans les *Mémoires de la Société de linguistique*, t. VI, p. 14 du tirage à part). Cf. encore Lidzbarski, *Handbuch der nordsemitischen Epigraphik*, p. 127.

(2) *CR*, 1907, p. 589 seq.

(3) *Mission de Phénicie*, p. 707. Cf. *CR*, 1907, p. 592.

même pas impossible — ce qui serait facile à contrôler au Louvre — que ce trône anépigraphe et la base cubique, évidée dans sa partie supérieure, qui porte la dédicace à MLKaštart, aient formé, à l'origine, un seul et même monument (1). En tout cas, les deux épigraphes appartiennent paléographiquement à la même époque, malgré la présence du ק de forme insolite et tardive, qui caractérise l'inscription de Ḫirbet aṭ-ṭayibeh ; et cette époque ne peut être que l'époque hellénistique (2).

Voici maintenant un autre monument, bien connu aussi, des hellénistes comme des orientalistes, l'épitaphe bilingue d'Athènes, gravée par un Sidonien pour un Ascalonien (*CIS*, I, n° 115) :

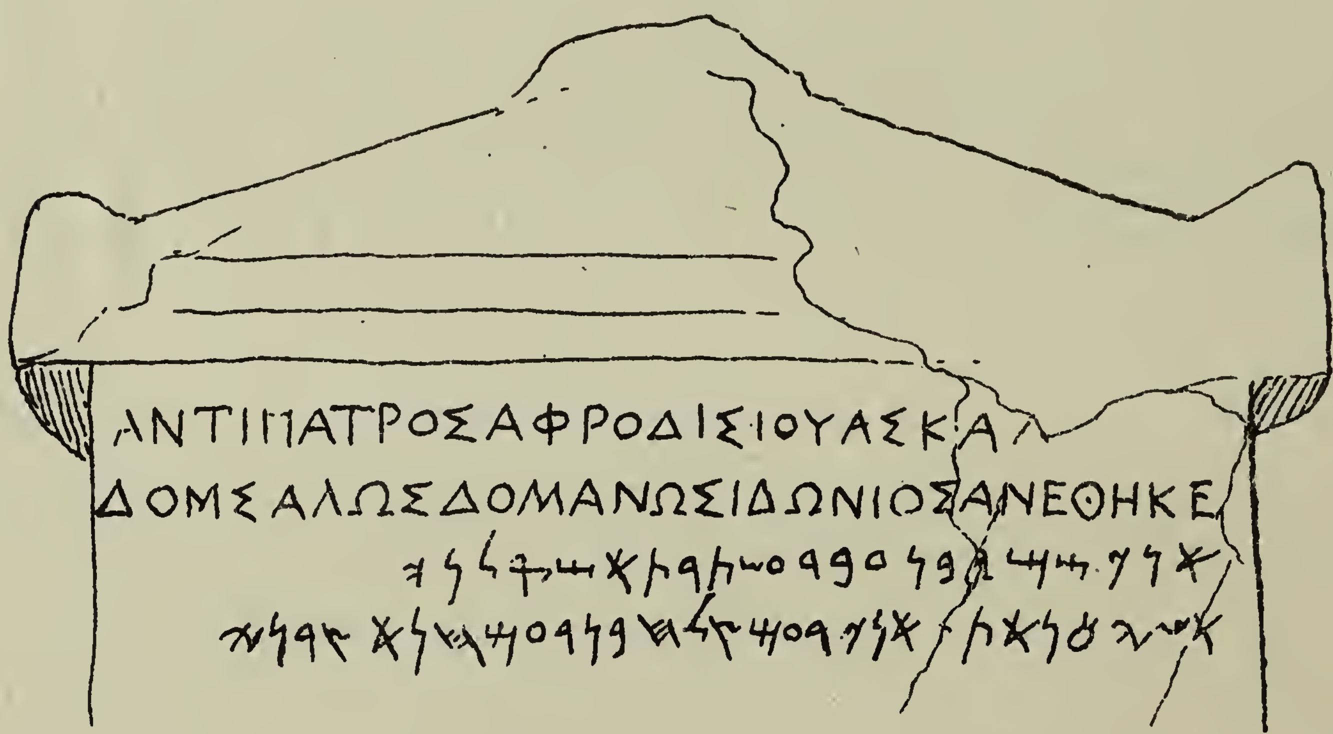


Fig. 2 CIS. I. 115A.

Ici encore, il suffit d'un coup d'œil pour constater l'arrêt *intentionnel*

---

(1) Les dimensions respectives sont données dans la pl. LIII de la *Mission de Phénicie*. Je ne crois pas, contrairement à l'assertion de Renan, *ibid.*, p. 729, adoptée par le *CIS*, I, n° 8, que la face inscrite soit la partie *postérieure* de cette base : il faudrait bien plutôt admettre le contraire et supposer que l'ensemble du monument, base et trône votif, se trouvait encastré dans une encognure nécessitant une position oblique du trône par rapport au plan de l'inscription. Si ces conjectures étaient fondées, on aurait un nouveau monument très intéressant de l'art phénicien de basse époque.

(2) *CR*, 1907, p. 597-8. La majeure partie des restes antiques découverts jusqu'ici à Oumm el-ʿAmad appartient à la même époque.— Quant à la forme si bizarre

du graveur à la fin de la première ligne phénicienne, et toucher du doigt, en même temps, le fait de l'influence du texte grec sur le texte sémitique. Cette influence, on le voit, s'est bornée à faire disposer l'épitaphe phénicienne en deux lignes, offrant une coupe de sens après la première ; mais elle est indéniable et, nous pouvons la reconnaître également, sans plus hésiter, dans le texte, à peu près contemporain, de Ḫirbet aṭ-ṭayibeh.

Il se dégage donc de ce groupe de trois monuments phéniciens d'époque hellénistique, émanés de deux Tyriens et d'un Sidonien, une petite règle épigraphique, dont on devra tenir compte à l'avenir. Je ne veux pas dire par là, que, dans tous les textes de deux lignes, susceptibles d'être rapportés à l'époque hellénistique, la coupe en question doive nécessairement se présenter. Non et pour nos Phéniciens, foncièrement sémites à tous les âges, la preuve multiple du contraire existe déjà (1). L'usage n'a pas dû se généraliser ; mais là où une ligne s'arrête net, alors qu'il y aurait encore facilement place pour un ou deux mots (2), l'arrêt graphique peut parfaitement correspondre à quelque arrêt du discours. Il eût été bien utile de le savoir avant de s'engager, comme nous l'avons fait, M. Clermont-Ganneau et moi, dans l'interprétation de notre texte.

Cette règle, je ne me rappelle pas l'avoir rencontrée nettement formulée dans les publications que j'ai pu consulter ; M. Lidzbarski, dans

---

du ק dans notre monument, elle est, si je peux dire, spécifiquement *tyrienne* : cf. les ק du double monument *tyrien* de Malte, *CIS*, I, n° 122. (Voir plus loin, fig. 4). J'ai déjà fait (*CR*, p. 598) des rapprochements synchroniques avec les légendes monétaires d'Arados et de Marathos ; des déformations semblables peuvent être également relevées dans la numismatique contemporaine de Byblos, où elles n'ont rien d'inattendu, si l'on se rappelle combien la paléographie du monument de YḤWMLK est en avance sur sa date *présumée*.

(1) Voir p. ex., pour Athènes, l'épitaphe bilingue d'un Sidonien, *CIS*, I, n° 116, et pour le Pirée, celle également bilingue, dédiée par le grand-prêtre de Nergal à la mémoire d'une Sidonienne, *ibid*, n° 119. Encore faut-il remarquer, dans l'inscription du Pirée, que la 1re ligne se rapporte tout entière à la défunte, qui est *censée parler en son nom*, tandis que la 2e, par une espèce de parallélisme, ne renferme que les noms et qualité du dédicant.

(2) Surtout lorsqu'ils sont courts, comme אש לי dans notre texte. C'est le cas de rappeler l'*horror vacui*, que M. Lidzbarski a très judicieusement fait entrer en ligne de compte à propos des inscriptions sabéennes monumentales (*Ephem.* I, p. 120).

son excellent *Handbuch*, n'en parle pas non plus. Et cependant, elle était, pour ainsi dire, contenue en germe dans la fameuse dédicace bilingue à Athéna Soteira de Lapethos (*CIS*, I, n° 95), que je reproduis ci-dessous (1) :

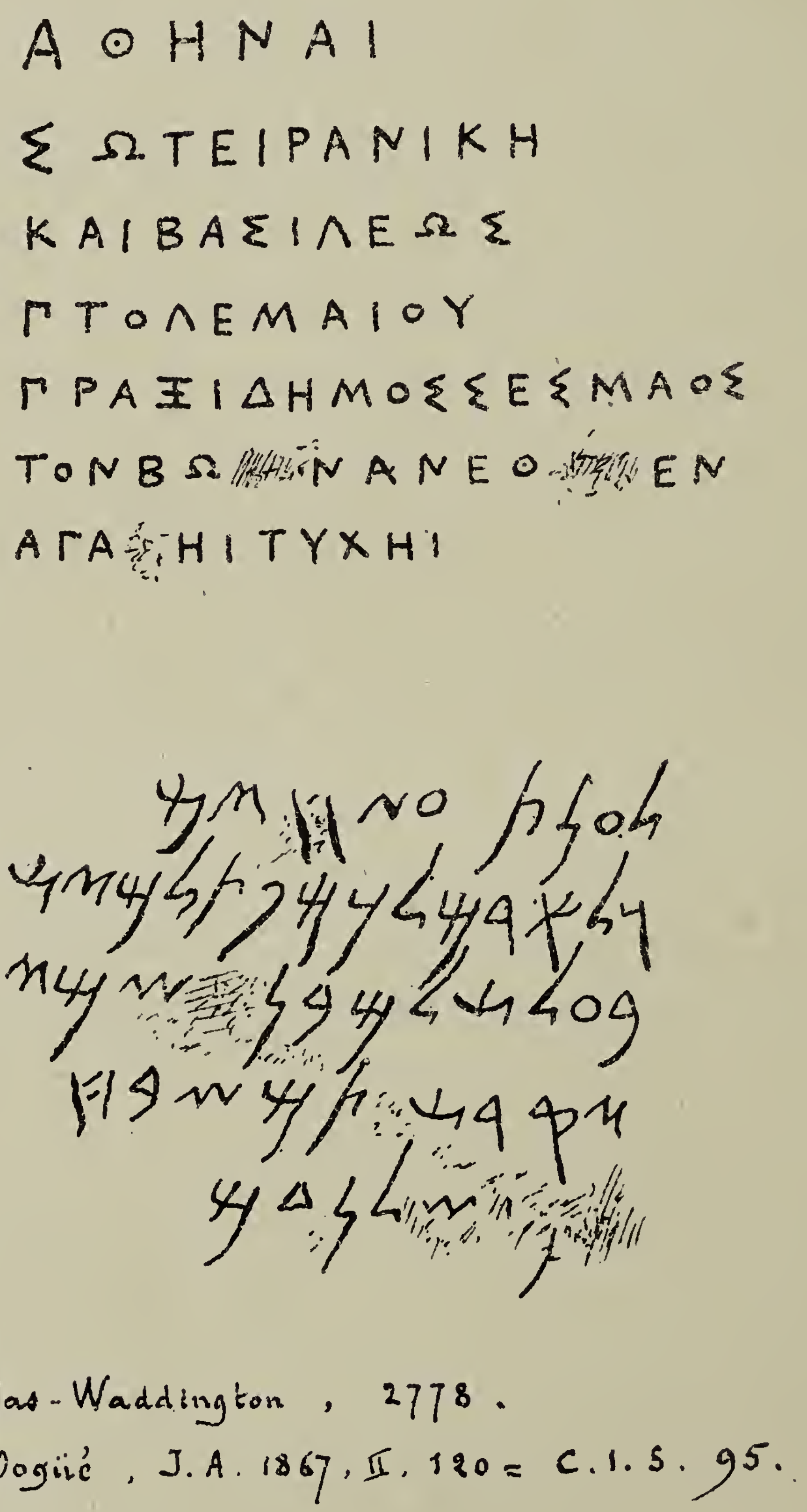


Fig. 3

Ici, la correspondance des lignes n'existe pas ; mais nulle part peut-être l'influence de l'épigraphie grecque sur la phénicienne n'est plus sensible que dans ces deux textes, qui se suivent presque mot pour mot, autant que le génie de la langue phénicienne s'y prêtait. (2) Et cette influence remonte peut-être jusqu'au IV[e] siècle avant J. C. !

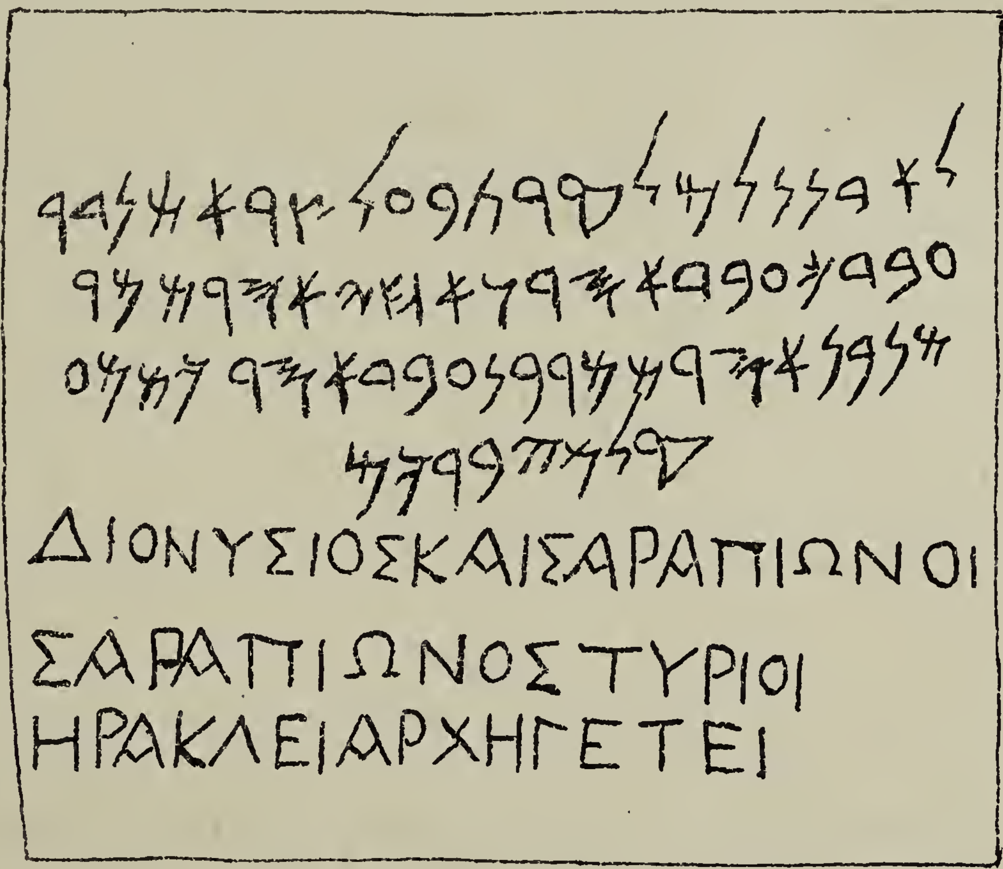
Un autre texte bilingue, auquel j'ai déjà fait allusion (p. 761, note), est très instructif sous le même rapport : c'est celui de Malte (*CIS*, I, n° 122), qui est contemporain du nôtre et émane justement de deux Tyriens helléni-

(1) Hall (*Journal of the Americ. Orient. Society*, X, p. CXXXVI), qui a revu le monument *in situ*, croit pouvoir lire מעז au lieu de עז à la 1[re] ligne ; et à la dernière ligne, un כ au lieu d'un ל, comme première lettre.

(2) Remarquer, en outre, que les 5 lignes du texte phénicien répondent à cinq sujets divers.

sants, compatriotes d'Abdoubast. Je dois également le reproduire à cause du souci *esthétique* que révèle la dernière ligne phénicienne :

Fig. 4



C.I.S. I. 122.

Ici encore, il n'y a pas concordance entre les lignes, et bien que le texte grec débute par les noms des dédicants, le texte phénicien commence par celui du dieu, comme à l'ordinaire. Ces divergences s'expliqueraient, sans doute, par le seul fait que le texte sémitique est indépendant de l'autre, qui, d'ailleurs, le suit ; mais il est bien visible, en revanche, que la formule elliptique invoquée par M. Clermont-Ganneau à l'appui de sa lecture, était parfaitement familière aux Phéniciens de l'époque hellénistique et que, suivant en cela leur propension atavique à la contrefaçon, ils avaient dû être fortement tentés de l'imiter. Qu'elle n'ait pas passé dans l'usage courant de nos Sémites, la raison en est très simple : son emploi rigoureux, dans une langue privée de désinences casuelles, aurait partout donné des textes à peu près inintelligibles. Une dédicace comme la suivante :

לאדן למלקרת עבדאסר בן אסרשמר

me paraît difficilement admissible, même si on la dispose en deux lignes et en renversant l'ordre des membres constitutifs de la phrase. Voilà

pourquoi, si je ne m'abuse, on rencontre si fréquemment, comme second terme de la dédicace, אש נדר et ses synonymes, ou encore, à la première personne, אש יטנאת אנך et ses équivalents, formes auxquelles je rattache, sans hésiter, l'expression plus abrégée encore de notre texte : אש לי אנך. Aussi bien, l'imitation du laconisme monumental des Grecs ne pouvait se manifester chez les Phéniciens que dans une formule *syntactiquement* différente de celle qui, à un moment donné, semble presque leur avoir servi de modèle (1).

Je reviendrai plus loin sur ce dernier point, à propos de notre texte. Il me paraît du moins acquis, pour le moment, que ce texte est à couper en deux parties, comme de coutume, et par suite, qu'il n'offre rien d'insolite dans sa structure grammaticale.

*
* *

Nous pouvons maintenant examiner de plus près le sens du mot QDŚ. Si c'est bien *sanctuaire*, comme l'a proposé M. Clermont-Ganneau, il ne peut plus s'agir d'un oratoire *privé*, mais bien d'un sanctuaire *collectif* ; et cette conclusion, que je crois sérieusement fondée, n'est plus conciliable avec la « présence réelle » d'Astarté en dehors d'un simulacre.

---

(1) On hésitera certainement, et avec raison, à admettre que la formule dédicatoire usuelle — celle qui débute par le nom de la divinité au datif, suivi de אש נדר, etc., — soit due exclusivement à une imitation de la formule parallèle grecque. Contre cette assomption, on peut faire valoir que la formule en question est foncièrement sémitique en soi, surtout dans sa forme développée : נדר אש נדר, dans laquelle se résout également un autre type punique assez fréquent :

ל X מקדש אש פעל Y

Tout cela est parfaitement vrai ; mais là n'est pas la question. Ce qui est singulièrement frappant dans l'épigraphie phénicienne et punique, c'est la fréquence exceptionnelle de l'expression אש נדר au regard de *toutes* les autres, et c'est seulement dans ce fait particulier que je serais très porté à reconnaître une influence étrangère. Il y a, sans conteste, dans ces mots sacramentels, une sorte de laconisme stéréotypé qu'on ne rencontre nulle part ailleurs dans l'épigr. sémit., et qui, par une coïncidence tout à fait significative, apparaît précisément à une époque où l'influence grecque battait son plein dans le bassin de la Méditerranée. Carthage n'a pas dû y échapper

A priori, d'ailleurs, cette « présence réelle » était très problématique : d'abord parce que, comme nous l'avons vu, l'expression בגו n'implique pas nécessairement pareille conception ; ensuite, parce que la théorie même sur laquelle cette conception se fonde est un pur postulat, sans preuves directes pour la religion phénicienne. Je crains même que, dans tous les autres cas où l'on a tenté de l'appliquer, on ne l'ait fait en renversant l'ordre chronologique et logique des faits (1). C'est assurément mettre la charrue avant les bœufs que d'imaginer l'objet religieux aniconique *avant* la divinité *concrète* dont il se trouve être *pour nous*, à un moment donné de l'histoire, la matérialisation cultuelle ou le symbole. S'il y a eu des dieux-montagnes, ils ont naturellement commencé par être des dieux-*de*-la montagne et n'ont jamais cessé de l'être ; le Ζεὺς Μάδβαχος ou Βωμός est sûrement resté *le* dieu-*de*-l'autel, malgré toutes les apparences contraires ; le מותב des Nabatéens ne s'est révélé jusqu'ici que comme *le* Siège-*de*-Dusarès et צלם n'a jamais pu être que le צלם *d'*un dieu X, si vraiment on doit y voir un appellatif originel. Même à Hiérapolis de Syrie — centre religieux s'il en fût — où se trouvait, au dire du Pseudo-

plus que le reste des établissements phéniciens du monde hellénistique, où l'épigraphie grecque a imprimé une marque plus sensible sur l'épigraphie locale. Pour tout dire, il me semble que des Sémites, même Africains, n'auraient jamais abouti à cette formule si caractéristique, sans une certaine action de présence exercée sur eux par les formules grecques. Il faut d'ailleurs peut-être accorder une part notable d'influence, dans la *fixation* du type punique, à l'épigraphie romaine, dont les anciens modèles dédicatoires sont identiques à ceux des Grecs et comportent très souvent l'ellipse du verbe. En tout cas, ce qui ne me paraît faire aucun doute, c'est que le נֶדֶר innommé ou sous-entendu de notre formule est beaucoup moins l'objet qui porte la dédicace que l'acte même de l'offrande, de l'hommage religieux accompli à la suite d'un vœu : cela explique pourquoi l'objet est souvent un simple pierre, à peine ravalée. [Pour une explication très différente du *Neder* punique, cf. maintenant Lidzbarski, *Theolog. Literaturzeitung,* 1909, col. 133, dont je ne puis accepter la conclusion finale. — 4 Mars].

(1) Voir, p. ex., pour les religions de la Grèce, W. de Wisser, *De Graecorum diis non referentibus speciem humanam,* 1900, et pour les religions sémitiques, M. Dibelius, *Die Lade Jahves* (« Forschungen z. Relig. u. Literat. d. Alt. u. Neuen Testam. » Heft 7, 1907). Ces deux auteurs me semblent résumer les travaux antérieurs. Les découvertes récentes de Crète sont encore interprétées par plusieurs sur la base des principes mis en vogue par Wolfgang Reichel. Et cependant ce vigoureux esprit avait commencé par

Lucien (*De Syria Dea* § 34), un trône *vide* du Soleil, le culte rendu à ce trône se rattachait *directement* à celui de l'astre du jour, *que tous pouvaient voir*, ajoutait non sans malice le sceptique pèlerin. On raisonnera de façon analogue au sujet de tous les sièges divins mentionnés dans l'épigraphie syrienne comme faisant partie du mobilier des temples (1).

A mon humble avis, ce qu'on a le plus souvent perdu de vue dans la discussion de ces problèmes, c'est une distinction commandée par le simple bon sens. On a oublié *pratiquement* que l'évolution mentale d'une religion est toujours en avance, parfois très considérable, sur l'évolution de ses formes extérieures et sensibles. Un « bétyle » pourrait parfaitement représenter, par exemple, une divinité originellement conçue comme anthropomorphe : il est resté informe, soit ; mais il peut être une survivance de cet âge reculé, où l'art n'existant pas encore, un caillou, un *signe* quelconque, *dans des conditions données*, suffisait à remplacer la vue immatérielle, mais iconique, de la divinité. Le stade aniconique est toujours, non pas nécessairement une dégénérescence, mais une forme cultuelle de nature essentiellement secondaire ; s'il se présente aujourd'hui à nous comme la première manifestation tangible d'une religion de primitifs, c'est que, par son âge même, il appartient à une civilisation au sein de laquelle toute autre forme extérieure était pratiquement impossible (2).

---

une déclaration lumineuse, qu'il est bon de rappeler, aujourd'hui qu'on répète sans cesse, après lui, les mots troublants de *Throncultus, Altarcultus*, etc. : « Ein Thron, vor dem sich eine Culthandlung vollzieht, muss derjenige eines Gottes sein. Ein leerer Thron ist aber natürlich selbst nur ein Cultusgeräth und kann den Gegenstand des Cultus nicht bilden.... Da natürlich niemand daran denken wird, eine Gottheit sei jemals in Form eines Stuhles verehrt worden, so... der sichtbare Thron ist errichtet für einen unsichtbaren Gott, und diesem, nicht dem Stuhle, gilt der religiöse Dienst..» (*Ueber vorhellenische Goetterkulte* p. 5-6.) Comment, après cela, en est-on arrivé à identifier le trône et l'autel, l'autel et le dieu ? Il est d'autant plus difficile de se l'expliquer, que les tenants de cette évolution en placent le début à des époques très reculées, et admettent, par contre, que les concepts religieux du paganisme antique sont allés sans cesse s'épurant et se spiritualisant, jusqu'au triomphe définitif du christianisme ! (Voir sur Reichel, le jugement sévère, mais justifié, de Furtwängler, *Die antike Gemmen*, III, p. 45, note 2).

(1) Cf. Jalabert, *MFO*, II, p. 279.

(2) L'évolution de la *nefeš* funéraire en pays sémitique est très instructive à cet

Au reste, la théorie « du trône et de l'autel » tient si intimement à l'idée qu'on se fait des origines de la religion en général, qu'on ne saurait la discuter à fond sans soulever des questions de principe qui n'ont pas leur place ici.

Mais, même en admettant le bien-fondé total de cette théorie, il reste évident que le monument de Ḫirbet aṭ-ṭayibeh n'a rien à voir avec elle. S'il en était autrement, cet ex-voto prouverait précisément, et sans réplique, l'impuissance d'un Phénicien à concevoir une divinité en dehors d'une représentation iconique, puisqu'il contient l'image même de la déesse à laquelle il est offert. Il ne la contiendrait pas, d'ailleurs, qu'il resterait toujours un simple ex-voto, par lui-même sans connexion nécessaire avec la théorie mise en avant pour corroborer l'interprétation de son épigraphe (1). Ce qu'il aurait fallu prouver avant tout, — parce que le texte n'en dit absolument rien, — c'est que le laraire intime d'Abdoubast était vide de toute image tangible d'Astarté jusqu'au moment où le dédicant y introduisit son ex-voto ; et si la chose était prouvée, il faudrait forcément supposer que l'introduction de cet objet était, en même temps, l'acte de consécration de cette chapelle privée à la déesse : ce qui

---

égard : on sait combien furent profondes les attaches de la religion et du culte des morts dans l'antiquité païenne. A l'origine de l'art, une simple pierre dressée suffisait à représenter à l'esprit des survivants la *personnalité* absente du défunt : or, rien ne prouve que l'emploi du mot nefeš soit postérieur à un stade anthropomorphe quelconque de la stèle funéraire, dans les pays où ce mot a été d'un usage courant ; d'autre part, l'on sait que la pierre tumulaire, brute ou à peine équarrie, se retrouve, avec le même nom, jusqu'en pleine époque chrétienne. — Dans le même ordre d'idées, cf. l'évolution *lapidaire* du « cône de Tanit » en Afrique : Carton, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions, Savants étrangers*, t. XII, 1re partie, 1908, p. 56 seq. M. Carton, dans ce mémoire comme dans beaucoup d'autres, voit dans le « cône de Tanit », une représentation phallique originelle : c'est une pure erreur. (Cf. R. Smith, *Die Religion der Semiten* (R. Stübe), p. 160). — Comme type possible de dégénérescence, c'est-à-dire de passage d'une figure anthropomorphe à une forme d'*autel* ou de *trône*, cf. Brandenburg, *Kleinasiatische Untersuchungen*, dans l'*Orientalist. Literaturzeitung*, 1907, 360 et 1908, 109. Je reviendrai sur le cippe funéraire dans la suite de ces notes.

(1) Cf. Renan, qui, à propos du trône votif mentionné dans l'inscription de Teima (*CIS*,II, n° 114), renvoie très justement et sans commentaire, au trône de même nature et vide, paraît-il, découvert par lui à Oumm el-ʿAmad (*Revue d'Assyriol.* I, p. 42).

changerait totalement le sens du problème (1). Il y a plus encore : si la conclusion de M. Clermont-Ganneau était certaine et si la théorie « du trône et de l'autel » doit signifier quelque chose en l'espèce, nous aboutirions logiquement à cette conséquence inéluctable que, chez les Phéniciens, de basse époque au moins, le sanctuaire maçonné lui-même pouvait être un objet de culte, absolument au même titre qu'une statue divine ou tout autre simulacre incorporant la divinité ! C'est là, si je ne m'abuse, un nouveau postulat dénué de preuves et que repousseraient les partisans les plus décidés du système Reichel-de Wisser (2).

Pour toutes ces raisons, il me paraît certain que notre monument : 1°) n'apporte aucune confirmation à la théorie du trône et de l'autel, puisqu'il la contredit plutôt ; 2°) qu'il n'en recevrait aucune, s'il fallait nécessairement opter pour le sens proposé par M. Clermont-Ganneau.

---

(1) On peut étudier maintenant inscription si intéressante de Siagu, dont le texte a été publié par M. Dussaud, d'après M. Ph. Berger, son premier déchiffreur (*Revue de l'histoire des religions*, 1908, II, p. 155). Il est bien évident que si les dieux *entrent* dans les sanctuaires préparés pour eux, ils le font sous la forme de simulacres *matériels* ; et ce qui le prouve péremptoirement, c'est qu'après les dieux viennent les *vases à libation*, les *bassins*, etc., tous objets demandant leur tour de consécration, comme les images divines. M. Dussaud a essayé d'exposer ce rite de consécration dans le très court commentaire qu'il a ajouté à la traduction du texte, sur lequel il est d'ailleurs revenu depuis, à propos d'un sanctuaire syrien récemment découvert à Rome (*ibid.*, p. 308.) Je ne puis cependant admettre, avec lui, que les dieux sont censés *descendre* du ciel. Rien n'autorise cette traduction des mots :

בא האלנם אל עלת המקדשם אל

car le mot עלת (*in*, à l'accusatif) est identique à celui de la ligne 6 (*in*, sans mouvement), où il s'agit des vases et des bassins (cf. *CIS*, I, n° 166, ligne 6), et le verbe בא n'a jamais signifié « descendre », mais simplement « venir ». Au reste, même en donnant à עלת le sens de « sur », on n'aboutirait à rien de satisfaisant, car, pour prendre possession de leurs sanctuaires, les dieux n'auraient pu *descendre sur* les temples, mais *dedans* ! Le texte dit donc tout simplement que les dieux vinrent dans leurs sanctuaires, c'est-à-dire qu'on les y transporta *solennellement*. Je constate, dans le dernier article de M. Dussaud, que l'expression employée par M. Clermont-Ganneau (« présence réelle ») semble avoir déjà fait du chemin !

(2) Cf., p. ex., R. Leonhard, *Die paphlagonischen Felsengraeber und ihre Beziehung zum griechischen Tempel*, 1907, p. 27 ; « Kultstätte war der Tempel — von den Mys-

Mais revenons à notre texte. Je crois avoir montré qu'il est, somme toute, du type usuel des dédicaces phéniciennes. D'autre part, j'ai avancé que si le sens de *sanctuaire* doit être attribué au mot QDŚ, il ne peut plus s'agir d'un sanctuaire privé, mais bien d'un sanctuaire collectif. La conclusion s'impose, puisque la seule raison pour lequel QDŚ était devenu un oratoire domestique, c'est que les mots אש לי lui étaient rattachés syntactiquement. Avec le sens général de sanctuaire, l'inscription se traduirait donc :

A ma maîtresse, Astarté, qui est dans le sanctuaire ;
(Ex-voto) dont je suis l'auteur, moi, Abdoubast, etc.

Peut-on adopter cette traduction ? Assurément ne rien ne s'oppose à ce que chez les Phéniciens, comme chez les Hébreux, le mot קדש ait pu avoir le sens de sanctuaire. Chez ces deux peuples voisins, מקדש a bien également le même sens et a été d'un usage courant. D'autre part, le vocabulaire phénicien nous est trop imparfaitement conservé pour que nous puissions, a priori, en exclure un mot très fréquent dans un idiome apparenté. A la vérité, le mot phénicien usuel pour désigner un temple proprement dit est בת « maison », mais בית apparaît aussi en hébreu dans le même sens, et, qui plus est, appliqué au Temple par excellence, celui de Jérusalem. Les analogies existent donc et il semble qu'on puisse adopter le sens de sanctuaire. Dans ce cas, la première ligne de notre texte pour-

---

terientempeln abgesehen — nie ; das blieb der Altar, welcher vor dem Tempel seinen Standort hatte. Der Tempel war mehr ein Gebäude der Repräsentation, als des Kultus ». Les mêmes idées avaient été déjà nettement exprimées par R. Smith, *Die Religion der Semiten*, p. 150 ; cf. encore, sur la théorie du trône et de l'autel, les distinctions auxquelles il aboutit logiquement, p. 158-161.

On n'opposera pas, j'espère, le Ζεὺς Ναίος - Νάϊος - Νᾶος - Ναός de Dodone (Th. Reinach, *Rev. Arch.* 1905, II, p. 100-102), encore moins le ναὸς Ἀειχάλας de *Wadd.* 2562 g ; pas davantage le n. pr. גרהכל (*CIS*, I, n° 112). Pour le premier, — le *Zeus-temple* ou le *Zeus-arche* de M. Th. Reinach, — rien ne me paraît moins fondé que la *conclusion* du savant helléniste. Pour le second, M. Clermont-Ganneau lui-même, après Renan d'ailleurs, a fait de sages réserves (*RAO*, VIII, p. 82). Quant au dernier, à supposer que הכל soit identique à היכל — ܗܝܟܠܐ, rien n'obligerait à voir dans cet élément composant un dieu : cf. encore Clermont-Ganneau, (*ibid.* VI, p. 301), qui a très judicieusement rapproché notre n. pr. de Ἱερόδουλος du *CIG*, 5603.

rait avoir une signification très simple : .... *A l'Astarté du sanctuaire*... Mais elle serait encore susceptible d'un sens plus précis, si l'on voulait insister sur les mots אש בגו : dans ce second cas, l'inscription nous apprendrait peut-être qu'une statue d'Astarté, seule ou avec d'autres, se trouvait placée dans une partie très reculée du temple ; ou bien encore—ce que nous savions déjà — que les ex-voto étaient, dès le début, rangés en dehors du sanctuaire, par exemple, dans le portique, ערפת , ou même en plein air, comme on l'a constaté positivement dans plusieurs téménos africains. Tout cela reste évidemment possible et c'est bien à cette explication qu'il faudrait définitivement s'arrêter, si toutes les autres étaient inadmissibles. Je crois néanmoins, dans l'état actuel de nos connaissances et pour ce qui concerne notre monument en particulier, que le sens du mot QDŚ est plus probablement celui que je propose, à savoir, *objet-saint, sacrum,* ἱερόν.

*
* *

Voici les raisons qui me font pencher très fortement vers cette interprétation.

Jusqu'ici on ne peut citer aucun exemple *certain* de l'emploi, en phénicien ou en punique, du mot קדש dans le sens de « sanctuaire ». Aussi bien, M. Clermont-Ganneau est-il obligé de supposer que, dans notre texte, ce mot a peut-être été employé « pour marquer la différence entre l'oratoire privé et le sanctuaire public et collectif », désigné habituellement par מקדש . Cependant, si l'on fait attention qu'une bonne partie des inscriptions phéniciennes et puniques sont des dédicaces religieuses, on reste passablement étonné que le mot קדש , qui y figure d'ailleurs assez souvent, ne s'y soit jamais présenté de façon certaine, avec le sens de sanctuaire (1). Cela ne viendrait-il pas plutôt de ce que מקדש servait à désigner le sanctuaire privé, aussi bien que le sanctuaire collectif ? On

(1) L'avis des spécialistes, sur ce point, est flottant : cf. en particulier, Lidzbarski, *Ephem.*, II, p. 62, et antérieurement, *ibid.*, I, pp. 46-49 et 303 ; II, p. 62 et Clermont-Ganneau, *RAO,* III, p. 323-347, qui n'a pas varié dans la suite. Cf. encore Halévy, *Revue sémit.*, IX, p. 273.

objectera, sans doute, que, dans l'hypothèse de M. Clermont-Ganneau, il s'agit exclusivement de sanctuaire *privé ;* mais, si, comme je crois l'avoir montré, les mots אש לי de notre texte ne doivent pas se rattacher directement au mot קדש , le fait même de l'existence de ces oratoires domestiques demanderait à être préalablement prouvé. Il est certainement surprenant que dans aucun des textes phéniciens et puniques où le mot קדש apparaît, on ne puisse songer à un sanctuaire privé (1).

Mais, même sans faire intervenir ici cette considération, qui, au point où j'en suis de mon raisonnement, tournerait au cercle vicieux, je crois, jusqu'à preuve décisive du contraire, que le mot קדש n'a pas été usité, en phénicien, dans l'acception générale de « sanctuaire ».

En effet, il paraît d'abord assez probable que dans קדש « le Saint » et קדש הקדשים « le Saint des Saints », nous avons deux expressions spécifiquement hébraïques et caractéristiques du sentiment profondément religieux du peuple d'Israël (2). La forme primitive de ces expressions les rapporte, d'ailleurs, indubitablement au type בית־ ou מקומ־, et en fait sémantiquement, les équivalents exacts de מקדש . D'autre part, si l'on peut soutenir que, dans certains cas, le mot מקדש , en phénicien comme en hébreu, désigne un lieu saint, sans spécification, soit le ḥaram en général, dans d'autres, le même terme a une signification beaucoup plus restreinte et représente, sans contredit, une partie spécialement consacrée du temple. Tel est, par exemple, le cas pour une inscription assez ancienne de Gozzo, *CIS,* I, n° 132, où, deux fois au moins, מקדש s'oppose à בת , comme la partie au tout : lig. 2, מקדש בת צדמבעל ; lig. 3, מקדש בת עשתרת . Nous retrouvons la même formule dans une inscription néopunique publiée par M. Clermont-Ganneau (*Rép.* II. n° 662) : lig. 1. מקדש בתא « le sanctuaire de son temple. » Il semble donc bien que, pour désigner ce

---

(1) Ces oratoires ont dû cependant exister : les seules analogies avec les religions voisines le laisseraient supposer. Je me demande seulement si l'on doit admettre qu'on y plaçait des ex-voto, avec dédicaces plus ou moins ronflantes, comme dans les sanctuaires publics.

(2) Je ne puis que renvoyer sur ce point au t. II des *Studien z. semitischen Religionsgeschichte* de Baudissin.

que les Juifs auraient appelé elliptiquement קדש , le mot מקדש suffisait en phénicien ou en punique.

Mais il y a plus encore, et, sur ce point, la correspondance de l'hébreu et du phénicien offre une garantie positive, le mot phénicien קדש pouvait fort bien désigner un objet offert à la divinité, un ex-voto. Dans la grande inscription de Maktar, nous le retrouvons au pluriel dans une liste de constructions faites pour un temple : un sanctuaire d'abord, מקדש; puis des parvis, חצרת , enfin une boutique ou dépôt de QDŚ : חנת קדשם . Or, parmi ces choses, pour lesquelles il fallait des appartements *ad hoc*, on doit ranger non-seulement les objets nécessaires au culte, mais encore très probablement les offrandes ou ex-voto des fidèles : on comprend que, dans le devis d'un temple, l'architecte phénicien ou carthaginois, ait toujours dû réserver une pièce pour ces objets qui finissaient par s'accumuler dans les lieux où ils étaient exposés et devenaient, à la longue, un obstacle à la circulation. Inutile d'insister. Et ce qui rend le texte de Maktar particulièrement précieux pour ma thèse, c'est que, d'autre part, il exclut, comme le précédent, la vraisemblance de l'emploi du mot קדש pour *sanctuaire*. Nous pouvons donc, jusqu'à preuve certaine du contraire, conclure que là où en hébreu nous aurions קדש ou même קדש הקדשים (1), en phénicien nous avons régulièrement מקדש . Rien n'est encore venu troubler cette correspondance, presque universellement reconnue, et particulièrement défendue par M. Clermont-Ganneau lui-même (2).

Tout ce qui précède, je le reconnais, n'est pas entièrement assuré : une découverte future pourrait le réduire à néant. Mais, pour le texte concret de Ḫirbet aṭ-ṭayibeh, il y a lieu de mettre en avant une dernière présomption, qui me paraît décisive. La voici.

J'ai toujours supposé jusqu'ici que l'expression בגו était aramaïsan-

---

(1) Ici encore je dois renvoyer à Baudissin, *op. cit.* pp. 42, 52 seq., 62 et 129 seq., où l'auteur démontre la relativité de ces deux expressions dans le langage biblique.

(2) Voir surtout le savant commentaire qu'il a consacré à l'inscription de Maktar, *RAO*, III, pp. 323-329. Cf. encore *CIS*, I, n° 166, ligne 3, où le mot קדש, qui n'y signifie pas nécessairement « sanctuaire », précède le mot חדרת, connu par d'autres monuments, et susceptible du sens de « adyton », partie reculée et réservée d'un sanctuaire.

te et signifiait « dans, à l'intérieur de ». M. Clermont-Ganneau l'a évidemment prise aussi dans la même acception, et avec sa nuance la plus forte. Cette préposition serait nouvelle, non-seulement en phénicien, mais même dans la langue qui s'en rapproche le plus, l'hébreu. En bonne règle philologique, nous aurions dû, l'un et l'autre, nous demander d'abord si nous étions suffisamment autorisés à reconnaître un aramaïsme dans notre texte, en dépit de sa date récente. Or, le mot גו existe en hébreu et en phénicien. En hébreu, il signifie d'abord *corps* et *corporation* : la tradition massorétique le vocalise alors גֵּו. C'est avec ce sens que le mot est employé dans l'intéressant décret honorifique bilingue du Pirée, dit « de la couronne », où il rend, avec toute la justesse désirable, le terme consacré de κοινόν. Si nous lui donnions cette valeur dans notre texte, nous pourrions déjà raisonnablement traduire QDŚ par *objet consacré* : l'auteur de la dédicace aurait voulu dire explicitement que l'image de sa déesse se trouvait sculptée dans le corps, c'est-à-dire dans le *bloc* de son ex-voto (1). C'est évidemment possible dans ma traduction, tandis que c'est impossible dans celle de M. Clermont-Ganneau : l'intérieur, le vide d'un sanctuaire, si petit fût-il, n'a jamais pu être conçu comme solide. Je crois néanmoins que ce n'est pas là le sens précis de notre texte.

En effet, le mot hébreu גו, vocalisé encore גֵּו ou גַּו, a un second sens, celui de *dos, partie postérieure* d'une chose, qu'on se représente comme *convexe* ou *concave* (2). D'autre part, l'identité originelle des thèmes fournissant respectivement le sens de *corps* et de *dos* est suffisamment établie, et il n'y a pas lieu de mettre en doute l'existence du phénicien גו, *dos*, à côté de גו, *corps*. La racine primitive est d'ailleurs *gemeinsemitisch*, comme disent les Allemands. Cela étant, y aurait-il témérité à traduire בגו par « dans le dos », c'est-à-dire *dans le dossier*, et par suite, à voir défi-

---

(1) C'est peut-être ce même sens qu'il faut donner à l'expression בגו, dans un texte *araméen* d'Eléphantine, où il intervient à propos de *planches* (cf. Lidzbarski, *Ephem.* II, p. 217, dont la traduction est la plus vraisemblable). Malheureusement, le papyrus qui contient ce texte est très fragmentaire, et l'on ne peut se prononcer avec assurance sur ce point, qui aurait une importance philologique réelle.

(2) Cf. E. Landau, *Die gegensinnigen Woerter im alt- u. neuhebraeischen*, 1891, p. 91.

nitivement dans קדש, l'objet même consacré et offert par Abdoubast à sa déesse (1) ?

Cette lecture, si simple et, en somme, si conforme aux singularités plastiques de notre monument, je n'y ai pensé — faut-il l'avouer ? — que tout récemment (21 Janvier 1909), alors que la nécessité de la coupe du texte m'a paru évidente il y a déjà huit mois, à un moment où je n'avais pas le loisir d'en parler. Il est étonnant qu'elle ne soit pas venue non plus à l'esprit de M. Clermont-Ganneau, car rien n'est plus frappant dans notre trône que la présence de ces deux stèles proéminentes formant, presque à elles seules, le dossier, et laissant si peu de place au siège proprement dit qu'on peut, sans crainte, les tenir pour la partie principale de l'ex-voto. Nous avons certainement mis l'un et l'autre une hâte excessive à publier nos premières lectures. Aujourd'hui que nos communes précipitations ont cessé, il n'aura peut-être pas été inutile de ramener l'attention des savants compétents sur un monument sans doute très intéressant, mais, qui, dans la première effervescence de la discussion, avait pris une importance exceptionnelle (2). Qu'il faille en rabattre, c'est ce dont on ne saurait douter, si l'on veut bien adopter, au moins comme très probable, la traduction suivante, résumant les développements précédents :

---

(1) Qui sait même si, dans l'idiome de notre dédicant, קדש ne signifierait pas précisément « trône » ou encore plus spécialement « siège divin » ? Cela ne serait assurément pas plus surprenant que toute cette liste de mots arabes dérivés du thème קדש, — قدس *assiette*, قادس *grand navire*, قداس *pierre d'abreuvoir*, etc, etc., — sur lesquels on a déjà plus d'une fois appelé l'attention et dont le lien commun est une idée de *vaisseau*, d'objet destiné à contenir quelque chose ?

(2) Je suis toutefois assez surpris que, sauf le R. P. Lagrange (*Rev. Bibl.* 1908, p.314) et M. Ph. Berger, dans une séance de l'Académie (24 Janvier 1908), les historiens des religions orientales n'aient pas dit leur mot sur la question : je n'ai, du moins, rien relevé de particulier dans les Revues à ma portée. Faut-il attribuer cette abstention à un sentiment de scepticisme ou bien d'acquiescement ? Je ne sais. Je croirais plutôt qu'on a été généralement déçu de ne pas trouver dans ma première publication la reproduction de l'estampage adressé à l'Académie, reproduction qui eût permis de contrôler la correction fort juste de M. Clermont-Ganneau. D'autre part, je sais que fort peu d'orientalistes lisent ou sont à même de lire la revue arabe *Al-Machriq*, où tous les éléments de contrôle étaient cependant fournis depuis le mois de mars 1908.

A ma maîtresse, Astarté, qui est (figurée) dans le dossier de l'objet-saint ;

(Ex-voto) dont je suis l'auteur, moi, Abdoubast, fils de Bodba'al.

Cette traduction, je pense, n'a plus rien de suspect philologiquement: elle nous apprend tout simplement que le dédicant offrait à Astarté un objet votif dans lequel il avait voulu graver l'image de sa déesse, — détail que l'objet lui-même exprimait déjà plastiquement. La formule épigraphique employée par Abdoubast peut paraître écourtée ou insolite, mais elle est aussi sémitique qu'elle pouvait l'être sous les influences étrangères dont j'ai déjà essayé de dégager la trace. En proposant sa propre lecture, M. Clermont-Ganneau faisait observer que la formule de notre texte se ramenait au type τῇ θεῷ ὁ δεῖνα : cela n'est pas exact. Le verbe y était omis, c'est vrai ; mais la formule invoquée n'y trouvait aucune application. Le type auquel se ramène la traduction de M. Clermont-Ganneau, est, synctactiquement, le plus simple, le plus sémitique de tous : τῇ θεῷ , avec des compléments circonstanciels, où le nom du dédicant n'apparaît, pour ainsi dire, qu'accidentellement, et sans rapport direct avec l'acte même de la consécration, tel que l'exige la formule τῇ θεῷ ὁ δεῖνα. Je ne puis que renvoyer encore aux considérations générales que j'ai développées précédemment, et qui résolvent la seule objection sérieuse d'ordre épigraphique qu'on pourrait opposer à ma lecture. J'insisterai seulement sur un point : bien qu'ayant apparemment contribué à fixer le type usuel des dédicaces phéniciennes d'époque hellénistique, la formule alléguée par M. Clermont-Ganneau ne s'est peut-être pas encore présentée une seule fois dans nos textes sémitiques. Dans l'inscription de Gerṣaphon (*Rép.* II, n° 535), il y a tout lieu de le croire, le mot qui suit אש, à la 4e ligne, est un *verbe*. La conjecture du savant maître (*RAO*, VIII, p. 126), quoique préférable à celle de M. Lidbzarski (*Ephem.* II, p. 169), est encore trop hypothétique, philologiquement, pour être admissible. A mon avis, la dédicace, car c'en est une, serait de forme insolite : « Un tel [est celui] qui a *dédié* (ou tout autre verbe analogue, plutôt de sens *intransitif*) à telle divinité. » Pareille formule accuserait peut-être une influence égyptienne, et le mot même הלך, que je tiens pour le verbe, serait un em-

prunt direct à la terminologie sacrée de l'Egypte (1) : on pourrait consulter un égyptologue. Cette hypothèse est d'autant plus plausible que l'objet même qui porte la dédicace est une Isis purement égyptienne, alors que le dédicant l'offre à Astarté, sa déesse nationale. Quoi qu'il en soit, on ne saurait faire fond sur ce texte d'interprétation malaisée, ni comme confirmation, ni comme point de départ.

Un seul monument nous offrirait peut-être la formule elliptique : c'est le curieux médaillon en or découvert par le R. P. Delattre dans la nécropole de Douimès. (*Rép.* I, n° 5). Le fait serait important, car le caractère paléographique de la légende oblige à remonter jusque vers le VIe siècle et accuse une origine plutôt phénicienne que punique. Mais rien n'est moins assuré que les lectures proposées par MM. Berger et Lidzbarski (*loc. cit.*). D'ailleurs, par ses dimensions et sa destination, non moins que par l'imprévu de son contenu, ce singulier monument échappe à toute règle épigraphique et même à toute logique. Aussi bien, est-ce avec raison que M. Clermont-Ganneau n'a pas jugé opportun de l'invoquer à l'appui de sa thèse (2).

*
* *

Si tout ne nous trompe, la nouvelle interprétation du texte de Ḫirbet aṭ-ṭayibeh, plausible en soi, offre encore l'avantage de nous ramener à des réalités tangibles, en rendant compte des particularités qui font de notre trône un monument à part. Le dernier pourquoi de ces particularités peut nous échapper, mais le fait même qu'elles se trouvent avoir leur expression dans l'épigraphe, me semble précisément prouver qu'elles devaient être insolites pour les Phéniciens de l'époque, comme pour nous.

---

(1) Les emprunts de cette nature ne sont pas rares dans l'épigraphie sémitique de l'Egypte ; voir, p. ex., *CIS*, II, n°s 122, 123, 141, etc.

(2) Dans son *Recueil*, V, p. 152, n. 2, le savant orientaliste a eu l'occasion de placer son mot sur l'énigmatique médaillon ; mais comme il ne propose aucune traduction du texte, il est difficile de savoir si, lui aussi, le coupe en deux comme ses devanciers.

L'ensemble du monument ainsi expliqué, on est libre, bien entendu, de le placer où l'on veut : dans un oratoire privé aussi bien que dans un sanctuaire public. Je serais plutôt pour la seconde alternative, comme étant la plus commune et partant la plus vraisemblable ; mais s'il fallait opter pour la seconde, on ne se heurterait plus à aucune invraisemblance intrinsèque, comme dans l'interprétation de M. Clermont-Ganneau. Comment croire, en effet, qu'Abdoubast ait pu écrire que le sanctuaire lui appartenait, si c'était son oratoire *domestique* ? Ce sont là des choses qu'on dit dans des temples ou d'autres endroits fréquentés par le public : il est parfaitement oiseux d'en faire parade chez soi, même lorsqu'on est sémite. Tout au plus, aurait-on pu supposer que le dédicant était absent (1) et avait chargé un tiers d'offrir son hommage personnel à la déesse présente dans son laraire : mais est-ce beaucoup plus vraisemblable ? Mieux aurait valu peut-être—toujours dans l'interprétation de M. Clermont-Ganneau—admettre qu'Abdoubast, prêtre d'Astarté, possédait en propre, dans le sanctuaire public qu'il habitait, une petite enclave, un oratoire privé, une simple niche si l'on veut ; mais, ici encore, on rencontrerait des difficultés inextricables, car la question se reposerait de savoir si cet oratoire, cette niche était, oui ou non, exposée aux regards des fidèles. Quelle que soit la réponse, on aboutirait à supprimer soit la chapelle privée, soit la « présence réelle ». Je me suis même demandé si, par hasard, le dédicant, voulant bel et bien honorer la déesse informant son propre oratoire, n'aurait pas eu la fantaisie de lui offrir son ex-voto ailleurs, dans un sanctuaire public. La parade aurait été ici presque de rigueur et la traduction de

(1) De fait, l'absence de l'usuel démonstratif après הקדש autorisait singulièrement cette conjecture. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, dans ma nouvelle lecture, le même démonstratif n'est plus nécessaire, car la mention du dossier du trône le remplace surabondamment. Et cela même me confirme que je suis dans la bonne voie en donnant au mot קדש la valeur d'*objet consacré*. Lorsque je proposai la lecture qui n'admettait aucune coupe après ce mot, l'absence du démonstratif pouvait constituer une objection sérieuse. Aussi bien, ai-je supposé que la pierre devait être usée à l'extrémité de la 1[re] ligne (*Al-Machriq*, p. 169); mais l'objection était, *a pari*, valable contre la lecture de M. Clermont-Ganneau, et je passai outre, faute de mieux. Aujourd'hui, l'absence du démonstratif prouve — pour moi jusqu'à l'évidence — que nos deux interprétations étaient également inexactes.

M. Clermont-Ganneau excellente grammaticalement ; mais le cas serait par trop hypothétique et plus invraisemblable que tous les précédents.

Le problème était donc plus compliqué qu'il ne paraissait à première vue, et je n'ai pas épuisé la série des solutions dont il est encore susceptible, du moins philologiquement (1). Mais ici, texte et monument doivent se prêter un mutuel appui, et c'est pour avoir négligé le côté « plastique » de la question que M. Clermont-Ganneau a pu parler du trône de Ḫirbet aṭ-ṭayibeh comme d'un « trône vide où la divinité était censée et pouvait peut-être effectivement, sous la forme de quelque figuration plastique, venir prendre place pour recevoir les hommages des fidèles. » Parler ainsi, c'est presque fermer les yeux à l'évidence, puisque la figuration plastique y est positivement, sous la forme de deux grandes stèles, qui doivent bien représenter quelque chose. Et cette figuration est non-seulement réelle, mais elle passe, plastiquement et logiquement, *avant* celle du trône dans l'offrande d'Abdoubast (2). J'admets bien, moi aussi, que le monument de Ḫirbet aṭ-ṭayibeh est un « trône votif », une vraie miniature du siège sur lequel Astarté avait accoutumé de trôner dans ses sanctuaires ; mais pour que son dévot y ait sculpté son image et s'y soit fait aussi représenter en personne, par dessus le marché, il faut bien que son intention principale, sinon première, ait été de figurer une scène symbolisant son hommage.

(1) Ainsi, en supposant tout à fait prouvé que QDŚ = *sanctuaire*, on pourrait traduire אש לי par « qui est à *elle* » : c'est *possible* philologiquement, comme on le sait par plusieurs inscriptions phéniciennes, et cela cadrerait au mieux avec les conceptions religieuses des Sémites, pour lesquels le sanctuaire est avant tout la propriété du dieu. Il suffirait alors de mettre un point après אש לי et voir dans le reste de la dédicace comme la signature d'Abdoubast et l'exposant de sa présence matérielle, côte à côte avec la déesse, dans le dossier du trône.

(2) Bien qu'il ait accepté sans sourciller la lecture de M. Clermont-Ganneau, le R. P. Lagrange a objecté que notre trône ne pouvait être destiné à recevoir d'autres simulacres : ces derniers auraient caché l'image de la déesse gravée dans le dossier (*loc. cit.*). L'observation porterait, si M. Clermont-Ganneau a vraiment pu penser à une statue mobile pour notre trône. En tout cas, je dois le répéter, la disposition des stèles est telle, qu'elles occupent presque tout le siège et qu'il serait très difficile d'y faire tenir d'aplomb une statuette de deux décimètres de hauteur.

Il me reste d'ailleurs à répondre directement à une dernière objection qui, si elle était fondée, mettrait d'un coup à néant les conclusions de ce trop long mémoire. J'ai cru, dès le début, et je crois toujours que les deux stèles figurent respectivement la déesse et son dévot. Cette dualité (1), dans des conditions de similitude aussi frappantes, est certainement de nature à inspirer quelques doutes. J'avoue même que, si l'on n'avait, pour se prononcer, que ces figures assez grossièrement sculptées dans une matière ingrate, et malheureusement toutes deux incomplètes, on resterait tout à fait hésitant. Et à supposer, par exemple, que l'inscription fît mention de deux dédicants à la fois, on serait naturellement porté à les y voir l'un et l'autre, tant est étroite la ressemblance des deux effigies (2). Néanmoins, tout bien considéré, il n'y a pas lieu d'hésiter. Le trône qui sert de support commun aux stèles est bien un trône *divin*, et de la forme la plus usuelle aux basses époques de l'art phénicien (3) :

(1) Lorsque je vis, pour la première fois, une mauvaise photographie du monument, sans pouvoir encore en déchiffrer le texte, je m'étais demandé si les deux stèles ne figureraient pas les fameuses roches ambrosiennes de la mythologie de Tyr, dont les monnaies locales donnent de si intéressantes représentations. Il n'en est rien évidemment ; mais une influence inconsciente et indirecte de ce type plastique sur notre monument me paraît très vraisemblable.

(2) Si la plante stylisée se trouvait placée entre les deux personnages, et si rien ne s'y opposait par ailleurs, on pourrait songer à la scène, très commune dans l'art oriental, des deux adorants, disposés symétriquement, à droite et à gauche de la plante sacrée. Les deux personnages y portent souvent un bâton à la main. Cf. en particulier (outre les innombrables gemmes et autres monuments d'art asiatique et chypriote) les graffites d'une vase sidonien, publié par M. Pietschmann, *Geschichte der Phoenizier*, p. 225. J'ai cependant bien des « Bedenken » contre ces graffites !

(3) Cf. Perrot-Chipiez, *Hist. de l'Art*, III, p. 425 seq. : le trône de Solunte rappelle d'assez près ceux de Ḫirbet aṭ-ṭayibeh et d'Oumm el ʿAmad. Pour les pierres gravées, cf. Lajard, *Culte de Mithra*, pl. 68, n°s 24 et 25 ; Ménant, *Glyptique*, II, fig. 232 ; Furtwängler, *Die antiken Gemmen*, pl. 7, n° 12 ; pl. 15, n°s 2 et 4. Nous retrouvons partout les sphinx, et le sceptre dans la main de la divinité. Je possède moi-même plusieurs empreintes de monuments semblables, inédits. — Pour la plante stylisée, qui dérive évidemment de la palmette de type phénicien composite, j'ai déjà fait des rapprochements topiques (*CR, loc. cit.*, p. 591). Cf. en particulier, *Mission de Phénicie*, p. 671 et surtout la palmette du trône d'Oumm el ʿAmad (p. 707) ; Perrot-Chipiez, III, p. 130 seq. ; Delattre, *CR*, 1900, pp. 500 et 1901, p. 595, fig. 15 ; A. Mayr, *Aus*

dès lors, *a priori*, on doit restituer au moins une des stèles à la déesse. Et de fait, il est visible, même sur les photographies, que le personnage de



Fig. 5

droite ne peut être qu'Astarté bénissant son dévot. Quant au second personnage, on ne parvient pas à en saisir les traits aussi distinctement qu'on voudrait ; mais certaines différences de dessin, en particulier celles qui affectent les bras et les mains, lui donnent incontestablement la posture d'un orant. Nous avons donc, sous une forme insolite mais très originale, la scène accoutumée figurant l'acte d'adoration et d'offrande. Peut-être même pourrait-on conjecturer que cette scène est censée se passer dans

---

den phoenikischen Nekropolen von Malta, 1905, pp. 499-503 ; et, pour les comparaisons avec l'art chypriote, Ohnefalsch-Richter, *Kypros*... passim, Lajard et Furtwängler. — Sur le sphinx, comme symbole d'Astarté, cf. de Ridder, *Catalogue de la collection de Clercq*, V, p. 246.

le sanctuaire intime de la déesse, bien que le tableau soit actuellement transporté sur le trône de cette dernière : j'en vois un indice lointain dans l'ensemble d'un monument sidonien que j'ai déjà rapproché du nôtre (1). Il y a, d'ailleurs, dans le fait d'avoir couronné d'un entablement égyptien le rebord antérieur du siège, comme une préoccupation architecturale qui frappe singulièrement (2). Je m'arrête sur cette conjecture, que je donne pour ce qu'elle vaut.

Beyrouth, 26 Janvier 1909.

P. S. — 25 Mars. Je reçois, au dernier moment, le numéro de la *Revue d'Assyriologie* (VII, p. 50), dans lequel M. Ledrain nous donne la bonne nouvelle que le « trône d'Astarté » a pris place dans les galeries orientales du musée du Louvre. M. Ledrain dit que j'ai accepté la lecture rectifiée de M. Clermont-Ganneau : cela n'est pas tout à fait exact. La

(1) *CR*, *loc. cit.* p. 592 : c'est le cippe votif reproduit par Hamdy Bey dans *Une nécropole royale de Sidon*, p. 45. Un monument semblable, malheureusement très mutilé, m'a été montré à Sidon par Mme Veuve Durighello. Il provient de Helâliyé, d'un endroit où Macridy Bey et d'autres ont recueilli de nombreuses figurines archaïques : c'est du même point que proviendrait un troisième petit naos votif, anépigraphe, mais de style entièrement égyptien, qu'on m'a également montré à Sidon. Ce naos imite si parfaitement le type des sanctuaires égyptiens, qu'il a même les deux pylônes réglementaires : je ne puis malheureusement le publier, son possesseur ne m'ayant même pas permis d'en prendre un croquis. L'importance de ce monument pour la question des formes architecturales du temple de Salomon n'a pas besoin d'être mise en évidence. — Cf. encore la stèle de Lilybée, *CIS*, I, 138, pl. 29 et Perrot-Chipiez, III, pp. 253 et 309.

(2) Cette gorge égyptienne n'a peut-être aucune valeur spéciale dans le sens que j'indique ici. Il suffit d'admettre qu'on a imité un fauteuil égyptien (cf. Ohnefalsch-Richter, *Kypros*. . ., pl. 39, n° 2). Mais il se peut aussi que notre entablement représente le couronnement d'une base ou d'un soubassement du naos idéal auquel je fais allusion. Cf. Perrot-Chipiez, III, p. 310, fig. 233 ; Pietschmann, *op. cit.*, p. 205, et Carton, *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, *Savants Etrangers*, t. XII, 1re partie : ex-voto de Kenissia, p. 52 seq. et pl. II, n° 3.

lecture הקדש, au lieu de הקרב, est celle qui s'est offerte à moi dès le début, à Tyr, avant le nettoyage de la pierre, et c'est cette lecture que j'avais consignée dans mon carnet, puis complètement perdue de vue jusqu'au moment où, reparti pour un second voyage en Palestine, je vins à y songer de nouveau, en donnant au groupe ainsi restitué hypothétiquement, la valeur grammaticale que M. Clermont-Ganneau lui avait donnée du premier coup. J'étais donc arrivé à cette lecture indépendamment du savant académicien, mais je n'ai pu m'assurer de sa rectitude qu'au retour de ce voyage et après avoir consulté mon premier carnet, laissé à Beyrouth. Je crois utile de reproduire encore une fois cette feuille qui possède une vraie valeur documentaire, car la dernière lettre du mot a été tellement grattée par le propriétaire du monument après que j'ai eu pris ma première copie (1), qu'elle avait presque entièrement perdu sa forme lorsque j'ai cru y voir un ב. (Pour plus de détails, cf. l'art. cité d'*Al-Mach.*)

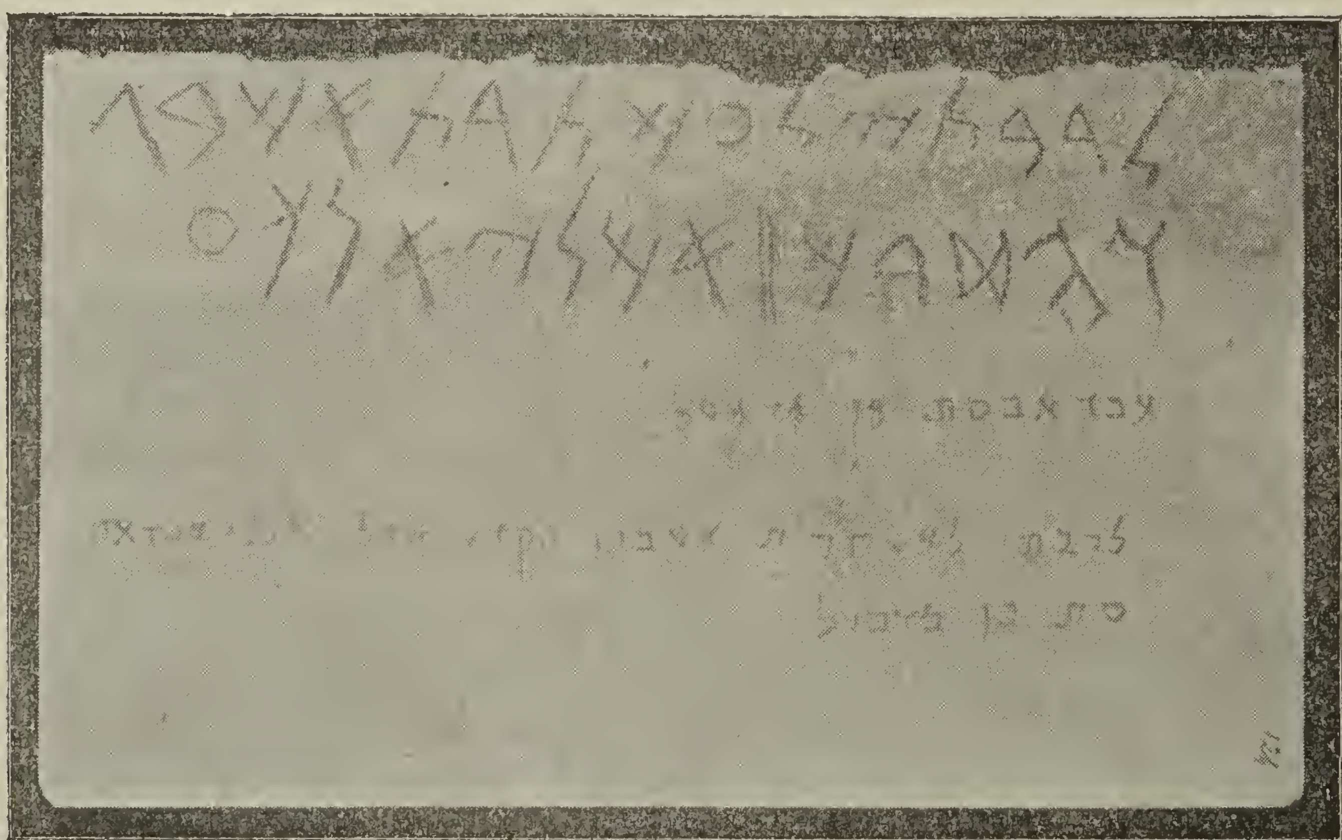


Fig. 6

(1) A cet endroit de la surface inscrite, le mortier de chaux dans lequel le bloc avait été noyé avait laissé une couche très adhérente, qui faisait supposer, en outre, l'existence d'autres lettres après le ש final. J'en étais moi-même convaincu, vu la marge restante ; et cela montre, une dernière fois, que l'arrêt du texte à la première ligne est bien anormal, comme je l'ai soutenu.

Je regrette de ne pas pouvoir adopter l'interprétation de M. Ledrain, et j'espère qu'après la lecture de la présente étude il aura moins de peine à se ranger à la mienne. Bien que son court article soit émaillé de fautes d'impression, je ne puis m'expliquer la disparition du mot אש à la 1re ligne du texte, qu'il reproduit en caractères hébraïques : la même suppression existe dans la traduction proposée.

Puisque l'occasion s'en présente, je dirai aussi un mot des inscriptions palmyréniennes publiées par M. Ledrain (*loc. cit.*).

P. 51. — Le n. pr. טמס n'a absolument rien à voir avec Θαιμης, ou תימא ou תימשא. Il est déjà connu sous les deux formes טמיס et טמוס (Simonsen, nos 49 et 50), toutes deux masculines. L'inscription est donc incomplète et nous n'avons qu'une partie de ce qui concerne le personnage féminin du médaillon. Cette partie se restituera :

x] ברת זב[דבול טמס אתתה

X, fille de Zabdibôl, ṬMS, sa femme (1).

P. 52. — בגדן = Ἀπολλόδωρος est très intéressant, et il n'y a pas lieu de le transformer en בלדן. Ce n. pr. a été déjà relevé, au moins une fois, par M. Sachau (*ZDMG*, 1881, p. 737), qui, malgré sa copie fort exacte, avait vu un ז dans la lettre finale. M. Lidzbarski (*Handb.*) l'a enregistré sous בגרן, qui, somme toute, est plausible, à côté de בגרת n. pr. masc. nabatéen. Mais l'équation posée par cette inscription bilingue invite à lire plutôt ד que ר, et à décomposer le n. pr. en ב־גד־ן, « par notre Gad », qui, sous cette forme, correspond suffisamment au théophore grec par lequel on l'a rendu.

P. 53. — תואל n. pr. fém. paraît assuré, si, comme je le crois, la re-

(1) טמס et טמוס avec טמיס pourraient être des transcriptions de n. pr. non sémitiques : peut-être Τόμις, ou Τομεῦς, ou Τυμεύς ou même Τιμαῖος, ou Τιμέας, ou encore Ταμώς. Si l'on préfère voir dans ce n. pr. un *surnom*, on pourrait le rapporter au thème araméen טמש ou mieux à l'arabe طمس, qui donne طميس, *aveugle*.

production est exacte. Il est très probablement du type תדמר - *Palmyra* et dérive du thème qui a fourni Οὐάελος - ואלו = ܘܐܠܘ (cf. Lidzb. *Handb.* s. v.).

P. 55. — Le cursif de ces deux inscriptions est très remarquable : c'est le négligé touchant à la barbarie, notamment dans les ל et le ש. חגי est plutôt à transcrire *Haggai.*

N. B. — *Par une regrettable inadvertance de l'opérateur, les deux phototypies de la pl. X donnent des images renversées de l'original.*

II. Fragment de stèle funéraire araméenne à Nîrab.

M'étant trouvé à Alep au mois d'octobre 1908, j'ai eu naturellement la curiosité d'aller voir Nîrab, où ont été découvertes jadis les stèles funéraires araméennes, si magistralement interprétées par M. Clermont-Ganneau (1) et aujourd'hui conservées au musée du Louvre. Mon but était d'abord de reconnaître, si possible, l'emplacement de la sépulture ; ensuite, de me rendre un compte exact de l'importance de cette localité antique. Grâce à la prévenante amabilité de notre Consul, M. Roque-Ferrier, auquel j'offre ici l'hommage de ma vive reconnaissance, je pus atteindre pleinement mon but. De cette courte excursion, j'ai rapporté une impression plus exacte que celle qu'on pouvait se former d'après les renseignements fournis à M. Clermont-Ganneau par ses divers correspondants.

Le savant orientaliste a très judicieusement mis en vue que la localité appelée Nîrab, dans l'antiquité comme aujourd'hui, devait avoir une certaine importance à l'époque où les stèles furent érigées. C'est probablement le cas de bien d'autres localités de la Syrie septentrionale, aujourd'hui déchues ou délaissées : Jibrîn (2), située à 20 minutes, à peine, au N.-E. de Nîrab, en est un exemple, entre cent. Là aussi on trouve des antiquités en beaux blocs de basalte, en particulier, les restes d'une église syrienne dont je parlerai ailleurs. On se fait aujourd'hui difficilement une idée de la prospérité de tous ces villages avant l'invasion musulmane. Si tous ne sont pas nommés dans les documents épigraphiques ou historiques dont nous disposons, il n'y a généralement rien à tirer de ce silence à leur endroit. Les fouilles seules peuvent nous renseigner sur l'importance respective de deux petites localités voisines, dont l'une a déjà livré quelques

(1) *Etudes d'archéol. orient.*, II, p. 182 seq.

(2) Cf. Maspéro, *Hist. anc.*, III, p. 35. Je n'ai malheureusement pas à ma disposition l'ouvrage de Peters, auquel renvoie M. Maspéro.

monuments. En tout cas, Nîrab n'a rien qui révèle l'emplacement d'une grande ville. Dans l'antiquité comme aujourd'hui, la grande ville de cette région, n'a guère pu être qu'Alep, destinée, par sa position même sur le Chalus, à servir de centre politique et culturel aux autres localités du plateau alépin (1). Il est néanmoins vrai de dire que les deux prêtres de Nîrab, dont on a retrouvé les stèles, étaient des personnages marquants, peut-être même les chefs administratifs de la ville. Mais, je le répète, Jibrîn pourrait parfaitement nous livrer un jour des monuments aussi importants que ceux de sa voisine, Nîrab.

Le tell de Nîrab n'a pas tout à fait la forme que lui donnent les croquis publiés par M. Clermont-Ganneau : il est beaucoup moins pointu, et même si peu proéminent à la surface du plateau, qu'on ne l'aperçoit que lorsqu'on est arrivé à 150 mètres du village. Depuis 1891, le nombre des maisons s'est sensiblement accru vers l'est ; mais toute la région centrale et méridionale du tell reste encore intacte, ou à peine effleurée par la pioche des habitants, en quête d'un peu de terre pour leurs briques. Un assez grand nombre de figurines en terre cuite, de fabrication phénicienne, ont été trouvées à la surface même du tell : j'ai pu en acquérir plusieurs ; d'autres (2) ont été mises à nu dans des excavations plus ou moins profondes, pratiquées, les unes à l'est, les autres à l'ouest, dans le voisinage immédiat du grand sarcophage.

Ce sarcophage en basalte, dont on ne peut plus voir que le rebord supérieur, est un objet d'étonnement par ses dimensions et son poids. Si l'on devait en croire le Cheikh du village, qui a vendu les stèles et qui me servait de cicerone, c'est tout auprès et presque en contact immédiat avec la cuve, que gisaient ces pierres au moment de leur découverte : dans ce cas,

---

(1) On ne sait peut-être pas que le château arabe d'Alep s'élève très probablement sur des ruines *très antiques* : on y voit encore, encastrés dans le mur d'une construction récente, deux fragments de sculpture hittite, représentant des lions.

Alep est assez fréquemment citée dans les documents cunéiformes et M. H. Winckler vient de faire connaître la teneur d'un traité conclu entre un roi Hittite et un roi d'Alep (*Vorderasiatische Gesellsch., Geschaeftlich. Mitteilungen,* 1909, 1. p. 5).

(2) Je décrirai ailleurs les menues trouvailles et acquisitions que j'ai faites sur place.

les *deux* crânes trouvés dans le sarcophage seraient bien ceux des deux prêtres défunts ; partant, ces derniers auraient été placés successivement dans le même monument. Mais tout cela paraît invraisemblable, et la version communiquée à M. Cl.-Ganneau au moment de la découverte a bien des chances d'être la seule conforme à la réalité.

Les autres détails que j'ai relevés sur place concordent sensiblement avec ceux que M. Clermont-Ganneau tenait de ses correspondants. Il n'y a qu'un point à rectifier, mais il est important pour la topographie locale : le sarcophage n'est pas à la hauteur que lui donnent les croquis publiés. Il se trouve à peine à 3 mètres au-dessus du sol environnant *actuel*, et à 4 ou 5 mètres au-dessus du plateau. Cette constatation permet de conclure que le village, à ses débuts, était à fleur de sol. Le fait est confirmé par les restes qu'on découvre de l'autre côté du tell, à l'est : les habitants y ont fait récemment des tranchées très profondes, qui mettent à nu des tessons de poteries, parfois des jarres entières, dans des couches qu'on prendrait presque pour de la terre vierge (1). C'est là également qu'on peut s'assurer que la localité a été plusieurs fois la proie d'incendies très violents : des couches de cendres s'y voient, qui ont parfois plus de $0^{m},50$ d'épaisseur et sur une longueur telle, qu'il est impossible d'attribuer leur présence à autre chose qu'à une conflagration générale et intentionnelle.

Ces différents indices me portent à croire que des excavations méthodiques, entreprises dans les parties non habitées du tell, pourraient être très fructueuses. La couche assyrienne ou néo-babylonienne, représentée par le niveau du sarcophage et des stèles, se continuerait, en dessous, par quatre mètres au moins de débris, qui pourraient fournir des documents en langue araménne, de beaucoup plus anciens et aussi bien conservés que ceux qu'on possède jusqu'ici. Comme le tell est peu étendu, les dépenses à faire pour le fouiller, du centre au sud, ne seraient pas très élevées : sans avoir pris de mesures pour une évaluation exacte, j'estime approximativement que deux mois d'excavation, avec 40 ou 50 ouvriers, payés à raison de 7 à 8 piastres la journée, suffiraient pour en avoir le cœur net,

---

(1) J'ai recueilli quelques fragments de cette céramique, qui est très simple et pourrait remonter à une assez haute antiquité.

soit environ 5.000 frs. ! Quelques sondages devraient naturellement être pratiqués aussi dans le village même ; mais cela n'augmenterait pas beaucoup les frais, car, selon toute probabilité, ce n'est pas là qu'on exhumera des restes très anciens. On peut poser comme règle générale, que les villages modernes de la Syrie sont bâtis *à côté* des ruines antiques plutôt qu'au-dessus, comme cela a lieu fréquemment pour les villes. On constate ce fait surtout dans la Syrie du nord, où le mode de construction adopté (moitiés d'œufs plantées sur un dé) demande une assiette plate et de la terre à portée, pour la confection des briques qu'on étale au soleil (1). Aussi bien, toutes les fois qu'on aperçoit de loin une de ces ruches si pittoresques, peut-on être certain, d'abord qu'il s'y trouve un tell plus ou moins grand ; ensuite, que ce tell est presque entièrement inhabité, parfois même isolé du village. Ce n'est que lorsque la colline offre à sa surface une esplanade spacieuse ou que le village moderne ne peut plus se développer en plaine, que le tell finit par être entamé lui-même (2). Ce processus ne me paraît pas remonter très haut, car, on trouve souvent des restes médiévaux ou même plus récents *sur* les tells actuellement inoccupés : c'est certainement le cas de Nîrab ; mais parfois aussi, l'aire occupée a beaucoup varié suivant les époques, et tel village d'époque romaine, byzantine, ou arabe s'étalait aussi bien sur le tell qu'à côté ou tout autour. Aussi, la possibilité de tomber sur des restes romano-byzantins n'est nullement exclue à Nîrab, si l'on se décidait à fouiller les parties libres du village ; un examen attentif et systématique des matériaux divers entrés dans les constructions des habitants amènerait même la découverte de fragments antérieurs à notre ère et peut-être réemployés plus d'une fois. Malgré tout, l'intérêt principal des fouilles se concentre dans

(1) Je ne sais comment, dans un article d'ailleurs plein d'idées, Ringelman a pu affirmer que le type de la maison à coupole des bas-reliefs assyriens serait un non-sens (*Rec. de trav.* 1908, pp. 48 et 55). Ce mode de construction me semble, au contraire, avoir dû exister assez tôt, dans les agglomérations rurales, pauvres et privées de matériaux en pierre. Cf. d'ailleurs Rosenzweig, *Das Wohnhaus i. d. Mišnah*, p. 34.

(2) Le cas de Tell Nabi Mand, est caractéristique à cet égard. Le village moderne se trouve tout entier sur l'énorme dos d'âne formé par le tell, qui est de forme oblongue et probablement artificiel dans ses couches inférieures. (Cf. le plan sommaire de Koldewey dans *Ausgrabungen in Sendschirli*, II, p. 179, fig. 81.

le tell même et, comme il a été dit, on aurait vite fait de le déchausser jusqu'au ras de la plaine. Au pis aller, doublons ou triplons les dépenses prévues : serait-ce un bien gros sacrifice, si l'on songe que trois ou quatre monuments semblables aux stèles du Louvre, surtout s'ils étaient plus anciens, seraient actuellement payés en Europe, au bas mot, 10 ou 15.000 francs ? Il y a là vraiment de quoi tenter, sinon le Musée Impérial Ottoman qui ne dispose pas de grands fonds pour fouilles, du moins quelque société savante ou quelque Mécène orientaliste, comme on en rencontre tant de nos jours.

Je faisais ces réflexions en achevant ma rapide tournée à Nîrab et je m'apprêtais à rentrer à Alep, lorsqu'on m'apporta un petit bloc de calcaire, sur lequel apparaissaient des sculptures plus ou moins frustes. Du premier coup cependant, on y reconnaissait le bas d'une petite stèle semblable à la stèle B du Louvre, (fig. 7) (1).



Fig. 7

Dimensions: 0,35 de largeur et autant de hauteur maxima, non compris le tenon inférieur, destiné à fixer la stèle dans une mortaise. A droite,

(1) Je n'ai réussi à prendre des photographies du monument que dans une seconde et courte apparition à Nirab, une semaine plus tard. Malheureusement mes clichés ont été tirés à la hâte, au coucher du soleil, et avec des plaques vieilles de trois ou quatre ans. Ils m'ont aidé toutefois à compléter avec précision certains détails, que je n'avais pas eu le temps de relever dans mon trop rapide croquis. — Cf. encore la stèle de Zingirli (Berlin), dans Ad. Erman, *Die aegyptische Religion*, p. 195.

un personnage de grandes dimensions, dont il ne reste plus que la partie inférieure, assis sur un siège en bois, sans dossier, presque identique à celui de la stèle du Louvre, et posant la main gauche sur la tête d'un second personnage de taille minuscule. Ce dernier, de son côté, lève la main droite et touche le rebord de l'escabeau ou autel, également en bois, sur lequel sont empilés des pains en forme de croissants et un autre objet indistinct. Le petit personnage n'est revêtu que d'une longue tunique, qui lui tombe jusqu'à la cheville ; ses traits sont grossièrement ceux d'un homme plutôt jeune, mais l'ensemble de son image donne très vivement l'impression d'un portrait d'enfant, très gauchement exécuté. Il semble donc que le sculpteur ait voulu représenter l'enfant du défunt, recevant la dernière bénédiction paternelle et prenant lui-même part au repas d'outre-tombe préparé pour son père. Je demandai immédiatement si l'on n'avait trouvé que ce fragment. Hélas oui ! me fut-il répondu, avec un accent de regret, qui révélait des connaisseurs. Effectivement, depuis l'affaire des deux premières stèles, qui avaient été cédées pour une somme dérisoire (15 medjidiés = 70 frs. environ), les habitants de Nîrab ont appris, *très exactement*, à quel prix ces pierres pouvaient être revendues en Europe.

La troisième stèle est donc provisoirement incomplète et ce qui nous en reste (environ un tiers) est à peu près insignifiant et de facture si négligée, qu'on peut soutenir que le monument n'a pas dû être érigé pour un personnage important de la localité. Il est néanmoins très probable, on peut dire certain, que le morceau manquant portait une inscription araméenne, funéraire comme les deux premières. Tout me porte à croire que les fouilles nous rendraient au jour non-seulement le fragment en question, mais encore peut-être plusieurs autres stèles de même nature, encore *in situ* dans l'ancienne nécropole de Nîrab. Cette nécropole, je la crois enfouie dans le stratum d'où sont sorties les stèles du Louvre (1). Des textes funéraires gravés pour des gens de basse condition réserveraient peut-

(1) Il m'a été impossible de savoir dans quelle partie du tell a été exhumé notre fragment ; mais c'est bien du tell qu'il provient et non du village. Il est assez probable qu'il gisait non loin du sarcophage, où les excavations sont aujourd'hui beaucoup plus avancées qu'il y a 16 ans.

être bien des surprises et pourraient, dans leur ensemble, être plus intéressants encore que ceux dont les premières découvertes nous ont déjà donné des spécimens classiques et quasi-officiels.

Bref, les ruines de Nîrab se recommandent vivement à l'attention des archéologues. Dans dix ans, il serait peut-être trop tard ! Même en se limitant à une portion du tell, par exemple, à celle qui avoisine le sarcophage, on peut espérer que des fouilles méthodiques donneraient un résultat satisfaisant et largement rémunérateur.

III. Tablettes égyptiennes.

J'ai recueilli, il y a quelques années, un fragment de tablette égyptisante, dont la provenance indiquée était Saïda. Elle figure, très réduite, sur la Pl. XI. Le sujet est des plus connus, mais c'était la première fois que je le rencontrais sous cette forme et dans cette matière. J'ai eu depuis l'occasion d'en voir un second exemplaire dans la collection du baron d'Ustinow, à Jaffa. Son possesseur m'ayant libéralement permis d'en prendre un croquis, je le reproduis ci-dessous, fig. 8, grandeur d'original.

La tablette du baron, d'une conservation parfaite, dispense de toute description. Celle de Saïda paraît identique à la dernière, même pour les dimensions générales, mais d'une venue si défectueuse que le lion y ressemble à un chien à tête énorme. Je crois que les deux pièces sortent d'un même atelier, sinon du même moule : argile cuite polie, jaunâtre orangé, à revers légèrement convexe.

D'après les renseignements fournis à M. d'Ustinow, la seconde tablette aurait été trouvée à Ramleh, près Jaffa.

A quelle époque peut-on faire remonter ces objets ? Il m'est impossible de donner à cette question une réponse autorisée. Il faudrait, pour cela, savoir s'il n'en existe pas d'autres exemplaires, ensuite connaître la destination précise de ces tablettes, et, par dessus tout, leur provenance

exacte, avec les circonstances détaillées de leur découverte. Si l'on admet, à titre provisoire, que le centre de fabrication était plutôt, en Phénicie qu'en Palestine, — ce qui est très vraisemblable, — et si l'on voit dans les tablettes des objets votifs, je crois que l'on *pourrait* peut-être remonter jusqu'à l'époque des Ramessides. Un égyptologue serait sans doute à même de trancher cette question, qui ne manque pas d'intérêt.

Ce que je crois hors de doute, c'est que les deux monuments sont de



Fig. 8

fabrication locale, nullement égyptienne. Le motif du monarque égyptien tenant par les cheveux un prisonnier ou un groupe de prisonniers et brandissant son arme pour leur donner le coup final, a fait le tour de la Méditerranée (1), et, on le sait, c'est spécialement aux Phéniciens qu'il faut attribuer cette diffusion. Pour s'approprier ce thème favori de l'art religieux de l'Egypte, ces colporteurs de bibelots n'avaient même pas besoin de quitter leur pays. La stèle de ʿAdloûn, dont je vais donner des reproductions, suffirait, à elle seule, à le prouver.

(1) Cf. Perrot-Chipiez, *Hist. de l'art,* III, passim ; Furtwängler, *Die antiken Gemmen*, pl. VII, 16 (Tharros) ; P. Paris, *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive,* I, p. 98 ; Schumacher, *Tell el-Mutesellim* pl. XXVII, g ; etc. etc.







IV. Stèle de ʿAdloûn.

Ce monument a été publié, pour la première fois, par de Bertou (1), qui en a donné une reproduction plus ou moins fidèle, mais suffisante pour reconnaître la nature du tableau. Il est étrange que certains voyageurs aient pu douter de l'existence de cette stèle, et aussi étonnant peut-être que d'autres (2) n'aient rien pu y distinguer. « Oculos habent et non vi-

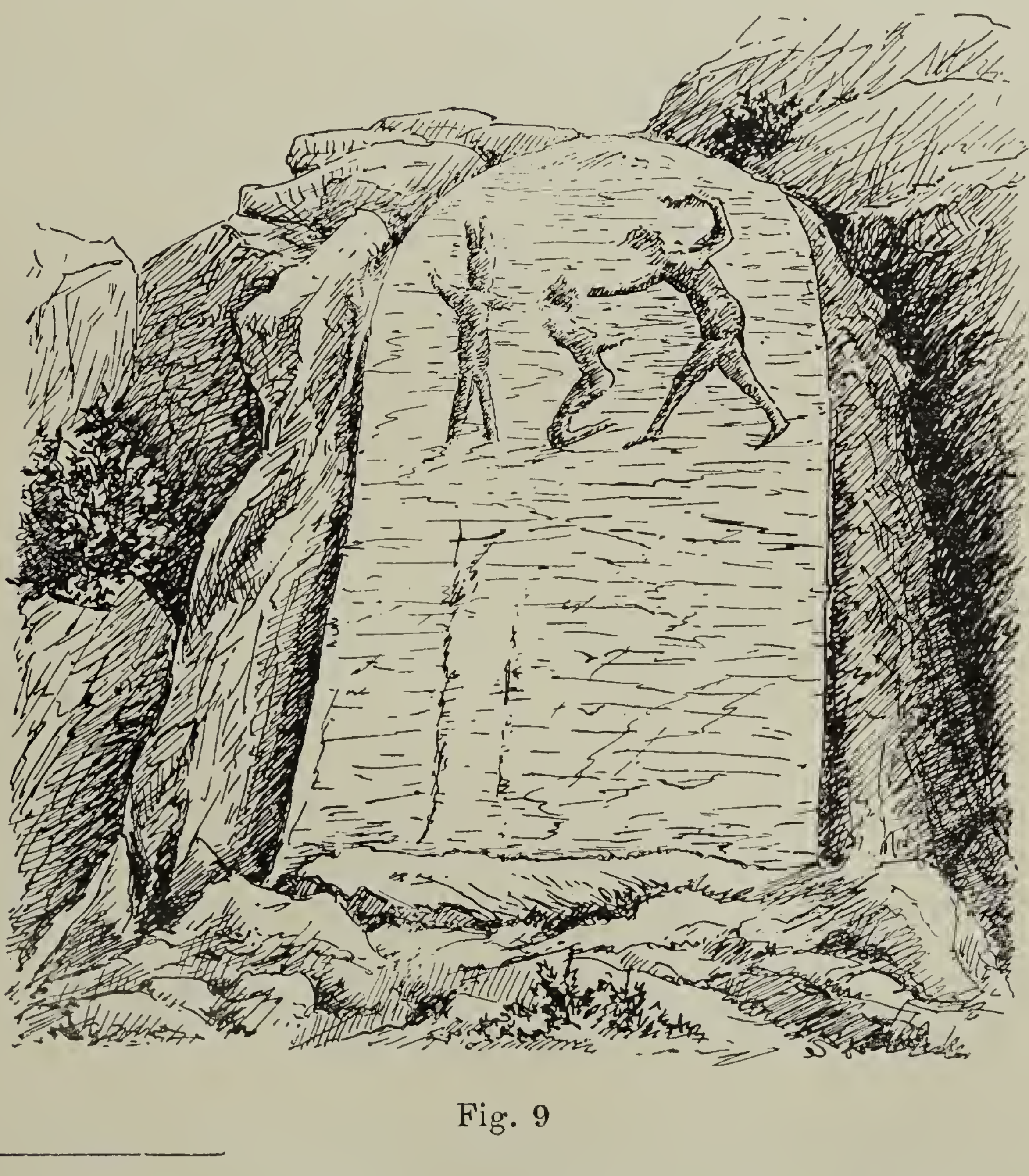


Fig. 9

(1) *Essai sur la topographie de Tyr*, 1843, p. 86 ; *Rev. Arch.*, 1854, p. 9 et pl. 232, n° 3. — Cf. V. Schmidt, *Sur les objets de provenance égyptienne découverts hors de l'Egypte*, dans les *Actes du* XIV[e] *Congrès internat. des Oriental.*, 4[e] sect., p. 47.

(2) Renan et Gaillardot (*Mission de Phénicie*, p. 662), Guérin (*Galilée*, I. p. 470).

dent » : c'est le cas de le dire ! On en jugera par les photographies de la planche XI et le croquis que j'en ai fait sur place (fig. 9) (1). La scène est même encore si bien conservée depuis 65 ans que de Bertou l'a fait connaître, que j'ai pu, avec l'aide de mon aimable et agile compagnon de voyage, M. F. Abéla de Saïda, en prendre un estampage !

La stèle n'est pas taillée dans un plan tout à fait vertical ; elle se rétrécit légèrement au sommet ; sa hauteur est de 2^{m} 10. Suivant l'usage égyptien, la scène a été sculptée en relief dans le creux. Au-dessous du tableau, se trouvait un texte hiéroglyphique, disposé en colonnes qui m'ont paru verticales, mais aujourd'hui tellement fruste, qu'il est difficile d'y reconnaître quelques caractères avec certitude. Au-dessus du groupe, on aperçoit un emblème indistinct : on le restituera facilement en se reportant aux monuments similaires de l'Egypte. Inutile d'insister sur les autres détails, suffisamment nets dans les reproductions.

Le doute n'est donc pas possible : c'est la stèle de victoire d'un monarque égyptien, dont le nom reste inconnu, mais qu'il faut probablement identifier à celui qui a fait graver la stèle du Nahr el-Kelb, c'est-à-dire à Ramsès II (2).

V. Stèle hittite des environs de Restan.

En 1902, M. A. Garcia, Ingénieur, chef de la 3e section sur la ligne, alors en construction, de Rayâk à Ḥamah, m'adressait des photographies d'un monument qu'il avait découvert gisant sur la rive droite de l'Oronte, non loin de Restan, l'ancienne Aréthuse. Il était facile d'y reconnaître,

(1) Cette figure laisse légèrement à désirer, le graveur ayant trop accentué les détails du tableau. Les photographies aideront à corriger cet excès.

(2) Cf. Maspéro, *Hist. anc.*, II, p. 427 : avec de Bertou et pour les mêmes raisons, Maspéro affirme l'identité. Je la crois très vraisemblable, étant donné la ressemblance frappante des scènes sculptées.







du premier coup d'œil, un monument hittite. (Pl. XII). Grâce aux indications topographiques qui me furent données par M. Garcia, je pus retrouver le monument quelques mois après. Il était situé à environ 4 kilomètres en aval de Restan, non loin d'un barrage de noria moderne abandonnée, et à 1 kilomètre à l'est du village circassien de Ẓahr el ʿAṣy, qui lui fait face sur la rive gauche du fleuve (1). Le monument était incomplet d'une bonne moitié, à droite, dans le sens longitudinal ; mais j'eus la bonne fortune de repêcher la moitié absente dans le lit même du fleuve, où on l'avait fait servir au barrage.

La stèle, en basalte gris local, mesure 2 m. de hauteur totale, dans son état actuel, $0^{m},45$ de largeur dans la partie vue par M. Garcia, et presque autant dans la moitié retrouvée par moi, enfin, $0^{m},28$ d'épaisseur. Elle est complète, sauf au sommet, et naturellement aussi, mais dans une mesure très restreinte, le long de la ligne de fracture. Diverses entailles, pratiquées au revers de la stèle pourraient être anciennes, et indiquent peut-être que le monument était engagé dans une construction ; mais la chose est très douteuse, car le bloc n'occupe certainement pas sa place primitive et me paraît d'ailleurs avoir été utilisé à l'époque byzantine. Non loin de la rive, en effet, vers le sud, se dresse un petit tell remontant à cette époque et recouvrant, sans doute, les restes de la localité habitée ou même fondée par les Hittites, quinze à vingt siècles plus tôt (2).

Comme on le voit (Pl. XII et XIII), l'inscription ne comprenait que deux lignes de caractères en relief, séparées par une baguette plate. Elle est du type hamathénien, réputé jusqu'ici le plus ancien (3) ; mieux encore,

(1) Ce village est de fondation récente, ou plutôt a été attribué, il y a quelques années, à une colonie de Circassiens, comme d'ailleurs plusieurs autres villages de la région orientale de l'Emésène. Il n'est marqué sur aucune des cartes que j'ai pu consulter. Au reste, le pays est presque aux deux tiers une vraie *terra incognita* : toutes les cartes, y compris celle de R. Kiepert (cf. l'ouvrage de v. Oppenheim, *Vom Mittelm. z. persisch. Golf*), sont plus ou moins fautives ou incomplètes.

(2) Il serait vivement à désirer qu'on entreprît des fouilles méthodiques à cet endroit : elles seraient très faciles à exécuter, le pays étant désert, et peu dispendieuses, le tell étant très petit.

(3) Cf. cependant les réflexions de M. Sayce à propos des inscriptions de Kara Dagh : *Proceed. of the Society of Bibl. Archaeology*, 1909, p. 83 seq.

elle reproduit un grand nombre des groupes de signes dont se composent les inscriptions de *Ḥamah* (1). C'est ce qui m'a enhardi à en tenter une restitution (pl. XIV), que je soumets au bienveillant examen des spécialistes.

Notre stèle est, du moins par son épigraphe, le monument lapidaire hittite le plus méridional qu'on ait relevé jusqu'ici (2). Je la crois contemporaine des stèles de Ḥamah ; mais n'ayant pas vu les originaux, je ne puis établir aucune comparaison matérielle concluante. Si cette conjecture était confirmée, le monument nouveau pourrait devenir la pierre de touche du déchiffrement de ces textes, rebelles encore à toute interprétation suivie, malgré l'inébranlable confiance de M. Sayce.

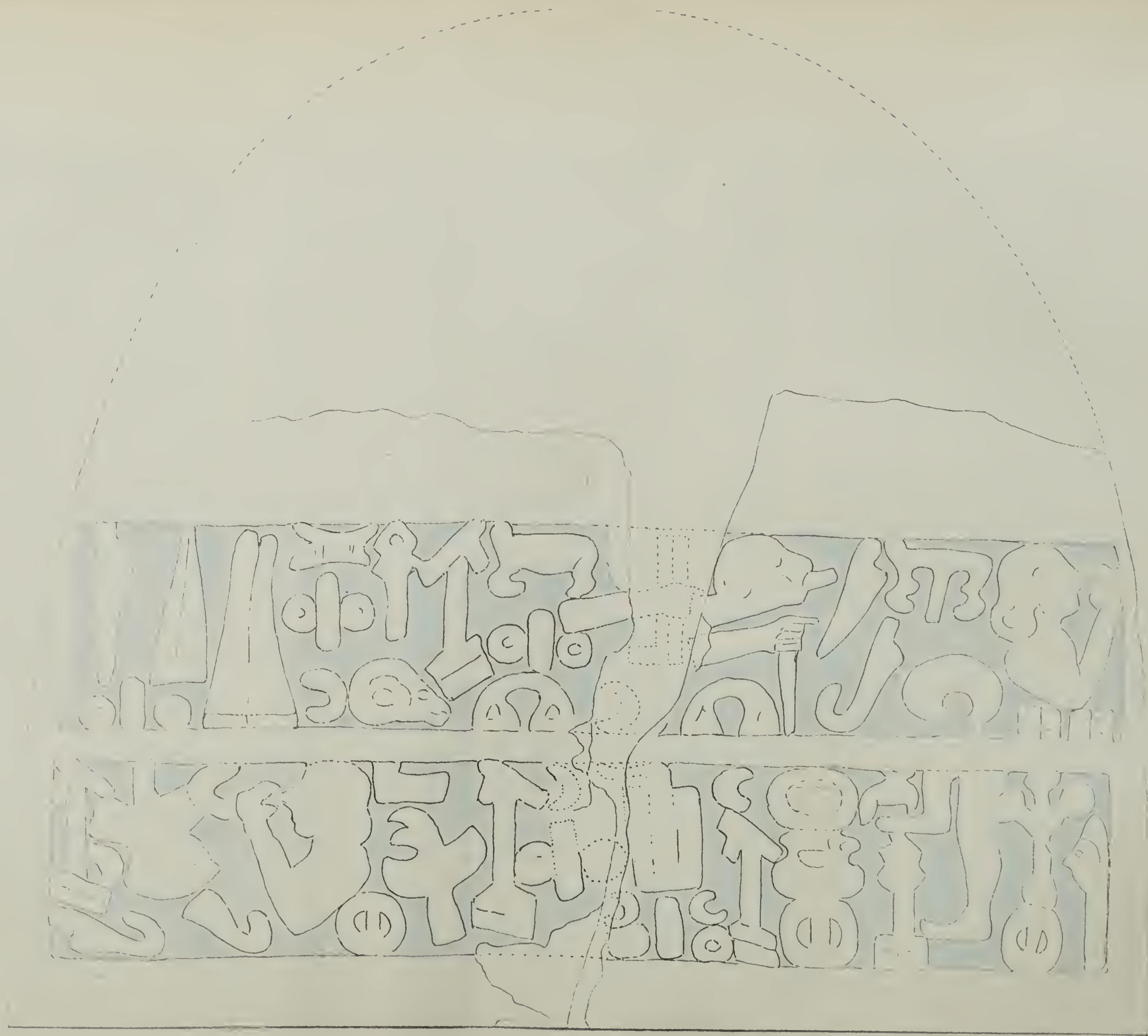
VI. Monuments hittites d'Arslân-tépé.

Les photographies reproduites sur la planche XV m'ont été envoyées de Malaṭia, en Avril 1907, par un correspondant désireux de savoir ce que représentaient ces curieuses sculptures. Leur découverte, me disait-il dans sa lettre, remonterait au 15 Janvier de la même année et aurait été faite fortuitement sur la petite butte d'Arslân-tépé, à Orda-Sou, village situé à une heure environ au nord de Malaṭia. Arslân-tépé, on le sait, a déjà livré plus d'un morceau hittite (3). Les nouveaux reliefs sont des

(1) L. Messerschmidt, *Corpus inscript. hettitic.*, p. 5, seq. [*Mitteil. d. vorderasiat. Gesellsch.*, V, 4, p. 117].

(2) Je ne sais s'il faut prendre au sérieux ce que plusieurs ont dit de la stèle d'*Aṣ-Ṣâliḥiyé*, près de Damas, signalée d'abord par Porter, *Five years...* I, p. 384, puis retrouvée par Wilson et emportée à Londres par le Palest. Expl. Fund. cf. *Quarterly Statements*, 1889, pp. 87, 152 et 210. Conder y revient dans la 2ᵉ édition de son *Syrian Stone-lore*, p. 463.

(3) Messerschmidt, *Corpus inscript. Hettit.* p. 13 ; cf. 2ter *Nachtrag* [*MVAG*, 1906, p. 328] p. 7, pl. XLVII, qui reproduit le bas-relief en basalte du Louvre (Heuzey, *Les*



plus intéressants, et bien que les photographies qui m'en ont été communiquées soient défectueuses, il m'a semblé utile de les publier sans plus de retard. Je regrette seulement que nos phototypies soient si imparfaites. Aussi bien, me vois-je obligé de préciser, par une courte description, certains détails qui se sont presque évanouis dans ces reproductions. On peut constater, au surplus, que les pierres avaient été fortement retouchées avant d'être photographiées : mon correspondant m'informait, en effet, que, pour faire ressortir les sculptures, on avait eu la malencontreuse idée de barbouiller d'un badigeon charbonneux toutes les surfaces libres des tableaux.

Ces photographies ont été prises au sérail même de Malaṭia, où les monuments ont été transportés et exposés, en attendant leur départ pour Constantinople (1).

Les quatre monuments sont authentiques, malgré les doutes qui les ont accueillis lorsque je les ai signalés pour la première fois à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (2). Ils sont en calcaire et de dimensions variées ; il va sans dire qu'ils sont matériellement indépendants entre eux, bien qu'ils aient fait apparemment partie de la même construction, temple ou palais. Celui qui porte le dieu monté sur un cerf a, dans son état actuel, $0^{m},82$ de longueur sur 0,45 de largeur et 0,49 d'épaisseur. Le même bloc porterait sur l'une de ses tranches une figure de lion, dont

---

origines orientales de l'Art, pl. X). Mon correspondant se rappelle avoir vu, à l'âge de 14 ans, le bas-relief de style semblable, mais en *calcaire*, conservé aujourd'hui à Constantinople.

Arslân-tépé (tertre ou colline du lion) tire probablement son nom d'une figure de lion découverte ou vue dans les ruines : ce peut être l'un des lions des bas-reliefs ci-dessus, mais je croirais plutôt que ce nom fait allusion au relief dont je parle plus loin, dans le texte de ces notes, ou à quelque autre sculpture représentant isolément quelque grand lion.

(1) La mission américaine de la Cornell University les a trouvés encore à Malaṭia (cf. *Orientalist. Litteraturzeit.*, 1908, col. 258 et *Americ. Journ. of Archaeology*, 1908, p. 89). D'après mon correspondant, « une autre pierre, très grande, aurait été postérieurement transportée au Sérail » : elle porterait un texte dont il m'a adressé une copie, trop peu distincte pour être reproduite ici. Je ne crois pas devoir reproduire davantage sa copie des autres textes.

(2) *CR*, 1907, p. 232.

mon correspondant m'a envoyé un croquis, trop imparfait pour être publié.

Chacun des reliefs, sauf le dernier, à droite, a ses répondants dans les monuments connus de l'art hittite. Les deux tableaux de gauche figurent des scènes religieuses (1). Le tableau supérieur nous offre l'image d'un dieu imberbe, rapetissé pour pouvoir tenir tout entier dans le même bloc, tenant de la main droite un arc (2), de l'autre la bride du cerf (3), sur lequel il est monté. Devant le dieu, un personnage imberbe, revêtu d'une longue tunique, à rebord frangé, tient, de la main droite, un lituus (4), de l'autre un vase, dont il verse le contenu aux pieds du cerf. Ce personnage, apparemment un prêtre, n'a pas de coiffure ; sa chevelure abondante offre le gros enroulement accoutumé. Derrière le prêtre, un petit servant, aux jambes nues et aux pieds pointus, amène pour le sacrifice un bouquetin qu'il tient par les cornes (5) : sa chevelure offre la même caractéristique. Au-dessus des cornes du cerf, quatre ou cinq hiéroglyphes donnent, sans doute, le nom du dieu ; le texte se continue à droite, en deux groupes peu distincts, qui représentent peut-être les nom et qualité du prêtre.

La seconde scène est le pendant de la première : au lieu du prêtre, nous avons une prêtresse, dont la tête porte une coiffure basse, surmontée d'un long voile qui lui descend, par derrière, jusqu'aux pieds. De la main gauche, elle fait un geste d'invocation, de l'autre, une libation, dans un vase muni de deux anses et d'un pied et placé sur le sol. La figure divine, ici, apparaît très compliquée. Elle est munie d'ailes : c'est incontestable (6), mais il m'est impossible d'expliquer certains appendices, qui, du

---

(1) Cf. le monument de Fraktin, *Rec. de trav*.... XIV, pl. VI et fig. 5.

(2) Cf. le bas-relief de Karabel, Perrot, IV, p. 748 ; *CIHet.*, pl. 39, 1 ; 40, 15 ; 45, 6.

(3) Cf. Perrot, IV, fig. 383-4.

(4) Mon correspondant, que j'ai interrogé sur la terminaison insolite de ce lituus, croit y voir « une tête de bouc, dont on ne distingue pas les yeux ».

(5) Cf. Perrot, IV, p. 673 (Euyûk).

(6) Cf. dans Perrot, IV, p. 624, planche générale des reliefs de Yazili-Kiaya, D, le second dieu, à droite ; p. 549, le relief de Gargamisch.





moins à droite, ne peuvent pas être des signes d'écriture. Le dieu semble barbu, mais on ne saurait l'affirmer avec quelque assurance. Sa main gauche, portée en avant, tient un objet tout à fait indistinct ; l'autre, ramenée vers la poitrine, porte une espèce de sceptre, qui, d'après mon correspondant, aurait la forme d'un caducée, dont on ne voit plus l'extrémité. Le détail le plus intéressant peut-être est le support du dieu. Malheureusement, notre planche est très imparfaite à cet endroit, et je crois devoir en donner une reproduction au trait : (fig. 10) (1). Quelle peut être la

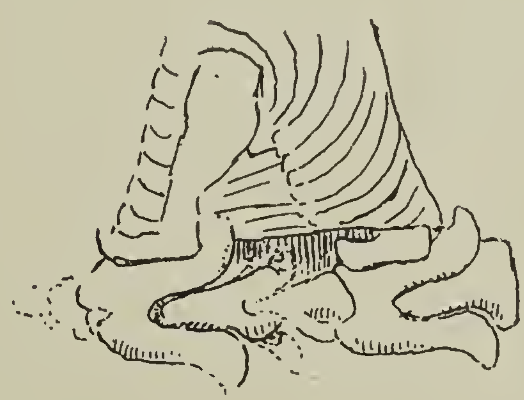


Fig. 10

signification de ce curieux support ? Tout bien considéré, je crois qu'il représente un foudre très stylisé, et je propose, jusqu'à plus ample examen, de l'identifier avec le support encore inexpliqué de l'édicule portatif des reliefs de Yazilî-Kiaya (2), édicule qu'on rencontre jusque dans l'écriture hittite (3).

Le troisième tableau est très fragmentaire : deux personnages barbus, à longue tresse enroulée et portant le même costume, se suivent, le premier posé sur des sommets de montagne, figurés par des petits socles (4).

---

(1) Mon correspondant, que j'ai également prié de me décrire ce support, y a vu « deux oiseaux, se becquetant les queues » (sic).

(2) Perrot, IV, p. 639, *ClHet.*, pl. 28, etc.

(3) Cf. en dernier lieu, Sayce, *Proceed. of the Society of Bibl. Arch.*, 1905, p. 23 et 27. — Je me demande si le support des deux génies tauromorphes de Yazilî-Kiaya ne serait pas également un foudre stylisé. Cf. Human u. Puchstein, *Reisen in Kleinasien...* p. 56 et pl. IX. — Sur les diverses formes du foudre dans l'art oriental, cf. le travail original et utile de P. Jacobsthal, *Der Blitz in d. orientalisch. u. griech. Kunst,* 1906.

(4) Comme à Yazilî-Kiaya, Perrot, *loc. cit.* E.

Le même personnage tient de la droite une massue et de la gauche une hampe renflée à son extrémité supérieure, peut-être une lance. Le second personnage semble percer de sa lance (?) un ennemi (homme ou animal), qui le touche au-dessus du genou. On remarquera la massue qui lui pend vers le coude droit (1).

Reste le dernier fragment, qui constitue pour moi une véritable énigme. Les enroulements de la bordure (2) ne peuvent être qu'une variété de l'ornement en spirale ou en tresse, si fréquent dans l'art anatolien ; mais que penser du reste de la sculpture ? De quelque côté qu'on la tourne, on n'arrive pas à y reconnaître la signification des trois objets qui semblent emprisonnés dans les mailles aboutissant à la bordure (3). Le plus prudent sera donc d'attendre que les monuments soient rendus à Constantinople, où l'on pourra les étudier à loisir.

Tels qu'ils sont, ces fragments sont importants, à plusieurs titres. Si l'on pouvait les dater, au moins approximativement, on aurait également la date, si controversée, des sculptures de Yazilî-Kiaya, et avec elle, des repères chronologiques assurés pour l'histoire de l'art hittite. De plus, la conservation des reliefs d'Arslân-tépé étant bien supérieure à celle des reliefs rupestres de Yazilî-Kiaya, maints détails qu'on distingue à peine sur ces derniers, apparaissent ici avec netteté : cela est vrai surtout de la coiffure et du costume des quatre divinités. Nul doute que si des excavations étaient faites à Arslân-tépé, elles n'eussent des résultats très importants pour toute l'antiquité hittite. Il en serait grandement temps. D'après mon correspondant, bien d'autres sculptures que celles que je viens de signaler ont été tirées des ruines et ont disparu avant que le gouvernement turc eût pu mettre la main sur les autres ; avec ces restes lapidaires on aurait même découvert des objets en métal, en particulier

---

(1) J'ai relevé ce détail sur d'autres monuments hittites, dont j'ai égaré la référence.

(2) La photographie de mon correspondant n'embrasse que les deux tiers du bloc original : il reste, à droite, une surface de 0,48 de longueur, où il n'y a aucun relief. C'est donc bien une bordure.

(3) Mon correspondant y voit des images d'animaux, « dont on ne distingue pas nettement les yeux ».

une coupe en argent. Il est vraisemblable que les fouilles ne seront pas très onéreuses : le tell n'ayant pas plus de 30 mètres de hauteur et autant de circuit, à ce qu'il paraît, il recouvre probablement un temple ou un palais construit sur une élévation artificielle.

Pour la coiffure, cf. Perrot, IV, p. 645, où elle semble mieux conservée que partout ailleurs. La même ornementation annelée se voit, d'ailleurs, dans nos reliefs d'Arslân-tépé, jusque sur les massues. Cela me fait croire que le prétendu « caducée » du dieu ailé, dont on ne voit pas le bout, est également une massue. — Pour le costume du même dieu, j'ai déjà renvoyé à Perrot, IV, Yazilî-Kiaya, section D. Pour les autres, il faut comparer non seulement les sculptures hittites, mais encore les figures d'insulaires et d'Asiates que nous ont conservées les monuments d'Egypte. Cf. W. M. Müller, *Asien u. Europa....* pp. 337-368. Détail intéressant à noter : la forme recourbée de l'épée, fixée horizontalement au ceinturon des deux dieux qui se suivent.

Note. — Ces lignes étaient, depuis longtemps, prêtes pour l'impression, lorsque j'ai lu la courte notice que M. Garstang vient de consacrer aux mêmes monuments, dans le 1er fascicule des *Annals of Archaeology and Anthropology,* de Liverpool, p. 3-4, pl. IV-V. Je suis très heureux que les reproductions du savant anglais soient meilleures que les nôtres : elles serviront, sur quelques points, de contrôle à ma trop longue description.

VI. Inscriptions phéniciennes de Paphos et de Chytroi.

J'ai publié dans le n° d'Avril d' *Al-Machriq* (p. 286 seq.), deux fragments d'inscriptions phéniciennes de Chypre, dont la première était déjà connue par un court article de M. Clermont-Ganneau (*Rev. Arch.* 1908, I, p. 329). Presque simultanément paraissait dans *Memnon,* II, pp. 230-231, une double note de M. Euting, relative aux mêmes inscriptions.

La première de ces notes, étant datée du 29 Mars 1908, est antérieure à la publication de M. Clermont-Ganneau. Le savant français, ne

disposant pas d'un estampage complet, n'a pu naturellement lire tous les caractères de la dernière ligne du texte de Paphos; mais il n'en a pas moins proposé pour cette ligne une restitution plus plausible que celle de M. Euting, car elle est appuyée par un texte phénicien presque contemporain (1).

Quant au fragment de Chytroi, je crains que le savant Professeur de Strasbourg n'ait fait fausse route. Sans aucun doute, l'estampage qui lui avait été envoyé laissait à désirer. J'aurais voulu publier ici les nouveaux estampages que mon aimable correspondant de Nicosie, M. J. C. Peristiany, a bien voulu me promettre (2). Je le ferai dans un prochain volume des *Mélanges*. Toutefois, en attendant, je crois devoir maintenir ma lecture, qui a, d'ailleurs, pour elle toutes les vraisemblances et qui, en outre, se réclame d'un formulaire funéraire bien établi. Je lis donc :

1 ..... שכב . . . .
2 ... [א]ם · מלך · הא · אם . . .
3 ... תח · הקבר · . . . .
4 ... ז · כאיא[ר] . . . .

L. 1. Le ב est très incertain, le כ plausible matériellement.

L. 2. Il reste des traces du 1er א.

L. 3. Le ח est certain, bien qu'on n'en voie pas toute la partie supérieure ; il me paraît cruciforme, ce qui concorde avec la paléographie générale du texte. Entre le ח et la grosse lettre suivante, il y a un point, et pas autre chose, si ce n'est une légère éraflure accidentelle. Quant à cette grosse lettre, c'est tout simplement un ה, semblable à celui de la l. 2, mais plus grand et avec une haste plus arrondie : sur mes deux estampages on distingue très nettement les 3 petites barres transversales, lâchement gravées et très écartées l'une de l'autre. Reste la lettre que M. Euting a lue ט, et qui en a bien un peu l'apparence ; mais ce n'est qu'une apparence, due à un simple accident, la lettre tout entière ayant souffert. Au reste, un ט de cette forme, pour un texte aussi ancien, est purement inadmissible, et l'on peut s'étonner que le savant épigraphiste, qui nous a tous initiés à la paléographie sémitique, ait pu passer outre, sans même formuler la moindre observation.

---

(1) Le א initial de cette ligne est tout à fait douteux, en sorte que la lecture אף est purement conjecturale : aussi je n'oserai risquer aucune explication. A la ligne 1, le ס initial est seul certain.

(2) Les estampages reproduits dans *Al-Machriq* (loc. cit.) auraient pu suffire à la rigueur, bien qu'ils me soient parvenus froissés et aplatis ; mais la planche est si mal venue au quadrillé, qu'elle ne peut guère servir de contrôle à la lecture proposée.

L. 4. Le ז me paraît certain, bien qu'il n'en reste que la barre supérieure : il devait avoir la forme Z, un peu couchée sur la ligne. Les autres lettres sont toutes certaines, et l'on remarquera un détail important : c'est qu'il n'y a pas de point entre le י et le א qui le suit.

Ces remarques faites et si on laisse de côté la ligne 1, trop mal conservée, la restitution suivante s'impose :

....א]ם·מלך·הא·אם·[אדם·].....[אל·יפ]תח·הקבר·[ז·.......

.....] ז·כאיא[ר......

C'est donc, sans conteste et presque littéralement, la formule des sarcophages royaux de Sidon ; de plus, la présence de כאי[ר], à l'endroit voulu, confirme définitivement l'avis de M. G. Hoffmann sur cette expression, contre l'invraisemblable conjecture de M. J. Halévy (1).

Il est certainement intéressant de retrouver cette formule dans un texte de Chypre, dont l'âge est sûrement bien antérieur à celui des épitaphes royales de Tabnit et d'Ešmun'azar (2). Pour ma part, étant donné la forme archaïque des lettres ה, ש, ל et ק, je n'hésite pas à placer notre inscription, sinon avant celle de Hassan Beyli (3), du moins, pour ce qui concerne Chypre, immédiatement après celle de la coupe dédiée au dieu du Liban (*CIS*, I, 5). Ce qui frappe, en particulier, dans l'écriture du fragment de Chytroi, c'est la ressemblance qu'elle offre avec l'aspect général du texte de Siloé, avec ce cursif archaïque qu'on relève également dans l'inscription de Daibân et qui semble bien prouver qu'à l'origine on imitait assez exactement sur la pierre les formes usuelles de l'écriture au calame.

En terminant et puisque l'occasion s'en présente, je proposerai en passant, une petite restitution à la dernière ligne de l'inscription de Hassan Beyli. La lecture אשר (pour אשור) étant certaine dans cette ligne, on peut, je crois, en restituer ainsi le début :

---

(1) Cf. le résumé de la question dans Cooke, *A Text-Book of North-Semitic Inscriptions*, 4 (Tabnith).

(2) Bien entendu, rien ne prouve que le texte de Chytroi soit « royal ». Je me demande, d'autre part, si la formule en question n'est pas un emprunt à un formulaire grec, qui peut remonter assez haut, autant que je puis en juger par le recueil de Dittenberger (*Sylloge*[1], I, n° 153). Mais c'est peu probable, la formule sémitique étant fort ancienne.

(3) Clermont-Ganneau, *Etudes...*, II, p. 77 seq.

...מ]מלכת אשר וממלכת שמל....

... le royaume d'Assour et le royaume de Śamal ....

Hassan-Beyli, à 13 kilomètres à l'ouest de Zingirli, se trouve précisément dans l'ancien territoire du royaume de Śam'al ; mais ce nom propre qui, dans les documents cunéiformes et dans les inscriptions araméennes locales, se présente d'abord sous la forme pleine שמאל, devient ensuite *Śamal,* sans le hamzé, dans les inscriptions assyriennes moins anciennes où il est mentionné (1). Inutile d'insister sur l'intérêt de cette restitution, qui, graphiquement du moins, me paraît presque certaine, comme on peut s'en assurer par le fac-similé très soigné dont M. Clermont-Ganneau a accompagné son étude (2).

---

(1) Au reste, si l'on s'en tient à l'étymologie communément admise pour ce nom, la graphie phénicienne défective est aussi justifiée que celle du nom d' אשר.

(2) Il n'est pas impossible que cette restitution ait été déjà proposée par d'autres, car elle est tout à fait obvie ; je ne me rappelle cependant pas l'avoir rencontrée dans les ouvrages que j'ai pu consulter.

Note. — Les nouveaux estampages de M. Peristiany me parviennent au moment de donner le bon à tirer de ces lignes. Ils confirment ma lecture, sauf à la 1re ligne, où je suis maintenant porté à lire :

....[א]ש·תשׁ .....

(24 Mai 1909)

S. BARLAAM DU MONT CASIUS

PAR LE P. PAUL PEETERS, S. J.

de la Société des Bollandistes

On connaît l'étrange fortune des deux héros profanes, qui durant tout le moyen âge chrétien furent honorés, dans la croyance populaire, sous le nom des SS. Barlaam et Joasaph. Partis de l'Inde leur patrie, ils firent, sous leur déguisement d'ascètes, le tour à peu près complet des églises d'Orient et d'Occident, partout reçus avec une admiration confiante, se laissant partout célébrer en prose et en vers, ou plutôt portant avec eux par le monde leur « histoire édifiante », que, dans chaque pays, des lettrés complaisants s'empressèrent de traduire et d'embellir. Ils étaient déjà en possession d'une renommée universelle, quand des soupçons de plus en plus précis amenèrent à constater avec une mortifiante évidence, que les deux pèlerins n'étaient pas saints, n'étaient pas prédicateurs de l'Evangile, n'étaient pas même chrétiens, qu'ils appartenaient à la théosophie bouddhique, et que, pour comble, les personnages dont ils avaient pris la qualité, étaient du domaine de la légende.

Cette mystification eut un épilogue. Un orientaliste fort érudit s'avisa de montrer que les ci-devant SS. Barlaam et Joasaph avaient laissé dans l'hagiographie une parenté suspecte. Le martyrologe et le calendrier contenaient notamment d'autre saints Barlaam dont la légende était trop bien en rapport avec ce nom inquiétant : il proposa donc de les expulser en masse (1). Cette saillie d'hypercritique, qui rencontra d'abord une certaine faveur (2) ne tarda pas à recevoir la réponse qu'elle méritait.

(1) Fr. Hommel, dans un appendice à l'ouvrage de Nathan Weisslovits, *Prinz und Derwisch* (München, 1890), p. 129 et suiv.

(2) Franc. Mar. Esteves Pereira, *O santo martyr Barlaam*, dans l'Istituto, t. XLVIII, Coimbra, 1901).

Un hagiographe de profession, qui ne passe point pour trop accueillant à l'endroit des saints mal titrés, n'eut pas de peine à montrer que cette exécution sommaire était fort injuste, notamment en ce qui concerne le martyr S. Barlaam d'Antioche, personnage historique, honoré à bon droit dans toutes les églises d'Orient (1).

Nous avons rappelé cet incident à propos de S. Barlaam du mont Casius qui doit nous occuper aujourd'hui, parce que la légende de ce dernier, si elle avait été connue en ce temps-là, aurait certainement fourni des arguments à la thèse iconoclaste : arguments illusoires, faut-il le dire? car l'existence de cet autre S. Barlaam, honoré d'un culte local assez ancien, ne saurait être sérieusement mise en doute.

Voici les documents écrits que nous possédons sur ce personnage :

1) Un court extrait d'un synaxaire arabe melkite, lequel porte à la date du 19 juillet : وفيه ذكر القديس برلام الذي ديره في الجبل الاقرع من عمل انطاكية العظمى (2). Le ms. d'où est tirée cette notice est d'assez basse époque (3), mais on observera avec intérêt que S. Barlaam ou ܡܪܝ ܒܪܠܗܐ, c'est tout un, est mentionné à la date du 28 juillet par un très vieux calendrier syriaque, à l'usage de l'église grecque d'Antioche, copié en 1041 dans la Montagne Noire, donc dans le voisinage immédiat de l'endroit auquel se rattache la mémoire du saint (4).

2) Une vie et un office géorgiens, publiés par M. Marr, d'après le ms. 55 du couvent d'Iviron, au mont Athos (5). Ce ms., qui semble dater du XI[e] s. environ, fut calligraphié par un certain prêtre Georges, qui

---

(1) H. Delehaye, *S. Barlaam, martyr à Antioche*, Analecta Bollandiana, t. XXII (1903), p. 128 et suiv. On trouvera dans cet article la bibliographie relative au sujet.

(2) N. Marr, *Agiographitsheskie materialy po gruzinskim rukopisjam Ivera*, 2[e] partie, dans « Zapiski vostotshnago Otdèlenija Imperatorskago Russkago Arkheologitsheskago Obstshestva », t. XIII (1901), p. 106.

(3) Bibl. Royale de Berlin, ms. Sachau 322 ; XIV[e]/XV[e] s. Cf. E. Sachau, *Verzeichniss der syrischen Handschriften*, p. 890.

(4) Ms. Vatican. Syr. XXX ; cf. Assemani, *Bibliothecae apostolicae Vaticanae codicum manuscriptorum catalogus*, t. II, 20.

(5) Marr, p. 109-144.

habitait « près du monastère de Saint-Syméon le Thaumaturge » (1). Il est très probable, pour ne pas dire certain, que sous ce vocable il faut entendre soit la célèbre *Mandra* de S. Syméon le premier stylite, soit plus vraisemblablement le monastère de Saint-Syméon Stylite le Jeune, sur le mont Admirable, dans le voisinage immédiat du Casius. On sait en effet, que vers le début du XIII[e] siècle, Olivier le Scolastique trouva une colonie de Géorgiens plus ou moins lettrés « in monte Sancti Symeonis in columpna, ubi propriam habent ecclesiam (2) ». Cette précieuse indication éclaire ou plutôt complète à merveille l'apostille du copiste géorgien. M. Marr avait donc pleinement raison d'identifier ce dernier avec Georges le Thaumastorite, appelé aussi Georges le Traducteur, qui s'est fait un nom dans la littérature géorgienne (3). Il est cependant peu probable que Georges ait lui-même traduit du grec la vie de S. Barlaam. Du moins ses paroles ne le donnent pas à entendre. Il se borne à nous certifier que sa copie est exacte et qu'elle a été collationnée soigneusement avec le secours de plusieurs collaborateurs. En tout cas il est intéressant de savoir qu'il écrivait au cœur même du pays auquel la légende de S. Barlaam appartient en propre. On observera avec curiosité qu'il appelle son héros : S. Barlaam du Mont Caucase. Peut-être les Géorgiens du Mont Admirable avaient-ils pris l'habitude de désigner ainsi le Casius, par une réminiscence intentionnelle de leur lointaine patrie (4).

3) En troisième lieu vient une vie arabe qui est contenue dans un ms. de notre Faculté Orientale de Beyrouth et que nous voudrions caractériser brièvement. Celle-ci est d'un intérêt assez médiocre, comparée au texte géorgien, lequel est non seulement plus développé, mais encore, semble-t-il, beaucoup plus ancien et mieux conservé. Elle peut cependant

(1) Marr, p. 103-104.

(2) « Georgiani literam habent propriam ; quorum codices in monte Sancti Symeonis in columpna, ubi propriam habent ecclesiam, diligenter inspicientes, per interpretem intelleximus eos eundem ordinem evangeliorum habere, quam habent latini » (Historia Damiatina, dans Eccard, *Corpus historicum medii aevi*, t. II, Leipzig, 1723, col. 1431).

(3) Marr, p. 104, note.

(4) Les autres mss. consultés par M. Marr s'accordent sur cette appellation.

servir par endroits à le préciser ou à le discuter. Inutile d'ajouter que ce texte arabe est également une traduction du grec : on le verra de reste aux extraits que nous aurons l'occasion de citer. Il représente un abrégé du même original qui se trouve intégralement reproduit, ou peut-être paraphrasé dans la recension géorgienne. Réserve faite d'un passage qui sera indiqué tout à l'heure, il n'y a guère de différence profonde entre les deux textes dans la partie narrative. On a un peu plus de peine à reconnaître le géorgien dans le prologue oratoire par lequel débute la version arabe* : يلزمنا ايها الاله ان نمجدك ونشكرك ونسجد لك يا ملكنا وتني عن (نثني على) قديسيك الدي اضهرة (الذين اظهَرت) معهم قوة عجايبك الخ . . .
mais, détail à noter, la transition qui introduit le récit, est presque littéralement la même que dans le texte géorgien :

[وهذا النعم والخيراة ينالوهـا القديسين لاجل صبرهم] ومنهم هـده القديس الشريف الذي . . . (1)

On peut donc dire que la parenté des deux textes se révèle jusque dans leurs divergences.

Après ce rapide aperçu touchant les sources de l'histoire de S. Barlaam, il nous reste à les analyser brièvement. Pour abréger, nous appelons *A* la version arabe, *G* la version géorgienne.

Il va de soi tout d'abord, que le personnage appartient à l'église grecque. Son nom suffirait à le prouver. En dépit de sa forme barbare, il est bien d'origine hellénique, c'est-à-dire qu'il contient une déformation qui est spécifiquement propre à la tradition grecque. Il est censé répondre à l'araméen *Baralaha* ܒܪܐܠܗܐ, comme le montrent tous les anciens documents, à commencer par le jeu de mots contenu dans la passion grecque de S. Barlaam le martyr (2), et c'est par ce nom que Paul de Callinice l'a retraduit dans sa version syriaque des homélies de Sévère d'Antioche (3).

---

* Nous laissons le texte tel quel, avec ses multiples incorrections. Nous avons toutefois indiqué entre parenthèses quelques corrections moins évidentes.

(1) Comparer Marr, loc. cit., p. 113.

(2) *Analecta Bollandiana*, loc. cit., p. 139-40.

(3) *Ibid.*, p. 134.

Baralaha est devenu Barlaam, peut-être par l'effet d'une vague homophonie avec le nom du prophète Balaam, peut-être aussi par l'analogie de doublets usités dans la grécité biblique tels que Μαρία, Μαριάμ. Quoi qu'il en soit du phénomène linguistique qui est ici en cause (1), la provenance du nom est certaine : un saint qui s'appelle Barlaam relève de l'hagiographie grecque.

S. Barlaam naquit sur un des escarpements du Casius, en un village que *G* appelle Djubia. Les trois mss. employés ou consultés par M. Marr semblent s'accorder sur ce nom, que l'on rencontre encore dans un autre document, où il désigne d'ailleurs une localité inconnue (2). Néanmoins le savant éditeur fait remarquer que la paléographie géorgienne permet, aux prix d'un très léger changement, de lire Djusia (3), comme l'a fait M. Pl. Ioselian en décrivant ce même ms. 55 d'Iviron. Mais *A* nous semble trancher la question en faveur de la première lecture : وكان مولد هده القديس بجبل اللكام المقدس في قرية اسمها اللجبيه. En effet de الجبية à اللجبيه le passage est des plus naturels. Les parents de S. Barlaam étaient de simples cultivateurs, qui employèrent d'abord leur fils à garder les troupeaux. Lorsque l'enfant eut grandi, il s'éprit de la vie monastique et reçut le σχῆμα dans un couvent de son pays, où il demeura durant plusieurs années dans une pratique exemplaire de la vie religieuse et ascétique. Un jour il se sentit porté à faire le pèlerinage des Lieux Saints. A Jérusalem, un ange lui apparut et lui apprit que Dieu lui imposait la mission d'expulser le prince des démons qui régnait en maître sur le mont Casius et d'établir l'empire du Christ sur cette montagne bénie. *A* donne à cet épisode un tour d'une parfaite gaucherie : Barlaam, après avoir ardemment souhaité de voir Jérusalem, arrive aux portes de la ville ; puis au moment d'y pé-

---

(1) Il est infiniment peu probable que le même phénomène se soit reproduit dans des conditions identiques pour plusieurs noms exotiques ressemblant de près ou de loin à *Barlaam*. Ce nom, formé par un caprice de l'usage, est entré une fois pour toutes dans l'onomastique byzantine. Il y était déjà devenu usuel quand il servit de moule pour transformer le nom de l'ascète hindou *Bilahaur*, le héros original du roman de Barlaam et Joasaph. Cette simple observation suffirait à tenir en échec toute la démonstration de M. Hommel.

(2) Marr, pp. 104-105, 108. (3) P. 104.

nétrer, il déclare net qu'il n'entrera pas dans la cité déicide et se met résolument en devoir de repartir lorsque l'ange lui apparaît et lui signifie la mission à laquelle il est appelé : وفي بعض الاوقات عزم هدا المبضي (المُضِيء) بالانوار على المضي الى البيت المقدس ليتبارك من الاماكن المقدسة وكان هده الفكر من تحريك النعمة الساكنة فيه وانتصب للصلاه وقال عقيب صلواته : يارب اني ساير الى بيتك المقدسة فتمم (فتيّم) بي ارادتك وهواك ثم انه سار الى البيت المقدس ولم يصحب احد حتى كأنه مختلي مع الله في قلايته في مدة طريقه · فلما اشرف على المدينــة المقدسه سجد وشكر الرب وسبّحه فلما وصل باب المدينة وجــد اقوامٌ وقوف (اقواماً وقوفًا) فسألهم قايلًا هده هي المدينة التي صلبت ربّها فقالوا نعم ايهــا الراهب وُسقي خلًا على الصليب فبكا وامتلا (امتلأ) غيره الاهية ومجد وقال حايًا (حيّ) هو الله سيّدي اني لا ادخلهــا وحول وجهه راجعًا فظهر له ملاك الرب وقال له يا برلام ولا الى هاهنا بعتك الرب بل الى الجبل الدي يسما الاقرع لتخرج منه اركون السياطين وتظهر فيه اسم سيدنا يسوع المسيح وباركــه الملاك وغاب عنــه

Barlaam part sur le champ, et, comme la position du mont Casius lui est inconnue — le souvenir de son pays natal s'était bien vite effacé de sa mémoire ! — une croix lumineuse lui apparaît et le précède pour le diriger. Tout comme l'étoile des Mages, qu'elle a le tort de rappeler un peu trop, elle disparaît au moment où le voyageur va toucher au terme. A peine Barlaam s'est-il engagé sur les pentes de la montagne, que le prince des démons se présente pour lui barrer la route, et après avoir vainement tenté de l'intimider par toute sorte de fantasmagories, il veut entrer en composition avec l'envahisseur. Notre thaumaturge l'enferme dans un creux de rocher, lui et toute sa bande, grâce à un stratagème qui relève en propre de la diablerie burlesque. Puis devenu seul maître de la place, il gravit le sommet de la montagne. *A* devient ici un peu plus précis que *G*. Nous citons le passage à cause de quelques détails nouveaux qu'il renferme, sans pour cela les prendre plus au sérieux qu'il ne convient :

فلما انتهى براس الجبل المعروف بالاقرع نضر (نظر) الصنم منصوب على راسه تاج من دهّب وعينــاه من ياقوة احمر وامــامه اتر الدبايح (اثر الذبائح) واللبــان في مجــامر الدهب والفضة واطفال قد دبحو ليخرقون قدامه فلما تامل (تأمل) القديس دلك بكا على ضعف بشرتنا بسرعة

ميلها وتعجب من ظلمت عقول الناس الدي اطـاعوا الشياطين حتى تذبح اولادهم وتقبل
نحو الشرق وصلّا قايلًا ايها الرب الاله القوي ايسوع المسيح اعطيني قوه وعلامه صالحه (Ici le
ليدعا اسمك في هذا الجبل واكتّر قوة الملوك الطغاه (mot ليقو raturé à l'encre rouge)
وبدد اصنامهم واعطي النصرة لعبيدك المسيحيين بـنقوة صليبك المحي وبشفاعة والـدتك
الطاهرة ومسك في رجل الصنم واهبطه وكسّره واباده ونصب موضعه علامة الصليب وسكن
هناك على صخرة وفاق في الجهاداة وجمع اعضا الشهدا المتشهدين في دلك المكان وبنا ديراً كبير
وسكنه خلق كتير والخ . . .

Dans tout cet épisode il n'y a rien qu'un hagiographe de la plus pauvre imagination ne fût capable d'inventer de toutes pièces. On peut néanmoins se demander s'il n'est pas inspiré par un ressouvenir d'une donnée historique. Le Casius était jadis couronné par un antique temple de Zeus. Mon savant confrère le P. Lammens, dans une relation de voyage inédite qu'il a bien voulu me communiquer, fait observer que cette cime (1800 m.) très étroite, où l'on ne voit pas trace de ruines, n'a pu guère porter qu'un simple autel (1). Autel ou temple, le sanctuaire du Casius était célèbre. Hadrien y sacrifia (2); Julien l'Apostat l'avait en grande vénération (3). Il est fort possible et tout à fait conforme à maint exemple connu, que la destruction de ce sanctuaire païen se rattachât en quelque manière à la fondation du lieu de culte consacré à S. Barlaam.

D'après *A*, si l'on s'en tient à la lettre du récit, c'est au sommet de la montagne que le saint aurait fixé sa demeure. *G* dit un peu différemment: « aliquantulum descendit a vertice montis, ubi rupem invenit antro similem, in qua sedem suam constituit (4) ». Ceci est mieux d'accord avec la topographie, comme on le verra dans un instant.

Comme une ville située sur la montagne ne peut se dérober aux regards, remarque le biographe (*G*), S. Barlaam ne demeura pas caché

---

(1) Pendant tout l'hiver, très rigoureux à cette hauteur, c. à. d. pendant la moitié de l'année, elle est couverte de neiges.

(2) Ael. Spartianus, *Hadrianus*, 14. Scriptores Historiæ Augustæ, ed. Peter, Lipsiæ, 1884, p. 15.

(3) *Misopogon*, éd. Hertlein, Leipzig, 1875, p. 467.

(4) Marr, p. 127.

dans son ermitage aérien. Sa renommée se répandit dans tout le pays d'Antioche et de Laodicée (*G*). Malgré son amour de la solitude, une communauté de moines (1) se forma autour de lui. Il opérait des miracles sans nombre. Un autre anachorète qui habitait aux environs, ayant ouï parler du saint, lui envoya en guise d'« eulogie », des charbons allumés enveloppés dans un morceau de toile. Barlaam les prit et encensa les parois de sa cellule en se servant du creux de sa main comme d'encensoir. Impossible ici de ne pas se rappeler Barlaam le martyr, qui garda sur sa main étendue de la braise allumée, parce que le juge lui avait dit qu'il serait censé avoir sacrifié aux idoles, s'il la laissait tomber (2). A son tour Barlaam renvoie à l'ermite le même linge contenant cette fois de l'eau (3), qui devient l'instrument de guérisons miraculeuses.

Parvenu à l'âge de 80 ans, le saint est favorisé d'une vision apocalyptique, qui rappelle, entre plusieurs autres, celle de S. Marc l'Athénien (4). Après cet épisode, *A* n'ajoute plus que quelques mots :

ولم تمد حياته بالعالم بعد هدا المنظر الّا تسعت اشهر وانتقلة نفسه الى ما راه (رآه) قد اعد لها وبقي جسده مدفون في ديره يشفي الامراظ (الامراض) ويعمل العجـائب ويظهر القواة الى اليوم مع كلمن يقصده ويستغيت (يستغيث) باسمه بامانه وكانت نقلته من العالم الى النياح في التاسع عشر من شهر تموز ونحن نسال سيدنا يسوع الخ . . .

Dans *G* au contraire le récit se prolonge. Barlaam adresse à ses disciples réunis autour de lui, ses dernières instructions. La suite de ses discours — si l'on peut dire que ses discours se suivent — lui donne occasion de rapporter les paroles d'un vieillard, lequel, interrogé par son disciple que les tentations importunaient, répondit à celui-ci sous forme de parabole. Cette fois, c'est son autre homonyme, le Barlaam hindou, que notre saint rappelle d'une manière inquiétante. Les paraboles de ce Barlaam sont devenues fameuses ; il est permis de soupçonner que le biographe de notre Barlaam s'en souvenait un peu trop quand il s'avisait de faire parler son héros en apologues. En réalité cet « apologue » n'est autre que l'his-

(1) Comparer le texte arabe ci-dessus, p. 811. (2) *Anal. Boll.*, p. 129.

(3) Comparer l'evang. ar. de l'Enfance du Sauveur, ch. 45 (Thilo, *Codex apocryphus Novi Testamenti*, Lipsiæ, 1832, p. 120). (4) *Acta Sanctorum*, Martii t. III, p. 41*.

toire de ce martyr inconnu, que le persécuteur livra aux entreprises d'une courtisane, après que les tourments furent demeurés sans résultat: preuve assez claire que le biographe de S. Barlaam avait lu la légende de S. Paul de Thèbes (1), dans le texte grec probablement.

Grâce à la date connue des deux documents qu'il reflète, cet épisode fournirait donc une indication chronologique sur la composition de la Vie de S. Barlaam. Mais d'autre part, il n'est pas certain qu'il appartienne à la rédaction primitive. L'arabe qui, nulle part ailleurs, ne commet de suppression proprement dite, ne contient pas le moindre bout de récit auquel ce passage puisse s'amorcer. Il est à tout le moins assez vraisemblable que le traducteur géorgien s'est permis d'ajouter quelque chose de son crû ou qu'il s'est servi d'une rédaction interpolée.

Comme on a pu le constater, l'histoire de S. Barlaam du mont Casius se réduit, ou peu s'en faut, à de vulgaires banalités ou à de plus vulgaires invraisemblances. Il subsiste cependant de sa mémoire et de son culte, un souvenir plus positif. C'est le monastère qui portait son nom. A l'époque des croisades, ce monastère jouissait d'une telle notoriété, que le mont Casius, où il était situé, prit parmi les Occidentaux le nom de Mont Saint-Parlier, Mons Parlerius (2).

Sur le côté nord-est du palier circulaire qui supporte le cône terminal du Casius, le P. Lammens a remarqué les ruines d'une basilique avec dépendances (enceinte et abside bien conservées), qui pourrait bien appartenir au couvent de St-Barlaam. A la date de son passage, (commencement d'août 1904), il trouva au milieu des ruines de l'église, les restes du sacrifice que tous les ans, le 19 juillet, les Arméniens grégoriens du massif du Casius montent offrir à leur « S. Parlon ». Ces derniers fidèles de S. Barlaam paraissent ne plus rien savoir de la légende de leur patron qu'ils prennent pour un ancien patriarche d'Antioche. Avouons sans détour que nous ne sommes pas beaucoup plus avancés.

---

(1) *Hieronymi opera*, Migne, P. 4, t. XXIII, col. 19-20 ; cf. J. Bidez, *Deux versions grecques inédites de la Vie de Paul de Thèbes* (Gand, 1900), p. 4-6.

(2) R. Röhricht, *ZDP V.*, t. X, p. 236-37; id., *Geschichte des Koenigreichs Jerusalem* (Innsbruck, 1898), p. 22. C'est évidemment par une erreur de topographie que le même nom fut parfois employé aussi pour désigner le Ǵabal Mûsâ (Röhricht, *Geschichte*, 136).

ERRATA ET ADDENDA.

p. 496, note l. 10, lire « Nat. » ; l. 15, mettre un — avant « nous ».
p. 498, l. 4, supprimer la parenthèse.
p. 499, note, rétablir « dont ».
p. 527, 2e par., lire « musulmane ».
p. 528, note 1, au lieu de « signifient », lire « sont ».
p. 542, ligne 7, ce signe pourrait être un L (= ἔτους) mal venu à la fonte.
p. 543, inscr. 8, lire régulièrement : (᾿Επὶ) Μ. Κασ. ᾿Απολ. ὑπ(άτου) ou ὑπ(ατικοῦ) ou plutôt : Μ. Κασ. ᾿Απολ. ὑπ(ατεύοντος) = ὑπ(άτου) ou ὑπ(ατικοῦ ὄντος). Cette dernière équivalence, fréquente en Mésie, se rencontre en Syrie (Wadd. 2309 = *I.G.R.R.*, III, 1277).
p. 548. La seule lecture probable de l'inscription n° 9 reste donc Β(α)ρώ[χ] ou Β(α)ρω[χ](ίου) πολλὰ τὰ ἔτη. Pour Βαρώχ, à Alexandrie : Βορούχ = Βαρούχ (S. de Ricci, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 1905, p. 158 et Cl.-Ganneau, *RAO*, VII, p. 144).
p. 549, l. 9, le dernier chiffre doit être lu 6462.
» n° 11, cf. la pierre gravée n° 578 de Le Blant, *l. c.* : ΑΓΑΘΑ.
p. 552, n. 3, lire *Beitraege zur alt. Gesch.*, t. I, etc...
p. 555, n. 1, lire *Bull. de corr. hell.*, XXI, etc...
p. 766, note, lire « *Die antiken...*

Ḥamâsa de Buḥturî. *N. B.* — **Au cours de l'impression, des lettres se sont brisées, des points et des voyelles ont disparu : le lecteur y suppléera facilement dans la plupart des cas. Nous ne rétablissons l'orthographe que là où le sens aurait eu trop à souffrir par suite d'un de ces accidents. On trouvera ci-dessous d'autres corrections ou améliorations de lecture, dont plusieurs ont pu trouver place dans le texte même du tirage à part (1):**

p. 558, note, lire 965.. (1562) au lieu de 960.. (1553); — p. 569 n. 3^{2}, lire أَلْكَمِيِّ avant المُقَطَّر — p. 570 n. 9^{2}, lire تَطَلَّمُ ; n. 12^{2}, lisez أَلْمَقَامَ ; — p. 571 n. 17^{1}, corr. وَكِدْتُ ; — p. 572 n. 23^{4}, corr. لَأَحْمِلَنْكَ ; — p. 573 n. 26^{4}, lire plutôt يُوَشِّمِ... يَغْلِبُ ; n. 27^{2}, lire يَا أَبَ ; ibid., lire plutôt التَّرْكُ ; — p. 574 n. 28^{2},

(1) L'exposant indique le n° d'ordre des vers.

lire plutôt يَنْجَنَّ ; n. 30[1], suppl. يُجنّها ; — p. 575 n. 34[2], lire مَعَايِره , — n. 37[1], corr. طَيَّا ; — p. 576 n. 40[3], lire بالحَلْيِ ; n. 41[3] corr. مِنَ السنينَ ; ib[6]., suppl. هنيئا ; n. 42, corr. مِكْرَزَ ; — p. 577 n. 47[3], lire ضِلَعًا ; — p. 579 n. 57[1], dans le ms. متباينا ; — p. 580 n. 61, corr. جابِر ; — p. 581 n. 67[2], corr القِيْل ; — p. 582 n. 71, lire plutôt أسَافِ ; n. 76[1], suppl. حُذَيْفة ; — p. 583 n. 81[2], corr. يأخذها ; — p. 584 n. 85[2], corr. اكُفّ ; n. 89, lire عَيْلان ; — p. 585 n. 96, lire غَشْمَة ; — p. 587 n. 103, suppl. الحَقرا ; n. 108, c'est peut-être حُبابه ; ibid[1]., peut-être يَغْضِي ; — p. 588 n. 110[1], corr. ألاَّ تَقْتُلوا ; n. 111[4], suppl, البَغْيِ ; — p. 589 n. 114[6], lect. probable طَاهِر ; — p. 590 n. 120[4], suppl. إِنَّكم ; — p. 591 n. 124[2], corr. مِن بَأسِكم ; n. 126, corr. زُبَيْد ; — p. 592 n. 128[2], corr. السِّيِلان ; n. 129[2], corr. قَبولها ; n. 130, ce vers est peut-être du mètre مجذوء البسيط ; — p. 593 n. 137[1], corr. الِنساءُ ; ibid[3]., corr. عَلَوْقَة ; — p. 594 n. 141[4], corr. واضحِ ; — p. 595 n. 148[4], lire فَخْمَةٌ ; n. 148[5], suppl. سيّدكم ; n. 150[1], lire الْفَكُوم ; — p. 596 n. 104[2], corr. ماوِيّةٌ ; — p. 597 n. 161[1], mettez م entre les deux hémist ; n. 161, corr. قالَتِ ; — p. 598 n. 168[4], dans le ms. مُكْحُلا ; ibid[5]., lisez الصبيِّ ; — p. 599 n. 173[1], suppl. يدعو ; — p. 601 n. 186, corr. يدمَى ; p. 602 n. 187[3], suppl. تَذري ; — p. 604 n. 200[1], corr. تَفقِدني ; — p. 605 n. 205, corr. جَرِيرُ ; n. 209[1], suppl. لَهفان ; — p. 607 n. 215[2], rétablir يَتَصفونا dans tous les exemplaires ; n. 218[6], suppl. قَينا ; ibid[7].. suppl. شدُّوا ; — p. 608 n. 219[3], rétablir تَقصّ dans ts. les exempl. ; ibid., dernier vers, corr. وسائلهُ ; — p. 609 n. 222[1], dans le ms. رقوني ; ibid.[11], dans le ms. أكَلُم ; — p. 610 n. 224[3], corr. الموتَ ; n. 225[1]. corr. ظَنِّي ; n. 227[2], dans le ms. وفررت ; ibid.[4], ds le ms. ابا الحلائب ; — p. 611 n. 230[2], suppl. تَاكِي ; — p. 612 n. 232[2], corr. بِجيلة ; n. 224[3], corr. ونحّاك ; — p. 613 n. 237, corr. الزبيدي ; — p. 615, titre du chap., suppl. الحرب ونَهى ; n. 244[2] suppl. ولا تَرْكبن ; ibid.[5], corr. سِباء ; — p. 616 n. 244[7], la leçon, correcte serait plutôt يشبّ ; n. 245[3], corr. فأضحى ; — p. 619 n. 263[3], suppl. ياتيني ; — p. 621 n. 270[2], leçon correcte ارضِ سُهُوبِ ; — p. 622 n. 278[1] suppl. عدوِ ; ibid.[4] suppl. الحُرّ ; — p. 628 n. 309, corr. مُنقذٌ ; n. 311[3], lire plutôt طَوال ; — p. 629 n. 319[1], au 1[er] hémist. corr. فاصْدُقه ; au 2[e] hém. le ms. porte صُدِقا ; — p. 631 n. 327[1], lire طول ; n. 328[2], corr. جَفوَةٌ ; n. 330[3], suppl. احوِيه ; — p. 632 n. 335, suppl. قال ; n. 336[2], lire يقاربة ; — p. 638 n. 364, lisez جُوَيَّة ; n. 366[1], suppl. كثرتُم ; — p. 639 n. 367[1], c'est peut-être يَرنو ; 368[1], peut-être والمُشتقى ; — p. 640 n. 374[1], corr. خوفَه ; n. 376[2], peut-être لِأُمَيَّة ; — p. 642 n. 381[2] lire يَكُ ; n. 382[1], corr. مغلغلة ; — p. 643 n. 383, 3[e] v. a. f., lire الرستق ; — p. 645 n. 390[1], corr. مشبوبُ ; — p. 647 n. 397[1], lire اهلكن ; — p. 648, 3[e] v., lire العُضمِ ; n. 398[4] lire قرءِ ; — p. 651 n. 405[3]. lire ذلّ فاهْ يترمرم ; n. 406[2] corr. مساكِنها ; — p. 652 n. 408, peut-être عَقفان ; — p. 653 n. 416[1], suppl. يلحقان ; — p. 654 n. 422[3],

corr. التِّنون ; pour 556 lire 656 ; — p. 657 n. 444[2] corr الخُطوب ; — p. 658 n. 444 fin, lire عينِ ; — p. 659 n. 453[1] lire المُوَقَّف ; — p. 661 n. 460[1], corr. السنينَ ; n. 461[2], lire ذٰلك ; n. 463, corr. رَدَاءَة ; — p. 662 n. 467[3], lire وليلِ ; — p. 664 n. 480[1], corr. عدوانه ; — p. 665 n. 484, lire ابي سُامى ; ibid. dern. v. lire حَامِي الذمارِ ; — p. 666 n. 489[1], suppl لَمْ يَكُن ; — p. 667 n. 496[1], lire يتذلّلِ ; n. 497[1], corr. الكريمَ ; — p. 669 n. 509[2], lire النُّعمَى ; — p. 670 n. 516[1], l're المنْعِم ; — p. 671 n. 527, lire خشرَمَ ; ibid.[1] lire مكروهِ ; — p. 672 n. 529, lire يَعفُر ; n. 530, lire جِذْل ; n. 532[1], corr. يَغلُظ ; n. 536, lire أَبَنْ ; n. 537[1], corr. زعمتُ et يُحرِب ; — p. 673 n. 542, lire أَلضُّبَعِيّ ; n. 546[1], suppl. وَائلِ ; — p. 675 n. 558, corr. جِذْل ; — p. 678 n. 576, lire سابقٌ ; n. 585[1], lire على خُلُقِ ; — p. 679 n. 585[2], corr. فرِحِ ; n. 587[1] lire يَقْلَن ; — p. 680, n. 597[1] et 599[1], lisez اقيمُ ; — p. 685 n. 624[1], corr. يمْمْتُ ; n. 627, corr. عطاءً ; — p. 687 n. 637, dern. v., corr. وَصَبْرِ ; — p. 688 n. 641[3], corr. مَنكِبَيْه ; n. 642[1], lire لِرَيبِ ; — p. 691 n. 659[1], corr. حزانَة ; n. 661[1] lire لنجزءَ ; n. 663[2], corr. لَنْ ; — p. 692 n. 665[2], lire فإنّي ; ibid.[4], lire المُطْمعاتُ ; — p. 694 n. 681, lire سابقٌ ; — p. 698 n. 708, rétabl. أشتري : — p. 702 n. 724[6], suppr. و avant المُتنهَّب ; n. 726[1], lire قَتْر ; — p. 703 n. 729, corr. غيرُ ; n. 735[1], lire الريْث ; — p. 704 n. 738, lire داوُود ; — p. 705[1] n. 745[1] lire الحُرّ ; — p. 706 n. 749[3], corr. تَنْفيه ; n. 755[3], rétabl. بأمين ; — p. 707 n. 757[1], corr. لِلسِّرّ , — p. 712 n. 790, lire مُسَيْكِ.

BIBLIOGRAPHIE

ALFONS SCHULZ, Dr Theol. — *Doppelberichte im Pentateuch.* (*Biblische Studien* XIII, 1). Freiburg i. Br., Herder, 1908. VIII-96 pp. 8°.

Der Verfasser untersucht eine Anzahl von Stücken des Pentateuchs, um das Vorhandensein von Doppelberichten und damit die Berechtigung der Quellenscheidung nachzuweisen. Er glaubt mit seiner Arbeit einem Winke des P. L. Fonck S. J. zu entsprechen, der die Einzeluntersuchung in den Vordergrund gestellt sehen will. Ob aber das Ergebnis der Arbeit in gleicher Weise wie deren Ausgangspunkt den Wünschen des P. Fonck entspricht, ist eine andere Frage. Wenn sich der Verfasser für Doppelberichte ausspricht, so folgt er doch nicht blindlings jedem Versuch, eine Quellenscheidung vorzunehmen, sondern er geht mit grosser Selbständigkeit, Umsicht und kritischem Sinn zu Werke : er sucht keine Schwierigkeiten, wo keine sind, wo aber welche sind, da erkennt er sie offen an und sucht sie nicht durch die bekannten « Lösungen » zu vertuschen. Ein weiterer Vorzug ist die vornehme Ruhe und Sachlichkeit, die sich besonders da zeigt, wo er sich mit seinen Gegnern auseinandersetzen muss. Diese Eigenschaft ist um so mehr anzuerkennen, als sie in den letzten Jahren grade auf Seiten der Gegner nicht selten vermisst wird. Das Büchlein ist ein dankenswerter Beitrag für die Erforschung des Pentateuchs und kann allen denen empfohlen werden, die sich über die Berechtigung der Kritik unterrichten wollen.

H. W.

E. PANNIER. — *Psalterium iuxta hebraicam veritatem. Les Psaumes d'après l'hébreu* en double traduction avec indications métriques et la Vulgate latine en regard. Lille, René Giard, 1908. XXVIII-422 pp. 8°. 12 fr.

An der Spitze der Einleitung steht der Brief des Eusebius Hieronymus an Sophronius, in dem der Heilige sich über die Psalmen und seine Uebersetzung iuxta Hebraeos ausspricht. Die dort niedergelegten Gedanken macht der Verfasser mit Ausnahme der Bemerkungen über die Kritiker zu den seinigen. Da er die Absicht hat, später eine

ausführliche Einleitung in die Psalmen zu schreiben, begnügt er sich hier, den Leser in drei Abschnitten über die Natur, den Ursprung und den gegenwärtigen Zustand der Psalmen zu unterrichten. In seinen Darlegungen nimmt er eine glückliche Mittelstellung ein zwischen engherzigem Konservativismus und übertriebenem Kritizismus. Die Einrichtung des Buches ist folgende : In drei parallelen Spalten werden uns der Text der Vulgata, eine dem hebräischen Text entsprechende lateinische und französische Uebersetzung geboten. Die beiden letzteren sind nach Strophen, Zeilen und Halbzeilen geordnet. Jeder Psalm hat als Ueberschrift die Anfangsworte der Vulgataübersetzung; dann folgt eine kurze Inhaltsangabe nebst Gliederung und Charakterisierung des Gedichtes. Die sparsamen Fussnoten bringen textkritische und erläuternde Bemerkungen.

Der Verfasser behandelt den überlieferten Text mit grosser Achtung ; er ist aber ehrlich genug, verderbte, unverständliche, dunkle und zweifelhafte Stellen als solche anzuerkennen und sucht hinter ihnen nicht wunderbar tiefe Gedanken. In der Wiederherstellung verderbter Stellen ist er sehr zurückhaltend, der Konjekturalkritik räumt er nur wenig Platz ein. Was die Metrik angeht, so begnügt er sich, die offen, darliegenden Tatsachen eines regelrechten Wortakzentes festzustellen, ohne irgend welchen Hypothesen zu Liebe Opfer an dem Textbestand zu bringen. Ebenso verhält er sich der Strophik gegenüber : er lässt gleiche und ungleiche Strophengebilde gelten und weist auf die vorhandenen Mängel hin. Ein solcher Standpunkt ist gewiss berechtigt. Ein besonderer Vorzug des Werkes ist es, dass der Verfasser nicht bei dem blossen Wert oder der einzelnen Zeile stehen bleibt, sondern dass er jeden Psalm als ein künstlerisches Ganzes zu erfassen sucht. Da er dafür Sinn und Verständnis mitbringt, kommt er notwendig dazu, hier und da getrennte Stücke zu vereinigen, verschiedene Psalmen in mehrere Teile zu zerlegen und öfters kleinere oder grössere Abschnitte als Eindringlinge auszuscheiden. Mag man auch über einzelnes streiten können, die ganze Methode verrät ein verständnisvolles Eindringen in den Gegenstand und bedeutet einen beachtenswerten Fortschritt auf katholischer Seite.

Die typographischen Schwierigkeiten, die die Einrichtung des Buches bot, sind im ganzen glücklich überwunden. Nur in den Vorbemerkungen und in den Fussnoten fehlt zuweilen die erwünschte Uebersichtlichkeit. Bei den beiden neuen Uebersetzungen vermisst man die Verszahlen. Die lateinische Uebersetzung, die sich eng an den Urtext anschliesst, scheint uns nicht glücklich zu sein ; denn für die Kenner des Hebräischen ist sie überflüssig, den andern aber gestattet sie doch keinen genügenden Einblick in das Original. Mit einer Uebersetzung in gutem Latein wäre sicherlich besser gedient. Unverständlich ist, warum der Verfasser in der lateinischen Uebersetzung die Form Iehova beibehält, während er in der französischen Yahveh schreibt. Sonderbarer Weise wird Duhm (S. VIII) zu den Anhängern der Gemeindelieder gerechnet, obwohl er doch deren heftigster Bekämpfer ist.

Unser Urteil über das vorliegende Buch möchten wir also zusammenfassen : Mag der Kommentar auch für die gesamte Erkenntnis der Psalmen keinen bemerkenswerten Fortschritt bedeuten, so ist er doch geeignet, ein hinlängliches Verständnis des

heiligen Lieder zu vermitteln und das katholische Publikum in die zahlreichen Fragen der Psalmenforschung allmählich einzuführen.

Hermann Wiesmann, S. J.

Jules Besse.— *Les trois livres attribués au roi Salomon* : I. *L'Ecclésiaste* ; II. *Les Proverbes* ; III. *Le Cantique des Cantiques* (Bibliothèque orientale elzévirienne, tomes 63, 64, 65). Paris, Leroux, 1906-1907. (Chaque volume 2 f. 50).

Prov. 13, 1 : Un fils sage ça suppose de paternelles taloches. — 13, 24 : Un père avare de claques hait son enfant qui faute. Mais l'homme qui aime son fils son attrapage commence quand son fils saute du lit. — 15, 1 : Qui répond d'une voix douce on lui repasse la crême. — 21, 3 : Un peu de justice et un peu plus de goût pour la jurisprudence, Dieu aimerait mieux ça que des bêtes égorgées.

Eccle. 3, 21 : Qui peut du souffle des fils de l'homme qu'on suppose monter au ciel distinguer le souffle de la bête qu'on fait tournoyer ici-bas ; — 10, 1 : A l'odeur de la mort quand un parfum se mêle, deux mouches rêvent l'une qu'il pue, la seconde qu'il fermente.

Cant. 3, 8 : Tous attendent mornes sur d'énormes hallebardes. Et sur l'art de la guerre les soixante en savent long. Sur la cuisse de chacun bat une épée immense, tous ces foudres de guerre mourant de peur la nuit. — 5, 15 : C'est un fort bel homme qui n'en finit pas comme le mont Liban ! C'est un très beau garçon élancé comme les cèdres !

Ce sont là quelques-unes des perles contenues dans les trois petits volumes « attribués au roi Salomon » que M. Besse dit avoir *traduits* de l'hébreu. Cet excès de modestie ne trompera personne : M. Besse en est bel et bien l'auteur, au même titre au moins que Scarron est l'auteur du *Virgile travesti*. La *Bibliothèque orientale elzévirienne* ne nous avait pas habitués à ce genre de produits : on pourrait craindre que ces trois volumes ne nuisent à la collection, et je doute que les savants qui ont collaboré à la *Bibliothèque* soient très flattés de voir leurs œuvres voisiner, au catalogue, avec les élucubrations fantaisistes de M. Besse.

P. J.

W. F. Lofthouse. — *Ezekiel* : Introduction, Revised Version with notes. (Collection *The Century Bible*). In-16, pp. 362. Edinburgh, Jack, 1907.

Ce petit livre, rédigé conformément au programme de la nouvelle collection *The Century Bible*, comprend, outre l'Introduction (pp. 3-48), le texte de la *Revised Version* et un commentaire exégétique qui évite délibérément les discussions techniques et en particulier les discussions philologiques. On a l'impression d'une édition élégante d'auteur classique à l'usage des gens du monde: ce genre de publications répond sans doute à un besoin des lecteurs anglais. L'*Ezekiel* de M. Lofthouse se lit avec agrément : l'In-

troduction, en particulier, témoigne d'un sentiment littéraire fort délicat. L'auteur adopte les vues de l'école de Wellhausen et rejette l'opinion extrême qui voudrait reculer le livre jusqu'à l'époque des Maccabées. Il accepte aussi l'idée courante que la vision finale du prophète (chap. 40-48) serait un programme idéal de réformes, méconnaissant ainsi le caractère essentiellement *symbolique* du morceau.

P. J.

D. H. Müller. — *Biblische Studien* I-IV. Wien, Hölder, 1904-1908. I. *Ezechiel-Studien*. Neue Ausgabe ; II. *Strophenbau und Responsion*. Neue Ausgabe ; III. *Komposition und Strophenbau* ; IV *Strophenbau und Responsion in Ezechiel und den Psalmen.*

Der Verfasser legt in diesen Studien den technischen Aufbau verschiedener prophetischen Reden und poetischer Stücke des Alten Testaments dar, um damit neue Belege für seine in dem Buche *Die Propheten in ihrer ursprünglichen Form* niedergelegten Strophentheorie beizubringen. Einige dieser Aufsätze z. B. die *Ezechiel-Studien* (I) sind vortrefflich und geradezu mustergiltige Vorbilder für derartige Untersuchungen. Besonders hervorzuheben ist, dass der Verfasser sich vielfach nicht damit begnügt, die Anlage und den Gedankengang der behandelten Stücke klarzulegen, sondern dass er auch die Herkunft und die Entwicklung gewisser Gedankenreihen, Bilder und sprachlicher Formeln zu erkunden sucht. Diese Erkenntnis der literarischen Abhängigkeit ist für die richtige Beurteilung mancher Schriftsteller von grosser Bedeutung. Nach des Verfassers Ansicht hat seine Strophentheorie vielfach nicht die gebührende Anerkennung gefunden ; daher setzt er sich in Studie III, 88-131 des längern mit seinen Gegnern auseinander. Manches, was da gegen ihn vorgebracht wird klingt ja etwas sonderbar. Aber er hätte doch besser getan, diesen schroffen Ton zu vermeiden.

S. 126 wird N. Schlögl wieder beschuldigt, die Gliederung der Kap. 39-42 des Ekklesiastikus ihm ohne Angabe der Quelle entlehnt zu haben. Leider bleiben dessen Erwiderung und sonstigen Aufklärungen in der *Orientalistischen Literaturzeitung* 4 (1901), 415-418 unberücksichtigt. Was die Bemerkungen gegen J.K. Zenner angeht (St. II, 7 f.), so ist es doch unleugbar, dass die ganze Anordung des Psalms 132 und insbesondere die Lesung des V. 2 die Erkenntnis der Wortresponsion voraussetzen. Ueberdies bezeugt der Verfasser selbst in einem Briefe vom 8. Dez. 1895, dass P. Zenner in den Psalmen dasselbe Prinzip der Responsion erkannt das er in den Propheten, Keilschriften und im Koran gefunden habe. Erwähnen möchte ich noch, dass man nach Müllers Ansicht in den Psalmen wohl *in der Regel* Doppelstichen voraussetzen muss (Studie IV, 38), während M. Berkowicz, sein Schüler und ein eifriger Verteidiger seines Systems, sich « nicht für eine Strophenabteilung entscheiden kann, welcher der Vers und nicht der Stichus als Einheit zugrunde liegt » (*Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes* 17 (1903), 245). (1)

H. Wiesmann, S. J.

---

(1) La Rédaction des « *Mélanges* » reçoit au dernier moment, trop tard pour être analysée dans ces CR, une communication que le savant orientaliste vient de faire à

A. VAN HOONACKER, professeur à l'Université de Louvain : *Les douze Petits prophètes traduits et commentés.* (Dans la « Nouvelle collection d'Etudes bibliques »). 8°, pp. XXIII-759. Paris, Gabalda, 1908.

La *Nouvelle collection d'Etudes bibliques* s'est enrichie d'un ouvrage considérable sur les Petits prophètes. On est d'abord un peu effrayé à la vue des dimensions de cet imposant volume de 782 pages en format grand in-8°, mais l'examen du livre montre vite que la richesse du contenu répond à l'aspect extérieur. Dans une courte *Notice préliminaire*, M. Van Hoonacker donne un aperçu général sur la composition du livre des Douze et résume ses idées sur les questions d'authenticité, de critique littéraire, de strophique et de métrique. Pour la discussion de détail, on renvoie aux Introductions particulières à chaque prophète.

Dans l'ensemble, les vues de M. v. H. sont prudentes et réservées. Ajoutons qu'elles sont toujours sérieusement motivées, et que là même où l'on ne se rangerait pas à son avis, on aurait toujours à tenir compte des raisons qu'il apporte. Plusieurs de ses vues ont du reste été émises antérieurement soit dans la *Revue Biblique*, soit dans des ouvrages à part. Parmi les prophéties dont l'époque a été particulièrement discutée en ces dernières années, M. v. H. place après l'exil celles de Joël, d'Abdias et de Jonas (p. IX). Je signalerai en particulier l'étude littéraire sur Joël, qui m'a paru très finement conduite. L'auteur professe un grand respect pour le texte traditionnel, et il faut l'en louer grandement. C'est dire qu'il ne s'est pas laissé séduire par les théories strophiques ou métriques actuellement en faveur. Aucune de ces théories ne lui a paru posséder un degré de probabilité suffisant pour autoriser à modifier le texte massorétique d'après ses exigences. Il dit très sagement (p. XI) : « Les résultats obtenus jusqu'ici, ou que l'on peut espérer obtenir dans l'état actuel des moyens d'investigation, sont trop incertains, pour que l'on soit autorisé à faire d'une théorie quelconque sur la strophique hébraïque, la base d'une appréciation critique du texte. » Cela n'empêche pas v. H. de se montrer sympathique aux essais des théoriciens. Dans l'Introduction au livre d'Amos, dont certaines prophéties sont manifestement composées en strophes bien définies, il expose les principaux systèmes proposés en ces derniers temps : ses préférences sont naturellement pour les arrangements qui respectent mieux le texte massorétique, comme celui du P. Condamin.

Le commentaire est à la fois abondant et serré : l'auteur dit vraiment à peu près tout ce qu'il est nécessaire ou utile de dire. Il a lu tout ce qui a paru d'important sur le sujet chez les anciens et les modernes, chez les catholiques et les non-catholiques. Je me permettrai, à ce propos, de faire remarquer combien les vrais savants catholiques se montrent mieux informés que leurs collègues non-catholiques, lesquels, trop souvent de nos jours encore, ne tiennent aucun compte des ouvrages sérieux publiés par les nôtres.

---

l'Académie de Vienne (cf. *Anzeiger* der philosophisch-historischen Klasse vom 8. Juli 1908. Nr. XVIII) sur « la forme poétique des discours dans l'évangile de S[t] Jean ».

S'il m'était parmis d'instituer une comparaison entre le présent commentaire et son prédécesseur immédiat, le commentaire de W.R. Harper sur Amos et Osée (1905), je dirais que si Harper offre une masse de matériaux beaucoup plus considérable et un répertoire d'informations presque exhaustif au point de vue de la critique textuelle, de l'exégèse et de la grammaire, van Hoonacker l'emporte pour la clarté de l'exposition, la rectitude des jugements, en un mot pour l'intelligence. L'apport personnel de l'auteur est fort considérable : le livre abonde en aperçus nouveaux, qui sont souvent heureux, toujours ingénieux.

L'ouvrage étant un livre d'étude, j'aurais souhaité que la partie grammaticale du commentaire fût plus abondante : les renvois à la grammaire de Gesenius-Kautzsch auraient dû être multipliés. En revanche, la lexicographie est traitée avec prédilection. Bon nombre de mots rares ou obscurs sont discutés : les lexicographes auront à tenir compte des conjectures nouvelles proposées. Un Index réunit les mots hébreux qui ont été l'objet d'une étude particulière (1). Le mot מִשְׁכָּבוֹת (p. 75) est entendu des « *couchettes* sur lesquelles on se prosternait pour faire ses dévotions dans les sanctuaires, et qu'on improvisait en étendant par terre le manteau ». Si cette interprétation est juste, comme je le pense, elle pourrait peut-être servir à expliquer certains passages des Psaumes où il est question de *lit*. Dans Jonas 4, 8, le sens ne me semble pas être : « Il voua son âme à la mort », mais bien : « Il *demanda* (sous-entendu : à Dieu) de mourir ». Aussi voit-on Dieu *répondre* au verset suivant. L'expression est formée à l'analogie de 1 R. 3, 11 : *demander* (à Dieu) l'âme d'un ennemi (pour qu'il meure). La correction הדיס = l'Hadès (Jon. 2, 7) me parait hautement invraisemblable.

Dans l'interprétation d'Amos, v. H. a vu justement le parti qu'on pouvait tirer du tremblement de terre, mentionné expressément dans le titre (1, 1), mais il me semble qu'il aurait pu utiliser cette idée dans un plus grand nombre de passages. Le verset si discuté Amos 5, 25 me paraît parfaitement rendu : « M'en avez-vous offert, des sacrifices et des oblations, dans le désert, pendant quarante ans, maison d'Israël ! ». Van H. a bien *senti* que la phrase est exclamative. Mais il aurait pu motiver grammaticalement sa traduction en rappelant que le particule interrogative ה, tout comme מה et איך, passent parfois de la nuance interrogative à la nuance exclamative. (On sait que les grammairiens juifs, après la Massore, appellent le ה interrogatif הא התמיהה, littéralement *hé de l'étonnement*) . Les études antérieures de l'auteur sur la Restauration le rendaient spécialement compétent pour l'explication des prophètes post-exiliens. Le commentaire d'Aggée est particulièrement satisfaisant.

La nature de l'ouvrage ne permet pas que nous nous étendions davantage, sous peine d'entrer dans des discussions de détail. Mais nous pouvons assurer au lecteur qui voudra étudier ces pages compactes de saine critique que son travail sera largement récompensé. Il y trouvera une sérieuse exégèse qui s'efforce de pénétrer dans l'intelligence du texte et d'en résoudre les difficultés au lieu de s'attarder aux bagatelles de la

---

(1) S. v. אנך lire p. 265 ; s. v. ענה lire p. 28.

porte. Ce sont bien les livres du genre de celui-ci, fruit d'un labeur scientifique de plusieurs années, qui font le véritable progrès de nos études. Si les catholiques, capables de lire des livres aussi sérieux, ont été, en France, trop peu nombreux jusqu'à ces derniers temps, on peut espérer que, sous l'influence de bons livres comme celui-ci, ils iront se multipliant de jour en jour. Le commentaire des Douze petits prophètes de M. van Hoonacker, nullement inférieur aux commentaires scientifiques publiés récemment en Allemagne et en Angleterre, fait le plus grand honneur à l'enseignement de l'Université de Louvain.

Paul Joüon S. J.

Abbé J. Fontaine. — *La théologie du Nouveau Testament et l'évolution des dogmes*, 4e édition. Paris, Lethielleux, 1907. XXXII-580 pp. in-12.

Parmi les champions de la vérité catholique pour lesquels la solennelle condamnation du modernisme a été une justification et un triomphe, il faut mettre en bonne place M. l'Abbé Fontaine. Avec une perspicacité et une constance dignes de tout éloge, il n'a cessé de dénoncer ces idées subversives, et il n'a rien épargné pour en faire ressortir l'erreur et le danger.

La théologie du Nouveau Testament est un commentaire avant la lettre, de l'encyclique *Pascendi*. L'auteur y envisage une double question : quelle est la nature des dogmes, telle que nous la présente la révélation consignée dans le Nouveau Testament ; quelle évolution ces dogmes ont-ils subie dans l'enseignement et dans ce qu'on appelle la conscience de l'Eglise ?

A la première question, l'exégèse naturaliste de M. Loisy, l'agnosticisme de M. Le Roy, le pragmatisme de M. Blondel donnent des solutions qui, tout en différant entre elles, aboutissent également à dénier toute valeur objective à nos représentations dogmatiques. La règle de foi, pour ces néo-Kantistes, est en nous-mêmes, dans nos vérifications pratiques. Nous vivons le dogme plus que nous ne le croyons.

Pour en arriver à cette conclusion, on commence par distinguer deux aspects dans les faits religieux racontés par les Evangiles : l'aspect extérieur, sensible, qui relève de l'histoire et de ses procédés ordinaires d'information ; puis, l'aspect intérieur et divin, la réalité surnaturelle que Dieu a voulu renfermer dans le fait sensible, et qui est l'objet de la foi. Tous les systèmes néo-Kantistes cherchent par des procédés divers à battre en brèche la valeur historique des faits religieux. Ce sont des événements très simples que les évangélistes ont idéalisés, quand ils ne les ont pas inventés de toutes pièces. Quelle foi établir sur un pareil fondement, en dehors d'une direction morale puisant toute sa valeur dans la conscience individuelle ?

C'est avec une logique serrée n'excluant pas certaines vicacités trop légitimes que l'auteur revendique la vérité intrinsèque de nos dogmes. Ils sont l'expression de la pensée de Dieu; par suite, la règle de foi est tout entière dans parole de Dieu interprétée par l'Eglise.

Quant à l'évolution du dogme elle ne peut être qu'accidentelle et pour ainsi dire

toute de surface. La pensée de Dieu, en effet, est immuable comme Lui-même, et la révélation est complète depuis la mort du dernier apôtre. Mais, si la pensée de Dieu ne varie pas, il en va autrement de notre esprit. Comment se fera l'adaptation entre notre pensée changeante et le dogme immuable ? Elle se fera grâce à une triple loi déjà indiquée par Vincent de Lérins, plus clairement exprimée par Newman : maintien de l'idée type ; principe opérateur actif et fécond tendant sans cesse à se déployer ; force assimilatrice qui saisit dans les milieux ambiants des idées qu'elle s'assujettit et parfois s'incorpore. Le néo-Kantisme catholique méconnaît cette triple loi. L'évolution doctrinale n'est pas pour lui un simple développement ; c'est une reconstruction. L'édifice de la science sacrée s'élève toujours ou même il se refait sans cesse. La pensée moderne bénéficie de cette révélation continuellement transformée et elle l'interprète par l'action. A l'Eglise enseignante d'enregistrer les résultats de ce mouvement qui ne vient pas d'elle, au besoin de le modérer ; rien de plus.

L'auteur n'a pas de peine à montrer que cette idée de l'évolution et du rôle de l'Eglise émane en droite ligne du protestantisme. Tout autre, en réalité, est l'Eglise hiérarchique chargée par Jésus-Christ d'enseigner l'univers. Elle a pour mission d'expliquer et de défendre le dépôt de la révélation : elle ne saurait le transformer ni l'accroître.

Le livre se termine par des conclusions où sont signalés les remèdes appropriés à l'étendue et à la gravité du mal. Les desiderata de l'auteur sur ce point ont reçu pleine satisfaction dans les mesures édictées contre le modernisme par l'admirable encyclique *Pascendi*.

A. D.

LEPIN. — *Les théories de M. Loisy, exposé et critique.* Paris, Beauchesne, 1908.

Ce travail, d'une lecture facile, d'un ton modéré et d'une loyauté parfaite, est aussi d'un poignant intérêt. Nous y suivons, le cœur navré, la déchéance graduelle d'un écrivain de mérite qui faisait espérer un apologiste et qui n'a donné qu'un apostat. L'ouvrage de M. Lepin s'ouvre par l'analyse des deux fameux livres rouges : *L'Evangile et l'Eglise* (p. 1-40) et *Autour d'un petit livre* (p. 41-79). Viennent ensuite trois chapitres d'une triste actualité : *De la condamnation par le Saint-Office au décret « Lamentabili » et à l'encyclique « Pascendi »* (p. 88-136), *Les «Simples Réflexions » sur le décret et l'encyclique* (p. 137-161) et *Les «Évangiles synoptiques »* (p. 162-233). Jusqu'ici l'ouvrage se composait surtout de citations et de documents. Le reste, qui est consacré à une étude sur le *système de M. Loisy au regard de la science* (p. 234-366) porte les traces d'une composition un peu hâtive et ne présente plus le même intérêt. Un mot de la conclusion : «En se prononçant contre M. Loisy, l'Eglise n'a point condamné la science, mais seulement une hypothèse soi-disant scientifique, inspirée par un parti pris étroit. Il va sans dire que, par une telle condamnation, l'Eglise n'entend pas le moins du monde entraver le travail de la critique : elle entend seulement le régler ; et les excès où se jettent ceux qui affectent la pure indépendance de l'esprit, donnent confiance qu'elle le fait au profit de la vérité. »

F. P.

Dr. Iohannes Evang. Belser. — *Die Briefe des Apostels Paulus an Timotheus und Titus übersetzt u. erklaert.* — Freiburg i. B., Herder, 1907. VI-302 pp. 8°. Pr. 5 M. 60.

Depuis 50 ans il y a eu, paraît-il, chez les catholiques « *arrêt complet* » à commenter les Epîtres Pastorales et c'est cette constatation qui a décidé M. Johan. Evang. Belser à doter notre littérature exégétique de ce nouveau livre. Il semble qu'on aurait pu trouver quelques noms à ajouter à ceux de Mack et de Bisping ; mais ne chicanons point trop M. B. au sujet de cette pénurie hélas ! trop réelle, surtout quand on la compare à la *surproduction* protestante. Il est, d'ailleurs, un des plus ardents à combler cette regrettable lacune.

Ce nouveau Commentaire se range dignement à la suite de ceux que nous devons déjà à son activité littéraire. Il en possède toutes les qualités avec, peut-être, quelque chose de plus modéré et un retour encore plus sensible que par le passé à la tradition « ein zurück zu der Tradition der Kirche ». Et ceci n'est pas un vain mot. M. B. connaît les commentateurs modernes et le plus moderne de tous M. Wohlenberg (190 6 ds. le *Komm. z. N. T.* de Zahn) qu'il réfute souvent avec le plus heureux à-propos mais on s'aperçoit vite qu'il donne ses préférences aux commentateurs anciens, principalement à S. Jean Chrysostome, l'Ambrosiaster, Théodoret, Estius, Cornelius a Lapide. Ce n'est pas moi qui lui en ferai un reproche, d'autant que ce culte pour ces grands noms est loin d'être servile : ce n'est qu'après avoir discuté leur témoignage qu'il l'adopte ou le rejette. Il y a dans ce livre, comme dans tous les ouvrages de M. B. de la simplicité, de la clarté, de la rapidité dans l'exposition ; il y règne une certaine conviction persuasive qui en rend la lecture attachante malgré l'appareil scientifique. Mais M. B. a apporté le meilleur de ses soins — et c'est par là surtout qu'il rendra service aux professeurs, prêtres et étudiants — à montrer l'enchaînement des idées et à pénétrer dans la pensée intime de l'Apôtre. Ses analyses au commencement des différentes sections sont fort bien faites.

Et cependant, malgré tout, le livre de M. B. n'est pas encore parfait. Cette rapidité dans l'exposition dont nous venons de parler et qui en est un des charmes, trahit aussi chez l'auteur une énorme facilité de travail. Je crains bien qu'elle ne lui ait nui en plus d'un endroit et qu'alors, content de ce qui est bien seulement, il ait négligé d'atteindre le très bien, l'excellent. Plusieurs passages, en effet, ne semblent pas avoir reçu les développements convenables. Telles ou telles solutions paraissent avoir été acceptées trop vite et, partant, avoir été affirmées avec une confiance trop sûre d'elle-même. Quelques *peut-être*, çà et là, auraient avantageusement remplacé les « sicher », les « unannehmbar », « unhaltbar », « Man muss », « Diese Anschauung ist ganz hinfällig », etc..

Je me permets ici quelques autres observations plutôt de détail : elles appuieront en partie ce qui précède. 1°. — A la page 30 sqq. bonne explication des « *fables* » et des « *généalogies sans fin* » (1 Tim. 1. 5 sqq.). M. B. en cherche l'origine non pas dans la mythologie païenne, ni dans les généalogies des divinités, génies ou héros de Rome ou d'Athènes ; mais dans les spéculations rabbiniques si abondantes aux environs de l'ère chrétienne, et dont les élucubrations apocryphes et même talmudiques nous fournis-

sont encore de nombreux et curieux spécimens. C'est le sentiment des anciens, et il semble qu'il s'impose. Seulement il est juste de remarquer que ces théories toutes judaïques méritaient bien déjà le nom de Gnose et se présentaient sans doute sous les dehors magiques de la *Science*, encore que cette Gnose eût fort peu de points de contact avec celle du 2d siècle, et partît d'une source et d'un milieu différents. Ce n'est pas sans raison que S. Paul parle des Antithèses *de la fausse science* (ἀντιθέσεις τῆς ψευδωνύμου γνώσεως. 1 Tim. 6, 20) et qu'il insiste tant sur la foi qu'il lui oppose ; ni que S. Pierre, obéissant sans aucun doute à des préoccupations analogues, recommande à l'encontre des ψευδοδιδάσκαλοι la vraie Gnose, celle de N. S. J. Ch. (2 Pet. 1, 5-6 ; 3, 18). — Dans ce même passage (1 Tim.5), je ne vois pas la *nécessité* qui a forcé M. B., contre l'interprétation communément reçue, à traduire Τὸ δὲ τέλος τῆς παραγγελίας ἐστὶν ἀγάπη par : Le but de la prédication apostolique est charité. Le mot παραγγελίας rappelle trop évidemment le ἵνα παραγγείλῃς du v. 3, et d'autre part il est trop évidemment rappelé à son tour par le ταύτην τὴν παραγγελίαν παρατίθεμαί σοι, pour y voir autre chose que le mandat que Timothée a reçu de S. Paul avec ordre de le transmettre aux habitants d'Ephèse.

2°. — A la page 57 sqq. Commentaire vraiment trop expéditif du fameux « Qui omnes homines vult salvos fieri, etc. ». Le sujet est assez important pour mériter quelques développements plus considérables dans un livre destiné aux prêtres et aux étudiants ecclesiastiques. A remarquer l'interprétation de 2, 6 ; le τὸ μαρτύριον καιροῖς ἰδίοις est la mort de l'Homme-Dieu dont on vient de dire immédiatement ὁ δοὺς ἑαυτὸν ἀντίλυτρον ὑπὲρ πάντων.

3°. — Pourquoi, à la page 61, χωρὶς διαλογισμοῦ ne signifierait-il pas : « Sans agitation de pensées » c. à. d. dans le calme non seulement du cœur (χωρὶς ὀργῆς), mais aussi de l'esprit (χωρὶς διαλογισμοῦ cf. 2, 8) ?

4°.— Il y aurait beaucoup a dire au sujet du chapitre 3 et surtout à propos de la difficile question de la hiérarchie ecclésiastique, à la page 78 sqq. M. B. est vraiment par trop catégorique, p. ex. quand citant Phil. 1, 1 il écrit : « Der Philipperbrief ist gerichtet an die christl. Gemeinde in Philippi samt den ἐπίσκοποι und διάκονοι. Unter ersteren, sind *ohne Zweifel* die an der Spitze der Gemeinde stehenden Presbyter mit dem ἐπίσκοπος κατ' ἐξοχήν gemeint, der *sicher* 4, 3 mit dem « lautern Mitgespann oder teuern Amtsgenossen » gemeint ist ». Mais comment M. B. le sait-il ? Ce n'est pas du mot lui-même ; car depuis quand ἐπίσκοποι est-il l'équivalent de πρεσβύτεροι σὺν ἐπίσκπῳ κατ'ἐξοχήν ? Ce n'est pas davantage du contexte, ni immédiat (la chose est trop claire pour qu'on y insiste), ni médiat, car personne ne sait au juste ce qu'il faut entendre par le γνήσιε σύνζυγε du chap. 4. D'aucuns en font tout simplement un nom propre. M. B. semble avoir sur toutes ses questions des idées très arrêtées, mais peut-il démontrer, d'une façon *péremptoire* et dans les *seules* églises fondées par Paul, l'existence de l'épiscopat monarchique au sens où il l'entend ?

5°. — Faut-il voir dans la σωματικὴ γυμνασία 4, 8 (cf. 7, 9 et Tim. 2, 4 sqq, etc.) autre chose qu'un terme de comparaison très familier à l'Apôtre ? M. B. y voit *l'ascèse corporelle* consistant sans doute dans les abstinences et pratiques préconisées par les judaïsants d'Ephèse.. et il l'oppose à la vraie piété, à *l'ascèse spirituelle*. C'est

chercher un peu loin, ce semble, une explication compliquée. D'ailleurs tout ce passage, page 99 sqq., manque de précision. On aurait aimé un mot d'information sur la leçon κοπιῶμεν καὶ ἀγωνιζόμεθα qui paraît préférable à celle de κοπιῶμεν καὶ ὀνειδιζόμεθα que M. B. adopte.

6°. — 2 Tim. 1, 12 sqq. Puisque le mot παραθήκη qui ne se trouve que dans les « Pastorales », est deux fois sur trois pris dans le sens du dépôt de la prédication évangélique, à savoir 1 Tim. 6, 20 et ici même au verset 14, pourquoi « wird man endgültig eine andere Auffassung vorziehen müssen » ? Pour ma part je ne réussis pas à le pénétrer. L'argument tiré de μοῦ est débile ; S. Paul dit bien ailleurs Εὐαγγέλιον μου : c'est *son* Evangile parce qu'à lui confié. Cf. p. 165 sqq.

7°. — A propos de la prédiction des temps difficiles et du tableau aux sombres couleurs qu'en trace l'Apôtre, p. 192 sqq., on eût aimé un renvoi à 1 Tim. 4, 1, et surtout quelques rapprochements avec la 2ª Pet. 2, 1 sqq. et 3, 3. — A la page 201 on peut se demander, pourquoi la leçon παρὰ τίνων, 2 Tim. 3, 14, qui semble mieux attestée que παρὰ τίνος, ne pourrait pas s'entendre à la fois de la mère et de la grand'mère de Timothée en y ajoutant S. Paul. Le v. 15 nous y invite, l'intention de l'Apôtre étant manifestement d'émouvoir le cœur de son disciple ; au reste la mère et la grand'mère de Timothée ont été pour une grande part dans son instruction de la vérité chrétienne. A la page 208 on aurait pu indiquer l'absence en grec de la petite phrase « sobrius esto » qu'ajoutent (4, 6) bon nombre de Mss. latins.

8°. — Enfin les considérations que M. B. fait valoir d'une manière si décidée à la page 283 sqq., me paraissent bien subtiles et peu décisives. Dans le διὰ λουτροῦ παλινγενεσίας καὶ ἀνακαινώσεως πνεύματος ἁγίου (Tit. 3, 5) le grand nombre des exégètes continuera sans doute à voir un bain de régénération et de rénovation spirituelle, œuvre du St-Esprit, en l'entendant de la grâce baptismale seulement. M. B. veut voir dans le second terme le sacrement de la Confirmation. Le οὗ ἐξέχεεν ἐφ'ἡμᾶς πλουσίως ne sera pas pour embarrasser ceux qui ne partagent point son avis.

P. Jos. Dillenseger, S. J.

F. Prat. — *La Théologie de saint Paul.* Première partie. Paris, Beauchesne, 1908. 604 pp. 8°.

« Nous assistons aujourd'hui à une très heureuse renaissance des études bibliques : l'édifice à construire est immense et il est juste que les moindres travailleurs coopèrent à l'œuvre commune » (Avant-propos, p. II). Tous ceux qui ont ouvert ce livre conviendront qu'il n'est pas une simple « ébauche », comme le dit trop modestement le P. Prat, ni une pierre quelconque apportée au grand édifice qui se construit de nos jours, mais une de ces pierres angulaires bien taillées, bien travaillées, qui sont à la fois objet d'ornementation et élément de solidité, une de ces clefs de voûte choisies avec soin et destinées à un rôle important. Tout cet ouvrage est, en effet, mené d'un bout à l'autre avec un ensemble de qualités qui se trouvent rarement réunies et qui d'emblée le placent au premier rang parmi les travaux de ce genre. C'est une sûreté de doctrine, une compétence théologique propre à inspirer la confiance à tous les esprits, c'est une richesse d'information unie à une sobriété de développement qui en quelques

phrases serrées et pesées met au courant des controverses et indique les solutions, c'est un soin de situer chaque écrit dans son cadre historique, avec les circonstances qui lui donnèrent occasion, absolument indispensable pour l'intelligence du texte sacré, enfin c'est une étude minutieuse des détails, une abondance de notes exégétiques et philologiques, capable de satisfaire les plus exigeants. Au reste, ce livre n'est qu'une première partie qui « replacera les enseignements de l'Apôtre dans leur milieu naturel et, saisissant sur le vif le progrès de ses révélations, s'efforcera de mettre en relief l'évolution ascendante de sa pensée » (p. 3). Le P. Prat nous promet une seconde partie dans laquelle « on essayera de donner une vue d'ensemble de la théologie du grand Apôtre, d'en découvrir l'idée maîtresse, d'en marquer l'enchaînement et d'en suivre les ramifications » (p. 3).

Le présent volume contient une Introduction, six livres, un Appendice et une série de vingt-cinq notes — autant que de lettres dans l'alphabet, — petits chefs-d'œuvre où sont traitées des questions plus spéciales et plus techniques qui auraient surchargé ou interrompu la trame de l'exposé théologique.

Dans l'introduction, le P. Prat étudie d'abord le rôle et les limites de la théologie biblique. « Des deux sources de la vérité révélée — Ecriture et tradition — elle ne puise qu'à la première. Recueillir les résultats de l'exégèse, les rapprocher et les comparer, les mettre à leur place dans l'histoire de la révélation dont elle s'efforce de suivre la marche ascendante, fournir ainsi à la scolastique une base sûre et des matériaux tout préparés : tel est son rôle. En deux mots, la théologie biblique est le fruit de l'exégèse et le germe de la scolastique » (p. 1). Puis il indique la marche à suivre, la méthode adoptée, et expose l'état de la question générale des Epîtres pauliniennes. La conversion de Paul est placée vers l'an 34, son martyre en 66 ou 67. Les Epîtres sont divisées en quatre groupes. Le premier groupe comprend les deux lettres aux Thessaloniciens et tombe à peu près en 51 ; à cinq ans d'intervalle, en 56 et 57, vient le second, formé des quatre grandes Epîtres : première et seconde aux Corinthiens, Galates, Romains ; le troisième : Philippiens, Ephésiens, Colossiens, billet à Philémon, est écrit de Rome, semble-t-il, vers la fin de la captivité, en 61 ou 62 ; le quatrième : les Pastorales, première et seconde à Timothée, Tite, se place en 66 ; enfin l'Epître aux Hébreux, écrite entre 65 et 67, appartiendrait à ce groupe, mais « elle doit être considérée à part comme un tout isolé » (p. 10).

Un chapitre d'un intérêt spécial est la « genèse de la pensée de Paul » depuis le premier éveil de l'esprit et la première éducation à la fois juive et romaine à Tarse jusqu'à la formation savante et rabbinique aux pieds de Gamaliel à Jérusalem, jusqu'à la lumière foudroyante du chemin de Damas et la grande révélation qui fit du persécuteur l'Apôtre des Gentils. Cette étude a-t-elle sa raison d'être ? La pensée de Paul a-t-elle une histoire ? « Si l'inspiration supprimait la personnalité, si l'action divine sur l'intelligence et la volonté de l'homme n'était qu'une impulsion mécanique, si l'écrivain sacré n'était qu'une lyre résonnant sous les doigts de Dieu, ou un calame enregistrant les concepts du scribe céleste, notre question n'aurait pas de sens. Mais l'hagiographe n'est ni une matière inerte ni un instrument inanimé. Il sent, il veut, il pense ; et ses pensées et ses sentiments ne peuvent manquer de colorer la révélation

qui les pénètre, comme le milieu ambiant colore le rayon lumineux qui le traverse. Isaïe et Ezéchiel ne délivrent pas du même ton le même message divin... Bien qu'elle échappe à l'analyse psychologique, comme tout acte surnaturel, et puisse même échapper à la conscience, l'inspiration n'en appartient pas moins à l'histoire par un de ses côtés. Elle se déroule parallèlement à d'autres évènements qu'elle ne peut manquer d'affecter si elle n'est affectée par eux. On en suit l'origine et le progrès ; on peut en tracer la marche. Elle a donc une histoire » (pp. 17, 18).

La note B, sur la manière dont S. Paul cite l'Ancien Testament, est des plus instructives et se recommande à l'attention des exégètes.

Le premier livre décrit l'Apostolat de Paul, ses missions, ses relations avec les autres Apôtres, sa correspondance avec l'Eglise de Thessalonique. Deux grandes questions : l'assemblée de Jérusalem et l'affaire d'Antioche, sont traitées avec clarté et précision, dans le texte et dans deux notes, C et D. A propos de la seconde, voici les conclusions du P. Prat : « On peut regarder comme absolument certain : 1. Que le Céphas repris par Paul est bien Pierre...— 2. Que le débat d'Antioche eut lieu *après*, mais *peu après* l'assemblée de Jérusalem...—3. Que le différend fut sérieux et non simulé... » (p. 79). Et à propos de la conduite de Pierre : « Sur la question de principe il pense comme Paul », ce que prouvent quatre raisons péremptoires ; il n'y eut donc pas « une erreur spéculative mais une faute de conduite déterminée par une erreur pratique d'appréciation » (p. 79). L'eschatologie de S. Paul, saillante surtout dans les Epîtres aux Thessaloniciens, est exposée avec les développements qu'exige l'importance et l'actualité du sujet.

Le second livre est consacré tout entier aux deux lettres aux Corinthiens ; on y trouvera une étude intéressante sur les charismes. « Octroyés en vue du bien commun plutôt qu'en faveur de l'individu, auquel ils pouvaient néanmoins être utiles par le bon usage qu'il en faisait, les charismes étaient une sorte de luxe dans l'ordre surnaturel et pouvaient un jour disparaître sans priver la société chrétienne d'aucun organe indispensable » (p. 174). Le troisième livre étudie les deux Epîtres dogmatiques par excellence, Galates et Romains. Une attention spéciale y est donnée aux textes qui servent de preuve aux thèses fondamentales du christianisme : la connaissance de Dieu par les seules forces de la raison, le péché originel, l'impuissance de la Loi, la justification par la foi et par la grâce, le salut par l'Evangile, la prédestination.

En particulier, la question toujours brûlante de la prédestination est traitée, au point de vue philologique et exégétique, dans deux notes serrées de onze pages, qui contiennent préparés et mis en ordre tous les éléments dont peut se servir la théologie scolastique.

Les Epîtres de la captivité occupent le quatrième livre. Après avoir indiqué rapidement le cadre historique et les traits généraux des quatre lettres, le P. Prat dépeint dans un tableau saisissant la christologie de Paul, la prééminence personnelle du Christ, ses titres et ses fonctions, sa primauté absolue, les propriétés de son corps mystique, l'Eglise. A signaler, l'exégèse si difficile du fameux texte christologique, *Philip.* 2, 6-12, au chapitre IV et dans la note U. Le cinquième livre, sur les Pastorales, contient, outre l'examen de leur authenticité et l'exposé de leur doctrine, une longue

note sur la hiérarchie dans S. Paul, les termes désignant des fonctions ecclésiastiques, les qualités requises des ordinands, la situation générale des Eglises aux premier siècle.

L'Epître aux Hébreux, son origine et sa doctrine, remplit le sixième livre. En ce qui concerne l'auteur, le P. Prat s'arrête à l'opinion d'Origène : « Paul aurait fourni les idées, l'inspiration ; un disciple de Paul, connu de Dieu seul, les aurait recueillies de mémoire en y ajoutant les éclaircissements nécessaires. C'est à lui que serait due la diction, l'agencement des parties, la composition en un mot. Il serait l'écrivain d'une œuvre dont Paul resterait l'auteur » (pp. 505, 506).

L'Appendice est une analyse des Epîtres dans l'ordre habituel de nos Bibles. « On a essayé ici de dégager la pensée de Paul des idées accessoires qui l'encombrent, de la réduire à ses éléments essentiels, afin d'en mieux montrer la suite et l'enchaînement » (p. 552).

Il nous est impossible de faire ressortir toutes les richesses contenues dans ce livre, il faudrait citer des pages entières, le texte y atteint une telle densité qu'il se refuse à tout résumé. Nous le disons sans crainte d'être contredit, le P. Prat nous a donné un ouvrage de première valeur, destiné à rendre de grands services à l'exégèse et à la théologie.

Alexis Mallon, s. j.

W. M. Ramsay. — *The Cities of St. Paul, their Influence on his Life and Thought. The Cities of eastern Asia Minor.* Londres, Hodder et Stoughton, 1907. 8°, ill., cart.

— *The Church and the Roman Empire before A. D.* 170 ; 8e édition. Londres, Hodder.., 1904. 8°, ill., cart.

I. De tous les explorateurs actuellement en vie, M. Ramsay est sans conteste celui qui connaît le mieux son Asie Mineure. Il l'a parcourue dans toutes les directions en observateur curieux, intelligent et intrépide. Sa première visite date, je crois, de mai 1880 et, d'après le registre de l'hôtel Laodicea-Hierapolis, il en était en juin-juillet 1908 à sa dix-huitième campagne. C'est dire qu'il est aussi difficile de se passer de ses renseignements que de critiquer ses informations, quand il parle en témoin oculaire. En histoire et en exégèse, ses vues sont souvent discutables ; mais il les propose avec tant de netteté et de franchise et les défend avec tant de chaleur et de conviction qu'il se fait lire toujours avec plaisir.

Son dernier volume sur les *Cités de saint Paul* (Tarse, Antioche de Pisidie, Iconium, Derbé et Lystres) contient aussi une étude préliminaire sur le *Paulinisme dans le monde gréco-romain* et une sorte d'épilogue sur *Paul dans le monde romain*. L'intérêt des chapitres est presque en raison inverse de leur longueur. Ce n'est pas que les détails sur Tarse, sa plaine et son fleuve, ses habitants et ses dieux, ses écoles et ses grands hommes, qui remplissent les deux cinquièmes du livre entier (p. 85-244), manquent d'intérêt ; mais ici il était malaisé d'être neuf. Le chapitre sur Antioche de Pisidie (Yalovatch) est aussi complet qu'il peut l'être dans l'état actuel de nos connaissances (p. 247-314). Peut-être trouvera-t-on le parallèle entre Iconium (Koniah) et Damas plus ingénieux que conforme à la réalité : Iconium ne ressemblera un peu à

Damas que le jour où les ingénieurs allemands auront réussi à drainer la plaine et à y verser les eaux du lac Trogitis (à 70 kilom. sud-ouest de Koniah) qui, paraît-il, y venaient autrefois. Le site de Lystres, à 35 kilomètres sud-ouest de Koniah, est maintenant connu sans l'ombre d'un doute, grâce aux inscriptions et aux monnaies rencontrées sur les lieux. Les planches XVII et XVIII offrent la photographie de deux ponts situés dans le voisinage de l'ancienne ville et curieux par le grand nombre d'inscriptions grecques et latines encastrées dans les murs. Il y a une erreur d'indication : le pont marqué au nord de Khatyn-Seraï est au sud et *vice versa*. L'emplacement de Derbé n'est pas encore rigoureusement identifié. Cependant tout porte à le fixer sur une éminence artificielle, appelée Gudelissin et située à l'extrémité méridionale de la grande plaine de Lycaonie, au pied des derniers contreforts du Taurus isaurien, au sud de la ligne droite joignant Laranda (Caraman) et Iconium et à soixante-dix kilomètres environ de cette dernière ville. Il n'existe pas de bonne carte de ce pays, car celle de W. von Diest ne dépasse guère Koniah. Ajoutons que des fouilles sérieuses n'ont jamais été entreprises sur le site des cinq *Cités de saint Paul*: sur ce terrain vierge, des fouilles bien dirigées ne sauraient manquer d'être fructueuses.

II. Après *The historical Geography of Asia Minor* (1890) et surtout *The Cities and Bishoprics of Phrygia* (1895-1897), c'est sans doute, parmi les ouvrages de M. Ramsay, *The Church and the Roman Empire before A. D.* 170 (1893) qui reçut du public savant le meilleur accueil. Malheureusement, les éditions successives n'ont pas été tenues au courant. Seule, la quatrième offre de légers changements et quelques pages d'*Addenda*. Dans la préface de la cinquième, dès 1897, l'auteur avertit qu'il aurait plusieurs choses à modifier : en effet la première partie de son livre (*St. Paul in Asia Minor*) est de celles qui vieillissent vite, à mesure que les découvertes se multiplient. On ne sait donc pas toujours quelles sont les opinions actuelles de M. Ramsay ; d'autant plus que ses idées et ses rectifications sont répandues dans une foule de collections et de publications diverses. Mais cela ne doit pas faire oublier les services de premier ordre dont l'étude scientifique de l'Asie Mineure est redevable à l'infatigable explorateur.

F. P.

H. de Genouillac. — *L'Eglise chrétienne au temps de saint Ignace d'Antioche*. Paris, Beauchesne, 1907. 8°. Fr. 6.

Après les travaux de Zahn, Lighfoot, von der Goltz, Harnack, Stahl et autres, M. de Genouillac a voulu montrer qu'il restait encore quelque chose à dire sur saint Ignace d'Antioche. Son enquête est consciencieuse, loyale et critique. Il étudie en six chapitres : le milieu (société asiatique et circonstances politiques), le christianisme au temps d'Ignace, le corps de l'Eglise, l'Eglise mystique, les églises, les hérétiques. Son plan l'expose à des répétitions et il se défend de présenter des conclusions fermes : « On ne conclut pas en histoire, mais chaque fait porte sa leçon (p. 257). » C'est inviter le lecteur à refaire après lui, à l'aide de ses textes et de ses références, le travail qu'il a fait lui-même.

F. P.

D. C. F. Georg Heinrici. — *Der litterarische Charakter der neutestamentlichen Schriften.* Leipzig, Verlag der Dürr'schen Buchhandlung, 1908. VIII - 127 pp. 8°. Pr. 2 M. 40.

M. H. nous présente sous forme de livre une série de conférences données par lui dans le courant de l'année dernière. Il a su condenser succinctement, trop succinctement même dans son langage abstrait, les principaux problèmes que soulève la tâche délicate de déterminer le caractère littéraire des écrits du Nouveau Testament.

1. — Une des premières questions, peut-être la plus difficile de toutes, était de bien définir le *milieu* de cette littérature naissant, d'un côté, en plein *milieu* Hellénique et, de l'autre, touchant de la manière la plus intime au Judaïsme qui semble d'autant plus actif au point de vue littéraire qu'il est devenu plus débile au point de vue politique et social. A la solution de cette question M. H. a apporté une grande pénétration et un vaste savoir. Il nous trace un tableau très intéressant et, somme toute, très vrai des transformations profondes qu'avaient subies les anciennes conceptions de la Grèce, au contact des événements, pour se résoudre enfin en une quantité de systèmes ayant chacun sa forme littéraire spéciale, depuis le Platonisme et le Stoïcisme le plus élevé jusqu'à des essais de philosophie populaire et jusqu'au syncrétisme le plus abject avec ses initiations occultes et ses pratiques superstitieuses ou obscènes, avec sa littérature où voisinent le mysticisme le plus extravagant et le matérialisme le plus grossier. L'Hellénisme, de quelque côté qu'on le prenne, était frappé à mort ; à l'art, ni la littérature ne le soutiendront plus que comme à travers une longue agonie. L'âme humaine, *naturellement chrétienne*, s'en détournait pour chercher ailleurs la guérison et le salut dont elle sentait un si impérieux besoin, et vers lesquels elle soupirait. Ces « Bemühungen um Sicherung des Tugendstrebens u. der Heilsehnsucht » dont parle M. H. (p. 16), il ne faut pas les nier : elles sont un fait attesté par l'histoire, un effet de l'action providentielle préparant les voies au Sauveur. La prédication évangélique s'en est emparée pour montrer précisément dans Jésus de Nazareth celui qui assure le triomphe de la vertu sur les instincts pervers de la nature, et apporte le salut.

2. — Nous aimons moins ce que dit M. H. au sujet du Judaïsme postexilien. Il est sans doute exact qu'à cette époque la Révélation a été marquée par un très notable progrès, surtout par rapport aux idées eschatalogiques ; il est également exact que le peuple juif, alors si réduit, si asservi, si opprimé, a trouvé dans les espérances messianiques un indomptable courage et un merveilleux lien de cohésion ; il est exact enfin que la littérature judéo-alexandrine, malgré de nombreux et indéniables emprunts à l'Hellénisme — qu'on songe seulement à Philon ! — garde cependant une physionomie à part : à la différence de la littérature Hellénique toute entière, elle plonge par ses racines dans une tradition religieuse très ancienne et très ferme et s'occupe exclusivement des gloires passées ou futures de la nation : c'est la supériorité de la religion hébraïque, la glorification définitive et universelle de la nation juive qui prime tout, au point que tout intérêt particulariste et secondaire disparaît en entier. Tout cela est vrai ; mais M. H. semble vouloir aller beaucoup plus loin et expliquer le développement de la doctrine par de véritables emprunts à Babylone ou à Athènes, et cette fermeté inébranlable dans les espérances messianiques par une certaine excita-

tion de l'orgueil national due au scribisme, inventant, au besoin, les visions les plus effrayantes comme aussi les tableaux apocalyptiques les plus attrayants, pour décrire les joies et les revanches futures. Autant de points que nous devons repousser comme n'étant pas suffisamment confirmés par l'histoire. Ressemblance n'est pas nécessairement emprunt. De ce que la Révélation au sein de la nation juive va de pair avec certaines conceptions sur des sujets analogues à Babylone, en Egypte ou en Grèce, on n'a pas le droit de les confondre ou de les faire dériver les unes des autres. Prétendre que la « Schriftgelehrsamkeit erhob das Gesetz zur inspirierten Urkunde der Allweisheit » (p. 18.), est une assertion pour le moins très douteuse, j'allais dire tout-à-fait gratuite ; et l'on peut admettre tout ce qu'il y a eu d'extravagant dans les méthodes rabbiniques, philoniennes surtout, sans pour cela nier le caractère *divin* de l'A. T., et sans méconnaître l'existence du sens typique, affirmé notamment par S. Paul et supposé par tous les écrivains du Nouveau. Quant à la littérature apocalyptique ou autre, il aurait fallu du moins faire une distinction tout-à-fait essentielle, mettre à part les livres proto- et deutérocanoniques pour ne pas sembler les placer sur la même ligne que les apocryphes. Franchement, ces recueils d'oracles et de prophéties absurdes, ces Goètes ou exorcistes de provenance hébraïque qui jouent « eine unfreundliche Rolle in den Unterströmungen der Gesellschaft » (p. 21), sont-ils encore le fait du judaïsme vrai et sincère ? Le tableau que M. H. consacre au mouvement des idées et de la nation juives devient injuste à force d'être raccourci et incomplet.

3. — En revanche celui par lequel il cherche à préciser les circonstances qui ont conditionné à leur origine les écrits du N. T., me paraît très exact dans ses grandes lignes. M. H. a quelques paroles justement sévères contre la manie de quelques contemporains qui voudraient expliquer le christianisme sans le Christ. Non ! le Christ doit rester à la place historique et traditionelle entre la Synagogue et l'Eglise ; seul il fournit l'explication de l'A. T., et du Nouveau. Le Christ, sa vie et son œuvre réelles, sa résurrection réelle, donnent la clef de l'œuvre des apôtres, de tous les apôtres, de Paul aussi bien que des autres. Ce qu'ils ont voulu tous, c'est en témoins oculaires et fidèles prêcher la doctrine du Christ, fonder une société de croyants au Christ qui est venu apporter le salut à tous, aux gentils aussi bien qu'aux Juifs... Et alors que sont donc les écrits du N. T. ? D'abord ce ne sont pas des histoires *complètes*, ni des traités *complets* de doctrine. Tous ces livres s'adressent non à des ignorants, mais à des lecteurs avertis et déjà en possession de la foi. Ce sont de simples échos de la prédication et de l'activité des apôtres, documents sans prétention littéraire, mémoires véridiques destinés à rappeler l'enseignement oral, visant principalement à l'édification des fidèles et à leur confirmation dans la foi ; ou encore, ce sont des écrits de circonstance destinés à régler certains points en litige, à donner des explications à distance et, à distance aussi, diriger et prémunir les néophytes. Pour apprécier sainement la littérature néo-testamentaire il faut se mettre à ce point de vue. Ces livres relatant sincèrement, naïvement même, les actions du Christ et de ses Apôtres ne doivent pas être considérés comme des sources d'information complètes. — Il faut avouer que nous n'étions pas habitués à entendre pareil langage tomber de lèvres protestantes.

4. — Il y a une analyse fort pénétrante et des vues souvent très justes — même

dans les passages qui exigeraient par ailleurs plus d'une réserve — dans le chap. 4e, le plus considérable de tous, dans lequel M. H. cherche à fixer les différentes formes ou genres littéraires du N. T. De peur de devenir trop long, je me contenterai de relever quelques traits seulement.— a) M. H. se prononce contre la théorie *des deux Sources* (Zweiquellentheorie). Pour lui il suppose comme base commune à nos synoptiques certains récits fragmentaires de peu d'étendue, des *dicta et facta Dni* élaborés dès la première heure par suite du besoin d'une prédication uniforme dans les réunions cultuelles. On sait qu'après la lecture de l'A. T., il était d'usage d'en montrer la réalisation dans le Christ Jésus. Or, il était si naturel de mettre par écrit un certain nombre de faits et de discours plus saillants pour s'en servir à cet effet, surtout lorsque l'Apôtre fondateur de la communauté chrétienne avait quitté ses chers néophytes pour voler à de nouvelles conquêtes. M. H. trouve un indice de l'existence de ces écrits dans les *parchemins* que S. Paul recommande à Timothée de lui apporter à Rome (2 Tim. 4, 13) ; il en trouve un autre indice dans 1 Cor. 11, 23 et 15, 4). Il s'en sert naturellement pour expliquer d'une manière plausible les nombreuses coïncidences verbales qu'on relève dans les synoptiques. En tout cas, pour lui, nos Evangiles sont des relations de la première heure objectives, honnêtes, sincères, simples, étrangères à tout artifice, et n'ayant d'autre but que l'édification dans la foi « das was den Tatbeweis liefert für die göttliche Sendung Jesu, des Messias, des Sohnes Gottes, des Herrn » (p. 40). Et cependant M. H. admet des « Stücke von legendarem Karakter (Kindheitsevangelium) » (!). — b.) Jean est bien le fils de Zébédée, et jusqu'ici la critique n'a pas pu le bannir d'Ephèse. Son livre est l'écho de sa doctrine et de sa prédication aux chrétiens d'Asie Mineure, rédigé peut-être par un disciple. Il a son orientation toute particulière. Nous donne-t-il de l'histoire? Oui! et M. H. a un mot presque dédaigneux pour M. Loisy qui prétend que Jean a perdu tout sens historique. « Cela prouve seulement, lui répond M. H. que M. Loisy a perdu lui-même la clé de toute intelligence pour comprendre qu'on peut se servir de l'histoire dans un but religieux » (p. 51). « Cet Evangile est tout ensemble histoire, interprétation historique et profession de foi » (*ibid.*). — c.) M. H. a nombre de judicieuses observations sur la langue et le style, cette admirable « τέχνη ἄτεχνος », de S. Paul. Il ne parle guère des problèmes d'authenticité que soulèvent les Epîtres pauliniennes ; ce n'était pas le cas. Cependant il semble les admettre toutes comme les œuvres personnelles de l'Apôtre à l'exception de celle ad Hebr., de la 1a Tim. et de celle à Tite. Encore ces dernières supposent-elles un fonds entièrement paulinien. L'Epître aux Hébreux aurait pour auteur Barnabé, l'homme de confiance de la chrétienté de Jérusalem, et serait ainsi une excellente confirmation que la doctrine de Paul est bien identique à celle des autres Apôtres. Impossible de trancher la question de priorité entre l'Epître de Jude et la 2a Petri. Toutes les deux tombent aux environs de la destruction de Jérusalem ; elles n'ont absolument rien à faire avec la littérature pseudo-pétrine. La 1a Petri est une preuve de l'activité de Pierre parmi les chrétiens de la diaspore. D'une façon générale, et malgré la physionomie particulière à chacun des différents groupes de lettres, toute cette littérature épistolaire porte un air de famille ; le ton qui les pénètre ne saurait convenir qu'aux tout premiers temps de la communauté chrétienne.— d.) Luc, l'Evangéliste, est

l'auteur du livre des Actes ; M. Harnack a raison de le soutenir contre Schürer. Nul écrit néo-testamentaire ne se rapproche autant de la littérature hellénique ; M. H. le compare avec Dion Cassius. Et cependant quelle différence ! quelle supériorité dans cette relation si simple, si sincère, par rapport aux écrits profanes d'alors ! Le livre des Actes est une « source très peu troublée, contemporaine, et authentique » des événements.

5. — Dans un dernier chap., M.H. traite des particularités de langage propres à cette littérature unique, et tâche de préciser rapidement les différentes formes qu'elle revêt, notamment celle de la parabole. Cette dernière partie aurait pu être plus développée ; mais il faut se souvenir que nous avons devant nous des conférences, et non point des leçons ou cours d'Université.

M.-Jos. Dillenseger, s. j.

Karl Marti. — *Geschichte der Israelitischen Religion.* Fünfte, verbesserte und vermehrte Auflage. 8°, pp. X-358. Strassburg, Fr. Bull, 1907.

Ce livre est la cinquième transformation de l'ouvrage d'August Kayser : *Die Theologie des Alten Testaments in ihrer geschichtlichen Entwicklung* (1886), édité par Ed. Reuss, après la mort de l'auteur. La seconde édition fut considérablement remaniée par K. Marti, qui à partir de la troisième édition modifia le titre de l'ouvrage en celui qu'il a gardé depuis, et qui indique mieux la méthode *historique* adoptée dans l'exposition. La cinquième édition a été considérablement augmentée et mise au courant des plus récents travaux. L'auteur divise son exposé historique en six grandes sections: 1) die altsemitische Religion; 2) die altisraelitische Jahwereligion; 3) die Religion des in Kanaan ansässigen Volkes ; 4) die Religion der Propheten ; 5) die Religion des Nomismus ; 6) die Religion unter hellenistischen Einflüssen (bis zur Zerstörung des zweiten Tempels). On le voit, K. Marti pousse son exposé jusqu'à une période beaucoup plus basse que ne le font d'ordinaire les auteurs de *Théologies de l'Ancien Testament,* et cette innovation paraît heureuse. Ce n'est pas ici le lieu de dire les graves réserves qu'appelleraient une foule de jugements plus ou moins inspirés par une dogmatique rationaliste. Mais les personnes précisément qui ont à se renseigner sur les opinions généralement reçues dans les milieux rationalistes modernes touchant la religion d'Israël, les trouveront exposées ici dans un tableau sobre, clair et facile à lire.

P. J.

F.-X. Kortleitner.—*De Polytheismo universo et quibusdam ejus formis apud Hebræos finitimasque gentes usitatis.* Oeniponte, Wagner, 1908. XXXI - 341 pp. gr. 8°, avec 2 plans et 1 carte.

L'établissement de la commission biblique de Rome et la création des grades aca-

démiques qu'elle confère, a provoqué chez les catholiques un mouvement scientifique indéniable. Le programme des examens de licence comprend un certain nombre de questions d'histoire, de géographie et d'archéologie biblique, qui appelaient la publication de manuels appropriés. Suivant l'exemple de J. Döller (1) et d'E. Nagl (2), le chanoine Kortleitner a d'abord publié un *Archaeologiæ Biblicæ Summarium* (3), qu'il complète aujourd'hui par un résumé de l'histoire des religions orientales, également accommodé à l'enseignement dans les Séminaires.

A part quelques ouvrages trop élémentaires ou quelques dissertations insérées dans des revues, les catholiques n'avaient rien produit jusqu'en 1903, qu'on pût considérer comme un bon ouvrage d'ensemble sur les religions sémitiques (4). C'est au R. P. M.-J. Lagrange de Jérusalem, que revient le mérite d'avoir remis en honneur parmi nous ces études trop négligées et d'avoir fait effort pour les porter à la hauteur de la science moderne.

M. Kortleitner nous offre ici naturellement une œuvre d'une tout autre allure : systématique comme un vrai manuel allemand, scolastique même, par sa langue et sa division en thèses et en scolies, son livre rendra, j'en suis persuadé, de bons services aux jeunes séminaristes et aux étudiants catholiques en général. Il semble cependant que la méthode adoptée permettra difficilement au débutant de dégager d'abord, comme il convient, les lignes générales du sujet et de suivre le développement du polythéisme dans son cadre historique. Mais nous n'insisterons pas : le résumé d'archéologie biblique de M. Kortleitner s'était également présenté sous cette forme et il a dû recevoir bon accueil du public auquel il était destiné, puisque le savant auteur n'a pas cru devoir changer de méthode dans le nouveau résumé.

Quant au fond, une liste initiale indique où il a été puisé : ce qui suppose de vastes lectures, bien qu'incomplètes, si l'on s'en tient à cette bibliographie (5). Ce serait là toutefois un inconvénient assez secondaire : à mon humble avis et pour le dire en toute franchise, je crois qu'il y a une lacune plus considérable. Elle gît dans l'insuffisance de l'information archéologique et historique *générale*. Rien ne peut compenser cette base dans un ouvrage de cette nature. J'irai même plus loin : j'estime que la pu-

---

(1) *Geographische und ethnographische Studien zum III u. IV Buche der Kœnige*, 1904.

(2) *Die nachdavidische Kœnigsgeschichte Israels, ethnographisch u. geographisch beleuchtet*, 1905.

(3) « Prælectionibus academicis accommodatum ». Wagner, 1906.

(4) Le *Goetzendienst und Zauberwesen bei den alten Hebraeern und den benachbarten Vœlkern* de P. Scholz, auquel l'auteur se réfère fréquemment et qui semble bien lui avoir servi de modèle, est à la fois trop étendu et trop restreint.

(5) L'auteur lui-même le déplore clairement ; « Doleo tamen et acerbe fero, quod ad nonnullas quæstiones, quas tractavi, non omnia, quæ desideravi, adjumenta mihi suppetebant » (p. IV). Je ne comprendrai cependant jamais, pour prendre un exemple, que, pour tout ce qui touche à l'épigraphie sémitique, M. Kortleitner en soit encore aux travaux démodés de A. Lévy et de ses contemporains, alors que l'acquisition du *Handbuch der nordsemitischen Epigraphik* de M. Lidzbarski, qui les résume et les dépasse, aurait pu lui épargner des recherches aussi nombreuses que stériles.

blication d'un *Manuel* des religions, même à l'usage des Séminaires, devrait être plutôt le couronnement d'une carrière de spécialiste.

Je ne doute pas cependant que l'auteur n'améliore considérablement ce premier jet; dans quelques années, on doit l'espérer, instruit par l'expérience de l'enseignement et muni d'une information plus mûre, il nous donnera l'édition idéale. Je le répète, en terminant, le sujet est des plus difficiles ; mais déjà l'ouvrage est très recommandable et facilitera beaucoup la tâche des professeurs d'Ecriture-Sainte qui voudront en faire un livre de cours.

S. R.

M. ENGEL. — *Wirklichkeit und Dichtung.* Aufschlüsse in und zu I Mose 2-4 ; 6, 1-14 ; 9, 18-27 ; 11 u. 12, 1-6. Ein Lebenswerk. Dresden, W. Bänsch, 1907. X-301 pp. 8°, avec 2 cartes.

Œuvre posthume (l'auteur est mort le 27 mai 1907), publiée par le Prof. P. Hohlfeld, elle prétend prouver que le Paradis terrestre doit être localisé dans la petite plaine de Ruḥbeh, à l'est du Ṣafâ. Déjà l'auteur avait exprimé ses idées dans une première publication (1) qui avait passé inaperçue, soit parce qu'elle émanait d'un simple juriste, soit surtout parce qu'elle soutenait une thèse insoutenable. Il est douteux que la présente refonte reçoive un meilleur accueil. Aujourd'hui encore la Ruḥbeh est une plaine extrêmement fertile ; mais qui admettra jamais que les quatre misérables cours d'eau qui s'y donnent rendez-vous en hiver et en font comme un vaste marais, représentent les fleuves du Paradis ? M. Hommel, un des derniers orientalistes qui se soient occupés ex professo de cette question difficile (2) admet bien, lui aussi, qu'un des fleuves paradisiaques, le Hiddeqel, est identique au Wâdî Râjil du Ḥaurân ; mais son Eden reste toujours dans la Chaldée, sur les bords du Golfe Persique et de l'Euphrate. On se sent vraiment impuissant devant de semblables tours de voltige exégétique : j'aimerais mieux, pour ma part, m'en tenir à certaines traditions syriennes qui placent le Paradis dans la Damascène même, ou encore dans la Cœlésyrie, voire en plein Liban. Le lecteur le plus prévenu appréciera du moins les cartes destinées à illustrer cette thèse, surtout la seconde, préparée avec soin par C. Gräf, d'après les travaux de Wetzstein et de Kiepert.

S. R.

Wissenschaft und Bildung. Einzeldarstellungen aus allen Gebieten des Wissens, herausgeg. von P. Herre. Quelle et Meyer, Leipzig.

N° 15. *Die babylonische Geisteskultur* von H. WINCKLER. 152 pp. 8°, ill.

N° 16. *David u. sein Zeitalter,* von B. BAENTSCH. IV-172 pp. 8°.

---

(1) *Die Lösung der Paradiesfrage,* 1885.

(2) *Aufsaetze u. Abhandlungen,* 273-343 (1901). Cf., plus récemment, le résumé qu'il en a donné dans son *Grundriss der Geographie u. Geschichte des alten Orients,* 1904, p. 271 seq. et pass.

L'Allemagne est la terre classique de la vulgarisation scientifique: chaque maison d'édition veut avoir sa collection spéciale, et, chose plus remarquable, il se trouve toujours des nuées de spécialistes, souvent très compétents, pour satisfaire à ce besoin envahissant.

Nous avons eu la curiosité de faire connaissance avec la collection dirigée par M. Herre, dont le titre général indique suffisamment le but. Ce sont de petits volumes, à impression compacte, à élégante reliure bleu clair, illustrés au besoin, et qui ne coûtent pas plus de 1 mark 25. En 1907, une quinzaine de ces volumes avaient déjà paru, sur les sujets les plus divers, et signés de noms bien connus dans la science, comme Kluge, Ed. König, Reckendorf, Holtzmann, et les deux auteurs auxquels nous devons les nos 15 et 16.

L'esprit général de la collection est celui de la science libre et indépendante, chaque auteur gardant sa propre responsabilité, une fois le choix de l'éditeur tombé sur lui et accepté. Les deux spécimens qui nous ont été adressés pourraient passer pour les modèles du genre. M. Bäntsch, disciple convaincu de M. Winckler, n'a pas grand effort à faire pour dégager le noyau historique de l'époque étudiée, et dérouler autour de ce noyau toutes les enveloppes mythiques dont l'a revêtu l'« altorientalische Weltanschauung », dans la succession ininterrompue des diverses rédactions. De son côté, M. Winckler, qui, plus d'une fois, s'est plaint qu'on n'avait pas compris son système, a saisi cette occasion de l'exposer à nouveau dans son ensemble : c'est peut-être de beaucoup l'exposé le plus limpide de ses idées, et c'est à celui-là qu'on pourrait renvoyer tout profane désireux de s'abreuver rapidement aux sources de la « Weltgeschichte ».

S. R.

A. Luettke. — *Das Heilige Land im Spiegel der Weltgeschichte.* Gütersloh, Bertelsman, 1908. 8°, ill.

Der Verfasser will hier in volkstümlicher Darstellung einen Ueberblick über die Gesamtgeschichte des heiligen Landes geben. Dieses Versprechen löst er auch ein: von den Schöpfungstagen ausgehend, führt er den Leser durch die ereignisvollen Zeiträume de vor - und nachchristlichen Jahrhunderte bis herab auf die Pilgerreise Kaiser Wilhelms II. In buntem Wechsel ziehen die mächtigen Völker und die gewaltigen Persönlichkeiten, die auf diesem Schauplatz eine Rolle gespielt haben, an unserm staunenden Auge vorüber und legen Zeugnis ab von der hohen Bedeutung dieses kleinen und doch so grossen Landes. Nicht losgelöst von dem Gang der Weltereignisse, sondern in engem Zusammenhang mit ihnen werden uns die verschiedenen zeiträume vorgeführt, so dass die wechselseitigen Beziehungen zwischen der besonderen und der allgemeinen Geschichte klar und deutlich hervortreten. Ferner wird auch das geistige Leben jedes Zeitabschnittes in knappen, aber scharfen Zügen gezeichnet, so dass wir nicht bloss den äussern Verlauf, sondern auch das Hervorwachsen aus ihrem geschichtlichen Untergrunde betrachten können. Das erleichtert und vertieft das Verständnis der Geschichte in hohem Grade. Der Verfasser hat die einschlägige Literatur

fleissig benutzt, die gesicherten Ergebnisse der neueren Forschung gewissenhaft verwertet und geschickt in seine Erzählung verwoben. Im Anfang ist die Darstellung etwas schwerfällig : sie ist zu gedrängt und zu wenig übersichtlich ; aber bald macht sie sich von diesen Mängeln frei und erhebt sich nicht selten zu hoher Schönheit. Der Verfasser ist Protestant ; seine Anschauungen kommen in der Beurteilung der Ereignisse auch zum Ausdruck, katholischen Verhältnissen steht er aber vorurteilslos gegenüber.

H. W.

Dr Konrad Furrer. — *Wanderungen durch das heilige Land.* 2te vermehrte und verbess. Aufl. mit 63 Ill. u. 3 Kart. Zürich, Instit. Or. Füssli, 1892. 8°, VIII-472 pp.

Pfr. Arnold Ruegg. — *Auf heiligen Spuren abseits vom Wege.* Bilder und Errinnerungen aus dem Morgenlande. Mit 78 Ill., 2 Planskizz. u. 2 Kart. Ibid., (1904). In-16, X-301 pp.

Nous réunissons ici deux ouvrages édités par l'Institut Artistique Orell Füssli de Zurich. L'un et l'autre sont déjà un peu anciens, surtout le premier. A vrai dire cependant, des ouvrages de cette nature ne vieillissent pas lorsqu'ils sont le fruit d'observations attentives : ils ont plutôt l'avantage de dater les faits qu'ils rapportent. Chacun de nos deux voyageurs est déjà connu dans le monde palestinologique ; M. Furrer surtout peut être considéré comme un vétéran de la géographie historique de la Palestine, et ce m'est un plaisir de rappeler ici le profit que j'ai tiré de ses articles dans la *ZDPW*, lorsque j'ai abordé à mon tour ces attrayantes études. L'ouvrage de M. Rüegg, de prétentions plus modestes, quoique également utile, a été revu par M. Furrer lui-même, à la compétence duquel son auteur a eu raison de se fier.

Le public suisse, de langue allemande, auquel ces deux volumes sont destinés, les a déjà suffisamment appréciés pour que je m'abstienne de les recommander. J'ajouterai cependant, à côté des éloges dûs à la beauté de l'impression, un souhait d'ordre pratique : si, comme on peut l'espérer, l'ouvrage de M. Furrer parvient à une 3e édition, il sera très utile de lui donner une illustration plus abondante et plus actuelle. La photogravure qui a réussi dans le petit volume de M. Rüegg, ne réussira pas moins dans le premier, à condition toutefois que les clichés soient un peu moins retouchés : ce perfectionnement, qui s'impose, n'élèvera pas notablement le prix de l'ouvrage. (1)

S. R.

J. E. Hanauer. — *Folk-lore of the Holy Land, Moslem, Christian and Jewish.* With an Introduction by Marmaduke Pickthall. London, Duckworth, 1907. XXI-326 pp. 8°.

On ne peut qu'applaudir à l'idée de ce recueil. Si tous les matériaux qui le com-

---

(1) Au moment de donner ces lignes au directeur des *Mélanges*, j'apprends, par l'*Orientalistische Literaturzeitung*, 1908, col. 261, la mort récente de Furrer.

posent ne sont pas inédits en eux-mêmes, la collection qui en a été faite par M. Hanauer semble bien de première main. L'auteur a vécu plusieurs années en Palestine, il en possède la langue vulgaire, et il a eu le mérite, peu commun, de s'intéresser à la vie populaire : il était assurément qualifié pour présenter au grand public ces histoires, légendes, anecdotes, contes ou proverbes, qui jettent parfois un jour précieux sur le passé historique et religieux de la contrée. L'introduction est due à un aimable compagnon de voyage, qui a bien voulu assumer, en outre, la tâche d'éditer le volume. Des notes bibliographiques, rejetées à la fin des chapitres, s'efforcent d'élucider certains problèmes ou d'établir quelques rapprochements : ici, le terrain étant moins familier aux deux collaborateurs, ils s'excusent gentiment de n'être pas folkloristes. L'ensemble de l'œuvre commune offre une lecture attrayante et instructive.

Les travaux de cette nature ne manquent pas, bien qu'ils soient relativement peu nombreux, surtout sous cette forme systématique et continue. Celui que nous avons sous les yeux avait déjà lui-même paru, presque pour une moitié, dans une première publication éditée en Amérique (1) et dans le *Quarterly Statement* du *Palestine Exploration Fund* (2). Bien que l'auteur se soit borné à la région comprise entre Béthel et Hébron, les matériaux recueillis valent souvent pour le reste de la Palestine ; bien des fois même, les points de contact avec le folk-lore syrien sautent aux yeux. De fait, tout cela ne peut être exclusif à une région déterminée de notre monde oriental : une bonne partie du folk-lore de marque musulmane remonte à un fonds antéislamique, qui n'est pas toujours proprement indigène. L'invasion musulmane a introduit, dans l'esprit populaire de la Palestine et de la Syrie, bien des éléments d'un caractère à part, qu'on a souvent peine à dégager des amalgames produits au cours des siècles, mais qu'on aurait tort de prendre pour le reflet *direct* de l'esprit indigène aux premiers siècles de notre ère. Tel est, si je ne m'abuse, le cas de la légende du *tannour* diluvien, à laquelle les récentes découvertes de M. Macalister donnent une saisissante actualité (3). Cette légende que le Coran s'est appropriée remonte, dans son fond, à la période antéislamique, mais sa multiple localisation, à Gézer, à Damas, au Liban, à Koufa et jusqu'aux Indes (4) montre, à l'évidence, que sa forme actuelle a eu partout l'Islam

(1) *Tales told in Palestine*, Cincinnati et New-York, 1904.

(2) Années 1904 et 1905.

(3) *Quarterly Stat.*, 1908, p. 105. M. Clermont-Ganneau (*Archæological researches* II, p. 238) avait presque entrevu cette solution, que M. G. A. Smith a également adoptée dans son récent ouvrage, *Jerusalem, the Topography*, etc... (Hodder, 1908. 2 vol).

(4) Cf. *Le livre de la création et de l'histoire* d'Abou-Zeid el-Balkhî, édit. de Cl. Huart, t. III, p. 15 du texte. A mon avis, le *tannour* plonge, par ses racines, dans une vieille tradition mésopotamienne, directement apparentée aux légendes extra-bibliques du déluge. D'après cette conception, on se représentait la partie inférieure de l'univers comme autant de couches superposées : la terre d'abord, puis au-dessous *les eaux*, puis le *feu*, enfin les ténèbres. Cf. *Recherches sur le manichéisme*, Bruxelles, Lamertin, 1908: I. *La Cosmogonie manichéenne d'après Théodore Bar Khôni*, par F. Cumont, p. 12.

pour véhicule. Au reste, la thèse doit être généralisée. On a souvent fait valoir l'immobilité de l'Orient : la chose peut être admise pour tout ce qui relève *directement* des conditions *physiques* du pays, lesquelles n'ont pas beaucoup changé depuis l'antiquité ; mais, aussitôt qu'il s'agit des idées, l'axiome n'est applicable que dans une mesure parfois très restreinte. Le présent ne saurait devenir pour nous le miroir du passé qu'à condition de tenir compte des couches ethnographiques qui, en se succédant sur le sol, y ont apporté leur contingent respectif de vie intellectuelle.

Si M. Hanauer voulait faire œuvre plus scientifique encore, il devrait reprendre son travail sur des bases plus larges et donner, à côté de la traduction destinée aux lecteurs ordinaires, le texte même des récits qu'il publie.

Avril 1908. SÉB. RONZEVALLE, S. J.

H. SCHLATTER. — *Wander-Bilder aus Aegypten u. Palaestina.* St Gallen, Zollikofer, 1906. 213 pp. in-16, avec 38 phototyp. et une pl. color.

Récit de voyage, publié en Suisse comme ceux de Furrer et Rüegg (cf. p. 23*). Ici, le texte passe au second plan ; l'illustration y tient incontestablement le premier rang, et par son abondance et par sa valeur. Toutes ces reproductions de paysages, de scènes populaires, de monuments antiques et modernes, sont presque parfaites dans leur genre et font certainement honneur à la maison Zollikofer. La planche coloriée laisse bien quelque peu à désirer : les couleurs y sont trop criardes et ne se marient pas bien entre elles ; néanmoins l'ensemble donne une impression très vivante de la réalité pour quiconque n'a pas eu la chance de parcourir ces beaux pays du soleil et de la lumière. S. R.

Cook's Handbook for Palestine and Syria. New edition thoroughly revised by T. F. HANAUER a. E. G. MASTERMAN. 1907. VIII-416 pp., avec 6 cartes et 2 plans.

Cook's Handbook for Egypt and the Sûdân, by E. A. WALLIS BUDGE. 2d edition, 1906. XXI-911 pp., avec 9 cartes et de nombreuses illustr.

On peut hardiment affirmer que ces deux guides sont bons, parce qu'ils répondent à leur but. Composés pour les touristes de langue anglaise et pour la clientèle spéciale de l'agence mondiale qui les a imprimés, ils renferment tout ce qui peut intéresser cette catégorie de voyageurs, et, j'allais dire, presque rien de plus : ce qui serait certainement exagéré pour le second volume. Comparé au Bædeker, le premier fait l'effet d'un livre de vulgarisation tout à fait populaire ; le second accorde une place beaucoup plus étendue à l'exposition scientifique et offre l'avantage considérable d'une illustration abondante. Ce n'est pas que MM. Hanauer et Mastermann, tous deux parfaitement familiarisés avec le pays qu'ils ont habité et la littérature de leur sujet, n'eussent pu donner à leur guide un tout autre caractère : on a dû leur imposer des limites, qu'ils ont consciencieusement respectées. Ce n'est pas davantage leur faute, si cartes et plans sont presque insignifiants ou insuffisants. Il y avait, par contre, comme une sorte de

coquetterie politique à donner au guide pour l'Egypte des dimensions presque triples et à lui assurer tout ce qui pouvait en faire une vraie introduction à l'étude approfondie d'un pays d'occupation. Le choix même de M. Wallis Budge, orientaliste distingué, auteur de plusieurs ouvrages égyptologiques, était à cet égard, des plus heureux, d'autant que le savant anglais, ayant récemment exécuté un assez long voyage d'exploration scientifique au Soudan, a pu traiter cette partie de ses itinéraires avec une information de première main.

S. R.

G. F. Abbott. — *Israel in Europe*. London, Macmillan, 1907. XIX-533 pp. 8°.

C'est de façon très curieuse que ce livre est parvenu à la rédaction des « Mélanges ». Ayant relevé, dans un « announcement » de librairie anglaise, l'apparition d'un volume intitulé *Israel in Egypt*, je me hâtai de le demander à l'éditeur. C'était au moment où les Papyrus araméens Robert Mond, si magistralement interprètés par M. Cowley, occupaient la presse savante, en jetant un jour inattendu sur les antiques communautés juives de la Haute-Egypte. L'auteur de l'ouvrage m'était inconnu et son livre me paraissait quelque peu volumineux ; mais je me persuadais naïvement qu'il devait traiter du sujet passionnant dont les dernières découvertes venaient de révéler la haute importance pour l'histoire d'Israël. Le volume arrive : déception ! Je crus à une méprise ; mais, quelque temps après, l'éditeur m'informait obligeamment que « Israel in Egypt » n'avait jamais existé. La curiosité aidant, le livre resta.

L'auteur cite ses sources générales en tête de son volume : il s'en faut que cette liste soit complète, surtout pour la période médiévale. Mais c'est toujours bien une histoire d'Israel en Europe que M. Abbott a voulu écrire, disons plutôt une apologie du Judaïsme. Il était difficile, dans ces dernières conditions, de rester impartial, et, comme beaucoup d'autres, l'auteur a multiplié ses sorties haineuses contre l'Eglise et la papauté. Je doute qu'il ait l'approbation de ceux-là mêmes qu'il défend et dont il prédit, d'un accent prophétique, le glorieux avenir. Sur plus d'un point, son information reste incomplète, peut-être uniquement par ce qu'il n'a pas voulu consulter toutes les sources catholiques. Je n'en veux pour preuve que ses affirmations aprioristiques sur le «meurtre rituel», qu'il traite tout simplement de mythe, oubliant que ce fut souvent par là que l'élément *infime* de la race juive s'attira la haine implacable des milieux où il vivait. Cette tache, qu'on a certainement grossie, on essaie vainement de la soustraire au verdict de l'histoire ; les faits parlent encore : « experto crede Roberto » devrais-je ajouter, si je pouvais trouver plaisir à rappeler une page de mon enfance, où je dus le salut à un vrai fils d'Israël.

S. R.

I. Benzinger. — *Hebræische Archæologie* (Grundriss d. theolog. Wissensch. 6ste Abt.) 2te vollständ. neu bearbeit. Aufl. Tübingen, Mohr, 1907. XX-450 pp. gr. 8°, avec 253 ill. et un plan de Jérusalem.

La 1re édition de ce manuel a paru en 1893 : elle avait reçu un accueil favorable, non seulement des étudiants auxquels elle était principalement destinée, mais aussi

des savants auxquels elle a souvent épargné des recherches de détail. Venue au jour la même année que le *Lehrbuch der hebræischen Archæologie* de W. Nowack, et, chose curieuse, à la même librairie, elle a été plus rapidement épuisée : de fait, l'ouvrage de M. B. est plus maniable que celui de M. N., et si le dernier savant semble mieux posséder sa Bible que le premier, le sens archéologique est plus développé chez celui-ci. On peut dire, sans exagération, que l'*Hebræische Archæologie* est devenue, en Allemagne, même chez quelques catholiques, l'ouvrage classique sur la matière.

Deux traits caractérisent la nouvelle édition (on pourrait dire trois, car, pour quiconque a manié la première, il est évident que M. B. ne *dominait* pas encore son sujet comme il le fait aujourd'hui, après treize années écoulées et un long séjour en Palestine) : d'abord les remaniements nécessités par le résultat des fouilles, ensuite la sympathie accordée par l'auteur à la doctrine panbabylonienne de l'école de M. Winckler.

La mise au point, relativement aux découvertes faites sur le sol palestinien depuis 1893, allait de soi et l'auteur, qui a personnellement dirigé quelques excavations à Tell el-Mutesellim, a introduit dans son livre tout ce qu'un ouvrage de cette nature devait offrir au débutant : il semble bien toutefois que la synthèse manque encore, du moins cette synthèse provisoire dont le livre du P. H. Vincent, *Canaan*, a déjà donné un spécimen fort louable. La faute en est, partiellement au moins, à la lenteur des fouilles et à celle des publications qui les couronnent : si M. Sellin croit avoir tout dit sur ses recherches à Taʿannek, M. Schumacher commence à peine de publier le détail des siennes, et M. Macalister, qui n'a pas encore quitté son chantier de Gézer, réalise des découvertes inespérées juste au moment où son dernier firman va être périmé.

Quant à la contagion panbabylonienne, M. B. ne l'a subie que dans une proportion modérée : ce sont plutôt des *Stroemungen* de cet *altorientalisch* bacille qu'on découvre dans la présente *Neubearbeitung*, à laquelle nous souhaitons, en terminant, le succès qu'elle mérite.

S. R.

F. Macler. — *Mosaïque orientale.* I. Epigraphica - II. Historica. Paris, Geuthner, 1907. IV-93 pp. 8°, avec 8 fig. dont 1 photogr.

Nouveau spécimen de la louable fécondité de l'auteur, cet opuscule répond bien à son titre : le premier morceau (1) n'a même rien à voir avec l'Orient, si ce n'est que l'illustration en est due au crayon de M. Macler père, qui, en faisant ses jolis croquis, demandait à son fils « si c'était bien ainsi qu'on travaillait dans le Ṣafâ ou dans le Ḥaurân, lorsqu'on se trouvait en face d'un monument antique ». On sait que M. Macler a voyagé deux fois en Syrie avec M. R. Dussaud : *l'inscription syriaque de Ste Anne à*

(1) Note sur quelques écussons relevés à Münster dans le Haut-Valais.

Jérusalem et *l'inscription arabe du brancard de Sahwet el-Khiḍr* sont des glanures de cette double expédition, si fructueuse pour la connaissance de régions archéologiques peu explorées. Avec *une inscription punique au Musée archéologique de Genève* (1) et une *note sur l'inscription arménienne de la cathédrale de Bourges,* on a le contenu de la partie épigraphique. La partie historique contient *la notice syriaque d'un manuscrit arménien,* d'intéressants *documents relatifs à l'imprimerie arménienne établie à Marseille sous le règne de Louis* XIV, enfin la curieuse *requête de Ovanès Oglou Kivork et Carabet frères,* adressée à Louis XVI, pour l'intéresser aux malheurs de leur commerce de fil de chèvre. Un bon index termine le petit recueil, qui fait honneur à la «Vielseitigkeit» de l'orientaliste.

Je n'ai malheureusement pas qualité pour apprécier les « Historica » ; mais je trouve que l'inscription arabe du brancard de Sahwet el-Khiḍr n'a pas l'importance que lui a accordée M. Macler (2), et je crois pouvoir faire avancer la lecture de l'inscription « syriaque » de Jérusalem, grâce aux estampages que j'en ai rapportés au mois de Novembre dernier (3).

Cette inscription, dont M. Macler donne une excellente reproduction photographique, due à l'amabilité des Pères Blancs, est gravée sur la tranche d'une pierre tombale chrétienne, qui avait $0^{m},45$ de long lorsqu'elle fut acquise à Jaraś : elle est complète et sa lecture matérielle n'offre pas de difficulté sérieuse lorsqu'on dispose d'un bon estampage, ce qui a manqué à M. Macler. Le dessin ci-joint, fait d'après la photographie des PP. Blancs et mes deux estampages, montre du premier coup que l'inscription n'est pas « syriaque » sine addito, mais bien syro-palestinienne. Sa provenance et le fait qu'elle constitue, je crois, le premier monument lapidaire connu dans cette écriture et dans ce dialecte, lui donnent une importance réelle, sur laquelle M. Macler aurait peut-être pu insister davantage. L'interprétation du texte ne laisse pas que d'être un peu embarrassante. A Jérusalem même, je n'avais pu en tirer aucun sens satisfaisant; celui que je propose aujourd'hui ne me satisfait qu'à moitié, bien que la teneur générale de l'inscription me paraisse tout à fait assurée. Sur les deux premières lignes, le doute n'est pas possible ; il faut lire : מרא אלהא (4). A la 4[e] ligne, נפשה

---

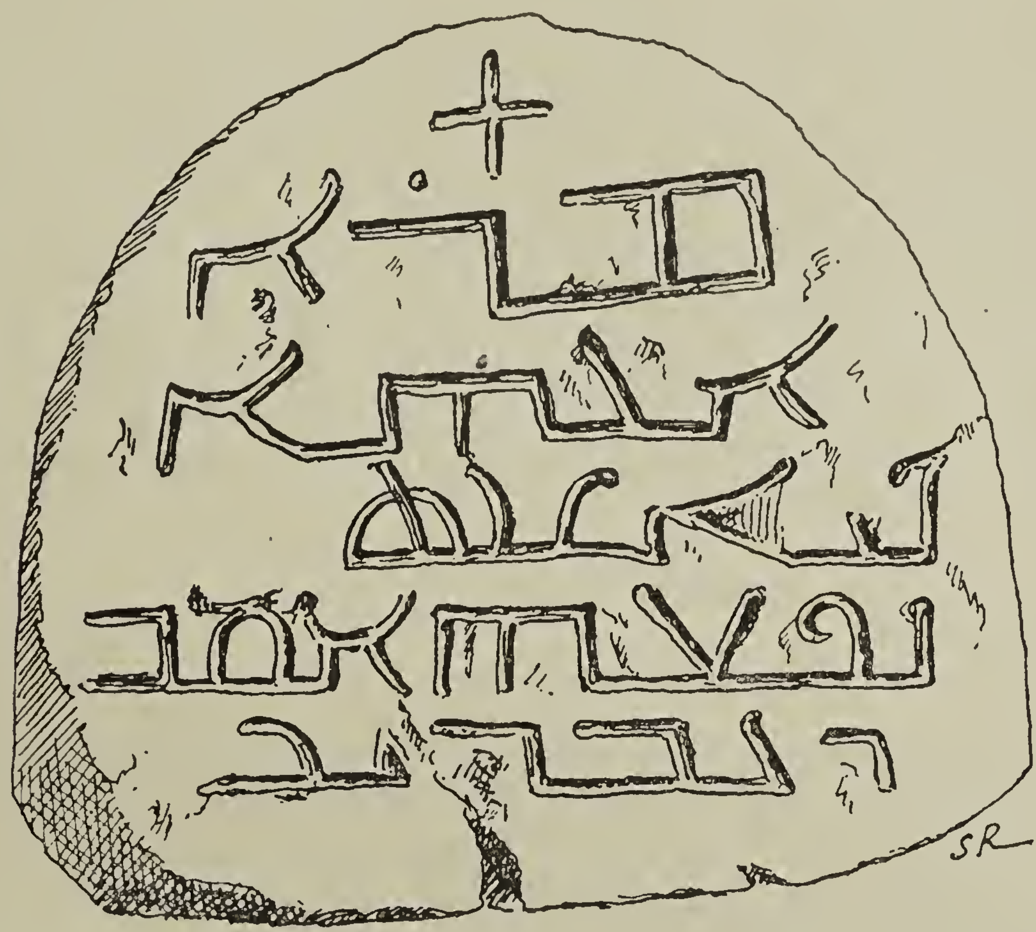
(1) On aurait aimé une reproduction de ce monument, pour contrôler la lecture du nom propre nouveau, semble-t-il, qu'il fournit.

(2) Elle est tout aussi bien chrétienne : on retrouvera les mêmes idées, plus ou moins développées, dans nombre *d'anthologies poétiques* ou d'élégies et d'éloges funèbres de circonstance.

(3) Qu'il me soit permis, puisque l'occasion s'en présente, d'offrir à mes aimables hôtes du Séminaire de Sainte Anne l'expression de ma profonde reconnaissance, pour la libéralité avec laquelle ils m'ont autorisé à profiter des trésors accumulés dans leur musée biblique.

(4) La lecture adoptée par M. Macler pour le premier mot : קרא , lui a été suggérée par l'impossibilité de trouver autrement un sens plausible à son texte ; mais jamais le ק , en palestinien pas plus qu'en syriaque, n'offre cette forme.

est certain, et, à la dernière, דעבדיך « de tes serviteurs » l'est également (1). J'ai mis fort longtemps à déchiffrer la 3e ligne, croyant d'abord y voir deux mots, dont le 1er aurait été פריא, épithète appliquée à Dieu, puis un mot commençant par le פ retourné (2), qui, dans l'écriture palestinienne chrétienne, sert à rendre le π grec ou même parfois le ܦ de certains mots syriaques d'emprunt. Mais le caractère qui suit



cette lettre étant également recourbé et ne pouvant être, par conséquent, aucune des deux lettres Noun et Lamed, dont on a des spécimens dans le même monument, il s'ensuit que ces deux traits appartiennent à une seule et même lettre, c'est-à-dire à un ח, de forme d'ailleurs tout à fait caractéristique pour l'écriture palestinienne : ce qui nous donne un seul mot pour cette ligne, à savoir ניאחת (3).

Reste le second mot de la 4e ligne : à Jérusalem ainsi qu'à Beyrouth, j'ai été d'abord tenté de lire אקב, comme M. Macler, et de voir dans le mot une déformation de עקב, dans le sens de « rémunération ». Mais cette hypothèse ne résiste pas devant

---

(1) L'état actuel de la pierre ne permet pas de savoir si les deux ך du mot sont pointés à l'intérieur : je serais porté à le croire. Le Kaph n'a pas la forme finale ; mais sa valeur est certaine.

(2) La valeur ע est exclue par comparaison avec la forme de cette lettre, certaine à la dernière ligne.

(3) La forme du Noun initial pourrait inspirer quelque doute ; mais, ici comme ailleurs, il faut tenir compte soit de la maladresse du graveur, soit de l'usure accidentelle de la surface épigraphique. Une lettre de cette forme n'existe dans aucun alphabet syro-palestinien.

plusieurs faits matériels : le ק palestinien n'est jamais aussi arrondi par le haut ; de plus, les appendices qui semblent le couronner me paraissent, après examen minutieux, être plutôt des accidents de la pierre ; enfin, les ר de cette forme cintrée sont fréquents dans les manuscrits palestiniens (1). Le mot doit donc être lu ארב.

Il n'y a donc, dans cette inscription, aucun nom propre : ce ne peut être qu'une courte eulogie. Par suite, le nom du défunt devait se trouver sur la tranche opposée du bloc, qui, à mon avis, devait être plus long et posé à plat, soit directement sur la fosse, soit sur une base rectangulaire monolithe ou maçonnée, simple ou à degrés, comme dans les monuments funéraires des Syriens et des autres Orientaux modernes.

Le sens général de l'inscription est indubitablement celui qu'on retrouve à satieté dans les épitaphes syriaques et qui répond, en définitive, à la formule liturgique : *Requiem æternam dona ei Domine.* On peut en voir des spécimens dans le recueil de Chwolson (2), dans les inscriptions de Salamas (3) et ailleurs. La dernière publication de M. Pognon en offre plusieurs, dont la comparaison avec notre texte est intéressante (4) ; tel est, en particulier, d'abord le n° 52, qui remonte au VIIIe ou au IXe siècle :

ܢܝܚ ܡܫܟܒܗ ܥܡ ܙܕ̈ܝܩܐ ܠܥܠܡܝܢ

« Que son repos (ou sa tombe) soit à jamais tranquille avec les justes ! ».

On dirait presque la même formule ! Grammaticalement toutefois les deux invocations ne sont pas identiques. Dans notre texte, le mot ניאחת me paraît être l'état construit de ניאחתא qui existe en syriaque : ܢܝܳܚܳܐ (cf. l'arabe vulgaire نياحة).

Uue autre inscription beaucoup plus ancienne du recueil de M. Pognon a également d'étroites affinités avec la nôtre ; c'est le n° 41, qui, quoique rédigé en langue syriaque, émane de Juifs et est écrit en caractères hébreux carrés :

ניח ה׳ נפשה דיוסף

« Accorde, Seigneur, le repos à l'âme de Joseph ! »

Comme dans ce texte, on serait presque tenté de voir dans le mot ניאחת un Pa'el de נוח à l'optatif ; mais ce serait téméraire. Dans notre inscription, ce qui rend la construction grammaticale difficile à dégager, c'est l'indécision du sens qu'il faut

---

(1) Cf. par exemple, le tableau des alphabets araméens annexé par J. Euting aux *Syrisch-nestorianische Grabinschriften* de Chwolson.

(2) *Syrisch-nestorian. Grabinschriften* : n°s 66, 83, 27, 39 etc., etc.

(3) *Journ. Asiat.*, 1885, I, p. 44 seq.

(4) *Inscriptions sémitiques de la Syrie...* n°s 75, 111 et 116. Cf., pour toutes ces formules, *Num.* 23,10 et *Luc.* 14,14 et comparez les n°s 95, 116 du recueil de M. Pognon, où l'emprunt biblique saute aux yeux. Cf. également la formule, incomplètement conservée d'une inscription juive de la nécropole de Joppé (*Répertoire d'épigr. sémit.*, II, n° 578).

attribuer au mot ארב. Si on le prenait dans l'acception connue d'« esprit », la teneur de l'inscription resterait tout à fait obscure ; c'est pourquoi, me basant sur le n° 52 de M. Pognon, je propose de voir dans ארב et dans le ד quit suit, une préposition composée signifiant « auprès de, avec, parmi », analogue, dans sa composition à על ד « sur », qui est fréquente dans le dialecte chrétien de la Palestine. L'ensemble de l'inscription signifierait donc :

« Seigneur Dieu, (que) le repos de son âme (soit) auprès de tes serviteurs ! »

Ce qui nous ramène équivalement aux formules précitées, dont le sens fondamental est : « Que son âme repose avec celles des justes ! ». Quoi qu'il en soit des difficultés grammaticales de notre texte, (un spécialiste de ce dialecte pourra, sans doute, les résoudre), il me paraît tout à fait hors de doute, qu'il ne renferme aucun nom propre et qu'il offre tout simplement une variante locale, syro-palestinienne, de la vieille formule hébréo-chrétienne « Requiescat in pace ! ».

La date du monument ne se laisse pas fixer avec précision : comme M. Macler, fondé sur de simples considérations paléographiques, je le placerais entre le VIIe et le Xe siècle, avec une erreur possible d'un siècle en plus ou en moins entre ces deux dates extrêmes.

Avril 1908. Séb. Ronzevalle, s. j.

Orazio Marucchi. — *Manuale di archeologia cristiana*. Roma, Desclée, 1908. VI-402 pp. 8°, ill.

Cet élégant volume, dû à la plume féconde de l'éminent disciple de J.-B. de Rossi, est spécialement destiné aux séminaires d'Italie et répond à un désir du Saint-Père. Il sera également le bienvenu pour tout débutant, désireux d'explorer rapidement un domaine de plus en plus cultivé de nos jours. Comme le dit la préface : « Il presente manuale è la traduzione italiana di un compendio fatto sui miei tre volumi che hanno per titolo *Eléments d'archéologie chrétienne* (Desclée et Lefebre, 1900, 2ª ediz. 1909) ; e comprende ciò che è assolutamente indispensabile a sapersi per avere almeno un concetto generale della cristiana archeologia come studio sussidiario della teologia dogmatica e della storia ecclesiastica.

« Precede un breve trattato sulle fonti dell'archeologia cristiana, cui fa seguito un compendio della storia delle persecuzioni dal punto di vista specialmente archeologico. Si passa quindi ad uno studio degli antichi cimiteri cristiani, trattandosi in modo speciale delle catacombe romane. Della topografia cimiteriale si dà un riassunto generale, ma si pubblicano in un quadro sinottico tutti gli antichi documenti topografici che illustrano le catacombe ; la quale pubblicazione sarà di grande comodità ai lettori, risparmiando ad essi di ricorrere ai grandi volumi della *Roma sotterranea* del De Rossi. Segue un cenno sui principali cimiteri d'Italia e delle altre regioni. Viene poi un trattato di epigrafia cristiana, un altro di arte antica, e finalmente si parla delle basiliche cristiane, della loro origine e della loro decorazione ; e si chiude, analogamente a ciò che si è fatto per i cimiteri, dando un catalogo delle principali basiliche antiche. »

Bien qu'il ait mis à profit, du moins dans les références, les ouvrages similaires, plus développés, de Kaufmann (1) et de Dom Leclercq, le présent manuel est bien un résumé des « Eléments ». Dans l'un comme dans l'autre, à peu d'exceptions près, tous les monuments reproduits, tous les types formant le substratum de la théorie sont empruntés à l'archéologie chrétienne de Rome ou de l'Italie. M. Marucchi reste encore très sceptique à l'égard de la nouvelle école fondée par M. Strzygowski, école qui a gagné, entre autres adhérents, les deux émules précités de l'archéologue pontifical. Il nous semble cependant que, même dans un manuel destiné à des séminaristes italiens, on aurait pu signaler, en quelques mots, le mouvement qui tend à modifier la conception qu'on se faisait jusqu'ici de l'art chrétien occidental. M. Marucchi, qui, dans sa bibliographie générale n'a pas hésité à enregistrer l'ouvrage, certainement partial, de Sybel, et à le citer encore plus d'une fois dans les notes de son livre, aurait pu, sans renoncer le moins du monde à ses convictions personnelles, consacrer aux travaux de M. Strzygowski un peu plus qu'une brève référence, qui ne donne pas même le titre entier de l'ouvrage visé (2). Au simple point de vue pratique, la chose aurait été, ce semble, opportune, car parmi les nombreux lecteurs du *Manuale*, plusieurs seront forcément autodidactes et se trouveront passablement dépaysés, lorsque pour développer leurs connaissances, ils viendront à ouvrir le grand *Manuel d'archéologie Chrétienne* de Dom Leclercq, auquel l'auteur se réfère avec une fréquence marquée.

Il n'en restera pas moins vrai, malgré ces légères critiques, que le public spécial auquel l'ouvrage est destiné, trouvera dans ce volume commode à manier et d'une lecture attachante, toutes les qualités de solidité et de distinction qui rendent si précieux parmi nous les travaux du docte archéologue romain.

Puisque l'occasion s'en présente, je me permettrai de dire ici un mot rapide de l'œuvre de Dom Leclerq. Je n'ai rien à ajouter aux éloges que lui a décernés une presse déjà très étendue. La prodigieuse érudition du savant Bénédictin a fait de ce Manuel de grande envergure, le complément provisoire, mais aussi l'introduction nécessaire du *Dictionnaire d'archéologie Chrétienne* rédigé par lui en collaboration avec son docte confrère, Dom Cabrol. Les quelques observations de détail que j'aurais à présenter à l'auteur n'ont pas leur place ici, et je crois que d'autres les lui ont déjà proposées. Quant à sa méthode, on serait injuste de la critiquer avant l'achèvement du Dictionnaire lui-même. Il est, d'ailleurs, probable que la prochaine édition de l'ouvra-

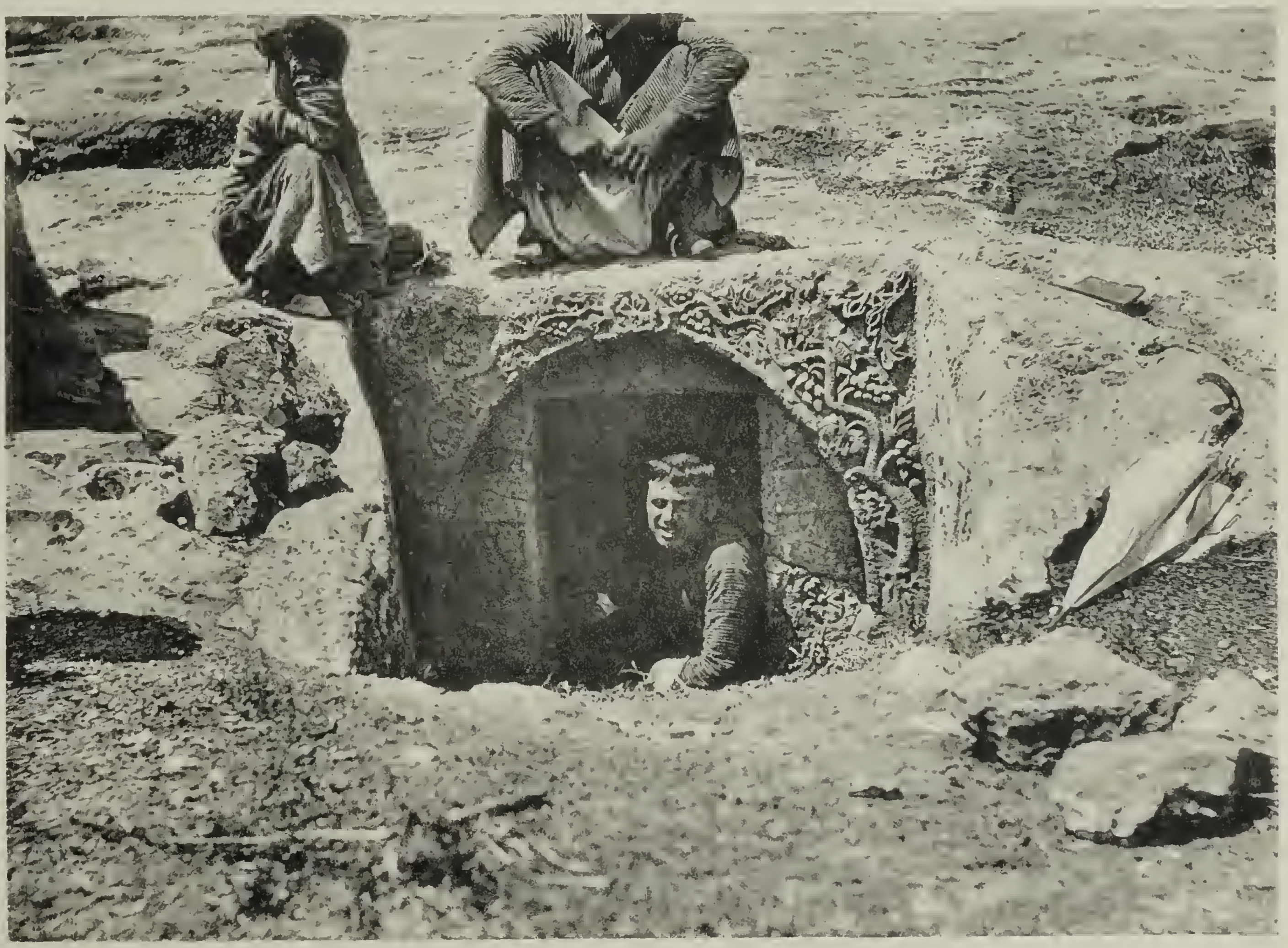
---

(1) Récemment traduit en italien et publié par la maison Pustet de Rome.

(2) P. 202, note 2. C'est du moins la seule référence que j'aie pu relever. A propos de bibliographie je me permettrai encore d'exprimer un souhait pour la seconde édition du *Manuale*. Pour des débutants, ce sont des bibliographies raisonnées qu'il faudrait donner, et non pas ces listes alphabétiques qui ne peuvent servir de guide dans le choix des lectures, surtout lorsque, comme dans les listes de M. Marucchi, le nombre des volumes, le format etc., ne sont pas toujours indiqués. Je pense que ces petites lacunes, très faciles à combler dans une prochaine édition, sont l'effet de la précipitation avec laquelle ce volume a été traduit du français : les seules fautes d'impression trahissent suffisamment le fait.









ge, bénéficiant des articles du Dictionnaire et du progrès général réalisé par l'archéologie chrétienne, nous apparaîtra sous une forme sensiblement différente de la première : en attendant, on ne peut méconnaître que, tel qu'il est, le *Manuel* fait entrer l'archéologie chrétienne dans des voies nouvelles. Ce résultat, Dom Leclercq le doit, avant tout, à sa vaste information et à la puissance de synthèse qui éclate dans son œuvre, notamment dans les chapitres préliminaires de son 1er volume. C'est là, on peut le dire, le premier essai de « philosophie de l'art chrétien » qui ait été tenté jusqu'ici. Mais Dom Leclercq doit aussi beaucoup aux intuitions de M. Strzygowski sur les origines orientales de l'art chrétien, et il le reconnaît sans hésitation. L'adoption, la systématisation pondérée de ces idées fécondes, bien que parfois très audacieuses, donnent à son livre sa note caractéristique. Déjà même, en France, ce n'est plus la question générale « Orient oder Rom » qu'on se pose, mais bien « Orient ou Byzance », témoin le récent article de M. Bréhier dans la *Revue archéologique* (1907, II, p. 396) (1). C'est là l'indice d'un progrès réel dans le sens de la précision et des nuances. Lorsque cette première effervescence sera passée, que les appréciations auront l'allure calme et froide qui sied à la science objective, le départ du bon et du mauvais grain sera chose aisée, et nul doute alors que les opposants de la première heure aux théories nouvelles n'en viennent à y donner loyalement leur adhésion, du moins dans tout ce qu'elles auront conservé de solide et de vraiment acceptable. Ce qui pourra retarder ce moment, c'est, sans contredit, la pénurie de matériaux de bon aloi. L'Orient commence à peine à livrer quelques-uns de ses secrets, et bien des monuments, qu'on croyait avoir suffisamment étudiés, sont susceptibles d'être repris sous un autre jour. Tel est, si je ne m'abuse, le cas d'un petit groupe de tombes chrétiennes de Palestine, que Dom Leclercq n'a pas signalées dans son ouvrage et qui auraient au moins mérité une mention. (Voir planches ci-contre).

Il s'agit de quelques sépultures taillées dans le roc, à Chêfâ ʿAmr, en Galilée. Deux d'entre elles offrent, à leur entrée et sur les parois de leur petit dromos, une ornementation des plus intéressantes pour l'histoire de l'art chrétien, du moins en Palestine. Elles sont déjà connues et publiées (2); mais on n'a peut-être pas suffisamment insisté sur leurs particularités artistiques. Un récent voyage à Chêfâ ʿAmr m'ayant permis d'en prendre des photographies, j'ai cru utile de les publier à nouveau, ne serait-ce que pour m'éviter de les décrire .

La date de ces deux sépultures, comme d'ailleurs de tout le groupe dont elles font partie, ne saurait être rigoureusement déterminée ; je ne crois pas cependant qu'on se trompe beaucoup en les rapportant au siècle qui a précédé l'invasion musulmane. Mais

---

(1) Ce compte-rendu était déjà rédigé lorsqu' a paru l'article de M. G. Millet (*Ibid.* 1908, I, p. 171), spécialement dirigé contre les hardiesses de M. Strzygowski au sujet du psautier de Munich.

(2) Guérin, *Galilée*, I, p. 413 ; *Memoirs* du *Palest. Expl. Fund*, I, p. 340 ; *Quarterly Statem.* du même *Fund*, 1889, p. 188 ; 1891, p. 72 et 187 ; Van Kasteren, *ZDPV*, t. XII (1889), p. 27.

ce qui les rend particulièrement précieuses, c'est la comparaison qu'on peut établir entre l'ensemble de leur ornementation et le style de certains monuments chrétiens de provenance occidentale, par exemple, le sarcophage de Bordeaux (1) et le ciborium de Bagnacavallo (2). Les similitudes sont si étroites, parfois jusque dans le détail des motifs, qu'on ne peut vraiment les attribuer qu'à une tradition artistique commune(3).

Je n'insisterai pas davantage ; mais je ne puis m'empêcher, en terminant, d'exprimer un souhait. Dom Leclercq, auquel la Providence réserve sans doute encore de longues années pour mener son grand œuvre à bien, devrait se décider à traverser un jour les mers et à consacrer quelques mois, sinon quelques années, à l'étude pratique de l'art chrétien de notre Orient. Rien ne remplace la vue directe des monuments dans leur cadre et leur milieu. Un séjour un peu prolongé sur les lieux amène, d'ailleurs, presque immanquablement, de précieuses rectifications et même des découvertes inattendues.

Avril 1908. Séb. Ronzevalle, s. j.

M. N. Adler. — *The Itinerary of Benjamin of Tudela*. Critical Text, Translation a. Commentary. London, Frowde, 1907. XVI-94-96 pp. 8°, avec facsimilés de Manuscr. et 1 carte.

L'auteur avait déjà collaboré, en 1904, à une édition des Massa'ôt du celèbre voyageur juif d'Espagne, publiée par L. Grünhut. Cette édition, quoique basée sur trois manuscrits nouveaux, ne réalisait pas un progrès très notable sur celle d'Asher : sur plus d'un point, elle marquait plutôt un recul (4). Depuis, chacun des deux collaborateurs a entrepris, pour son compte, un édition nouvelle de l'Itinéraire (5). M. Adler, prenant pour base le codex du British Museum, nous fournit ici une édition critique, digne d'éloges. L'ensemble de l'ouvrage, courte introduction, traduction avec notes formant un sobre commentaire, texte accompagné des variantes fournies par les autres documents, jolis facsimilés et carte empruntée à S. Lane-Poole, tout cela forme un élégant volume qui fait honneur à l'Oxford University Press. Le livre est dédié à la mémoire de Moritz Steinschneider.

---

(1) *Manuel*, II, p. 307.

(2) *Dictionnaire d'archéol. Chrét.*, s. v.

(3) Cf. d'ailleurs le *Manuel*, II. 311 seq., pour les sarcophages de Ravenne, et comparez certaines stèles coptes du Musée de Florence, récemment publiées dans le *Bessarione*, Juillet-Décembre 1907, p. 31 ; puis les fresques de Bagaouat (*Dictionn. d'archéol. Chrét.*, s. v.) ; enfin les sculptures si curieuses de la « petite métropole » d'Athènes (*Athenische Mitteilungen*, 1906, p. 298 et les planches afférentes).

(4) Voir, en particulier, les critiques de M. Clermont-Ganneau, *Recueil d'Archéol. Orient.*, VII, p. 114 seq.

(5) Je ne connais la nouvelle édition de M. Grünhut que par un compte-rendu de J. Weill, dans la *Revue des Etudes Juives*, t. 52 (1906), p. 154 seq.

L'importance de l'Itinéraire n'a plus besoin d'être mise en lumière : c'est, pour l'Orient au XIIe siècle, une page historique de premier ordre. Aussi bien, le monde savant a-t-il fait à la nouvelle édition de M. Adler l'accueil qu'elle méritait. Je ne crois pas toutefois que cette édition soit définitive. Le texte offre encore plus d'un passage obscur, appelant la lumière de nouveaux Manuscrits. Tel est, par exemple, le cas de la section consacrée à la Syrie, en particulier, au trajet de Damas à Baʿalbek. Il est absolument impossible que le rabbin ait pris la route du Ḥaurân pour passer de l'une à l'autre ville : des corrections graphiques s'imposent (1), à moins d'admettre, ce qui est encore plausible, des coupures et des transpositions maladroites opérées par des copistes du XIIe ou du XIIIe siècle travaillant sur des copies elles-mêmes déjà défectueuses. D'autre part, Benjamin lui-même n'est pas à l'abri de tout reproche : si l'on peut lui pardonner de n'être, en fait de géographie biblique, pas plus avancé que la masse de ses contemporains, on n'hésitera pas à reconnaître que les notes recueillies au cours de son voyage ne l'ont pas été avec tout le soin désirable. Cela se présente surtout pour toutes les localités qu'il signale sans les avoir vues de ses propres yeux. Ainsi, pour en revenir au passage précité de l'Itinéraire, il est évident que le voyageur n'a pas visité Palmyre : il n'en parle qu'à propos de Baʿalbek, en comparant les murs gigantesques des deux localités : aussi bien, faut-il se méfier du chiffre de 2000 juifs qu'il donne pour la cité du désert. Un peu plus loin, il signale Qaryatain : d'après le contexte, il semble qu'il s'y soit rendu. Pas du tout, puisqu'il ne compte qu'une demi-journée de distance entre Baʿalbek et cette localité, alors qu'il en compte une entière de Qaryatain à Ḥimṣ. La conclusion est évidente : Benjamin a suivi, pour se rendre de Damas à Baʿalbek, la voie ordinaire qui s'engage dans la vallée du Barada ; pour tout le reste, il a interrogé, écouté, peut-être mal compris, en tout cas mal noté. Des problèmes du même genre se posent en bien d'autres endroits de son récit : s'ils relèvent partiellement de la critique des textes, ils pourraient montrer, en revanche, que l'on n'a pas eu complètement tort en attribuant au célèbre rabbin des altérations volontaires, plus ou moins fortes, de la vérité.

Espérons que la fortune, qui a été jusqu'ici favorable à M. Adler, lui fournira prochainement, avec de nouveaux documents, l'occasion de nous démentir, ou, du moins, de publier un texte encore plus parfait.

Séb. Ronzevalle, s. j.

---

(1) גלעיד, qui n'a évidemment rien à voir avec la région de גלעד, pourrait provenir soit de יברוד, soit de גרוד : la première correction surtout serait excellente, car Yabroûd, jadis évêché florissant, est bien, aujourd'hui, comme au temps de Benjamin, un pays bien arrosé et couvert de plantations, et la distance donnée (1 journée) concorde sensiblement avec la réalité ; mais la seconde (Jeroûd) reste également possible. — Quant à סלכת, je me demande si cette graphie ne viendrait pas de צדד (Ṣadad) qu'on aura lu צלחד, d'où son identification avec la סלכה biblique : mais c'est peu probable.

Victor Chapot. — *Séleucie de Piérie* (Extrait des *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. LXVI). Paris, Klincksieck, 1907. 8°, 78 pp., une pl. et 3 fig.

Comme Antioche, Séleucie est une fondation de Séleucus Nicator. Le site était bien choisi : port d'Antioche, difficilement accessible aux bateaux même de petit tonnage, Séleucie était encore un excellent poste de surveillance, également à portée de la Cilicie et de Chypre ; enfin, c'était le port le plus rapproché de l'Euphrate.

De l'histoire de la ville nous ne connaissons que de rares épisodes : en 280, elle tombe entre les mains de Philadelphe : en 219, Antiochus III en fait le siège et s'en empare ; vers 146, elle sert de capitale provisoire à Démétrius II Nicator, puis à Antiochus Sidétès ; en 108, elle offre un refuge à Ptolémée X Lathyre, expulsé d'Alexandrie et de Chypre par sa mère Cléopâtre III ; en 84/3, elle ferme ses portes à Tigrane ; à l'époque romaine, c'est le silence presque complet: ville prospère sans doute, Séleucie n'eut plus d'histoire.

Sur son régime municipal nous sommes assez mal renseignés : Antiochus VII lui accorda le droit d'asile, Antiochus VIII complète cette première libéralité par la concession de l'autonomie ; à l'époque romaine, nous savons qu'elle avait, depuis le temps de son autonomie, une ἐκκλησία (δῆμος), une προβουλή (= βουλή) ; elle avait probablement aussi conservé des agoranomes.

Autour de ces données fondamentales un peu maigres, M. Ch. groupe (p. 31-35) ce que l'on sait des rapports entre Séleucie et Antioche, sur le rôle du port à l'époque romaine, la présence dans ses eaux de détachements des escadres prétoriennes, ses habitants, ses célébrités.

Les dernières pages (p. 36-78) sont consacrées à une étude topographique des ruines de Séleucie et à son histoire religieuse. Un plan très précis, à l'échelle de 1/8000, permet de suivre la description détaillée de l'enceinte avec ses bastions et ses portes, de la ville basse et de la haute ville, des nécropoles, du double port avec ses môles et son chenal et de la fameuse tranchée-tunnel, ouverte dans le roc par les ingénieurs romains sur un parcours de 1300 m., pour servir de canal de dérivation au torrent qui menaçait d'ensabler le port. En somme, « en dehors d'une nécropole sans intérêt, il ne subsiste plus rien de Séleucie que les travaux hydrographiques et les fortifications, le tout plus ou moins ravagé par le temps » (p. 72).

Cette étude très soignée révèle les mêmes qualités que les autres publications de M. Ch. analysées dans le présent volume : textes littéraires, papyrus, inscriptions, monnaies, récits des explorateurs, — celui du P. Bourquenoud entre autres, qui sort cependant un peu malmené des mains de M. Ch., — notes de voyage : tout concourt à assurer à cette diligente monographie une valeur durable (1).

Juin 1908. L. J.

---

(1) Voici cependant quelques observations de détail : à propos de l'*ampelitis* dont M. Ch. décrit l'emploi (p. 12, n. 1) on peut consulter un curieux article de F. de Mély: *Strabon et le phylloxéra, l'Ampelitis*, 1893 ; — p. 21, le texte *C.I.A.*, IV, 407*e* est attribué par Dittenberger (*Syll*[2]., 481), avec assez de probabilité, à Séleucie *ad Calycad-*

Victor Chapot. — *La Frontière de l'Euphrate, de Pompée à la conquête arabe.* (Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 99e). Paris, Fontemoing, 1907. XVI-408 pp. 8° ; ouvrage contenant vingt-deux illustrations et une carte hors texte.

Ce volume répond à un double but, c'est à la fois une monographie de l'armée d'occupation des provinces riveraines de l'Euphrate et une étude stratégique des lignes de défense de l'Empire du côté des Parthes et des Perses : par cette double conception, il se rapproche tout à la fois de l'*Armée romaine d'Afrique* de M. Cagnat et de la *Provincia Arabia* de MM. Brünnow et v. Domaszewski. Il diffère cependant de l'un et de l'autre de ces modèles, et pour plus d'une raison. En effet, les troupes orientales nous sont moins connues que celles des provinces africaines : peu d'inscriptions, et toutes d'assez minime importance, point de monuments, de camps analogues à celui de Lambèse dont les ruines redisent toute une histoire ; des sources littéraires indigentes ou verbeuses, toujours décousues et inégales, qui sont loin de suppléer au manque de documents officiels et immédiats. De plus, si M. Cagnat a pu raconter en quelques pages les guerres africaines qui se réduisent à de courts épisodes de police locale, M. Ch. a dû éliminer résolument tout récit suivi d'opérations militaires : c'eût été refaire toute l'histoire de l'Orient romain et byzantin pendant plusieurs siècles et le volume n'y eût pas suffi. Enfin, — et l'avantage est sur ce point pour M. Brünnow, — tandis que du côté de l'Arabie et du Ḥaurân, une ligne de places reliées par des fortins permet de retrouver, sous une forme moins stricte cependant, la conception du *limes* romain, il en va autrement sur l'Euphrate, où Rome avait dû opposer à la pression incessante des hordes instables des Parthes d'abord, puis aux armées des Perses, un ensemble complexe de lignes multiples de défense, appuyant les principaux points stratégiques et couvrant les villes de l'intérieur.

Les attaques furent rares au sud de la Cœlé-Syrie ; de ce côté-là même, les menaces ne furent jamais nombreuses : tout l'effort des envahisseurs se portait sur le haut bassin de l'Euphrate. C'est ce fait qui a permis à M. Ch. de limiter son travail à cette portion des provinces orientales et c'est aussi ce qui lui donne son unité.

L'Euphrate, il faut bien le remarquer, était une limite, ce n'était pas une frontière, encore moins une défense : la Mésopotamie, par sa position qui acheminait vers les riches contrées iraniennes, devait appeler l'ambition romaine ; indépendamment de ces

---

mum ; — l'objection tirée de l'inscription d'Athènes (p. 21) contre l'existence d'une βουλή à Séleucie ne me semble pas péremptoire, je ne crois donc pas que le reproche fait (p. 26) à la restitution du texte de Chypre par Dittenberger (*Orientis graeci.....*, 257, lig. 20) soit tout à fait justifié ; — p. 7, n. 1, rétablir ainsi la référence à Strabon : p. 751 C ; — p. 13, n. 3, corriger 480 en 280 ; — p. 35, n. 3, dans la bibliographie, je ne retrouve ni le nom de Clermont-Ganneau, ni celui du chev. Lycklama qui ont tous deux relevé l'inscription de la tranchée (*C.I.L.*, III, 6702) ; — M. Ch. ne signale pas, dans sa description du tunnel, le grand œil prophylactique vu par Perdrizet (*Rev. archéol.*, 1898[1] , p. 47, n. 1).

vues de conquête, s'en emparer, ce n'était peut-être pas s'assurer de bien riches terroirs, mais du moins c'était écarter d'autant les envahisseurs, les places de cette marche frontière devant former une série d'avant-postes et une première ligne de couverture. Cette ligne forcée, l'invasion avait le choix entre deux routes, et le système de défense y avait pourvu : au nord, c'etait le massif arménien, déjà défendu par la nature, solidement occupé et épaulé par une seconde ligne, la Cappadoce ; l'ouest syrien, garni de légions et semé de places de résistance, formant autant de crans d'arrêt, était prêt à supporter les premiers assauts et c'est là aussi que se masseraient et s'organiseraient les forces destinées aux campagnes parthiques et persiques.

La ligne de l'Euphrate et sa défense, tel est donc le sujet nettement limité auquel s'est attaqué M. Ch. Le volume qu'il y consacre n'est pas de ceux qui se résument facilement, tant la matière en est abondante et infini le détail ; je dois donc me contenter d'en donner une idée assez imparfaite en dégageant seulement les grandes lignes.

L'ouvrage, divisé en trois parties, n'en comprend en réalité que deux : l'*Armée* et l'*Occupation territoriale*, avec une sorte de préambule géographique et ethnographique.

Ces généralités, d'ailleurs, n'étaient pas inutiles, bien au contraire : avant d'étudier les moyens de défense, il était bon de faire connaissance avec les conditions géographiques du pays ; de suivre dans ses variations le tracé de la frontière à protéger; de connaître les habitants de la zone extrême de l'empire, de la Géorgie à l'Arabie ; enfin, de se familiariser avec les ennemis séculaires de Rome, Parthes et Perses, ces rivaux qu'on accusait si volontiers de perfidie toutes les fois qu'ils avaient le tort de ne pas se laisser battre.

Ces chapitres préliminaires (p. 3-60) me paraissent mettre les questions exactement au point (1) : pas de développement excessif, des omissions voulues, le sacrifice méritoire de tout ce qui serait hors-d'œuvre, dés vues claires, des faits précis : voilà, ce me semble, ce qui en fait le premier mérite. Quand on a parcouru ces pages lucides, on sent que l'on possède l'essentiel pour s'orienter sur la carte des provinces orientales. On saisit le relief du pays, on connaît les points faibles de la frontière et on sait en gros tous les périls que l'horizon recèle : nuées d'archers insaisissables et lourds escadrons cuirassés.

A ces ennemis puissants, agiles et tenaces, quelles ressources Rome et Byzance allaient-elles successivement opposer, pendant plus de six siècles ? c'est à cette question que répond la copieuse étude (p. 63-243) consacrée à l'Armée.

*
* *

M. Ch. se défend, et avec raison, de vouloir, à propos d'une frontière, refaire l'histoire de l'armée romaine et de son évolution historique, il se borne à relever ce qui

---

(1) On ne saurait chercher chicane à M. Ch. à propos des Arabes, qu'il connaît moins bien que les Parthes ou les Perses, car il avoue modestement qu'il a dû s'en tenir à des informations de seconde main.

paraît particulier aux troupes d'Orient. Tour à tour, il étudie les unités militaires, la discipline, le commandement, le service en campagne, le régime administratif et légal de l'armée.

Les troupes de garnison cantonnées en Orient et les renforts que les nécessités de la guerre y amenèrent périodiquement, furent de natures très diverses, suivant les époques : légions, troupes alliées, auxilia, numeri, milices locales, unités de formation postérieure : fédérés, corps impériaux, bandes à la solde de condottieri. A chacun de ces corps M. Ch. consacre une étude approfondie, exhaustive peut-on même dire sans forcer l'éloge : dans des paragraphes clairs et ordonnés il a versé par myriades ses fiches et classé les multiples détails que les sources de toutes époques ont conservés. Ce sont des répertoires inappréciables ; telles les pages sur les légions d'Orient (p. 70-92); telle cette liste des cohortes et des ailes auxiliaires qui complète et met à jour l'inventaire de Cichorius (p. 99-108) ; telle encore l'étude sur les troupes si peu connues des byzantins (p. 112-124). De ces forces militaires mieux connues, M. Ch. essaie de retrouver sur le terrain les cantonnements incertains, puis il tente de fixer les étapes successives de la pénétration, lente mais progressive, des garnisons romaines en Orient. Il nous montre la ligne de défense poussant de la côte et de la Haute Syrie ses premiers avant-postes stables à Jérusalem et à Mélitène ; puis c'est l'occupation permanente de Bostra et de Samosate qui accuse un effort plus accentué; enfin, l'idée d'établir de gros contingents au delà de l'Euphrate se fait jour sous Septime Sévère et aboutit à la création des légions parthiques. Il poursuit jusqu'à la conquête arabe l'esquisse de la protection des frontières avec ses poussées en avant (sous Dioclétien) et ses mouvements de recul (sous Constantin). Enfin, il nous met sous les yeux la variété infinie de ces troupes orientales du Bas-Empire (p. 125-136), multitude bigarrée où les barbares du Rhin et du Danube coudoient, dans une extraordinaire mêlée de races, les Africains, les Arabes et les Asiatiques. Ce sont ces troupes si diverses que l'art de la guerre dut unifier, adapter à des exigences nouvelles, former au tir de l'arc, transformer en *catafracti, clibanarii, sagittarii* : car c'est avec leurs propres armes qu'il fallait se mesurer contre les Perses.

Ces troupes destinées au service en campagne, plus rude à la frontière persique que partout ailleurs, auraient eu besoin d'un entraînement perpétuel et d'une discipline rigoureuse. Par une déplorable contradiction, — et c'est là le secret des échecs persistants et définitifs de l'Empire, — elles trouvaient dans les garnisons syriennes une vie faible et amollissante, aussi peu militaire que possible ; de là, toutes les misères dont M. Ch. refait le tableau attristant (p. 151-162).

Quittons les camps, pour suivre l'armée en campagne (p. 171-222) : successivement M. Ch. examine l'ordre de marche introduit par les nécessités nouvelles, la tactique générale avec les applications pratiques que suggérèrent aux chefs l'expérience d'un ennemi spécial, les besoins du moment, le développement et les progrès de la poliorcétique. A ce propos, il remarque avec raison l'importance des guerres juives : obligés de déloger de retraites inaccessibles des fanatiques qui opposaient aux assauts réguliers l'énergie suprême de leur désespoir, les Romains durent perfectionner leurs machines, développer les opérations d'investissement, attaquer dans toutes les règles

des places imprenables. Tous ces progrès profitèrent aux guerres orientales, au cours desquelles les sièges se multiplièrent. Dans ce chapitre d'une extraordinaire abondance et d'une contexture robuste, M. Ch. ne s'en est pas tenu aux grandes lignes, il a accumulé les menus faits de guerre et, de cet ensemble habilement groupé et vigoureusement coloré, se dégage une intelligence plus vraie de ces campagnes où s'énervèrent si longtemps les forces vives de Rome et de Byzance. Ce fut moins la grande guerre avec ses chocs décisifs d'armées que la guérilla démoralisante et inefficace « se résumant pour une bonne part dans des séries indéfinies d'escarmouches, de sièges — sans résultat ou réussissant trop tard, en fin de saison, — de pourparlers dilatoires, de perfidies, de grandes et petites habiletés » (p. 208).

Quelle qu'elle fût, cette guerre nécessitait d'incessants mouvements de troupes : ces troupes, il fallait les entretenir pendant la paix ; tenir en réserve provisions, effets et armement en vue de campagnes soudaines ; ravitailler dans des pays mal connus, où l'ennemi faisait le désert derrière lui, des colonnes à gros effectifs ; convoyer vivres et matériel loin des routes stratégiques qui rendaient si aisés en Europe les déplacements de troupes ; maintenir les communications à d'énormes distances ; pourvoir au service sanitaire, au fonctionnement régulier des courriers et du service d'information ; enfin, occuper, entre deux campagnes, ces masses d'hommes que l'oisiveté avait vite fait de détendre et d'amollir. Sur tous ces points notre curiosité est satisfaite ; je signale au hasard quelques détails qui m'ont particulièrement frappé : l'annone et la solde (p. 210-214) ; arsenaux et fabriques d'armes (p. 214-216) ; caravanes de l'annone militaire (p. 220) ; la difficulté du ravitaillement en eau (p. 217-218) : au siège de Palmyre, l'eau est apportée d'Emèse ; les légions et les travaux publics en Syrie (p. 229-234 et 401) ; cultes militaires (p. 235-238). Sur tous ces points et bien d'autres, les résumés de M. Ch. sont excellents et j'avoue avec plaisir que sur aucun des détails qui me sont particulièrement connus je n'ai pu prendre l'auteur en défaut.

*
* *

Ce n'est pas une armée, c'est quatre ou cinq armées qu'il eût fallu pour défendre un millier de kilomètres de frontière ouverte. Depuis Hadrien partout où les Romains se trouvaient aux prises avec semblable difficulté, ils recouraient à des travaux d'art, à de vraies fortifications : remparts ou palissades (1) ; et cet obstacle, habilement défendu par de médiocres garnisons, arrêtait suffisamment les invasions de hordes barbares peu accoutumées aux opérations méthodiques nécessaires pour forcer un rempart. En Orient, rien de semblable, pas de barrière continue (p. 246-250), mais une série de travaux militaires et de fortifications irrégulièrement espacés selon la nature du pays et les besoins. Du côté de l'Arabie, — M. Brünnow nous le montre dans son beau livre, — de petits postes échelonnés suffisaient à tenir en respect les nomades ; il

(1) Cf. E. Kornemann, *Die neueste Limesforchung*, Klio, 1907, pp. 70-121 : surtout 89 seq.

en allait tout autrement dans l'extrême nord, lieu de passage des Parthes et des Perses. C'est donc de ce côté que s'était portée l'attention des généraux et des ingénieurs romains. On peut répartir leurs travaux en quatre secteurs : les rives syriennes de l'Euphrate ; — la Mésopotamie, formant première ligne et postes avancés ; — la Syrie propre avec sa seconde ligne défensive ; —enfin, du côté de l'Asie Mineure, l'arc formé par les places de Petite et de Grande Arménie allant s'appuyer aux régions caucasiques. C'est à retrouver et à identifier sur ce terrain militaire les constructions du « génie » romain et à les coordonner en système stratégique que s'est appliqué M. Ch., au cours d'une étude (1) qui révèle à la fois le savoir de l'historien, la prudence avertie du critique et l'observation avisée du voyageur.

Sur la rive syrienne de l'Euphrate, une série de villes fortes et de places de moindre importance formaient une ligne protectrice de l'arrière-pays assez continue, de Samosate à l'embouchure de l'Aborras. S'aidant des sources anciennes (p. 260-267) et des voyageurs pour compléter son exploration personnelle, M. Ch. étudie successivement Samosate, avec son acropole et son enceinte du Ier siècle; Zeugma, Europos, Barbalissos ; Thapsaque dont le site précis est encore incertain ; Sura, au croisement des routes de Palmyre, de Beroea ou de Chalcis ; Nicephorium-Callinicum, où aboutissait la voie d'Edesse et Circesium, le φρούριον ἔσχατον, qui marquait aussi le point où les caravanes palmyréniennes quittaient l'Euphrate pour obliquer sur Palmyre. Des fortins reliaient dans une certaine mesure ces principaux éléments de défense : M. Ch. essaie de situer Néocésarée (Balkis), Caeciliana (Kal'at-el-Nedjim), Bethamaris (Kara-Membidj), Serrhae, Eraziha (Aboû-Hanâya), Hemerium, Zenodotia, Zenobie (Zalebiyé) ; et que d'autres noms, connus par les itinéraires et dont le site demeure problématique ! Du moins, les résultats déjà acquis nous donnent l'impression d'une ligne assez serrée et présentant, comme les saillants d'un rempart, des points forts capables de briser un premier choc et de donner aux légions le temps de se mobiliser.

D'ailleurs, avant de se heurter à cette première ligne, l'ennemi devait s'attaquer aux postes avancés qui la couvraient dans le quadrilatère mésopotamien: telles étaient Hatra, Singara ; — Resaina-Theodosiopolis, Carrhæ et Batnæ, Nisibis, Dara, Constantia et Edesse, échelonnées sur les deux grandes voies qui coupaient l'Osrhoène ; — Marida (Mardin) et Amida qui rejoignaient les places de la Grande Arménie. A toutes ces forteresses se rattachaient de nombreuses séries de vedettes dont nous ne savons plus que les noms.

A supposer forcée cette première ligne, — et elle l'a été plus d'une fois, — Antioche n'était pas encore irrémédiablement perdue ; mais les chances qui subsistaient étaient assez faibles, la Syrie semblant s'être volontiers reposée sur la Mésopotamie du soin de sa sécurité (p. 327). En effet, si l'on suit l'important système routier qui sillonnait la Haute Syrie, Resapha, Palmyre, Danaba, Calamona, Damas ; — Hiérapo-

(1) La première esquisse de ce travail date déjà de quelques années : on en trouve, en effet, les grandes lignes dans un mémoire de l'Ecole d'Athènes rédigé par M. Chapot avant son voyage dans le Nord de la Syrie. Cf. *Comptes rendus de l'Académie*, 1902, p. 512.

lis, Apamée, Chalcis, Cyrrhus, le camp de Meïdan.... forment sans doute, avec les travaux de moindre solidité, un réseau de défenses convergeant vers Antioche ; mais les mailles n'en sont guère serrées et, quand l'ennemi avait passé l'Euphrate, Antioche devait compter surtout sur ses murailles, si les légions accourant à marches forcées n'arrivaient pas à lui épargner le contact du vainqueur.

Préoccupé surtout de la Syrie, je ne dirai rien des défenses des hauts plateaux d'Asie Mineure : les places fortes, si l'on excepte Mélitène et Satala, y sont d'ailleurs d'importance secondaire ; le pays était fortifié en grande partie par la nature et le climat impropre aux longues campagnes : l'art du chef consistait surtout à utiliser ces difficultés.

Au cours de cette longue analyse, j'espère avoir fait pressentir la valeur de l'ouvrage de M. Chapot. C'est une œuvre de grand mérite par la masse imposante des documents mis en œuvre, par la clarté de l'exposition, par la prudence et la modération des hypothèses ; le meilleur éloge était, je crois, d'en montrer la richesse. Tous ceux qui se sont occupés d'histoire ou de géographie syrienne ont pu souvent se plaindre des difficultés sans nombre auxquelles on se heurte à chaque pas. M. Ch. a connu les mêmes épreuves : partout du moins, sans se flatter d'avoir réussi toujours, avec prudence, il a tenté de porter la lumière et de mettre de l'ordre ; aussi son livre restera-t-il longtemps le volume de chevet de tous ceux qui continueront à étudier la Syrie romaine et byzantine. On pourrait, sans doute, de ci de là ajouter une note, une rectification, une correction, un complément, signaler tel article qui a échappé à des dépouillements cependant considérables, relever une inscription qui aurait pu être utilisée ; mais tout compte fait, que seraient quelque 20 ou 30 menues chicanes en face des 2 ou 3000 notes où l'auteur a su, sans rien sacrifier à la clarté, sans jamais accuser la lassitude, condenser tout ce qui a été écrit et faire d'un *répertoire* un *livre* qui se lit.

Juillet 1908. L. Jalabert, s. j.

Franz Cumont. — *Monuments Syriens* (Extrait des *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1907, pp. 447-455). Paris, Picard, 1907. 10 pp.

— *Inscriptions latines des Armées de l'Euphrate* (Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, Classe des Lettres, n° 8 (août) 1907, pp. 551-578). Bruxelles, Hayez, 1907. 30 pp.

Au cours d'une tournée archéologique de quelques semaines dans le Nord de la Syrie, M. Cumont a recueilli un certain nombre d'inscriptions extrêmement intéressantes. Cette bonne fortune montre combien les richesses épigraphiques de ces contrées sont loin d'être épuisées : passât-on par des sites vingt fois explorés, on est toujours sûr d'y glaner de l'inédit et quelle serait la moisson, si l'on pouvait disposer d'assez de temps et des ressources nécessaires pour faire un patient *survey* de tous les secteurs des cartes de Blanckenhorn et de Kiepert où s'espacent les itinéraires des voyageurs !

De Killiz (Ciliza), à 50 kil. au N.-O. d'Alep provient un bas-relief représentant un personnage barbu debout, les mains étendues au-dessus d'un autel chargé d'offrandes; à gauche, une tige de lierre ou un cep de vigne serpente dans le champ. De chaque côté du relief, on distingue les restes mutilés d'un taureau de face, de proportions colossales, dont la taille dépasse celle du sacrificateur. Entre celui-ci et le taureau de droite, on lit, dans le champ, l'inscription :

[Β]ήλῳ θεῷ | Γαῖος Ἐπιγέν|ους σὺν γυναικὶ | Εμεους (ou Εμεθυς) καὶ τέκνοις | Ἀντίοχος Ἐπιγένης | Διοκλῆς Μάρκος | Πετρώνιος | Γαῖος | Θηδίων | Μάρθας | ἀφιέρωσαν.

Et sur la robe du prêtre : Γαῖος ὁ αὐτὸς ἱερεύς.

Malgré la forme carrée des lettres, M. Cumont croit pouvoir attribuer ce monument au 1er siècle de notre ère. Je suis d'autant plus volontiers de son avis que nous voyons apparaître les formes carrées dans des inscriptions de la région exactement datées de la fin du 1er siècle (1). M. C. ne se prononce pas au sujet du nom que porte la femme du prêtre de Bel : Εμεους ou Εμεθυς. Je préférerais Ἐμεοῦς : on sait, en effet, la faveur dont semblent avoir joui en Syrie les noms de femme en -οῦς (2) ; de plus, il se peut que Ἐμεοῦς soit directement apparenté au n. pr. Ἄμεος (3).

A Cyrrhus, M. C. a recueilli un texte chrétien du règne d'Anastase, dont l'intérêt n'est pas banal. Il est gravé sur un bloc en forme d'autel qui servait de limite au territoire de « refuge » attenant à l'église de St Denys.

[Ἕ]ως ὧδε καταφύγιον | τοῦ ἁγίου Διονυσίου | κατὰ Η▨ΙΟΝ (4) γράμμα | τοῦ εὐσεβ[ε]στάτου | Ἀναστασίου βασιλέ|ως ἡμῶν ✝.

Dans une note substantielle, le savant professeur précise le sens technique du terme καταφύγιον, *refuge, asile,* et résume avec clarté tout ce que nous connaissons du droit d'asile dont les églises avaient hérité à la disparition des temples syriens.

Nous avons cependant, pour le Syrie du Nord, un autre témoignage du droit d'asile ecclésiastique et il est fâcheux que ce rapprochement topique ait échappé à M. C.: c'est une inscription de Ḥamâ, publiée, en 1902, par M. Ouspensky (5) :

Ὅροι ἄ|συλοι τ|ῆς δεσ|ποίνης | ἡμῶν τ(ῆς) | θεοτόκου | (καὶ) τῶν ἁ|γίων Κ|οσμᾶ (καὶ) | Δαμια|νοῦ ΔѠΙCΑΕ.

---

(1) V. g. les inscriptions du Dj. Sheikh Berekât (Prentice dans l'*Hermes,* XXXVII (1902), p. 91 et suiv., et Seymour de Ricci, dans la *Rev. archéol.*, 1907², p. 285 et suiv.) : le n° 3 de Prentice (= *Rev. archéol.*, p. 285 n°1) daté de 86 J.-C. et le n° 4 daté de 109 sont d'une paléographie très voisine.

(2) *MFO,* I, p. 173, n. 3 ; II, p. 307, n. 7.

(3) *Journal asiatique,* 1896², p. 327.

(4) Ἥ[μερ]ον, ἥ[π]ιον (Cumont), (θ)[ε]ῖον (Cl.-Ganneau), ἥ[δ]ιον = ἴδιον (Delehaye) : le supplément demeure douteux.

(5) *Izviestiia rousskago archeologitcheskago instituta v. Konstantinopolié,* VII (1902), p. 148 ; le texte a été d'ailleurs cité par Chapot, d'après Ouspensky, cf. *Bull. de corr. hell.,* XXVI, p. 289.

La Vierge, les Sts Anargyres et St Denys le martyr (1) n'étaient sans doute pas les seuls dont le sanctuaire bénéficiât du droit d'asile : je crois en retrouver une autre trace dans un sanctuaire du St prophète Zacharie, dans la région de Tyr (2). L'inscription qui y est relative nous est parvenue très incomplète et l'ensemble de la restitution qui en a été proposée est incertain; cependant il paraît bien clair que les lignes 5-8 font allusion au droit d'asile dont jouissait le sanctuaire :

.... κατὰ τὴν] τῶν ἱερῶν κανόνων δύναμιν,
[ὥστε αὐτῇ τοὺ]ς προσφεύγοντας παρὰ μηδενὸς
[στερεῖσθαι αἰδοῦ]ς ou bien ἀσυλία]ς τῆς ὀφειλομένης τοῖς εὐκτη-
[ρίοις.....

Le village d'Enesh, sur l'Euphrate, occupe l'emplacement d'une localité antique qu'il faut peut-être identifier avec le bourg d' Ἄρουδις, et qui était le siège d'un poste militaire. Là, comme ailleurs, les soldats étaient occupés en temps de paix à des travaux d'utilité publique : ils semblent avoir été surtout appliqués à l'exploitation de carrières de calcaire. Ces carrières avaient été visitées pour la première fois par l'abbé Chabot, qui y releva une demi-douzaine d'inscriptions latines assez mal conservées (*Journal asiat.*, 1900², p. 283-284 = *C.I.L.*, III, 14396a-f). M. Cumont a parcouru à nouveau les carrières et, au prix de périlleuses ascensions, il est arrivé à corriger les lectures de deux textes insuffisamment copiés par son devancier (14396b. f) ; il en a relevé huit autres dont quelques-uns assez complets : ce sont des dédicaces à Silvain, parfois associé à Jupiter ou au Soleil. De l'ensemble des textes on peut recueillir d'utiles informations: les *vexillationes* qui constituaient le poste d'Enesh avaient été fournies par la IVa *Scythica* et se composaient, semble-t-il, de plusieurs centuries. De plus, de la hauteur respective des inscriptions sur le front de taille, M. C. conclut (en se fondant sur leurs dates probables) que la carrière fut ouverte au 1er siècle et qu'elle atteignit, vers la fin du IIe ou le début du IIIe, le niveau actuel.

Trois autres inscriptions (un fragment latin inédit de Tchardak, une copie rectifiée de *C.I.L.*, III, 194, une inscription grecque d'Aintab) complètent cette série de textes militaires de Haute Syrie.

Je n'ai pas à insister sur le profond savoir avec lequel les textes ont été établis et

---

(1) M. Cumont avait d'abord songé à Denys l'Aréopagite ; le P. Delehaye (*Analecta Bollandiana*, XXVII (1908), p. 88-89) propose de reconnaître plutôt, dans le St Denys de l'inscription, le martyr dont Théodoret signale le culte à Cyrrhus.

(2) *C.I.G.*, 8800 ; cf. *Archives des Missions*, 2e série, t. III. p. 366 (G. Rey) ; Renan, *Mission de Phénicie*, p. 750-751. L'inscription, qui a fait partie de la collection Péretié (*Bull. de corr. hell.*, III, p. 264 n° 16), se trouve actuellement au sérail de Beyrouth. Elle a été également signalée au séraï de Tartoûs (est-ce par erreur ?) et publiée par H. Hall d'après un estampage de Löytved, cf. *Proceedings of the Amer. Orient. Society*, 1885, p. XXI-XXIII, annexe du *Journal of the Amer. Orient. Society*, t. XIII (1889).

commentés ; si brèves qu'elles soient, ces deux notes sont d'heureuses contributions aussi bien à l'histoire religieuse et militaire qu'à l'épigraphie de la Syrie.

Juillet 1908. L. J.

Victor Chapot. — *La colonne torse et le décor en hélice dans l'art antique.* Paris, Leroux, 1907. 8°, 176 pp. et 210 figures.

M. Ch. se délasse des études historiques par l'archéologie. Dans cette brève monographie, il essaie de retrouver la genèse et de fixer la fortune de la colonne torse et du décor en hélice dans l'art gréco-romain, Sous le nom de colonne torse, il entend ici non seulement « la colonne cannelée en spirale » ou celle dans laquelle « la cannelure concave est remplacée par un gros boudin en relief », mais bien « tout fût où l'hélice entre comme élément, soit dans la structure, soit dans l'ornement superficiel ». Ainsi élargi le sujet gagnait en intérêt ; M. Ch. l'a rendu tout à fait utile en ne s'enfermant pas dans le domaine restreint de l'architecture, mais en comprenant dans son enquête tous les objets, grands ou petits, qui offrent avec la colonne quelque analogie de forme et ceux mêmes dont l'axe n'est point rectiligne : telles les anses de vases ou les corps de fibules.

Quelle est l'origine de la colonne torse ? quelle est la place qui lui revient dans l'histoire de l'architecture et de la décoration antique ? tel est le double problème auquel répond l'élégante plaquette que nous avons le plaisir de signaler aux archéologues.

En Egypte, l'enroulement en hélice apparaît sur de menus objets et on semble lui avoir prêté une valeur religieuse ; dans la construction, une sorte d'ordre hélicoïdal, incomplet ou mitigé, marque une survivance incontestable des anciens matériaux de constructions légères, gerbes de roseaux bottelées, ligaturées et entourées d'une spirale flexible. En Chaldée, même signification religieuse, mais assez vague, de l'enchevêtrement des corps souples enlacés par paires : tels les deux serpents formant torsade sur le vase à libation de Goudéa (1). Ces indices suffisent-ils pour affirmer une origine orientale au décor en hélice ? La meilleure réponse est dans les groupes de comparaison formés par M. Ch. (p. 20-33) : l'Afrique sauvage, l'Ouest et le Nord de l'Europe, l'Amérique présentent à l'envi dans le décor la tresse, le serpentin, la nervure en hélice, la cannelure en câble, le serpent. Ces rapprochements montrent bien combien serait précaire, — même si l'on s'en tenait aux types égyptiens et chaldéens, — l'affirmation qui placerait dans l'un ou dans l'autre de ces pays le prototype d'où est dérivé le décor en hélice des pays classiques.

---

(1) M. Ch. donne quelques rapides indications sur la tresse dans le décor oriental (p. 17-18) ; il aurait pu y insister davantage et signaler spécialement à ce propos le groupe de cylindres dits « hittites », où apparaît régulièrement ce motif d'ornementation caractéristique.

Il est plus aisé, et à tout prendre plus prudent, de rechercher dans la nature même le modèle de la forme ou de l'ornementation des objets qui présentent le décor héli oïdal. L'imitation du palmier n'est guère probable (p. 34-37) ; par contre, le perfectionnement naturel du curviligne plus ou moins spontané, l'imitation de quelques variétés de la flore (plantes volubiles) et de la faune (tests des mollusques marins, reptiles), l'action certaine, quoique difficile à définir, d'idées religieuses attachées à cette variété de décor, la stylisation des formes qu'affectent les câbles et les vis, des artifices d'ateliers propres à simplifier certains travaux : toutes ces causes, et d'autres encore, ont pu concourir au développement de l'«ordre» hélicoïdal, sans que l'on puisse assigner avec certitude l'influence prépondérante (p. 84).

Cette longue introduction, dont l'avantage est surtout d'avoir groupé d'abondantes séries de documents graphiques (fig. 1 à 101), aboutit à un essai de répertoire qui fera l'utilité la plus indiscutable de cette intéressante étude : candélabres, cippes, décors de sarcophages, ivoires, la colonne torse architecturale d'après les monnaies et les monuments (1), la céramique, etc (2)... sont étudiés avec soin et précision et je sais plus d'un archéologue qui sera heureux de trouver groupés les éléments d'étude que la fantaisie et le hasard ont dispersés dans des centaines de publications et de recueils.

La conclusion qui se dégage de cette enquête sûrement menée, c'est que le décor hélicoïdal a été connu de tous les temps et à peu près en tout pays ; mais chaque époque, chaque peuple ne lui ont point accordé la même estime. L'Orient non hellénique paraît l'avoir utilisé médiocrement ; la Grèce créto-mycénienne y fit de plus larges emprunts ; mais, dépérissant trop tôt, elle n'eut pas le temps d'en épuiser les ressources ; le culte du dessin géométrique détourna l'architecture grecque de cette forme d'art plus naturiste ; Rome, par contre, s'éprit de ce genre dédaigné et en généralisa la résurrection: sur ce point, l'art byzantin doit plus à l'Italie qu'à ses sources gréco-orientales.

On le voit, la question s'élargit singulièrement et il est à souhaiter que de pareilles études de détail se multiplient, car c'est à elles de faire par le menu l'histoire des courants artistiques de l'antiquité, de retrouver leur cheminement, leur fusion et leur aboutissement dernier dans l'art des derniers siècles gréco-romains et des âges postérieurs. A cette œuvre M. Ch. apporte sa pierre et elle est taillée de main d'ouvrier.

Juillet 1908. L. J.

---

(1) On pourrait allonger de beaucoup la liste des colonnes torses signalées pour la Syrie (p. 123-124).

(2) A propos du « foudre », il eût fallu utiliser le travail de P. Jacobsthal, *Der Blitz in der orientalischen u. griechischen Kunst*, Weidmann, 1906.

Dav. M. Robinson, Ph. D. — **Ancient Sinope.** An historical account with a Prosopographia Sinopensis and an Appendix of Inscriptions. Baltimore, The John Hopkins Press, 1906.

I. *Ancient Sinope.* First part, pp. 125-153. — II. *Ancient Sinope.* Second part, pp. 245-279. — III. Greek and Latin Inscriptions from Sinope and environs, pp. 294-333.

Cette monographie est la réunion de 3 articles parus, le dernier dans l'*American Journal of Archaeology,* Second Series, IX (1905), n° 3, les deux autres, à une date plus récente, dans l'*American Journal of Philology,* XXVII, n[os] 2 et 3. Le D[r] Robinson a apporté un dernier complément à son œuvre dans l'*A. J. Ph.,* l. c., n° 4, p. 447-50 : *New Inscriptions of Sinope.*

Le site, les origines assyriennes et milésiennes, le commerce de la cité; puis sa vie sous la domination perse, les rois du Pont et les Romains, sa civilisation et ses cultes, tous ces points sont passés en revue. Les papyrus, la numismatique, les documents assyriologiques sont exploités, et même les indices tirés du nom des quartiers actuels (cf. p. 145 du 1[er] article). Enfin la Prosopographia Sinopensis, réunissant les noms des Sinopiens connus par les inscriptions et les textes, rendra service.

Il est à regretter que l'on n'ait pas paginé à part et à la suite les articles de l'*A. J. Ph.* Les références à ce travail utile seraient plus brèves et plus faciles à prendre.

L'appendice, extrait de l'*A.J.A.*, 1905, n° 3, forme une sorte de Corpus des inscriptions de Sinope, parmi lesquelles 35 textes inédits dûs à l'auteur. Ce recueil a provoqué des recensions et des « notes » qui prouvent assez son intérêt. Je ne m'arrêterai qu'à un texte d'époque byzantine, qui semble avoir été insuffisamment exploité. Il est reproduit, sans variante importante, sur deux bornes qui furent trouvées au lieu dit Προφήτης Ἠλίας, à 2 h. de Sinope, par M. Myrodes. « They are two of the boundary stones of some precinct, renewed in the time of Justinian ». (*A. J. A.*, l. c., p. 325-6, n[os] 70 et 71). Je reproduis le texte n° 70 : † Ἀνενεώθησα[ν] οἱ ὅροι ἐπὶ τοῦ εὐσεβεστάτου καὶ φιλοχρίστου ἡμῶν βασιλέως Ἰουστινιάνου τοῦ αἰωνίου Αὐγούστου καὶ αὐτοκράκορος ΠΑΡΑΦΑΥϹΤΟΥ τοῦ ἐνδοξοτάτου ἰλλουστρίου †. La vraie lecture παρὰ Φαύστου a été indiquée, sans commentaire, par M. Van Buren (*A. J. A.*, X (1906), p. 299). Φαῦστος est le nom d'un fonctionnaire, ayant rang de *gloriosissimus,* ἐνδοξότατος, qui intervint, à un titre mal défini, dans le renouvellement des limites que mentionne le texte.

Ce texte est à rapprocher de deux inscriptions du Pont mentionnant un nouveau bornage de propriétés ecclésiastiques. L'une a été relevée par M. Anderson à Babali : Ὅροι παρασχεθέντες κατὰ θεῖον θέσπισμα τοῖς ἁγίοις μάρτυρσιν . . . . —L'autre, de Tchêkérêkdjê, a été publiée par M. Cumont sur une copie communiquée par le P. Girard, s. j. : † Ὅ[ρ]ο[ι τ]οῦ ἁγίου κὲ ἐνδό[ξ]ου μάρτυρος Δίου παρασχεθέντ[ες] παρὰ τοῦ εὐσεβεστάτου ἡμῶν βασιλέω[ς] [Φλ.] Ἰουστινιανοῦ †. (F. Cumont, *R. E. G.*, 1902, p. 321 n° 23). Dans cette dernière inscription on pourrait lire aussi sans correction « ὁ τόπος, le sanctuaire » (cf. v. g. Wadd., 2095 a). Pour le texte de Babali, en tous cas, la remarque de M. Cumont conserve toute sa valeur: un nouveau bornage des propriétés des églises et des couvents fut probablement la conséquence de la Novelle VII, de l'an 535, par laquelle Justinien interdit absolument l'aliénation des biens ecclésiastiques dans toutes les provinces.

Il est très probable que les bornes de Προφήτης Ἠλίας furent renouvelées par suite du même règlement. Le nom de la localité porte à croire qu'elle possédait église ou monastère. Peut-être les propriétés ecclésiastiques n'étaient-elles que le domaine désaffecté de quelque temple : l'on sait que le prophète Elie recueillit souvent dans le Pont l'héritage des liturgies païennes (cf. F. Cumont, *Studia Pontica*, II, pp. 129, 173, 233, 271); il put fort bien, ici ou là, occuper quelque antique sanctuaire, comme nous voyons, dans les temples voisins des ports, les saints Côme et Damien remplacer les Dioscures, protecteurs des navigateurs en danger (*ib.*, p. 122).

Quelle fonction remplissait ce Faustos qui fit exécuter le décret impérial ? On songerait tout naturellement à voir en lui un gouverneur de province, dont le rang seul, sans la fonction, serait indiqué, et précisément ce *moderator* de l'Hélénopont, ayant rang d'ἐνδοξότατος, entre les mains duquel Justinien, lors des réformes de 535-6, réunit les pouvoirs civils, militaires et judiciaires (*Nov.* XXVIII, 3. Cf. Diehl, *Justinien et la civilisation byzantine au VI*e *S.*, p. 282). Sinope faisait alors partie de l'Hélénopont (*Nov.* XXVIII. Cf. Ramsay, *Hist. Geogr. of A.M.*, pp. 320, 325).— On connaît un Φλ. Φαῦστος, qui fut peut-être un des chefs de cabinet du préfet du prétoire d'Orient, Fl. Theodorus Petrus Demosthenes (*Nov.* CLXVI) ; comme aucun document ne mentionne une double préfecture de ce dernier personnage, la Novelle CLXVI est communément rapportée à l'an 521 (Borghesi, *Œuvres compl.*, t. X, p. 389 n. 7).

Août 1908. R. MOUTERDE, S. J.

Dr. WILHELM WEBER.— *Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Hadrianus.* 8°, pp. VII-288. Leipzig, Teubner, 1907.

Après les éloges autorisés qui ont été décernés à ces *Recherches* (v. g. par M. Cagnat, dans la *Revue critique*, 13 Janvier 1908, p. 22), il est superflu d'en louer la conscience et la pénétration. Malgré la densité des références et à travers les abstractions d'un style trop philosophique, on sent que M. Weber n'est pas seulement un érudit, mais qu'il a d'Hadrien une connaissance profonde et originale : quelques phrases lui suffisent pour ébaucher un portrait saisissant de ce prince, en même temps qu'assoiffé de mystères, de pratiques destinées à apaiser son âme, politique avisé même en religion, installant son propre culte à côté et sur le rang du dieu suprême à Athènes, à Samotrace, au Mont Casius, à Alexandrie (cf. pp.174, 262 et n. 963).

Les résultats positifs acquis par les *Untersuchungen* en sont pourtant le plus clair mérite; ce sera peut-être faire œuvre utile que de relever les principales corrections apportées par les travaux de M. Weber et de ses devanciers à la *Chronologie* de Goyau(1). —Année 117: Trajan meurt à Sélinonte de Cilicie ; le *dies imperii* d'Hadrien est le 11 Août. En Octobre, le nouvel empereur quitte Antioche, se trouve le 12 Octobre à Tarse, le 17 à Tyane, avant le 1er Novembre à Ancyre, le 11 Novem. à Juliopolis; il passe l'hiver en Bithynie, peut-être à Nicomédie.— 118: Hadrien se rend en Mésie pour négocier, non pour combattre, avec le roi des Roxolans, tandis que Marcius Turbo est envoyé en Pannonie contre les Jazyges. Hadrien fait son entrée à Rome le 9 Juillet. — 119/120 : voyage de l'empereur en Italie ; la réforme de l'armée est réglée dès l'an 120. —122 :

mort de Plotine (et non en 129); émeute à Alexandrie. La fondation d'Aelia Capitolina ne date pas de 122, mais de 130, selon M. Weber qui se réfère à Schürer. — 123 : de l'Euphrate l'empereur revient par Néocésarée, Ancyre, fonde en Mysie Ἁδριανοὶ πρὸς Ὀλύμπῳ, Ἁδριανεία et Ἁδριανοθῆραι, passe par Cyzique, Pergame, Stratonicée-Hadrianopolis, Smyrne, Ephèse, visite les îles, arrive en automne à Samothrace et passe l'hiver dans le Bosphore taurique après un séjour en Mésie. — 124 : Hadrien ayant traversé la Dacie, la Pannonie, la Macédoine, la Thessalie, arrive en Septembre à Athènes, d'où il part pour visiter le Péloponèse. — 125 : Hadrien est de retour à Athènes en Mars, et ayant touché la Sicile, arrive avant Septembre à Rome. — 126 : Hadrien demeure à Rome ? —127 : il s'y trouve en Février et Mars, puis voyage en Italie. — 128 : voyage en Afrique et retour à Rome avant le 11 Août, jour où probablement Hadrien accepte le titre de P.P. Le 2e grand voyage commence et conduit l'empereur en Septembre à Athènes, où il passe l'hiver et consacre la cella de l'Olympieion, le temple n'étant pas entièrement achevé; il y devient le σύμβωμος de Zeus et désormais est souvent appelé Ὀλύμπιος et même Ζεὺς Ὀλύμπιος . — 129 : en Mars, Hadrien gagne Ephèse, en Avril probablement, le sud de l'Asie Mineure, et traversant la Pisidie et la Cilicie arrive le 23 Juin à Antioche ; il se rend, après Août, à Samosate et en Cappadoce et passe l'hiver à Antioche . — 130 : gagnant le sud , Hadrien visite la Cœlésyrie, la Phénicie, la Palestine , l'Arabie par Gaza, atteint Pélusium , et en Août arrive à Alexandrie. — 131 : avant Août., Hadrien passe en Syrie , puis dans le Pont ; il séjourne pour le 3e fois à Athènes, en automne. — 132 , ou peut-être durant l'hiver de 131: consécration solennelle de l'Olympieion en présence de l'empereur. Il gagne la Judée qui se révolte (1).

La suite de ces *Recherches*, que M. Weber nous donnera bientôt, il faut l'espérer, acquerra sans doute encore à l'histoire plus d'un point intéressant de la vie et de la politique d'Hadrien.

Septembre 1908. R. M.

HANS ROTT. — *Kleinasiatische Denkmaeler aus Pisidien, Pamphylien, Kappadokien u. Lykien.* Darstellender Teil, nebst Beiträgen von Dr K. Michel, L. Messerschmidt u. Dr W. Weber. (*Studien über christl. Denkmaeler*, herausg. v. Joh. Ficker. 5. u. 6. Heft). Leipzig, Dieterich (Weicher), 1908. 8°, XIV-394 pp. avec 6 pl., 130 illustr. dans le texte et une carte archéologique [W. Ruge u. E. Friedrich] de l'Asie Mineure.

MM. K. Michel et H. Rott se proposaient, en partant pour l'Asie Mineure, en 1906, de compléter les recherches des voyageurs qui avaient visité avant eux les principaux centres chrétiens des provinces de Pisidie, Pamphylie, Cappadoce et Lycie, et de rapporter de ces régions des matériaux plus abondants et plus sûrs pour une histoire de l'archéologie et de l'art de l'Orient chrétien. M. R. vient de publier les résul-

(1) J'ai indiqué ici, telles quelles, les conclusions de M. Weber, d'ordinaire sous la forme où il les enregistre à l'*Uebersicht ueber die Chronologie von* 117-134. Pp. 276-279 : noter que l'expression *Aufstand in Ægypten*, pour indiquer la sédition d'Alexandrie en 122 est inexacte.

tats de cette campagne. Comme il se contente de décrire les monuments étudiés au cours du voyage et réserve à son compagnon la partie systématique (1), conclusions et hypothèses, je me bornerai à un rapide inventaire du contenu de ce beau volume, me permettant de revenir plus tard sur la construction historique et archéologique que tirera le Dr Michel des matériaux amenés à pied d'œuvre ; j'insisterai davantage sur l'appendice dans lequel le Dr Weber établit le texte d'une centaine d'inscriptions grecques copiées par les deux voyageurs.

A la Pamphylie et à la Pisidie M. R. ne consacre que 80 pages, réparties entre les sites suivants, (j'énumère seulement les principaux) : Laodicea, Apamea-Kibotos, Apollonia-Sozopolis, Baris, Seleucia, Agrä, Findos-Bindeos, Sagalassos (2 églises), Kremna, Döschembe (2 égl.), Adalia (ruines de l'ancienne église de la Panagia transformée en mosquée ; intéressants détails d'ornementation), Perge (2 égl. bien conservées et les ruines de 2 autres), Side, Seleucia, Gagä, Rhodiapolis, Alajah...

Plus riche, la Cappadoce occupe la partie centrale du volume (pp. 81-294) ; mais là encore il faut se borner à ne citer que le plus important. La petite île de Nis [qui appartient en réalité à la Pisidie] a renfermé jusqu'à 18 églises ; il ne reste plus que celles de St Etienne, de St Théodore, des Saints Michel et Gabriel et d'Eudoxie (transformée en mosquée) ; l'église St Etienne renferme des fresques byzantines (IXe s.) et des inscriptions. Signalons encore, à Eski Andaval, une basilique constantinienne ; la basilique à coupole de St Eustathios à Mauridjankoi ; les églises de la Panagia à Gereme de l'Argée, Tomarza et Busluk-Fesek ; l'église des Quarante Martyrs à Skupi, l'octogone de Suwasa, la Tschanliklisse près de Tscheltek, l'église de Sivri Hissar. Ces églises construites en beaux matériaux, sont des documents intéressants pour l'histoire de l'art de bâtir en Anatolie ; mais elles le cèdent en importance aux églises souterraines qui semblent être une des caractéristiques les plus curieuses de l'art chrétien de la Cappadoce : presque innombrables, elles se trouvent groupées spécialement autour de Soandere, de Sindjidere, de Gereme de l'Argée et de Gereme près d'Urgub (2). L'intérêt de ces monuments de troglodytes est relevé encore par les fresques accompagnées de légendes épigraphiques, qui ornent la plupart d'entre elles et qui forment un précieux appoint à l'étude de la peinture byzantine. Les quelques pages consacrées à la Lycie (pp. 295-346) témoignent d'une traversée plus rapide. Néanmoins une attention sérieuse a été donnée aux monuments les plus importants : églises de Dere Ashy, de Muskar, d'Aladja Jaila (beaux motifs de décoration), église et tombeau de St Nicolas à Myra.

---

(1) *Historisch-systematischer Teil.* Von Dr Karl Michel (in Vorbereitung). Formera le fascicule 7-8 des *Studien.*

(2) Un grand nombre de ces monuments ont été visités par le P. G. de Jerphanion (*Comptes rendus de l'Acad.*, 1908, p. 7 et suiv.). Il a donné ailleurs une description détaillée de deux de ces chapelles (*Rev. archéol.*, 1908², pp. 1-32). — Le P. de J. a également publié une photographie et une copie sensiblement plus complète de l'inscription hittite étudiée par L. Messerschmidt (pp. 175-178), cf. *Proceedings of the Soc. of Biblical Archaeology*, février 1908.

Les inscriptions recueillies par les deux voyageurs ont trouvé dans le Dr W. Weber un interprète consciencieux. Plusieurs textes (nos 16, 72, 85, 94) sont même l'objet d'un commentaire assez développé et qui témoigne d'une sérieuse érudition. Cependant, peu familiarisé avec l'épigraphie grecque asiatique, M. W. a laissé passer un assez grand nombre d'inexactitudes et de méprises qui déparent cet excellent travail. Je me contenterai de relever ici celles qui peuvent être corrigées avec un certain degré de certitude.

N° 12, cf. 18. Liste de membres de la Συνοδία τοῦ ἁγίου Γεωργίου πρωτ[ομάρτυρος]. Le lieu d'origine de cette association chrétienne, sorte de « confrérie », est déterminé par l'ethnique : Εστυληνων (R.) ou Εστυα[η]νων (Sterret) : mais le site d'Εστυα est inconnu. L'intérêt de ce texte, dont l'interprétation a échappé à M. W., a été bien mis en lumière par H. Grégoire (*Rev. de l'Instr. publique en Belgique*, t. LI (1908), pp. 277-281).

N° 16. Rétablir dans la lecture υἱός, qui a été omis.

N° 25. ΔΗΑCΤΗΟΝΟCCΗΑΘ W. se contente d'une transcription purement matérielle. Ne pourrait-on pas
ΠΑΠΑΝΗΚΗΤΑΝΤΟΥCΛΙ
lire : δηα (= διὰ Σ[ίμ]ονος Σ[ι]άθ[ου] (1) ; peut-être ensuite : [κὲ] Παπᾶ (2) Νηκητᾶ (cf. Νηκιτᾶς [*C.I.G.*, 9420] et Νικήτας) τοῦ [Ἐ]λί[ου] ? ?

N° 27. Παμενίς (n. de femme) n'est peut-être pas certain ; on pourrait songer à Παμένις pour Παμένης, cf. Παμμένης.

N° 28. La lecture : Παπαδωηττίνι (?) est impossible ; lire plutôt Παπᾶ, la suite pourrait fournir Δω[μ]ητι[α]ν[οῦ] ?

N° 30. ἀτῷ = α(ὐ)τῷ.

N° 33. Lire sans doute : [Π.] ou [Τ]ι. Ἀνικιανὸς Κλαυ[δ]ίᾳ [τ]ῇ μητρί.

N° 36. ΑΙΑΥΤΩ donne ἑαυτῷ plus sûrement que [κ]αὶ αὐτῷ, puisque la copie n'indique aucune lacune.

N° 47. Au lieu de : μητρὶ υ[ἱοί], lire : μητρὶ [α]ὐτῶ[ν].

N° 52. La première ligne du fragment devait contenir la clause pénale, qui précède immédiatement la désignation de la caisse dans laquelle doit être versée l'amende ; je n'en puis rien tirer.

La lecture : τῷ ἱερωτάτῳ τα[μ]ίῳ χου' (δραχμὰς).... est visiblement erronée; M. W. n'a reconnu, ni ici, ni ailleurs (nos 54, 57, 58), le sigle des *deniers* ; le montant de l'amende est donc à rétablir : (δηνάρια) ου'. A la fin, lire : τούτω κενω[τ]ά[φι]ο[ν].

N° 54. Amende de (δηνάρια) αφ'.

N° 57. La fin de la lig. 4, très mal conservée ou mal lue : ΚΑΙ ? ? ΤΗΝΟΙΚΥΔΩΡΩΚΑΙΜΑΡΚΩ ne peut pas donner : καὶ ? ? τὴν Οἰκυδώρῳ... Je proposerais : καὶ [τοῖς τέκνοις ? Ε]ὐδώρῳ καὶ Μάρκῳ. Amende : (δηνάρια) δ.'.

N° 58. Si la copie n'est pas absolument certaine, elle laisserait peut-être la latitude de restituer Κα[ι]κι[λί]ου ou même Κα[λλιν]ί[κ]ου au lieu de Κα[σ]κί[ν]ου dont on n'a pas d'exemple, à ce que je crois. Amende : (δηνάρια) βφ' ; viennent ensuite deux lignes

(1) Cf. Wadd., 2162.

(2) Sur ce nom, cf. *Analecta Bollandiana*, 1907, p. 465.

qui supposent nécessairement une forte lacune, soit que le graveur ait passé une ou deux lignes, soit que l'omission doive être portée au compte du copiste. Quoi qu'il en soit, il s'agit évidemment de la part que le dénonciateur du délit de violation de la tombe aura le droit de revendiquer. On pourrait donc combler approximativement la lacune comme suit :

[τοῦ δὲ ἐλέγξαντος ἔχον]τος ἐ[ξ]ουσίαν ἐκδικεῖν ἐπὶ τρίτῳ μέρει.

Cf. ... ἔχοντος παντὸς τοῦ βουλομένου ἐξουσίαν προσαγγέλλειν τὸν τοιοῦτό τι ποιήσαντα ἐπὶ τῷ τὸ τρίτον τοῦ τειμήματος αὐτὸν λαβεῖν (*Inscr. graecae ad res rom.*, III, 684) ; .... ἐξουσίας οὔσης παντὶ τῷ βουλομένῳ ἐλένχειν ἐπὶ τῷ ἡμίσει (*ibid.*, 710 ; cf. le n° 108 de W.).

N° 72. L'inscription de l'Elianée de Madaba, citée dans le commentaire, est chrétienne (607/8 J.-C.) et non pas juive. Le texte a été publié également dans la *Rev. Biblique*, 1897, p, 653 ; cf. 1902, p. 108 et dans le *Bulletin* (*Izviestiia*) *de l'Institut archéol. russe de Constantinople*, t. VIII, p. 99.

N° 78. A rapprocher du titre : [τῶν πρώτ]ων φίλων βασιλέως Ἀριοβα[ρζάνου Φ]ιλορωμαίο[υ καὶ μ]ά[λ]ιστα πιστευ[ομέ]νων καὶ τι[μωμέν]ων non seulement Dittenberger, *Orientis graeci....* 754, mais encore le texte arsacide de Der ez-Zôr (*Comptes rendus de l'Acad.*, 1907, p. 598 et suiv.).

N° 79. Au lieu de Μαριανῷ τέκνῳ νηπίῳ Ἐτεμαριανός (?), lire tout simplement : ἐτ(ῶν) ε′ Μαριανός, etc.

N° 82. [Ἄν]να(ι) ἰδί[ᾳ] αὐτοῦ γυνα[ικὶ] ne peut guère se défendre. Je lirais, vu l'étendue de la lacune : [Ἀθη]ναΐδι [τῇ ἰδίᾳ] αὐτοῦ etc. ; à la fin, suppléer [ἕνεκεν] ou une formule analogue.

N° 93. L'interprétation des deux caractères MA = Μ(άρκου) Α(ὐρηλίου) proposée par W. est impossible ; il faut lire Μᾶ, nom très connu. Ζωσῷ (W. ne l'a pas lu) est le nom de la femme : ce n. pr. Ζοσώ, forme hypocoristique de Ζωσίμη, est connu. L'inscription funéraire est double. Voici la seconde (lig. 2 et suiv.) : κ[αὶ.....]οας Νέστορος Ἀθηναΐ[δ]ι (et non pas Ἀθηναί[ᾳ]) Ἑρμοῦ τῇ γυναικί.

N° 108. L'amende est évaluée en monnaies du κοινὸν τῶν Λυκίων, au type de la cithare ou κιθαρηφόροι, c'est à dire probablement en hémidrachmes (Babelon, *Traité*, I, p. 514). Sur l'emploi en épigraphie, pour désigner les monnaies, de leur nom vulgaire tiré de leur type, cf. *Rev. des Etudes Greques*, 1891, p. 336. Cette inscription est assez ancienne, les monnaies de la ligue ayant cessé d'être frappées en 43 J.-C.

N° 109. .... δώσει....[χρη]σίμου ; plutôt : [προστε]ίμου ; vu l'époque plus tardive et le peu d'espace disponible pour la restitution, l'amende devait être fixée en deniers : (δηνάρια) [α]φ′.

20 Décembre 1908 L. Jalabert, s. j.

G. Lefebvre, Inspecteur en chef du Service des Antiquités de l'Egypte. — *Recueil des Inscriptions Grecques-Chrétiennes d'Egypte*. Préface de M. Gabriel Millet. Le Caire, Imprimerie de l'Institut Français d'Archéologie Orientale, 1907. In-4°, XL-176 pp. Prix : P. T. 200 (50 fr.).

La première initiative de la préparation d'un *Recueil général* des inscriptions

grecques-chrétiennes est due à M. Homolle (*Bull. de corr. hell.*, 1898, pp. 410-415) ; malheureusement des circonstances diverses s'opposèrent à la réalisation immédiate de ce projet. Ce délai devait avoir ses avantages. En effet, sept ans plus tard, l'idée fut reprise par M. Millet, avec l'appui effectif du premier promoteur, et soumise à l'examen du Congrès d'Athènes. De la discussion, à laquelle prirent part de vive voix ou par correspondance les maîtres les plus éminents, sortit un plan plus arrêté, ainsi qu'un ensemble de règles pratiques destinées à régir toute publication de textes épigraphiques chrétiens (*Byz. Zeitschr.*, XV, pp. 496-502).

La promesse d'un *Corpus Inscriptionum Graecarum Christianarum*, analogue à ceux dont sont déjà dotées l'épigraphie grecque et l'épigraphie latine, ne devait pas faire tort au Recueil provisoire projeté par l'Ecole d'Athènes, recueil éminemment pratique et dont le besoin se fait sentir plus urgent de jour en jour. Il s'agissait seulement d'appliquer dès maintenant aux travaux préparatoires la méthode et les procédés arrêtés en vue du Corpus définitif.

C'est d'Egypte que nous vient le premier recueil régional, on peut dire le premier fascicule du Corpus provisoire des Inscriptions grecques-chrétiennes. Commencé il y a six ans, présenté comme mémoire à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, repris, accru des trouvailles récentes, mis d'accord avec les principes adoptés à Athènes, le volume de M. Lefebvre vient à propos, pour témoigner de la valeur de la méthode nouvelle. On peut dire sans crainte qu'il en justifie pleinement la sagesse ; car, pour n'insister que sur un point, il suffit d'avoir parcouru quelques douzaines de ces inscriptions barbares, où la langue et l'orthographe sont également estropiées, pour juger de l'erreur pratique qu'il y aurait à vouloir accentuer comme les classiques des textes aussi défigurés. Le principe de la « transcription brute » semble donc s'imposer en fait, bien qu'on puisse continuer à le discuter. Les opposants même les plus convaincus sur le terrain de la théorie, n'hésiteront pas cependant à reconnaître du moins la nécessité pratique de s'en tenir à une discipline commune (1). Aussi, il est à prévoir qu'avant peu, l'accord se fera complet et qu'on ne sera pas plus choqué de voir transcrire sans signes de lecture une inscription chrétienne, qu'on ne l'est aujourd'hui de lire les textes de papyrus non accentués. Puisqu'on s'est rallié à l'exemple des papyrologues, ne pourrait-on pas regretter qu'on ne les ait pas imités sur un point de détail qui a son importance : sans faire fléchir le principe de la transcription en minuscules, n'aurait-on pas pu en atténuer la rigueur et conserver la majuscule initiale aux noms propres ? Dans certains cas, cela faciliterait la lecture, surtout quand il s'agit de noms communs passés noms propres ou de noms étrangers, tel les noms égyptiens, dont l'identité ne se distingue pas toujours au premier coup d'œil des formes barbares qui fourmillent dans ces textes.

Le Recueil de M. L. comprend deux parties : une *Introduction* et les *Textes*. L'Introduction (p. XV-XL) se compose de huit paragraphes destinés à suppléer le com-

---

(1) C'est ce que fait M. H. Grégoire dans la savante notice qu'il a consacrée au *Recueil* de M. Lefebvre (*Revue de l'Instruction publique en Belgique*, t. LI (1908), pp. 197-214).

mentaire dont les textes ne sont pas accompagnés. Je me propose d'en donner une analyse sommaire ; j'indiquerai plus loin quelques conjectures qui permettront peut-être d'améliorer sur un petit nombre de points les lectures de M. L. qui sont, en général, excellentes et définitives.

*
* *

L'introduction s'ouvre par une abondante bibliographie (pp. XV-XX): périodiques, catalogues, recueils et autres publications forment une liste de plus de 150 numéros et attestent le soin persévérant avec lequel M. L. a dépouillé la volumineuse littérature, éparpillée un peu partout, de cette pauvre épigraphie égyptienne. Puis vient une étude rapide de l'histoire du christianisme en Egypte, avant le schisme copte. Tout l'essentiel est condensé dans ces quatre pages ; cependant je m'étonne de ne point y rencontrer de référence à l'excellent chapitre de Harnack, *Ausbreitung*², II, pp. 132-149. (1) Je note en passant que M. L. s'inscrit décidément en faux contre l'étrange hypothèse de Gayet qui essaie d'expliquer par des raisons politiques la conversion au christianisme des Egyptiens.

Puis c'est le tour de la chronologie : elle ne laisse pas de présenter assez de difficultés ; car, sur plus de 800 inscriptions, il n'y en a pas 40 qui soient datées avec précision. Si l'on considère que les plus anciennes (2) remontent à 374 (n° 64) et 384 (n° 227), tandis que la plus récente (3) est de 1173 (n° 666) et que c'est entre ces deux extrêmes que s'échelonnent les rares points de repère que nous fournissent les inscriptions datées, on verra de combien peu d'éléments de comparaison on dispose pour classer approximativement le gros des textes dépourvus de tout élément de synchronisme. Outre les textes exactement datés, il est vrai qu'un petit nombre d'autres peuvent être attribués à une période assez délimitée : telle la lettre de St Athanase (n° 380), telle l'inscription de Silco (n° 628), tels un certain nombre de textes qui révèlent l'influence du concile de Nicée ou de celui d'Alexandrie. Mais le reste, — et c'est la grande majorité, — est à répartir avec plus ou moins de probabilité entre le

---

(1) Sur la chronologie des premiers patriarches d'Alexandrie, voir *Rev. archéol.*, 1906¹, pp. 320-328 (S. de Ricci).

(2) On verra plus loin que je crois prudent d'éliminer délibérément les nos 34 et 54, datés de 158/9 et 148/9 J.-C.

(3) Les textes de l'époque la plus basse (VIIIe à XIIe s.), à deux exceptions près, proviennent tous d'Assouan, de Philae et du Soudan. — Par des calculs très ingénieux, M. Grégoire (*loc. cit.*, pp. 202-205) a montré que les nos 596 et 597 (Philae), ne seraient pas datés de 796 et 785, mais seraient respectivement de 518/9 et 508/9 J.-C., en admettant que les deux dates φιβ´ et φα´ se réfèrent à un comput chrétien de l'Incarnation, en retard de *six* ou *sept* ans sur le nôtre. Malgré de remarquables concordances, il ne considère cependant pas sa démonstration comme définitive et admet l'hypothèse d'une ère locale de Philae dont le point de départ n'est pas connu.

V^e^ et le VIIIe siècles, sans qu'on ait toujours des motifs suffisants de décider autrement qu'à un siècle ou deux près. M. L. s'est tenu sur une extrême réserve et cette prudence fait grand honneur à son sens archéologique.

La grande majorité des textes datés (31 sur 36) emploient l'ère de Dioclétien ou des Martyrs (284 J.-C.), que l'on rencontre deux fois combinée avec celle des Sarrasins. Suivant Letronne, dont l'hypothèse fut reprise par Révillout, les chrétiens n'auraient employé l'ère des Martyrs qu'à une époque relativement basse, après la conquête arabe (640). Cette hypothèse est contredite actuellement par 13 textes échelonnés entre 524 et 590, d'où il ressort que, dès le début du VIe siècle, les chrétiens firent usage de l'ère dioclétienne. Qui sait si des trouvailles ultérieures ne feront pas remonter encore plus haut l'emploi de ce comput chrétien ?

Comme une grande quantité d'inscriptions transportées dans les collections publiques ou privées (1) ne portent pas d'indication de provenance, M. L. s'est attaché à en fixer l'origine. Les formules, dont on connaît le caractère à peu près exclusivement régional, les symboles, l'ornementation, la matière des stèles, lui ont fourni des types assez fixes (types du Fayoum, d'Akhmîm, d'Herment, d'Esnéh, de Nubie) et justifient la localisation d'environ 200 stèles dépaysées (2). Outre cette utilité pratique, les constatations de M. L. ont l'avantage de fournir des éléments nouveaux, exactement classés, pour l'étude de l'art copte. Noter les stèles représentant un portail d'église, sous le porche de laquelle se voit un orant, les bras levés, les mains tendues vers le ciel (Fayoum) ; les colombes qui s'abreuvent dans une coupe, les paons mystiques, l'oiseau aux ailes éployées (Herment) ; le luxe d'ornementation géométrique des stèles d'Edfou, etc.

Le contenu des inscriptions gravées sur ces stèles ou peintes sur les murailles est, en général, extrêmement pauvre. Si nous isolons, à cause de leur intérêt spécial, un tout petit nombre de textes historiques, comme la lettre de St Athanase aux moines d'Egypte, pour les mettre en garde contre les faux frères suspects d'Arianisme (n°380), l'inscription du roi Σιλκώ , βασιλίσκος Νουβάδων καὶ ὅλων τῶν Αἰθιόπων, qui raconte ses campagnes et ses victoires sur les Blemmyes (n° 628), quelques dédicaces de monuments publics, en particulier celles du tétrapyle d'Athribis datée de 374 (n° 64), de l'ἀπαντητήριον d'Ombos, VIe-VIIe-siècle (n°s 561-2), l'ensemble des textes relatifs à la transformation en église du temple d'Isis à Philae (n°s 586 et suiv.), tout le reste se répartit en deux classes, inscriptions liturgiques et épitaphes. (3) M. L. leur a consacré un important paragraphe de son introduction. Il relève tous les emprunts faits à l'A. et au N. T., signale les expressions pauliniennes qui ont pu inspirer la rédaction de quelques textes, groupe les doxologies trinitaires où se fait sentir l'influence de la

(1) Un index spécial répartit par musées et collections les stèles chrétiennes qui ne sont plus en place actuellement : c'est le plus grand nombre (environ 650).

(2) Le n° 593, comme le conjecture M. L., provient réellement de Philae : j'en possède une photographie prise sur place, en 1904 ou 1905.

(3) M. Millet le constate (p. V) dans la Préface qui présente et recommande le *Recueil* de M. L.

doctrine de Nicée (1) et détermine l'origine des autres formules liturgiques (2) qui apparaissent dans les textes épigraphiques de son recueil. Puis il étudie successivement les acclamations adressées à Dieu, au mort ou aux passants ; noter ἐν εἰρήνῃ ou εἰρήνῃ (32 cas) et surtout οὐδεὶς ἀθάνατος ἐν τῷ κόσμῳ τούτῳ (45 cas), simple adaptation de la consolation païenne si fréquente en Orient. Le formulaire des *tituli*, assez restreint, se ramène à sept types, que M. L. énumère. Les notes qu'il y ajoute, trop sobres, manquent parfois, de ce fait, de toute l'exactitude désirable: ainsi στήλη τοῦ δεῖνος se rencontre, au moins sporadiquement, ailleurs qu'en Egypte ; ἐνθάδε κεῖται est excessivement fréquent en Syrie ; ἐκοιμήθη et, d'une façon générale, toutes les autres formules égyptiennes y sont également représentées. Je crois donc que les conclusions de M. L. sur le caractère local de telle ou telle d'entr'elles doivent être un peu atténuées pour être tout à fait exactes. Il demeure cependant vrai, et j'ai garde d'y contredire, que plusieurs de ces formules, sans être exclusivement indigènes, ont joui en Egypte d'une faveur toute spéciale.

L'étude des formules a son complément dans celle des symboles qui accompagnent si souvent doxologies ou épitaphes. Ces symboles sont de deux sortes : sigles et monogrammes. Les sigles des inscriptions égyptiennes —ΧΜΓ, ϤΘ, ΑΩ, ΘΒ — n'offrent rien de particulier : on les rencontre ailleurs. M. L. résume ce que nous savons de leur origine et de leur interprétation ; je me bornerai à remarquer que la bibliographie du ΧΜΓ (p. XXXII, n. 2) n'est pas complète à beaucoup près ; que le ϤΘ n'est pas spécial à l'Egypte, comme le dit M. L., mais se retrouve ailleurs, notamment en Palestine et en Syrie (Perdrizet, dans *Rev. Et. Gr.* ; 1904, p. 357 ; Prentice, *Amer. archaeol. Exped.* (cf. supra), p. 24) ; enfin, que la conclusion chronologique tirée de l'interversion de ΑΩ n'est guère sûre, car on la rencontre encore au VIe siècle (trilingue de Zebed).

Les monogrammes du Christ se présentent en Egypte sous des formes spéciales ; aussi valait-il la peine d'y insister. M. L. les répartit en cinq séries très distinctes ; son classement rendra service et c'est une pierre d'attente pour l'étude du chrisme et des formes de la croix (pp. XXXIII-XXXIV, cf. XXVII-XXVIII).

La grande masse des inscriptions funéraires égyptiennes, suivant la belle expression de Le Blant, semble exprimer « la nudité redoutable du dernier jour dans sa forme dernière et achevée » ; aussi n'y a-t-il pas grands renseignements à en attendre.

---

(1) Si M. L. avait eu l'occasion de dépouiller les inscriptions de Syrie, il se serait aperçu que l'affirmation de Heuser qu'il enregistre (p. XXIX) n'est pas exacte. Il est faux qu'il n'y ait, dans l'épigraphie chrétienne, que cinq inscriptions, dont une grecque, mentionnant un acte de foi en la Trinité. Le recueil de Waddington en contient *quatre*, Prentice en a relevé une *douzaine* : ainsi, au lieu de 13 inscriptions de ce genre, c'est de plus de 30 qu'il faut parler.

(2) Le texte si fréquemment cité : ὁ Θεὸς τῶν πνευμάτων καὶ πάσης σαρκός, que M. L. croit inspiré de S[t] Paul, est en réalité emprunté au livre des *Nombres* 16,22 et 27,16, comme il est facile de le constater avec une Concordance des Septante.

Quelques textes heureusement sont un peu plus explicites et joignent aux désignations d'état-civil, la profession ou le titre du défunt (1). M. L. a groupé ces rares détails dans un tableau plein d'intérêt. Si fragmentaires qu'elles soient, en effet, ces indications jettent un certain jour sur quelques-unes des classes de la société parmi lesquelles le christianisme avait recruté des adhérents. Plus intéressants et plus nombreux aussi sont les documents qu'ils nous fournissent sur l'organisation du clergé (2) et sur l'état monastique : là se trouve une des caractéristiques les plus marquées de la vie chrétienne en Egypte.

Je n'insiste pas sur la dernière étude consacrée à la grammaire et à la langue, grammaire déconcertante et langue plus que barbare, « amas de bizarreries qui s'expliquent plus par le caprice et l'ignorance individuelle, que par les lois naturelles d'une langue en voie de transformation ».

Ce résumé rapide donnera une idée bien imparfaite de cette étude consciencieuse, claire et bien informée. Elle rendra les plus grands services, et tous ceux qui voudront avoir une idée nette de l'épigraphie chrétienne en Egypte pourront y trouver tout le nécessaire, sans avoir à s'imposer la tâche fastidieuse de parcourir ces centaines de textes rebutants.

*
* *

Si barbares et si peu attrayants qu'ils soient, ces textes n'ont pas découragé M. L. et l'édition des Fragments de Ménandre n'a point porté préjudice à l'étude des graffites des scribes ignares de l'Egypte et du Soudan. Chaque inscription est l'objet d'une notice très soignée : indications diverses contenues dans le lemme, bibliographie, établissement du texte témoignent d'une sévère critique et d'une conscience tout à fait méritoire. M. D. n'a pas borné sa tâche à un travail purement livresque : il a mis à profit ses tournées d'inspection en Haute-Egypte et ses voyages à travers les principales collections égyptologiques de l'Europe, pour revoir par lui-même une foule de

(1) Il faudrait, je crois, reconnaître deux soldats dans les défunts des n°s 276 et 559 et compléter στρ(ατιώτου) plutôt que στρ(ατηγοῦ).— Les chrétiens eurent-ils pour le métier des armes autant de répulsion que le voulait Le Blant ? Je n'en suis pas convaincu, et il se dégage des témoignages réunis par Harnack (*Militia Christi. Die christl. Religion u. der Soldatenstand in den ersten drei Jahrhund.*, 1905) une impression sensiblement différente. Cf. également *La question du service militaire chez les Chrétiens des premiers siècles* (E. Vacandard), dans la *Revue pratique d'Apologétique*, t. II (1906), pp. 337-349 et 399-413.

(2) Μητροπολίτης. Outre les deux ex. d'Asie Mineure, citer encore au moins quatre ex. en Syrie, du titre d'*évêque métropolitain* (archevêque) : *Pal. Expl. Fund*, 1895, p. 350 ; *Echos d'Orient*, III, pp. 238-9 ; *Rev. Biblique*, 1905, p. 600; Waddington, 1916, cf. *RAO*, VII, p. 180.

textes sur les originaux. Quelques amis ou correspondants l'ont secondé dans ce travail de collation, rendu très ardu par l'extrême dispersion des stèles égyptiennes. A chacun d'eux M. L. rend hommage avec une parfaite bonne grâce, mais c'est à un titre tout spécial qu'il se félicite d'avoir trouvé dans M. Seymour de Ricci un collaborateur empressé et désintéressé. M. de Ricci lui a, en effet, communiqué toutes les fiches qu'il avait amassées sur l'Egypte grecque-chrétienne et qui formaient comme une première ébauche du présent recueil. M. L. n'est pas le seul travailleur qui ait bénéficié de l'obligeante libéralité de M. de Ricci : je suis heureux de profiter de cette occasion pour rappeler qu'il m'a offert à moi-même toutes les copies de textes de Syrie et de Palestine qu'il avait recueillies, dès qu'il eut appris que je me proposais de publier un Recueil général des inscriptions de ces provinces.

On le voit, ces modestes textes ont été traités avec tout le soin désirable. *Materiam superabat opus !* La méthode de M. L. est si rigoureuse, son attention si soutenue, sa prudence dans les restitutions si constante, que c'est à peine si je trouve quelques détails de minime importance à relever.

1°) *Textes non chrétiens.* — Les nos 30, 34, 35, 36, 54, 70 (?), 165 ont tout l'air de textes païens fourvoyés dans ce recueil chrétien. Πυγίζω (n°30), dont le sens obscène est bien connu, aurait dû faire douter du caractère chrétien de cette inscription, en dépit de la croix qui semble l'accompagner et qui en doit être indépendante. M. Grégoire (*loc. cit.*, p. 208) en donne une lecture complète. La formule εὐψύχει, qui se retrouve, il est vrai, sur les textes chrétiens, est une garantie bien insuffisante du christianisme des nos 34, 35, 36 ; j'en dirais autant « des palmes vertes, symbole du martyre, liées par un ruban rouge » qui accompagnent le n° 36. Par ailleurs, rien ne prouve que la date L κβ´ (n° 34) se rapporte au règne d'Antonin ; pourquoi ne serait-ce pas l'âge du défunt ? La même notation se retrouve assez communément, cf. v. g. nos 138, 152, 165, 194, etc. Enfin, dans le même texte, l'interprétation de Botti des sigles μκλ (= μακαρίας λήξεως) n'est rien moins que plausible. Le n° 54, daté de la 12e année d'Antonin (148 J.-C.) serait le texte chrétien le plus ancien du Recueil, si Botti, qui avait « ses motifs pour affirmer que cette tombe appartenait à la haute époque chrétienne », se trouvait avoir raison. Mais quels sont ces motifs ? Comme il ne nous les donne pas, on peut supposer qu'il se fondait au moins en partie sur le titre de πρ(εσβύτερος) que porte le défunt ; mais peut-on faire fond sur cette désignation qui se retrouve aussi bien chez les juifs et les païens que chez les chrétiens ? Le n° 165 ne laisse place à aucun doute : le défunt était prêtre d'une confrérie païenne (ἀρχιερατεύσαντος ἱερᾶς συνόδου), analogue à la σύνοδος Ἀφροδίτης (*Archiv f. Papyr.*, IV, pp. 167 et 238), ou à la μεγάλη σύνοδος Πραμαρρείου θεοῦ (*Z. f. aegypt. Spr.*, XLII, p. 111 ; *Archiv*, IV, p. 211). Cf. encore : ἀπὸ τῆς ἱερᾶς συνόδου (Dittenberger, *Orientis graeci* ...., 713) (1). Je dois avouer que M. L., qui a été trop indulgent aux nos 34, 35, 54, n'a cependant pas osé se prononcer sur leur christianisme (p. XXIV).

---

(1) Pour plus de détails sur ces σύνοδοι, cf. Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides* et W.O tto, *Priester u. Tempel im hellenistischen Aegypten.*

2°) *Quelques remarques.* — N° **3**. αρτοκοπαδιου : « mot inconnu ». M. L. (p. XXXV, n. 7) admet qu' ἀρτοκοπάδιος est synonyme d' ἀρτοκόπος : c'est très possible ; en tout cas, il s'agit bien d'un nom de métier appartenant à la boulangerie ; sur κοπάδιον. cf. Sophocles et Du Cange.

N° **19**. απρατος est interprété « à vendre » par dom Leclercq (*Dict. d'archéol. chrét.*, I, col. 1151) à qui M. L. renvoie ; j'y verrais plutôt le sens d'*inaliénable*, comme dans l'inscription d'Hephæstia (Lemnos) publiée par M. Millet (*Bull. de corr. hell.*, 1905, p. 55), qui se termine par ces mots : μένοντος αὐτοῦ εἰς τὸ διηνεκὲ[ς] ἀσαλεύτου καὶ ἀπράτου. Sur ce texte, voir les observations de Cl.-Ganneau, *RAO*, VI, pp. 357-9.

N° **31**. On ne voit pas si l'inscription est complète ou présente des lacunes ; la dernière ligne donnerait assez facilement : τῇ εὐχ[ῇ] σ[ο]υ ; s'il s'agissait d'une femme, — mais cette hypothèse semble devoir être exclue en raison des deux soldats figurés au-dessous du texte, — on pourrait aussi songer à restituer : [ὑπὲρ αὐ]τῆ(ς) εὔχ[ε]σθυ (= εὔχεσθε) ?

N° **37**. M. L. n'explique point le sens qu'il prête à βενετων, et le mot manque à l'index. Il s'agit d'une faction de l'hippodrome : le graveur anonyme fait des vœux pour Eutokios, pour les *bleus* (βένετοι) et pour lui-même. Cf. les nombreux textes mentionnant la *factio veneta* (v. g. Dessau, 5284 et suiv.).

N° **43**. Επιφανιου me semble être un n. pr. et non pas une mauvaise graphie d'ἐπιφανοῦς. Διατάκτωρ : il faudrait une note sur la valeur précise de ce terme ; on ne voit pas non plus dans quel sens M. L. entend σακ(κ)οφόρος (n° 45). Cf. Liddell and Scott, Sophocles et Du Cange.

N° **64**. Il manque à la bibliographie l'indication du commentaire de Dittenberger, *Orientis graeci....*, 722.

N° **65**. 'εγ(γ)όνιον est un diminutif connu, qui se retrouve même dans les inscriptions ; en voici deux exemples empruntés à la Palestine : dans une inscription d'Arsouf-Apollonias : ἐγγόνην (= ἐγγόνιον), *Rev. Biblique*, I, p. 247 ; dans une épitaphe de Jaffa : ἐνγόνιν (= ἐγγόνιον), *Rev. critique*, 1883[1], p. 143 et Clermont-Ganneau, *Archaeolog. Researches in Palest.* II, p. 137.

N° **98**. Remarquer διακονία employé au même sens que ἡ διάκονος ou διακόνισσα.

N° **100**. Au début, IO donnerait assez facilement : ι[ς](= εἷς) θεὸς ou mieux : Ἰ(ησοῦ)ς θεός.... ; Κυρ[ε], cette correction de Schmidt (*Goetting. gelehrt. Anz.*, t. CLXV, 1903, p. 257) ne me semble pas devoir être retenue : partout ailleurs (n°s 64, 150, 345, 426) on trouve la forme normale Κύρου.

N° **120**. M. Grégoire (*loc. cit.*, p. 210) a montré que κρουστις (qui figure par erreur à l'index des n. pr.) doit se transcrire : κρουσθείς et que le verbe κρούω paraît être le terme technique pour désigner la piqûre du scorpion. Ηρπατη peut équivaloir à ἡρπά(σ)τη pour ἡρπάσθη (Grég. et L.) ; mais on pourrait songer aussi à une simple correction de lecture qui donnerait ἡρπά[γ]η (Wilcken, dans *Archiv. f. Papyr.*, IV, p. 242).

N° **148**. Μικανες =μηχανεύς ? (Millet) me paraît bien douteux : ειος(=υἱός), qui précède immédiatement, invite à y reconnaître plutôt un nom propre.

N° **152**. Η μακαρια Ταρη και Λαπετης εκοιμηθη... « Le lapicide a négligé de graver la mention du décès, l'âge et le jour de la mort de l'une des deux défuntes » (L.). Pour-

quoi ne pas songer plutôt à l'épitaphe d'une seule personne qui aurait porté le double nom : Τάρη (ἡ)καὶ Λαπέτης ?

N° **155**. Βελλαρη πρωυ[ν] (= πρώην) ; plutôt Πρωυ[ε], cf. Προυε (n° 147). M. Grégoire (*loc. cit.*, p. 211) reconnaît dans ce qui suit, le titre α'κωμήτη = πρωτοκωμήτη, génit. de πρωτοκωμήτης.

N° **237**. Texte du *Gloria in excelsis*, accompagné de doxologies diverses, peint sur un mur du couvent d'Amba Schenoudi. M. L. a soigneusement comparé cette hymne liturgique importante avec le texte reçu dans les Églises grecque et latine. A la lig. 1 (= Luc 2, 14) il faut probablement suppléer εὐδοκία au lieu de εὐδοκίας : la première leçon a en sa faveur, outre une sérieuse tradition manuscrite, le témoignage d'une inscription du nord de la Syrie, récemment publiée par Prentice (*Amer. archaeol. Exped.* n° 196).

N° **481**. M. L. a reconnu, dans la qualification πρεσβ[ύτερος] τῆς [ἁγί]ας ἐκκλησίας ἀ[λη]θινῆς, une profession de foi analogue à celle que présente le titre πρεσβύτερος καθολικῆς ἐκκλησίας (n° 413) et témoignant de l'orthodoxie du défunt et du soin qu'il eut, pendant sa vie, de conformer ses croyances aux dogmes définis par les conciles (p. XXXVII). Le fait aurait son importance et sa signification, si la restitution était certaine ; mais elle laisse des doutes, à cause de la parenté de la formule en question avec celles que présentent les n°s 231 et 467 : ἀρχιπρεσβ(ύτερος) τῆς κώμης Εὐμυρίας, ἀρχιπρεσβ(ύτερος) ἐκκλησίας Πακερήσεως ; dans ces conditions, comme l'a d'ailleurs fort bien vu M. Grégoire (*loc. cit.*, p. 213), Α[....]θινης correspond plus probablement au nom de l'église confiée au prêtre Jean.

N° **593**. La lecture παρεχόν[των] (lig. 7) est certainement erronée ; lire : παρεχομ[ένων] ; le M est très net sur la photographie que je possède et qui fut prise lors de la découverte de l'inscription.

Conçu comme il l'est, l'*index* est d'un usage facile. Il aurait cependant gagné en commodité, si M. L. avait attribué une section spéciale aux mots les plus importants, aux *notabilia varia* : en effet, s'il est très aisé de retrouver, grâce aux notes de la Préface, l'usage de telle ou telle formule, on est plus embarrassé, si l'on veut rechercher les emplois d'un terme quelconque, vérifier p. ex. si le mot εὐνή se rencontre ailleurs qu'au n° 222.

La liste des n. pr. ne laisse pas grand'chose à désirer ; je n'y ai constaté l'absence que d'un tout petit nombre de noms que M. L. s'est jugé autorisé à exclure, en raison de leur caractère douteux ou de leur lecture incertaine : Ἐπιφάνιος (n° 43), Κελε... (n° 204), Φεωαιεγθς (n° 349), Κτίστης (n° 392), Τυκωτεο (n° 485). Je crois qu'il aurait été bon d'adjoindre à cette liste, hors de tout rang alphabétique, les noms incomplets (v. g. ceux qui se lisent aux n°s 275, 291, 292, 312, 324, 407, 444) : c'eût été appeler sur eux l'attention et faciliter leur identification. Également — toujours pour faciliter les recherches dans un livre qui est appelé à être si souvent consulté — j'aurais aimé une pratique plus rigoureuse et plus constante dans le report à l'index des noms mal orthographiés. M. L. les catalogue tantôt sous leur forme correcte et tantôt sous leur graphie défectueuse ; il y a là un petit inconvénient : qui songera p. ex. que le chiffre 207, accolé à Εὐφημία, renvoie en réalité à Εηφμια ? Un double renvoi, sans coûter plus d'une page supplémentaire, eût satisfait à toutes les exigences.

J'ai peut-être insisté trop longuement sur des corrections souvent bien hypothétiques. On a pu le constater, il ne s'agit là que de minuties, et que sont deux ou trois douzaines de remarques de cette sorte, au prix de la lecture et de l'interprétation irréprochable de plus de 800 textes ? Aussi bien ces rectifications n'enlèvent-elles rien à la valeur de ce beau travail. Grâce à son commerce assidu avec les antiquités chrétiennes de l'Egypte, à son souci de tout contrôler par lui-même, grâce à la longue patience et à la large érudition dont témoigne le magnifique volume dont vient de s'enrichir l'épigraphie chrétienne, M. L. laisse peu de besogne à la critique. Il faut l'en féliciter et souhaiter que l'archéologie militante lui laisse le loisir de poursuivre l'étude des antiquités chrétiennes de l'Egypte : il y a là un champ encore insuffisamment défriché et qui appelle un travailleur doué précisément des qualités qui feront le mérite durable du *Recueil des inscriptions grecques-chrétiennes de l'Egypte.*

10 Janvier 1909. L. JALABERT, S. J.

HENRI FRANCOTTE.— **La Polis grecque.** Recherches sur la formation et l'organisation des cités, des ligues et des confédérations dans la Grèce ancienne. (*Studien zur Geschichte u. Kultur des Altertums,* herausg. von Dr. E. Drerup, Dr. H. Grimme u. Dr. J. P. Kirsch. I Band, 3/4 Heft). Paderborn, F. Schöningh, 1907. 8°, VIII-252 pp.

Le fait seul que les quatre mémoires que M. Fr. a réunis dans ce volume aient trouvé accueil dans la série de savantes études dirigée par le Dr. Drerup de Munich et ses deux collègues de Fribourg (Suisse), est déjà une recommandation flatteuse. Mais c'est surtout par elles-mêmes que se recommandent ces érudites dissertations, dont on admirera la solide documentation et la clarté toute française.

Le premier mémoire a pour titre : *l'Organisation de la Cité athénienne et la réforme de Clisthènes.* Quinze ans ont passé depuis le jour où M. Fr. présentait sa dissertation au concours, et l'on aurait peine à reconnaître dans l'étude que nous relisons, la brochure que l'Académie royale de Belgique couronnait en 1892. Peu indulgent à ses premiers essais, M. Fr. a repris de fond en comble son travail, et l'on peut dire que c'est de l'inédit qu'il nous apporte.

La réforme de Clisthènes ouvrit pour Athènes une ère nouvelle : c'est au sens strict du mot un « tournant » de son histoire. Cependant, plus on la considère et plus on se persuade qu'elle ne fut ni une révolution ni un coup d'état démocratique ; mais, bien au contraire, qu'elle marque le terme d'une évolution longuement préparée dans les âges antérieurs. Le rôle de Clisthènes fut de hâter, de brusquer même la réalisation de cet obscur travail. On ne peut donc étudier l'œuvre du rival d'Isagoras sans rechercher préalablement dans les institutions des âges précédents le lent cheminement des idées dont il favorisa l'aboutissement. C'est sur ce point obscur entre tous que les récents historiens d'Athènes se divisent ; de fait, les textes qui nous renseignent sur la plus ancienne histoire de la cité athénienne sont peu nombreux, peu clairs et, à première vue, difficilement conciliables.

Contre Aristote, mais avec Thucydide, M. Fr. admet pour le premier groupement

des états de l'Attique un synœcisme, très différent de celui de Sparte, entre états et non entre quatre tribus. La cité est composée de cadres propres à la noblesse, aux eupatrides. Ceux-ci toutefois ne sont pas toute la cité : ils ne forment qu'une élite, mais élite favorisée ; à côté d'eux, à un niveau inférieur, la foule des non-nobles, citoyens de droit politique incomplet, membres passifs, d'abord exclus des cultes nationaux, puis peu à peu, par suite d'une lente poussée, arrivant à participer à la religion, aux charges et aux droits des nobles.

Cet exposé amène M. Fr. à étudier de plus près les cadres gentilices : tour à tour il passe en revue les genê, les phratries, les phylai ; les subdivisions locales et administratives de la phylè (trittyes et naucraries), qui est tout à la fois un principe de classification des genê et une circonscription territoriale. Mais tout de suite une question se pose : quelle fut l'origine de cette organisation gentilice à trois étages ? Le problème est difficile et a été résolu de vingt façons différentes ; M. Fr. évolue avec dextérité entre les solutions divergentes, d'un mot note le faible de chaque réponse. Pour lui, — et il faut avouer que son système offre la plus grande somme de vraisemblances, — le genos est évidemment le groupement le plus ancien, en dépit du caractère factice que lui donne Aristote : 360 genê comprenant chacun 30 ἄνδρες ou adultes (à entendre plutôt de 30 lots de terre) ; — la famille, en se ramifiant, produit la phratrie ; mais les phratries bien équilibrées qui entrent dans le synœcisme ont été visiblement remaniées et sont en bonne partie l'œuvre du législateur ; — quant à la phylè, plutôt d'origine athénienne qu'ionienne, c'est encore une division très ancienne, antérieure à la fixation sur le sol, que les Athéniens ont apportée avec eux en Attique, mais qui a reçu du législateur un caractère géographique.

Ainsi, telle était l'organisation de la cité : le territoire divisé en 4 phylai, 12 trittyes, 48 naucraries; d'autre part, la population répartie en 4 phylai, 12 phratries, 360 genê ; d'un côté, le principe gentilice, de l'autre, le principe territorial, mais rapprochés et soudés dans une unité tournée tout à l'avantage du premier. La réforme de Clisthènes consistera à inverser cet ordre et à faire passer au premier plan le principe territorial ; en descendant, le principe gentilice perdra de son importance première, et c'est en quoi consiste le côté démocratique de la réforme.

Cylon, Damasias, Pisistrate : trois noms qui rappellent trois moments du retour offensif de l'aristocratie, tendant à faire prévaloir d'anciens droits exclusifs, que l'admission des non-nobles dans la cité avait périmés. Aussi, briser le pouvoir de l'aristocratie, tel est le but de Clisthènes. Ce pouvoir provenait des relations religieuses et politiques que l'organisation gentilice établissait entre eupatrides et non-eupatrides, des rapports de voisinage et de l'exclusivisme, en vertu duquel des milliers de citoyens, de droits contestables, μὴ καθαροί, νόθοι, étaient éliminés de la cité. Clisthènes sut trouver le moyen de réformer sans détruire. Il supprime les groupements locaux, phylai et naucraries. Pour les remplacer, il divise Athènes et l'Attique en dèmes (communes) ; l'Attique comprenant trois régions (Athènes et sa banlieue, la Paralia, la Mésogie) de population équivalente, il répartit les dèmes de chacune d'elles en 10 trittyes (cantons), soit 30 trittyes pour l'Attique entière ; chacune des 10 phylai créées par lui comprend 3 trittyes, une de chaque région. La conséquence de cette

organisation pour le droit de cité fut la suivante : sont citoyens tous les démotes, nés de parents athéniens et inscrits, à 18 ans, sur le ληξιαρχικὸν γραμματεῖον. De l'organisation ancienne, cependant, subsistent encore les phratries, les genê et les thiases : chaque citoyen est inscrit dans une phratrie et un genos (ou un thiase) ; quant aux 4 phylai de l'ancien régime, elles semblent ne plus se survivre que dans leurs cultes.

Mais l'action de Clisthènes ne se serait-elle pas exercée sur ce point encore, et n'aurait-il pas laissé subsister les organes anciens qu'après les avoir dûment modifiés? Les avis sont partagés. Suivant Buermann, Clisthènes aurait fait de chacun des genê nobles le centre d'une nouvelle phratrie et créé ainsi, au lieu de 12, 360 phratries ; son action, du reste, ne se serait pas limitée à une simple multiplication, mais aurait atteint plus profondément la composition même de la phratrie. Hypothèse injustifiable que tout cela, répond M. Fr. Il est certain que, par sa réforme, Clisthènes favorisa, si toutefois il ne l'opéra pas directement, la multiplication des phratères ; mais il laissa les phratries intactes pour ceux qui y appartenaient et se contenta de les ouvrir par la naturalisation à ceux qui n'en étaient pas membres; il est également faux (contre Schöll et Buermann) que Clisthènes ait établi une relation locale entre phratries et dèmes : ces deux organismes sont indépendants l'un de l'autre. La conséquence de ce dualisme est que chaque citoyen est inscrit dans une phratrie et dans un dème. A quoi sert cette double inscription ? L'inscription dans le dème introduit dans la communauté politique ; l'inscription dans la phratrie, comme un baptême, ouvre la communauté religieuse (Töppfer) ; — la liste de la phratrie atteste la filiation et confère les droits privés; la liste du dème certifie la nationalité et les droits politiques afférents (Schöll) ; — l'inscription à la phratrie donne le droit de famille ; l'inscription au dème, le droit de cité (Philippi). Ces trois systèmes reposent sur de faux supposés. Avec une clarté qui ne laisse rien à désirer et une compétence de juriste qui lui permet de se mouvoir avec aisance dans les problèmes les plus complexes, M. Fr. établit qu'il est absolument faux de comparer les registres athéniens avec notre état civil : à Athènes, ce qui crée le droit, c'est la naissance ; la condition de l'exercice de ce droit, ce n'est point l'acte instrumentaire, l'inscription matérielle, qui n'a aucune force probante et n'est jamais produit ; mais c'est l'acte juridique, c'est à dire le fait de l'appartenance au dème ou à la phratrie, qui se ramène à ceci : un tel a présenté son fils et le dème ou la phratrie l'ont accepté. Voici maintenant la difficulté : l'exercice des droits est subordonné à une double inscription, à la phratrie et au dème, comment expliquer ce fait ? Avant 18 ans, l'Athénien n'est inscrit que dans la phratrie : a-t-il à exercer certains droits, p. ex. à recueillir une succession, son droit à la succession résulte de sa qualité de citoyen ; mais l'exercice de ce droit est conditionné par l'inscription dans une phratrie. A partir de 18 ans, l'Athénien appartient de plus à un dème ; pour exercer un droit quelconque, privé ou public, il aura à établir qu'il est phratère et démote. S'ensuit-il que chaque inscription est la condition de l'exercice de droits différents ? Non, puisque pour les droits politiques le citoyen doit faire partie d'une phratrie aussi bien que d'un dème (et ainsi s'évanouissent les distinctions de Schöll et Philippi) ; les deux inscriptions sont la condition de l'exercice de tous les droits. Comment expliquer ce dualisme dont on ne saisit plus l'utilité, puisque pour le

majeur, p. ex. pour le naturalisé âgé de plus de 18 ans, l'affiliation à la phratrie ne confère rien qu'il ne puisse tenir de l'inscription au dème ? Il est très simple et probablement très vrai de constater que Clisthènes n'a pas voulu abroger l'inscription dans la phratrie, dont le caractère religieux et traditionnel méritait le respect, et qu'il s'est contenté d'y ajouter l'inscription au dème qui donnait à son droit de cité une base laïque. « Sa réforme offre le spectacle curieux d'institutions juxtaposées ; l'édifice politique garde toutes les parties anciennes qui ne sont pas incompatibles avec les tendances auxquelles le réformateur a voulu donner une satisfaction ; il présente un ensemble qui pèche du côté de la symétrie et de la régularité, mais qui continue à parler aux générations qui se succèdent, des temps anciens. Clisthènes n'est pas un révolutionnaire, mais un réformateur, un esprit hardi, ouvert au progrès et en même temps un esprit respectueux de la tradition » (p. 81).

Tout n'est point neuf dans cette théorie ; tout y est-il, du moins, certain ? L'affirmer, ce serait croire définitivement tranchés des problèmes dont on ne saurait présentement donner que des solutions approximatives. Cependant, ce que l'on peut dire à l'honneur de M. Fr., c'est qu'il a su donner à l'exposé de sa théorie une remarquable clarté, qu'il discute sérieusement le fond des hypothèses adverses, que sa solution tient exactement compte des faits et des textes et ne les plie pas bon gré mal gré à un système préconçu. A ce titre, le travail du savant professeur de Liège se recommande à l'attention des philologues et des historiens.

L'analyse détaillée de ce premier mémoire me dispensera d'insister sur les trois autres dissertations qui complètent le volume. La *Formation des villes, des états, des confédérations et des ligues dans la Grèce ancienne* (1) est un problème qui a attiré l'attention de tous les historiens de la Grèce. Après Vischer, Kuhn, Feldmann, Szanto, Busolt, Beloch et Meyer, — pour ne citer que quelques noms, — M. Fr. reprend la question par la base. Tour à tour il étudie le synœcisme, la sympolitie, la ligue et le périœcisme ; cette enquête consciencieuse l'amène à une conclusion qui n'avait pas échappé à Szanto, c'est à savoir que, sous la variété infinie de l'organisation politique des Grecs, on peut entrevoir un fait capital : « il n'y a pas seulement un droit public athénien, spartiate, béotien ; il y a un droit public grec ». Après cette esquisse générale, M. Fr. a ébauché deux chapitres du « livre à faire » en décrivant *l'organisation des cités à Rhodes et en Carie*, et en reprenant — après combien d'autres ! — l'étude du *Conseil et de l'assemblée générale chez les Achéens*.

Combien faudra-t-il de générations d'érudits et d'historiens pour amener ainsi à pied d'œuvre tous les matériaux qui permettront de réaliser un jour la grande synthèse qu' entrevoit M. Fr. ? On ne saurait le dire; mais l'heure est déjà aux essais,

(1) Au dernier moment (pp. 251-252), M. Fr. a pu utiliser le papyrus d'Oxyrhynchus qui contient l'exposé systématique de la constitution fédérale béotienne ; M. Glotz vient de consacrer une courte étude à ce document capital (*Bull. de corr. hellén.*, XXXII (1908), pp. 271-278).

et il serait à souhaiter que le savant maître consacre à cette œuvre le talent dont font preuve les solides et brillants essais qu'il nous soumet.

26 Février 1909. L. JALABERT, S. J.

A Companion to greek Studies, edited by LEONARD WHIBLEY, 2d edition. Cambridge, at the University Press, 1906. XXX-672 pp. 8° avec 141 ill. et 5 cartes.

On trouvera dans ce livre à peu près tous les renseignements nécessaires pour lire les classiques grecs. Ces indications, garanties par l'autorité des maîtres en philologie qui ont pris part à sa rédaction, sont exposées avec clarté, bien groupées et faciles à découvrir : outre la table méthodique, un triple index alphabétique contient les noms de personnes, de divinités, de peuples et de localités, ceux des humanistes et philologues modernes, enfin les mots et les phrases grecs.

Parmi les heureuses innovations, signalons les chapitres sur la géographie, la flore et la faune, et surtout la table chronologique (de l'histoire politique, littéraire et artistique, de 776 à 146 av. J.-C.). Le développement donné aux questions de la guerre et de la marine est également louable.

La juste proportion des diverses matières, et, dans chaque matière, des questions traitées, est heureusement atteinte dans le « Companion ». Il semble cependant que les auteurs ne se soient pas tous limités au même terme chronologique. L'art alexandrin, par exemple, et celui des coroplastes sont traités très sommairement et sans illustration caractéristique ; la table chronologique s'arrête en 146 av. J.-C. Par contre, la littérature s'étend jusqu'à Julien, la philosophie jusqu'à Plotin, sans que d'ailleurs aucune place soit faite aux Pères, les antagonistes des derniers philosophes. — N'y a-t-il pas aussi inconséquence, alors qu'on indique les transformations de la constitution athénienne à l'époque romaine (le λογιστής envoyé par l'empereur est mentionné, n° 366, p. 352), à oublier de nouveaux magistrats de la πόλις asiatique ou syrienne, tels que les dékaprotes (n° 357, p. 352)?

Malgré quelques *desiderata* (1), le Companion » est un guide sûr, intéressant, qui épargnera aux étudiants temps et patience.

R. M.

L. HAHN. — *Rom und Romanismus im griechisch-roemischen Osten, mit besonderer Berücksichtigung der Sprache, bis auf die Zeit Hadrians*. 8°. Leipzig, Dieterich, 1906.

—— *Romanismus und Hellenismus bis auf die Zeit Justinians*. 8°. Leipzig, Dieterich, 1907 (tirage à part du *Philologus*, 1907).

L'influence de l'hellénisme dans tout l'empire romain est si notoire et si universellement reconnue, qu'elle a pu faire oublier l'influence de Rome sur le monde orien-

(1) Il est inutile et inexact de comparer les guérisons d'Asklépios aux miracles de Lourdes (n° 348, p. 343). — Un tableau des différentes formes de vases serait utile, au même titre qu'un schéma de la colonne ionique ou du chitôn dorien.

tal. A part un travail de Lafoscade (*Influence du latin sur le grec*) publié en 1892 dans les *Etudes de philologie néo-grecque*, le sujet était à peu près neuf. M. L. Hahn a bien fait de combler cette lacune, avec une compétence, une érudition et un soin consciencieux dont tous ceux que ces questions intéressent lui sauront gré. La marche suivie par l'auteur est méthodique et naturelle. Il divise la période étudiée par lui en cinq époques : I. Temps italiques ; II. de Pyrrhus à Polybe ; III. de la destruction de Corinthe à la bataille d'Actium ; IV. l'époque d'Auguste ; V. les premiers Césars, de Tibère à Trajan inclusivement. Chaque division a des subdivisions multiples selon les pays, les institutions et les documents. Cette marche expose à des répétitions ; mais elle est pratique et commode pour le lecteur.

Comme il fallait s'y attendre, les emprunts faits aux Latins par les Grecs, jusqu'au règne d'Adrien, ne sont pas très nombreux. La liste donnée par M. Hahn, à la fin de son ouvrage, pourrait laisser une fausse impression. Quand un auteur grec cite un vocable latin avec la formule suivante ou toute autre analogue : τὰ περιδέραια ἃ βούλλας καλοῦσιν (p. 249), il le rapporte comme un terme étranger, qui n'a point passé dans la langue ; ce n'est pas un emprunt. A cette classe appartiennent αὔσπικες, κώνσουλες, λίβερτοι et beaucoup d'autres, dont la présence dans un écrivain grec n'a pas grande signification.

M. Hahn est très complet dans ses statistiques où nous n'avons pas relevé d'omission. Nous serions au contraire moins libéral que lui dans l'admission des mots d'origine latine. Que λίτρα et νοῦμμος soient les termes latins *libra* et *nummus* empruntés, antérieurement à Aristote, par les Grecs de Sicile aux vieilles populations d'Italie, c'est possible, quoique l'inverse puisse être vrai et soit soutenu par les grammairiens romains, d'accord en cela avec beaucoup de philologues modernes. Mais nous ne croyons pas que τήβεννα ou τήβεννος, employé pour rendre *toga, trabea* et même *paludamentum*, soit latin d'origine ; et nous ne croyons pas davantage que θρίαμβος et ses dérivés (θριαμβεύειν et θριαμβικός) soient la transcription grecque de *triumphus*.

La dissertation *Romanismus und Hellenismus*, publiée dans le *Philologus*, est un coup d'œil d'ensemble très intéressant sur les infiltrations du latin dans les pays de langue grecque, jusqu'à Justinien.

F. P.

L. Fonck, s. j. — *Wissenschaftliches Arbeiten.* Beiträge zur Methodik des akademischen Studiums. (Veröffentlichungen des biblisch-patristischen Seminars zu Innsbruck). Innsbruck, F. Rauch, 1908.

Unter Veröffentlichungen eines Seminars stellt man sich gewöhnlich eine wissenschaftliche Arbeit aus dem besondern Gebiet vor, für welches das Seminar eingerichtet ist. Tritt man mit diesem Gedanken an das vorliegende Buch heran, so wird man enttäuscht sein ; denn es behandelt nicht eine Frage der Bibel oder der Patristik, auch nicht ausschliesslich oder selbst hauptsächlich die einem biblisch - patristischen Seminar eigentümliche Arbeitsweise, sondern befasst sich mit einem ganz allgemeinen

Gegenstand : dem wissenschaftlichen Arbeiten überhaupt, ja geht vielfach selbst auf Fragen ein, die ausserhalb des Gebietes der Wissenschaft liegen und rein praktischer Natur sind. Der Grund dafür ist in der Entstehungsweise und dem Zweck des Buches zu suchen : es ist aus den Uebungen des Seminars, in denen auch die allgemein methodologischen Fragen zu behandeln sind, hervorgegangen und will auch für alle bei einer wissenschaftlichen Arbeit in Betracht kommenden praktischen Fragen nach Möglichkeit guten Rat erteilen. — Das Werk zerfällt in zwei Teile : Der erste behandelt *Die Schule des wissenschaftlichen Arbeitens* d. h. das heutige Seminar an den Universitäten Deutschlands und Oesterreichs nach Entwicklung, Zweck, Einrichtung und Tätigkeit ; der zweite *Die Methode des wissenschaftlichen Arbeitens*. Dieser Teil gliedert sich in fünf Abschnitte : *Die Wahl des Themas, Das Sammeln des Stoffes, Das Verarbeiten des Stoffes, Die Darstellung, Die Veroeffentlichung*. Jeder Abschnitt ist wieder in Kapitel und Nummern eingeteilt, sodass sich der ganze reiche Stoff in angenehm berührender Anordnung darbietet. Klarheit ist überhaupt eine bemerkenswerte Eigenschaft dieser Schrift. Da nun auch sonst die ganze Darstellung sehr gefällig ist, wird die Lesung ein wahrer Genuss. Allen Jüngern der Wissenschaft, vorzüglich aber den Anfängern wird das Buch ein sehr brauchbares Hilfsmittel sein ; insbesondere wird es auch den Leitern wissenschaftlicher Seminarien gute Dienste leisten und ihnen viel Zeit und Mühe ersparen.

HERMANN WIESMANN, S. J.

L. CAETANI, Principe di TEANO. — *Annali dell'Islâm*. Vol. II. Dall' anno 7 al 12 H. con 3 carte geogr., 2 piante, parecchi illustr., etc. Tom. II. In- 4°. Milano, U. Hoepli, 1907.

Ampleur extraordinaire du plan, *maëstria* de l'exécution, qualité de l'auteur,— membre d'une des plus anciennes familles de l'Europe, — rien de banal dans l'ouvrage que nous présentons. Des *Annali* deux énormes volumes ont paru : le second compte 1567 pp. et se termine avec la 12e année de l' H. Des dimensions aussi colossales ont obligé de le diviser en deux tomes. Nous n'avons à nous occuper que du dernier (p. 723 à 1567) Il est orné de riches illustrations, de trois cartes géographiques et de la table des matières (pp. 1241-1567) contenues dans les trois premiers tomes. Cette table formerait un volume : on pourra y constater la variété des questions abordées, ce que ne saurait faire notre rapide recension.

La méthode de l'auteur consiste dans l'examen scrupuleux des sources, la révision impitoyable des *isnâd*, pour arriver à classer l'énorme masse des *riwâyât* d'après les écoles et les tendances. A ce procédé le prince C. doit ses plus brillantes découvertes. Ce chercheur sagace sait utiliser jusqu'aux romans historiques, les *Fotoûḥ*, compilés vers le temps des Croisades. Nous les aurions rejetés en bloc. Mais « dans ces épopées en prose, composées *ad majorem Islami et Arabum gloriam* » (p. 1149), il y a chance de retrouver des indications topographiques, chronologiques et autres données, indépendantes de l'inspiration tendancieuse à laquelle ces recueils doivent leur origine.

L'auteur s'est empressé de les recueillir : ainsi Virgile découvrait des perles dans le fumier d'Ennius.

Il ne peut être question d'analyser ce volume des *Annali*. Signalons seulement les parties plus magistralement traitées. La première c'est la *ridda*, ou la révolte de l'Arabie après la mort de Mahomet. Jusqu'ici cette matière ingrate, si l'on en excepte certaines idées directrices, développées par Wellhausen, avait été négligée ou abordée de travers par les orientalistes. C. l'a complètement renouvelée. Après sa démonstration, poursuivie jusque dans les détails, la *ridda* ne pourra plus être présentée comme une apostasie, comme une guerre religieuse. Du côté des tribus c'est le soulèvement contre l'hégémonie de Médine, du côté de celle-ci la répression par le fer et le feu d'un mouvement exclusivement politique. Dans ce cadre réel, les personnalités d'agitateurs comme Mosailima et Sagâḥ reprennent leurs traits, défigurés par la tradition musulmane. Les guerres civiles du Yémen ont été soigneusement séparées de la *ridda* proprement dite. Cette critique pénétrante enlève à plus d'un Ṣaḥâbî son auréole islamite. A la suite de C., nous pouvons dresser le bilan des résultats obtenus par la prédication de Mahomet, établir comme la carte religieuse de l'Arabie au début de la *ridda*. Si les tribus véritablement islamisées n'y occupent qu'une place fort restreinte, il faut s'en prendre aux événements (pp. 805-812, 827). Plus que les arguments d'Aboû'l Qâsim, le mouvement des *fotoûḥ* devait islamiser les Arabes.

D'une portée plus mondiale, mais non moins embrouillée que la *ridda* se présente la période des conquêtes. Ici C. comptait de nombreux prédécesseurs. Tout en tenant compte de leurs travaux, il faut le féliciter d'avoir su garder son indépendance d'esprit, pour aboutir à des conclusions d'une saisissante nouveauté. Le phénomène de l'expansion arabe lui apparaît « comme le résultat fatal d'un processus, pour ainsi parler, plus cosmique qu' humain » (p. 856), comme la suite de l'évolution séculaire du climat, de l'ensablement et de l'appauvrissement progressifs de la Péninsule (p. 835 etc.) En soi l'idée n'est pas nouvelle ; mais je ne me souviens pas de l'avoir vu développer ailleurs avec autant d'ampleur et d'originalité. Cette théorie introduit une grande unité dans l'histoire de cette étrange contrée, que l'auteur continue à considérer comme la patrie primitive et le « réservoir » des peuples sémitiques. On ne manquera pas d'en faire une objection à l'adresse du système. N'y faudrait-il pas chercher l'explication des formes insolites de la *qaṣîda*, du caractère si complexe du Bédouin, où de grandes aspirations se heurtent à l'individualisme le plus éhonté ?

Après avoir suivi C., on ne peut plus contester que le mouvement des conquêtes fut spontané (p. 1104), que l'enthousiasme religieux, — contrairement à la théorie encore en vigueur,— y eut une part minime (p. 1081). « La faim chassa les Arabes de leur patrie » ; ainsi dit, quelque part, un poète chrétien contemporain. De là, la présence de tribus non-musulmanes dans les rangs des envahisseurs (1126). Nous étions encore moins préparés à constater la supériorité numérique des Arabes sur leurs adversaires ; les chiffres des effectifs mis en présence, sont d'ailleurs à réformer (pp. 1084-88). Dans les premières rencontres, ils disposèrent de leur cavalerie, avantage dont les Byzantins furent privés. Les autorités de la Palestine ne paraissent pas d'abord avoir pris leurs ennemis au sérieux ; ils leur opposèrent des troupes, recrutées

au hasard, jusqu'à des Juifs et des Samaritains (p. 1145). Le massacre de ces derniers ne prouve pas que les conquérants aient alors pénétré jusqu'à Naplouse.

Nous hésitons à partager l'opinion du prince C. sur le courage de l'Arabe. L'idéal du nomade, différent du nôtre, ignore le courage désintéressé, anonyme. Mais nous admettons volontiers que, dans l'ensemble, le combattant arabe était supérieur aux héritiers dégénérés des légionnaires romains. C. a bien fait de développer ce parallèle : il explique les succès foudroyants des armes arabes. Le mécontentement des tribus de Syrie, privées de leur solde par l'avarice byzantine, aide également à les comprendre. Mahomet paraît déjà avoir intrigué avec ces frères syriens ; rien de plus vraisemblable que l'invitation, envoyée par eux à Médine, pour envahir la Syro-Palestine.

C. fait bon marché de certaines assertions de la tradition musulmane. Celle-ci aime à se représenter la conquête, comme réglée jusque dans les moindres détails par Aboû Bakr, assignant un district à chaque général, prévoyant le cas où ils auraient à combiner leurs mouvements. En réalité, les bandes quittent le Ḥiġâz, non pour conquérir, mais pour razzier ; chaque capitaine demeura abandonné à son inspiration particulière (pp. 1339-41, 1169, 1175-76). Un grand point, c'est d'avoir établi que, du vivant d'Aboû Bakr, Aboû ʿObaida ne parut pas en Syrie. Ces conclusions, ignorées jusqu'ici, ou seulement pressenties, introduisent dans toute cette discussion la clarté et la logique. Pour expliquer le succès des Arabes, il était à propos, comme l'a fait C., d'insister sur la faiblesse et la décomposition de l'empire byzantin, sur la désaffection des populations syriennes, révoltées par les vexations du pouvoir. Celui-ci, tour à tour orthodoxe, monophysite ou monothélite, s'est cru autorisé à peser sur les convictions religieuses de ses sujets. Cette pression n'est pas douteuse, non moins certaine l'exagération des chroniqueurs jacobites, comme Michel le Syrien et Barhebræus. L'auteur des *Annali* ne s'en est pas toujours suffisamment défié.

Dans toute cette période, l'épisode le plus fantastique est assurément le voyage de Ḫâlid ibn al-Walîd. Voici comment cet exploit a été présenté par la *Vulgate* musulmane. Menacés par les Grecs, les capitaines médinois demandent secours à Aboû Bakr. Le calife écrit à Ḫâlid de rallier l'armée de Syrie. En cinq jours, l'*épée de Dieu* traverse avec son escorte le terrible désert de Samâwa. On se demande comment la trame passablement enfantine de ce récit a pu être si longtemps acceptée par les orientalistes (pp. 1148, 1200, 1207, 1213, 1217) ? Au lieu d'envoyer directement des renforts à ses lieutenants syriens opérant sur la frontière du Ḥiġâz, pourquoi A. Bakr s'avise-t-il d'aller en chercher dans la Perse lointaine ? C'était perdre un temps précieux. Ḫâlid ne disposait que d'un effectif peu considérable. Comment 500 à 800 cavaliers ont-ils réussi à passer un désert, où de petites caravanes s'exposent à mourir de soif ? L'expédient des chameaux égorgés ne peut plus être pris au sérieux (1). De quelle importance pouvait être pour l'issue de la campagne syrienne la présence de la faible colonne de Ḫâlid ? Comment, avant et après sa traversée du désert, un hom-

(1) Comp. pourtant, pour l'expédition de Taboûk sous Mahomet, l'assertion de Ṭabarî, *Tafsîr*, IX, 35, 5 : جعلوا ينحرون ابلهم ويعصرون اكراشها ويشربون ماءه .

me aussi pressé s'est-il amusé à assiéger des villes, placées en dehors de son itinéraire (pp. 1202, 1204-05, 1218) ?

Il fallait trouver mieux. L'examen de la la chronologie (pp. 1193, 1214-15, 1220) a appris à C. que l'ordre intimé à Ḫâlid coïncida, ou peu s'en faut, avec le départ des effectifs médinois pour la Syrie. A ce moment, il ne pouvait encore être question de renforts. Sans se hâter, Ḫâlid a executé les volontés du calife, ou plutôt il les a combinées avec son premier plan de campagne (p. 1193), avec les opérations militaires, commencées par lui dans l'Iraq. La folle pensée ne lui est pas venue de couper à travers le désert ; il a remonté la bassin de l'Euphrate, s'arrêtant pour mettre à contribution les districts sans défense. Arrivé vers le Nord-Est de Tadmor, obliquant brusquement, il est entré par la Palmyrène en Syrie, cinq ou six mois après son départ de Ḥîra. Voilà, dans ses grandes lignes, le système de C. Malgré sa hardiesse, il demeure le plus conservateur de ceux exposés jusqu'ici. Seul il permet de retenir comme historiques des faits d'armes, qui, faute de temps, ne peuvent trouver place dans les combinaisons précédentes.

Peu d'observations particulières à ajouter, l'auteur m'ayant fait le grand honneur d'insérer aux *Addenda* nombre de remarques, recueillies en lisant les bonnes feuilles de ce remarquable travail, qui révolutionne l'histoire de l'islam primitif.

P. 1147, n. 1. Rabbath *Moab* doit être une faute d'impression pour Rabbath *Ammon*. Les B. ʿAmila n'habitaient pas près de Damas (p. 853, n. 1.) mais dans la Galilée et dans le S. du Liban, où le pays garde encore leur nom. P. 1116 . غزا peut également s'interpréter d'une conquête véritable; comparez le terme مغازي = conquêtes. Il n'en demeure pas moins vrai qu'en envahissant la Syrie, les Arabes n'ont songé qu'à razzier. P. 842, n. 1. Des bas-reliefs assyriens je n'oserais tirer la conclusion que les anciens Arabes étaient sommairement habillés. Au musée du Caire, les colosses des Pharaons ont pour tout vêtement un pagne ! P. 1098. A notre avis la poésie arabe n'a qu'une importance historique et linguistique. Tout comme le Qoran, son extrême pauvreté d'idées ne lui permet pas d'affronter la traduction.

Il nous reste à souhaiter la prompte continuation de cette entreprise monumentale, laquelle fera époque dans les études islamiques. Elle proclame bien haut la valeur et le désintéressement scientifiques du prince Caetani.

Henri Lammens, s. j.

Karl Vollers.— *Volkssprache und Schriftsprache im alten Arabien*. Strassburg, K. J. Trübner, 1906. VIII-227 pp.

Voici, croyons-nous, un des livres les plus originaux, écrits en ces derniers temps sur le Qoran. Si le titre ne mentionne pas le *Kitâb Allah* , c'est que sa portée dépasse le domaine de l'exégèse qoranique. Le volume, de modeste apparence, ne peut donner une idée de ce qu'il a coûté de recherches dans les lexicographes et les commentateurs. L'auteur a pourtant évité tout étalage inutile d'érudition. Son texte est serré, à notre avis, trop serré même, pour ceux du moins qui ne sont pas philologues de profession,

ni initiés aux arcanes du *Tafsîr*. Ajoutez le morcellement de l'argumentation, les multiples subdivisions, les incessants renvois pour complément d'information. Méthode très commode pour l'étude comparée, mais rendant pénible la lecture de ces pages, encombrées de notes et de références en plein texte. Aussi n'est-il pas toujours aisé de suivre les déductions de l'auteur.

Le Qoran a servi d'occasion pour la réunion de ces remarques, d'intérêt avant tout grammatical et philologique. Mais la matière n'a pas tardé à déborder le cadre primitif. Il en est sorti un véritable manuel de l'ancienne langue, parlée par les contemporains du Prophète, ou, comme s'exprime l'auteur, « die um 600 n. Chr. in Arabien herrschende Volkssprache » (p. 184). Amené à comparer cette *Volkssprache* avec la langue littéraire, *Schriftsprache*, des poésies préislamites, l'auteur a intitulé son étude: *Volkssprache und Schriftsprache im alten Arabien.*

Le Prof. V. prend comme point de départ, l'opposition entre l'Occident et l'Orient de l'Arabie, ou, comme on dit encore, entre Qoraiś et Tamîm, entre le Ḥiǵâz et le Naǵd (1). Cette opposition a dû frapper tous ceux qui ont eu à s'occuper de l'ancienne littérature arabe, qu'il s'agisse des monuments historiques ou simplement littéraires. J'en ai relevé des traces dans mes *Études sur le règne de Moʿâwia* (2). Notre grand islamisant, le prince Caetani, a été amené à la même constatation, toujours sur le terrain historique. Elle aboutit à la rivalité entre Médine et Koûfa, entre le Ḥiǵâz et l'Iraq. La littérature du ḥadîṯ l'atteste fréquemment : راس الكُفر نحو المشرق ; l'Orient est la terre des révolutions, de là partira l'Antechrist. Elle signale la dureté, le manque de civilisation de ses habitants اعراقيّ جافي . A ces invectives, l'Iraq riposte en stigmatisant la légèreté des Médinois, leur penchant pour la musique (3). Cette opposition, si éloquente dans l'explosion de ses rancunes, ne peut trouver son unique explication dans le ressentiment de Médine, dépossédée sous ʿAlî par Koûfa de son rang de capitale du califat islamique. Car cet antagonisme ne se manifeste pas avec la même acuité — surtout dans les plus anciens ḥadîṯ, (4) plutôt bienveillants — contre la Syrie, celle-ci conquise et colonisée par des Arabes occidentaux, tandis que les deux métropoles de l'Iraq, المشرقان (Farazdaq, *Dîvan*, 52, 7) le furent par des *mohâǵir* orientaux, ayant transporté dans l'Iraq leurs particularités dialectales et les formes grammaticales, mises en honneur par la poésie du Naǵd.

Les différences philologiques de ces deux moitiés de l'Arabie, on les trouve signalées incidemment dans les recueils lexicographiques et exégétiques, dans l'orthoépie du Qoran, dans les recueils de *nawâdir*, dans d'innombrables anthologies, mais nulle

(1) Comp. Ṭabarî, *Tafsîr*, I, 328-29.

(2) pp. 276-77, 278, 279, 282, 416; Moslim, *Ṣaḥîḥ*, I, 30,389; Qasṭalânî, I, 120, ḥadîṯ contre l'Iraq ; l'*isnâd* est exclusivement médinois : Ibn Ḥaǵar, فتح الباري ; dans la *Moqaddama*, 443, 1 : انحراف اهل المدينة على اهل العراق.

(3) Cf. Moslim, *Ṣaḥîḥ*, 30, 389 ; Ibn Ḥanbal, *Mosnad*, I, 68, 73 ; II, 18, 23 ; notre *Moʿâwia*, loc. sup. cit.

(4) Par ex. dans le *Mosnad* d'Ibn Ḥanbal.

part une idée systématique, une vue d'ensemble, pour donner à ces remarques détachées leur signification véritable. Le livre du Pr. V. vient heureusement combler cette lacune, tout en s'occupant spécialement des variantes qoraniques, transmises jusqu'à nous. A ses yeux, la langue du Qoran représenterait l'idiome parlé au Ḥiĝâz, au temps de Mahomet ou immédiatement après lui, au 7e siècle de notre ère ; non pas pourtant la recension officielle, conservée par nos Qorans actuels, mais celle qu'on pourrait partiellement rétablir en utilisant les variantes, mentionnées par des *qorrâ'* anciens, variantes inofficielles et parfois repoussées. « Tout ce qui distingue la langue du Prophète de la prose ordinaire, c'était la rime finale des membres de phrase. Sur la valeur oratoire de cet ornement, un esprit indépendant sait à quoi s'en tenir. A l'exception donc de la rime, nous avons le droit de reconnaître dans le texte original du Prophète, la langue de la bonne société à Médine et à la Mecque » (p. 81).

A une condition pourtant ! Mahomet tenait certainement à ses bouts-rimés. Mais il a voulu aussi avoir un dictionnaire, une *copia verborum* bien à lui. La grammaire lui fut commune avec ses contemporains. Cette dernière constatation suffit à la thèse de V. Le Prophète n'a pas su résister à la tentation d'employer des mots à effet, des expressions recherchées, souvent peu naturelles. Ainsi *Qor.*, IV, 147 au lieu du terme, connu de tous الدعاء , l'imprécation, il emploie la froide périphrase الجهر بالسوء من القول ; elle embarrasse Ṭabarî et les anciens exégètes, cités par lui (*Tafsîr*, VI, p. 2). Dans la même sourate (et passim dans le Qoran) il affecte de dire لا تؤمنون إلّا قليلا (1), quand il s'agit de l'infidélité complète (cf. Tabarî, *Tafsîr* VI, p. 7). Or cette réserve faite — et elle n'entame en rien la thèse du Pr. V., d'ordre purement philologique — dans la recension officielle du Qoran nous ne reconnaissons plus les particularités orthographiques et grammaticales, propres au dialecte du Ḥiĝâz : la disparition du hamza, celle du *tanwîn*, des voyelles finales, de l'*idĝâm* (2).

Prenons l'exemple, cité par V. واشتعلَ الرأسُ شيبًا (*Qorân*, XIX, 3). Des variantes prononcent *waśta'arrâs śaibâ* ou encore *waśta'arrâśśaibâ*. Pourquoi Mahomet aurait-il prononcé *ra'son* quand *râs* était seul connu de ses contribules ? Ainsi s'explique la leçon inofficielle *arrâśśaibâ*, avec assimilation du *sîn* au *śîn* suivant. L'absorption du lam final de اشتعلَ par l'article *al*, insinue également qu'il a dû supprimer la dernière voyelle de *waśta'ala*. *Qoran* LXXVI, 13 : nous lisons قواريرَ lorsque la rime exigerait قواريرا; *Qorân* III, 68: on a mis قائما en dépit de la rime. D'après V., le texte primitif aurait ici porté قائم , où il reconnaît un ancien participe, fréquent en hébreu, plus rare, mais point inconnu en arabe ; ex. طاع obéissant, جار voisin, métèque, خاف craintif, شاك raide (dans son armure), peut-être aussi le nom de l'ancien peuple عاد et عام année (p. 138). Théorie intéressante ! On pourra la contester, mais non pas que le texte ait

---

(1) Comp. *Qoran* LXXVI تمتعوا قليلا إنكم مجرمون = تعذبوا ; il s'agit des réprouvés : toujours l'horreur de l'expression simple !

(2) Comp. Ṭabarî, *Tafsîr* VI, 164 : à Médine pour *Qorân* V, 59 مَن يرتدّ, on lisait مَن يرتدِدْ ; la version officielle garde la lecture de l'Iraq.

été modifié aux endroits précités, à moins de prétendre que dans le saǵ' qoranique la rime n'avait aucune importance. *Qoran* II, 13 nous lisons الصواقم , forme tamîmite pour صواعق . De même, pour les substantifs à double genre, la version officielle donne la préférence au genre adopté par le *Maśriq* ; ainsi صراط , chemin, invariablement masc. tandis que l'Occident, fidèle à l'étymologie *strata*, préférait le féminin.

Toujours sous prétexte de correction grammaticale cette révision a troublé la rime de sourates entières, comme dans *Qoran* IV, XVII, XXXV, LXXIII (1). Dans la dernière sourate elle était formée par *l* ou mieux par *il* ; la révision orientale l'a fait disparaître. Comp. ce début : يا ايّها المزّمّل * قُم الليل إلّا قليلا (*Qoran* LXXIII, 1-2). La conclusion, tirée de ces prémisses par le Pr. V. c'est que, au 7e siècle de notre ère, « même pour la prose rimée et d'apparat, la finale accusative n'était plus de rigueur ; que le Prophète aux endroits cités prononça sans cette terminaison et que nous nous trouvons en présence d'une révision consciente et profonde, visant à une langue plus sévère » (p. 165). Comme cette révision se décide presque partout pour les formes orientales et celles, mises à la mode par la poésie du Naǵd, il faut reconnaître dans ce mouvement une origine orientale et l'influence de la poésie naǵdéenne.

Jusqu'ici on avait considéré la « 'arabiya » comme basée sur le Qoran et sur la poésie préislamite, où les bardes du Naǵd occupent la place d'honneur. Les études de V. obligent maintenant à modifier ce point de vue. A moins de jeter par-dessus bord les innombrables faits, collectionnés et discutés par sa pénétrante acribie, à moins de méconnaître l'importance de la rime dans le Qoran, lorsque pour l'obtenir Mahomet se résigne à cheviller sa prose (2), il faut se demander si la langue du كتاب الله ne se trouverait pas « séparée par un abîme de la *'arabîya* » (p. 176) traditionnelle.

Je voudrais pouvoir transcrire ici le chap. 6 *Folgerungen*. Le résumé de ses conclusions achève d'enlever notre assentiment. Les variantes inofficielles appartiennent toutes au 7e siècle de notre ère et les philologues arabes les assignent d'ordinaire à la langue vulgaire, à la عامّية . Expédient commode ! Comme, d'autre part, elles ont été transmises sous le couvert de *qorrâ'* célèbres (cf. p. 177), ces maîtres n'ont pu les accumuler pour le seul plaisir de déformer le texte sacré. La question ne peut donc plus être éludée. On devra désormais tenir compte de l'énorme dossier, versé par V. au procès.

Cette révision qoranique fut redevable de son succès à l'impérialisme arabe. Malgré la profonde révolution, opérée dans les mœurs et dans les idées, le prestige de l'ancienne poésie était demeuré debout. « Comme forme, comme fond, elle continuait à charmer ; depuis des générations elle demeurait le joyau, la gloire de toute la nation... La langue du Très Haut et de son Envoyé ne devait pas céder le pas à celle de mortels licencieux. On se mit au travail d'accommodation. Nous sommes autorisé à placer l'exécution de ce plan dans le temps des grandes conquêtes et des guerres civiles ». (p. 180-81). Mais pourquoi, une fois à l'œuvre, les novateurs n'allèrent-ils pas jusqu'au

---

(1) Voir les essais de reconstitution de Vollers, pp. 60-76.

(2) A défigurer les noms propres : *Sînîn* = *Sînâ*, *Ilîâsîn* = *Ilîâs*.

bout ; pourquoi laisser subsister des fautes comme يَدا بو لَهَب (*Qor.* CXI, 1) et إِنَّ هذان لساحران (*Qoran,* XX, 66), pierres d'achoppement pour les meilleurs commentateurs ?

Evidemment, même après le méritant travail de V., nous ne possédons pas le dernier mot de la question. Rien d'étonnant ; à peine si la philologie occidentale a jusqu'ici osé s'engager sur le terrain de l'exégèse qoranique. V. a du moins montré comment il faudrait procéder. Je terminerai par une dernière observation, presque une chicane. A propos du *saǵ'*, V. pense qu'il servait aussi aux discours d'apparat, *feierliche Reden* (p. 55). En réalité le saǵ' est un abus des âges postérieurs. Pendant la période omaiyade, les ḫoṭbas, les missives officielles en sont dépourvues. On en signale un essai sous Ḥaǵǵâǵ : encore n'est-il pas suffisamment authentique. Lorsque Moḫtâr essaiera d'acclimater ce genre en chaire, il obtiendra un succès d'hilarité. Les auditeurs ne purent s'empêcher de se rappeler le formulaire enfantin, servant à rédiger les رقية et les oracles des *kâhin* de la ǵâhiliya.

Au terme de cette recension, j'allais exprimer le vœu de voir le vaillant auteur continuer des recherches d'une si puissante originalité, lorsque de Iena m'arrive la foudroyante nouvelle de sa mort. Je me rappelle encore —c'était au congrès historique de Berlin — le regret exprimé par cet esprit loyal en constatant le peu d'écho, rencontré jusque-là par sa théorie. Il tombe, frappé dans la maturité de son talent, plein de promesses pour les études arabes et surtout pour l'exégèse qoranique. Vollers était appelé à devenir le سيّد القرّاء de l'Occident (1) لا يخاف لومة لائم — il l'avait prouvé par son attitude au congrès orientaliste d'Alger ! — ذلك فضل الله يؤتيه مَن يشاء والله واسع عليم. (*Qoran,* V, 59).

H. Lammens.

Dr. Phil. C. H. Becker. — *Veroffentlichungen aus der Heidelberger Papyrus-Sammlung, III,* 1. — **Papyri Schott-Reinhardt I...** herausgegeben u. erklärt. Mit 12 Tafeln in Lichtdruck. Heidelberg, C. Winter's Universitätsbuchhandlung, 1906 ; gr. in-4°, X-120 pp.

Dans la littérature papyrologique, la place de l'arabe était demeurée jusqu'ici inoccupée. A cet égard, les mémoires de M. Karabacek avaient plutôt éveillé que satisfait la curiosité. A un jeune savant, avantageusement connu par ses études sur la période omaiyade était réservé l'honneur de nous donner la première édition de Papyrus arabes, répondant à tous les *desiderata* de la critique : introduction, textes, traduction, facsimilés. On peut, croyons-nous, saluer cette publication comme un événement de bon augure pour les études orientales. Le Prof. Becker a désormais tracé la voie : souhaitons-lui de nombreux imitateurs ! Nous formons d'autant plus volontiers ce vœu qu'en Egypte, pays si directement intéressé aux progrès des études papyrologiques, le gouvernement renonce à continuer l'*Arabic Palaeography* du Dr B. Moritz.

---

(1) Ibn Ḥanbal, *Mosnad*, I, 376.

En faisant sien l'axiome خير البرّ عاجلُه , le Dr Becker a d'avance désarmé la critique grincheuse. Non pas que pour son édition il soit nécessaire de plaider les circonstances atténuantes : à l'activité il sait joindre une acribie très germanique. Ses précédents travaux nous avaient permis d'apprécier sa grande familiarité avec l'histoire de l'Egypte arabe. Dans les *Papyri Schott-Reinhardt*, il se révèle paléographe de valeur. Malgré la mauvaise conservation, l'état fragmentaire des documents, la calligraphie capricieuse des scribes de Qorra ibn Śarîk, les le tures adoptées nous paraissent en général définitives. L'examen des excellents facsimilés nous a suggéré certaines leçons divergentes. Nous soumettons ces minuties à M. Becker. Une prochaine communication à l'*Institut égyptien* (1) insistera sur l'importance de la nouvelle publication pour l'histoire de l'Egypte et de la période omaiyades.

P. 19, note 6. M. B. propose dans le texte d'Aboû'l Maḥâsin de lire جديد au lieu de حديد . La correction ne me paraît pas s'imposer. Pour les *minbar* en fer, cf. Moslim, *Ṣaḥîḥ* ; *MFO*, II, 165, n. 3.

P. 38. « La plus importante conquête, celle qui influença davantage l'imagination et l'administration des Arabes, fut celle de la Perse, spécialement de l'Iraq ». Nous pensons, au contraire, que l'invasion de la Syrie acquit aux yeux des premiers califes une signification supérieure à celle de l'empire sassanide ; d'excellents ḥadît̲ appuient cette opinion. Pourtant, la fiscalité arabe s'est surtout inspirée de l'Iraq. Comme le dit M. Becker, en cette matière « les anecdotes viennent en majorité de l'Iraq ». Le Sawâd fut une région exclusivement agricole ; comme en Egypte, la terre y était tout. Au moment de codifier leur législation financière, les juristes de Baṣra, de Koûfa et de Bagdad ont donc choisi des exemples à leur portée, au lieu d'interroger le passé de la Syrie, pays si peu sympathique aux Iraqains.

P. 37, n. 1. Le Hiśâm ibn ʿOmar, nommé dans l'*Arabic Palaeography*, pl. 105, nous paraît un grand propriétaire foncier ; à ce titre il réclame le renvoi des جالية , ou colons fugitifs. Ce serait l'unique exemple d'un *nomarque* musulman, pour autant du moins que les papyrus du 1er siècle nous permettent de préjuger la question. Cette situation s'explique d'ailleurs par le régime du protectorat, établi par les conquérants dans la vallée du Nil, comme ils l'ont fait sur d'autres points de leur empire (2).

P. 60. l. 19. حقّ امير المؤمنين pour désigner les impôts, est une de ces expressions qui caractérisent une époque. Elle atteste les progrès de la centralisation, surtout à partir des Marwânides. Je ne l'ai notée ni dans les *hotbas*, ni dans les rescrits sofiânides. Rapprochée de ses analogues : جند امير المؤمنين , خراج امير المؤمنين (cf. *MFO*, II, 145 ; Farazdaq, *Dîvan*, 104, 3), elle confirme l'authenticité des documents, attribués par la tradition écrite, à Ḥaǵǵâǵ et aux fonctionnaires formés à son école. Insensiblement, le calife se substitue à la *ǵamâʿa* ; l'ancienne théocratie démocratique évolue vers l'absolutisme ʿabbâside.

---

(1) Elle a paru depuis: voir *Bulletin de l'Institut Egyptien*, 1908, pp. 99-115.

(2) Comp. notre communication à l'*Institut Egyptien*, loc. cit.

P. 68, l. 11. Je proposerais : قد اخذت (ب) ذلك : *tu as commencé à l'exécuter*, construction très grammaticale et sens plus naturel, semble-t-il. Dans la lacune, partiellement endommagée, entre اخذت et ذلك, je crois apercevoir une trace du ب. La lecture اخذت ذلك supposerait, dans la phrase précédente, le terme كتاب, qu'on n'y retrouve pas.

P. 70, l. 34. Philologiquement القبالين pour القبالون n'est pas moins remarquable dans des documents, rédigés d'ailleurs dans une langue véritablement archaïque.

P. 74, l. 64. دينك . Au lieu de « deine religiose Pflicht », je préfèrerais : (la marque de) ton *loyalisme* ; دين a fréquemment ce sens au I[er] siècle.

P. 80, l. 1. Comme la fin me paraît sûrement un ب, je lis بكتاب . Sur l'emploi de l'*alif* de prolongation dans les papyrus, voir la remarque de Becker, p. 27.

Le troisième papyrus, de beaucoup le plus considérable de la collection — il se compose de 90 lignes (pp. 68-78), nous paraît un chef d'œuvre du genre. Le ton énergique, le luxe de précautions pour prévenir les fraudes, protéger les prolétaires, offrent le meilleur commentaire pour la carrière administrative des Ziâd et des Ḥaǵǵâǵ. On comprend pourquoi ʿOmar II — il représente ici l'orthodoxie musulmane — a associé Qorra à Ḥaǵǵâǵ, dans une commune réprobation. Qorra est bien le Ḥaǵǵâǵ égyptien, comme lui énergique, vigilant, soucieux de veiller à l'ordre public et au bien-être de ses administrés, ni plus ni moins tyrannique que son collègue de l'Iraq. L'empire arabe leur doit son existence et sa durée, non moins qu'aux remarquables souverains de la famille d'Omaiya.

Les papyrus VII et VIII doivent être lus maintenant d'après la restitution, donnée dans *Zeit. f. Assyr.* XX, 84, 88 par M. Becker, auquel la découverte d'autres fragments a permis de reprendre et de compléter son texte. Malgré toutes les explications proposées, la lecture نبطيين et نبطي demeure étrange. Qorra était du ǵond de Qinnisrîn ; à la chancellerie de Fosṭâṭ, les Syriens devaient se trouver en nombre. Cela aide peut-être à comprendre l'application de ce terme aux indigènes d'Egypte. Le pl. de نبطي est généralement انباط ou نبيط . Aussi, B. se voit-il forcé de lire le duel نبطيين . L'inspection des facsimilés, où la première lettre ne rappelle en rien un ق , lui donne raison. Dans certains textes, imprimés ou manuscrits, la confusion entre نبطي et قبطي n'est pourtant pas rare.

Dans le pap. VIII, 6, comme la finale est certainement عين (pour la paléographie, comp. مزين , VIII, 3) nous proposons de compléter [موا]عين . ماعون est dans le Qoran CVII, 7 et dans les anciens poètes (Cf. *T.* ʿ*A.*, IX, 347 ; *L.* ʿ*A.*, XVII, 296-97). Le sens moderne *mahone, allège* convient à merveille, mais il n'est pas attesté par les lexiques de l'arabe littéraire. De ماعون = vase, rapprochez قادس , κάδος ; rapprochement suggéré par les papyrus où l'on trouve قوادس , navires. Comme on s'en aperçoit aux explications divergentes , enregistrées par les lexicographes, la signification exacte du mot avait cessé d'être claire pour eux. Les auteurs des anciens dictionnaires

appartiennent tous au Maśriq. Rien n'empêche que dans la langue de la Méditerranée arabe, ماعون ait désigné une variété de navire, comme l'exige le contexte.

Les premiers conquérants arabes en démolissant les palais des Laḫmides à Ḥîra y découvrirent des papyrus. C'est du moins ce qu'il paraît permis de conclure d'un passage de Balâḏorî, *Fotoûḥ*, 286, 6 : وُجِد في قراطيس هدم قصور الحيرة التي كانت لِآل المنذر . Pourquoi des découvertes analogues ne se reproduiraient-elles pas en-dehors de la vallée du Nil? (1) Puissent ces précieux documents rencontrer alors un éditeur aussi intelligent que celui des *Papyri Schott-Reinhardt.*

H. Lammens.

The Travels of Ibn Jubayr, edited.. by W. Wright. Second edition, revised by M. J. de Goeje. (E. J. W.-Gibb Memorial V). Leyden, E. J. Brill ; London, Luzac et Co, 1907 ; in-8°, 53-363 pp.

La collaboration successive d'arabisants de la valeur de Wrigth et de De Goeje devait produire un texte d'une correction peu commune. Peut-être la collation du ms. récemment signalé au Maroc, permettra-t-elle de rétablir quelques leçons, mutilées par les copistes et de combler de rares lacunes. Pour la révision de cette seconde édition, M. de Goeje a utilisé des corrections laissées par Wrigtht et par d'autres savants; il a ajouté plusieurs notices biographiques, consacrées à Ibn Ǵobair, revu et complété le *Glossaire.* J'avoue ne pas comprendre encore le complexe: بعلبكّ اعادها الله (p. 258, 3). La ville aurait-elle momentanément appartenu aux Latins, ou faut-il admettre une confusion chez Ibn Ǵobair ? La dernière hypothèse paraît plus vraisemblable.

Pour la vie sociale et économique de l'Orient, à une époque de suprême intérêt (celle des Croisades), le texte d'I. Ǵ. possède une valeur inappréciable. Les détails pittoresques et vécus abondent dans cette relation, écrite au jour le jour. Plus avancés que nos contemporains, les Syriens d'alors avaient résolu le problème de la neutralisation du commerce international en temps de guerre : les caravanes circulaient sans interruption entre les colonies franques et les états musulmans (287-88, 298, 300). Au Ḥiǵâz l'exploitation des pèlerins florissait, comme de nos jours; elle arrache à l'auteur andalou cette protestation, qu'au Maġrib seul subsiste l'islam véritable (77-78).

A Ḥomṣ, pour lors lamentablement déchue, il s'informe si la ville possède un hôpital ; un indigène répond que Ḥomṣ n'est qu'un hôpital (258). La réplique atteste que la population n'était pas si bornée que le prétendent certains géographes arabes. A Damas, le zèle de Saladin pour les mosquées et les institutions pieuses, avait transformé cette métropole en un vaste *waqf* (275). Des statues continuaient à orner

---

(1) La bienveillante initiative de M. G. Maspéro, l'éniment directeur du *Service des Antiquités d'Egypte,* m'a permis d'examiner au Musée du Caire des centaines de fragments papyrologiques arabes. Ce très rapide coup d'œil ne m'a nulle part fait rencontrer le nom de Qorra ibn Śarîk.

certains monuments du Caire, et les tailleurs à exercer leur métier en pleine mosquée de la Mecque (79, 90), comme au temps de ʿOmar ibn ʿAbd alʿazîz. Celle de Damas était le « montazah » de la cité (266). Les traits de ce genre se pressent sous la plume du pèlerin andalou. Pourquoi le *saǵʿ* vient-il trop souvent usurper la place de ces observations suggestives ? A un endroit pourtant, l'auteur convient que cette manie « l'a entraîné loin de son sujet » (251). A-t-il deviné quelle fâcheuse influence son exemple exercerait sur ses successeurs, Ibn Baṭoûṭa p. ex., pour ne nommer que le plus connu ?

H. L.

W. B. Stevenson. — *The Crusaders in the East.* A brief History of the Wars of Islam with the Latins in Syria, during the twelfth and thirteenth centuries. Cambridge, University Press, 1907. XII-387 pp. in 8° et 2 esquisses de cartes.

Cette « brève histoire » apporte une contribution nouvelle à notre connaissance de l'Orient latin, même après les grands travaux de Röhricht. L'auteur s'est spécialement attaqué aux questions de chronologie. M. Stevenson doit à sa connaissance de l'arabe — condition rarement réalisée par les historiens des Croisades, — à l'attention accordée par lui aux sources orientales, d'avoir pu produire une œuvre originale, malgré la forme, forcément compendiaire, de l'ensemble. Comme la préface l'affirme, « the eastern point of view has been emphasised ». De là quelques exagérations, des admirations, sujettes à caution ; signalons celle accordée sans réserve à Saladin (p. 207). M. Stevenson se voit pourtant forcé d'avouer certains accrocs graves à la loyauté chez son héros kurde (pp. 208, 210). Le caractère des principaux acteurs a été bien saisi. Outre Saladin, nommons Baudouin I, Tancrède, Baibars. Le lecteur sera pourtant surpris d'entendre qualifier de Bourguignons les deux frères Godefroy et Baudouin.

Avec à propos, M. S. sait demander à la géographie et à la situation politique, l'explication des opérations militaires. Il insiste (p. 1) sur l'absence d'unité nationale dans cette Syrie, formant d'ailleurs un tout géographique si nettement caractérisé. Le succès de la première croisade a été favorisé par un ensemble de circonstances exceptionnelles : en première ligne, l'émiettement politique. On retrouve la même situation qu'à l'époque de Tell al-ʿAmârna : une nuée d'émirs, effectivement autonomes, guerroyant chacun pour son compte ; à l'occasion, s'unissant au Franc contre le voisin musulman. Ajoutez la faiblesse numérique de la garnison de Jérusalem (p. 33); la supériorité de la marine occidentale et la coopération des républiques italiennes. A la fin, les exigences égoïstes de ces dernières devinrent une cause de faiblesse pour le nouvel établissement, en créant des états dans l'Etat. Une des meilleures esquisses est celle consacrée par M. S. au comté d'Edesse, poste avancé sur l'extrême front des principautés latines, menace pour le siège du califat, mais fatalement condamnée à disparaître la première.

La transcription est bonne en général : mais pourquoi l'auteur a-t-il négligé de marquer les lettres de prolongation, et fréquemment omis le redoublement, comme *Daḥaq*, *Maʿarâ* au lieu de *Daḥḥâq*, *Maʿarra* ? *ʿIrqa*, au lieu de *ʿArqa*, est une mauvaise

subtilité orthographique, conservée sur l'autorité insuffisante de l'encyclopédiste Yâqoût. Lisez *Hunîn* au lieu de *Hunain*, *Noṣairîya* à la place de la graphie vicieuse *Ansârîya* (192, 212). La forme *Leontes*, hybride et issue d'un malentendu, n'a aucun droit à l'existence. Jusqu'à nouvel ordre, résignons-nous à dire Laiṭâni. L'héroïque fin des colonies franques du Levant, méritait mieux que d'être brutalement comparée à la « ruine d'un château de cartes » (289). Les auteurs arabes ne sont montrés moins dédaigneux : ils savent ce qu'il en a coûté !

Dans la carte, jointe à l'ouvrage, je ne comprends pas pourquoi on a dédoublé la région des *ʿAwâṣim* ; il faut biffer celle au S. d'Alep, reculer vers le S.-E. de cette ville le *Ǵabal al-Aḥaṣṣ*, placer au pays de ʿAǵloûn, et non près de Boṣrâ, le *Ǵabal ʿAuf*. *Balana* serait le nom franc de la moderne Bailân. Est-ce bien sûr ? M. S. identifie *Castrum Album* avec *Ḥalba* ; ne serait-ce pas plutôt Ṣafîṭâ ? Au lieu de *Ḥeshbân*, lisez *Ḥesbân* حسبان . Inutile de corriger le *Rasalîne* de Guil. de Tyr en *Râs el-mâ* (p. 145, n. 1) ; il s'agit de Râs al-ʿain, la grande source de Baʿalbek.

H. L.

MM. E.-F. Gautier et H. Froidevaux. — *Un Manuscrit Arabico-Malgache* sur les Campagnes de la Case dans l'Imoro , de 1659 à 1663. Paris, Imprimerie Nationale. Librairie C. Klincksieck, 1907. In-4°.

Voici une publication d'un intérêt spécial pour les amis de la langue arabe. Ils y verront comment cette langue a prêté à des peuplades du Sud de Madagascar, non-seulement des mots de son vocabulaire, p. ex. pour les jours de la semaine, les noms de mois lunaires empruntés aux 12 signes du Zodiaque arabe, mais aussi des signes alphabétiques pour la transcription du dialecte indigène. Il est vrai que la peuplade en question, les Antaïmoro se dit *Mekkoise* ; mais quoiqu'il en soit de cette prétention (car cette tribu peut n'être que de Zanzibar ou des Comores), on ne peut s'empêcher d'admirer chez des peuples aussi peu cultivés, la persistance de l'alphabet des ancêtres. — L'identification des sons transcrits est difficile, et elle suppose la connaissance du Malgache ; ainsi غُمِ = nony, etc... Seuls, les mots d'origine arabe répondent aux groupes de lettres qui les représentent ; sauf que le ل de أَلْ est souvent supprimé dans la مِنطَقَة البُروج : comme اَدَاْرِيْ (الدلو), اَسَرَجَانْ , اَثْوَرْ , et que les coupes sont parfois maladroites, p. ex. اسَرَ || جَ نْلِ , pour اَسَرَطَانْ ل.

Le Ms. en question, dont on étudie 20 feuillets, a été envoyé à l'Ecole des Lettres d'Alger par le Général Galliéni. Pour plus de critique, les traducteurs ont demandé force détails à un fonctionnaire français, et ils ont obtenu en outre un second manuscrit, rédigé par les *Katibo* indigènes, touchant les mêmes événements. Les Notes Historiques et Documents qui précèdent la traduction, forment une page intéressante des relations de Madagascar avec le gouvernement français, dans la 2e moitié du 17e s.

Nous remercions vivement les deux Orientalistes qui ont mis en valeur ces documents inédits.

L. R.

Pierre Arminjon, professeur à l'Ecole Khédiviale de Droit du Caire. — *L'Enseignement, la Doctrine et la Vie dans les Universités musulmanes d'Egypte.* Paris, F. Alcan, 1907 ; 294 pp. 8°. Pr. 6 fr. 50.

Les ouvrages ne manquent pas, qui traitent des grandes Universités d'Europe, de leur histoire, de leur rôle civilisateur, et aussi de leur vie intime et quotidienne. Mr Arminjon a pensé que les Universités musulmanes, et à leur tête la fameuse Sorbonne du Caire, al-Azhar, méritaient d'être présentées au public. Il l'a fait avec science, avec ample documentation, et, par endroits, avec une chaleur et une sympathie qui ne sont pas pour déplaire au monde musulman. Il faut lui rendre cependant cette justice, qu'il n'a eu garde de dissimuler les vices séculaires de ce vaste et curieux organisme scolaire qu'est l'Azhar. Mais il espère ainsi faire ressortir davantage l'urgence de sérieuses réformes. Ces réformes, il est presque convaincu qu'elles ne peuvent tarder à être opérées, et alors s'ouvrirait pour les Universités musulmanes d'Egypte une ère nouvelle, ère vraiment moderne au sens le plus large du mot. Nous regrettons de ne pouvoir pleinement partager son optimisme sur ce point. Le sujet est complexe, délicat, et il mériterait des développements que nous ne pouvons lui accorder ici. Mais cette question mise à part, et toutes réserves faites sur certaines idées de l'auteur touchant le Christianisme, son rôle social, ses dogmes, son enseignement (pp. 6, 141, 267 et *passim*), nous nous plaisons à constater que le livre de Mr Arminjon offre des pages intéressantes et originales. Nous lui savons gré d'avoir fait bonne justice des erreurs, si longtemps accréditées, sur l'origine et le nom du fameux *Isaghoudji* de « Achir eddin al Abhari ».—Plus d'un européen, de ceux surtout qui n'ont jamais visité l'Orient, croira rêver en lisant les pages caractéristiques qui dépeignent, jusque dans les plus minces détails, la journée d'un étudiant et d'un professeur d'al-Azhar.

Mais là où Mr Arminjon n'a pas eu précisément la main heureuse, c'est sa transcription des mots arabes. On n'est pas peu surpris, en effet, de voir un auteur au courant de la langue arabe, et écrivant dans un pays où domine l'arabe, se soucier si peu d'exactitude en matière de signes d'interprétation. Aucun système n'est suivi ; d'où inconséquences, obscurités, etc.,

A la p. 39, note, on nous dit que le singulier de *ulema* est *aalim* ; or, ce dernier mot devient *âlim* à la p. 84. Le mot *Filasafah* répété p. 155, nous est inconnu : ce doit être Falâsifat. Pourquoi s'obstiner à écrire *moudariss*, p, 206 et *passim*, quand il était si facile d'être exact, en redoublant la lettre géminée en arabe مُدَرِّس. La fluctuation dans la transcription du ق et du ك, l'absence de signe spécial pour ء et pour les voyelles longues, ont donné lieu à des confusions regrettables. *Ilm al kalam* (p. 232) et *kyas illah* (p. 242), représentent عِلم الكلام et قياس عِلّة. Nous avouons n'y être pas arrivé sans un véritable effort. Qui verrait, du premier coup, dans les groupes de lettres *badia* (p. 208), *sika* et *daïf* (p. 231), les mots arabes بديع , ثقة , ضعيف ?

Le plan de l'ouvrage est fait aussi pour dérouter un peu le lecteur. Pour ménager l'intérêt, l'auteur a préféré suivre une marche tantôt analytique, tantôt synthétique, procédant par tableaux, pour revenir ensuite aux considérations historico-théoriques, et vice-versa. Il y aurait eu avantage, ce semble, à suivre un ordre plus méthodique, et après nous avoir fait faire sommairement connaissance avec al-Azhar, le type de

l'Université musulmane, entamer la matière du livre IV : la doctrine islamique et les medressehs, puis esquisser les origines de la grande Ecole du Caire et ses vicissitudes (liv. I), décrire son organisation (liv. III), parler de son programme positif et actuel (liv. X), et rejeter vers la fin, en guise de hors-d'œuvre, l'histoire édifiante et curieuse d'« Ibrahim el-Manoufi » et d'« Omar el-Saidi ».

L. Ronzevalle, s. j.

Victor Bérard. — *Le Sultan, l'Islam et les Puissances* : Constantinople - La Mecque - Bagdad. In-18 jésus, avec 2 *cartes hors texte*. Paris, A. Colin, 1908. Broché, 4 francs.

Depuis nombre d'années, l'auteur de ce travail étudie le monde méditerranéen. Dans ce domaine il s'est même fait une spécialité des questions de géographie et d'ethnographie, de celles surtout intimement connexes avec la politique mondiale. Il excelle à les mettre en relief, et en dégage avec sagacité les conséquences, celles qui touchent aux intérêts vitaux des peuples. Depuis E. Reclus, peu d'écrivains réussissent comme M. V. Bérard à produire chez le lecteur la perception géographique, à éclairer le présent par les souvenirs du passé. En réunissant certains paragraphes de cette étude on obtiendrait une esquisse géographique de l'Asie Antérieure, que des spécialistes pourraient signer, sans toutefois la magie du style, l'élégante clarté de l'exposition ; qualités trop peu prisées par les orientalistes contemporains et unies chez M. V. B. à la précision scientifique.

Le fond de ce nouveau livre, bien documenté, roule sur deux grandes entreprises, menaçant de bouleverser la face de cet immuable Orient: le chemin de fer de la Mecque et celui de Bagdad. On ne peut qu'admirer la sérénité tout objective avec laquelle M. V. B. rend hommage au futur transanatolien. La solution, préconisée par lui, paraît si raisonnable, si soucieuse de tous les droits acquis, qu'à nous, profanes de la politique, il semble que la prochaine réunion de l'Aréopage européen s'honorerait en l'adoptant : « En somme, Tigre anglais, Euphrate allemand, jusqu'à Bassorah, un partage équitable d'influences ferait à chacun sa place ; mais la part du premier exploitant, de l'Angleterre, resterait la meilleure. Les intérêts des peuples, les revenus du Sultan, le pouvoir de la Porte, l'intégrité de la Turquie seraient sauvegardés ou développés par cette émulation des Européens, qui exclurait la tyrannie de l'un ou de l'autre et, si l'avenir semble réserver de grands bénéfices aux Allemands, c'est l'Inde et l'Angleterre qui en percevraient les profits immédiats » (p. 435). Mais ces considérations nous entraînent sur le domaine de la politique , où nous ne pouvons suivre le brillant Professeur du Collège de France. Restons sur le terrain moins brûlant de l'orientalisme et de la géographie.

Nous n'aurons garde de relever des transcriptions incorrectes, comme *Abou Bekhr* (Bekr), *Dahr* (Dâr) *es-Salam*, *Ommiades* (avec réduplication de *m*) *Ansarieh* au lieu de *Noṣaïris*. Mais la transmission du califat aux sultans ottomans (p.9) aurait pu être mieux présentée. Jamais l'orthodoxie musulmane n'a reconnu les prétentions des

Fâṭimites au titre d'émir de croyants. Celle-ci, en revanche, approuverait la qualification de « Quatre Amis » (*Aṣḥâb* = Compagnons). Elle fera sourire les islamisants : jamais groupe ne fut moins uni que celui réunissant ʿAlî et ʿOṯmân ! Le portrait, esquissé à la p. 15, convient à l'Arabe de tous les temps, sauf les « besoins artistiques », qu'on croit devoir lui prêter. Je me demande comment on a été amené à présenter les Noṣairis, comme des Arabes authentiques (p. 21). La malheureuse graphie Ansariehs n'aurait-elle pas fait penser aux Anṣârs ? Au lieu du Taurus, comme séparation entre l'Asie turque et l'Asie arabe (p. 22), l'Amanus nous paraît posséder plus de droits à cette fonction, ou mieux encore l'Oronte, cette très ancienne frontière nord du monde sémitique. Nous aurions aimé voir M. V. B. accentuer encore le sentiment de défiance envers la *Turquie d'Asie* de Vital Cuinet, « trop préoccupé de ne pas déplaire à l'autorité turque » (p. 23). Pour avoir utilisé sans critique les documents mis à sa disposition, Cuinet a surtout vulgarisé des erreurs. « Sultan est un mot arabe qui signifie *commandant absolu, empereur militaire* ». La dernière traduction est tout-à-fait inexacte. Si de bonne heure l'islam orthodoxe s'est mis d'accord pour faire du califat l'apanage exclusif des Qoraiśites (où les trouver de nos jours ?) , il serait impossible de baser cet accord sur le Qoran ou sur des ḥadîṯ authentiques. P. 72, M. V. B. veut bien citer avec éloge nos articles, parus dans *ROC*, 1900 et 1901 « résumés et démarqués, mais non pas cités par un auteur anonyme » dans une revue autrichienne. A la décharge de ce très honorable fonctionnaire nous devons déclarer qu'il y avait été dûment autorisé. D'autres de ses collègues de la carrière consulaire ont bénéficié de la même permission. Le jugement porté (p. 129) sur « la main d'œuvre prêtée par l'armée — 2000 hommes des corps de Bagdad et de Damas », n'est plus exact. Les ingénieurs et entrepreneurs européens du Ḥigâz rendent hommage à l'intelligente activité de cette brigade militaire. Même si les nombreuses et délicates œuvres d'art de l'âpre vallée du Yarmoûk résistent pendant quelques années aux assauts de l'hiver syrien, l'embranchement Derʿa-Ḥaifa pourra-t-il compter sur les richesses minérales, fort problématiques de la Transjordanie (p. 151), « sur les houilles et le pétrole de Adjiloun » (ʿAǵloûn) ? Nous nous permettons d'en douter.

En revanche, M. V. B. a fort bien vu les embarras dans lesquels l'extension de son réseau a mis le *Damas-Hama, prolongements*. « Les deux embranchements *Rayak-Alep* et *Rayak-Hauran* jettent au confluent de Rayak une telle quantité de céréales que la crémaillère entre Rayak et Beyrouth n'est plus capable de les écouler vers la mer : d'où engorgement à Rayak, pertes de temps et de marchandises, nécessité de refuser des chargements... La compagnie est peu à peu acculée vers une réfection de sa ligne, qui l'engagera en d'énormes frais. Remplacer la crémaillère par un tunnel sous le Liban, ne fera encore que déplacer la difficulté : le port de Beyrouth n'a pas été calculé pour un tel trafic » (p. 286-87). Cette dernière crainte peut paraître exagérée. Mais avec sa faculté de claire-vue, l'auteur excelle à exposer les multiples problèmes, soulevés par cette intrusion du *rail* au sein de cette paisible Asie Antérieure, à démêler sur l'écheveau ethnographique de la Syro-Mésopotamie, les aptitudes et l'avenir des races, jetées sur ce coin de notre planète par le hasard des migrations et

les caprices de la politique (1). Nulle part nous n'avons trouvé mieux résumées les vicissitudes de la pénétration arabe préislamique en Mésopotamie, que dans ces lignes: « Entre les forteresses chrétiennes de l'Euphrate et les forteresses païennes du Tigre, l'homme de la *badié*, le Bédouin, pousse ses douars jusqu'au pied du Taurus : *diyars* de Rabiah, *diyars* de Modar, *diyars* de Bakhr (sic), longtemps avant l'islam ces trois tribus ont amené l'avant-garde des Arabes dans tout le pays mésopotamien ». (p. 300). C'est bien cela ! Des tribus chrétiennes ont préparé l'avènement d'une « plus grande Arabie ».

Ce travail si méritant finit sur une vision d'espoir. Après avoir rappelé les services rendus par la Commission du Danube, M. V. B. poursuit ainsi : « Pareille solution apparaîtra nécessaire à Mohamerah pour les Bouches du Chatt-el-Arab et à Antioche pour les bouches de l'Oronte » — non pour réglementer le transit sur le dernier de ces chemins liquides, parfaitement inutilisable, n'en déplaise au grand Strabon ! mais — « puisque Antioche et Mohamerah gardent entre la Méditerranée et le Golfe les portes de ce Transasiatique *Suédiah-Bassorah*, dont les Anglais pourront retarder l'ouverture, comme jadis ils entravèrent le percement de Suez, mais qu'ils seront les premiers à réclamer, dès qu'ils auront la sauvegarde de leurs intérêts matériels et politiques.... Ce jour-là, tous les peuples civilisés étant intéressés à l'intégrité de l'Empire Ottoman et à la réforme de l'administration turque, la question d'Orient cessera d'être une menace perpétuelle dans les bonnes relations des Etats européens ». *In-Challah !*

H. Lammens.

N. B. Cette recension était écrite depuis longtemps, lorsque la récente révolution turque a rapproché la réalisation de ces consolantes perspectives. Avec le nouvel ordre de choses, la réforme administrative pourra n'être qu'une affaire de temps. Un des premiers actes du gouvernement ottoman a été de charger Sir W. Willcocks d'étudier un projet d'irrigation pour les plaines de la Babylonie. Ce choix a été dicté, non seulement par la valeur technique du personnage, mais aussi par le désir de voir les capitaux anglais s'engager dans cette vaste entreprise. Elle facilitera l'achèvement du grand Transanatolien et l'entente de toutes les parties, intéressées au développement économique des fertiles contrées que les Anglais considèrent comme un hinterland de l'Inde.

Janvier 1909.

Manuel d'art musulman. I. *L'architecture*, par H. Saladin. II. *Les arts plastiques et industriels*, précédé d'un précis historique des civilisations musulmanes, par G. Migeon. Paris, Alphonse Picard et Fils, 1907. 2 vol. in-8° : XXIII-596 pp. avec 420 illustr ; LXXXIII-477 pp. avec 376 illustr.

Ces deux beaux volumes, qui intéressent particulièrent notre Orient, avaient été envoyés par MM. Picard à la rédaction de notre revue arabe *Al-Machriq*. Il nous a

(1) Voir son jugement parfaitement exact sur les Circassiens, p. 344-45.

semblé que nous leur devions encore au moins une mention dans les présentes notices bibliographiques. D'autres ont déjà suffisamment fait ressortir les qualités et quelques-unes des lacunes de ce manuel, le premier de son genre. C'est incontestablement un grand mérite que d'avoir eu le courage d'aborder d'ensemble un sujet aussi vaste, et dont les matériaux, si multipliés qu'ils soient, n'avaient pas encore été étudiés de façon exhaustive par les premiers défricheurs. La France, qui a été la première à lancer les études arabes dans le monde savant, est encore la première à montrer le chemin dans un domaine dont la genèse est si étroitement reliée à la brusque expansion de la langue et de l'esprit du Coran. Il y a plus encore, et c'est sur ce point que je tiens particulièrement à insister dans ces lignes. Les auteurs de ce manuel ne sont pas des Orientalistes au sens strict du mot ; c'est là, en un sens, un mérite de plus et un nouveau titre à notre reconnaissance. Un orientaliste de profession n'aurait eu probablement ni le temps, ni la patience, ni peut-être le courage d'entreprendre ce qu'un architecte et un conservateur de musée ont réalisé avec tant de succès. Néanmoins, je ne dissimulerai pas que la seconde édition de ce manuel gagnerait beaucoup à être publiée par trois collaborateurs à la fois, dont l'un serait parfaitement familiarisé avec les littératures orientales. S'il y a des lacunes dans la présente édition, c'est surtout de ce côté-là qu'on les trouvera : un de mes confrères, le P. Lammens, arabisant distingué, a fait également la même observation.

S. R.

E. Kautzsch. — *Uebungsbuch zu Gesenius-Kautzsch' Hebraeischer Grammatik*, sechste, nach der 27. Auflage der Grammatik revidierte Auflage. Leipzig, F. C. W. Vogel, 1908.

Le seul fait qu'un livre d'*Exercices hébreux* ait pu atteindre une sixième édition est déjà une garantie de son mérite. M. Kautzsch, dont la persévérance à reviser, retoucher, et au besoin corriger sa *Grammaire* est d'un si bel exemple, a revu avec soin la présente édition de l'*Uebungsbuch* et l'a adaptée à la 27e édition de la *Grammaire*, dont j'ai rendu compte, en son temps, dans la *Zeitschrift für katholische Theologie* (t. 29, pp. 129-133). Les qualités qu'on s'accorde à reconnaître à la *Grammaire* se retrouvent dans les *Exercices*. Ils contribueront, pour leur part, à développer «l'acribie grammaticale» qui ne se rencontre pas toujours, même chez ceux qui lisent la Bible depuis des années. Le livre a été composé en vue de l'enseignement élémentaire de l'hébreu dans les gymnases, mais il est loin d'être inutile au groupe nombreux des personnes qui abordent l'étude de la langue sainte à un âge relativement avancé. Pour ces personnes, bien entendu, la méthode ne saurait être identique à celle qui s'impose pour des élèves de gymnase: il conviendra de faire appel, dans une mesure beaucoup plus large, à l'observation personnelle des faits grammaticaux et de stimuler la curiosité scientifique sous toutes ses formes ; mais en aucun cas l'exercice, sous une forme ou sous une autre, ne saurait être négligé.

J'ignore quels résultats donne l'enseignement de l'hébreu dans les gymnases allemands, mais j'avoue que l'hébreu biblique, dans l'état où nous le possédons, ne me

paraît guère comporter utilement d'enseignement *élémentaire*. Je me demande même si ce n'est pas rendre un mauvais service à certains esprits que de leur donner une légère teinture de l'hébreu qui pourrait les induire à croire qu'on peut lire cette langue comme une langue moderne dont le vocabulaire est parfaitement connu, les formes fixées, et les règles de la syntaxe bien établies. Puisque « savoir l'hébreu » n'est pas autre chose que pouvoir rendu compte de toutes les particularités du *texte massorétique* de la Bible, soit pour la vocalisation, soit pour les formes, soit pour la syntaxe, il est clair que le véritable signe du progrès chez un hébraïsant, c'est le sentiment des difficultés du texte, sentiment qui provoque la recherche de la solution particulière à chaque difficulté, puis la coordination des solutions particulières en un système cohérent. Un esprit trop empirique pourra s'assimiler facilement les langues modernes ; il arrivera difficilement à la connaissance scientifique de l'hébreu. L'« à peu près » est une autre pierre d'achoppement : rien de plus facile que d'atteindre une certaine médiocrité, rien de plus malaisé que de la dépasser. La méthode qui s'impose avec des étudiants qui ont déjà une certaine maturité philologique tendra donc à faire acquérir la connaissance précise des faits grammaticaux avec leur explication rationnelle, et en même temps à éveiller le sentiment des mille difficultés de détail et à inculquer des principes généraux qui orienteront du moins vers la solution.

L' *Uebungsbuch*, comme tous les livres du même genre, se borne à des exercices sur la morphologie : on n'a guère songé, je crois, à des exercices sur la syntaxe. Le thème d'imitation ou la retraduction en hébreu de phrases traduites de façon à mettre l'élève sur la voie de l'expression propre, de l'*hébraïsme*, me semble le meilleur moyen d'acquérir la génie de la langue.

Bien entendu, les *Exercices* de M. Kautzsch sont strictement bibliques : tous les textes sont tirés du livre sacré.

P. Joüon, s. j.

Dr Axel Moberg. — *Buch der Strahlen — Die groessere Grammatik des Barhebraeus.* Uebersetzung nach einem kritisch berichtigten Texte mit textkritischem Apparat und einem Anhang zur Terminologie. — Einleitung und zweiter Teil. Leipzig, Otto Harrassowitz, 1907.

M. Moberg, convaincu de la haute valeur des œuvres grammaticales de Barhebræus, a entrepris de donner une traduction exacte de la « Grande Grammaire ». Aujourd'hui il nous offre dans un premier tome, — avec l'introduction et la description des manuscrits qui ont servi de base à son travail, — la traduction du IVe traité de la « Grande Grammaire ». Les trois premiers traités, dont la traduction n'est pas encore prête, sont réservés pour un second tome.

J'avoue, qu'au lieu d'une traduction, j'aurais préféré une nouvelle édition du texte. Pour les professeurs, qui veulent consulter Barhebræus, rien ne vaut le texte même de l'auteur. Quant aux étudiants, ils peuvent trouver toute la substance de la « Grande Grammaire » dans la grammaire de Nöldeke et plus explicitement dans le « traité » de Rubens Duval. Nous possédons, il est vrai, le texte lithographié de l'abbé

Martin ; mais cet ouvrage devient rare. Il était temps de faire une édition plus commode et plus exacte.

M. Moberg a voulu nous procurer les avantages d'une édition critique du texte, sans nous en imposer les frais. Son ouvrage est conçu comme un complément au texte Martin : il doit en faciliter l'usage et le corriger au besoin. La traduction vise à une grande précision ; elle est imprimée avec soin ; les mots et phrases cités en exemple par Barhebræus, se détachent nettement sur le contexte ; les références à la Bible, ajoutées ou complétées par le traducteur, sont indiquées entre parenthèses ; enfin les marges portent des indications, qui permettent de retrouver rapidement la page et même la ligne du texte. — Les variantes, que M. Moberg a recueillies dans 17 manuscrits, font suite à la traduction. Elles aussi sont rapportées au texte Martin, et, bien qu'elles n'offrent pas un riche butin, on est heureux de les avoir sous la main.

L'ouvrage se termine par un index explicatif des termes grammaticaux en usage chez les Syriens. Déjà M. Duval nous avait donné un travail de ce genre à la fin de son traité ; mais ici l'index, étant plus détaillé, est plus commode pour les recherches.

Naturellement, pour faire une critique plus étendue de l'œuvre de M. Moberg, nous en attendons la suite ou la fin. Espérons que ni l'une, ni l'autre surtout, ne se feront attendre. Dès maintenant toutefois, nous pouvons prédire, sans crainte d'avoir à nous démentir, que le but de l'auteur sera atteint, et la bibliothèque grammaticale des spécialistes du syriaque augmentée d'un de ces livres que les Allemands appellent si volontiers « unentbehrlich ».

L. Rigoulet, s. j.

Méthode Gaspey-Otto-Sauer. I. — *Nouvelle Grammaire Arabe* (*arabe littéral*) par Robert Armez, diplômé de l'Ecole spéciale des Langues orient. viv., Vice-Consul de France. Heidelberg, Jules Groos, 1907. 8°, pp. X-445.

II. — *Ottoman-Turkish Conversation-Grammar.* A practical method of learning the ottoman-turkish language, by V. H. Hagopian, M. A., Professor, etc. Ibid., 1907. 8°, pp. XII-520.

I. — Nous avons déjà rendu compte de cet ouvrage dans la Revue *Al-Machriq*, 1907, p. 1051. Pour ne pas nous répéter, nous nous contenterons de faire observer ici que la méthode Gaspey-Otto-Sauer, incontestablement utile pour se mettre rapidement au courant d'un idiome quelconque, dans un but purement pratique, ne présente plus les mêmes avantages dés qu'il s'agit de la connaissance sérieuse d'une langue. Le morcellement, l'émiettement dès questions qui était là un agrément, disons mieux, un trompe-l'œil pour le commençant, devient ici un véritable obstacle à la vraie science. Outre l'absence de clarté provenant du manque de synthèse, il y a une vraie fatigue, une espèce de tourment pour un esprit sérieux à aborder un sujet sans pouvoir l'épuiser, au moins sous ses principaux aspects.

Je ne puis croire, par exemple, qu'un étudiant en arabe littéral, après avoir lu

le très court passage de la *Nouvelle Grammaire arabe* où les diptotes sont simplement signalés sans encore être nommés (p. 50, 5e leç., n° 1, f), se tienne pour satisfait, et n'aille comme d'instinct à la leçon 6, n° 3, p., 56, à laquelle on le renvoie, chercher une doctrine un peu plus exhaustive. Mais là, quelle ne sera pas sa surprise de se voir encore renvoyé 270 pages plus loin (p. 327, 41e leçon). N'eût-il pas mieux valu lui épargner cette peine et grouper les choses dans un ordre plus rationnel.

A dire toute ma pensée, je doute que les auteurs de grammaires selon la Méth. G.-O.-S. se soient eux-mêmes astreints à suivre cette Méthode, pour arriver à posséder convenablement une langue. Or ceci doit être encore plus vrai de l'arabe littéral, langue difficile et au mécanisme déjà bien compliqué.

Ceci soit dit sans nuire au mérite du présent ouvrage ; car, nous le répétons, il peut être utile à une catégorie de personnes : celles qui veulent en peu de temps avoir une idée sommaire des éléments de la langue, quitte à en approfondir plus tard les principes. Nous souhaiterions pour une 2e édition que l'auteur ait tout les yeux non plus la traduction déjà un peu ancienne de Caspari (1) par Uricochea, mais celle faite en anglais par Wright avec additions et corrections, révisée et éditée pour la 3e fois, en 1896-98, par les deux célèbres orientalistes W. Rob. Smith et M. J. de Goeje.

Voici pour finir quelques remarques de détail.

P. 18, n° 3 en bas.—Daprès l'auteur on écrirait pratiquement جُزْءٌ pour جُزْءًا . C'est plutôt l'inverse ; cf. aussi Wright t. I, § 17 (a) et § 8, Rem. a.

P. 217, 6 a. d. l. — يَدْعُو كلُّ منهما , corr : كُلٌّ.

P. 328. — Corr. tarafa, en Ṭarafa (nom d'un poète célèbre).

P. 328-29. — Inconséquences de transcription dans Othman, Osman Achmed, Said. Il est vrai que ces mots sont entre guillemets, ce qui prouverait qu'on a voulu se conformer à l'orthographe usuelle ; mais alors pourquoi Muḥammed, qui est aussi entre guillemets, et ne répond pas plus à l'orthographe usitée — Mahomet — qu'à une transcription exacte. Quant au mot Dχafar (جعفر) nous ignorons absolument la signification du χ pour rendre ج ou ع .

Les chap. consacrés au Diminutif et au Relatif (pp. 285 et 289), nous ont paru un peu courts, vu l'usage très fréquent et passablement compliqué de ces formes nominales (2).

**

II. — Le turc-ottoman moderne est formé, comme on le sait, de trois éléments absolument disparates : le turc proprement dit (dialecte ottoman), l'arabe et le persan. Il y a donc, pour l'auteur d'une grammaire turque, un véritable problème à résoudre au sujet de la disposition des matières. Divisera-t-il son livre en trois parties

---

(1) Non pas Gaspari (p. VII).

(2) On pourra trouver d'autres remarques sur le présent ouvrage dans la recension de J. Périer (*Journ. Asiat.*, 10e série, t. XI[1] (1908), pp. 162-165). Nous n'admettons pas toutefois sans restriction que l'arabe littéral puisse être appelé langue morte, au même titre, p. ex. que l'hébreu et même le latin.

— plus exactement en trois grammaires — bien distinctes, laissant à l'étudiant le soin d'en faire ultérieurement la synthèse, grâce à certaines règles générales incidemment formulées, ou bien abordera-t-il résolûment l'étude du turc ottoman parlé et écrit, tel que l'ont constitué les apports des langues persane et arabe ? Tout dépendra du but. Pour un ouvrage théorique, c'est la seconde alternative qui s'impose. L'auteur devra, pour ne pas laisser son lecteur en suspens, considérer successivement toutes les parties du discours sous leur triple aspect turc-ottoman, arabe, persan, dans la mesure du moins où ces deux dernières langues concourent à la genèse du turc. Mais ceci pourrait paraître bien long à ceux qui visent surtout à la pratique. Pour eux, le premier système est préférable, d'autant plus que le turc parlé se passe le plus possible des vocables persans et surtout arabes, et fait abstraction des règles orthographiques et syntaxiques de ces deux langues. Or Mr Hagopian — le titre de son ouvrage l'indique — s'adresse à cette seconde catégorie de personnes : c'est donc avec raison qu'il a franchement relégué au second plan ce qui concerne l'étude de l'arabe et du persan, consacrant une bonne moitié de son livre au turc, et au seul turc. Son ouvrage se recommande d'ailleurs par une grande lucidité d'exposition, par quantité de remarques utiles, et de règles pratiques qu'on ne trouve pas énoncées ailleurs avec la même précision. Il a eu l'heureuse idée d'insister tout spécialement sur certains chapitres au sujet desquels les Orientaux sont fort chatouilleux, p. ex. celui des salutations. L'exécution typographique est digne de tous éloges. Quelque chose cependant y fatigue à la longue : c'est le trop grand espacement des mots et des lignes dans les exercices turcs, et peut-être aussi la trop grande finesse des caractères du texte français, par rapport à leur dimension.

Nous avons été étonné de ne pas voir mentionner dans la série des lettres de l'alphabet le *Ṣaḡer kiâf* (1) ni le *Kiâfi turki* (2) (cf. p. 19) Nous nous serions attendu aussi à quelques détails de plus sur la fameuse voyelle î = ـِ = (*ésré with a hard consonant*) si déconcertante pour les européens, et qui est à nos yeux comme la pierre de touche d'une bonne prononciation turque. Disons-le en passant, le sigle î nous semble moins heureux que e, avec ou sans ˘ adopté par d'autres. L'explication donnée par l'auteur (p. 5) au sujet de la direction des chiffres arabes de gauche à droite, contrairement aux lettres l'alphabet, est sans doute ingénieuse, et peut paraître fondée sur la manière tout-à-fait classique de lire les nombres arabes ; mais il nous semble que la raison bien simple du phénomène, c'est que les chiffres soi-disant arabes ne sont autres que les signes indiens, auxquels on a, en les empruntant, conservé leurs positions respectives.

L. Ronzevalle, s. j.

---

(1) Appelé aussi *Ṣaḡer noûn* = n ; p. ex. دكز , بيكباشى , prononcez « deniz, bin bache ».

(2) = ى , comme dans بك , pr.: bey.— Les arabes, en empruntant des mots au vocabulaire turc, donnent souvent à ces deux derniers kiâfs le son unique du kâf arabe = k. D'où des anomalies courantes, comme baïk (بك ou بيك) pour bey ; inkšâri (انكشاري) pour yénitšéri (يكيچرى), etc.

Le P. Cyrille Charon.— *Le Rite Byzantin dans les patriarcats melkites, Alexandrie—Antioche — Jérusalem.* (Extrait des Χρυσοστομικά [473-718]). Rome, Typogr. Polyglotte de la S. Congr. de la Propagande, 1908. 8°, pp. 246. Prix : 5 fr.

— *Le Quinzième Centenaire de S. Jean Chrysostome* (407-1907), et ses conséquences pour l'action catholique dans l'Orient gréco-slave. Ouvrage publié par les soins du comité romain des fêtes du centenaire. Rome, Collège Pontifical Grec, 1908. 8°, pp. XVI-320, avec 14 ill. hors texte. Prix : 5 fr.

I. — La Revue *Al-Machriq* a déjà rendu compte de ce récent ouvrage au n° 12 de sa XIe année (1908), p. 955, et nous souscrivons bien volontiers à tous les éloges décernés à l'auteur. Bien des choses, en effet, nous ont vivement intéressé dans cette riche collection de documents historiques, de références et d'observations très personnelles sur le rite byzantin dans les Patriarcats d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. L'auteur, ayant par une vocation très spéciale, passé du rite latin au rite byzantin, a voulu donner le sceau à sa naturalisation et conquérir pour ainsi dire ses lettres de créance, en venant séjourner huit années consécutives en Orient. Il n'y a certes pas perdu son temps : ses multiples travaux sur les Eglises Orientales en font foi, et nous souhaiterions que son activité intellectuelle servît de modèle à beaucoup de prêtres de son rite. De la sorte, quelques-uns des *desiderata* formulés dans la Conclusion (pp. 238-244) deviendraient bien vite des réalités. Nous ne doutons pas d'ailleurs que la lecture de ces pages suggestives et empreintes d'un amour très réel pour le rite (nous allions dire, pour la patrie) d'adoption, ne suscite quelque vocation de liturgiste, d'annaliste, de paléographe ou de musicologue, parmi les jeunes prêtres du rite byzantino-melkite, de ceux surtout qu'on forme avec tant de sollicitude à Ste Anne de Jérusalem.

A vrai dire, le souci de dire la vérité et toute la vérité, soulèvera bien contre le P. Ch. quelques polémiques, de la part de personnes directement visées ou atteintes dans leurs convictions les plus chères. Mais cela ne sera pas pour l'effrayer ni l'arrêter ; et nous comptons bien que de Rome, centre de l'orthodoxie et foyer des lumières, il continuera à communiquer au monde savant et ami des choses orientales, les résultats de ses investigations. La meilleure recommandation pour le présent travail n'est-elle pas, d'ailleurs, dans le fait qu'il a été choisi par le Comité Romain des fêtes en l'honneur de St Jean Chrysostome, pour figurer dans sa publication de circonstance, les « Χρυσοστομικά » ? (1)

En terminant son Avant-propos, l'auteur signale avec une gratitude émue, l'aide qu'il a rencontrée au sein de la Faculté Orientale de notre Université, et il le fait en

---

(1) La même étude est, en outre, destinée à former le fond du chap. XXII d'un ouvrage de longue haleine que le P. Ch. nous prépare: *l'Histoire des Patriarcats melkites*, depuis la reprise des rapports avec Rome jusqu'à nos jours (XVIIe — XIXe siècles), avec une introduction sur la période antérieure : 2 vol. gr. in-8° de 700 à 800 pp. chacun, avec cartes et illustrations, etc.. (En souscription chez l'auteur, 11, Piazza Ara Cœli, Rome, Prix : 25 frcs — Prospectus détaillé de pp. 21 sur demande).

termes si flatteurs, que nous tenons aussi, de notre côté, à le remercier de cet hommage public rendu à notre œuvre. La longue note des pp. 237-239 nous a été aussi un sujet de légitime satisfaction : il fallait, tout en reconnaissant les talents multiples de feu Evangelos ʿId, avouer qu'il était malheureusement trop porté à en abuser, et que, dans l'espèce, ses attaques contre le religieux en question restent absolument injustifiées. C'est ce que le P. Ch. a fait en termes fort délicats, et en homme qui parle à bon escient.

Le plan de l'ouvrage est des plus simples : adoption du rite byzantin dans les trois patriarcats melkites ; — versions et éditions des livres liturgiques dans ces trois églises ; — enfin pratique de la liturgie et particularités propres à chacun de ces patriarcats. La 2e et la 3e partie nous intéressent tout spécialement à raison des problèmes glossologiques et ethnographiques qu'elles soulèvent. Les preuves et arguments pour l'usage du syriaque avant l'arabe, dans le rite melkite, nous paraissent indiscutables, et il faut être bien ennemi de l'histoire ou du syriaque (ou des deux à la fois), pour s'obstiner dans la croyance opposée. Le mot du patriarche Macaire III Zaʿîmi (1643-72) : « nous prions dans nos maisons en grec et en *syriaque* », suffirait à lui seul pour clore le débat.

La longue liste des Mss. liturgiques syro-melkites (pp. 34-44), renferme des indications intéressantes sur la toponomastique du Liban, de la Syrie et de la Cœlé-Syrie. On y voit p. ex, que le gros bourg de Nabk—si c'est bien de lui qu'il s'agit p. 36, n. 3 — s'appelait Kafar-Nabak et faisait partie de l'Eparchie du Zebdâni ; que Batroûn devait être un centre bien important, puisqu'il est si souvent pris comme point de repère dans le calcul des distances (cf. pp. 38, 41, 43, etc.. dans les notes). A la note 6, p. 40, nous pourrions ajouter, pour plus ample informé, qu'au S.-E. de Raïfoun (Kesruân) et un peu au-dessous de Qulayʿât, se trouve une petite localité avec une ancienne école ecclésiastique, du nom de Roumiyeh روميّة. — Nul doute que ces Mss., minutieusement étudiés, surtout dans leurs notes marginales et les suscriptions, si fréquentes en Orient, de copistes ou de propriétaires, ne révèlent encore bien des secrets touchant la nomenclature si confuse de ces régions, les divisions éparchiques du rite melkite aux diverses époques, et les habitats successifs de la nation, au gré des évènements.

Parmi quelques lapsus sans importance, nous signalerons celui de la p. 15, 4e l. a. f : « après la conquête arabe de 606 » — date évidemment fautive et qui appelle une prompte correction. Une petite erreur de traduction s'est glissée à la p. 157, 2e l. : كتاب النبراس est rendu par : *Livre d'or massif.* Le traducteur a sans doute confondu le mot نبراس, chandelier, flambeau (syr. ܢܒܪܫܐ, origine pers. ?) , avec ابريز , or pur (ὄβρυζον). La quasi-homophonie prêtait un peu à la confusion.

Tel qu'il est, cet travail permet de bien augurer de la grande publication dont il fera partie, et il en fait vivement souhaiter la prochaine apparition.

II. — De belles fêtes se sont déroulées à Rome et à Constantinople, à la fin de 1907 et au début de 1908, pour célébrer le 15e anniversaire de la mort de S. Jean Chrysostome. Elles auraient été encore plus splendides dans la ville Eternelle, sans un fâcheux contre-temps. Mais pour être moins éclatantes, elles n'en ont pas été moins significa-

tives ; car elles ont offert au monde un spectacle inconnu depuis des siècles : le Souverain Pontife prenant une part effective, dans la langue même de Byzance, à la liturgie byzantine et plus spécialement à la Messe dite de S. J. Chrysostome. Comme le dit très bien le Rév. P. Dom Hugo Athan. Gaïsser, O. S. B., président du comité des fêtes, dans sa magistrale préface au livre qui nous occupe : « Au point de vue *cérémoniel*, jamais, avant le 12 Févr. 1908, on n'avait vu une compénétration de deux rites, sans mélange ni confusion, comme celle que l'on proposait. Le rituel était entièrement à créer, ce qui réussit à merveille, non sans de sérieux efforts d'étude et de science, etc. »

Pareil évènement, avec tout ce qui l'a préparé et immédiatement suivi, méritait d'avoir son chroniqueur spécial. Il fallait aussi confier à un historien le soin de dégager de ces solennités mémorables leur véritable signification au point de vue de l'union qu'elles symbolisaient, et de supputer leurs conséquences pour l'action catholique dans l'orient gréco-slave. Cette double tâche a été dévolue par le comité au prêtre de rite byzantin, que ses récents travaux sur tout ce qui touche aux églises de ce rite, mettaient le plus naturellement en vue : le Rév. P. Cyr. Charon, auteur du présent ouvrage. Il a, croyons-nous, pleinement répondu à l'attente générale ; et son livre, par l'abondance du détail et la précision de l'information, est de ceux qui s'imposent dorénavant à toute bibliothèque. L'impartialité du P. Ch. n'est pas le moindre des traits caractéristiques ni le plus mince mérite de cet ouvrage. Sans doute l'auteur affectionne ces rites orientaux, auxquels il a consacré son cœur et son temps ; mais il ne voit pas là une raison suffisante d'y trouver tout parfait, et de ne donner à tout et à tous que des coups d'encensoir. La vérité historique, voilà ce que le comité des fêtes a demandé avant tout à son chroniqueur, et c'est elle que le P. Ch. a voulu nous donner, multipliant, dans ce but, les références, les citations, les documents. Encore une fois, sachons-lui gré de son acribie vraiment scientifique, d'autant plus que, par endroits, elle n'allait pas sans une certaine dose de courage.

On nous excusera de ne pas entrer ici dans des détails techniques. Nous ferons seulement observer que tout prêtre de rite soit byzantin soit latin, n'a qu'à gagner à parcourir les pp. 89 seq. concernant la Liturgie Pontificale, et que les prêtres du rite latin surtout, pourront y constater plus d'une fois les affinités des deux rites, ou si l'on veut, les vestiges du rite byzantin dans le rite latin. Cette étude est certainement des plus intéressantes, et elle ouvre bien des aperçus aux non-initiés.

Aux pp. 98 et suiv. on aurait aimé, ne serait-ce qu'en note, la formule grecque correspondante aux textes en italique.

La 2e partie de l'ouvrage, chap. VI et suiv. est, à mon avis, de beaucoup la plus importante. La pensée du P. Ch. au sujet de l'union des Eglises s'y fait jour et s'y précise à travers une série de faits, de documents, de statistiques et de réflexions, qui font de ces pages un vrai arsenal pour quiconque veut aborder ce sujet si complexe. C'est là surtout que l'impartialité de l'auteur s'affirme, simplement, sans phrases. En voici un spécimen (p. 338 bas) :

« Avant la querelle monophysite, les deux nations appelées aujourd'hui melkite et
« syrienne, appartenant d'ailleurs à la même race, ne formaient aussi qu'une seule
« Eglise, et avaient le même rite, celui de l'Eglise d'Antioche, abandonné vers le Xe

« siècle par les Melkites qui, sous l'influence de Constantinople, adoptèrent peu à peu « le rite byzantin, mais conservé dans l'Eglise jacobite de Syrie, dont une partie, en « redevenant catholique aux XVIIe - XVIIIe siècles, a formé le patriarcat syrien « d'Antioche. »

Tout est à souligner dans cette phrase, où chaque péricope résume et représente une thèse d'histoire ecclésiastique orientale. Avec le calme serein d'une conviction à tout jamais acquise, le P. Ch. tranche là une série de questions d'ancienneté et d'origine, pour lesquelles le débat est probablement loin d'être clos en Orient. (1)

Au cours de son étude, l'auteur rend hommage à tous ceux qui, de près ou de loin, se consacrent à l'œuvre si ardue de l'union des Eglises. Il nous a été particulièrement agréable de lire, à la p. 152, note, l'éloge décerné à la revue grecque catholique Καθολικὴ Ἐπιθεώρησις, éditée à Syra et rédigée à Constantinople, par M^{r} Σαλάχας, dans un esprit des plus conciliants et dans une langue fort distinguée. Le fanatisme a bien cherché plus d'une fois à travestir en provocations offensantes ses appels les plus discrets et les plus courtois à l'union ; mais la portion tant soit peu indépendante de l'hellénisme n'a pu qu'apprécier l'œuvre et le mérite de son directeur. Ayant eu nous-même l'occasion de parcourir les deux ou trois premières années de cette Revue, nous déclarons sans hésiter qu'il y a tout avantage, pour un lecteur européen désireux de se familiariser avec la langue écrite néo-grecque, de s'abonner à cet organe, vu son prix extraordinairement modique (6 fr. par an).

L'hommage rendu à l'œuvre des PP. Blancs de Ste Anne de Jérusalem, p. 337, sera vivement senti de tous ceux qui ont vu de près ces infatigables apôtres et amis du rite byzantin. Bien d'autres œuvres ou institutions favorables à l'union sont passées en revue au cours de l'ouvrage, et louées comme elles le méritent. Elles ne pouvaient trouver de panégyriste plus compétent et plus autorisé que le P. Ch.

L. Ronzevalle, s. j.

Michael Kroell. — *Die Beziehungen des klassischen Altertums zu den hl. Schriften des alten und neuen Testamentes.* Für die Freunde der antiken Literatur aus den Quellen dargestellt. Ier Band. 2te vollständig umgearbeitete u. vermehrte Auflage. XX — 232 pp. 8°. Bonn, C. Georgi, 1907.

Nous aurions désiré pouvoir rendre compte des deux volumes de cet ouvrage. Le second ne nous ayant pas encore été adressé, il est à croire qu'il n'a pas encore paru: on le comprend d'ailleurs sans peine, l'auteur étant curé à Hönningen et se devant avant tout à son ministère professionnel. Il n'en a que plus de mérite d'utiliser ainsi ses rares loisirs et d'avoir gardé, sous le poids de ses soucis pastoraux, un goût aussi vif pour les spéculations littéraires. On notera avec plaisir que l'ouvrage en est à sa seconde édition.

---

(1) Ces divers points sont discutés et établis ex professo par le P. Ch. dans ses autres ouvrages, et dans nombre d'articles des *Echos d'Orient.*

No pouvant encore apprécier l'ensemble d'une œuvre, sur la valeur de laquelle il est si facile de se méprendre, nous nous contenterons d'en indiquer exactement le contenu et de soumettre quelques courtes observations à l'auteur.

A première vue, le titre du livre paraît un peu vague : sous ce rapport, il a quelque chose de la façon antique ou plutôt moyenâgeuse, j'allais dire mystique, dont l'ouvrage a été conçu et composé. Mais l'introduction dissipe rapidement cette première impression, et il suffira d'en citer quelques lignes pour avoir une idée tout à fait nette du plan et du dessein de l'auteur (p. XIX-XX) :

« Um.. den Gedankengang unseres Buches kurz anzugeben, so sei bemerkt, dass wir zuerst die allen Völkern bis zu ihrer Trennung auf der Ebene von Senaar gemeinsame Uroffenbarung besprechen, welche späterhin von Moses auf Befehl Gottes in ihrer Reinheit und Unversehrtheit niedergeschrieben wurde.

Wir gehen dann zur Entstehung des Heidentums über, in welchem sich die hl. Ueberlieferungen der Vorzeit allmählich verdunkelten und in Mythen und Fabeln auflösten ; so dass nur mehr einzelne Bruchstücke derselben im Gedächtnisse der Völker zurückblieben.

Hierauf legen wir die Bemühungen der Theologie (der christlichen Kirche) dar, um den noch vorhandenen Resten und Trümmern der alten Traditionen nachzuspüren, sowie die klassische Literatur des antiken Heidentums zu sammeln und praktisch zu verwerten.

Daran knüpft sich eine Vergleichung der hl. Schriften des alten Bundes (zunächst der fünf Bücher Moses) mit den Erzeugnissen der antiken Literatur in bezug auf das Alter ihrer Entstehung und die Wertschätzung ihres gegenseitigen Inhaltes.

Dieses bildet den grundlegenden oder allgemeinen Teil unserer Arbeit.

Es folgt nun der zweite oder spezielle Teil, in welchem an mehreren Beispielen (biblische Tatsachen und Personen betreffend) die einzelnen Beziehungen zwischen Bibel und klassischem Altertume in geschichtlicher Reihenfolge vorgeführt und auf ihre Bedeutung geprüft werden.

Es werden sich nun im Laufe der Darstellung gewisse Berührungspunkte ergeben: in literarischer, stofflicher, idealer und geschichtlicher Beziehung, die gegenseitig abzuwägen und gemäss ihrem Werte genauer zu besprechen sind.

Es handelt sich daher um die Beantwortung nachstehender Fragen :

I. Sind es Beziehungen der Abhängigkeit, sei es nach der literarischen oder bloss stofflichen Seite hin ?

II. Sind es Beziehungen der Beeinflussung des klassischen Schriftentums durch biblische Ideen, oder umgekehrt ?

III. Sind es Beziehungen der religiösen Beeinflussung des Heidentums durch die hl. Schrift oder durch die Ueberlieferung ihres Inhaltes ?

IV. Sind es Beziehungen der geschichtlichen Parallelbezeugung ?

Mit diesen prinzipiellen Unterschieden haben wir zugleich auch die leitenden Grundsätze unserer Abhandlung dargelegt, und werden an den einzelnen Beispielen

darauf hinweisen, unter welche der angeführten Kategorien dieselben einzureihen sind. Unser Verhalten wird dabei zumeist ein referierendes sein ».

Tel est ce livre de bonne foi.

Autant qu'on peut en juger par cette première partie, le plan a été rempli et, si l'on peut regretter que l'auteur n'ait pas eu à sa disposition tous les instruments de travail nécessaires, on n'en reconnaîtra pas moins que le livre est suggestif et se lit volontiers. Comme recueil de textes antiques et sacrés, il servira beaucoup aux curés et prédicateurs, notamment dans les petites paroisses catholiques de langue allemande, auxquelles il est principalement destiné.

Nous souhaitons que le second volume soit muni d'index et de tables de références, multiples et très détaillés, qui décupleront sûrement l'utilité pratique de l'ouvrage entier.

S. R.

Album de Terre Sainte, 492 photographies. Nouvelle édit. rev. et corrigée. Paris, Maison de la Bonne Presse, [1908 ?].

L'album s'ouvre par une petite carte de la Palestine et deux cartons, dont l'un pour le Liban et la Syrie jusqu'à la latitude de Palmyre, l'autre pour la presqu'île du Sinaï. Mais cette planche ne fait pas partie des 492 photographies, lesquelles mesurent généralement 0,25 × 0,20 et sont des similis, de fort belle venue. L'album est oblong, élégamment cartonné, et ne coûte que 20 francs : chaque photographie revient donc à 4 centimes ! Ce n'est pas tout : un texte très condensé, mais substantiel, court au bas des planches et les explique surtout pour ceux qui n'ont pas vu la Palestine. On resterait littéralement ahuri devant ce bon marché fabuleux, si, de longue date déjà, la Bonne Presse ne nous avait habitués à de pareils prodiges (1). Et, il faut le répéter, les reproductions sont irréprochables, à très peu d'exceptions près ! Sans doute, les originaux ne sont pas tous inédits, et l'on pourrait signaler plus d'un positif qu'on trouve à toutes les vitrines des photographes-marchands d'Orient ou d'Europe. Mais quel est le « Palästina-Album » allemand qui pourrait rivaliser avec cette luxueuse collection, grâce à laquelle un pieux pèlerin ou un touriste curieux est à même de revivre la plupart de ses plus captivantes journées de Terre Sainte !

---

(1) Une merveille du même genre a paru naguère sous le titre : *La Sainte Vierge au Liban*, par le P. J. Goudard, s. j. ; format petit in-4°, 533 pages et plus de 700 illustrations (pour la plupart phot. inéd.) ; prix 7 frs. 50 c. ! Mais, chose plus surprenante encore ! l'illustration passe ici au second plan, malgré son importance et son intérêt : c'est le texte, qui, par sa valeur intrinsèque, documentaire et littéraire, fait le prix principal du volume, et le range parmi les productions les plus étonnantes de la librairie française, en l'an de grâce 1908.

Ces éloges sincères donnés à l'œuvre, je puis me mettre à l'aise pour formuler quelques critiques, non moins sincères.

Et d'abord le format ! Il n'est pas assez commode, c'est incontestable. Pour une collection strictement scientifique, on passerait outre ; mais pour un album de salon, tel que le présent volume, il y aurait eu avantage réel, et sous bien des rapports, à le réduire d'un tiers, sinon d'une moitié. Cette réduction, je la comprends d'abord du format lui-même : 250 pages, petit in-folio, de papier glacé fort, avec un robuste cartonnage, cela représente un poids tel, qu'on ne peut guère manier l'album qu'en l'ouvrant sur un large appui. Or ces albums ne sont vraiment agréables que lorsqu'on peut les feuilleter à son aise, tout au plus sur ses genoux, et qu'on peut, en outre, les tourner dans le sens de leur plus grande longueur, sans risquer d'en casser la reliure. Je le répète, l'*Album de Terre Sainte* n'est pas, dans son ensemble, un instrument de travail scientifique, bien qu'il puisse, assez souvent, servir à cette fin ; sa composition en fait, avant tout, un « Souvenir de Terre Sainte », dans le meilleur sens du mot (1). Il est visible, sans qu'on le dise ni qu'on craigne d'avoir à le dire, qu'il se rattache intimement à l'œuvre des pèlerinages fondés par les RR. PP. Augustins de l'Assomption : dès lors, il s'adresse aux pèlerins français (2) en général, et aux clients de l' « Etoile » en particulier (3). Ce n'est pas à dire que d'autres ne soient appelés à en profiter ; la vaste publicité donnée à l'album le démontre sans réplique. Mais, pour les uns comme pour les autres, un format plus maniable aurait offert des avantages dont on serait certainement reconnaissant à l'éditeur.

Une autre réduction peut porter sur le nombre de photographies à reproduire à chaque page de l'album. Dans bien des cas, deux ou trois vues, scènes de genre ou portraits, auraient pu figurer sur la même planche (4). Non-seulement il n'en serait

---

(1) Avec cette nuance générale, qui se fait jour partout, que si l'album est un « Souvenir » pour ceux qui ont vu, il est en même temps une invitation à « se souvenir » pour ceux qui n'ont pas vu.

(2) N°s 3 (N.-D. de la Garde) ; 9 (Hôpital franç. de Jaffa) ; 41 (entrée solennelle des amiraux français, Fournier et Rostan, à Jérusalem) ; 78-81 (Sainte-Anne, terre française) ; 82-96 (autres établissements français de Jérusalem) sans parler du Consulat de France : 97, vue qui n'offre absolument aucun intérêt, ni du Carmel du Pater : 188-191 ; etc. etc.

(3) N°s 1 (ancienne Maison des Pèlerinages à Paris) ; 2 (ancien autel de N.-D. de Salut) ; 4 (Nef du Salut) ; 45 (le chemin de la Croix du pèlerinage de pénitence) ; 168 (visite aux lépreux) ; 260 (la messe du Pèlerinage) ; 245 (Jéricho, tente de campement, grâce à laquelle on n'a pas une vue suffisante du tell antique) ; etc., etc.

(4) J'ajouterai qu'il aurait mieux valu sacrifier entièrement certaines photographies qui n'offrent aucun intérêt : par exemple le n° 5, rade de Jaffa, avec la jetée provisoire pour le débarquement du matériel de chemin de fer. Jaffa serait encore très largement représenté par les n°s 6, 7, 9, 8 (sycomore, très heureusement choisi) et 11 (gare [!] de Jaffa). Tel encore le drogman à cheval du Pèlerinage français de pénitence (292), qui n'apprend pas grand'chose à côté du drogman-cawas, guide des

résulté aucun inconvénient, mais la comparaison qui se serait établie ainsi par le rapprochement de sujets semblables, aurait constitué à elle seule un des attraits les plus utiles du volume (1).

Cela m'amène à formuler ma seconde observation. Il eût été désirable de composer des groupes, partout où la chose aurait été possible. (2) Les Bédouins campés à Jéricho (n° 247) ne diffèrent pas plus de ceux qui figurent à partir du n° 449, que les bédouines (3) du n° 409 de celles de leurs congénères reproduites dans la même série. Le vieil iḫtiyâr du Liban, au lieu de se morfondre seul au n° 409, aurait gagné à être rapproché des autres villageois de la Palestine. Je sais bien que l'ordre suivi dans l'Album est l'ordre même du pèlerinage à travers les Lieux Saints ; mais cela n'aurait pas dû empêcher de réserver pour une section spéciale tout ce qui, dans les diverses régions visitées, porte un cachet commun et double de valeur par simple rapprochement.

Il faut dire d'ailleurs, et c'est là ma troisième critique, que l'on n'est pas peu surpris de voir figurer sous le titre de « Terre Sainte », non seulement le Liban, mais encore Baʿalbeck et Palmyre. C'est d'autant plus inattendu que, si l'on excepte Nazareth et quelques autres vues de la Basse-Galilée, la Haute-Galilée n'est nullement représentée dans l'Album. Il y a là une disproportion frappante ! Qu'on songe, du reste, que Baʿalbeck est représenté par 9 n^{os} (400-408) et que Damas, qui en a autant (389-397), nous exhibe jusqu'à « un montreur d'ours » ! N'eût-il pas mieux valu choisir un autre titre pour l'Album, sinon élaguer tout ce qui n'a rien à voir avec la Palestine ? (4)

Même pour les vues palestiniennes classiques, il y aurait plus d'une remarque à

---

pèlerins en Galilée (380). La jeune femme de Naplouse (309) perd tout à fait à rester seule, alors qu'il y en a tant d'autres ailleurs, et la vieille laitière de Jéricho (249) ne se distingue guère, malgré son grand châle, des autres marchandes, jeunes ou vieilles, qui la précèdent ou la suivent. Le n° 388 (jeune fille du Liban) est tout a fait trompeur : c'est un produit d'atelier qui contrefait la réalité d'une singulière façon. Je pourrais allonger beaucoup cette liste.

(1) Quelle idée, p. ex., d'avoir donné une planche entière au « Nègre de Jéricho » (248) ainsi qu'à la laitière de la même localité ! Placés avec les bédouins et les paysans ou paysannes d'autres endroits, l'un et l'autre auraient été moins dépaysés. Toutes les femmes (356, Tibériade ; 378, Carmel ; 379, Syrie ; 388 (!) et 398) auraient pu tenir dans deux planches, et pour Bethléem (210, 212 et 213) il y a au moins une photographie de trop.

(2) Il semble bien que cette idée soit venue au collectionneur, à propos des Bédouins et Bédouines (voir n°s 449-460).

(3) C'est ici une photographie classique, dont le choix me paraît très heureux.

(4) Noter, en outre, que les vues archéologiques de Baʿalbeck ne sont plus satisfaisantes, aujourd'hui que la Commission allemande a déblayé le sanctuaire et restauré certaines de ses parties. A quoi peut d'ailleurs servir un panorama de Baʿalbeck (n°s 400 et surtout 401 !) ou la vue de l'insipide Koubbet Douris (n° 406) ?

faire (1). Mais je ne veux pas pousser plus loin ce compte-rendu déjà trop long. Le seul motif qui m'a incité à exprimer sans détours quelques-uns de mes desiderata, c'est que l'«Album de Terre Sainte » est une excellente idée en elle-même : en en perfectionnant l'exécution, on décuplerait pour l'avenir les services que l'ouvrage a déjà rendus au public.

Séb. Ronzevalle.

Handbook of the Museum of fine Arts. Boston. U. S. A. 1907. Nombreuses illustr.

Les Musées américains n'en sont plus à leurs débuts. Plus tôt qu'on ne l'imagine peut-être, il faudra traverser l'Océan pour parachever sa formation archéologique. Et cela est vrai aussi bien de l'archéologie classique que de l'archéologie orientale. Pour l'extrême-orient, c'est déjà presque un fait accompli : peu de collections européennes peuvent rivaliser avec celles du Musée de Boston, et c'est bien ce qui donne au présent manuel sa note caractéristique.

J'ai souvent maugréé contre un fait bien connu sur le marché archéologique de Syrie : depuis nombre d'années déjà, la majeure partie des antiquités vendues clandestinement s'écoule dans l'Amérique du nord. Des agences, établies à New-York et ailleurs, fonctionnent régulièrement avec leurs succursales ou leurs maisons-mères de Syrie. Lorsqu'on demande à ces brocanteurs pourquoi ils envoient leur marchandise en Amérique, ils répondent invariablement : « C'est qu'on nous y achète tout et à des prix bien plus élevés qu'en Europe, où tous les Musées et tous les amateurs sont devenus avares et difficiles. » Rien n'est plus exact (2) : l'on pourrait signaler plus d'un marchand devenu millionnaire à ce commerce facile. Il ne sera bientôt plus nécessaire de tout expédier en Amérique : l'Amérique envoie ses propres agents, parfois des personnages huppés, qui faisant sonner haut leurs dollars, accaparent sur place le peu qui resterait encore pour les collections d'Europe ou de Constantinople. Je le répète, si ce commerce continue, le voyage d'Amérique s'imposera, bon gré mal gré, à tout archéologue de la prochaine génération.

---

(1) P. ex. le Garizim (n° 306) n'a pas été pris du point de vue où il profile ses formes courbes si frappantes. Silo (n° 304) est absolument insignifiant, alors que la vue des ruines ou de la vallée des tombeaux aurait été si instructive. Enfin, il y a une trop grosse disproportion entre Jérusalem (200 photos sur 492 !) et le reste de la Palestine et de la Syrie.

(2) Il est néanmoins notoire que bien des objets de valeur très médiocre et souvent faux ont trouvé des acquéreurs généreux au Nouveau-Monde. On y est devenu plus prudent ces dernières années ; mais l'on ne s'y doute pas encore assez de l'adresse des faussaires de Syrie. Je parie même que le « Moïse » de Michel-Ange que j'ai fait connaître par les *Comptes-rendus* de l'Académie des Inscriptions (1907, p. 50) et qui est parti pour l'Amérique très peu de temps après, ne séjournera pas longtemps dans les magasins de Khayâṭ et Co, si toutefois il y est encore : il ne faut pas oublier qu'il porte une inscription *phénicienne !*

Mais ces observations faites en passant, il y aurait mauvaise grâce à ne pas reconnaître que le présent Manuel est un des meilleurs en son genre. Bien qu'il soit destiné avant tout aux visiteurs du Musée, il est tellement illustré qu'il servira beaucoup plus à ceux qui n'ont pas le loisir d'aller à Boston. Sous ce rapport spécial, il me paraît appelé à une large diffusion, du moins en attendant que les grands catalogues, déjà commencés, soient venus le remplacer dans les bibliothèques de travail.

S. R.

Olaf A. Toffteen. — *Researches in Biblical Archaeology.* Vol. I: *Ancient Chronology,* Part 1. Chicago, The University Press, 1907. XIX-302 pp. 8°.

Je voudrais dire beaucoup de bien de ce premier-né d'une série de volumes « dealing with the Chronology, Geography, Social and Religious Institutions, Art and Literature of the Biblical World » ; (1) malheureusement je ne le puis autant que je voudrais. Ignorant, à la fois, les hiéroglyphes et les cunéiformes, il m'est impossible de juger le livre autrement que par le dehors : or toute cette chronologie moderne, (j'allais dire « moderniste » en songeant aux « orthodoxes » tels que Maspéro, von Bissing, Lieblein, Petrie, Sayce, Bezold et autres) toute cette chronologie est basée sur l'étude et le contrôle direct des monuments égyptiens et babyloniens ou assyriens. M. Tofftoen a eu la grande chance de publier après les travaux des Lehmann, des Ed. Meyer et des King et il leur doit le meilleur de son ouvrage; mais il a su les comprendre, et condenser leurs conclusions dans un beau volume où le lecteur trouve sous la main la reproduction des monuments originaux, avec d'abondantes références bibliographiques. Il en est néanmoins de ce premier volume comme de toutes les études basées sur des données « en marche » : il est déjà un peu vieilli. Ed. Meyer a légèrement modifié et précisé son grand travail (2) et Lehmann a naguère proposé, soit pour la chronologie égyptienne, soit pour la chronologie mésopotamienne, des amendements dont il faut désormais tenir compte (3). Il est donc probable que la seconde partie de l'*Ancient Chronology* corrigera, sur plus d'un point, la première, et profitera, en outre, des critiques que tant de juges compétents ont déjà adressées à l'auteur.

---

(1) « Together with Essays on Biblical Criticism, Exegesis, and General Subjects relating to the Old Testament ». Sont déjà en préparation les volumes suivants : Sidelights on Biblical Chronology 1 (vol. II) ; Ancient migrations, 1 (vol. III) ; Ancient Chronology II (vol. IV). L'auteur est professeur de langues sémitiques et d'Ancien Testament au Western Theological Seminary, et sa collection est l'œuvre spéciale de l'Oriental Society de ce Séminaire.

(2) Cf. *Nachtraeg. z. aegypt. Chronologie.* (*Abhandl. Berl. Akad. d. Wiss.* 1907), et *ZAe*, t. 44. p. 115.

(3) *Klio*, 1908, pp. 213-216 et 227-251. Cf. également, dans un sens analogue, pour la chronologie égyptienne, Lefébure (E.), *La plus ancienne date sothiaque,* dans les *Actes* du XIV[e] congrès des Orientalistes, 1905, 4[e] section, p. 25 seq.

Je voudrais insister sur deux points en particulier. Tout en reconnaissant que M. Toffteen est plutôt conservateur, (1) je ne puis comprendre comment il a pu grouper les descendants de Sem jusqu'à Térah sous le titre de *Heroïc Age* (p. 12) et voir en eux, non pas des individus, mais des *dynasties* ou des *nationalités* ! Pareille façon de concevoir cette portion de la chronologie biblique est d'autant plus étonnante, qu'elle est accompagnée des mêmes précisions qu'ailleurs (2). Traiter aussi sommairement des questions aussi graves et compliquées, c'est compromettre l'historicité de la figure même d'Abraham et de ses descendants et tomber, par une pente fatale, dans les aberrations de l'exégèse mythique.

Une autre remarque a plutôt trait à un point de méthode. A la p. 185, le savant professeur s'écarte de ses devanciers, Meyer et Breasted, pour placer à l'année 1407 la date d'accession d'Amenhotep IV : pour ce faire, il se sert de la chronologie babylonienne. Mais déjà, p. 32-33, il s'était précisément servi de la chronologie égyptienne pour dater les règnes des rois babyloniens et assyriens, contemporains du même Amenhotep IV. Il y a donc là un cercle vicieux. L'auteur n'a pas dû s'en apercevoir ; mais cela prouve combien ces questions sont délicates et quelle attention soutenue leur étude requiert, lorsqu'on ne dispose pas de matériaux suffisamment concluants par eux-mêmes (3).

En terminant, j'ai le plaisir d'annoncer l'apparition de la 1re partie d'un autre ouvrage de M. Toffteen: *Researches in Assyrian and Babylonian Geography*, 1908, Chicago, dont le trait saillant est qu'il offre une liste alphabétique très soignée des toponymes contenus dans les « Assyrian and Babylonian Letters » I-VIII, de Harper (4).

S. R.

---

(1) Ce n'est pas l'effet que produit précisément le paragraphe relatif aux *Juges*, p. 12. Ces transpositions sont tout à fait arbitraires et n'avancent en aucune façon le problème chronologique.

(2) On trouvera, p. 9, une liste où l'histoire d'Abraham et de ses descendants est donnée avec des dates tellement assurées, qu'on croirait que le savant auteur les a relevées dans des documents contemporains !

(3) Autant que je puis en juger par les protestations réitérées de ceux que j'ai déjà nommés « orthodoxes », c'est la question des Hyksôs qui est la plus embrouillée et qui demanderait des éclaircissements nouveaux, qu'on ne peut attendre que des fouilles. Quant à l'erreur « Nabonidienne », elle semble gagner en vraisemblance, bien qu'elle ne soit pas encore tout à fait prouvée. Je me demande si les fouilles de Crète ne finiront pas par fournir elles-mêmes la contre-épreuve désirée, au lieu de tout attendre de la chronologie égyptienne. Evans qui est totalement « orthodoxe » s'est peut-être trop laissé influencer par des synchronismes incertains. La réaction a déjà commencé, et très vive, pour ne pas dire extrême : cf. *OLZ*, 1908, col. 302.

(4) Cette liste avait déjà paru dans le t. XXI de l'*American Journ. of Sem. Lang.*, p. 83. Cf. le compte rendu de M. Streck, *ibid*, t. XXII, p. 207.

LADISLAUS SZCZEPANSKI, S. J.—*Na Synaju,* na podstawie podrózy z. r. 1906 opisal. Kraków. Nakladem Przegladu Powszechnego, 1908. XVI-375 pp. gr. 8° ill.

Nach Petra und zum Sinai. Zwei Reiseberichte nebst Beiträgen zur biblischen Geographie und Geschichte. Mit 2 Kartenskizzen. Innsbruck, F. Rauch, 1908. XX-597 pp. gr-8° ill. [« Veröffentlichungen des biblisch-patristischen Seminars zu Innsbruck », 2].

Le second des deux volumes cités ci-dessus est le seul qui doive nous occuper. Il est postérieur en date au premier et reproduit librement, non-seulement le contenu de l'ouvrage polonais, mais encore celui d'un autre travail, également en polonais (*W Arabii Skalistej* [1907]), traitant du voyage à Pétra. Nous serions d'ailleurs bien embarrassé s'il nous fallait rendre compte de *Na Synaju....* : aussi bien devons-nous féliciter l'auteur d'avoir publié les deux voyages dans une langue plus abordable.

Nous éprouvons quelque hésitation à parler du premier ouvrage scientifique publié par un des anciens auditeurs de notre Faculté Orientale. Le critiquer, c'est, en un sens très réel, nous critiquer nous-mêmes ; le recommander, ce serait presque manquer de modestie.....

Mais disons tout de suite un mot de l'auteur, qui, jusqu'en 1907, n'était guère connu que par des travaux d'un tout autre ordre. Nature excellemment douée pour l'étude et la spéculation scientifique, l'auteur s'était consacré primitivement aux mathématiques, en particulier à l'astronomie. Plus tard, une direction nouvelle, imposée par les circonstances, l'obligea à approfondir les sciences morales et le droit canon. C'est après s'être soumis à ces deux disciplines sévères et exactes et y avoir acquis une solide compétence, que ses Supérieurs jugèrent plus utile pour son pays de l'orienter définitivement vers les études bibliques. Avec une pareille préparation, et une ardeur juvénile qui le disputait en lui à la maturité de l'esprit, l'auteur nous est arrivé à Beyrouth, à l'heure où la Faculté Orientale, très jeune elle-même, ne possédait pas encore d'enseignement biblique proprement dit (1). Aussi bien le vit-on

---

(1) On sait que cet enseignement, exclu d'abord par le caractère spécial de la Faculté, s'y trouve, depuis 1906/7, représenté par les deux cours d'exégèse de l'Ancien et du Nouveau Testament. Szczep. a donc pu voir inaugurer à Beyrouth les études scripturaires, qu'il devait aller poursuivre à l'Université d'Innsbruck.

Il n'est pas exact d'affirmer, avec M. Dussaud (*Rev. de l'hist. des religions,* 1908, II, p. 392) qu'un accord est survenu entre la Faculté Orientale de Beyrouth et l'Ecole Biblique de Jérusalem, réservant pour cette dernière l'exégèse biblique et « confinant » la première dans la philologie orientale. Il n'y a jamais eu d'accord, parce qu'il n'y a jamais eu de désaccord, bien que des malentendus sans portée aient circulé dans le public à propos de ces deux institutions sœurs, les seuls centres d'instruction supérieure de langue française qui existent dans cette région du Levant. L'Ecole Biblique de Jérusalem étant avant tout *pratique,* donne beaucoup moins à l'exégèse proprement dite, — qu'on peut si facilement étudier ailleurs — qu'à l'ensemble des disciplines lin-

promptement s'adonner à une étude très approfondie des langues sémitiques, de l'histoire, de la géographie et de l'archéologie du pays, toutes choses qu'on apprend sur place bien plus solidement qu'en travaillant dans les bibliothèques de l'Europe. Avec cet esprit droit et positif, qui éclate dans ses publications, il eût vite jugé aussi que la connaissance de la langue vivante du pays était une condition nécessaire du succès; et c'est bien à cette connaissance qu'il dut de pouvoir entreprendre son grand voyage au Sinaï et en tirer tout le profit dont il fait maintenant bénéficier ses lecteurs.

Comme il le dit modestement, son livre est une « populärwissenschaftliche Schrift »; mais c'est là de la vulgarisation scientifique dans le meilleur sens du mot, car elle permet au profane de prendre agréablement connaissance de sujets importants et lui fournit en même temps le moyen d'en poursuivre personnellement l'étude. Mais c'est plus que cela, surtout dans la partie qui traite du Sinaï : on y trouve, encadrées dans le récit du voyage, maintes observations nouvelles, qui révèlent un esprit averti, et qui, à elles seules, constituent des contributions précieuses à l'histoire et à la géographie bibliques. Lorsqu'on songe que cette expédition, si fructueuse sous tant de rapports, s'est effectuée pendant la saison la plus chaude de l'année (Juillet-Août 1906), on reste étonné devant le courage et la tenacité du voyageur et de son noble compagnon. (1)

Il ne m'appartient pas de discuter ici, même sommairement, les idées et conclusions contenues dans ce livre: je n'ai d'ailleurs vu personnellement ni Pétra, ni la péninsule sinaïtique. Pour la voie suivie par les Hébreux au sortir de l'Egypte, Szczep. se décide, non sans des bonnes raisons, pour les Lacs Amers, tout en avouant que cette solution elle-même manque à la fois de précision et de certitude. Tous les autres problèmes, qu'il traite plus ou moins longuement, sont maniés avec la même prudence et le même souci de distinguer le certain de l'incertain. Aujourd'hui que la littérature du sujet a augmenté, plusieurs de ses chapitres pourraient être remaniés avec profit ; mais l'ensemble de l'ouvrage reste le meilleur *résumé* qu'on possède en allemand sur la

---

guistiques, archéologiques, historiques ou géographiques, auxiliaires indispensables d'une exégèse scientifique. De son côté, la Faculté Orientale de Beyrouth, établie comme elle est aux portes de la Palestine, et recevant des auditeurs ecclésiastiques aussi bien que laïques, s'est vue obligée d'élargir le cadre primitif de son programme et d' y introduire l'enseignement direct de l'Ecriture Sainte. En ce faisant, elle réalisait, dans sa sphère, les vœux récents du Saint-Siège et répondait non-seulement aux demandes réitérées de ses auditeurs, mais encore aux invitations instantes des autorités ecclésiastiques locales. Il n'en reste pas moins vrai que la Faculté Orientale, toujours fidèle à la pensée qui lui a donné naissance, demeure, avant tout, une école de philologie orientale, au sens le plus large du mot.

(1) Le Dr Franz Fellinger, aujourd'hui Professeur d'Ecriture Sainte à Linz, et jusque-là Recteur de l'hospice autrichien de Jérusalem. L'Université St Joseph de Beyrouth avait jadis donné l'hospitalité au Dr Fellinger, alors qu'il préludait à sa carrière scientifique par l'étude de la langue arabe.

question du Sinaï et de la péninsule sinaïtique (1). Nul doute que la seconde édition de ce livre attachant ne soit déjà sur le métier, à moins que l'auteur n'ait décidé de revenir la préparer sur place : ce qui serait vivement désirable et pour lui et pour ses lecteurs et pour ceux de ses maîtres et amis qui l'ont connu en Orient.

S. R.

Reinhold Freiherr v. Lichtenberg. — *Die ionische Saeule als klassisches Bauglied rein hellenischem Geiste entwachsen.* Ein Vortrag, mit 69 Abbildungen. Leipzig, Haupt, 1907 ; 71 pp. 8°.

Il faudrait avoir une compétence très spéciale pour prendre parti dans un débat qui paraît loin d'être clos. Pour plusieurs, la thèse contraire à celle de M. v. Lichtenberg est fondée, en tout cas hautement probable : soutenue comme elle l'a été par un spécialiste éminent, M. Otto Puchstein (2), elle a rallié une foule de nouveaux adhérents.

Nous sommes ici en présence d'un point particulier du problème général, posé au siècle dernier, sur l'origine de la civilisation hellénique et sur les divers facteurs de son développement à travers les âges. On avait exagéré l'antiquité et la profondeur de l'influence phénicienne : les fouilles sont venues révéler un monde nouveau plus ancien et plus raffiné, qu'on a tour à tour appelé homérique, mycénien, égéen ou crétois. Le rôle de l'Orient allait-il s'évanouir avec le mirage phénicien ? D'autres fouilles, en Egypte, en Babylonie, en Perse, en Asie Mineure, permettent aujourd'hui de passer par-dessus Mycènes et la Crète, et c'est à débrouiller l'enchevêtrement de ces influences réciproques, à peine soupçonné il y a un quart de siècle, que s'attache la génération actuelle des archéologues. Déjà sur quelques points, la thèse de M. Puchstein semble un peu ébranlée (3) ; s'il avait à la reprendre, il n'hésiterait certaine-

---

(1) Pour Pétra, l'auteur n'a pu utiliser autant qu'il l'aurait désiré, le *Petra* de G. Dalman. Il est d'ailleurs probable que même cet ouvrage n'est pas encore le dernier mot sur la fameuse ville des Tombeaux. Au point de vue géologique et physique, Pétra attend encore son historien. R. Weill l'a récemment tenté pour la péninsule sinaïtique (*La presqu'île du Sinaï*, 1908), mais il est bien fâcheux que ce jeune égyptologue ait cru devoir émettre des théories sur la religion des Hébreux au Sinaï. — Je ne connais malheureusement pas encore le nouveau Guide du Sinaï récemment publié par le P. B. Meistermann.

(2) *Die ionische Saeule*, 1907, conférence modifiant sur des points importants son premier travail, *Das ionische Kapitell*, 1887.

(3) Cf. G. Kawerau, *Jahrb. d. d. arch. Inst.*, t. 22, p. 199. Il me semble cependant que l'auteur attache une trop grande importance aux conditions architectoniques dans la formation des détails secondaires du chapiteau ionique. — Je n'ai malheureusement pas à ma disposition l'étude de P. Sarazin, *Ueber die Entwicklung d. griech. Tempels aus d. Pfahlhaus.* (*Z. f. Ethnolog.*, t. 39, p. 57.)

ment pas à en transformer sensiblement l'argumentation. Chaque jour amène sa découverte, qui déplace le point de vue et recule la solution désirée.

S'il est très vrai que le chapiteau ionique archaïque rappelle de près, dans l'ensemble et surtout dans quelques détails, certaines formes égyptiennes du chapiteau d'origine végétale, il n'en est pas moins vrai que les différences existent aussi, et rien ne prouve, rigoureusement parlant, que *tout*, dans celui-là, dérive de celui-ci. D'autre part, soutenir avec M. v. Lichtenberg, que *tout*, dans la formation de la colonne ionique, est un produit du génie propre de la Grèce, n'est-ce pas méconnaître quelque peu une des lois fondamentales de l'évolution historique dans le bassin de la Méditerranée ?

Il en est, ce semble, de ce problème passionnant comme du problème de l'origine de l'écriture alphabétique. Dès que l'on eut découvert les premières tablettes crétoises d'écriture linéaire, on en rapprocha hâtivement les figures des caractères phéniciens. Mais que pouvait prouver, à elle seule, la ressemblance, l'identité absolue même, de certaines formes géométriques dans les deux écritures comparées, alors qu'on ignorait et qu'on ignore encore la valeur phonétique des signes de l'une des deux ? Pareillement, en rigueur de logique, la ressemblance entre le chapiteau ionique et un chapiteau égyptien pourrait presque atteindre l'identité, qu'on n'en serait pas autorisé, par cela seul, à proclamer l'emprunt, surtout en l'absence de tout témoignage littéraire convergent. A supposer même cet emprunt très réel, n'y aurait-il pas lieu de distinguer entre emprunt total et emprunt partiel ? La colonne ionique est un élément architectural compliqué, qui, de prime abord, ne semble pas avoir pu prendre naissance d'un coup : son seul chapiteau est composé de tant de parties qu'on pourra toujours se demander si sa formation n'est pas le résultat de plusieurs facteurs tout à fait distincts à l'origine. On l'a déjà dit, la volute se rattache à la spirale et la spirale se rencontre à l'origine de presque tous les arts (1). Quant aux éléments décoratifs qui l'accompagnent et constituent une de ses marques distinctives, ils ont également pu avoir des origines premières diverses, dans les divers pays où on les rencontre : on pourrait donc admettre que, à un moment donné de l'histoire, un courant artistique a prévalu, qui a nivelé les divergences primitives et amené ces quasi-identités, objet des discussions savantes de notre âge.

Il ne semble pas toutefois que la solution soit à chercher dans cette direction. Il y a, dans les plus anciens spécimens connus du chapiteau ionique, un ensemble de motifs décoratifs et architectoniques tellement consistant et typique, qu'on ne saurait le disséquer pour l'attribuer à des facteurs disparates, encore moins à le rattacher au seul développement du « Sattelholz ». D'autre part, admettre avec M. Puchstein un intermédiaire syro-anatolien, c'est, je crois, faire abstraction de certaines données positives connues depuis longtemps.

Le chapiteau « éolique » de Néandria est tout au plus du VIIe siècle (2) et se laisse

---

(1) Cf. le volume, instructif à cet égard, de V. Chapot, *La colonne torse et le décor en hélice* (voir plus haut le compte-rendu du P. Jalabert, p. 45*).

(2) Brandenburg, *Orient. Literaturzeit.*, 1908, col. 170 et 291 rappelle encore le

très facilement rapprocher des chapiteaux achéménides, qui lui sont postérieurs. Mais ce chapiteau représente un stade décoratif très particulier (1) qui, à aucun point de vue, ne soutient la comparaison avec certains fragments *mycéniens* où le chapiteau ionique paraît déjà presque constitué (2). L'Egypte a donc parfaitement pu agir par voie directe sur le monde préhellénique et de là, sur la côte ionienne, où tout d'ailleurs conspirait déjà à préparer les voies à la fixation de l'ordre qui a reçu le nom d'ionique.

Quel a été le *mode* de cette influence ? Là gît le nœud du problème, car le mot d'*emprunt*, qu'on emploie trop souvent dans des cas semblables, ne saurait avoir une valeur absolue. La Grèce a emprunté son alphabet aux phéniciens : elle l'a fait en bloc, au début, retenant même les noms des lettres sémitiques. Mais entre la colonne ionique et n'importe quelle colonne africaine ou asiatique, la différence est telle, malgré les ressemblances, qu'on exagèrerait manifestement en proclamant l'emprunt pur et simple. En cela, je crois devoir me rallier au sentiment de M. v. Lichtenberg, tout en admettant le bien-fondé des rapprochements instructifs faits par M. Puchstein. Je ne puis croire à un *emprunt* proprement dit, parce que l'art de la construction a dû commencer dans le monde préégéen aussi tôt qu'en Egypte ou en Asie Mineure ; mais j'admettrais facilement que les modes étrangères aient *contribué*, pour une large part, à la *fixation* de certains détails d'ornementation, comptés aujourd'hui parmi les plus caractéristiques de l'ordre ionique. On connaît, par exemple, les miroirs mycéniens dont les manches sont censés figurer des troncs de palmiers se terminant par des volutes (3). Or ces manches sont manifestement inspirés de manches égyptiens semblables (4) : autrement, où l'artiste mycénien aurait-il puisé ce motif exotique ? Et

---

chapiteau de Gopuldag, qui pour lui, serait antérieur au 10e millénaire. Quant aux « colonnes ioniques » de Boghâz-Keui, il serait prudent de réserver son jugement : la date de ces sculptures n'est pas encore assurée et ce que l'on a appelé *édicule* avec *colonnes*, pourrait être tout autre chose. Je ne vois rien dans ces « colonnes » qui figure un vrai chapiteau. Il eût été préférable de rappeler le cylindre publié par Lajard, *Mithra*, pl. 52, n° 6 : mais quelle peut bien être la date de ce cylindre « hittitisant » ?

(1) M. Puchstein, dans sa conférence, n'avait pas encore songé à rapprocher le brûle-parfums égyptien de Tell el-Mutesellim (Schumacher, *Mit. u. Nachricht.* d. D. P. V. 1904, fig. 17), reproduit en grandeur naturelle dans *Tell el-Mutesellim*, I, 1908, frontispice.

(2) Perrot-Chipiez, *Hist. de l'Art*, VI, pp. 630-631. Cf. Pottier, *Bullet. corresp. hellén.* 1907, p. 238 et pl. XXII.

(3) Perrot, *op. cit.*, VI, pp. 816-817.

(4) Cf. Perrot-Chipiez. I, p. 830 et *Miroirs* de Bénédite dans le *Catalogue général* du Musée du Caire pl. V et suiv. ; cf. pl. III, n° 44016 ; texte , p. XIX-XX. Cf. encore Ohnefalsch-Richter, *Kypros*. .. pl. 162, n° 8.

Il y aurait également lieu, à ce sujet, de soumettre à une nouvelle révision les terminaisons des sceptres antiques, dont on possède des spécimens ou des représentations. Cf. Sorlin-Dorigny, s. v. *Sceptrum*, dans le *Dictionnaire des Antiq.* Saglio-Pottier.

cependant le miroir mycénien ne saurait, en aucune façon, être confondu avec le miroir égyptien contemporain, au point de passer pour une reproduction servile de ce dernier. Dans le domaine architectural, fonction vitale d'une civilisation avancée, la pensée d'un emprunt total et conscient paraîtra encore moins admissible. Au fond, ce qui nous manque pour l'élucidation définitive du problème présent, ce sont des éléments de comparaison suffisants et pour le nombre et pour la qualité. Je croirais donc, pour ma part, jusqu'à plus ample informé, que si la thèse de M. Puchstein est très séduisante et même assurée dans une bonne mesure, celle de M. v. Lichtenberg n'est nullement dénuée de fondement et forcera les chercheurs à examiner la question sous toutes ses faces sans exception.

S. R.

H. Pognon. — *Inscriptions sémitiques de la Syrie, de la Mésopotamie et de la région de Mossoul.* Imprimerie Nationale. (V. Lecoffre, Gabalda et Cie), 1907-8. In-4°, 228 pp., ill., 42 pl.

On a déjà tant parlé de cet ouvrage, qui fera certainement époque dans les annales épigraphiques de notre Orient, qu'il ne me reste presque plus rien à en dire, à moins de me résoudre à classer chronologiquement les inscriptions syriaques (1) qu'il renferme ou à compter le nombre de mots nouveaux qu'il nous apprend. Comme on devait s'y attendre, c'est surtout la belle inscription de ZKR, roi de Ḥamat et de LʿŚ, qui a fourni le sujet des plus nombreux commentaires : c'est également à celle-là que je m'attacherai ici, avec l'espoir d'en pousser un peu plus loin l'interprétation.

Il faut d'ailleurs bien l'avouer : M. Pognon a traité ses matériaux avec tant de solidité et de maîtrise qu'il a laissé bien peu à glaner à ses critiques, et là même où il semble qu'on lui ait fait des observations fondées, un examen plus approfondi du point en litige aboutit souvent à lui donner raison contre ses contradicteurs. Il serait, du reste, injuste de ne pas tenir compte à l'auteur des conditions défavorables dans lesquelles il a été visiblement obligé de composer son travail : en Orient, à moins qu'on ne soit à Beyrouth ou à Jérusalem ou à Constantinople, on ne peut consulter que les livres qu'on possède ; et qui donc pourrait se flatter d'être aujourd'hui au courant de la « littérature » de son sujet, s'il lui est impossible de se documenter dans l'un des grands centres scientifiques de l'Europe ? Il faut plutôt s'étonner que M. Pognon ait pu si magistralement mener à bien une publication commencée et presque achevée au milieu des soucis professionnels de sa carrière diplomatique. Ce résultat, le sympa-

(1) Ces documents sont si nombreux, qu'on peut considérer le recueil de M. Pognon comme un petit Corpus d'inscriptions syriaques. Au point de vue paléographique, leur classement permettra de se faire une idée plus exacte de l'évolution de cette branche importante de l'écriture araméenne, dont on possède désormais (n°s 57 et 58) des spécimens remontant au début de notre ère. J'aurais bien quelques remarques à faire sur plusieurs de ces inscriptions, mais elles sont peu importantes et je ne dispose pas de la place voulue dans ce compte rendu rapide.

thique Consul de France le doit avant tout à sa science personnelle, calme (1) et profonde, à la rigueur de sa méthode et au souci constant qu'il a eu de sacrifier la pure conjecture et la fantaisie à la recherche de la vérité scientifique. J'ai eu récemment l'occasion de contrôler, sur l'original même, sa lecture du n° 83 : non-seulement cette lecture est de tous points correcte, mais le fac-similé même qu'en donne l'auteur à la pl. XXXIII est d'une exactitude matérielle qui ne laisse rien à désirer, malgré le peu d'importance intrinsèque du texte reproduit. (2) Il est donc vrai de dire qu'on peut se fier presque partout aux reproductions dues à la main de M. Pognon et cela est certainement du plus haut prix dans les cas, relativement assez nombreux, où la phototypie, si parfaite qu'elle soit, est insuffisante pour un contrôle rigoureux. Je dis « presque partout », parce que dans quelques occasions, fort rares d'ailleurs, M. Pognon nous avertit lui-même qu'il ne garantit pas l'exactitude de sa transcription. C'est le cas des inscriptions si curieuses de Sari et de Hassan Kef (n°s 60 et 61), dans lesquelles le savant orientaliste a reconnu, avec perspicacité, une écriture apparentée à l'écriture pehlvie. Je me permets d'en dire ici un mot rapide, sauf à y revenir plus longuement ailleurs.

Il me semble d'abord que les deux monuments ne sont peut-être pas aussi anciens que le suppose M. Pognon. La grande quantité de ligatures qu'on y rencontre ne constitue, il est vrai, aucune objection valable contre leur ancienneté ; mais certaines formes de lettres sont tellement avancées (3), que le fait est difficilement conciliable avec l'assomption que nos textes sont antérieurs à notre ère. L'autel de Sari porte une date : 547, 548 ou 549. Rien n'oblige, rigoureusement parlant, à y voir autre chose

---

(1) Excepté lorsqu'il s'agit des « sumérologues » ou de quelques savants dont la science lui paraît contestable.

(2) J'ai fait la même constatation à propos du n° 117, dont je possède un excellent estampage. Je me proposais de publier moi-même cette inscription ; mais S. B. Mgr Raḥmâni, auquel j'avais fait demander l'autorisation nécessaire à cet effet, me fit répondre (7 Août 1900) qu'il avait déjà écrit lui-même un article sur le sujet et que cet article devait paraître incessamment dans le Bulletin de M. Marucchi, du Vatican. D'après les renseignements qui m'étaient donnés par la même occasion, l'ossuaire aurait été trouvé, en 1907, à Ḥawwarîn, dans l'église de St Siméon le Stylite, et aurait été donné au curé de Qaryatain. Le Cheikh Fayâd Agha s'en serait emparé et les reliques (qu'on supposait être celles de St Siméon le Stylite !) seraient restées longtemps dans un bidon à pétrole. J'ignore la suite de la légende, qu'il n'était peut-être pas inutile de faire connaître en passant. — A propos de la rature signalée par M. Pognon, son fac-similé est légèrement incomplet : la rature affecte *toute* la ligne qui précède la finale ܗܝܘܡ .

(3) Notamment celles de ב, ך, ל, ן et ש. L'ensemble de l'écriture se rapproche beaucoup plus des alphabets de l'époque sassanide que de ceux de l'époque arsacide. Cf. le tableau des alphabets pehlvis dressé par Drouin dans l'*Histoire de l'écriture dans l'antiquité*[2] de Ph. Berger, p. 249, et celui d'Allotte de la Fuye dans le t. VIII (p. 219) des *Mémoires* de la Délégation franç. en Perse.

que l'année 136 ou 137 ou 138 de notre ère. La forme même de l'autel, avec ses moulures caractéristiques de l'époque romaine, est tout en faveur d'une date postérieure à notre ère.

Quant au contenu de ces textes, il ne se laisse pas fixer avec une certitude absolue, soit parce que leur conservation est défectueuse, soit surtout parce que la valeur de quelques lettres reste encore indécise. En comparant les deux textes, il est néanmoins visible que le complexe pris pour חי est un simple ה, très étrange de forme, il est vrai, mais de valeur certaine :

Au n° 60, ll. 4-5, on doit lire : [ל]שמע[א]להא .
Au n° 61, l. 7, au début : זבדלהא
l. 5, après ברנני : בגוהי, en tenant compte du petit י ajouté, après coup, sous le ה. Ce n. pr. perse est orthographié exactement de la même façon dans les papyrus d'Eléphantine.

Par conséquent, à la l. 2, après לנציבין (1), il faut lire הוין : nous étions, fûmes, etc ; et à la l. 7, au dernier mot visible, יהב[אלהא] , si c'est un n. pr. (2)

Il en résulte que le mot זהב n'est plus admissible à la l. 3. A priori, d'ailleurs, on se serait attendu à דהב (cf. די = זי), et le « présent d'or » était tout à fait invraisemblable dans un texte de cette nature. Je ne vois néanmoins pas le moyen d'interpréter cette ligne, dont le sens dépend apparemment de la partie perdue des lignes précédentes (3). Il paraît probable que, dans le mot ainsi rectifié, il faut voir un élément composant de n. pr., comme à la fin de la l. 4, où la présence d'un n. pr. est assurée.

Au début de la l. 4, on a probablement le verbe נבר , indiquant l'opération (creusement du tunnel ou de la rigole) exécutée par les ouvriers, dont les noms suivent immédiatement.

Si l'on adopte ces corrections, il devient possible de tirer quelque chose de plus du n° 60, dont la conservation est meilleure. La grande face inscrite de l'autel ne me paraît pas détériorée à la fin des lignes, sauf peut-être à la l. 1. On s'en convainc à l'examen des ll. 2 et 5, qui, évidemment, ne contenaient pas d'autres lettres que celles qu'on y voit aujourd'hui. Cela n'est cependant vrai que d'une certaine façon pour la l. 2 ; il est bien visible, en effet, que le די , qui semble appartenir à la l. 3, appartient plutôt, en réalité, à la l. précédente. Le graveur l'a placé là, soit par oubli ou négli-

(1) Le ל est très visible sur la phototypie, pl. VII.

(2) Je crois également que le dernier n. pr. de la l. 8 est בידלה[א] (cf. בידאל *CIS*, II, n° 76). Tous ces אלהא invitent singulièrement à voir dans notre inscription un monument d'époque chrétienne, et cela, malgré la présence de théophores païens, tels que יזבנבר et ברנני. Comme M. Pognon, je crois que ce n° 61 est postérieur au n° 60 ; mais il est difficile de se prononcer sur ce point avec assurance.

(3) Peut-être, au lieu de אמטרת , faut-il lire ܒܡܣܟܝܢ « sous la surveillance de », ou encore « dans l'attente de ».

gence, soit parce que la surface du bloc était défavorable au travail du ciseau à la fin de la l. 2. Le sens de l'inscription serait donc celui-ci :

1. En l'année 547 (8 ou 9) ;
2. Autel que
3. (verbe) Naśai (?)
4. lapicide (?), pour S^e^ma'-
5. allâhâ,
6. Gawîdâ (?), prêtre.

Je n'ose rien proposer pour le verbe. נשי est incertain. « Lapicide » = נגורא ; mais la forme du ר est très douteuse, et comme il faudrait lui donner la même valeur dans ce que je crois être le verbe, le sens de « lapicide » reste également incertain. Peut-être est-ce tout simplement un patronymique. Le dernier mot du texte me paraît beaucoup plus probable : כמרא (1), et je crois le lire également sur l'autre face de l'autel :

כמרא [cassure] די   הדן צלמא (2)

Il y aurait encore plusieurs observations à faire sur quelques lettres qu'on est étonné de ne pas rencontrer dans les deux textes. Mais je ne puis m'attarder ici à une étude qui paraîtrait trop longue, et pour laquelle, au fond, le plus simple serait d'attendre qu'un voyageur ait pu prendre des reproductions nouvelles des monuments.

J'en viens maintenant, à mon tour, à cette fameuse inscription de ZKR, dont l'importance augmente à mesure qu'on l'étudie (3). Jusqu'ici cependant, on n'a rien ajouté d'essentiel aux résultats atteints par M. Pognon dans la magistrale étude qu'il a consacrée à cette perle de son recueil. Cette étude elle-même est restée volontairement incomplète, l'heureux découvreur n'ayant pas jugé prudent de révéler la provenance de sa stèle : aussi bien, tous les essais tentés pour localiser Ḥazrak ou L'Ś (4) sont-ils restés caducs, lorsqu'ils n'ont pas dépassé les bornes de la vraisemblance. M. Pognon a dû, j'en suis sûr, en rire sous cape bien des fois ! Mais il serait peut-être temps de mettre fin au mystère en reprenant les recherches interrompues et, au besoin, en confiant ce soin à un ami fidèle et dévoué. Il y a déjà six ans que M. Pognon

---

(1) Voir cette forme de ך dans le tableau précité de Drouin, colonne sassanide.

(2) La forme de ce ה me semble identique à celle de tous les autres ה des deux inscriptions.

(3) Il est fâcheux qu'un spécialiste aussi compétent que Clermont-Ganneau n'ait encore rien écrit sur ce monument : du moins, je n'ai rien lu de lui à ce sujet, si ce n'est un mot inséré dans les CR, et auquel je fais allusion plus loin. Il faut croire que le savant orientaliste est tout absorbé par l'étude des riches matériaux épigraphiques rapportés de sa dernière campagne de fouilles à Eléphantine.

(4) J'en connais bien une demi-douzaine : inutile de les citer, pas même pour montrer qu'on est au courant de la littérature du sujet !

a découvert les fragments publiés : comme il a dû les acheter aux habitants de la localité où ils se trouvaient, l'idée a bien pu ou, du moins, pourrait venir au Cheikh du village de faire faire quelques excavations pour trouver d'autres « pierres écrites » et les vendre ensuite à quelque « frangi » de passage ou à quelque agent antiquaire, comme il en pullule en Orient depuis plus d'un quart de siècle. Il y a un autre danger plus sérieux : ces pierres peuvent être détruites, si elles ne sont pas vendues !

Enfin, et cela intéresse plus directement M. Pognon, un voyageur européen pourrait, sans trop de difficulté, ou même simplement par hasard, tomber sur le lieu de la découverte et frustrer le savant français du fruit légitime de son activité scientifique. On ne voudra peut-être pas me croire de suite, parce que je ne saurais apporter de preuve sans trahir le secret de M. Pognon: mais j'affirme, en faisant, d'ailleurs, mon mea culpa, que je suis parvenu à connaître la provenance exacte de la fameuse stèle. J'ai dû m'y prendre à deux reprises avant d'y arriver ; mais enfin j'y suis arrivé et tout autre voyageur orientaliste, qui aurait connaissance du monument publié et des problèmes qu'il soulève, pourrait y arriver de façon analogue. Ma première recherche (Juillet 1908) avait échoué pour deux raisons : les cartes consultées (1) m'avaient égaré et j'avais eu le tort de rechercher directement Ḥazrak, pour la situation de laquelle on ne possédait aucune donnée bien précise. La seconde fois (septembre de la même année), je résolus d'aller plutôt à la découverte du pays de LʿŚ, et c'est en me rendant dans la direction présumée de ce pays, que je pus déterminer, de façon indubitable, le lieu où M. Pognon avait fait sa belle trouvaille. Mais je m'empresse d'ajouter que je n'ai pas mis les pieds dans le village: si je l'avais fait, j'aurais difficilement résisté à la tentation d'interroger les gens sur les circonstances de la découverte et cela aurait constitué un danger pour les fouilles futures, à supposer qu'il en soit encore temps. Inutile d'ajouter que, dans cette double recherche, mon unique but était de résoudre, pour mon usage personnel, le problème passionnant de l'emplacement de Ḥazrak, et par là, d'éclaircir certains points obscurs de l'inscription de son roi, ZKR. M. Pognon peut néanmoins rester sans inquiétude : non seulement son secret sera scrupuleusement respecté, mais encore, je l'espère, il ne m'échappera rien de compromettant à cet égard dans les lignes qui vont suivre. Je dois néanmoins répéter, encore une fois, que si le savant orientaliste se propose réellement de faire des fouilles à Ḥazrak, il serait imprudent d'attendre plus longtemps : j'ai appris tout récemment que des européens ont passé *après lui* dans la mystérieuse localité et cela seul devrait suffire à lui faire prendre une prompte décision. L'intérêt des fouilles ne se bornerait pas, bien entendu, à la découverte des fragments manquants de la stèle publiée : bien d'autres monuments importants peuvent être rendus au jour, dans cette ville que les documents cunéiformes nomment tant de fois.

---

(1) Une bonne partie du Liban, mais surtout de l'Anti-Liban et de la Syrie centrale et septentrionale reste encore *terra incognita* pour le monde scientifique. Quand aurons-nous, pour ces régions si importantes de l'Orient, un *Survey* semblable à celui que l'Angleterre a exécuté pour la Palestine ? Au reste, même pour la Palestine, surtout la Palestine septentrionale et les confins syro-phéniciens, le travail aurait besoin d'être repris sur bien des points et mené avec une plus grande exactitude.

Comme on le voit, je suppose ou plutôt je suis certain que M. Pognon a réellement retrouvé l'emplacement de Ḥazrak. Plusieurs de ceux qui ont parlé de la stèle ont émis le même avis : le monument parle de lui-même. Aussi bien peut-on adopter pleinement la restitution proposée par MM. Dussaud (1) et Lidzbarski (2) pour le début de la l. 4. Je crois même qu'elle conviendrait également fort bien à la fin de la 1re l. : בחזרך, à moins qu'on ne préfère p. ex : אלהא ou אלהה qui sont aussi plausibles, vu l'espace restant (3). La première aurait pour elle non-seulement les deux inscriptions de Nîrab (4), mais encore et surtout la ligne 3 de la stèle moabite, où בקרחה ne signifie pas davantage « en Qorḥah » mais bien « à Qorḥah », et où cette indication topique se trouve être en relation directe avec une phrase introductive, foncièrement identique à celle par laquelle débute notre texte araméen :

.......ואעש . הבמת . זאת . לכמש . בקרחה.......

On objectera peut-être contre cette restitution que le complexe בחזרך ne peut entrer tout entier dans la l. 1. ; mais, dès lors que le 1er mot visible de la l. 2 ne peut être que אנה (5), il y a précisément la place suffisante, pour le faire précéder de ·ך.
Je restituerais donc ainsi la fin de la l. 1 et le début de la 2e :

........לאלור ׀ בחזר
ךי אנה ׀..........

La restitution מלך, à la l. 7, proposée par M. Dussaud, me paraît excellente. J'avais, de mon côté, suggéré מל[ח], en renvoyant au curieux monument récemment

---

(1) *Rev. Arch.*, 1908, I, pp. 229 et 234.

(2) *Literar. Zentralbl.*, 1908, n° 18, col. 583. M. Lidzbarski propose : על חזרך. Il semble bien cependant qu'il n'y ait pas assez de place pour על. Sans cette préposition, la phrase serait-elle précisément incorrecte? Je ne le crois pas, car les mots המלכני חזרך peuvent parfaitement signifier, non pas « m'a fait roi *sur* Ḥazrak », mais bien plutôt « m'avait donné la possession de Ḥazrak ». Un examen minutieux des dimensions de la lacune serait d'autant plus désirable que la seconde interprétation de ce passage peut jeter un jour considérable sur l'ensemble du texte, au point de vue historique.

(3) On verra plus loin pourquoi אלהה, avec le suffixe, s'accorderait bien avec le contexte général. Cette restitution, je l'ai déjà proposée dubitativement dans *Al-Machriq*, 1908, p. 304.

(4) La traduction « en Nîrab » qu'on a généralement adoptée, comme se rapportant au culte spécial de Sin à Nîrab, est au moins inutile, puisque Sin est nommé de son nom araméen, שהר. Dans ces épitaphes, comme dans d'autres monuments, l'indication de la localité où le monument a été érigé n'est pas plus insolite que dans nos monuments modernes similaires, où le nom de la ville est souvent même mis en vedette.

(5) Sur ce point, le doute n'est guère possible, si l'on admet avec MM. Nöldeke, Dussaud et d'autres qui les ont suivis, que le mot ענה de la même ligne signifie «pieux» plutôt que tout autre chose. La phrase obtenue ainsi :

découvert à Assur (1) et où ce toponyme est donné comme « une résidence de Haza'el, au pays de Damas ». Mais cette supposition ne me paraît plus soutenable aujourd'hui. Il est clair, en effet, que les rois coalisés, dont on possède les noms après ברגש, sont nommés dans un ordre géographique ferme, de l'ouest vers l'est, soit de Qaweh à Malaz.

Le passage mutilé, ll. 7-8, a provoqué plus d'une conjecture : celle de M. J. A. Montgomery me paraît, tout bien considéré, la plus acceptable, parce qu'elle rend logiquement compte des mots : המו ׀ ומחנות ׀ הם de la l. 9., et que, dans ces conditions, c'est-à-dire avec ce dernier complément circonstanciel, le mot « autres » qu'on exigerait après « et sept rois », devient inutile ou, du moins, n'est plus nécessaire.

La restitution des ll. 12-17 n'offre aucune difficulté spéciale, le contexte étant assuré ; mais le choix des mots à restituer ne peut être déterminé partout avec la même exactitude. Rien n'oblige, en tout cas, à admettre ויד̇בר à la l. 11, comme le propose M. Halévy (3).

Pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer ici, je crois que le grand texte se continuait encore sur un bon nombre de lignes après la 17e, et que si M. Pognon reprenait ses recherches, il aurait chance d'en retrouver un gros morceau contenant la fin du discours de בעלשמין et la description plus ou moins détaillée des hauts faits par lesquels ZKR obligea les coalisés à battre en retraite.

Cette description se termine sur la tranche de la stèle, à gauche (4). Mais à quel endroit ? La réponse a été déjà donnée, de façon très ferme, par M. Halévy (5) : pour lui, le récit même de la bataille, si l'on doit parler de récit, serait compris dans le discours du dieu. Immédiatement après, le roi reprendrait la parole pour détailler les constructions faites à l'issue de sa victoire. Cette restitution n'est guère vraisemblable en elle-même. En tout cas, elle se fonde sur une interprétation fort douteuse de la l. 8 de cette tranche. M. Nöldeke (6) a déjà fait valoir combien était suspecte philologiquement l'équation סנרא = *ennemis*, communément admise avec le premier éditeur. Or, — il est facile de s'en assurer en examinant attentivement la phototypie de la pl.

אנה ׀ זכר ׀ מלך ׀ חמת ׀ ולעש ׀ אש ׀ ענה ׀ אנה ׀

est excellente du point de vue araméen. La graphie אש, pour אנש, est connue par l'inscription araméenne de Gertchîn, dite de Hadad, l. 34.

(1) *Mitteil. d. deutsch. Orient-Gesellsch.*, n° 29, p. 45. Cf. *Al-Machriq*, 1908, p. 309.

(2) *The Biblical World*, 1909, p. 79 seq.

(3) *Rev. Sémit.*, 1908, p. 364.

(4) Dans le fac-similé un peu rapide que j'ai donné du texte de cette tranche dans *Al-Machriq* (*loc. cit.*), j'ai eu le tort de présenter la surface inscrite comme légèrement rétrécie entre les ll. 7 et 15. L'examen des phototypies et par-dessus tout la nécessité de certaines restitutions assurées m'oblige aujourd'hui à reconnaître que la tranche du bloc avait partout la même largeur.

(5) *Ibid.*, pp. 365-366 et 371.

(6) *Zeitschr. f. Assyriolog.*, XXI (1908), p. 383.

X, — devant le ס de ce mot, il reste un trait vertical assez long, qui n'a pu appartenir qu'à un ח. On lira donc : חסניא, « les forts ». ZKR se vante d'avoir reconstruit les forts constituant la défense principale de Ḥazrak, forts dont il a déjà parlé plus haut, ll. 5-6. Je crois donc qu'on peut, presque sans hésiter, restituer ainsi les ll. 3-6 :

3 אנ ׀ ....
4 [ה ׀ בני]ת ׀ חזרך ׀ והוספ
5 [ת ׀ לה] ׀ אית ׀ כל ׀ מחגת ׀
6 [חסני]א ׀ ....

C'est moi qui ai rebâti Ḥazrak et qui lui ai réannexé toute l'enceinte des forts.

Pour ce qui suit, M. Pognon fera, sans doute, lui-même la pleine lumière (1). Tout que ce qu'il m'est permis d'affirmer sans compromettre sa réserve, et tout en me basant sur la connaissance que j'ai acquise des lieux, c'est que le n. pr. אפש répond aujourd'hui à un point ayant jadis fait partie de la ville forte de Ḥazrak, et ce point (faubourg, quartier, fort ou même temple) est le pendant de la קרחה, peut-être même du יהץ de Daibân. C'est bien certainement avec raison que M. Clermont-Ganneau a rapproché la stèle de ZKR de celle de Mesaʿ, le jour où, pour la première fois, M. Pognon communiquait sa découverte à l'Académie des Inscriptions (2). Inutile d'insister davantage sur l'importance de ce rapprochement, qui balaie définitivement les conjectures par lesquelles les derniers interprètes du monument moabite ont essayé de remplacer les vues intuitives, justes et pénétrantes, de son premier déchiffreur (3). On le verra plus clairement, lorsque M. Pognon se sera décidé à livrer son secret (4).

---

(1) C'est également à lui que nous devrons probablement l'explication rationnelle des lignes 1-3 de la même tranche. Il n'est pas impossible que ce roi, que ZKR semble avoir poursuivi et défait dans sa propre ville, soit précisément le ברגש, de la l. 5 du grand texte, dont le pays n'est pas nommé, sans doute parce qu'il devait être trop connu à Ḥazrak pour que cela fût nécessaire. C'est peut-être encore à ce même roi que ZKR avait précédemment enlevé, sinon le pays de LʿŚ tout entier, du moins la ville de Ḥazrak, dont il se vante, dès le début, d'avoir obtenu la possession, grâce au secours tout-puissant de son dieu. On voit, du moins, combien de problèmes historiques et topographiques sont liés aux prochaines révélations de M. Pognon.

(2) Séance du 11 Octobre 1907.

(3) Clermont-Ganneau, *La stèle de Dhîban*, 1870, pp. 52-53 et 59. Le plan de Daibân a été relevé plusieurs fois : cf. Brünnow, *Die Provincia Arabia*, I, pp. 30-31 ; Musil, *Moab*, p. 377 ; enfin le croquis de G. A. Smith, *PEFQ*, 1905, p. 41, reproduit par Brünnow, II, p. 305.

Pour avoir une idée plus claire d'une ville syrienne contemporaine de ZKR, cf. le plan de Zingirli par Koldewey dans *Ausgrabungen in Sendschirli*, pl. 29. Sur l'art de la fortification dans l'Asie antérieure, cf. l'utile résumé de A. Billerbeck, *Die Festungsbau im alten Orient* [« Der Alte Orient » I, 4], passim, et p. 26.

(4) Il n'est pas impossible que ce secret ait été déjà confié à quelques amis discrets, en particulier à M. Clermont-Ganneau ; mais ce dernier n'avait probablement

Je laisserai donc provisoirement en blanc les ll. 9-12 de notre texte. Le reste de l'inscription offre un sens suffisamment clair, bien qu'on ne puisse en restituer toutes les lacunes avec la même certitude (1). J'y reviendrai dans une autre occasion.

Je n'ai plus qu'un point à toucher dans le présent compte rendu. On a généralement admis, sur la foi d'une simple conjecture de M. Pognon, que le dieu אלור est nommé immédiatement après בעלשמין, à la ligne 23 du texte de la tranche. Cette lecture se rattache elle-même, comme prémisse ou comme conséquence, à la supposition que le premier dieu est différent du second. Ni l'une, ni l'autre de ces hypothèses ne me paraît suffisamment fondée.

La première manque de base matérielle, et pour deux raisons. D'abord, il est incertain que la dernière lettre de la l. 23 soit un ל. Ensuite, à supposer que ce soit bien un ל, la lecture [אל[ור ne se recommande à aucun titre. Si on l'admettait, on ne pourrait raisonnablement caser aucun autre nom divin entre celui-là et celui de שמש : l'impossibilité est mathématique (2). Mais même si la chose était matériellement possible, il serait tout à fait incroyable que אלור fût, dans ce passage, nommé après בעלשמין : s'il y avait un dieu intéressé à punir un violateur quelconque de la stèle de ZKR, c'était bien celui auquel cette stèle était solennellement dédiée et devant la statue duquel elle avait été dressée (3), avec la recommandation expresse de ne pas la bouger de sa place ! Si donc אלור se trouvait nommé à cet endroit de l'inscription, il aurait incontestablement la prééminence sur tous les autres dieux. On ne saurait donc le chercher qu'avant le nom de בעלשמין, nulle part ailleurs. Malheureusement, le texte est irrémédiablement perdu à cet endroit et l'on en est réduit au simple raisonnement pour discuter la seconde hypothèse.

Il n'en est pas moins vrai que, pour tout esprit non prévenu, cette seconde hypothèse a déjà perdu son meilleur appui. Dès lors que, dans le passage relatif aux violateurs, la présence du nom de אלור reste indémontrée, l'identité de cette divinité avec בעלשמין ne se heurte absolument à aucune invraisemblance. Tout au contraire, elle

---

pas besoin de cette confidence pour saisir presque du premier coup le lien intime qui, par tant de côtés, rapproche la stèle de Pognon du monument auquel son nom reste attaché depuis plus de trente ans.

(1) Je ne comprends pas comment M. Dussaud, *loc. cit.*, p. 233-234, a pu croire que אשר signifiait ici « un lieu consacré », encore moins comment un lieu consacré pourrait être enlevé d'auprès d'une stèle !

Quant aux restitutions finales proposées par M. Halévy *loc. cit.*, p. 370-371, elles sont purement conjecturales et se basent sur la supposition, improbable à mon avis, que la partie manquant au bas de la stèle serait très courte.

(2) Si le ל était certain, on pourrait par ex. proposer de lire, entre בעלשמין et שמש : [ו ורשק ו]ואל. Matériellement c'est très plausible.

(3) J'admets, avec M. Pognon contre M. Dussaud, que le personnage figurant sur la stèle est ZKR lui-même et non pas le dieu : cf. ll. 13-14 de la tranche. C'est conforme à l'usage assyrien.

apparaît comme la seule explication plausible de ce brusque changement de nom divin, qui détonne si étrangement dans les trois premières lignes du grand texte. אלור est incontestablement un dieu important de Ḥazrak. Or, ZKR rapporte à une divinité, qu'il nomme בעלשמין, non-seulement sa victoire sur les nombreux rois qui assiégeaient cette ville, mais encore le fait, évidemment antérieur, de la possession, par lui, de la même ville ; et cependant sa stèle est nommément dédiée à אלור, et placée dans le propre temple du dieu, où elle doit rester à perpétuité comme un témoignage particulier de sa reconnaissance pour la grande victoire remportée ! Tout cela est logiquement inconciliable avec la pensée que אלור est le *genius loci*, comme on l'a dit, et que בעלשמין, distinct de lui, est le dieu qui lui aurait donné la victoire. On ne saurait invoquer à l'appui aucun exemple semblable dans toute la série des monuments dédicatoires que nous a livrés l'antiquité orientale. Il faut donc voir un seul et même dieu dans les deux noms divins (1).

En faveur de cette conclusion, on peut rappeler que les Juifs d'Eléphantine, écrivant à Bagôhî, ont précisément usé d'un vocable semblable pour désigner יהו : מראן אלה שמיא (2). Je ne veux pas dire par là que אלה שמיא soit absolument identique à בעלשמין comme expression ; mais la conception est foncièrement la même, malgré les apparences contraires. On a attaché une importance exagérée au fait que בעלשמין est écrit en un seul mot dans le texte de ZKR : sans doute, cela prouve que l'usage avait fini par faire un nom propre *sui juris* d'une expression primitivement composée de deux appellatifs à l'état construit (3). Mais ces éléments composants n'avaient subi aucune contraction et leur sens originel restait toujours adéquatement le même pour tous. Lorsque nous disons ou écrivons à volonté *Notre-Seigneur*, au lieu de Jésus, nous faisons exactement ce que faisait ZKR en appelant בעלשמין son dieu אלור. Il serait oiseux d'insister davantage : la littérature ancienne et moderne des Sémites, notamment la littérature cunéiforme, fourmille de phénomènes analogues. Chaque divinité pouvait avoir, et de fait avait souvent, plusieurs noms de nature épithétique, aussi usuels, suivant les époques, que celui sous lequel il était généralement connu. Tout ce que l'on pourrait se demander à propos de notre texte, c'est de savoir si l'emploi respectif de chacun de nos deux n. pr. était gouverné par quelque règle stylistique ou religieuse (4). Mais cela est évidemment indifférent à la question

---

(1) M. Bruston (*Bullet. Antiq. Franc.*, 1908, p. 223) est le seul, à ma connaissance, qui ait nettement soutenu cette identité.

(2) Papyrus Sachau, l. 2.

(3) M. Nöldeke a déjà répondu (*loc. cit*, pp. 383-4) à une objection qui se présente d'elle-même à l'esprit à propos de בעלשמין. Régulièrement parlant, nous aurions dû avoir בעלשמיא, comme אלה שמיא des textes d'Eléphantine.

(4) Dans le papyrus Sachau, le choix du nom épithétique au début de la lettre a été probablement déterminé par le désir de se concilier la faveur du gouverneur perse, auquel cette lettre était adressée.

A la l. 24 de la tranche, dans la stèle de ZKR, l'emploi de בעלשמין, au lieu de

principale et n'a qu'un intérêt de curiosité, très amoindri d'ailleurs par l'état de mutilation dans lequel notre texte nous est parvenu.

Inutile également de rechercher les raisons pour lesquelles אלור a pu être conçu comme un dieu du ciel, ou, si l'on préfère, identifié à un dieu personnel בעלשמין, dieu dont l'existence d'ailleurs, sous la forme d'une entité distincte et exclusive de tout autre, reste encore bien problématique. La solution du problème dépend de plusieurs données, encore incertaines, peut-être même, jusqu'à un certain point, de la lecture matérielle du nom divin (1). Pour plusieurs, אלור devrait être décomposé en אל et (א)ור : ce qui nous donnerait un dieu de la lumière ou de l'éther et cela cadrerait parfaitement avec le caractère céleste de cette divinité (2). De plus, si la chose était prouvée, on aurait une raison suffisante de reconnaître en lui Hadad, le grand dieu des Araméens. Mais tout cela reste incertain (3), et le plus sage est d'attendre des recherches futures le complément d'information indispensable pour traiter ces problèmes, dont la haute portée, ne peut, du reste, échapper à personne (4).

J'arrête ici ce trop long compte rendu, en faisant remarquer que, comme M. Dussaud, je ne suis pas exactement d'accord avec M. Pognon sur l'antiquité de son monument. M. Pognon affirme que c'est la plus ancienne de toutes les inscriptions araméennes connues. S'il faut tenir compte de son opinion sur la langue des inscriptions de Gertchîn et de Taḥtalî, la chose est parfaitement vraie, puisque l'inscription dite de BarRKB, qui est franchement araméenne, est du temps de Téglathphalasar III. Mais il s'en faut qu'on doive adopter son opinion sur le caractère linguistique des deux autres inscriptions. J'essaierai de reprendre ce problème linguistique dans

---

אלור, tient peut-être à la préoccupation de le désigner par le nom qui rappelait directement sa qualité céleste, en tête des autres dieux du ciel invoqués avec lui.

(1) M. Pognon n'a pas hésité à lire אלור, bien que son fac-similé autorise plutôt la lecture אלוד, du moins à la l. 1 du grand texte : il est néanmoins très probable que le savant orientaliste a raison, car les reproductions phototypiques (pl. IX et X) du monument semblent exclure la seconde lecture. Aussi, je ne m'explique pas que M. Mart. Hartmann se soit empressé de faire état d'une lecture aussi douteuse pour décomposer le nom divin en *Il Wadd* (*Orientalist. Literaturzeit.* 1908, col. 341).

(2) M. Bruston s'est même contenté de cette explication du mot אלור pour l'identifier à בעלשמין.

(3) D'autant plus, paraît-il, que, d'après les régles orthographiques de notre texte, nous aurions eu plutôt la graphie אלר. — J'avais, de mon côté, songé à un rapprochement avec un vocable divin fort curieux, qui apparaît dans les légendes araméennes des monnaies de Wâ'el, roi d'Edesse, vocable que M. Babelon a cru devoir lire אלול (*Rev. belge de numism.* 1892, p. 223 seq). Le changement du ר final en ל n'aurait rien d'étonnant ; mais même si le rapprochement des deux n. divins était plausible, il ne nous apprendrait rien de plus sur la nature du dieu.

(4) Si je ne me trompe, la théorie documentaire en vogue, qui a jadis tant abusé de la distinction des deux noms divins יהוה et אלהים pour disséquer à son gré les écrits bibliques, reçoit une nouvelle atteinte de la belle découverte de M. Pognon.

un autre travail ; mais dès maintenant, il est facile de s'assurer, du simple point de vue paléographique, que l'inscription de ZKR est plutôt postérieure à celle de Gertchîn.

Pourquoi faut-il que le beau recueil de M. Pognon ait été publié à un prix à peine abordable pour les travailleurs peu fortunés ? Il me semble que sans rien sacrifier du caractère scientifique (1) qu'on a su donner à l'œuvre, on aurait parfaitement pu en réduire le format (2), en élaguer certaines références qui sont inutilement données in-extenso, supprimer l'emploi des caractères épigraphiques araméens, qui n'offrent aucune utilité pratique (3), et, dans bien des cas aussi, réduire les fac-similés des inscriptions syriaques de façon à en faire entrer un plus grand nombre dans une même planche. J'insiste d'autant plus sur tous ces points que, très souvent, M. Pognon semble plutôt écrire pour des débutants que pour les orientalistes de métier ou les spécialistes de l'épigraphie sémitique.

Séb. Ronzevalle, s. j.

K. Vollers. — *Die Weltreligionen in ihrem geschichtlichen Zusammenhang.* Jena, Diederichs, 1907. In-12, IV-199 pp.

C'est avec peine que nous avions vu le regretté orientaliste de Jena se lancer dans une voie qui n'était pas la sienne, pour laquelle il n'avait aucune préparation sérieuse, et où, comme tant d'autres, il a gravement compromis une réputation scientifique méritée. Il avait, du moins, parfaitement conscience qu'il avait agi à la légère, et quelques jours avant sa mort prématurée, il l'avouait avec tristesse à un de ses amis qu'il avait rencontré au congrès historique de Berlin.

S. R.

G. Schmidt, S. V. D. — *Les sons du langage et leur représentation dans un alphabet linguistique général.* Tiré à part de l'*Anthropos*, t. II, fasc. 2-6. 122 pp. gr. 8°.

Arriver à faire adopter, sur la base de principes à la fois scientifiques et pratiques, un alphabet de transcription applicable à toutes les langues connues.... et à connaître : tel est le but de ce travail qui fait honneur au savant directeur de l'*An-*

(1) Il est à peine croyable cependant que l'Imprimerie Nationale n'ait pas mis à la disposition de M. Pognon des caractères de transcription pour les mots sémitiques, assez nombreux, qu'il a dû transcrire.

(2) Le grand in-8° aurait pu suffire, avec un album de planches aux dimensions nécessaires pour assurer la netteté des reproductions.

(3) Je considère comme un luxe inutile, sans portée aucune pour le progrès de l'épigraphie sémitique, l'invention de ces caractères épigraphiques en usage dans le *CIS*, I et II, que le profane laisse toujours de côté et dont le spécialiste n'a que faire, puisqu'ils n'imitent jamais la forme réelle des lettres qu'ils sont censés reproduire.

thropos. Personne assurément ne lui contestera qu'il possède sa matière. Pratiquement cependant, on peut douter qu'il réussisse, non pas même à faire agréer son alphabet général, mais seulement à obtenir que son idée pénètre efficacement dans les milieux qu'elle vise. Dans tous ces systèmes, que les théories acoustiques modifient presque journellement, il y a un élément d'appréciation subjective, qui tient tellement de l'esthétique personnelle ou nationale, qu'on peut facilement rapprocher leur sort de celui des langues universelles, toujours reconnues utiles ou nécessaires, et jamais adoptées dans la pratique courante.

S. R.

A. CHRISTENSEN. — *L'Empire des Sassanides, le peuple, l'état, la cour.* Mémoires de l'Académie royale des Sciences et des Lettres de Danemark. 7[e] série, Section des Lettres, t. I. N° 1. Copenhague, [A. F. Host and Son]. 1907. In-4°, 120 pp.

Excellent mémoire, dans lequel le savant académicien de Copenhague expose avec détail la structure de la société, des institutions publiques et des mœurs de la Perse sous les Sassanides. En 1879, dans sa belle traduction de l'histoire des Sassanides par Ṭabarî, M. Th. Nöldeke avait déjà esquissé la matière, mais sans l'épuiser. Grâce aux nouveaux documents publiés depuis cette date, M. Christensen est parvenu à accentuer certains traits et à dégager avec plus de sûreté les grandes lignes de l'évolution politique en Perse, depuis la fin de l'époque arsacide jusqu'à l'apparition de l'Islam. Une connaissance directe des langues syriaque et arménienne aurait été parfois nécessaire à l'auteur, soit pour contrôler les documents mis en œuvre, soit pour en découvrir de nouveaux dans la littérature manuscrite ; mais tel qu'il est, le mémoire est certainement beaucoup plus qu'une ébauche et plusieurs de ses chapitres resteront (1).

S. R.

TELL EL-MUTESELLIM. *Bericht [über die* 1903 *bis* 1905 *mit Unterstütz. S. M. d. Deutsch. Kais. u. d. Deutsch. Orient-Gesellsch. vom Deutsch. Verein zur Erforsch. Palaest. veranstalteten Ausgrabungen.*

I. Band. FUNDBERICHT erstattet von Baurat D[r] G. SCHUMACHER, herausgegeben vom Geschaftsführenden Ausschuss unter der verantwortlichen Redaktion von Prof. Lic. D[r] C. Steuernagel.

A. Text. XV-192 pp. in-4°, et 293 illustr.

B. Tafeln, 50 pl. en un carton.

On connaissait déjà, par les rapports sommaires, toujours illustrés, qui paraissaient dans les publications du Palästina-Verein, le résultat des belles fouilles de M.

(1) E. G. Browne, dans le 1[er] vol. de son *A Literary History of Persia* avait déjà

Schumacher sur le tell de Megiddo. Le R. P. Vincent avait même pu les utiliser sobrement dans son *Canaan d'après l'exploration récente.* Mais ces rapports faisaient vivement désirer la grande publication qui devait les couronner. L'apparition de la première section de cet ouvrage monumental met à la disposition du public la partie matérielle et technique du travail accompli. On a beaucoup attaqué certaines conclusions de M. Schumacher et on lui a reproché de n'être pas aussi fort archéologue qu'architecte ou fouilleur (1). On n'en conviendra pas moins que la publication qu'il met aujourd'hui sous nos yeux, en collaboration avec le Professeur Steuernagel, est digne de tout éloge et offre peu de prise à la critique, cette section de l'ouvrage restant généralement objective. Il paraît d'ailleurs très probable que le second volume, qui sera consacré à la synthèse, reprendra sur quelques points les théories combattues, soit pour les défendre (2), soit pour les modifier. Nous devons donc attendre la fin de l'ouvrage pour exprimer une appréciation motivée.

S. R.

E. Buonaiuti. — *Lo Gnosticismo. [Storia di antiche lotte religiose.* Rome, F. Ferrari, 1907. 8°, 288 pp.

Il faudrait peut-être tout un volume pour discuter les conclusions de ce livre écrit d'une plume alerte, et qui, malgré son apparat scientifique, revêt plutôt une forme vulgarisatrice, à l'usage des lecteurs italiens. Pour le distingué directeur de la *Rivista storico-critica delle scienze teologiche,* le moment de la synthèse serait venu, grâce aux travaux allemands, qu'il connaît bien et qu'il critique avec indépendance. Mais quelle synthèse ? Peut-on vraiment à l'heure actuelle, même avec les documents nouveaux qu'on possède sur le gnosticisme égyptien, espérer avoir résolu un seul des problèmes généraux relatifs à la gnose ? Si je trouve, par exemple, que M. Buonaiuti a bien fait de laisser dans l'ombre la question des origines gnostiques, d'autres estimeront avec Bousset, dont le livre paraissait presque en même temps que le sien (3), que l'action de la gnose sur le développement chrétien ne saurait être comprise, si l'on ne voit dans

---

rapidement touché quelques-uns des points traités par M. Christensen. On trouvera aujourd'hui un complément d'information dans J. Labourt, *Le Christianisme dans l'empire perse sous la dynastie sassanide,* et dans A. V. W. Jackson, *Persia, Past and Present*, notamment aux pp. 378 seq, 300 seq, 81 et 215. — D'après Herzfeld (*OLZ*, 1909, col-168) le « monument de Cyrus » à Murghab, serait de Cyrus l'ancien. — Le mémoire de F. Robiou, *L'état religieux de la Grèce et de l'Orient au siècle d'Alexandre* (1893-1895) est encore à consulter sur le syncrétisme des époques perse et suivantes.

(1) H. Thiersch, *Die neueren Ausgrabungen in Palaestina.* (*Jahrb. d. K. D. archaeolog. Instit.*, 1907, III, 275 seq).

(2) Cf. déjà Sellin, *Profan od. sakral*, dans *Memnon,* II, p. 211 seq. [Cf. maintenant l'importante découverte du *Sit Šamši* de Šilhak In Šušinak, à Suse: J.-E. Gautier, *Rec. de travaux...* XXXI (1909), p. 41 seq].

(3) W. Bousset, *Hauptprobleme der Gnosis*, 1907.

la première l'aboutissement d'un syncrétisme oriental déjà décrépit et presque agonisant. A qui donc s'en rapporter dans une question de cette importance ? — Il faut néanmoins reconnaître que l'ouvrage de M. Buonaiuti rendra service à tous ceux qui voudront s'orienter rapidement sur un champ aussi vaste que compliqué.

S. R.

G. A. Smith. — *Jerusalem, the Topography, Economics and History from the earliest Times to A. D.* 70, with Maps a. Illustr. 2 vol. 8° : XX-498 ; XVI-631 pp. 1908. Hodder a. Stoughton.

Il serait futile et injuste de prétendre, en quelques lignes, faire ressortir les mérites de ce bel ouvrage qui ne le cède en rien, comme méthode, clarté et érudition, à l'*Historical Geography of the Holy Land* du même auteur. Dans la pensée de M. Smith, *Jerusalem* est une suite et un complément à ce dernier ouvrage, grâce auquel l'éminent écrivain s'était déjà conquis une place à part dans la littérature palestinienne. On peut certainement affirmer, sans la moindre exagération, qu'il n'existe ni en Angleterre, ni en France, ni en Allemagne, ni dans le reste du monde savant, (1) aucune œuvre comparable à celle que représente l'ensemble de ces deux ouvrages du savant écossais. *Jerusalem* sera-t-elle à son tour, l'amorce d'une « Histoire générale d'Israël » ? C'est fort possible, sinon probable. Du moins, l'auteur n'a-t-il pas caché que tout son second volume consacré à l'histoire de la Ville Sainte, est « virtually a political and religious history of Israel from the time when with David the City was first identified with the fortunes of the People, to that of Titus when such an identification came to an end ». Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement, Jérusalem étant toujours restée le centre et comme le cœur de toute la Palestine, sous le rapport politique aussi bien que sous le rapport religieux et moral.

Une lecture rapide de ces deux gros volumes, judicieusement illustrés et accompagnés de cartes et plans dûs à l'habile cartographe d'Edinburgh, M. S. Bartholomew, m'a convaincu qu'ils peuvent provisoirement passer pour une somme raisonnée de tout ce que la science moderne a réalisé pour la connaissance exacte de la Ville Sainte. Cela ne veut pas dire qu'on doive tout accepter sans contrôle, ni qu'on puisse être d'accord sur tout avec l'auteur, qui, d'ailleurs, n'y a jamais prétendu. Mais lorsqu'il s'agit d'une question controversée, le lecteur a, du moins, sous les yeux, les principales pièces du débat et peut facilement se faire une idée personnelle des difficultés du problème (2). Ce n'est pas, du reste, sous cet aspect que le livre de M. Smith me

---

(1) Presque en même temps que l'ouvrage de M. Smith, paraissait le volume de l'américain Selah Merrill, *Ancient Jerusalem*, New-York, 1908 ; tout récemment, C. R. Conder a repris le sujet sous le titre de *The City of Jerusalem*, Murray, 1909.

(2) Je constate néanmoins une légère tendance à minimiser les arguments de la partie adverse : voir p. ex. la question si vexante — et toujours ouverte à mon avis ou plutôt actuellement insoluble — de la position de Sion. Du seul point de vue textuel, cf. maintenant Dahse, *ZATW*, 1908, pp. 1-5.

paraît surtout recommandable : il offre un intérêt plus élevé, qui fait sa caractéristique. C'est cet ensemble de vues générales, parfois un peu diffuses, qui rattachent, de haut et dans la mesure raisonnable, le développement historique du pays à ses conditions physiques et aux influences ambiantes. C'est là ce qui fera sa valeur durable, quelles que soient les modifications ou corrections à y introduire dans une édition prochaine.

S. R.

HERMANN MÖLLER. — *Semitisch und Indogermanisch.*

1er *Teil. Konsonanten.* Kopenhagen, H. Hagerup, 1907 (1906). XVI-394 pp. gr. 8°.

Voici encore un livre qu'il est impossible d'apprécier équitablement, parce qu'il n'est pas achevé. Aussi bien est-il à peine croyable que d'aucuns se soient crus autorisés à le condamner a priori, sans peut-être avoir assez réfléchi que le point de vue auquel ils se plaçaient pour prononcer leur verdict était précisément celui-là même où d'autres trouvaient l'ouvrage moins vulnérable, voire recommandable (1). Cela montre du coup combien les principes directeurs des études linguistiques générales sont encore loin d'être fixés ! En tout cas, ces contradictions ne seront pas pour décourager le savant Professeur danois, pas plus que les mépris dont on a accablé les travaux de son collègue italien, M. Trombetti, n'ont arrêté ce dernier dans la recherche et l'exposition de ce qu'il appelle avec conviction « la vérité en marche » (2).

Pour moi, j'ai toujours éprouvé comme un éblouissement, non pas devant la thèse de Trombetti, (l'unité originelle du langage humain, *linguistiquement prouvée*), mais même seulement devant celle, plus restreinte, que soutient M. Möller avec tant de méthode et de savoir. Il faut effectivement une érudition prodigieuse pour maîtriser tant de matériaux divers d'âge ou de provenance, et une puissance extraordinaire d'analyse pour y découvrir des lois primordiales établissant la parenté cherchée. Mais les études préparatoires à la synthèse sont-elles suffisamment mûries ? Là est la question que je me permets de poser modestement au savant linguiste. Pour les seules langues sémitiques, (qui sont de mon humble ressort), non-seulement on n'est pas encore arrivé à s'entendre sur certains principes fondamentaux, comme la bilitéralité originelle des racines, mais encore et surtout on reste dans l'obscurité la plus troublante sur le vocalisme primitif de ces langues.

---

(1) Meillet, par ex., dans quelques lignes peu encourageantes (*Rev. Crit.*, 1907, II, p. 63), trouve que l'auteur n'a pas assez insisté sur la morphologie, tandis que Cuny (*Bulletin de la société de linguistique*, 1907, pp. CCXLIV seq.) estime, au contraire, qu'il aurait dû réunir un plus grand nombre de coïncidences de racines ! Pedersen (*Berlin. philol. Wochenschr.*, 1907, col. 1459-1462) me paraît avoir, dans l'ensemble, la note la plus juste.

(2) Lettre privée.

Je croirais donc pour ma part — soit dit en toute franchise — que le moment n'est pas encore venu de tenter une démonstration par a+b de la parenté originelle des langues sémitiques et chamitiques avec le groupe indo-germanique. On doit néanmoins applaudir aux efforts des savants qui, comme M. Möller, savent utiliser si noblement les rares loisirs que leur laisse leur carrière professorale, pour aplanir le terrain aux générations futures et planter quelques jalons fixes dans une voie toute semée d'écueils. M. Möller a bien voulu m'annoncer lui-même qu'il préparait des réponses aux diverses critiques qu'on lui a faites, en attendant que son second volume, qui sera consacré au vocalisme, vienne jeter un jour plus complet sur les questions restées forcément jusqu'ici dans l'ombre.

S. R.

ERRATA ET ADDENDA.

P. 50*, l. 3-4, au lieu de « permettant », lire « promettant » ; — p. 52*, l. 17 a. f., lire Ζωσώ au lieu de Ζοσώ ; — p. 54* n. 3. L'hypothèse de M. Grégoire vient d'être réfutée par M. D. Serruys (*Rev. de philol.*, 1909, p. 71-78), qui en a montré l'erreur initiale ; les deux inscriptions sont datées respectivement de : ἐπὶφ ιβ′ τῆς ιβ′ ἰνδικτιῶνος (n° 596) et ἐπὶφ α′ τῆς νέας η′ ἰνδικτιῶνος (n° 597) ; noter, dans ce dernier texte, la place du chiffre de l'indiction : M. S. l'intervertit par erreur. — p. 93*, par. 4. Le P. C. Charon, ne traitant que de l'Orient gréco-slave, n'a pas été naturellement amené à parler de l'œuvre du *Séminaire Oriental* de Beyrouth. Il n'en est pas moins vrai que comme agent d'union entre les divers rites catholiques, cette institution, analogue au Séminaire de la Propagande, est d'une efficacité incontestable. Elle a depuis 8 ans son organe propre, le *Bulletin du Séminaire Oriental*, où les amis des choses orientales, religions, mœurs, coutumes, topographie, etc.. peuvent trouver maint détail caractéristique et bien souvent inédit.

Des circonstances imprévues ayant fortement retardé l'apparition du présent fascicule, nous avons dû, à notre grand regret, nous contenter de signaler rapidement et sans y insister autant que nous l'aurions désiré, quelques-uns des ouvrages qui nous avaient été adressés pour notre bibliographie. Plusieurs de ces ouvrages n'étant pas encore terminés, il sera peut-être plus avantageux d'y revenir dans un prochain volume des Mélanges, *lorsqu'on pourra les apprécier dans leur ensemble.* N. D. L. R.

Imprimerie Catholique ; Beyrouth.